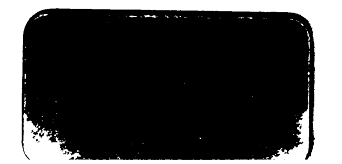
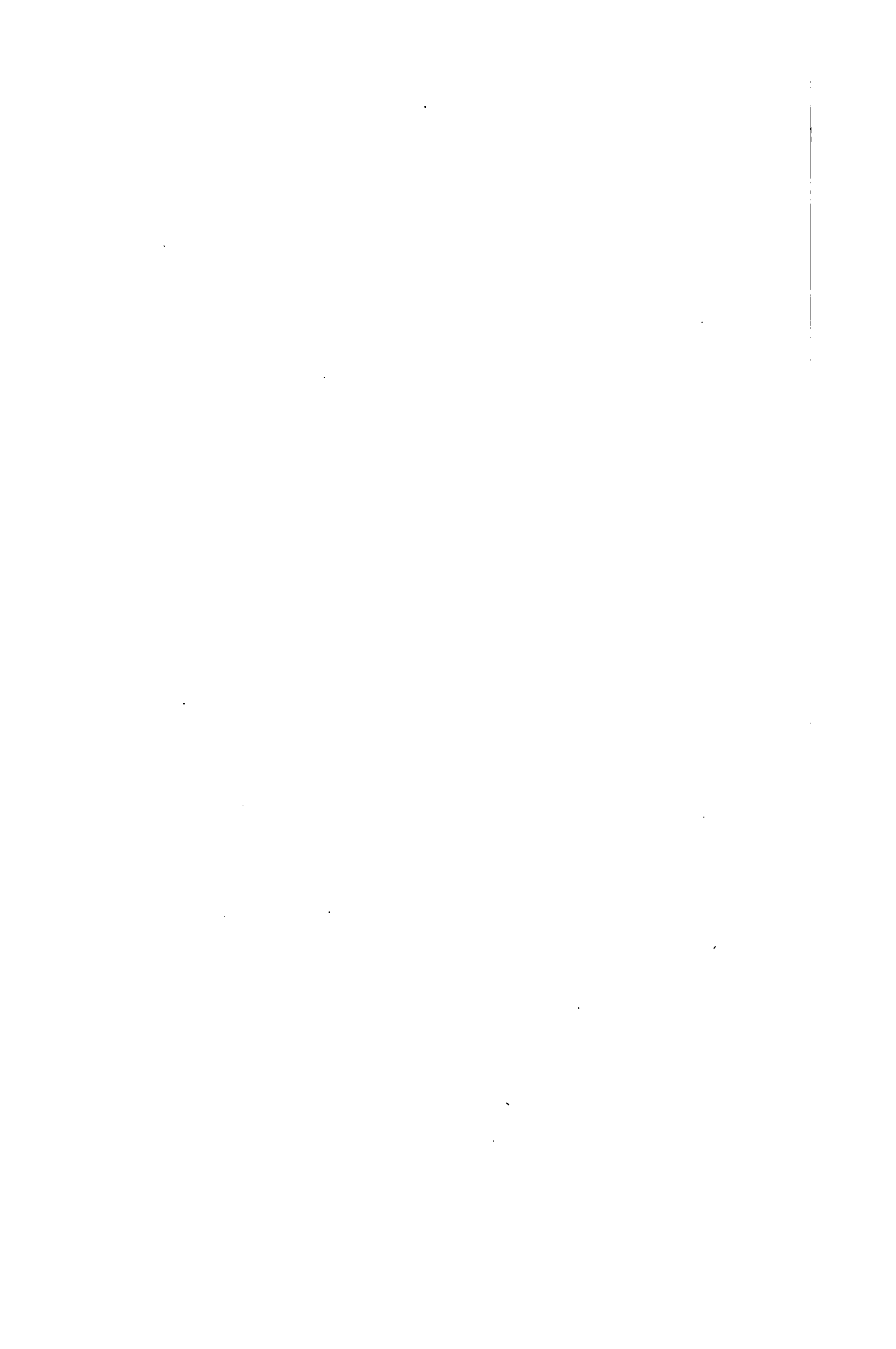



600022365O





HISTOIRE

LITTÉRAIRE

DES

FEMMES FRANÇOISES;

TOME SECOND.

HISTOIRE
LITTÉRAIRE
DES
FEMMES FRANÇOISES;
OU
LETTRES HISTORIQUES
ET CRITIQUES,

CONTENANT un Précis de la Vie, & une Analyse raisonnée des Ouvrages des Femmes qui se sont distinguées dans la Littérature Françoise.

Par une Société de Gens de Lettres.

QUID FŒMINA POSSIT. *Virg. Æneid.*

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine.

M. DCC. LXIX.
AVEC APPROBATION, & PRIVILEGE DU ROI.

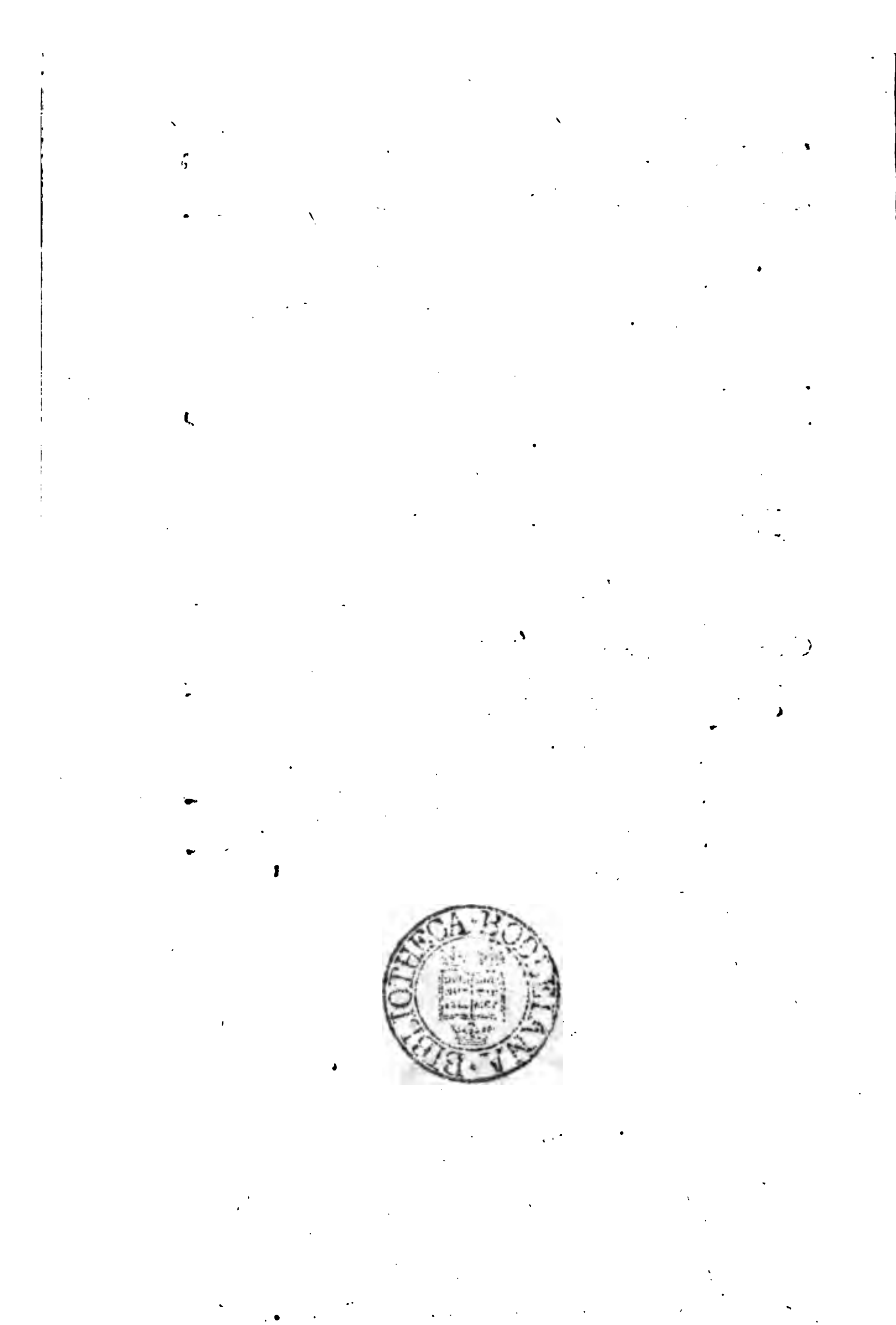
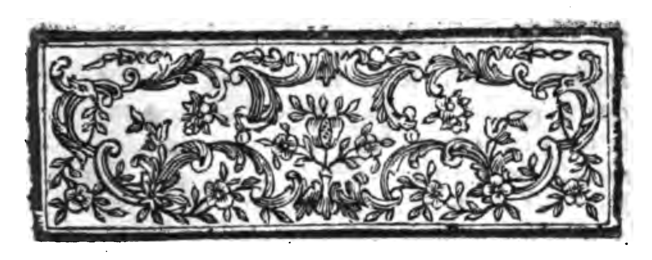

BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce second Volume.

Fin de la Table du ſecond Volume.

N. B. Il y a une erreur de nombre à la tête des Lettres dans ce Volume, depuis la ſeptieme juſqu'à la fin, que l'on a reparé en les indiquant dans cette Table.



HISTOIRE LITTÉRAIRE DES FEMMES FRANÇOISES.

LETTRES A MADAME ***.

LETTRE PREMIERE.

L'HISTOIRE de Madame de Villedieu est plus curieuse, que ne semble le promettre la vie d'une femme qui a tant écrit, & qui conséquemment paroissoit être moins faite pour les avantures. 1640.

Marie Catherine des Jardins naquit à Alençon vers l'année 1640. Son pere étoit Prévôt de la Maréchaussée de cette Ville, & sa mere Femme de chambre de Madame la Duchesse de Rohan. La jeune Desjardins donna de bonne heure des preuves de son esprit & de son penchant à la galanterie. Son Cousin, à peu-près de son âge, lui

Vie de Mad. de Villedieu.

rendit des soins ; & elle y répondit si tendrement, que craignant la suite de ce commerce, elle prit le parti de quitter la maison paternelle & de venir à Paris. En y arrivant, elle se rendit chez la Duchesse de Rohan, qui instruite de sa foiblesse & de son malheur, l'assura de sa protection contre le courroux de ses parens, & joignit à cette bonté, celle de la mettre en pension dans une maison, où elle donna le jour à un garçon qui mourut au bout de six semaines.

Différentes Pieces de Poësie avoient fait connoître Mademoiselle Desjardins à Alençon & même à Paris ; mais lorsqu'elle fut dans cette Capitale, elle s'attacha avec plus de soin à cultiver ce talent. La Tragi-Comédie de *Manlius*, dont l'Abbé d'Aubignac lui avoit donné le plan, & qu'elle mit en vers, parut à l'Hôtel de Bourgogne avec quelque succès. Celle de *Nitétis* fut moins heureuse, & dégoûta pour quelque tems Mademoiselle Desjardins du Théâtre. Elle fit des Romans, qui furent mieux reçus ; mais malgré ses occupations littéraires, son penchant l'entraînoit toujours vers la galanterie. Parmi ses soupirans, le jeune de Villedieu, Officier d'Infanterie, se fit distinguer, & obtint la préférence sur ses rivaux. Il étoit fils de Boesset, de la musique du Roi. Il avoit de l'esprit, une figure aimable, & des façons pressantes. Cependant la Demoiselle se défendit & parla de mariage. Une petite difficulté s'opposoit à cette union ; Villedieu étoit marié depuis un an avec la fille d'un Notaire de Paris : mais Mademoiselle Desjardins accoutumée à imaginer des expédiens pour rendre les Amans heureux, dit à Villedieu qu'il pouvoit faire annuller son mariage, en alléguant qu'il

avoit été forcé de la part de ses parens. Cette idée qui flattoit le libertinage & l'amour de Villedieu, fut regardée comme un moyen invincible de s'unir à son Amante; ainsi sans autre formalité, il fit publier des bancs pour son mariage. Sa femme informée de cette démarche, forma une opposition; & comme elle avoit l'honneur d'être connue de la Reine mere, elle lui présenta un Placet contre Mademoiselle Desjardins. Celle-ci avertie de ce qui se passoit, prit le parti de suivre Villedieu à Cambrai, où son Régiment étoit en garnison. On ignore de quelle façon Villedieu & sa Maîtresse s'arrangerent pour conclure leur mariage; mais il est certain que quelque tems après, ils revinrent ensemble à Paris, & que Mademoiselle Desjardins y parut sous le nom de *Villedieu*.

Son mari (puisqu'elle l'appelloit ainsi) sentit son amour expirer pour elle & renaître pour d'autres. La Dame se plaignit en prose & en vers; mais voyant ses plaintes inutiles, elle se crut en droit d'user de représailles, & se paya avec usure du tort que son mari pouvoit lui avoir fait. Villedieu parut jaloux; sa femme n'en prit nulle souci; l'altération se mit dans le ménage; mais elle ne dura pas long-tems: Villedieu obligé de partir pour l'armée, fut tué à la premiere rencontre des ennemis.

Cette mort mit la prétendue veuve en état de suivre son penchant pour la galanterie & pour les lettres. Elle donna de nouveaux ouvrages en différens genres, au nombre desquels parut la tragi-Comédie du *Favori;* mais la mort subite d'une de ses amies fit un si grand effet sur son esprit, qu'elle prit la résolution de se retirer dans un

Couvent. Elle ſe rendit à Conflans chez M. de Harlay, Archevêque de Paris, pour lui faire part de ſon projet. Le Prélat charmé de cette converſion, la mit dans une maiſon Religieuſe, où elle vécut quelque tems d'une maniere fort exemplaire. Peut-être même y auroit-elle fini ſa carriere, ſi le frere d'une Religieuſe qui avoit connu très-particuliérement Madame de Villedieu, n'eût eu l'indiſcrétion de confier à ſa ſœur les avantures de cette Dame. La Religieuſe fit part à tout le monde du récit de ſon frere; on tint conſeil; on députa à M. l'Archevêque; & enfin Madame de Villedieu fut congédiée par une délibération des Religieuſes du Couvent. Une ſœur de ſon mari qu'on appelloit Madame de S. Romain, lui offrit un azile dans ſa maiſon. Madame de Saint Romain recevoit grand monde chez elle; & Madame de Villedieu y reprit en peu de tems ſon ton de galanterie.

Le Marquis de la Chatte, âgé d'environ 60 ans, peu partagé des dons de la fortune, & né avec un grand goût pour les plaiſirs, venoit fréquemment chez Madame de S. Romain. Il y vit Madame de Villedieu, lui rendit des ſoins, ſe fit écouter, & obtint ſon conſentement pour le mariage. Il étoit trop amoureux pour ſe reſſouvenir qu'il étoit déja le mari d'une femme qui vivoit, mais qui, heureuſement pour lui, s'étoit retirée en Province. Madame de Villedieu n'ignoroit pas l'hiſtoire du Marquis de la Chatte; mais ſe croyant deſtinée à épouſer des hommes mariés, elle ne chercha qu'à éviter les difficultés qu'elle avoit eſſuyées de la part de la femme de Villedieu. Le moyen le plus court fut d'aller à dix ou douze lieues de la Capitale, où elle trouva un

Curé qui la maria. Cette affaire terminée, les nouveaux époux revinrent à Paris, où Madame de la Chatte devint mere d'un enfant que M le Dauphin & Mademoiselle de Montpensier firent tenir sur les Fonts de Baptême. Cet enfant ne vécut qu'un an; & sa mort fut suivie de celle de M. de la Chatte. La veuve parut inconsolable; mais le tems anéantit si bien sa douleur, qu'elle oublia jusqu'au nom du défunt, pour reprendre celui de Villedieu qui lui plaisoit davantage. Elle passa encore quelques années dans le monde, où elle s'occupa à composer des Romans pleins d'esprit & de tendresse; & enfin elle se retira à Clinchemore, petit Village dans le Maine, où sa mere avoit choisi sa retraite après le décès de son mari. C'est dans ce Village que Madame de Villedieu termina ses jours dans un âge peu avancé, par l'excès d'eau-de-vie qu'elle s'accoutuma de boire, même à ses repas. Elle mourut dans l'année 1683, âgée de 43 ans.

Un des premiers Ouvrages de cette femme singuliere est un Roman, ou plutôt un Recueil de plusieurs Romans, intitulé les *Désordres de l'Amour*. On voit dans le premier, que l'amour est le ressort de toutes les autres passions de l'ame; que sans lui Henri III, dont Madame de Villedieu peint la Cour, eût peut-être été un des plus grands Rois du monde. Les glorieux commencemens de son regne le promettoient; mais la passion qu'il avoit conçue autrefois pour la Princesse de Condé, devenant plus forte que jamais, ses flatteurs lui persuaderent qu'il pouvoit engager le Pape à rompre le mariage que cette Princesse avoit contracté avec le Prince de Condé, alors Chef des Protestans en Allemagne. La Reine me-

Ouvrages de Mad. de Villedieu.

Les Désordres de l'amour.

re qui avoit des intérêts différens, oppose à l'amour de son fils, tout ce que peuvent avoir de séduisant trois ou quatre jolies femmes. La veuve d'un Sécretaire d'État, connue sous le nom de Madame de *Sauve*, l'emporte sur ses rivales, & les rend jalouses : elle-même devient infidele au Duc de Guise qui en étoit très-amoureux : sa fierté s'irrite ; il se plaint, divise les esprits ; & la fermentation augmente tous les jours ; le Duc & le Roi de Navarre se brouillent ; Monsieur s'allie avec les Etrangers, & les introduit dans le cœur de la France : la Maison Royale est déchirée par une guerre intestine, qui se déclare au dehors ; le Duc de Guise en est la victime ; & les Huguenots, en accordant la paix, demandent pour places de sûreté, toutes celles dont lui ou ses amis étoient Gouverneurs. Le Duc de Guise qui sentit quel coup ce traité portoit à l'autorité de sa Maison, & à quel point il avoit été desservi par la Reine mere, qui avoit arrangé cette Paix, prête l'oreille aux propositions de la ligue, & en jette les premiers fondemens. Quelle suite de malheurs, Madame, & qui tous sont causés par l'amour ! Cette Madame de Sauve, dont je vous ai parlé, est peut-être la coquette la plus adroite & la plus séduisante qui ait jamais existé. Le Duc de Guise avoit le caractere mâle & ferme ; mais il étoit dominé par la passion la plus vive. Il aimoit avec excès, & vouloit être aimé de même ; il me semble que Madame de Villedieu a très-bien peint ces deux Amans dans une conversation qu'ils ont ensemble.

» Vous ne m'aimez plus, disoit le Duc, à Ma-
» dame de Sauve ; vous n'aimez que le triomphe
» de votre beauté. Vous y sacrifiez mon repos ;

» & les apparences de votre fidélité. Vous me
» laissez croire que l'encens le plus nouveau est
» toujours pour vous, celui de la meilleure odeur;
» & sans vous faire de délicatesse sur une opinion
» si désavantageuse, vous sçavez que je l'ai; &
» vous ne vous efforcez point de la détruire. Je
» vous aime plus que tout ce que je connois, re-
» partit Madame de Sauve; & cette préférence
» est si forte, que c'est vous aimer uniquement.
» Mais la loi de n'aimer que vous, & celle de
» n'être aimée de personne, sont différentes; & le
» droit que vous avez de me plaire, ne m'ôte pas
» celui de plaire à quelqu'autre. Non, Madame,
» poursuivit le Duc de Guise, rien ne peut vous
» ôter le droit de plaire à tout ce qui vous verra;
» mais si vous répondiez à mon amour par un sem-
» blable, il vous ôteroit le plaisir que vous pre-
» nez à toucher tant de cœurs. Vous passeriez
» avec chagrin les momens qu'on nous dérobe;
» & quand je vous trouve obsédée de ce grand
» nombre d'Amans, je verrois une douce mé-
» lancolie me faire excuse de ce que vos char-
» mes sont si généreux. C'est-à-dire, interrompit
» Madame de Sauve, d'un ton railleur, que pour
» vous aimer à votre mode, il faudroit devenir
» l'ennemie de soi-même, être au désespoir de
» ce qu'on a quelques attraits, & sans cesse irri-
» tée contr'eux, se traiter comme une rivale à
» qui on auroit été sacrifiée ». Ce dernier trait
déconcerta le Duc : Madame de Sauve n'en de-
vint que plus coquette, fit des Amans, & se
brouilla avec lui.

Le but de la seconde partie est de prouver que
l'on ne peut donner si peu de puissance à l'amour,
qu'il n'en abuse; cette maxime est confirmée par

l'exemple de la Marquise de Termes. Vous y verrez cette Marquise sacrifier tout à la volonté de son pere, & donner la main au Marquis de Termes dont elle aimoit passionnément le neveu. Vous y verrez ce Marquis très-amoureux de sa femme, & désespéré de la voir la victime d'une maladie lente, qui la ruine insensiblement. Après avoir épuisé toutes les ressources de la Médecine, il s'apperçoit que le mal est occasionné par une tristesse invincible; il questionne sa femme, voit couler des larmes de ses yeux; la presse, & la met au point de lui confier son secret.

» J'aime votre neveu, lui dit-elle; & j'en suis » aimée. Je lui ai défendu de paroître devant » moi; & il m'a tenu parole: mais moins je le » vois, plus je sens de désir de le voir: son ab- » sence qui devroit l'effacer de ma mémoire, ne » sert qu'à me persuader de sa déférence pour mes » ordres; je ne pousse pas un soupir, auquel je » n'imagine que les siens ne répondent; & ju- » geant de ses peines par les miennes, il se fait » en moi un combat de pitié, d'amour & de de- » voir, qui semble déchirer mon ame, & dont » les effets sont si cruels pour elle, que de quel- » que côté que panche la victoire, elle me sera » toujours également funeste «.

Jamais femme peut-être n'a fait un aveu si ingénu. Le Marquis désespéré la quitte, & lui promet les larmes aux yeux, qu'il va tout mettre en œuvre, pour faire casser son mariage, & qu'il sera content, pourvu qu'elle soit heureuse. Agité par mille pensées différentes, il part, fait un Testament dans lequel il donne tout son bien à son neveu, à condition qu'il épousera sa veuve. La guerre étoit alors allumée; il y vole, s'expose

& se fait blesser mortellement. Avant que d'expirer il demande le Baron de Bellegarde, (c'est le nom de ce neveu) lui confie ses intentions & meurt. Malgré les oppositions de son pere, celles des deux familles réunies, & de la Cour même, la veuve passe en Savoye avec son nouvel Amant; & tous deux y consomment le mariage sur leur simple parole mutuelle. A peine une année est-elle expirée, que le Baron de Bellegarde se dégoûte d'une femme qui devient son tyran. Sa fortune qu'il avoit abandonnée, ses prétentions à la Cour de France, auxquelles il avoit rénoncé, ajoutent encore à sa mauvaise humeur. Il leve le masque; la Marquise gémit, & finit par la fureur. Le Baron trouve occasion de rendre service au Roi Charles IX, auprès du Duc de Savoye; c'étoit le moyen de faire oublier ses fautes: la Marquise découvre son secret & le trahit. Cependant il est fait Maréchal de France; & tous deux repassent à la Cour de Charles, où la Reine mere n'épargne rien, pour faire ratifier par le S. Siége le mariage de la Marquise & du nouveau Maréchal de Bellegarde. Mais l'amour du mari s'étoit changé en haine; & il mit tout en œuvre, pour ne point devenir l'époux légitime d'une femme qu'il abhorroit. Il lui supposa des intrigues d'amour; il feignit des lettres écrites de sa part; & enfin il imagina tout ce qu'il crut capable de la noircir dans l'esprit de toute la Cour: ses faussetés furent découvertes; la ratification de son mariage arrivoit; mais plutôt que d'y consentir, il se retira en Piedmont, d'où il ne partit que pour surprendre le Marquisat de Saluces. C'est ainsi que ce beau morceau fut démembré de la Couronne de France, & passa depuis sous la Puissance du Duc de Savoye.

Il n'y a point de déſeſpoir où l'amour ne ſoit capable de jetter un homme bien amoureux; tel eſt, Madame, l'objet morale des deux dernieres parties des *Déſordres de l'Amour*. Un Monſieur de Givri adoré par Madame de Maugiron, conçoit pour Mademoiſelle de Guiſe la paſſion la plus violente : il n'en obtient que des rigueurs, & même du mépris, vole aux combats, s'expoſe & ſe fait tuer : voilà toute l'intrigue & le dénouement de cette hiſtoire, allongée par une peinture ébauchée de la ligue qui déſoloit le Royaume. Je vous fais grace des maximes ſéches qui rempliſſent la fin de cet ouvrage ; c'eſt un genre proſcrit, que nous n'aimons ni l'un ni l'autre.

Portrait des foibleſſes humaines.

Le *Portrait des foibleſſes humaines* eſt un autre Ouvrage de Madame de Villedieu, dont vous ſerez encore moins ſatisfaite. Rien n'y répond à ſon titre; je n'y ai trouvé ſouvent que des contradictions, & ſurtout des fautes énormes contre l'hiſtoire : je ſçais que ce n'eſt qu'un Roman, & qu'il eſt permis à l'Ecrivain de s'abandonner à ſon imagination; mais il eſt des bornes dans leſquelles il doit ſe contenir; & un Auteur n'a pas la liberté d'altérer des faits conſacrés par la vérité.

Nous avons quelquefois parlé enſemble de cette fameuſe Aſpaſie, qui par les graces de ſa figure, & l'adreſſe de ſon eſprit avoit ſéduit les Rois & les Particuliers : vous ſçavez qu'elle habita long-tems parmi les Athéniens, & qu'elle avoit tant de pouvoir ſur les Chefs de la République, qu'elle étoit devenue le reſſort ſecret qui faiſoit agir ce grand corps. Socrate même, ce philoſophe ſi auſtère, étoit enchanté de ſa converſation, & lui ſacrifioit une partie de ſes loi-

sirs. J'ouvre Madame de Villedieu, & j'y vois cette même Aspasie, renfermée, comme une esclave, dans la maison de Périclès qui après l'avoir arrachée des mains de Trasibule, en étoit devenu amoureux, & l'avoit épousée. Quels effets pouvoient produire les charmes de cette femme renfermée dans un appartement inaccessible à tous les yeux. Si le fait étoit tel que Madame de Villedieu le rapporte, à peine la République d'Athènes auroit-elle sçu qu'il existoit une Aspasie. D'ailleurs pourquoi dénaturer une histoire qui d'elle-même lui fournissoit des exemples frappans de ce qu'elle vouloit prouver : les Chefs de la République enchaînés au Char d'Aspasie, sacrifiant au désir de lui plaire leur ambition, leurs intérêts, & même ceux de leurs Concitoyens ; quels traits plus autentiques Madame de Villedieu pouvoit-elle nous donner de la foiblesse humaine ?

Elle particularise son intrigue & l'affoiblit. Périclès unit en secret son sort à celui d'Aspasie. Quelque tems après, la République d'Athènes se divise en deux partis ; & l'ambitieux Alcibiades, de concert avec Socrate, veut détruire Périclès. Celui-ci connoissant la tendresse naturelle d'Alcibiade, oppose à son ambition tout ce que l'amour a de séduisant ; & qui choisit-il pour réussir ? Sa femme même qu'il a la bassesse de faire voir à Alcibiades, sortant du bain & presque nue. Le succès répond à son attente : Alcibiades qui avoit aimé Aspasie à Mégare, sent renaître toute sa passion, & en inspire une aussi violente à Aspasie : Socrate en est instruit ; le Sénat s'assemble, délibere, & bannit cette enchanteresse des Terres d'Athènes. Alcibiades au désespoir, s'exile volontairement.

Comparez cette tournure avec la vérité de l'histoire; & vous conviendrez, Madame, qu'il semble que l'Auteur se soit fait un jeu d'affoiblir son sujet. Périclès n'est qu'un ambitieux: Alcibiades, il est vrai, se laisse maîtriser par son amour, & quitte son pays qui le prive de l'objet de sa passion; mais la foiblesse d'un seul homme ne suffit pas à l'Univers, pour le convaincre de celles de l'humanité. Une République entiere divisée, les affaires négligées, la guerre allumée, voilà les grands traits qu'il falloit saisir; & l'Histoire les offroit à Madame de Villedieu.

Les autres exemples qu'elle prend pour appuyer son titre, ne me paroissent pas mieux choisis: un Séjan qui de simple Chevalier Romain, parvient, par la faveur de Tibere, aux plus hautes dignités, & a la foiblesse de croire qu'il est digne d'épouser la Bru de son Maître; un Paul Emile, qui, par amour, se marie à Servilie, connue par ses galanteries; un Policlète, un Lycurgue, qui abandonnent leur patrie, parce qu'on refuse de les unir à l'objet de leur amour; tout cela ne satisfait pas.

L'Editeur des Œuvres de Madame de Villedieu a placé à la suite de ce Roman, des Elégies, des Piéces galantes, dénuées de poësie, de sentiment, souvent même de justesse. Comme j'ai commencé à vous dire un mot de ses Piéces de Théâtre, il est tems de vous en faire connoître le sujet. Manlius, jeune Romain, profite du moment de la mort du Général de l'armée dans laquelle il servoit, prend sur lui de livrer bataille malgré les ordres du Sénat, & gagne une victoire complette. A Rome une pareille désobéissance étoit digne de mort: cependant le jeune Man-

Tragédie de Manlius.

lius, couvert de gloire, revient au Camp de son pere Torquatus, qui, en qualité de Consul, commandoit un autre Corps d'armée. Il y tenoit dans les fers une Princesse qu'il avoit fait prisonniere, & dont il étoit amoureux : mais son fils lui avoit plû, l'aimoit, & en étoit aimé : Torquatus découvre que Manlius est son rival, & malgré le cri de la nature, le fait condamner à la mort, pour avoir livré le combat sans permission : Manlius est conduit au supplice, & délivré par les soldats.

Deux ou trois scènes de cette Piéce vous mettront en état de juger du style poëtique de Madame de Villedieu, & du caractère de ses personnages.

Dans un Monologue Torquatus dit, en s'adressant à la vertu, aux loix, au Sénat, & aux Romains tout à la fois :

Dois-je vous immoler un fils couvert de gloire,
Et lui donner la mort pour prix d'une victoire ?

. . . .

Mais pourquoi balancer une mort résolue ?
La perte de mon fils n'est-elle pas conclue ?
L'amour plus que les Loix a signé son Arrêt ?
Et je dois son trépas à son propre intérêt.
Omphale me méprise, & l'ingrate l'adore ;
C'est mon rival, on l'aime & je consulte encore !
Je tremble, je frémis, ah ! c'est trop combattu :
La nature vous céde, amour, Sénat, vertu.
Ne me résistez plus, importune tendresse ;
Vous avez contre vous & Rome & la Princesse ;
Cédez à mon amour, cédez à mon devoir.

. . . .

Arrive Manlius ; c'est la premiere fois qu'il revoit son pere depuis sa victoire.

TORQUATUS à son fils.

Venez vous demander un ordre pour combattre ?
Ou si vous avez cru que parmi les Romains,
Un pere & le Sénat sont des fantômes vains ?
Quand vous avez risqué toute la République,
Avez-vous cru montrer un courage héroïque ?
Faire voir qu'un vainqueur est au-dessus des Loix ;
Et qu'on peut tout braver quand on soumet des Rois ?
Ces sentimens sont beaux ; & cette noble audace
Vous fera prendre ici pour le Dieu de la Thrace ;
Après un tel exploit, il vous faut un Autel.
Quand on méprise Rome, on doit être immortel.

MANLIUS.

J'ai trop de confiance en la valeur Romaine,
Pour avoir cru, Seigneur, la victoire incertaine ;
Mon cœur auroit tremblé pour le Peuple latin ;
Mais l'ardeur des Romains m'assuroit du destin.
Les mener au combat, c'est courir à la gloire :
On diroit qu'ils ont l'art d'enchaîner la victoire ;
Ils la traînent partout ; elle suit tous leurs pas,
Et doit une conquête à leurs moindres combats :
Pouvois-je donc, Seigneur, avoir l'ame allarmée ?

TORQUATUS.

On sçavoit mieux que vous la valeur de l'Armée,
Quand on vous défendit de donner le combat.
Avez-vous meilleur sens que n'a tout le Sénat ?
Depuis quand avez-vous assez d'expérience,
Pour être dispensé de son obéissance ?
Dites-nous votre rang, vos vertus, vos exploits ;
Enfin, ce qui vous met au-dessus de nos Loix ?

MANLIUS.

Le nom de Manlius, mon sang & ma naissance,
Sont, Seigneur, mes exploits & mon expérience.
C'est, pour m'autoriser, un droit assez puissant:
Les Romains de mon nom triomphent en naissant.

TORQUATUS.

Les Romains de ce nom craignent sur toute chose,
De ne pas observer la Loi qu'on leur impose;
A ce premier devoir ils feroient tout céder;
Et sçavent obéir s'ils sçavent commander.
Cette regle est pour vous difficile à comprendre:
Mais avant qu'il soit peu je sçaurai vous l'apprendre.
Ne quittez pas le camp sur peine du trépas.

On est révolté de voir un pere, un Consul, emporté par un amour déraisonnable, sacrifier son fils, bien moins à la rigueur de la loi, qu'à un amour déplacé. Passons au cinquieme acte, & vous en jugerez.

Torquatus fait, dans la premiere scène, toutes les bassesses imaginables, pour attendrir Omphale. (C'est le nom de la Princesse aimée;) & la supplie envain d'être infidele à son fils. Manlius arrive; & Torquatus se cache pour les écouter tous les deux. Omphale frémit en voyant son Amant; il lui en demande le sujet. Hélas! dit-elle,

Je cause tous les maux dont le Ciel vous accable;
Et ce n'est point assez, pour assouvir mon sort,
Que de vous voir souffrir une honteuse mort;
Il faut que le destin joigne à votre supplice
L'horrible désespoir de m'en trouver complice.
Oui, les Dieux ont permis, pour augmenter mes maux,

Que mes traîtres appas soient vos secrets bourreaux :
Mes yeux, Seigneur, mes yeux ont fait tout votre crime ;
Vous êtes de leurs traits l'innocente victime ;
Vous n'aurez pas sitôt détesté leur pouvoir,
Et fait céder l'amour aux rigueurs du devoir,
Que vous retrouverez toute votre innocence :
Rachetez votre sang par un peu d'inconstance ;
En vain les fiers destins paroissent irrités ;
Vous êtes innocent, si vous y consentez :
Conformez vos desirs à votre destinée ;
Et renoncez au cœur de cette infortunée ;
Les fruits empoisonnés de mon funeste amour,
Ne valent pas, Seigneur, la lumiere du jour.

Manlius délivré par les soldats, vient trouver son pere qui s'attendrit & lui pardonne. Vous n'exigez pas sans doute, que je vous en dise davantage sur cette Tragédie : les morceaux que je vous ai cités, vous font assez connoître le talent de Madame de Villedieu pour la poésie, & son génie pour le genre dramatique. Passons à Nitétis & au favori, dont je vous dirai très-peu de chose.

Nitétis, Trag. com. Cambyse, Roi de Perse, devient amoureux de sa sœur Mandanne ; & pour l'épouser, veut répudier Nitétis. Cette Nitétis, avant que de donner la main à Cambyse, étoit aimée d'un certain Phrameine, alors Captif à la Cour de Perse. Mandanne, à son tour, aimoit Prosite, & ne vouloit point entendre parler de l'amour du Roi. Prosite, Phrameine & Smirris freres de Cambyse, se réunissent tous les trois, & encouragés par l'amour & la fureur de Nitétis & de Mandanne, conspirent contre le Roi, & rassemblent un parti considérable : Nitétis voyant Cambyse en danger, n'écoute plus que son devoir, charge Phrameine de

de veiller sur les jours du Roi, & de sauver son époux : ces précautions sont inutiles ; & Cambyse est tué. Phrameine revient, & se flatte, après cette mort, d'obtenir la main de Nitétis qui lui en avoit donné l'espérance ; Nitétis le reçoit mal, & le regarde comme un monstre. Mandanne veut la fléchir & l'engager à épouser Phrameine ; à l'imitation d'Hermionne dans Andromaque, elle devient furieuse contre son Amant, refuse sa main, & ne s'occupe que des devoirs funebres qu'elle doit à son mari. Mais quelle différence de l'Hermionne de Racine à la Nitétis de Madame de Villedieu ! Un mot, Madame, du *Favori*, & je finis.

Moncade, comblé des faveurs du Roi de Barcelone, conçoit la passion la plus vive pour une femme de la Cour, nommée Lindamise, & ne peut en obtenir le retour qu'il désire. L'ennui s'empare de son cœur ; il se retire à sa maison de campagne ; le Roi qui l'aimoit uniquement, vient l'y trouver ; on arrange une partie de chasse ; Moncade s'excuse, & ne veut point y aller : le Roi se pique, trouve singulier que Moncade puisse encore désirer quelque chose, lorsqu'il est comblé des faveurs de son Roi ; & il l'exile. Lindamise touchée de la disgrace d'un Amant auquel elle n'avoit encore donné aucune espérance, laisse éclater son amour, & veut solliciter sa grace : le Roi n'en est que plus irrité, & fait emprisonner Moncade. Cependant sa colere s'appaise ; & touché de la sincérité de Lindamise qui lui remet devant les yeux tous les services que Moncade lui a rendus, il les unit tous les deux.

Le Favori, trag. com.

Je suis, &c.

LETTRE II.

Les Exilés.

JE viens, Madame, de lire les *Exilés*; parmi tous les Ouvrages de Madame de Villedieu, c'est un de ceux qui m'ont paru le mieux écrits. Vous sçavez qu'Ovide fut exilé par Auguste : c'est dans le lieu de son exil que Madame de Villedieu place la scène. Elle y fait arriver une troupe de Romains, qui tous, ainsi qu'Ovide, ne manquent pas, ou d'y trouver, ou d'y amener chacun une Maîtresse. De cet endroit Madame de Villedieu transporte son lecteur à Rome, & lui raconte les Histoires amoureuses d'Auguste, d'Agrippa, de Mécène, de Virgile, d'Horace, & enfin revient à l'Isle de Tomes, d'où elle étoit partie.

L'avanture qui m'a paru la plus remarquable, est celle que Madame de Villedieu suppose être arrivée à Lentulus. » Lorsque j'ai été envoyé par » Auguste, dit ce Romain, pour punir la rébel» lion des Gêtes, leur résistance m'a irrité; & » contre mon ordinaire, je me suis porté à des » actes de sévérité, qui ne me sont pas naturels. » J'ai envoyé les principaux habitans de quel» ques-unes de leurs Villes, peupler les Iles dé» sertes de la Mer glaciale; & m'étant trouvé » en danger de la vie, dans un combat où les » Romains eurent du désavantage, je choisis, » parmi nos prisonniers, les plus nobles & les » mieux faits; & je les envoyai à l'Officier qui a » la charge d'entretenir les Gladiateurs. Cette » vengeance étoit la plus rude que je pûsse exer» cer contre les Gêtes. Ils en parûrent déséspé-

» rès; & quelques jours après que je m'en fus
» avisé, les Sentinelles qui étoient autour de ma
» tente, surprirent un jeune homme qui s'ef-
» forçoit d'y faire une ouverture, & qu'on trou-
» va chargé d'un poignard. On me l'amena : je
» fus aussi surpris que charmé de son abord. Il
» ne paroissoit âgé que de seize ou dix-sept ans ;
» & toutes les actions de ce jeune homme
» avoient un caractere touchant. Je me sentis dé-
» pouiller, à sa vûe, de la sévérité que j'affectois,
» & qu'en effet j'avois prise contre tout ce qui
» portoit le nom de Gête. Je demandai à celui-
» ci avec beaucoup de douceur, ce qui l'amenoit
» dans mon Camp, & pour quel dessein il vou-
» loit entrer dans ma tente? Pour te tuer, me ré-
» partit le fier jeune homme. Ma fureur est trop
» juste pour être désavouée ; & le seul regret qui
» me reste à la mort, où je juge bien qu'on va
» me livrer, c'est de voir mon entreprise sans
» effet. Hé! mon ami, repris-je, que vous ai-je
» fait qui ait dû vous inspirer des sentimens si
» peu justes & si criminels? Tu m'as fait la plus
» sensible injure que je pouvois recevoir de toi,
» poursuivit le Gête. Je suis d'un sang qui de-
» vroit être en quelque considération parmi les
» Romains. La mort m'a privé de mon pere &
» de ma mere, dans un âge qui ne me laisse re-
» connoître qu'un frere unique pour tout parent :
» barbare, tu me l'enleves; & sans être touché
» des charmes de ce jeune homme, qui est né
» avec tous les avantages que la nature & l'éduca-
» tion peuvent donner, tu l'as mis au nombre
» des Gladiateurs qui entretiennent la mollesse
» & la cruauté du Tyran de Rome. Le premier
» spectacle dont il régalera l'adultere Livie, me

» coûtera peut-être mon frere ? Ah ! poursuivit
» le jeune homme, dont la rage s'augmentoit par
» cette réflexion, est-il possible qu'après cet acte
» d'inhumanité, je te voye, je te parle, & que
» je ne venge pas, sur ta personne, l'odieuse in-
» jure que tu fais au sang d'Herennius. En pro-
» nonçant ces mots, le téméraire Gête voulut se
» jetter sur moi ; & cette seconde entreprise
» ayant fait tourner vingt pointes de javelots con-
» tre son estomach, il alloit recevoir la punition
» de son crime, si je ne me fusse opposé au zèle
» indiscret de ceux qui l'attaquoient. Je feignis
» de vouloir tirer de lui quelques connoissances
» nécessaires à ma sûreté, & je commandai qu'on
« le gardât soigneusement dans une chambre at-
» tenante à la mienne ».

Pour abréger, Lentulus poussé par un mouvement secret dont il ne peut définir la cause, fait revenir le coupable, lui donne la vie & la liberté de son frere.

» Ah ! Lentulus, s'écria le Gête, tu es l'hom-
» me le plus digne du nom Romain ; & tu t'ac-
» quiers aujourd'hui une gloire qui soumettra
» plus de peuples à César, que tes armes n'en
» ont subjugués. Mon frere employera la vie &
» l'honneur que tu lui conserves, à se rendre di-
» gne de ta générosité. Quant à moi, je ne puis
» t'offrir que des vœux pour l'augmentation de
» ta gloire, & pour la conservation de tes jours.
» Mon bras n'est pas stilé au fait des armes ; la
» fureur seule l'avoit armé ; & pour ne rien dé-
» guiser à un homme à qui je dois tout, je suis
» une fille ; & c'est le sang d'un Romain fameux
» que tu conserves en ma personne & en celle
» de mon frere ».

Cette fille se nommoit Hérennie, & avoit pour Grand-pere ce fameux Hérennius, qui suivit Sertorius en Espagne, au tems de la tyrannie de Sylla. Peu de tems après cette aventure, Hérennie passe de la reconnoissance à l'amour, & conçoit la passion la plus violente pour Lentulus, qui de son côté en ressentit bientôt une aussi grande. Dans ces circonstances Tibere, par l'ordre de César, arrive à l'Armée de Lentulus, devient amoureux d'Hérennie, se brouille avec Lentulus, & veut envoyer sa Maîtresse à l'Empereur, en qualité d'Esclave. Lentulus le prévient, fait partir Hérennie pour l'Isle de Tomes, lieu de l'exil d'Ovide, & va l'y rejoindre quelque tems après : c'est ainsi que Madame de Villedieu rassemble ses Exilés, & leur fait conter leur histoire.

Je ne puis me dispenser, Madame, de vous faire part d'une scène qui s'étoit passée à Rome entre Ovide & un certain Caffart nommé Volumnius. Elle a tant de rapport avec l'anti-Mondain de M. de Voltaire, qu'on est porté à croire que c'est dans les écrits de Madame de Villedieu, que le Poëte françois a puisé l'idée de cette petite Piece. » Daignez me dire, s'il vous plaît, » dit Ovide à Volumnius, par quels argumens » vous prétendez détruire la superbe & la volupté des Mondains ? Par la raison, reprit froidement Volumnius : je n'ai besoin que d'elle, pour » opposer l'homme à la brute ; & c'est sur elle seule que je me suis fondé, quand j'ai soutenu que » votre art d'aimer est un tissu de maximes pernicieuses, une école des vices, & une aliénation » visible des facultés de l'ame. . . . . Etes-vous » aussi de ces flatteurs qui, coupables envers les » Dieux de la dissolution du siecle, l'autorisent

» en y applaudiſſant ? Que trouvez-vous de ſi diſ-
» ſolu dans le ſiecle, interrompit Ovide ? On y
» cherche à vivre commodément & agréable-
» ment. Mais ne doit-on pas aux Dieux ce compte
» des biens qu'ils nous ont départis ? . . . . . Les
» hommes ſont proprement dépoſitaires des pro-
» ductions de la nature. C'eſt pour eux qu'elle en-
» fante chaque jour tant de choſes diverſes. Il faut
» en uſer en créatures reconnoiſſantes : la mer
» nous offre des poiſſons, il faut les faire pêcher ;
» la terre nous donne des fruits, il faut les cueil-
» lir. Chaque Elément, chaque Saiſon fournit
» à l'homme de quoi rendre ſa vie plus délicieuſe,
» Tout cela ne ſe fait point en vain. Voilà, inter-
» rompit Volumnius, avec colere, les maximes
» ſur leſquelles ſont appuyées la vanité & la gour-
» mandiſe du ſiécle. C'eſt de ce raiſonnement
» captieux que naiſſent tant de deſirs effrénés, &
» tant de concupiſcences téméraires. . . . . .
» Tous les états de la vie trouverent leur place
» dans la cenſure de Volumnius. Il taxa le Sénat
» de lâcheté, le Peuple d'aveuglement, la Cour
» de diſſolution ; & les gens de guerre de mol-
» leſſe. Il n'y eut rien de ſacré pour la rage de ſa
» langue : les Dames les plus prudes furent accu-
» ſées par lui de diſſimulation ; les Sacrificateurs
» de flatterie ; & juſqu'aux Veſtales entrerent dans
» un ſi ſévere examen.

» Quoi ! lui dit Ovide, ce ſont là des fruits de
» cette ſageſſe que vous profeſſez ? La médiſance,
» le défaut de reſpect, & le mépris du prochain,
» ſont les fondemens ſur leſquels vous avez éta-
» bli ce fameux titre de ſageſſe ; & pour être rai-
» ſonnable à votre maniere, il faut taxer tout le
» monde de folie ? . . . .

» Qui donc est sage à votre avis ? Moi, reprit
» gravement Volumnius, qui délivré des engage-
» mens du monde, trouve en moi seul mon repos
» & ma félicité. Hé ! vous appellez un vrai repos,
» poursuivit Ovide, ce chagrin que vous venez
» d'étaler contre les hommes ; l'humeur satyri-
» que dont vous êtes dévoré, qui vous peint l'U-
» nivers sous des formes hideuses, & qui sur le
» prétexte d'une censure inutile, vous altere in-
» cessamment contre le genre humain ? . . . . . .
» Non, Volumnius, vous n'êtes point tranquille,
» vous n'êtes qu'aveugle ; la confiance que vous
» avez en votre sagesse, est une superbe plus bla-
» mable, que celle dont vous accusez les Mon-
» dains ; & les tendres plaisirs dont vous vous dé-
» clarez le persécuteur, n'ont point d'effets si
» dangereux, que les échappées de votre cen-
» sure ».

Il faut, Madame, que je vous dise encore deux mots d'Ovide dans son Ile de Tomes. A peine y étoit-il arrivé, qu'une jeune Romaine, amoureuse de lui d'après ses écrits, sent augmenter à sa vue une passion que son esprit lui avoit inspirée. Cette Romaine donne, à propos de la fête de son pere, un Concert charmant sur l'eau : il lui parut plaisant de garder le secret, & d'attribuer ce divertissement à Ovide. Tout le monde lui en fit compliment ; & les choses furent poussées si loin, qu'Ovide qui s'en étoit défendu d'abord, se fâcha sérieusement, & répondit qu'un galant homme ne souffroit pas qu'on lui attribuât des fêtes qu'il n'avoit jamais en dessein de donner.

Rappellez-vous cette scène du galant Jardinier, où l'on attribue à l'un des deux Begues les danses & les sérénades que donne en secret l'Amant de

guisé; & vous imaginerez comme moi, que l'Auteur en a pu prendre l'idée dans les *Exilés* de Madame de Villedieu.

Je crois aussi que les *Désordres de l'Amour* ont fourni l'intrigue d'une Piece intitulée *le Caprice*, mise au Théâtre il y a quelques années. Mlle de Château-neuf, furieuse contre Madame de Sauve, engage le Roi de Navarre, qui lui faisoit la cour, de jouer l'Amoureux de cette Dame de Sauve, de la rendre sensible, & de la quitter ensuite aux yeux de toute la Cour. Le Roi de Navarre se prête à cette petite méchanceté, voit assidûment Madame de Sauve, en devient réellement amoureux, & rend Mademoiselle de Château-neuf dupe de son stratagême. Telle est l'intrigue & le dénoûment de la Comédie du *Caprice*.

Sur la parole de Madame de Villedieu, n'allez pas croire, Madame, qu'Ovide ait eû dans l'Isle de Tomes les avantures qu'elle raconte : lisez ses *Tristes*; & vous y verrez un malheureux, victime de la fureur d'Auguste, abandonné à lui-même, & privé de la consolation d'entrevoir seulement l'ombre d'un Romain.

Mémoires du Serail.

Je ne vous dirai rien des *Mémoires du Sérail*, qui suivent les *Exilés*. Un Sultan jaloux, & très-amoureux d'une Sultane qui lui préfere un rival qu'elle adore, & qui se déguise de toutes manieres pour la voir ; ce même rival découvert & immolé; tout cela foiblement écrit, vous toucheroit peu.

Nouvelles Afriquaines.

L'intrigue & le dénoûment des *nouvelles Afriquaines* m'ont paru plus intéressans. Un Seigneur françois, à qui Madame de Villedieu donne le nom d'Albirond, accusé de s'être battu en duel, se trouve obligé de sortir du Royaume, & de s'éloigner d'une femme qu'il adoroit : elle s'ap-

pelloit Uranie. Albirond, après plusieurs voyages, arrive à Livourne, & s'embarque pour Tunis avec un ancien ami qu'il rencontre : c'étoit Mahemet, Général de l'Armée navale de Tunis. Tous les deux s'étoient autrefois confiés mutuellement les secrets de leurs cœurs ; & Albirond protesta de nouveau, qu'il avoit toujours la même passion pour Uranie. » Hélas ! dit Mahemet, j'ai depuis » peu une Esclave Chrétienne, plus belle que tout » ce que vous avez vu ; j'en suis amoureux à la fu- » reur ; mais je ne puis réussir à m'en faire aimer, » quoique j'aie poussé les choses jusqu'à lui pro- » poser de me faire Chrétien, & d'aller vivre » avec elle dans l'endroit du monde qu'elle choi- » sira. Je me suis avisé que si je vous introduisois » auprès d'elle, sous le titre d'un de ces hommes » de votre loi, qui viennent ici racheter les Es- » claves, vous pourriez la blâmer de ce qu'elle » prend si peu de soin de la conversion d'un Ma- » hométan ».

Ils arrivent ; le projet s'exécute ; mais quelle fut la surprise d'Albirond, lorsqu'il vit que cette esclave à qui Mahemet donnoit le nom de Rachema, étoit Uranie. Cependant il fallut se contraindre, & parler en faveur de Mahemet, devant Mahemet même. Uranie croyoit avoir à se plaindre d'Albirond ; elle avoit sçu qu'en passant par Gênes, il avoit eu, ou du moins paru avoir une foiblesse pour une Génoise qui étoit amoureuse de lui au point d'en perdre la raison. Cependant Albirond, malgré le personnage qu'il étoit obligé de jouer, trouva moyen de détromper Uranie sur sa prétendue infidélité ; & tous les deux songerent au moyen de se réunir, sans manquer à la bonne foi & à l'amitié qu'ils devoient à Mahé-

met. Les choses en étoient là, lorsque l'on proposa à Albirond un rendez-vous très-secret dans une Grotte du serrail. Albirond qui crut qu'Uranie elle-même demandoit ce rendez-vous, y vole; mais qu'y trouve-t-il ? cette Génoise dont je vous ai parlé. Albirond est conduit par une route fort obscure dans un cabinet de rocaille, où il se sentit tendrement serrer. Il répondit à ces obligeantes caresses avec un transport digne de son amour. Mais son premier trouble étant un peu dissipé, il s'apperçut que ces bras n'étoient pas ceux de Rachema. Il s'en démêla avec une brusquerie qui ne lui étoit pas naturelle; & tournant les yeux de tous côtés : » que cherches-tu, lui dit » la femme qu'il venoit de repousser; ne croyois-» tu point que je fusse ton Uranie. Qui peut vous » avoir conduite ici, Madame, reprit Albirond ? » Le même courroux des astres, dit-elle, qui au » mépris de mes premiers engagemens, te don-» na trop de charmes pour mes yeux. Je ne pus » t'en cacher les effets : ce que tu me dis de ta pas-» sion pour Uranie, ne me guérit point; & ton » départ ne me rendit que plus folle. Quelques » lettres adressées à Gênes, & qui me tomberent » entre les mains, m'apprirent que ton Uranie » se marioit. J'espérai profiter de cette conjonc-» ture; & je m'embarquai, pour te suivre en Es-» pagne. J'ai été prise par des Corsaires qui cou-» roient nos Côtes, & renfermée dans ce serrail. Elle raconte ensuite comment d'une fenêtre elle apperçut son Amant, & trouva moyen de lui donner un rendez-vous. Par un hazard très-singulier, Rachema en fut instruite; elle avoit même été présente aux premieres marques d'amour qu'il témoigna dans la Grotte à la Génoise qui l'attendoit;

de dépit elle s'évanouit ; ses femmes l'emporterent ; & elle ne fut pas témoin du reste. Quelques jours après elle donna un rendez-vous à Albirond dans cette même Grotte ; & cet Amant fidele lui répéta tout ce que l'amour peut dire de plus tendre. » Oses-tu bien, ingrat, reprit-elle, » me parler ici dans ces termes ? Cette Grotte où » j'ai voulu exprès t'entretenir, ne te reproche-» t-elle point ton audace ; & peux-tu me voir dans » un lieu si semblable à celui où tu m'as trahie ? » Tourne les yeux sur ce que tu vois de rompu à » cette rocaille ; & songe que les miens y étoient » fixement attachés, quand tu recevois si amou-» reusement les caresses de la Génoise ».

Ce reproche donne lieu à une explication qui réconcilie les deux Amans. Ils projettent un enlévement. La Gênoise en est instruite, & découvre ce dessein à Mahémet qui, dans le même tems, surprend une lettre d'Albirond. Il fait garder le serrail, & attend Albirond qui ne sçachant point que son secret est découvert, va le trouver comme à son ordinaire. » Traître, lui dit ce Turc, viens-tu » faire un nouvel essai de tes perfidies ; & ne sont-» elles pas comblées par l'attentat que tu com-» mets sur ma personne en celle de Rachema ? Je » ne suis ni traître ni téméraire, dit fierement » Albirond ; les apparences vous trompent ; & » quand vous les aurez pénétrées, vous avouerez » que c'est vous, & non pas moi, qui manquez aux » devoirs de notre amitié. Quoi ! s'écria Mahé-» met, en tirant un papier de sa poche, ce billet » n'est pas de toi ? Tu n'y parles pas d'enlever Ra-» chema ? & tu peux former ce dessein sans être » le plus ingrat de tous les hommes ? Hélas ! je t'ai » moi-même introduit dans mon serrail ; je t'ai

» confié des desseins dont dépendent ma fortune
» & ma vie. Je prétendois te rendre le compa-
» gnon de ma fuite; & c'eût été dans tes seules
» mains, que j'eusse déposé Rachema pour la me-
» ner où j'aurois dû la joindre. Cruel! cet excès de
» confiance ne t'a-t-il point fait de pitié; & as-tu
» bien pû trahir si lâchement un ami? J'avoue
» que les charmes de Rachema sont puissans; mais
» n'avois-tu rien à leur opposer? Les marques
» de tendresse que tu avois reçues de moi, n'ont-
» elles pû balancer l'impression d'une premiere
» vue? Et l'estime que nous nous étions si solem-
» nellement promise, n'étoit-elle point assez sa-
» crée pour mériter quelque sacrifice? Faites-
» lui-en donc, puisque vous l'en trouvez si digne,
» interrompit Albirond; ce n'est point moi qui
» vous enleve le cœur de votre Maîtresse; c'est
» vous qui voulez m'arracher celui de la mienne.
» Je n'ai point attenté sur vos droits; c'est vous
» qui, au mépris de notre amitié, entreprenez de
» détruire les miens; qui sans respect pour des de-
» voirs que vous reconnoissez si sacrés, adressez
» vos vœux au seul objet à qui je puis en offrir;
» qui pour satisfaire une passion, plongez un poi-
» gnard dans le sein du plus parfait de vos amis;
» & en un mot, votre Rachema n'est autre que mon
» Uranie ».

» Mahémet tressaillit à ce mot; & reculant
» deux pas, Uranie & Rachema ne sont qu'une
» même personne, dit-il tout surpris? Non, pour-
» suivit Albirond; & c'est une vérité dont il est
» aisé de vous donner des preuves. Quoi! reprit
» le Turc, c'étoit Uranie que je te menois voir,
» quand je t'introduisis dans la chambre de Ra-
» chema? C'étoit à l'Amant de cette fille, que je

» confiois les desseins de mon amour; & c'étoit » comme mon rival, que tu combattois la vio» lence de mes désirs? Oui, Mahémet, répondit Albirond, je suis & je fus toujours ton rival; & » c'est en cette qualité que j'ai reçu ta confian» ce. Examine quel usage j'en ai fait. Je t'ai vû » le tyran de ma Maîtresse; je t'ai entendu lui » parler d'amour en ma présence; je t'ai vû prêt » à me la ravir par un effet de son choix, & résolu » d'employer la violence au défaut de son consen» tement. Qu'ai-je fait pour m'opposer à ces des» seins? Ai-je emprunté le secours du fer ou du » poison? Ai-je employé d'autres armes que les » soupirs & les remontrances? Ingrat ami, n'est» ce pas là respecter les loix de notre amitié? Vos » reproches sont-ils justes; & n'est-ce pas vous » qui devez les attendre de moi »?

Mahémet étoit si surpris & si troublé, qu'à peine il entendoit les paroles d'Albirond; il se promenoit à grands pas dans la chambre; & son excellent naturel faisant d'abord ses fonctions, il fut prêt de tendre les bras à son ami, & de lui promettre tout ce qu'une parfaite amitié peut exiger d'un bon cœur; mais son amour surmontant ces mouvemens: » tu me payeras, s'écria-t-il, les » obstacles que tu m'as fait trouver dans le cœur » de Rachema. Je n'en ai pas reçu un dédain, que » tu n'ayes fait naître; je n'ai pas senti un tour» ment, que tu ne m'ayes causé; ta mort m'en » vengera; & si je ne puis avoir le plaisir de vain» cre les rigueurs d'une ingrate, je n'aurai pas au » moins le désespoir de voir un rival jouir de ce » qu'on me refuse ».

En disant cela il voulut faire saisir Albirond; mais il ne fut pas assez prompt; & son rival se

sauva dans un vaisseau françois, qui par hazard venoit d'arriver à la Rade. Mahémet plus furieux encore, va dans le moment même trouver Rachema, dans le dessein de lui arracher par violence, des faveurs qu'elle lui refusoit; mais ses larmes le toucherent & le rendirent confus. Uranie s'en apperçut; & voulant profiter de ce favorable retour » : de quoi m'accusez-vous, dit-
» elle; & par quelle injure ai-je mérité votre ven-
» geance? Si je vous avois aimé, & qu'infidelle
» à cet amour, j'écoutasse les vœux d'un autre
» Amant, vous auriez raison de vous plaindre
» de moi; mais vous connoissois-je quand Albi-
» rond m'a rendu sensible à ses désirs? Vous me
» demandez que je le sois aux vôtres; puis-je dis-
» poser de mon cœur comme il me plaît? Et pen-
» sez-vous que si j'en étois si fort la maîtresse, je
» ne l'eusse pas empêché d'être charmé? Oui, Sei-
» gneur, j'aurois usé de cette puissance pour con-
» server ma liberté. L'amour, quoi qu'on nous
» dise, n'eut jamais tant de charmes, qu'une
» tranquille indifférence; il ne donne que des
» plaisirs inquiets; c'est une source inépuisable
» de craintes & de soupçons; & telle est sa fata-
» lité, qu'il ne peut cesser d'avoir ce caractere,
» sans cesser d'être un amour parfait. Jugez de
» ses effets & de lui, par votre expérience; qu'é-
» tiez-vous avant qu'il eût changé votre naturel?
» Vous étiez le miracle de l'Empire Ottoman;
» vous aviez corrigé vos loix de ce qu'elles ont
» d'injuste; & vos victoires sur vos désirs étoient
» plus fameuses chez les gens vertueux, que celles
» des Amurats & des Bajazets chez les peuples qui
» composent leur Monarchie. Que sont devenus
» ces nobles sentimens? Vous étouffez la pitié na-

» turelle aux belles ames, pour satisfaire des dé-
» sirs effrénés : vous voulez tyranniquement usur-
» per un cœur qui fait toute la félicité du meil-
» leur de vos amis ; & sans vous faire ni indul-
» gence ni respect pour un amour si constant &
» si tendre, vous voulez rompre une union que
» les astres & la foi ont cimentée. Cruelle ! s'é-
» cria Mahémet, pourquoi rappellez-vous cet
» amour dans ma mémoire ? Je tâchois à l'ou-
» blier ; & plus sensible à vos larmes qu'à mes
» propres douleurs, j'allois peut-être les essuyer
» aux dépens de toute ma joie. Mais vous rani-
» mez ma jalousie ; & vous me faites souvenir
» que si je vous rendois à vous-même, ce seroit
» pour enrichir un rival. Il mourra ce perfide,
» qui vous rend si rebelle à ma passion. Votre per-
» sonne m'est sacrée ; & je vous engage ma paro-
» le de ne vous attaquer jamais que par mon
» amour & par mes services. Mais je tournerai
» contre le traître Albirond, des fureurs qui sont
» impuissantes contre vous ; & plein de trois ou
» quatre passions qui me dévorent, il faut que la
» satisfaction de l'une m'aide à supporter la vio-
» lence des autres ».

Il la quitta en achevant ces paroles ; & il méditoit sa vengeance, lorsqu'il fut attaqué par dix ou douze hommes armés. Albirond qui, avec les gens du vaisseau françois, venoit délivrer Uranie, voit Mahémet baigné dans son sang, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, & sauve son rival des mains de ses ennemis. » Quoi ! s'écria
» Mahémet, en reconnoissant son libérateur ;
» quoi ! c'est vous qui pendant que je tiens votre
» Maîtresse captive, & que je forme des desseins
» contre votre vie, venez si vaillamment défen-

» dre la mienne »? Mahémet fut si touché de cette action, qu'il oublia l'amour qu'il avoit pour Uranie, & la rendit à Albirond.

Je vous ai cité au hazard, Madame, quelques morceaux de cette histoire, qui, à quelques négligences près, est assez bien écrite.

Annales galantes.

Les *Annales Galantes* sont composées de différents morceaux, tels que l'histoire du Prince Raymond & du Comte de Toulouse; la querelle des Guelphes & des Gibelins; le mariage de Henri VI avec une Religieuse; les amours de Jacques Roi d'Arragon; la destruction des *Fraticelles* ou *Frérots*.

Histoire des Fraticelles.

Cette derniere histoire, dit Madame de Villedieu, est tirée de tant d'Auteurs fameux, & rapportée dans un si grand nombre d'Abrégés, de Mémoires & de Manuscrits, qu'il faudroit beaucoup écrire, pour citer toutes les autorités. Les galanteries devenues trop publiques à Rome, furent interrompues par les maris, qui veillerent leurs femmes de plus près, & redoublerent le nombre des espions. Les jeunes gens ne sçachant plus comment s'y prendre, résolurent de traiter l'amour à la sourdine, & de sauver les apparences qui effarouchoient les époux. Ils affecterent donc de vivre dans la retraite; ils étudierent un extérieur mortifié; & formant un nouvel ordre de Religieux, sous le nom de *Fraticelles* ou *Frérots*, ils furent bientôt si révérés, que l'on ne parloit plus d'eux, que comme de nouveaux Anachoretes. Les maris même, séduits par les apparences, envoyerent leurs femmes les voir, les consulter, & les exhorterent à profiter des sages remontrances que leur feroient les nouveaux Religieux; car pour établir leur domination, ils ne prêcherent

prêcherent que la fidélité conjugale, & l'obéissance des femmes envers leurs maris. Un ordre si bien imaginé, ne devoit pas être sans constitutions : celles d'un Saint fameux dans l'Eglise, furent proposées aux Freres Ignorans, & observées par eux avec beaucoup de rigueur ; mais les Freres Privilégiés composerent une regle particuliere, dont voici quelques fragmens.

» Le jeune homme appellé à la vocation de la » vie fraticellite, s'éprouvera premiérement lui» même sur le secret & sur la mortification ex» térieure : puis ayant été livré à une seconde » épreuve, entre les mains du Fraticelle choisi » pour cet office, il sera reçu dans la Communau» té secrette, aux conditions ci-après déduites.

» I. D'aimer & d'honorer la Dame qui lui sera » donnée à diriger, comme si elle étoit la chair » de sa chair & les os de ses os ; car ceux que » l'amour unit, ne sont qu'une ame, divisée en » deux corps.

» II. Il conservera l'honneur de cette femme » par toutes les voies possibles, licites, ou illi» cites ; naturelles, ou contre nature ; car le » premier de ses devoirs, est de sauver les ap» parences contraires à la réputation de sa Com» munauté.

» III. Il entretiendra une union parfaite en» tre la femme & le mari ; ensorte que la con» fiance de l'époux assure la félicité de l'Amant : » la prudence est le fondement solide d'un » commerce amoureux ; & le cœur d'une fem» me est assez vaste, pour contenir un amour » permis & un amour défendu, sans que l'un » embarrasse l'autre.

» IV. Il ne prononcera jamais le mot d'amour

» en public, si ce n'est sous l'apparence de l'amour
» divin. Le secret est le sel d'une intrigue ; &
» c'est un sacrilege digne de mort, que de faire
» part des mysteres amoureux aux gens indiffé-
» rens.

» V. Il aura toujours deux langues dans la
» bouche comme le souffleur de la Fable : il
» saura écrire de deux caracteres différens, &
» de deux stiles opposés ; ensorte que de la mê-
» me main, dont il trace un point de médita-
» tion aux jeunes freres, il puisse tracer un ma-
» drigal à sa Maîtresse.

» VI. Il étudiera incessamment tous les mou-
» vemens de son visage, & le changera comme
» s'il se démontoit : car les yeux dont on re-
» garde la Maîtresse, ne doivent être pris que
» pour elle ; & il en faut de baissés vers la terre,
» ou de tendus vers le Ciel, pour tout le reste
» du monde ».

Le nombre des pénitentes augmentoit ; & il fallut augmenter celui des Freres privilégiés : mais les revenus de la Communauté étoient bornés ; & l'on jetta les yeux sur quelques Dames des plus riches & des plus illustres de Rome, afin de tirer d'elles des secours nécessaires pour soutenir cette augmentation. Hortense, sœur du Pape Boniface VIII, qui occupoit alors le Saint-Siége, fut la premiere sur qui les Freres dresserent leurs intentions : une pénitente très-liée avec elle, se chargea de lui en parler ; & Hortense consentit à avoir une conférence avec le Supérieur.

Je supprime une partie de cette conversation ; & je passe tout d'un coup à l'endroit où l'Hypocrite leva le masque.

» Il faut qu'un pénitent soumette toutes ses
» connoissances à celle du dévot personnage qui
» le dirige. La soumission aux ordres du Direc-
» teur est un saint esclavage, qui ne laisse rien
» de libre à celui qui veut être dirigé : il faut
» qu'il croie sans voir ; qu'il se laisse persuader
» sans entendre ; qu'il obéisse sans répliquer.
» Mais, Madame, plût à la bonté du Ciel, que
» je pusse réduire en pratique avec vous les pe-
» tits enseignemens que je prens la liberté de
» vous donner aujourd'hui ! Quelle joie extrême
» seroit-ce pour nôtre Ordre, & pour le moin-
» dre des Fraticelles, votre très-respectueux ser-
» viteur, que de réduire à la sainte soumission
» dont je parle, la grande, l'éclairée, & la toute
» parfaite Princesse Hortense ! Ah ! que nous
» édifierions un riche temple à la vertu, sur le
» fondement de vos belles inclinations ; & que
» l'accroissement d'une plante si rare, apporte-
» roit de gloire à celui qui seroit assez heureux
» pour la cultiver !......... La Princesse voyant
que le frere étoit en train de causer, le pria de
lui expliquer le fond de sa doctrine. Je sçais,
lui dit-elle, que vous l'expliquez plus claire-
ment à quelqu'autre personne que vous ne
me l'avez prêchée. Le Frere enchanté, crut
qu'Hortense prenoit goût à sa morale ; & don-
nant un libre cours à ses paroles, il n'eut rien
de caché pour une femme dont il se regardoit
déjà comme le Directeur. Il s'étendit d'abord
sur la nécessité & les avantages de l'Amour ;
puis par un retour sur lui-même & sur son
Ordre, il ajouta : est-il rien au monde de pa-
reil à un Religieux, pour recevoir parfaite-

» ment les impressions de l'amour ? C'est cette
» disposition physique & morale, qui peuple le
» Ciel de Saints depuis si long-tems ; car le
» Religieux se trouvant ce désir naturel d'aimer,
» que chacun apporte en venant au monde, ce
» desir n'étant point traversé par l'ambition, par la
» vengeance, & par tant d'autres passions qui trou-
» blent le cœur des mondains, il aime de toute sa
» force, de toute son ame, de toute son application;
» mais comme parmi les animaux il y en a qui
» sont propres à la course, & d'autres à la char-
» ge ; parmi les Religieux, les uns sont propres
» à aimer d'une espece d'amour, & les autres
» d'une autre. Le Religieux destiné à aimer
» Dieu, abandonne son cœur à l'amour divin ;
» & voilà ce qui fait tant de Martyrs & tant de
» Confesseurs. Le Religieux qui n'est pas pré-
» venu d'une inclination si violente envers le
» Ciel, s'éléve au Créateur par la contempla-
» tion de la créature ; & voilà ce qui compose
» la vocation des Fraticelles. Nous aimons Dieu
» de tout notre cœur ; mais nous l'aimons ré-
» pandu dans les choses d'ici-bas. Les commo-
» dités de la vie nous font adorer sa bonté :
» votre beauté, Madame, poursuivit le Frere,
» en regardant Hortense avec beaucoup d'a-
» mour, me fait adorer sa toute-puissance :
» quand je vois le charme qu'il a répandu sur
» votre personne, & dans vos actions, je com-
» prends qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse vous
» avoir créée si parfaite ; & remontant ainsi au
» principe éternel de toutes choses, par les ef-
» fets naturels qui en sont émanés, je jouis,
» pour ainsi dire, des délices du Ciel, & des

» plaisirs de la terre en même tems ; mon cœur
» se partage entre l'amour divin, & l'amour
» profane sans sacrilege ».

Il falloit, Madame, que la Princesse eût autant d'envie qu'elle en avoit, de connoître à fond toutes les pratiques intérieures des Fraticelles, pour en demander davantage : ce discours lui devoit suffire ; mais lorsque l'on veut détruire des hypocrites, on ne sauroit avoir des preuves trop claires. Les Fraticelles avoient pour protecteur un Seigneur Romain qu'il falloit convaincre de leur fourberie. La chose n'étoit pas aisée, tant il étoit prévenu en faveur de cet Ordre. On ménagea un rendez-vous entre le supérieur & la Princesse Hortense, qui eut d'abord quelque peine à se prêter à ce qu'on exigeoit d'elle. Mais le desir de démasquer ces hypocrites aux yeux de leur Protecteur, la fit consentir à tout ce qu'on voulut. Elle engagea le Supérieur à se rendre chez elle ; & l'on fit cacher le Seigneur Romain dans un cabinet voisin. Il fut décidé que le Caffard viendroit en habit de Matrone, tant parce que cet habillement marquoit mieux la débauche du Frere, que par un reste de respect pour l'habit Religieux. Le Frere fit quelques difficultés, & auroit desiré que la Princesse se fût rendue à son Couvent ; mais elle prétexta un mal de jambes qui l'empêchoit de sortir. Elle se tint dans son lit ; & lorsqu'elle vit arriver le Supérieur, » Eh bien, mon Frere, lui dit-elle
» d'un air engageant, que direz-vous de la ten-
» dresse que je vous témoigne ? N'avouerez-vous
» pas qu'elle est extrême, après ce qu'elle me
» force à faire pour vous ? Madame, lui dit le

» Frere, en s'inclinant respectueusement, je
» n'attendois pas moins d'une personne toute
» divine comme vous l'êtes, qu'une bonté infi-
» nie; mais s'il est permis à votre plus zélé ser-
» viteur, de vous déclarer des vérités que vous
» ne savez peut-être pas, vous n'êtes pas la seule
» Dame qui a eu de ces sortes de bontés pour
» lui. Celles qui l'ont favorisé ne tenoient pas
» le rang que vous tenez, & n'étoient pas si
» parfaites que vous l'êtes; mais elles n'étoient
» pas sans mérite; & les charmes de leurs per-
» sonnes auroient pu faire la félicité des Cour-
» tisans les plus accomplis. Soit constellation,
» soit quelque mérite dont j'oserois me vanter,
» il ne m'échappe guère de personne que je juge
» digne d'être retenue. Comment faites vous
» donc pour les gagner, interrompit Hortense?
» car, pour moi, je me suis rendue à vos soins,
» & aux marques de votre amour; mais il n'est
» pas possible que vous fassiez pour chaque
» femme de Rome en particulier, ce que vous
» avez fait pour moi: le loisir de votre vie n'y
» suffiroit pas. Aussi est-il vrai, Madame, reprit
» le Frere, que nous ne traitons pas tout le
» monde comme nous avons traité la grande,
» l'incomparable Princesse Hortense: mais,
» Madame, ces petits secrets de notre Commu-
» nauté pourroient se remettre à un autre tems.
» Non, mon Frere, reprit la Princesse, qui
» voyoit bien où il en vouloit venir; apprenez-
» moi de grace toutes les ruses dont vous vous
» servez; les mesures que vous gardez avec les
» maris; les suretés que vous prenez contre la
» légereté & l'indiscrétion naturelle de la plus
» grande partie de notre sexe? J'ai un desir ex-

» trême de sçavoir toutes ces choses ; & vous ne
» sçauriez jamais me donner une marque d'a-
» mour qui me soit plus agréable, que cet effet
» de votre confiance. Il fallut que le Frere obéît
» à ces ordres, quelque peine que cette obéis-
» sance lui causât. Madame, lui dit-il, notre
» maxime générale, c'est de guérir les Dames
» des erreurs du Christianisme, & de leur ôter
» la crainte de perdre leur réputation, par une
» réflexion sur l'intérêt que nous avons à la con-
» server : qu'on ôte à toutes les femmes ces
» deux considérations de Dieu & de leur hon-
» neur, il n'y en a guère sur la terre, qui ne
» se resolût, sans peine, à faire l'amour ; &
» quand nous en trouvons de plus difficiles,
» nous nous servons de moyens plus délicats.
» Alors le Frere poussant sa confiance jusqu'aux
» particularités les plus secrettes de leurs ma-
» ximes galantes, il n'y eut maniere ingénieuse
» de donner un billet, dont il n'apprît un nou-
» vel usage à la Princesse ; présent de bigot dont
» il n'enseignât l'art de le convertir en présent
» de galanterie ; couleurs de piété qu'il n'appli-
» quât à la débauche ; & passant du dénombre-
» ment des expédiens au dénombrement des
» personnes sur lesquelles ils avoient acquis de
» l'autorité, il mit la femme du témoin secret
» de la conversation, en tête des plus zélées de
» leur Communauté. A ce nom la Princesse fit
» un cri. Vous voilà bien surprise, Madame,
» lui dit froidement le Frere : croyez-vous cette
» Dame une vestale, que vous faites un si
» grand cri en entendant son nom ? Certes elle
» nous a donné beaucoup moins de peine, que
» toutes les autres ; elle se plaignoit des trè-

» deurs d'un vieux mari ; & nous l'avons pourvue d'un Directeur qui tâche de la consoler.
» De grace, mon Frere, dit la Princesse, cessez ce discours ; il me fait frémir : vous ne dites point vrai ; vous vous vantez de choses que vous n'avez jamais faites : cette Dame est sage ; & je regarde comme une offense mortelle envers Dieu, celle que je vous donne occasion de faire. Ce retour ne plut pas au Frere ; & il voulut en prévenir la suite. Laissons, Madame, dit-il à la Princesse, laissons le bon Dieu sur nos Autels, & dans le cœur de ses Elus ; & ne le mêlons point dans les mysteres amoureux. Il alloit perdre tout le respect pour Hortense ; mais le témoin caché ne pouvant supporter l'audace du Frere plus long-tems, sortit du cabinet, & le saisissant inopinément : ah ! Frere indigne, lui dit-il, c'est donc ainsi que vous faites pratiquer aux Dames de Rome, la vertu que vous enseignez à leurs maris. Le Frere fut si surpris, qu'il demeura comme s'il eût été frappé de la foudre : il ouvroit les yeux sans croire voir ce qu'il voyoit ; un tremblement universel le saisit ; les jambes & la voix lui manquerent ; & ne pouvant ni dire un mot pour sa défense, ni faire le moindre effort, pour essayer de se sauver, il se laissa traîner comme un homme immobile, dans une chambre prochaine, où il fut gardé soigneusement jusques à l'heure où l'on pouvoit venir le chercher. Pendant qu'il s'abandonnoit à son chagrin, avec des transports de rage, qui tenoient moins de l'homme que de la brute, Hortense & le mari en question allerent trouver le Pape ; &

» le Frere fut mandé au même instant pour ve-
» nir rendre compte de sa doctrine & de ses
» mœurs. Il supplia les envoyés du Pape, de
» l'air le plus soumis qu'il pût prendre, de lui
» permettre d'envoyer chercher un habit de
» Moine à son Couvent ; mais outre que la dé-
» coration de Matrone aggravoit le crime, ils
» la trouverent si plaisante, qu'ils voulurent en
» régaler Sa Sainteté ».

Le Frere fut interrogé au Tribunal des Audiences ; & convaincu de tant d'impiétés & de sacriléges, qu'il fut livré au supplice, quatre jours après sa prise. Sa Secte fut déclarée hérétique, & tous ses Sectateurs excommuniés.

Ainsi finit cette Secte abominable, qui ne se soutint que trop long-tems, puisqu'elle corrompit la plus grande partie des Dames Romaines.

Il est inutile de faire remarquer la ressemblance parfaite de la conversation du Supérieur, avec celle du Tartuffe, dans la Comédie de Moliere, imitée par Madame de Villedieu.

Les Galanteries Grenadines.

Les *Galanteries Grenadines* ne sont autre chose qu'un assemblage d'historiettes pleines de descriptions, & mêlées de merveilleux. Des Amans déguisés en Esclaves, pour jouir du seul plaisir qui leur étoit permis, celui de voir leurs Maîtresses ; des Amans fiers, qui piquent l'amour propre de leurs Amantes, & obtiennent en affectant de l'indifférence, un aveu qu'ils désirent ; voilà ce que c'est à-peu-près, que l'ouvrage dont je parle. Les avantures d'Alcidamie viennent après. C'est peu de chose que ces avan-

tures, ainsi qu'une dissertation sur les vers libres, qui les termine.

Personne n'est assez fort, pour résister à son instinct; c'est ce que Madame de Villedieu a voulu prouver dans ses *Amours des grands hommes.* L'histoire des amours de Solon, est ingénieusement conduite; & le contraste de Thalès avec ce Héros de la Piéce, produit de l'effet. Vous sçavez, Madame, que Solon, l'un des sept Sages de la Grèce, & Législateur des Athéniens, abolit les Loix séveres de Dracon, & en publia de plus douces. Quelqu'un lui ayant demandé pourquoi il n'avoit point fait de Loi contre les Parricides? C'est, répondit-il, parce que je ne croyois pas qu'il pût y en avoir. C'étoit ce même Solon, qui disoit que les Loix ressembloient aux toiles d'araignées qui n'arrêtent que les mouches, parce qu'on ne punit que les petits, & que les grands se sauvent par leur crédit.

Amours des grands hommes.

Ce Solon si respectable & si respecté, conçut, selon Madame de Villedieu, la passion la plus violente pour Orgines qu'il avoit vue à Salamine, Ville que les Athéniens venoient de soumettre à leur domination. Je ne vous dirai point que cette Orgines fut perdue long-tems pour Solon; que Pisistrate la vit & en devint amoureux; que cette femme qui aimoit Solon, & qui sçavoit que Pisistrate le reverroit bientôt, lui mit au doigt un diamant que Solon même lui avoit donné, afin que Solon le voyant au doigt de ce même Pisistrate, il pût découvrir où elle étoit, & venir la reprendre. Solon en effet vit le diamant, devint jaloux, & crut qu'il étoit trahi par sa Maîtresse. Ses doutes furent bientôt

éclaircis. Pisistrate part d'Athènes résolu d'enlever Orgines : mais Orgines plus adroite que lui, substitue à sa place une de ses amies. Les choses en étoient là, lorsque Thalès, surnommé le Milésien, & l'un des plus Sages de la Grece, vint trouver Solon.

„ Les habitans de l'Isle de Co lui avoient „ envoyé un trépié d'or, pêché dans leur Isle, „ qu'on prétend qu'Hélene, en retournant de „ Troye, avoit jetté dans cet endroit, & „ qu'un Oracle de Pitia la Prophéteſſe destinoit au plus sage des Grecs. Le modeste Tha„ lès ne croyant pas mériter ce premier rang, „ l'avoit déféré à Solon, & venoit le préparer „ à recevoir ce présent, qu'on devoit lui faire „ le lendemain. Hélas ! s'écria Solon, que le „ cœur de l'homme est un étrange labyrinthe ! „ Nul n'en démêle les détours, mon cher Tha„ lès ; & tel croit être un Philosophe aussi con„ sommé dans la pratique de sa science, que „ dans ses préceptes, qui sortiroit bientôt de „ cette erreur, si les yeux étoient aussi verita„ blement les fenêtres de l'ame, qu'ils n'en „ sont que le masque. Alors Solon découvrit à „ Thalès son amour, & toutes les circonstances „ qui l'accompagnoient.

„ Jugez, ajouta-t-il, si je mérite ce trépié „ mystérieux que les Dieux destinent au plus „ sage des hommes. Deux ou trois passions „ violentes déchirent mon cœur. J'aime Orgines „ autant qu'on peut aimer : je hais Pisistrate de „ toute ma haine ; je suis jaloux & désespéré ; „ & dans les transports de ma fureur, je ne „ sais si je ne serois point capable des mêmes

„ emportemens contre ce que j'aime, comme
„ contre ce que je hais „.

Après quelques discussions de part & d'autre, les deux Sages conclurent que les Dieux seuls pouvoient se vanter d'être parfaits, & qu'il falloit consacrer le trépied à quelque Divinité ; ils l'envoyerent à Thêbes, dans le Temple que les habitans avoient fait bâtir en l'honneur d'Apollon, surnommé l'Isménien.

Cette conversation finissoit, lorsque l'on vint remettre à Solon une lettre de la part d'Orgines. (Il ne l'avoit point encore retrouvée). Il ne put contenir sa joie, & la témoigna par les transports les plus vifs. Thalès qui jusqu'ici avoit été très-modéré, s'emporta contre son ami, & lui reprocha sa foiblesse. „ Ah ! de grace, mon cher
„ Thalès, répondit Solon, ne troublez point
„ ma joie par des réflexions inutiles : ce n'est
„ plus le Solon que la Grece renomme, qui
„ vous parle dans ce moment ; c'est un ami sin-
„ cere qui se montre sans étude à son ami....
„ D'ailleurs qu'appellez-vous la véritable sa-
„ gesse, si ce n'est l'art de se rendre heureux ?
„ Est-ce en autrui que réside notre félicité ? Et
„ n'est-ce pas l'impression de la joie ou de la
„ douleur que nous sentons, qui fait nos plai-
„ sirs ou nos peines ? Croyez-moi, Thalès, les
„ hommes penseront de nous ce qui leur plaira :
„ ce ne sont point leurs opinions qui font no-
„ tre bonheur ; ce sont les mouvemens naturels
„ de notre ame „.

On vient annoncer à Solon, que Pisistrate enlève Orgines : notre Sage au désespoir court en demander des nouvelles ; personne ne peut

lui en donner ; & il revient chez lui, furieux :
„ Ah ! voilà donc, dit-il à Thalès, ce que sert
„ à la félicité des hommes cette sagesse tant
„ vantée. Si je n'avois point cette réputation de
„ sage que je mérite si peu, j'aurois enlevé ma
„ Maîtresse des mains de mon rival ; elle m'ap-
„ partient avant qu'il la connût... Cependant,
„ parce que je passe pour sage, & que je dois à
„ ce titre de grands ménagemens, je suis privé
„ d'Orgines ; & mon rival la posséde tranquil-
„ lement „.

Il en étoit au plus fort de sa douleur, lors qu'Orgines, qui, comme je l'ai dit, avoit substitué son amie à sa place, arrive, & se précipite dans ses bras ; le chagrin disparut bientôt ; & la sérénité brilla sur le front de Solon.

Il n'est point de bonheur sans mélange : à la fin du jour Solon apprend de la bouche même de Thalès, que sa fille venoit d'être enlevée de l'Isle où il la faisoit élever : le ravisseur étoit Pisistrate ; & la fille de Solon n'étoit autre chose que cette amie qu'Orgines avoit livrée sans la connoître.

Vous avez vû, Madame, dans un des Episodes du Roman de Cirus, que Solon ne faisoit pas élever sa fille à Athênes, parce qu'une horoscope lui annonçoit qu'elle seroit la cause fatale de la servitude de sa Patrie.

„ Est-ce Thalès, reprit Solon, qui m'apprend
„ un des plus grands malheurs que je pouvois
„ craindre, & qui semble n'y prendre aucune
„ part ? Je n'en ai que trop pris à ce qui vous
„ a touché jusqu'ici, repartit Thalès ; si j'eusse
„ été moins sensible à vos maux, je n'aurois point
„ entretenu de société avec un homme amou-

„ reux. J'aurois rompu avec vous, dès que j'ai
„ connu que vous rompiez avec la sagesse qui
„ nous unissoit : l'amitié que je vous portois,
„ m'a fait renoncer à ma sévérité pour vous se-
„ courir : je suis demeuré auprès de vous ; j'ai
„ souffert que vous m'ayez parlé de votre pas-
„ sion ; & misérable que je suis, il s'en faut
„ peu que votre mal ne soit devenu contagieux :
„ je regardai l'autre jour votre Orgines, avec
„ une attention que je n'avois jamais eue pour
„ mes livres. Je ne puis bannir de ma mémoire
„ l'idée enchanteresse que cet objet y a laissé.
„ Je me trouve de l'indulgence pour votre foi-
„ blesse ; elle m'inspire autant d'envie, qu'elle
„ me donnoit d'horreur ; & il n'y a pas jus-
„ qu'aux vapeurs confuses du sommeil, qui ne
„ conspirent contre mon repos. Athênes, perni-
„ cieuse Athênes, tu ne reverras jamais Tha-
„ lès „.

Thalès en effet partit sur-le-champ ; & les priéres de Solon furent inutiles pour le retenir. Voilà, Madame, deux Sages bien peu maîtres de leur cœur. Athênes les croyoit heureux ; & leur ame étoit en proie aux mouvemens les plus violents.

Un autre Philosophe va paroître sur la scène ; c'est le fameux Socrate, que ses vertus, sa Philosophie, & son mariage n'empêcherent pas de concevoir une vive passion pour Timandre, sous prétexte de former à la sagesse l'ame de cette jeune fille. Il l'avoit retirée dans une petite maison inaccessible à tous les regards. Le sage Socrate s'y rendoit tous les jours ; & puisoit dans les yeux de son écoliere tout le feu de l'amour. Timandre cependant s'ennuyoit d'une vie si

triste ; mais ne connoissant personne dans Athênes, elle avoit pris son parti, & vivoit dans la solitude avec une vieille astrologue, nommée Aglaonice, que Socrate avoit mise auprès d'elle. Le Sage jouissoit de cette tranquillité, lors qu'Alcibiade, l'homme à bonnes fortunes de la Grece, découvrit cette intrigue. Curieux de voir la Maîtresse de Socrate, il se déguise en Phrygien, & s'introduit dans la petite Maison. Malheureusement il n'y trouve que l'Astrologue qui lui dit qu'elle est elle-même cette écoliere que Socrate loge chez lui. Alcibiade furieux, mais ne pouvant s'empêcher de rire du mauvais goût de Socrate, sort & renonce à la poursuite de la vieille, qui de son côté, devient amoureuse d'Alcibiade à la premiere vue, & lui écrit lettres sur lettres. Alcibiade y répond fort lestement. Le nom d'Alcibiade frappoit souvent les oreilles de Timandre ; & elle brûloit pour lui en secret, sur le simple récit qu'on lui avoit fait de sa figure & de ses bonnes qualités. Elle forme le projet de lui écrire, & l'exécute. Un esclave chargé de sa lettre, arrive chez Alcibiade qui, ennuyé des messages qu'il recevoit de cette maison, & s'imaginant que celui-ci venoit encore de la part de la vieille, ne se donna pas la peine de lire le billet. » Dites à Timandre, que je devine ce que ce billet contient; » que mes engagemens avec Socrate ne me permettent pas d'en avoir avec elle, & que je la » supplie de mettre fin à ses bontés, pour jamais. » La véritable Timandre reçut cette réponse avec un dépit mêlé de honte, & résolut de garder le silence : mais la vieille de son côté, faisoit tenir tous les jours un poulet à Alcibiade. Pour mettre fin à ce commerce, Alcibiade lui fit une réponse très-positive ; & afin qu'elle lui fût ren-

due sûrement, il chargea sa nourrice d'y aller elle-même. La nourrice plus heureuse vit Timandre; & en fit à son retour l'éloge le plus pompeux. Alcibiade qui soupçonna qu'on l'avoit trompé, se racommode avec l'Astrologue; & profitant d'une absence de Socrate, il donne à cette vieille un rendez-vous. Ce n'étoit qu'un prétexte pour l'éloigner de la petite maison. Le succès répondit à l'espérance; & tandis que l'Astrologue attendoit Alcibiade avec impatience, il s'entretenoit avec Timandre dont il appaisa la colere, & à laquelle il inspira les mêmes sentimens qu'il avoit pour elle. Socrate arrive, & les surprend: Alcibiade & Timandre ne se déconcertent point, avouent leur amour, & Socrate pour ménager sa réputation, fut obligé de le souffrir. Ce ne fut cependant pas sans peine: & Madame de Villedieu lui fait dire de très-belles choses à ce sujet.

Si la sagesse & la Philosophie n'ont pu garantir Solon & Socrate des attaques de l'amour, l'ambition & la gloire n'ont pas mieux défendu le cœur de Jules César. Ses intrigues avec Murcie, femme de Pompée; celles de son épouse avec le jeune Claudius sont décrites par Madame de Villedieu. César donne un rendez-vous à Murcie; & dans ce lieu même, il trouve sa femme entre les bras de son jeune Amant.

Seroit-ce dans la Comédie de l'*Ecole des Maris* de Moliere, que Madame de Villedieu a tiré l'intrigue d'Hortensius avec Martia? c'est précisément la même chose. Caton est le Sganarelle; Hortensius le Valere, Martia l'Isabelle, & Porcie la Léonore. Martia choisit Caton pour rendre ses lettres amoureuses

à Hortensius, feignant que c'est de là part de Porcie sa sœur, à laquelle de son côté Hortensius feignoit de prétendre, afin d'avoir la liberté d'être tous les jours chez Caton : celui-ci a même la bonté d'examiner si Hortensius dans les spectacles, ne fait point la cour à quelques Dames Romaines ; & le soir il en rend compte à sa femme.

Ce que l'histoire des amours de Bussy d'Amboise avec la Maréchale de S. André offre de plus singulier, c'est la mort subite de cette femme, au moment où cédant aux empressemens & aux caresses de son Amant, elle lui accorde les dernieres faveurs.

Les amours d'Andelot, frere de l'Amiral de Châtillon, avec Mad. d'Aumale & Mad. de Brion, ne présentent rien d'assez intéressant pour vous être racontés. Je vous ai parlé quelque part de l'amour d'Alcibiade pour Aspasie, femme de Périclès : vous avez vû ce Périclès sacrifiant son épouse à son ambition, & n'épargnant rien pour se déshonorer lui-même, en prenant toutes les mesures pour faire aimer son rival : vous le reverrez ici tout différent. Alcibiade voit Aspasie & en devient amoureux ; Périclès s'en apperçoit & le trouve mauvais : il s'en plaint à Socrate ; & celui-ci représente à Alcibiade combien il seroit indigne de lui de vouloir enlever à Périclès le cœur d'Aspasie. Alcibiade pour mieux réussir dans son projet, convient avec Socrate qu'il a raison, & lui promet, ainsi qu'à Périclès, d'étouffer sa passion naissante : Périclès rempli de joie, va conter ce trait à Aspasie, & peint avec les couleurs les plus fortes l'héroïsme d'Alcibiade. Aspasie qui aimoit Alcibiade, dissimula

son dépit, & finit par dire à Périclès, qu'elle ne prétendoit plus recevoir Alcibiade chez-elle, parce qu'elle craignoit que cet Amant ne s'enflammât de nouveau. Périclès lui représenta que sa conduite étoit injuste, & que le sacrifice d'Alcibiade ne méritoit pas une punition si rigoureuse. Le pauvre Philosophe auroit bien changé de ton, s'il avoit sçu qu'il jouoit le rolle du Sganarelle de Moliere. Cependant Alcibiade trouva le secret de faire sçavoir à Aspasie ses véritables sentimens : Aspasie à cette nouvelle sentit renaître son amour, & brûloit d'impatience de revoir son Amant : Dorcis sa confidente chargée d'éprouver Alcibiade, lui dit un jour : „ Vous croyez être aimé seul ; mais vous avez „ des rivaux ; & si vous voulez vous trouver ce „ soir dans le jardin, je vous ferai voir l'Amant „ heureux, seul avec Aspasie. „. Alcibiade furieux se rendit secrettement au lieu du rendez-vous. Dorcis le plaça près de la fenêtre d'Aspasie & l'y laissa fort long-tems. Le rival n'arrivoit point, & Alcibiade s'impatientoit. » Eh bien, » lui dit Dorcis ; ne voyez-vous rien ? non, re» pliqua-t-il ; entrez-donc dans l'appartement » d'Aspasie, & vous le verrez » : Alcibiade obéit, regarde de tous côtés & ne voit qu'Aspasie : deux ou trois mots qu'elle lui dit, font connoître qu'il est lui-même l'Amant aimé ; & sa joie s'exprime par les transports les plus vifs.

Je finis cette Lettre qui n'est déjà que trop longue ; & je réserve pour la suivante, les autres Romans de Madame de Villedieu, en commençant par l'Histoire d'Asterie, ou Tamerlan.

Je suis, &c.

LETTRE III.

Asterie ou Tamerlan.

BAjazet, Empereur des Turcs, ayant été vaincu, & fait prisonnier par Tamerlan, Empereur des Tartares, eut pour compagnes de sa disgrace sa femme & sa fille Asterie. La premiere mourut peu de tems après; mais Asterie attira par sa beauté, l'admiration des Tartares. Thémir, fils ainé de Tamerlan, fut des premiers à ressentir l'effet de ses charmes. Il avoit un pouvoir absolu sur l'esprit de son pere; il en avoit abusé jusqu'à bannir de la Cour, par ses mauvais traitemens, Adanaxe, appellé autrement le Prince de Tanaïs, son jeune frere; & il avoit exercé mille cruautés contre l'infortuné Bajazet. Il avoit immolé presqu'à sa vue l'ainé & le plus cher de ses fils; ruiné la fameuse Ville de Sebaste; tiré la Princesse Asterie sa fille, du Palais de Burse, & livré les Etats de ce malheureux Prince à la violence des Tartares. Ces traits, Madame, vous font suffisamment connoître le principal personnage du Roman de Madame de Villedieu. Le Prince Thémir avoit envain tenté plusieurs fois de se faire aimer de la belle Asterie; mais n'ayant pas assez de délicatesse pour vouloir l'obtenir d'elle-même, il avoit prié Tamerlan de la demander pour lui à Bajazet. Ce dernier, que ses malheurs n'avoient fait qu'irriter, employoit toute son autorité auprès d'Asterie, pour lui rendre odieux les Tartares & surtout le fils de leur Empereur. Thémir n'écoutant que son caractere féroce, demande la mort de Bajazet, s'il persiste à lui refuser sa fille. Déja tout

eſt préparé pour ſon ſupplice ; on le conduit à l'échafaud ; il y monte avec intrépidité, lorſque tout-à-coup, le Prince Adanaxe fend la preſſe, & va porter à Bajazet ſa grace qu'il a obtenue de ſon pere. Thémir apprenant cette nouvelle, frémit de colere; & ſa haine redouble contre le Prince de Tanaïs, qui de ſon côté ſe prépare à quitter la Cour une ſeconde fois. Ce n'étoit pas ſeulement pour ſe ſouſtraire à l'animoſité de Thémir ; l'amour étoit ſon principal motif. Ce Prince, dans un ſéjour qu'il avoit fait à Conſtantinople où régnoit l'Empereur Paléologue, avoit été charmé de l'extrême beauté d'une jeune perſonne nommée Neris, dont on ignoroit la naiſſance & le pays. Andronic, fils de Paléologue, n'avoit pu voir cette belle Etrangere, ſans être épris des mêmes charmes ; & n'écoutant que ſa paſſion, il avoit voulu l'enlever, malgré l'Empereur. Néris aimoit Adanaxe ; mais pour ſe ſouſtraire aux perſécutions d'Andronic, elle prit la fuite. Ce Prince Tartare la chercha inutilement dans tous les pays ; & ce fut dans le cours de ſes voyages, qu'il revint à la Cour de ſon pere, au moment qu'on alloit faire mourir Bajazet. Tamerlan ne douta point qu'Adanaxe ne fût très-propre à perſuader Bajazet, après le ſervice qu'il venoit de lui rendre ; & il le pria de lui parler en faveur de Thémir. Quelque répugnance qu'eut le Prince de Tanaïs à ſe charger d'une pareille commiſſion, il y conſentit néanmoins ; mais ayant reconnu dans la Princeſſe Aſterie, la belle Néris qu'il cherchoit depuis ſi long-tems, il ne s'occupa plus que de ſon propre bonheur. Bajazet mourut ſur ces entrefaites ; & ſa mort laiſſa la Princeſſe ſa fille plus expoſée que jamais aux perſécutions de Thémir ;

Le dernier ne tarda pas à s'appercevoir de l'intérêt que son frere prenoit à la Princesse : il en conçut une jalousie extrême, qui jointe à la haine naturelle qu'il avoit pour Adanaxe, menaçoit ce Prince des plus grands malheurs. Odmar, Gouverneur de Thémir, & Ministre de Tamerlan, résolut également sa perte. Il gagna plusieurs personnes qui déposerent contre ce Prince, & le rendirent suspect à l'Empereur. Les choses furent poussées au point, qu'il fut regardé comme criminel, arrêté & mis en prison ; mais son innocence ayant été reconnue peu de tems après, on lui rendit la liberté.

Adanaxe ne songea plus qu'à son amour. Un soir qu'il sortoit de chez la Princesse, elle entendit crier dans le Palais : *le Prince de Tanaïs est mort.* Rien ne peut exprimer ce que ressentit à ces cris la tendre Asterie. Tamerlan en fut également effrayé, & courut au lieu d'où ils partoient. C'étoit Thémir qu'Odmar venoit d'assassiner, le prenant pour Adanaxe. On sçut de ce Ministre que Thémir étoit son fils, & qu'il l'avoit changé avec celui de Tamerlan qu'on lui avoit confié. Après avoir exprimé ses regrets d'avoir manqué son coup, Odmar se perce de son épée, & tombe sur le corps de Thémir. Adanaxe délivré d'un rival & d'un ennemi mortel, devient plus cher que jamais à Tamerlan qui lui accorde Asterie.

L'avanture funeste de Dom-Carlos, fils de Philippe II, Roi d'Espagne, a fourni à Madame de Villedieu le sujet d'un autre petit Ouvrage. Personne n'ignore que ce jeune Prince fut la victime de son ambition & des soupçons jaloux du Roi son pere. Suivant notre Auteur, Elisabeth

Dom Carlos, nouvelle historique.

de France, fille ainée de Henri II, avoit été d'abord destinée à Dom-Carlos, jeune Prince d'un grand mérite & l'Héritier présomptif de la Couronne d'Espagne. Mais Philippe II étant demeuré veuf pendant qu'on négocioit la paix, demanda pour lui-même la jeune Princesse. Philippe l'aima passionnément; & Dom-Carlos ne put se défendre de l'aimer de même. Il se souvenoit qu'elle devoit faire son bonheur; & il s'attacha à lui faire sa cour. La Reine, sans sortir des bornes de la bienséance & de la vertu, le voyoit & l'entretenoit avec plaisir. C'en fut assez pour rendre Dom-Carlos odieux à Philippe. On l'accusa de favoriser les troubles de la Flandre; & sa perte fut résolue. Une nuit, que Dom-Carlos étoit retiré dans sa chambre, le Roi fit ouvrir sa porte. Le Comte de Lerme qui entra le premier, trouva ce malheureux Prince profondément endormi. Le Roi suivit le Comte de Lerme, précédé de plusieurs de ses courtisans tous armés d'épées & de pistolets. Le Prince ayant été éveillé avec peine, s'écria qu'il étoit mort; & voyant que le Roi se saisissoit d'une cassette pleine de papiers, qui étoit sous son lit, » il entra dans un désespoir si » furieux, qu'il s'alla jetter, tout nud qu'il étoit, » dans un grand brasier que le froid extrême » qu'il faisoit, avoit obligé ses gens de laisser al- » lumé dans la cheminée. Il fallut l'en tirer de » force; & il parut inconsolable de n'avoir pas eu » le tems d'y étouffer. On démeubla d'abord sa » chambre; & au lieu de tant de choses magni- » fiques qu'on en ôta, on y mit pour tout meuble » un méchant matelas à terre. Aucun de ses Offi- » ciers ne parut depuis en sa présence. Il fut tou- » jours gardé à vue; on lui fit prendre un habit de

„ deuil; il ne fut plus servi que par des hommes vê-
„ tus de même & qui lui étoient inconnus. Ce
„ malheureux héritier de tant de Couronnes, ne
„ vit plus rien autour de lui, qui ne présentât à
„ ses yeux l'affreuse image de la mort. Le Tri-
„ bunal de l'Inquisition devant lequel Philippe
„ porta cette affaire, condamna Dom Carlos à
„ demeurer dans sa prison. Le ressentiment qu'il
„ en témoigna, fit trembler tous ceux qui en
„ avoient donné le conseil ou qui l'avoient ap-
„ prouvé; & ils n'eurent point de repos, qu'ils
„ n'eûssent achevé de le perdre. Durant quelque
„ temps, on mêla dans tout ce qu'il prenoit un
„ poison lent, qui devoit bientôt lui causer une
„ langueur mortelle. On en répandit sur ses ha-
„ bits, sur son linge, & généralement sur tout ce
„ qu'il pouvoit toucher. Mais soit que sa jeunesse
„ & sa bonne constitution fûssent plus fortes que
„ le venin, ou que les personnes qui prenoient
„ intérêt à sa vie, l'obligeassent d'user de pré-
„ servatifs, cette voie ne réussit pas. Il fallut
„ s'expliquer plus clairement; & ce malheureux
„ Prince apprit qu'il pouvoit choisir le genre de
„ sa mort. Il reçut cette étrange nouvelle avec
„ l'indifférence d'un homme qui aimoit quelque
„ chose plus que la vie, & qui craignoit la même
„ destinée pour la personne qu'il aimoit. La sou-
„ mission qu'il avoit pour les ordres de la Reine,
„ le fit résoudre à se mettre à genoux devant le
„ Roi qui l'alla voir, & à lui dire qu'il le prioit
„ de considérer que c'étoit son sang qu'il alloit
„ répandre. Le Roi lui répondit froidement que
„ quand il avoit du mauvais sang, il donnoit son
„ bras au Chirurgien pour le tirer. Dom Carlos
„ au désespoir d'avoir fait une bassesse sans fruit,

„ se leva brusquement à ces mots, & demanda à
„ ses Gardes si le bain où il devoit mourir étoit
„ prêt. Le Roi, soit pour repaître plus long-temps
„ ses yeux de ce spectacle horrible, ou peut-être
„ qu'il en fût ébranlé & qu'il cherchât à se ren-
„ dre, lui demanda s'il n'avoit que cela à lui
„ dire. Le Prince qui eût voulu racheter ce qu'il
„ venoit de faire au péril de mille autres vies,
„ voyant bien qu'il n'y avoit plus rien à ménager
„ ni pour lui ni pour la Reine, ne pût s'empê-
„ cher de répondre pour la derniere fois, avec
„ toute sa fierté naturelle. Si des personnes, lui
„ dit-il, pour qui ma complaisance ne doit finir
„ qu'avec mes jours, ne m'avoient pas obligé à
„ vous voir, je n'aurois pas fait la lâcheté de
„ vous demander grace; & je serois mort plus
„ glorieusement que vous ne vivez. Le Roi se
„ retira après cette réponse, sans témoigner au-
„ cune émotion. Dom Carlos se mit au bain; &
„ s'étant fait ouvrir les veines des bras & des
„ jambes, il commanda que tout le monde sortît;
„ puis prenant dans sa main un portrait de la
„ Reine, en miniature, il demeura les yeux atta-
„ chés sur cette fatale peinture, jusqu'à ce que les
„ frissons glacés du trépas le surprirent dans cette
„ contemplation, & que son ame étant déjà sor-
„ tie à demi avec son sang & ses esprits, il perdît
„ insensiblement la vûe & puis la vie ».

Peu de mois après la mort du Prince, la Duchesse d'Albe, qui avoit une des premiere Charges de la Maison de la Reine, entra un matin dans la chambre de cette Princesse, avec une Médecine à la main. La Reine lui dit qu'elle se portoit bien, & qu'elle ne la prendroit pas. Mais la Duchesse voulant l'y obliger, le Roi qui n'étoit

pas éloigné, entra au bruit de la contestation. D'abord il blâma la Duchesse de son opiniâtreté; mais cette femme lui ayant représenté que les Médecins jugeoient ce remede nécessaire pour faire accoucher la Reine heureusement, il se rendit à cette autorité. Il dit fort doucement à la Reine, que puisque ce médicament étoit de si grande importance, il falloit nécessairement qu'elle le prît. Puisque vous le voulez, lui répondit-elle, je le veux bien. Il sortit aussitôt de la chambre, & revint quelque temps après habillé en grand deuil, pour sçavoir comment elle se trouvoit; mais soit qu'il y eût eu quelque méprise dans la composition du breuvage, soit que l'émotion extraordinaire de la Reine & la violence qu'elle se fit pour le prendre, lui donnassent une malignité qu'il n'avoit pas, elle expira le même jour parmi des douleurs violentes & après de grands vomissemens. Son enfant fut trouvé mort & le crâne presque tout brûlé.

L'illustre Parisienne, autre ouvrage de Madame de Villedieu, est un Roman qui pourra vous paroître compliqué. Un riche Banquier de la rue S. Denis, nommé *Bonnin*, avoit une fille qui passoit pour la plus belle du quartier; elle s'appelloit Blanche; & elle étoit destinée à quelque homme de condition. Elle apprit la Langue Allemande; & Bonnin s'imaginant qu'il feroit une agréable surprise à un Banquier de Hambourg, son Correspondant, il lui fit écrire en Allemand par sa fille sur toutes les affaires de leur commerce. L'Illustre Parisienne.

Dans ce temps-là, le Duc de *** qui avoit été élevé en France, voulut aussi y envoyer le Prince son fils. Mais nous étions alors en guerre

avec l'Allemagne ; & le Duc craignit que le jeune Prince ne fût plus en âge de faire ses exercices, s'il attendoit le retour de la paix. Il fit venir chez lui le Correspondant de Bonnin, qui se nommoit Solicofané. Ce Banquier avoit la plus grande partie de son bien dans les Etats du Duc ; & comme celui-ci étoit informé des relations qu'il avoit avec Bonnin, il lui confia son embarras & la crainte où il étoit que son fils ne fût arrêté, s'il étoit reconnu ; il lui proposa de faire passer le Prince pour son fils. Il lui étoit d'autant plus aisé d'y réussir, qu'il n'avoit qu'à écrire à son Correspondant, qu'il lui envoyoit son fils unique pour se perfectionner dans la Langue Françoise & faire ses exercices, ayant assez de bien pour le retirer du commerce. Le Banquier y consentit ; & le jeune Prince alla passer quelque temps à Hambourg, afin de s'instruire de toutes les choses nécessaires pour bien soutenir le personnage qu'il devoit jouer à Paris. Solicofané lui conseilla de s'attacher particuliérement à imiter l'écriture de son fils ; parce que Bonnin & sa fille avoient reçu souvent de ses Lettres. Le Prince qui avoit beaucoup d'impatience de faire ce voyage, apprit tout ce qu'on voulut lui prescrire ; & il partit avec un Gouverneur sous le nom de Samuel Solicofané. Blanche fut agréablement surprise, lorsqu'elle vit un jeune homme en qui brilloient toutes les graces de la jeunesse. Il n'avoit jamais éprouvé ce que c'étoit que l'amour ; & les charmes de Blanche ne firent d'abord sur lui aucune impression. Comme elle le trouvoit fort aimable, elle essaya de faire naître dans ce jeune Prince, ce qu'elle ressentoit elle-même ; & elle y réussit.

Voici, Madame, où commencent les embarras. & les difficultés. Le Prince est obligé de quitter la France & de retourner dans sa Patrie. Arrivé à Hambourg, le Duc son pere l'envoye à Copenhague pour quelque négociation. Cependant Blanche se désole de l'absence de son Amant qui n'a pû lui faire ses adieux : elle lui écrit. Ce Prince de son côté ne l'oublie point, & lui envoie de riches présens & des Lettres. Le tout est saisi sur la route par un parti ennemi. Blanche qui ne reçoit point de nouvelles, s'inquiette & s'afflige; elle se croit abandonnée : mais toujours fidele à ce qu'elle aime, elle refuse les partis les plus avantageux. Bonnin se fâche, & fait sortir du Couvent une autre fille qu'il avoit, & qu'il marie, en lui donnant tout le bien qu'il destinoit à Blanche.

Sur ces entrefaites, la Princesse de Mecklebourg, qui s'en retournoit en Allemagne, fait demander des Lettres de change à Bonnin. Blanche a occasion de voir cette Princesse, & s'attache à son service pour avoir le plaisir de voyager & de chercher son prétendu infidèle. Elle arrive à Hambourg & va descendre à la Maison de Solicofané. La premiere nouvelle qu'elle apprend, c'est que Samuël, le fils du Banquier, est mort. Persuadée que c'est son Amant, elle se retire avec la plus grande douleur. D'un autre côté, le Prince de *** ayant terminé les affaires dont il étoit chargé, n'avoit eu rien de plus pressé, lorsque la paix fut conclue, que d'aller à Paris, pour y voir sa chere Blanche. Il entre secrettement chez Bonnin, monte à la chambre de sa fille qu'on lui dit être mariée & fort contente de son mariage. Sans chercher d'autres éclaircisse-

mens, il part en accusant le sort & son ingrate Maîtresse. Celle-ci cependant suit la Princesse de Mecklebourg dans différentes Cours d'Allemagne. Elle est aimée du Baron de Werden, qui prend pour confident de sa passion le Prince de *** qui étoit revenu de France depuis peu. Ce dernier, qui ne s'imagine pas trouver Blanche en Allemagne, se laisse conduire dans un cabinet de la Princesse de Mecklebourg, pour être témoin de la maniere dont le Baron sera reçu de la belle Françoise. Le hazard veut que Blanche entre dans ce cabinet; la vûe de son Amant qu'elle prend pour une ombre, lui cause la plus grande frayeur. Le Prince qui ne l'a point reconnue, s'enfuit à la faveur du trouble qu'avoit occasionné sa vision. Enfin, après plusieurs autres avantures, Blanche retrouve & reconnoît son Amant le Prince de ***, qui, devenu libre par la mort de son pere, épouse sa Maîtresse du côté gauche, comme cela se pratique en Allemagne chez les Luthériens.

Journal amoureux.

Je ne vois, Madame, dans le *Journal amoureux*, que l'avanture d'Octave, fils du Duc de Parme, avec la Duchesse de Valentinois, qui soit digne de votre curiosité. Ce jeune Prince venoit demander du secours au Roi Henri II. contre André Doria & Ferdinand de Gonzague, qui, appuyés par l'Empereur Charles V, avoient fait assassiner Louis de Farnese son pere, l'un des premiers hommes de son siècle, & l'ami particulier de Henri II. Ses graces & sa bonne mine le firent admirer à la Cour de France; mais la belle Diane de Poitiers, quoique Maîtresse du Roi, en fut plus touchée que les autres, & s'efforça d'attacher le jeune Duc à son char. Il la vit

& ne put résister à ses avances. La Scène suivante, qui fait la matiere de la sixiéme journée du *Journal amoureux*, vous fera connoître le génie adroit & les mœurs voluptueuses de l'amoureuse Duchesse.

„ Octave, profitant d'une circonstance où „ toute la Cour étoit occupée, se tira de la „ foule adroitement; & se rendant chez Madame de Valentinois, il sçut qu'elle étoit dans un „ cabinet de rocaille, qui touchoit à son appartement d'Été, & qui sans doute étoit le plus „ agréable lieu du monde. Il n'étoit meublé que „ de piles de carreaux de drap d'or, & de vases „ de porcelaine remplis de fleurs. Une Venus de „ marbre blanc formoit une grotte qui régnoit „ le long de ce cabinet; & huit ou dix petits „ Amours, les uns dormant, les autres occupés „ au service de la Déesse, formoient autant de „ jets d'eau, qui réfléchissant dans un grand „ nombre de miroirs dont ce cabinet étoit orné, „ se perdoient en murmurant par des conduits de „ plomberie. Un petit lit de repos, fait à la Portugaise, étoit dans un des bouts de ce cabinet: & d'une corniche de rocaille qui se jette „ hors d'œuvre, tomboient mille branches de „ verdure mélées de fleurs, qui servoient „ comme de pavillon à la tête de la Duchesse qui „ étoit couchée au-dessous. Le Duc la trouva si „ belle dans cet état, qu'il en demeura comme „ éperdu; & Diane se connoissant parfaitement „ aux effets de sa beauté, sentit une joie secrette „ du trouble d'Octave, qui la rendit encore plus „ charmante qu'auparavant. C'est si fort le propre „ de l'amour d'inspirer de la timidité aux nouveaux Amans, que si Madame de Valenti-

„ nois n'avoit eu plus de hardiesse que le Duc „ de Parme, cette entrevûe si commode & si „ digne d'être bien employée, se seroit passée „ dans le silence & l'admiration ; mais la belle „ Duchesse commençant à s'en lasser, elle de-„ manda au Duc en quel état étoient ses affai-„ res ? Un homme plus expérimenté dans ces „ sortes d'ocasions, lui auroit répondu qu'elle le „ sçavoit mieux que lui-même, puisque c'étoit „ d'elle seule que dépendoit alors sa destinée ; „ mais il est si vrai que le plus spirituel de tous „ les jeunes gens n'est qu'une bête dans les com-„ mencemens de sa premiere avanture, que „ notre respectueux adolescent n'osa jamais pro-„ noncer une seule parole pour découvrir sa pas-„ sion. Diane étoit plus expérimentée que le Duc ; „ comme elle sçavoit qu'il avoit voyagé, elle „ le mit sur cet article ; & le Prince devenu „ plus hardi, lui parla d'une statue d'Astérie, „ l'une des Maîtresses de Soliman II, qu'un „ Ambassadeur de Venise avoit, selon lui, „ trouvé le moyen de rendre sensible. La Duchesse „ qui n'avoit jamais entendu parler d'une Maî-„ tresse de Soliman, qui se nommât Astérie, „ pria le Duc de lui en raconter l'histoire. Il le „ fit avec toute l'adresse que l'amour inspire. „ Astérie étoit si belle, Madame, dit le Prince, „ que tout ce que je puis vous dire de sa beauté, „ est infiniment au-dessous de ce qu'on m'en a fait „ concevoir à moi-même. Elle avoit une taille & „ une démarche qui inspiroient le respect & l'ad-„ miration ; ses cheveux étoient d'un noir lustré, „ qui relevoit merveilleusement la blancheur de „ sa peau : son teint avoit un éclat éblouissant ; „ sa bouche avoit mille charmes qu'on ne peut

„ exprimer ; & ses beaux yeux, qui avec le
„ brillant des noirs, avoient la langueur des
„ bleus, étoient si parlans & si passionnés, qu'on
„ ne pouvoit rencontrer leurs regards sans croire
„ les entendre, & sans être transporté d'amour
„ pour tout ce qu'ils disoient. Le portrait de
„ la Sultane Astérie ressembloit si parfaite-
„ ment à Madame de Valentinois, & le Duc
„ la regardoit avec tant d'amour en le fai-
„ sant, qu'elle fût toute prête à l'interrompre
„ dans cet endroit : mais la curiosité l'emporta
„ sur son impatience ; elle le laissa continuer de
„ la sorte. L'heureux Vénitien la vit le jour d'un
„ triomphe du Sultan ; & comme il eut le cœur
„ pénétré du premier de ses regards, il crut s'ap-
„ percevoir qu'il en avoit été remarqué. L'amour
„ ne triomphe jamais mieux qu'au milieu des dif-
„ ficultés. Cette hydre du Serrail, qui auroit épou-
„ vanté tout autre qu'un Amant, ne parut pas
„ digne d'arrêter les réflexions de notre Ambas-
„ sadeur : le desir de plaire, & la crainte de ne
„ plaire pas, étoient les seules affaires qui mé-
„ ritoient de l'occuper ; & ayant trouvé le se-
„ cret d'apprendre qu'il aimoit, il trouva bien-
„ tôt celui de se faire introduire dans l'apparte-
„ ment de la belle Asterie. Un Eunuque gagné,
„ qui avoit été le confident de l'avanture, le dé-
„ guisa ensorte qu'il ne fut suspect à aucun des
„ gardes. Il trouva son adorable Sultane seule &
„ couchée sur un lit de fleurs, qui la lui fit pren-
„ dre pour la Déesse de la Volupté ; ses beaux
„ yeux ne lui annonçoient rien de cruel; & ceux
„ de l'amoureux Vénitien lui faisoient voir la
„ plus grande passion du monde. Que vous di-
« «

„ rai-je enfin, Madame, il fut si tenté de pren„ dre un baiser sur sa belle bouche, qu'il ne „ pensa jamais être le maître de son transport. „ Cette audace vous fait rougir, Madame, ajou„ ta le Duc en regardant la Duchesse fixement, „ qui en effet rougissoit ; & si l'incomparable „ Madame de Valentinois avoit été la Sultane „ Asterie, l'Ambassadeur n'auroit pas été si fa„ vorisé de l'amour, qu'il le fut dans cette occa„ sion. Cela auroit dépendu de l'excès de sa pas„ sion & de l'idée que la Dame en auroit con„ çue, repliqua la Duchesse en baissant les yeux. „ Ah ! Madame, s'écria le Duc en se levant & „ en prenant un baiser sur la bouche de la Du„ chesse, que le Vénitien sçavoit bien aimer, & „ que la divine Sultane le sçut bien connoître! „ La Duchesse fit toutes les façons qu'il falloit „ faire pour témoigner au Duc qu'il lui arra„ choit ce baiser contre sa volonté ; mais l'adroit „ Farnese discerna facilement l'apparence de la „ vérité ; & reprenant son histoire, il alloit rendre „ son feint Ambassadeur si heureux, qu'Octave „ auroit peut-être eu quelque part à son bon„ heur ; mais la Duchesse ne pouvant douter que „ cette Histoire ne fût une Fable, après ce qui „ venoit d'arriver ; tout beau, Monsieur le Duc, „ lui dit-elle ; j'ai assez appris des incidens de „ cette avanture pour le premier jour ; nous en „ sçaurons peut-être les suites avec le temps ; „ mais un récit de cette importance demande „ plus de précaution que je n'ai le loisir d'en „ prendre aujourd'hui „. A ces mots elle se leva ; le Duc assez satisfait pour une premiere tentative, conçut pour l'avenir les plus belles espérances.

rances. Elles furent parfaitement remplies ; & notre Journal ne laisse rien à desirer sur les progrès de cette intrigue.

Pour répandre de la variété sur l'article de Madame de Villedieu, je désirerois fort, Madame, de pouvoir rapporter quelques-unes des piéces de vers, que l'on rencontre fréquemment en parcourant le Recueil de ses Œuvres. Je me suis souvent arrêté sur ces petits morceaux de Poësie, espérant d'en trouver qui fussent dignes de vous être présentés ; mais tout ce que j'ai lû dans ce genre, est si fort au-dessous du médiocre, que vous devez me sçavoir gré de vous en épargner la lecture. Vous aimerez mieux, Madame, parcourir avec moi les autres avantures qui se trouvent encore en assez grand nombre dans ce Recueil.

Dans celle qui a pour titre *le Prince de Condé*, on rapporte plusieurs évenemens de la vie de ce Prince. On y voit avec plaisir, comment Mademoiselle de Saint-André, fille du Maréchal de ce nom, fut surprise avec le Roi François II. dans une position fort délicate. Le Prince de Condé, frere d'Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, aimoit cette jeune personne, & voyoit avec chagrin qu'il n'en étoit point aimé. Le hazard lui fit connoître les raisons de cette indifférence, & changea son amour en une haine cruelle. Un soir qu'il venoit de quitter Mademoiselle de Saint-André, fort mécontent de ses rigueurs, il ramassa un billet qu'elle avoit laissé tomber de sa poche en fuyant. Le Prince ne put attendre qu'il fût retiré chez lui pour voir ce que ce pouvoit être. Il descendit seulement du Louvre pour le lire avec moins d'inquiétude,

Le Prince de Condé.

& à la clarté d'une lanterne qui étoit au bas de l'escalier ; il trouva qu'il contenoit ces mots.

Ne manquez pas de vous rendre à une heure après minuit dans la chambre des Métamorphoses. Celle où nous passâmes la derniere nuit, est trop près de l'appartement des Reines ; & la peur que j'eus de les éveiller, m'empêcha de goûter un plaisir tranquille. Lanoue dont vous connoissez la fidélité, aura soin de tenir la porte ouverte.

Le Prince de Condé surpris de ce qu'il voyoit, examina l'écriture du billet, & ne la put reconnoître. S'il n'eut point été si tard, il n'eut pas manqué d'en aller faire confidence à l'Amirale, & de lui demander si ce caractere ne lui étoit point connu ; mais il s'en falloit peu qu'il ne fût minuit ; & le rendez-vous étant à une heure, il n'avoit pas trop de temps pour faire ce qu'il projettoit. Il remonta au Louvre ; & quelque temps après, il alla gratter à la porte de la chambre, & sentit que la clef y étoit. Voyant que personne ne lui ouvroit, il l'ouvrit lui-même, & entra le plus doucement qu'il put. La porte refermée avec aussi peu de bruit qu'il en avoit fait en l'ouvrant, il tira son épée & visita de la main toutes les chaises de la chambre, pour voir si quelqu'un ne s'y feroit point endormi ; & quand il fut assuré qu'il étoit seul, il se retira du côté du lit, à dessein de se cacher dessous ; car il ne sçavoit point d'autre endroit où pouvoir se mettre. La porte du Balustre étoit fermée ; il passa par-dessus.

Il n'y avoit qu'un moment qu'il y étoit, quand sa montre, dont le timbre étoit parfaitement bon, demeura près de 12 minutes à sonner douze heures, qui le firent jurer douze fois l'une après l'autre. Sa premiere pensée fut de l'aller jetter par la fe-

mettre; mais ce qui lui en avoit coûté à gagner le poste où il étoit, lui ayant fait trouver de la difficulté à en sortir, il la tira de sa poche le mieux qu'il lui fut possible, & en brisa tous les ressorts. Après avoir inutilement donné la torture à son esprit pendant une heure, on ouvrit la porte; & ses réfléxions cesserent. La premiere voix qu'il entendit, fut celle de Mademoiselle de S. André, dont il ne fut pas surpris; mais un moment après, il en ouit une qui l'embarrassa terriblement. Les charmes de Mademoiselle de S. André n'avoient pas échappé au jeune Roi François II. C'étoit lui qui avoit donné ordre à cette Demoiselle de se trouver où elle étoit. Madame de la Noue s'étoit chargé du soin de l'en avertir, & avoit fait écrire le billet par un de ses fils. Le Prince de Condé se repentit de s'être si légérement engagé dans une affaire qui pouvoit avoir de très-dangereuses suites; & pendant qu'il se repentoit, on déshabilloit le Roi & Mademoiselle de S. André, qui sans doute l'eussent fait témoin de l'amour qu'ils avoient l'un pour l'autre, sans une allarme qu'ils eurent, & qui les obligea de remettre la partie à une autrefois. C'étoit la Reine qui se trouvoit mal d'une fausse-couche; & cet accident ayant séparé nos Amans, le Prince de Condé fut délivré d'une étrange peine. Il courut conter son avanture à l'Amirale, & lui confia le billet qu'il avoit trouvé. Madame l'Amirale se chargea de le montrer à la Reine, & d'en faire la risée de la Cour; mais ayant laissé tomber elle-même ce billet, les ennemis de sa famille qui l'étoient aussi du Prince de Condé & de tous les Huguenots, s'imaginerent que le rendez-vous avoit été donné par elle-même à quelqu'un de ses Galans. La nuit suivan-

te, le Maréchal de S. André, le Duc de Guise & plusieurs autres se rendirent dans la chambre des Métamorphoses, bien surs d'y trouver ce qu'ils y cherchoient : mais la vue du Roi couché près de Mademoiselle de S. André, les remplit d'étonnement. Cette avanture fut bientôt divulguée. La haine de Mademoiselle de S. André ne cessa depuis de poursuivre le Prince de Condé, & l'eût fait périr sur un échafaud, si la mort soudaine de François II. n'eut changé la face des affaires.

Mademoiselle d'Alençon.

Les charmes de Mademoiselle d'Alençon triomphent presqu'en même-tems de deux cœurs. Le Comte de Dunois, fils de ce Héros qui sauva la France, & le Maréchal de Gié se reconnoissent bientôt pour rivaux. Ce dernier, quoique dans un âge peu propre à l'amour, fait agir tous les ressorts de sa politique, pour parvenir à posséder un jour ce qu'il aime. Il persuade au Roi que le mariage de Mademoiselle d'Alençon avec le Duc de Milan, importe aux intérêts de l'Etat ; & pour ôter toute espérance au Comte de Dunois, le Duc d'Alençon emmene sa femme & sa fille dans ses terres. Cependant, peu de tems après, les projets du Maréchal ayant été découverts, le Roi lui fait faire son procès, pour avoir sacrifié l'intérêt de l'Etat à sa passion ; & le Comte de Dunois épouse Mademoiselle d'Alençon, dont il avoit toujours été tendrement aimé.

Mademoiselle de Tournon.

Madame de Tournon, Dame d'Honneur de la Reine de Navarre, avoit plusieurs filles : l'aînée fut mariée au Marquis de Balançon, Gouverneur pour le Roi d'Espagne, de la Comté de Bourgogne. Madame de Balançon se retira dans le Gouvernement de son mari ; & elle emmena avec elle Mlle de Tournon sa sœur, que Madame de Tour-

non accorda à ſes prieres comme un gage de ſon amitié. M. de Balançon avoit un frere appellé le Marquis de Varambon, que ſa famille deſtinoit à être d'Egliſe. Il ne put voir long-tems Mademoiſelle de Tournon, ſans être touché de ſes charmes. Une inclination mutuelle unit bientôt les deux Amans; mais les deſſeins de la famille du Marquis de Varambon s'oppoſent à leur bonheur. Après bien des traverſes, le jeune Marquis, ayant perdu pendant quelque tems ſa Maîtreſſe de vue, s'attache à une autre perſonne. Mademoiſelle de Tournon éprouve ſa froideur : ce coup l'accable; elle tombe malade & meurt victime de l'amour.

La vie d'Henriette Sylvie de Moliere offre aux yeux du lecteur un amas d'aventures. La perſonne qui porta ce nom, a fait beaucoup de bruit dans le monde par ſes intrigues galantes & ſes folies. C'eſt elle que Madame de Villedieu fait parler, & qui nous apprend qu'elle ne ſçut jamais elle-même de quels parens elle étoit née. M. le Duc de Candale, l'ayant vue encore enfant chez ſa nourrice, fut frappé de ſa beauté, & voulut la faire élever. Ceux qu'il chargea de ce ſoin, avoient une petite fille qui ſe mourroit; ils la changerent avec la jeune Sylvie, & lui donnerent le nom de Moliere qu'ils portoient. Le mari étoit un Financier qui devoit ſa fortune au Duc de Candale: pour ſe venger de ſa femme, qui pluſieurs années après fut ſurpriſe avec un Amant, il ſe propoſa de faire ſa Maîtreſſe de la belle Sylvie, lui découvrit qu'il n'étoit pas ſon pere, & voulut la contraindre de répondre à ſes feux. La choſe ſe paſſoit dans un bois à une partie de chaſſe; Sylvie prit un piſtolet & bleſſa M. de Moliere. Ce fut là le premier ac-

Henriette Sylvie de Moliere.

te d'une vie pleine d'aventures. Elle se retire chez un Marquis de Birague, dont elle se fait aimer. Cette passion est remplacée par celle du Comte d'Englesac, fils d'une Dame de ce nom, qui lui avoit donné retraite. Cette Comtesse fait mettre au Couvent notre Sylvie, que le Marquis de Birague enleve quelque tems après. Comme mon dessein n'est pas de conduire plus loin notre Héroïne, je vais vous amuser d'une Historiette plaisante qu'elle raconte.

» Nous avions dans notre bateau, un homme » qui, bien qu'il n'eut qu'un laquais pour toute » suite, avoit pourtant l'air d'être de qualité. Il » s'étoit par hazard assis auprès de moi; & nous » causions souvent ensemble. On vint, je ne sçais » comment, à parler de quelques Villes du Lan» guedoc; & cet homme dit assez indiscrette» ment, qu'à Montpellier les Dames n'étoient pas » trop cruelles. Cela se disoit devant un homme » de cette Ville, qui avoit une assez belle femme, » dont il étoit fort jaloux. Il fut scandalisé de » cette médisance, & demanda d'un air brusque, à » l'homme qui avoit parlé le premier, s'il avoit » expérimenté la douceur des Dames de Mont» pellier, ou s'il ne les connoissoit que par oui » dire. J'ai passé tout un Hiver avec elles, répar» tit cet homme froidement; & j'avois lié socié» té avec une des plus considérables & des plus ga» lantes, dont j'ai sçu les intrigues de plusieurs au» tres. Oseroit-on vous demander comme elle » se nomme, Monsieur, reprit promptement le » mari jaloux? Je ne sçais si on le connoissoit, & » si on vouloit le punir de sa jalousie, ou si le ha» zard seul conduisoit cette Histoire; mais on lui » nomma justement sa femme. Vous vous trom-

» pez, interrompit-il; la perſonne que vous nom-
» mez n'eſt point de l'humeur que vous dites;
» & il faut que vous ayez pris quelqu'autre pour
» elle. Cette diſpute me donna de la curioſité; je
» voulus la pouſſer plus loin; & je demandai ma-
» licieuſement à l'homme qui avoit parlé le pre-
» mier, comment étoit faite la Dame dont il étoit
» queſtion. Elle eſt grande, dit-il; & ſi elle
» avoit la gorge plus fournie, elle ſeroit de fort
» belle taille. Elle a les yeux beaux, la bouche
» un peu grande; mais les dents admirables, le
» teint uni, les cheveux bruns, & chante auſſi
» bien qu'on peut chanter. Vous auriez trop ri,
» Madame, ſi vous aviez vu comme ce pauvre
» mari écoutoit le portrait qu'on faiſoit de ſa
» femme. Il changea deux ou trois fois de cou-
» leur; & ſe tournant vers un de ſes amis qui
» étoit auprès de lui, il lui diſoit plus haut qu'il
» ne croyoit : c'eſt de ma femme qu'on parle;
» & vous voyez bien que cela lui reſſemble trait
» pour trait. Elle aime le bal, pourſuivoit tou-
» jours l'autre; il y en a ſouvent chez elle; &
» un tel, ajouta-t-il en nommant je ne ſais
» quel nom, lui en donna cinq ou ſix, très-
» beaux, pendant qu'il fut amoureux d'elle.
» Cela ne lui reſſemble plus, continuoit l'É-
» poux en parlant à ſon ami. L'homme dont on
» parle, n'eſt jamais entré chez moi. J'étois à
» Paris quand il fut à Monpellier; mais je ſuis
» fidelement averti de ce qui ſe paſſe en mon
» abſence; & je voyois bien qu'on prenoit une
» autre pour ma femme. Elle a une fort jolie
» maiſon de campagne, continuoit le voyageur, où
» elle paſſe tous les Etés; ce fut-là que je la vis

» la premiere fois ; & tous les Etrangers vont
» voir cette maison par curiosité ; car outre
» qu'elle est plus propre que ne le sont ordi-
» nairement les maisons de Province, il y a un
» cabinet rempli d'armes antiques, qui est une
» des plus rares choses qu'on puisse voir. Ah !
» cela ressemble à ma femme plus que tout le
» reste, s'écria le mari désespéré ; & sans doute
» qu'elle est la Coquette dont on parle. Nous
» fîmes tous un si grand éclat de rire, que ce pau-
» vre homme en fut déconcerté, & s'alla cacher
» dans un autre endroit du coche, où je m'ima-
» gine qu'il fit de terribles résolutions ; mais on
» ne leur donna pas le loisir de se fortifier. On
» alla lui jurer que tout ce qu'on avoit dit n'é-
» toit que pour l'éprouver, & que l'histoire étoit
» fausse depuis le commencement jusqu'à la
» fin ».

Carmente. Le sujet d'un ouvrage de fiction intitulé *Carmente*, est tiré d'un passage de Virgile, qui parle de cette femme comme d'une Prophétesse & d'une Nymphe, qui favorisa Evandre, Roi d'Arcadie, pour l'établissement d'un nouveau Royaume, dans l'endroit même où Rome fut bâtie. Madame de Villedieu en fait la fille d'un Roi d'Argos, à la Cour duquel Evandre encore enfant, après avoir perdu tout à la fois dans une guerre, son pere, sa mere & son Royaume, est élevé avec beaucoup de soin. Ce fut par sa grande sagesse & par sa rare prudence, que Carmente devint célébre au point, qu'on la croyoit inspirée du Ciel. Evandre devient amoureux d'elle, triomphe d'une infinité d'obstacles, reconquit son Royaume sur le Tiran Pallans, & épouse la belle Car-

mente. Cette Hiſtoire eſt entremêlée d'avantures curieuſes, où l'imagination & la fécondité de Madame de Villedieu brillent également.

C'eſt moins une hiſtoire, Madame, qu'un fragment hiſtorique, ou, ſi vous aimez mieux, un morceau de Roman, que l'ouvrage qui a pour titre *Liſandre, nouvelle.* Ce Héros s'étant arrêté dans une jolie Ville, s'introduit dans les compagnies, & y fait connoiſſance avec une femme appellée Artenire, dont le caractère pareſſeux préſente certains avantages à un Amant qui a de la vigilance. Ce Liſandre s'enflamme pour cette belle; mais comme elle étoit étrangere dans le Pays, elle le quitte bientôt. Liſandre eſt appellé par ſes propres affaires, peu de temps après, dans le Pays d'Artenire. Il y vole; mais il ne trouve point ſa Maîtreſſe. Deux jeunes perſonnes, nommées Cloriane & Doriſe, dans la maiſon deſquelles il s'eſt adreſſé, fixent ſon hommage. Elles deviennent jalouſes l'une de l'autre, parce que Liſandre les trompe toutes deux. Enfin vient une troiſiéme perſonne, c'eſt Artenire, qui s'offre pour être Juge entre Cloriane & Doriſe. Lyſandre veut reprendre ſes premieres chaînes; mais des raiſons qu'on ne dit point, le retiennent dans les bornes de l'eſtime & du reſpect. Liſandre.

De tous les Romans de Madame de Villedieu, qui, comme vous voyez Madame, ſont extrêmement nombreux, il n'en eſt point qui l'emporte ſur les *Exilés*, ni même qui les égale. Rien n'eſt plus ingénieux que cet ouvrage, où vous avez vû que pour faire connoître les aventures de pluſieurs grands perſonnages de l'ancienne Rome, l'Auteur les raſſemble tous dans une

tits extraits de ce qui la frappoit le plus : méthode excellente qui fixe la légéreté de l'esprit, qui fait naître le goût, & forme insensiblement dans la mémoire un trésor littéraire, qui assaisonne les plaisirs, & qui console dans les peines.

Notre auteur fut mariée le 22 Février 1666, avec Henri de Lambert, Marquis de Saint Bris, en Auxerrois, mort en 1686, Gouverneur & Lieutenant Général de la Ville & Duché de Luxembourg. Elle eut, outre deux filles mortes en bas âge, un fils & une autre fille. Le fils est Henri François de Lambert, Lieutenant Général des Armées du Roi, & Gouverneur de la Ville d'Auxerre. La fille étoit Marie-Thérese de Lambert, mariée avec Louis de Beaupoil, Comte de Saint-Aulaire, tué au combat de Ramersheim dans la Haute-Alsace, le 26 Août 1709. Sa femme mourut en 1731, ayant laissé une fille unique, nommée Thérèse-Eulalie de Beaupoil de Saint-Aulaire, mariée avec Anne-Pierre d'Harcourt, Marquis de Beuvron, frere du Duc d'Harcourt.

Madame de Lambert essuya, après la mort de son mari, de longs Procès, où il s'agissoit de toute sa fortune. Quand elle les eut conduits & gagnés avec toute la capacité d'une personne qui n'eût point eu d'autre talent, libre & maîtresse d'un bien considérable qu'elle avoit presque conquis, elle établit dans Paris une maison, où il étoit honorable d'être reçu. C'étoit la seule, à un petit nombre d'exceptions près, qui se fût préservée de la maladie épidémique du jeu ; la seule, où l'on se trouvât pour se parler raisonnablement les uns aux autres, & même

avec esprit, selon l'occasion. Aussi ceux qui avoient leurs raisons pour trouver mauvais qu'il y eût encore de la conversation quelque part, lançoient-ils, quand ils pouvoient, quelques traits malins contre la maison de Madame de Lambert; & Madame de Lambert elle-même, très-délicate sur les discours & sur l'opinion du public, craignoit quelquefois de donner trop à son goût. Elle avoit soin de se rassurer, en faisant réflexion que dans cette même maison, si accusée d'esprit, elle faisoit une dépense très-noble, & y recevoit beaucoup plus de gens du monde & de condition, que de gens illustres dans les Lettres.

La Marquise de Lambert fut fort infirme pendant tout le cours de sa vie. Ses dernieres années sur-tout, furent accablées de souffrances, que son courage naturel, appuyé de la Religion, lui fit supporter avec fermeté. Elle mourut à Paris, le 12 Juillet 1733, dans la 86 année de son âge, généralement regrettée à cause des grandes qualités de son cœur & de son esprit.

Parmi les divers opuscules qui composent le Recueil de Madame de Lambert, les plus considérables sont les *Avis d'une mere à son fils*, les *Avis d'une mere à sa fille*; un *Traité de l'Amitié*; un autre *de la Vieillesse*; des *Réflexions sur les femmes*, sur le goût, sur les richesses; *Psyché*; des portraits, des discours, des dialogues & des lettres. Ouvrages de Mad. de Lambert.

Les avis de Madame de Lambert à ses enfans ne sont pas des leçons séches, qui sentent l'autorité d'une mere; ce sont des préceptes donnés par une amie, & qui partent du cœur. C'est un Philosophe aimable, qui seme de fleurs la route Avis d'une mere à son fils.

dans laquelle il veut faire marcher ses Disciples ; qui s'attache moins aux frivoles définitions des vertus, qu'à les inspirer en les faisant connoître par leurs agrémens. Tout ce qu'elle prescrit porte l'empreinte d'une ame noble & délicate, qui possède sans faste & sans effort, les qualités qu'elle exige dans les autres. On sent partout cette chaleur du cœur, qui seule donne le prix aux productions de l'esprit. Avec quelle justesse elle parle à son fils de la gloire militaire ! » Les uns, dit-elle, ont la fortune pour objet ; » les autres l'élévation & l'immortalité. Ceux » qui se bornent à la fortune, ont toujours un » mérite borné. Tout homme qui n'aspire pas à » se faire un grand nom, n'exécutera jamais » de grandes choses. Ceux qui marchent non- » chalamment, souffrent toutes les peines de » leur profession, & n'en ont ni l'honneur ni la » récompense..... Il faut par de grands objets, » donner un grand ébranlement à l'ame, sans » quoi elle ne se mettroit point en mouvement. » Quelque ardent, quelque vif que soit votre » amour pour la gloire, vous demeurerez en- » core bien en-deçà du terme.... Rien ne con- » vient moins à un jeune homme, qu'une cer- » taine modestie, qui lui fait croire qu'il n'est » pas capable de grandes choses..... On disoit » à Agesilas, que le Roi de Perse étoit le grand » Roi : pourquoi sera-t-il plus grand que moi, » répondit-il, tant que j'aurai une épée à mon » côté ?

Madame de Lambert rapporte un trait remarquable du pere de son mari. » Je regrette » tous les jours, dit-elle à son fils, de n'avoir » pas vû votre grand'pere..... Au Siege de

» Gravelines, les Maréchaux de Gassion & de » la Meilleraye, qui commandoient, s'étant » brouillés, leur démêlé divisa l'armée. Les » deux partis alloient se charger, lorsque le » Marquis de Lambert, qui n'étoit alors que » Maréchal de Camp, plein de cette confiance » & de cette autorité que donne le zèle du » bien public, ordonna aux troupes de la part » du Roi de s'arrêter ; il leur défendit de re- » connoître ces Généraux pour leurs Chefs. Les » troupes lui obéirent ; les Maréchaux de Gas- » sion & de la Meilleraye furent obligés de se » retirer. Le Roi a sçu cette action, & en a » parlé plus d'une fois avec estime.

Si je me laissois entraîner par mon goût, je rapporterois, Madame, une foule de morceaux & de traits admirables pour la conduite de la vie, renfermés dans ce petit écrit. J'en saisirai quelques-uns au hazard, tels qu'ils s'offriront sous ma main.

„ Il n'y a que deux tems où la vérité se montre „ utilement à nous : dans la jeunesse pour nous „ instruire ; dans la vieillesse, pour nous con- „ soler. Dans le temps des passions la vérité » nous abandonne. ».

»La naissance, continue Madame de Lambert, »fait moins d'honneur qu'elle n'en ordonne ; & »vanter sa race, c'est louer le mérite d'autrui.

„ Le véritable usage de la parole, c'est de ser- „ vir la vérité. Quand un homme a acquis la ré- „ putation de vrai, on jureroit sur sa parole : elle „ a toute l'autorité des sermens. On a pour tout „ ce qu'il dit, un respect de Religion.

„ Rien ne plaît tant, dit encore Mad. de Lam- „ bert, que les personnes sensibles, qui cher- „ chent à se lier aux autres.

„ Faites en forte, mon fils, que vos manieres
„ offrent de l'amitié, & en demandent. Vous
„ ne fçauriez être un homme aimable, que vous
„ ne fçachiez être ami; que vous ne connoiffiez
„ l'amitié. C'eft elle qui corrige les vices de la
„ Société; elle adoucit les humeurs farouches;
„ elle rabaiffe les glorieux, & les remet à leur
„ place. Tous les devoirs de l'honnêteté font ren-
„ fermés dans les devoirs de la parfaite amitié.

„ Nous nous aimons trop, ou nous nous ai-
„ mons mal; s'aimer comme il faut, c'eft aimer
„ la vertu; aimer le vice, c'eft s'aimer d'un
„ amour aveugle & mal entendu.

„ Il y a de plufieurs fortes de grandeurs, di-
„ foit Madame de Lambert, & qui demandent
„ plufieurs fortes d'hommage. Il y a des grandeurs
„ réelles & perfonnelles, & des grandeurs d'inf-
„ titution. On doit du refpect aux perfonnes éle-
„ vées en dignité; mais ce n'eft qu'un refpect ex-
„ térieur. On doit de l'eftime & un refpect de
„ fentiment au mérite. Quand de concert, la for-
„ tune & la vertu ont mis un homme en place,
„ c'eft un double empire, & qui exige une double
„ foumiffion: mais il ne faut pas que le brillant
„ de la grandeur vous éblouiffe, & vous jette
„ dans l'illufion.

„ C'eft une chofe affez rare, dit ailleurs Mad. de
„ Lambert, que de fçavoir manier la louange,
„ & de la donner avec agrément & avec juf-
„ tice. . . . . Le mifantrope ne fçait pas louer:
„ fon difcernement eft gâté par fon humeur. L'a-
„ dulateur en louant trop, fe décrédite, &
„ n'honore perfonne. Le glorieux ne donne des
„ louanges que pour en recevoir: un honnête-
„ homme loue à propos: fi vous voulez que la
louange

„ louange soit utile, louez par rapport aux au-
„ tres, & non par rapport à vous „.......

„ Qu'il est beau de sçavoir vivre avec ses con-
„ currens, & de ne disputer de gloire qu'avec
„ soi-même! Il est souvent utile de se faire crain-
„ dre, mais jamais de se venger. Les petites
„ ames sont cruelles; les grands hommes ont de
„ la clémence. Dès qu'un ennemi se repent &
„ se soumet, on perd le droit de se venger.

„ Rien de plus honteux que de perdre dans le
„ vin, la raison qui doit être le guide de l'homme.
„ Se livrer à la volupté, c'est se dégrader......
„ ..... Il semble que l'ame du voluptueux lui soit
„ à charge..... Songez qu'auprès des plus grands
„ plaisirs, vous attend un chagrin pour les trou-
„ bler, ou un dépit pour les finir.

„ Surtout défendons-nous de l'envie; c'est la
„ passion du monde la plus basse & la plus hon-
„ teuse.... L'envie est l'ombre de la gloire,
„ comme la gloire est l'ombre de la vertu „.

Ce qui plaît beaucoup dans ce petit écrit, est l'art avec lequel les exemples tirés de l'histoire Ancienne & Moderne, y sont enchâssés. Ce ne sont point des citations de sçavantasses, mais de simples traits heureusement amenés, pour donner plus d'éclat & de force aux préceptes, & pour en couvrir l'aridité. On y reconnoît un esprit nourri de bonnes lectures.

Avis d'une mere à sa fille.

Madame de Lambert n'étoit pas de ces meres sauvages, dont la triste sagesse interdit à leurs filles le commerce des hommes; qui les tenant renfermées chez elles ou dans un cloître, s'imaginent qu'il ne s'agit que de les soustraire à tous les yeux; & qui croiroient faire un crime en

leur permettant de lire des Romans sages & bien écrits, & de bons livres d'Histoire & de Philosophie. L'ignorance & la solitude égarent plus de jeunes cœurs, que la connoissance du monde & de ses plaisirs. Elle ne ressembloit pas non plus à ces meres jalouses des attraits naissans de leurs filles ; à ces coquettes indignées de voir sous leurs yeux les héritieres de leur jeunesse & de leurs charmes, s'enrichir chaque jour des dépouilles de leur visage. Les jeunes personnes sont bien malheureuses de devoir le jour à de pareilles meres ; elles ont mille duretés à essuyer ; & ce qui est irréparable, leur éducation est ordinairement négligée. Enfin, Madame de Lambert étoit bien loin d'imiter ces meres entêtées des maximes du siècle, qui ne connoissant d'autre mérite que celui de la beauté, se bornent à instruire leurs enfans dans le grand art de plaire, & ne leur inspirent que le goût des vaines parures & des amusemens frivoles. Lisez, Madame, les avis que notre Auteur donne à sa fille, & vous admirerez la solidité de ses réflexions, & le juste milieu qu'elle observe en tout. Elle ne défend pas à Mademoiselle de Lambert de chercher à plaire, puisque les femmes y sont destinées ; elle lui conseille seulement d'être sensible & délicate sur sa réputation, & d'éviter les chagrins qui empoisonnent toujours la vie d'une femme galante. Mais la pudeur n'est pas la seule vertu du sexe ; & quand on la posséde, il ne faut pas se croire en droit de manquer à tout le reste, & d'être impunément orgueilleuse & médisante. Anne de Bretagne, Princesse impérieuse & hautaine, faisoit souffrir Louis XII ; & ce bon Roi

disoit souvent en lui cédant : il faut bien payer la chasteté des femmes.

Madame de Lambert veut que sa fille s'occupe de sciences solides. L'histoire Grecque & Romaine, l'Histoire de France, la Philosophie, la Morale & la Poësie, entrent dans les études qu'elle lui prescrit ; elle ne lui interdit pas même les Romans ; encore moins les spectacles, pourvû qu'elle lise les uns, & qu'elle voye les autres avec des précautions.

La Langue Italienne n'est pas de son goût. „ Les femmes, dit-elle, apprennent volontiers „ l'Italien qui me paroît dangéreux ; c'est la „ langue de l'Amour. Les Auteurs Italiens sont „ peu châtiés ; il regne dans leurs Ouvrages un „ jeu de mots, une imagination sans regle, qui „ s'oppose à la justesse de l'esprit.

„ Un ancien disoit qu'il s'envéloppoit du „ manteau de sa vertu ; enveloppez-vous de „ celui de votre Religion, disoit à sa fille Madame de Lambert ; elle vous sera d'un grand „ secours contre les foiblesses de la jeunesse, & „ un asyle assuré, dans un âge plus avancé. Si „ l'on ne suit que les maximes du siécle, quel „ vuide dans la vieillesse ! Le passé nous fournit des regrets, le présent des chagrins, & „ l'avenir des craintes.

„ Les plaisirs du monde, les honneurs, les „ richesses, sont autant d'appas trompeurs. Ils „ promettent plus qu'ils ne donnent. Ils nous „ inquiétent dans leur recherche, ne nous satisfont point dans leur possession, & nous désesperent dans leur perte.

„ N'allez pas, ma fille, regarder la vertu des

„ femmes, comme une vertu ordonnée par l'usage.
„ Vous avez deux Tribunaux inévitables, devant
„ lesquels vous devez passer : votre conscience
„ & le monde. Il n'y a pas une femme galante,
„ qui, si elle veut être sincere, ne nous avoue
„ que c'est le plus grand malheur du monde,
„ que de s'être oubliée. Ayez de la pudeur ;
„ mais que cette pudeur soit accompagnée chez
„ vous de toutes les autres vertus : il y a des
„ femmes, qui, parce qu'elles sont chastes, se
„ croyent autorisées à se livrer à mille dé-
„ défauts.

„ La Poësie, selon Madame de Lambert, a
„ des inconvéniens ; mais la lecture des Romans
„ est plus dangéreuse. Le Roman n'étant jamais
„ pris sur le vrai, allume l'imagination, affoi-
„ blit la pudeur, met le désordre dans le cœur ;
„ & pour peu qu'une jeune personne ait de dis-
„ position à la tendresse, hâte & précipite son
„ penchant. Il ne faut point augmenter le char-
„ me ni l'illusion de l'Amour : plus il est adou-
„ ci, plus il est modeste, & plus il est dangé-
„ reux.

„ En général, ma fille, pour arrêter la har-
„ diesse de l'esprit, & diminuer sa confiance,
„ songeons que les deux principes de nos con-
„ noissances, la raison & les sens, manquent
„ de sincérité, & nous abusent : les sens sur-
„ prennent la raison ; & la raison les trompe à
„ son tour. Il n'y a qu'un point sur lequel il soit
„ nécessaire d'avoir une foi aveugle, c'est celui
„ de la Religion.

„ Nous vivons avec nos défauts, comme avec
„ les odeurs que nous portons : nous ne les sen-

„ tons plus : elles n'incommodent que les au-
„ tres .... Cependant il n'y a pas un de
„ ces défauts qui ne tiennent à quelques ver-
„ tus, & qui ne les favorise : la morale n'a pas
„ pour objet de détruire la nature, mais de la
„ perfectionner. Etes-vous glorieuse ? Servez-
„ vous de ce sentiment-là pour vous élever au-
„ dessus des foiblesses de votre sexe, pour éviter
„ les défauts qui l'humilient. Il y a à chaque
„ déréglement du cœur, une peine & une hon-
„ te attachée, qui vous sollicitent à le quitter.
„ Etes-vous timide ? tournez cette foiblesse en
„ prudence ; qu'elle vous empêche de vous
„ commettre. Etes-vous dissipatrice ? Aimez-
„ vous à donner ? Il est aisé de la prodigalité,
„ d'en faire de la générosité. Donnez avec choix
„ & à propos ; ne négligez pas les indigens ;
„ prenez soin des pauvres ; prêtez dans le be-
„ soin ; mais donnez à ceux qui ne peuvent
„ rendre. . . . .

„ Il n'y a pas une foiblesse dont, si vous voulez,
„ la vertu ne puisse faire quelque usage.

„ L'Amour dans les commencemens, ne
„ nous présente que des fleurs. Il nous trompe ;
„ il prend toujours quelque forme qui n'est
„ pas la sienne. Le cœur, d'intelligence avec
„ lui, sçait nous cacher son penchant, de peur
„ d'allarmer la raison & la pudeur : c'est un sim-
„ ple amusement ; c'est l'esprit qui nous touche.
„ Enfin jusqu'à ce que l'Amour se soit rendu le
„ maître, il est presque toujours ignoré : dès
„ qu'il s'est fait sentir, fuyez, n'écoutez point
„ les plaintes de votre cœur : l'Amour ne s'ar-
„ rache point de l'ame, avec des efforts ordi-
„ naires. . . . . . . ;

» Dès qu'il vous a surpris, tout est pour lui
» contre vous, & rien ne peut vous servir con-
» tre l'Amour. C'est la plus cruelle situation où
» une personne puisse se trouver, où rien ne
» vous soutient, où vous n'avez de spectateur
» que vous-même. Il faut sans cesse ranimer son
» courage ; songez qu'il vous en faudroit faire
» un bien plus triste usage, si vous vous relâ-
» chiez! . . . .
» Les suites en sont affreuses ; l'amour surprend
» la raison ; il jette le trouble dans l'ame & dans
» les sens ; il enleve la fleur de l'innocence ; il
» étonne la vertu ; il ternit la réputation........
» Mais souvent nous en sommes guéries, sans
» en être désabusées....... Ce ne sont pas tou-
» jours les fautes qui nous perdent ; c'est la
» maniere de nous conduire, après les avoir
» faites.

» Nous aimons naturellement à dominer :
» c'est un sentiment injuste. Où sont nos droits,
» pour vouloir nous élever au-dessus des autres ?
» La seule domination permise, est celle que
» nous donne la vertu. Soyons toujours en
» avance de services & de bienfaits ; c'est le
» moyen de nous élever. Il faut être humble,
» mais sans être honteux. La honte est un or-
» gueil secret ; & l'orgueil est une erreur sur
» ce que l'on vaut, & une injustice sur ce que
» l'on veut paroître aux autres. . . . .

» La politesse dans le Commerce, est la cein-
» ture de Venus : elle embellit & donne des
» graces à tous ceux qui la portent ; elle entre
» dans toutes les manieres, dans les discours,
» dans le silence même. C'est elle qui défend
» d'étaler, avec hauteur, son esprit & ses ta-

» sens ; qui nous empêche d'être mauvais plaisans, caractere pernicieux dans la société. » Cette même politesse rejaillit jusques sur nos » Domestiques, que nous devons regarder, » selon un ancien, comme des amis malheu» reux ».

Pour changer de matiere, je vous parlerai, Madame, de la Fable de Psyché, autre écrit de Madame de Lambert. » Notre ame est dans le » corps, comme Psyché dans le Palais de l'A» mour : elle y est servie par un être qu'elle ne » connoît pas, qui exécute ses ordres avec une » fidélité & une promptitude admirables. Psyché.

» L'ame est mise dans le corps pour jouir & » non pas pour connoître. Ses sens, ce sont les » portes & les canaux par lesquels elle se ré» pand, se communique & se mêle avec tous » les objets sensibles ; ce sont les ministres de » ses plaisirs.

Tout ce qui l'environne ressemble aux Nim» phes destinées à servir l'épouse de l'Amour, » & qui lui préparent des amusemens. La vo» lupté la sert ; les spectacles, la simphonie, les » saisons même ont l'intendance de ses plai» sirs ; & toute la nature en a soin ; tout est » pour elle, dès qu'elle ne voudra que jouir ; » tout se refuse à elle, dès qu'elle voudra con» noître. L'Etre des Etres, qui a pris pour attri» but l'*Inconnu*, veut être ignoré ; il ne veut » pas qu'on lui dérobe son secret. Les plaisirs, » l'amour même ne veulent pas être examinés ; » & l'on est forcé à leur passer bien des choses.

» Mais l'ame s'ennuie de son propre bon» heur ; & comme Psyché, elle veut avoir des » spectateurs. Elle appelle ses deux sœurs qui la

» précipitent dans le malheur ; & nous, nous
» appellons les deux ennemies de notre repos,
» la curiosité & la vanité. La curiosité nous in-
» quiéte, nous agite, & nous fait acheter bien
» cher le peu de connoissance qu'elle nous
» donne.

» Pour la vanité, le bonheur n'habite point
» avec elle : un galant homme a dit qu'elle nous
» fait faire bien plus de choses contre notre
» goût, que la raison. Ainsi nous sommes
» vains, comme dit Montaigne, aux dépens de
» notre aise ».

Traité de l'amitié.

Dans le Traité de l'Amitié, Madame de Lambert s'est proposé d'en peindre les avantages, les charmes & les dévoirs. Ce Traité, dit M. de Voltaire, fait voir qu'elle méritoit d'avoir des amis. Il regne dans ses réflexions, dit l'Abbé des Fontaines, un tour libre qui releve le stile & la disposition du sujet ; & cette aimable liberté sied bien dans un ouvrage, où l'esprit ne fait que suivre les mouvemens du cœur, ennemi de la symmétrie & de la contrainte. Une exactitude scrupuleuse eût produit la sécheresse. Cet écrit doit être sur-tout extrêmement goûté par ces esprits délicats, qui aiment tout ce qui est isolé, parce qu'ils se plaisent à découvrir eux-mêmes des rapports.

L'amitié & l'amour ont la même origine, même besoin de sentimens, même générosité, même puissance pour remplir le cœur. Cependant quelle différence ! L'amour, pour me servir des termes de Madame de Lambert, est une passion turbulente ; & l'amitié est un sentiment doux & réglé. L'amour donne à l'ame une joie d'yvresse, qui presque toujours est suivie de

violens chagrins; l'autre eſt une joie de raiſon, toujours égale ; rien ne peut l'altérer ni la laſſer ; elle nourrit l'ame. C'eſt dans l'amitié vertueuſe qu'on trouve un remede efficace à l'inquiétude & à l'agitation naturelle du cœur humain, le ſecours des bons conſeils, & l'émulation de la vertu. Il faut pour cela de part & d'autre, un cœur droit, un eſprit élevé, des mœurs pures, & un fond de ſenſibilité, ſource de tous les agrémens de l'amitié. Ainſi point de liaiſon tendre & affectueuſe avec les ambitieux, les orgueilleux, les Amans, les jeunes gens & les eſprits frivoles. L'amitié entre les femmes n'eſt ordinairement ni ſincere ni durable. La rivalité & la jalouſie en empoiſonnent bientôt les plaiſirs. Mais une femme qui aime l'amitié ſolide d'un homme, met dans cet agréable commerce toute la vivacité de l'amour. Enfin on ne peut ſe lier par ſentiment qu'avec des perſonnes revenues des paſſions violentes, & convaincues du peu de valeur des choſes humaines. La véritable amitié eſt occupée à ſentir les choſes préſentes, & à imaginer agréablement pour l'avenir ; elle ſe fait un devoir d'être toujours fidelle, & d'exercer une noble & généreuſe confiance : Dieu & l'homme ſont les ſeules bornes qu'elle ſe preſcrit.

Je ne fais, Madame, qu'effleurer ces héroïques maximes, qui ſont développées avec beaucoup de juſteſſe. Il n'y a pas moins de ſageſſe dans les réflexions ſur ce qu'il faut éviter ou faire, pour rendre l'amitié ſolide, & pour empêcher la honte preſqu'inſéparable d'une rupture. Madame de Lambert n'eſt pas moins ſévere en amitié

qu'en amour : elle trouve des devoirs à remplir par-delà le tombeau.

» Rien ne répond tant de nous à nous-mêmes, » & n'est d'une plus sûre caution envers les au- » tres, qu'un ami estimable. Il ne nous est pas » permis d'être imparfait à ses yeux : aussi ne » voyez-vous gueres le vice se lier avec la vertu. » L'on n'aime point à voir ce qui nous juge, & » nous condamne toujours.

» On trouve donc dans l'amitié, la sûreté du » bon conseil, l'émulation du bon exemple, le » partage dans les douleurs, le secours dans les » besoins, sans être demandé, attendu ni acheté.

» Choisissons nos amis, entre mille : ce sont » eux qui nous caractérisent : on nous cherche » dans eux. C'est donner au public notre portrait, » & l'aveu de ce que nous sommes. . . . .

» Surtout choisissons des amis libres & affran- » chis des passions. Les ambitieux en sont inca- » pables, & encore moins ceux qui sont dans les » liens de l'amour. L'amour emporte avec soi, » toute la vivacité de l'amitié. . . . . L'ami- » tié d'un Amant est trop séche ; il peut vous don- » ner des soins & des services ; mais il n'a plus de » sentimens à vous offrir. Il en est de même des » personnes frivoles & dissipées ; & voilà pour- » quoi la jeunesse n'est guère propre aux plaisirs » de la parfaite amitié. On voit assez de jeunes » gens se croire & se dire amis : mais les liens de » leurs unions, ce sont les plaisirs ; & les plaisirs » ne sont pas des nœuds dignes de l'amitié.

» Le devoir d'un ami, continue Madame de » Lambert, c'est d'avertir son ami lorsqu'il s'é- » gare. S'il résiste, armez-vous de la force & de

» l'autorité que donne la prudence des sages con-
» seils, & la pureté des bonnes intentions. Il faut
» avoir le courage de lui déplaire, en lui disant la
» vérité. Cependant adoucissez vos termes : peu
» de personnes ont la force de se laisser humilier
» par la vertu qui les redresse............ Dieu
» & l'honneur sont les seules bornes qu'on
» doit donner à l'amitié : tout, & sans se faire va-
» loir, doit lui être sacrifié. Diogène disoit : quand
» j'emprunte de mon ami, c'est mon argent que
» je lui demande. Comme ce sont les hommes
» qui s'unissent, il faut compter sur les défauts de
» l'humanité. Il faut se passer l'un & l'autre bien
» des choses, si l'on veut que l'amitié subsiste. Le
» plus vertueux excuse & pardonne davantage :
» vous rendrez votre ami fidele, dit un ancien,
» si vous croyez qu'il le soit. On met en droit de
» commettre une faute, celui que l'on croit capa-
» ble de le faire. L'amitié entre des personnes de
» différent sexe, est rare & difficile, parce qu'il
» faut plus de vertu & de retenue : mais quand
» on la trouve, c'est la plus délicieuse. Il y a tou-
» jours un dégré de vivacité qui ne se trouve point
» entre les personnes du même sexe. . . . . .
» Quand les femmes n'ont point usé leur cœur
» par les passions, leur amitié est tendre & tou-
» chante ; car il faut convenir, à la gloire, ou à la
» honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui sça-
» chent tirer d'un sentiment, tout ce qu'elles en
» tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les fem-
» mes au cœur. . . . . Il ne faut
» pas croire qu'après les ruptures en amitié,
» vous n'ayez plus de devoirs à remplir ; ce sont
» les devoirs les plus difficiles, & où l'honnêteté
» seule vous soutient. On doit du respect à l'an-

» cienne amitié ; il ne faut point appeller le mon-
» de à vos querelles , & jamais n'en parler que
» quand vous y êtes forcé pour votre propre justi-
» fication. Il faut éviter même de trop charger un
» ami infidele. C'est un mauvais spectacle pour
» le public, & un mauvais rôle pour vous , que de
» rompre avec éclat. Songez que tout le monde a
» les yeux ouverts sur vous; que vos Juges sont
» tous vos ennemis , ou par ignorance de ce que
» vous valez , ou par envie , s'ils le connoissent ,
» ou par prévention & malignité naturelle. Pour
» les choses qui ont été confiées dans le tems de
» l'amitié , il ne faut jamais les révéler : songez
» que le secret est une dette de l'ancienne amitié ,
» que vous vous devez à vous-même. Enfin les de-
» voirs que vous remplissez dans le tems de l'a-
» mitié , c'est pour la personne aimée ; dans les
» ruptures , c'est pour vous-même.

» Quelques personnes croyent qu'il n'y a plus
» de devoirs à rendre au-delà du tombeau ; très-
» peu sçavent être amis des morts. . . . . . Les lar-
» mes ne nous acquitent point envers les amis
» que nous perdons. Nous devons à leurs noms ,
» à leur gloire & à leur famille : ils doivent vivre
» dans notre cœur par les sentimens , dans notre
» mémoire par le souvenir , dans notre bouche
» par les éloges , & dans notre conduite par l'imi-
» tation de leurs vertus ».

Ces détails suffisent pour vous faire connoître le mérite d'un écrit , qui est un tissu de sentimens nobles & vertueux , qu'on ne voit par malheur que dans les livres. Mais il est nécessaire d'en offrir de tems en tems la peinture aux hommes, pour les faire rougir du peu de délicatesse de leur amitié , presque toujours inspirée par l'intérêt , par

l'ostentation & par l'amour propre. Il est bien fâcheux de voir des Orateurs & des Poëtes parler avec enthousiasme des charmes & des avantages de l'amitié, & que cette sublime théorie soit démentie par leurs actions.

Portraits de MM. de Fontenelle & de la Motte.

On lit dans les Œuvres de Madame de Lambert un portrait de M. de Fontenelle peint avec beaucoup de délicatesse & de vérité. Je laisse à part ce qui regarde ses mœurs, sa figure & son cœur indifférent, auquel on échappe, à ce que dit l'Auteur. Voici les traits qui caractérisent ses talens.

» Comme il y a de tous les esprits, il écrit sur
» tous les sujets; mais la plus grande partie de ce
» qu'il fait doit être l'objet de nos respects, &
» non pas de nos connoissances. Il fait des vers
» en homme d'esprit, & non pas en poëte.....
» Sa conversation est amusante & aimable. Il a
» une maniere de s'énoncer simple & noble, des
» termes propres sans être recherchés. Il montre
» aussi de la sagesse & de la retenue : de sa retenue
» on en fait aisément du dédain. Il donne l'im-
» pression d'un caractere dégoûté par délicatesse.
» Peu blessé des injustices qu'on peut lui faire,
» la connoissance de lui-même le rassure; & sa
» propre estime lui suffit.

A ces différens traits du portrait de M. de Fontenelle, j'ajouterai celui de M. de la Motte, également peint par Madame de Lambert. » M. de
» la Motte, dit-elle, est Poëte, Philosophe, Ora-
» teur. Dans sa poësie il y a du génie, de l'inven-
» tion, de l'ordre, de la netteté, de l'unité, de
» la force; &, quoi qu'en ayent dit quelques cri-
» tiques, de l'harmonie & des images : toutes les
» qualités nécessaires y entrent; mais son imagi-

» nation est réglée : si elle pare tout ce qu'il fait,
» c'est avec sagesse ; si elle répand des fleurs, c'est
» avec une main ménagere ; quoiqu'elle ait pu
» être aussi prodigue que toute autre. Tout ce
» qu'elle produit, passe par l'examen de la raison.

» M. de la Motte est Philosophe profond. Phi-
» losopher c'est rendre à la raison toute sa dignité,
» & la faire rentrer dans ses droits ; c'est rapporter
» chaque chose à ses principes propres, & secouer
» le joug de l'opinion & de l'autorité. Enfin la
» droite raison bien consultée, & la nature bien
» vûe, bien entendue, sont les Maîtres de M. de
» la Motte. Quelle mesure d'esprit ne met-il pas
» dans tout ce qu'il fait ? Avec quelles graces ne
» nous présente-t'il pas le vrai & le nouveau ?
» N'augmente-t-il pas le droit qu'ils ont de nous
» plaire ? Jamais les termes n'ont dégradé ses
» idées : les termes propres sont toujours prêts
» & à ses ordres.

» Son éloquence est douce, pleine, & toute
» de choses. Il regne dans tout ce qu'il écrit,
» une bienséance, un accord, une harmonie ad-
» mirables. Je ne lis jamais ses ouvrages que je
» ne pense qu'Apollon & Minerve les ont dictés
» de concert. Un Philosophe a dit que quand Dieu
» forma les ames, il jetta de l'or dans la fonte
» des unes, & du fer dans celle des autres. Dans
» la formation de certaines ames privilégiées,
» telle que celle de M. de la Motte, il a fait en-
» trer les métaux les plus précieux ; il y a renfer-
» mé toute la magnificence de la nature. Ces
» ames à génie, si l'on peut parler ainsi, n'ont
» besoin d'aucun secours étranger : elles tirent
» tout d'elles-mêmes. Le génie est une lumiere
» & un feu de l'esprit, qui conduit à la perfec-

» tion par des moyens faciles. L'ame de M. de la
» Motte est née toute instruite, toute sçavante ;
» ce n'est pas un sçavoir acquis, c'est un sçavoir
» inspiré. On sent dans tous ses Ouvrages cette
» heureuse facilité qui vient de son abondance ;
» il commande à toutes les facultés de son ame ;
» il en est toujours le Maître, aussi-bien que de
» son sujet. Nous n'avons pas vu en lui de com-
» mencement ; son esprit n'a point eu d'enfance ;
» il s'est montré à nous tout fait & tout formé.
» Ses malheurs lui ont tourné à profit. Quand
» ce monde matériel a disparu à ses yeux par la
» perte de la vûe, un monde intellectuel s'est of-
» fert à son ame ; son intelligence lui a tracé une
» route de lumiere toute nouvelle dans le chemin
» de l'esprit. La vûe, plus que tous les autres sens,
» unit l'ame avec tous les objets sensibles. Quand
» tout commerce a été interrompu avec eux, l'a-
» me de M. de la Motte, destituée de ces appuis
» extérieurs, s'est recueillie & repliée sur elle-
» même : alors elle a acquis une nouvelle force,
» & est entrée en jouissance de ses propres biens.
» Laissons l'homme à talent, & envisageons
» le grand homme. Souvent les talens supérieurs
» se tournent en malheur & en petitesse ; ils nous
» exposent à la vanité qui est l'ennemie du vrai
» bonheur, & de la vraie grandeur. Ce sont les
» grands sentimens qui font les Grands hommes.
» Nulle élévation sans grandeur d'ame, & sans
» probité. M. de la Motte nous a fait sentir ses
» mœurs, & toutes les vertus du cœur dans ce
» qu'il a écrit ; ses qualités les plus estimables
» n'ont rien pris sur sa modestie. Cet orgueil lyri-
» que qu'on lui a reproché, n'est que l'effet de sa
» simplicité, un pur langage imité des Poëtes ses

» Prédécesseurs, & non un sentiment. M. de Fe-
» nelon, cet homme si respectable, dit de M. de
» la Motte, que son rang est réglé parmi les pre-
» miers des Modernes ; qu'il faut pourtant l'ins-
» truire de sa supériorité & de sa propre excellen-
» ce. C'est un spectacle bien digne d'attention,
» disoient les Stoïciens, qu'un homme seul aux
» mains avec les privations & la douleur. Quelle
» privation que la perte de la vûe pour un hom-
» me de Lettres ! Ce sont les yeux qui sont les or-
» ganes de sa jouissance ; c'est par les yeux qu'il est
» en société avec les Muses : elles unissent deux
» plaisirs qui ne se trouvent que chez elles, le dé-
» sir & la jouissance. Vous n'essuyez avec elles
» ni chagrin ni infidélité : elles sont toujours prê-
» tes à servir tous vos goûts, & nous offrent tou-
» jours des graces nouvelles : mais nous ne jouis-
» sons de la douceur de leur commerce, que
» quand l'esprit est tranquille, & que le cœur &
» les mœurs sont purs. Non-seulement M. de la
» Motte soutient de si grandes privations ; mais
» s'il est livré à la plus vive douleur, il la souffre
» avec patience ; il est doux avec elle ; il fait sen-
» tir qu'il n'a point usé dans les plaisirs, ce fond
» de gaieté que la nature lui a donné ; puisqu'il
» sçait la trouver dans ses peines. Dans la douleur
» il faut que l'ame soit toujours sous les armes ;
» qu'à tout moment elle rappelle son courage, &
» qu'elle soit ferme contre elle-même. Il a passé
» par l'épreuve de l'envie : quand l'ame ne sçait
» pas s'élever par une noble émulation, elle tom-
» be aisément dans la bassesse de l'envie. Quelle
» injustice n'a-t-il pas soufferte, quand ses fables
» parurent ? Je crois que ceux qui les ont improu-
» vées, n'avoient pas en eux de quoi en connoî-
» tre

» tre toutes des beautés : ils ont cru qu'il n'y avoit «
» pour la fable, que le simple & le naïf de M. de «
» la Fontaine : le fin, le délicat, le penser de M. «
» de la Motte leur ont échappé, ou ils n'ont pas «
» sçu le goûter. A ses tragédies, on a vû les mê- «
» mes personnes pleurer, & critiquer : leur senti- «
» ment plus sincere déposoit contre leur injusti- «
» ce : ils se refusoient à ses douces émotions, & «
» mettoient l'improbation à la place du plaisir. «

» Avec quelle dignité & quelle bienséance n'a- «
» t-il pas répondu à la critique amere de Mada- «
» me Dacier ? Enfin nous jouissons de son mérite «
» & de ses talens ; & la malignité du siécle l'em- «
» pêche de jouir de sa gloire & de son immortali- «
» té. Pour moi, je le vois des mêmes yeux que la «
» postérité le verra. «

» La constante amitié de M. de Fontenelle «
» pour M. de la Motte, fait l'éloge de tous les «
» deux : le premier m'a dit que le plus beau trait «
» de sa vie étoit de n'avoir pas été jaloux de M. de «
» la Motte. Jugez du mérite d'un Auteur, qu'un «
» aussi grand homme que M. de Fontenelle a «
» trouvé digne de sa jalousie. «

Le Traité de la vieillesse par Madame de Lambert est une régle de conduite pour les femmes, à mesure qu'elles avancent en âge ; l'Auteur l'adresse à sa fille, pour qui seule il fut composé. Traité de la vieillesse.

» Tout le monde craint la vieillesse ; on la re- «
» garde comme un âge livré à la douleur & au cha- «
» grin, où tous les plaisirs disparoissent. Chacun «
» perd en avançant dans l'âge, & les femmes «
» plus que les hommes. Comme tout leur mérite «
» consiste en agrémens extérieurs, & que le tems «
» les détruit, elles se trouvent absolument dé- «

» nuées ; car il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté.

» Les femmes galantes ont beaucoup à perdre, surtout celles qui n'ont rien ménagé, & qui ont été infideles aux préjugés & aux vertus de leur siecle. Les plaisirs, le seul lien qui les unissoit aux hommes, venant à manquer, elles ne tiennent plus à eux, ni eux à elles.

» Enfin il y a un tems dans la vie des femmes, qui devient une crise : c'est la conduite qu'elles gardent, & le parti qu'elles prennent, qui donnent la derniere forme à leur réputation, & d'où dépend le repos de leur vie.

» Dans tous les tems de la vie, nous devons aux autres, nous nous devons à nous-mêmes. Les devoirs envers les autres doublent en vieillissant. Dès que nous ne pouvons plus mettre d'agrémens dans le commerce, on nous demande de vraies vertus ».

» Il faut donc, en vieillissant, s'observer dans tout, dans ses discours, dans ses manieres, & enfin jusques dans ses habits. Rien de plus ridicule que de faire sentir par des parures recherchées, qu'on veut rappeller les agrémens qui nous quittent : une vieillesse avouée est moins vieille.

» Une vieille femme ne doit pas avoir moins d'attention à ses sociétés, & ne doit s'unir qu'à des personnes de mœurs & d'âges semblables. Les spectacles, les lieux publics doivent être interdits ; ou du moins il faut y aller rarement : dès qu'on ne peut plus parer ces lieux-là, il faut les abandonner.

» Ce sont les mœurs qui font les malheurs, & non pas la vieillesse. Tout âge est à charge

» à qui n'a pas au dedans de soi-même, ce qui » peut rendre la vie heureuse. On demandoit à » un philosophe qui avoit vécu cent sept ans, s'il » ne trouvoit pas la vie ennuyeuse? Je n'ai pas à » me plaindre de ma vieillesse, dit-il, parce que » je n'ai pas abusé de ma jeunesse. . . . . Un » devoir indispensable de la vieillesse, est de faire » usage du tems : moins il nous en reste, plus il » doit être précieux ; le tems des Chrétiens est le » prix de l'Éternité.

» Il faut, dit-on, achever sa vie avant sa mort, » c'est-à-dire, ses projets : achever sa vie, c'est » avoir usé son goût pour la vie : car pour les pro- » jets, tant que nous vivons, nous nous amusons » d'espérance ; & nous vivons moins dans le » présent que dans l'avenir. La vie seroit courte, » si l'espérance ne lui donnoit pas d'étendue. »

Un des grands avantages de la vieillesse, selon Madame de Lambert, c'est la liberté ». Le dernier » âge, dit-elle, nous affranchit du joug de l'opi- » nion. Nous revenons à nous ; ce retour a ses dou- » ceurs ; nous commençons à nous consulter & à » nous croire ; nous échappons à la fortune & à l'il- » lusion. . . . . . Nous commençons à voir notre » erreur, d'avoir fait tant de cas des hommes : ils » nous apprennent, souvent à nos dépens, à ne » compter sur rien : les infidélités nous déga- » gent ; la fausseté des plaisirs nous désabuse.

» La vieillesse aussi nous affranchit du joug » des passions. La raison nous est rendue : elle re- » prend tous ses droits ; nous commençons à vi- » vre, quand nous commençons à lui obéir. . . . . » La nature nous donne des désirs & des goûts » conformes à l'état présent. Dans la jeunesse on » se fait une fausse idée de la vieillesse : ce sont

» des craintes que nous nous donnons; ce n'est
» pas la nature qui nous les donne : parce que
» nous craignons dans l'état où nous sommes, les
» passions de l'état où nous ne sommes pas ».

Réflexions sur les femmes.

Les réflexions nouvelles sur les femmes eurent le plus grand succès. M. Lockman, connu en Angleterre par plusieurs traductions de nos meilleurs livres françois, les fit réimprimer à Londres avec une version Angloise. Le titre original de ce petit Ouvrage étoit *Métaphysique d'Amour*; & ce titre convenoit assez à la maniere dont Madame de Lambert traite de cette passion. Elle commence par s'élever contre l'injustice des hommes, qui semblent exiger que les femmes ne fassent aucun usage de leur esprit. Comme c'est sa propre cause qu'elle défend, elle la fait valoir par des raisons & par des autorités. Elle prétend avec justice, que son sexe a pour les sciences, autant de dispositions & de talens que le nôtre. Un Auteur très-respectable, le Pere Mallebranche, donne aux femmes tous les agrémens de l'imagination : ce qui est de goût est, dit-il, de leur ressort; & elles sont juges de la perfection de la langue. L'avantage n'est pas médiocre. Quand Saint Evremond a voulu donner un modele de perfection, il ne l'a pas placé chez les hommes. Je crois, dit-il, moins impossible de trouver dans les femmes la saine raison des hommes, que dans les hommes les agrémens des femmes. Montagne assure que les femmes ont un esprit plein-sautier; c'est-à-dire, qu'elles apperçoivent de plein saut, d'une maniere vive & prompte, sans qu'il en coûte rien à la raison, tout ce qu'il y a à voir dans chaque chose. Enfin, Madame de Lambert rapporte ce qui a été dit de Madame de la Sabliere. On demandoit un jour à un

homme d'esprit de ses amis ce qu'elle faisoit & ce qu'elle pensoit dans sa retraite? Elle n'a jamais pensé, répondit-il; elle ne fait que sentir.

Après avoir ainsi fait l'apologie de son sexe par rapport à l'esprit & au goût, Madame de Lambert traite de l'amour. Cette passion dangereuse cesseroit de l'être, si elle étoit telle que l'Auteur voudroit l'introduire dans le monde. Son sentiment analysé n'est autre chose que l'amour platonique, ou l'amour des esprits. C'est un amour entiérement dégagé des sens. Je doute que notre siécle s'accommode d'un pareil systême. Ce petit écrit est plein d'imagination, de finesse & d'agrément. C'est dommage qu'il roule sur une opinion purement idéal, qu'il est impossible que l'humanité adopte jamais. Voici encore quelques réflexions.

» Les passions sont des cordes qui ont besoin » de la main d'un grand Maître pour être tou» chées. . . . . La vertu, & non le plaisir, doit » être le premier objet de l'amour. . . . . . Mal» heur aux femmes qui ne cherchent dans l'a» mour que les plaisirs des sens, que celui d'être » fortement occupées & entraînées, & que celui » d'être aimées : elles aiment l'amour & non » pas l'Amant : ces personnes se livrent à tou» tes les passions les plus ardentes : vous les » voyez occupées du jeu, de la table : tout ce » qui porte la livrée du plaisir, est bien reçu. » De pareilles femmes perdent toutes les ver» tus, en perdant l'innocence ; & quand leur » gloire est une fois immolée, elles ne ména» gent plus rien. On faisoit des reproches à » Madame de C*** qui violoit toutes les régles » de la bienséance ; je veux jouir, disoit-elle, de » la perte de ma réputation.

» L'amour ne sçauroit être heureux qu'il ne » soit réglé. Quand il ne coûte ni vertu, ni bien» séance, nous jouissons d'un bonheur sans in» terruption...... L'amour est à l'ame ce que » la lumiere est aux yeux ; il écarte les peines, » comme la lumiere écarte les ténébres ».

Une femme jeune & jolie est faite pour être aimée ; mais la Marquise de Lambert ne veut point que dans un certain âge elle conserve encore des prétentions. » La jeunesse, dit-elle, est » le tems des amours : dès que vous voulez pas» ser ce tems prescrit, les peines doublent & les » plaisirs diminuent. La régle est qu'il faut ces» ser d'aimer, dès qu'on cesse de plaire. Vous » me demandez quel terme, quel âge a-t-on » marqué ? C'est aux hommes à en décider. Ils » sont bons juges de ce qui plaît ; il faut les en » croire ; ils sentent l'effet que nous faisons sur » eux ». . . . .

» Les hommes nous ont destinées à être un » spéctacle agréable à leurs yeux ; & dès que » nous ne montrons rien qui leur plaît, nous » n'avons ni leurs regards, ni leurs attentions. » Quand on a passé la premiere jeunesse, com» ment se permettre des foiblesses ? Dans un » tems consacré à la raison, & où elle doit re» prendre tous ses droits, si vous vous dérobez » à vos devoirs, vous n'échapperez pas aux re» mords. Le monde nous observe : or, quand une » femme a perdu sa beauté, elle n'a plus » de quoi corrompre ses juges ; ils repren» nent leur sévérité naturelle. Le monde ne » nous pardonne plus rien. . . . , Il n'est plus » permis d'avoir des torts ; & nous avons perdu » le droit de faillir.

» Les femmes aiment aussi fortement, dans
» le tems où il leur est le plus défendu d'aimer;
» mais elles courent risque d'aimer seules; ce
» qui est un état triste : elles ne peuvent jouir
» de la confiance d'être aimées; & c'est pourtant
» de cette sureté que se tire le grand charme de
» l'amour. La seule ressource d'une femme, con-
» tinue Madame de Lambert, c'est de remplacer
» par des qualités solides, ce qui échappe de graces
» & de beauté : ainsi ce que vous pouvez faire
» de mieux, quand vous avez passé la première
» jeunesse, c'est, si la figure se soutient enco-
» re, & qu'elle puisse faire quelque impression,
» de profiter de ces mouvemens pour porter
» tout à l'estime, de ramener tout à elle, afin
» que si l'on s'est attaché à vous par les agrémens,
» vous fassiez que l'on y reste par le mérite de
» l'esprit & du cœur ».

Ce morceau est précédé d'un petit discours sur la délicatesse de l'esprit & du sentiment. De tous les bienfaits de la nature, celui qui nous paroît le plus agréable, selon Madame de Lambert, c'est la délicatesse; elle découvre mille beautés, & rend sensible à mille douceurs, qui échappent au vulgaire. C'est un microscope qui grossit aux yeux des uns, ce qui est imperceptible aux autres : mais à côté des roses sont les épines. » Combien la délicatesse de l'esprit ne
» cause-t-elle pas de dégouts ? Rarement con-
» tent des autres, jamais content de soi-même;
» avec ce faux trésor, on passe sa vie dans une
» idée de perfection, qu'on ne trouve pas chez
» autrui, & qu'on ne peut attraper soi-même.....
» Quelle source de brouillerie pour l'amour pro-
» pre ?

Discours sur la délicatesse.

» Les plus grands malheurs sont ceux que cause » la délicatesse des sentimens. Quelle source de » querelles entre deux cœurs qui n'en sont pas » également touchés ! Quel crime ne fait-elle » pas d'un manque d'attention ou de sincérité? » . . . . . . On cherche en secret à excuser » ce qu'on aime ; quelle douleur quand on n'y » peut pas réussir ! Quelle violence pour cacher » tous ces mouvemens !

Bien des gens, Madame, confondent ensemble la réputation & la considération ; rien de si différent cependant ; & vous en jugerez par le petit discours de la Marquise de Lambert, que je vous envoie par extrait.

» L'on jouit mieux de la considération que de » la réputation ; l'une est plus près de nous, & » l'autre s'en éloigne.

» La considération est le mérite de toute une » vie ; & la réputation est souvent donnée à une » action faite au hazard.

» La considération tient plus aux mœurs que » la réputation, qui souvent n'est due qu'à des » vices d'usage bien placés & bien préparés ; » ou quelquefois à des crimes heureux & illus- » tres.

» Les actions d'éclat inspirent plus d'envie » que d'admiration : les hommes se révoltent » contre ce qui les abaisse ; aussi l'admiration est » un état violent pour la plupart des hommes ; » & elle ne demande qu'à finir.

» L'amour de nos citoyens, la politesse, sont » des qualités aimables, qui contribuent le plus » à nous donner de la considération : c'est un » ménagement de l'amour propre des autres,

» qui établit & entretient la paix entre les hom-
» mes.

» Si vous voulez conserver la considération,
» dit Gratien, faites vous connoître, & non
» comprendre : ne conduisez point l'intelligence
» des hommes, jusqu'à l'extrémité de votre mé-
» rite ; car tout ce qui leur est connu leur im-
» pose moins. . . . . . Si votre mérite
» est au-dessus de votre réputation, montrez-
» vous, & qu'on connoisse votre prix : si votre
» réputation est au-dessus de ce que vous vallez,
» cachez-vous ; & jouissez de l'erreur des hom-
» mes ».

La femme Hermite.

L'Histoire de la femme Hermite est extrêmement touchante. L'Héroïne est un modèle accompli des malheurs de l'Amour. On ne peut s'empêcher de donner des larmes au reçit de ses tragiques avantures. Elle étoit adorée d'un Prince, à qui cependant elle avoit préféré un Duc, qui ne l'aimoit que par vanité ; celui-ci s'étoit battu contre son rival qu'il avoit tué. Pour échapper au ressentiment de la famille du Prince, & à la fureur de son pere, elle prend le parti de fuir tout commerce humain, & d'aller pleurer dans la solitude les funestes suites de sa passion. En marchant le long d'une colline, elle apperçoit un bois, elle y entre ; & voyant une petite maison qu'un Berger lui dit être un hermitage, elle s'avance & la trouve ouverte. L'Hermite étoit mort depuis quelque tems ; elle prend sa place. Deux Dames qui le croyoient encore vivant, se promenant un jour auprès de son habitation, furent curieuses de l'entretenir. Elles virent une femme grande & bien faite, qui en-

tra brusquement dans cette demeure champêtre; & qui ferma la porte après elle. Vous jugez bien qu'elles commencerent à rabattre de la haute opinion qu'elles avoient de la vertu du saint personnage : leur curiosité redoubla. Elles eurent la méchanceté de frapper rudement à la porte, en criant de toutes leurs forces qu'elles vouloient voir l'Hermite. La même personne qu'elles avoient vu, ouvrit la porte, & leur dit qu'elles n'y trouveroient qu'elle. Elles entrerent brusquement ; & ayant un peu de tems parcouru toute cette petite habitation, qui étoit simple & modeste, elles furent très-étonnées de n'y trouver que celle qui leur parloit. C'est à ces deux Dames qu'elle fait l'histoire de sa vie.

Alexandre & Diogene; Dialogue.

Pour ne rien omettre des Œuvres de Madame de Lambert, je dirai deux mots du Dialogue entre Diogene & Alexandre. Ce dernier ne trouve de grandeur que dans le nombre & la rapidité de ses conquêtes. Diogene, couvert du manteau de sa Philosophie, répond au Conquérant, & lui fait voir que la médiocrité, la pauvreté même, sont les seuls biens véritables. » Cet » état, lui dit-il, est le seul, où l'on connoisse, » & où l'on suive les impressions que donne la » vertu. Vous même avez répété plusieurs fois, » que si vous n'étiez pas Alexandre, vous vou- » driez être Diogène ; vous avez donc senti l'a- » vantage de l'état où je suis ; & si votre amour » propre m'accorde la seconde place, je pour- » rois bien mériter la premiere ».

Tel est, Madame, le sens du Dialogue de Diogene & d'Alexandre. Il est plein de réflexions justes & vraies. C'est toujours le même esprit de

Madame de Lambert, le même goût, les mêmes nuances. Sa morale est pure; son stile charmant n'est pas toujours exact; mais on voit que ce sont des fautes échappées à la vivacité d'une femme de beaucoup d'esprit. Il y a aussi quelquefois, mais rarement, du précieux. Il n'est guères possible de n'y pas tomber, quand on a dans l'esprit autant de finesse, & dans le cœur autant de délicatesse qu'en avoit cette femme illustre.

Je suis, &c.



LETTRE V.

1648. Poëmes sacrés & Cantiques de Mad. Guyon.

SI l'on en croit les Panégyristes de la très-célebre & très-pieuse Madame Guyon, elle a composé ses Poëmes sacrés & ses Cantiques, comme les Prophètes, les Evangélistes, les Apôtres, possédés de l'esprit de Dieu, ont écrit les Ouvrages qu'ils nous ont laissés. Le S. Esprit la faisoit parler avec une rapidité étonnante, continuent ses Sectateurs ; & dans des momens d'un recueillement plus marqué, elle prenoit le premier papier qui se trouvoit sous sa main, & y écrivoit des Cantiques sur toutes sortes d'airs connus, aussi aisément, qu'elle eut écrit ou dicté des lettres. Ce qu'on admiroit davantage, c'est qu'elle les composoit avec la même facilité dans ses maladies, qui étoient fréquentes & violentes, & au milieu des souffrances, des désolations & des peines intérieures.

Ce que les Admirateurs de Madame Guyon regardent comme quelque chose d'extraordinaire, ne vous surprendra point, Madame, si vous jettez les yeux sur les 4 volumes, qui forment le recueil de ses Poësies. Vous verrez qu'en maladie comme en santé, sans travail & sans être inspiré d'aucun esprit surnaturel, on peut faire des vers de l'espece de ceux qu'elle nous donne. Voici, Madame, un échantillon de ces compositions sublimes, si vantées par les Partisans de Madame Guyon ; il n'est pas besoin de vous prévenir que ce ne sont pas même des vers ; vous vous en appercevrez aisément.

La parole intérieure.

Amour pur & divin ;
J'entends bien ton langage ;
Qu'il differe de l'humain !
Et c'est un grand avantage.
Ma bouche soyez sage ;
Mon cœur est en sa main.
O silence profond
Du cœur & de la bouche !
Dieu possédant nôtre fond ;
Rien d'ici bas ne nous touche.
Je suis comme une souche,
C'est lui qui vous répond.
Je ne sens plus d'esprit ;
Et si je parois folle,
Je n'en ai aucun dépit ;
Tout ce qu'on me dit s'envole ;
Je n'ai plus de parole ;
Mon maître me l'a dit.

Qui est toute à Jesus-Christ, n'a plus rien à craindre.

Mon cher petit maître,
Je suis toute à vous ;
Y peut-on mieux être,
Que d'aimer vos coups ?
Je suis toute à vous ;
Y peut-on mieux être
Que d'aimer vos coups.

Je n'ai plus de peine :
Tout devient douceur ;
Je n'ai plus de gêne ;
Tout devient largeur ;
Tout devient douceur ;
Je n'ai plus de gêne ;
Tout devient largeur.

Voies & conduite de Dieu aimable.

Mon petit maître a mille appas ;
Je vous le dis en confiance ;
Vous devez marcher sur ses pas ;
Avec lui faire une alliance
Qui subsiste éternellement ;
Vous agirez fort prudemment.

Madame de Guyon a traduit le Cantique des Cantiques ; dont je ne citerai que quelques strophes.

Que je te donne un saint baiser ;
Car je t'aime plus que ma vie :
Qu'on cesse de me mépriser
Lorsqu'en contentant mon envie,
Tu me suivras hors de ces lieux,
Pour soulager mes sacrés feux.

Je suis moi-même comme un mur,
Comme une tour sont mes mammelles ;
Tout me paroît fort & très-sûr,
Sur les graces surnaturelles,
Depuis que j'ai trouvé la paix
Près de celui qui seul me plaît.

Ma sœur est un jardin fermé ;
C'est une fontaine sellée ;
Le Jardinier qui l'a formé,
Le couvre d'une sombre allée,
L'environnant de toutes parts,
De murs, de haies, de remparts.
. . . .

J'ai dépouillé mes ornemens ;
Ah ! comment les revêtirai-je ?
Mes pieds que j'ai lavés, sont blancs ;
Hélas ! comment les salirai-je !
Mon bien aimé passe sa main,
Et ne veut attendre demain.

Quelques mauvais que soient les vers de Madame Guyon, on ne peut nier qu'ils ne respirent un très-grand détachement des choses d'ici-bas, un oubli total de soi-même.

Jeanne Marie Bouvieres de la Motte Guyon, dite communément Madame Guyon, est née à Montargis, de parens nobles, le 13 Avril 1748. Elle épousa à l'âge de 18 ans, le fils du célebre Guyon, qui entreprit le Canal de Briare ; & quatre ans après son mariage elle devint veuve, & se trouva Maîtresse de grands biens. Elle vint alors à Paris, où elle lia amitié avec M. d'Aranthon, Evêque de Genève. Ce Prélat l'engagea d'aller demeurer dans son Diocèse, pour établir à Gex une Communauté avec plusieurs nouvelles Catholiques, afin de travailler à la conversion des Protestans. Madame Guyon se rendit à Gex en 1681, & abandonna tous ses biens à ses enfans, en se retenant une modique pension. Quelque tems après, Vie de Madame Guyon.

n'ayant pu consentir à devenir supérieure de la nouvelle Communauté établie à Gex, & les regles de cette Communauté n'étant point de son goût, elle se retira chez les Ursulines de Thonon, de-là à Turin, puis à Grenoble, & ensuite à Verceil. C'est pendant son séjour dans ces divers pays, qu'elle composa le *Moyen court & très-facile de faire Oraison*; & un autre livre intitulé : *le Cantique des Cantiques de Salomon, interprété selon le sens mystique.* Ces deux Ouvrages lui attirerent tant de disgraces, qu'étant venue à Paris par le conseil des Médecins, elle fut renfermée, par ordre du Roi, chez les Filles de la Visitation de le rue S. Antoine. Elle en sortit quelque tems après, à la sollicitation de Madame de Miramion & des Religieuses du Monastere, qui rendirent témoignage à sa vertu. C'est alors qu'elle lia amitié avec M. de Fenelon, M. le Duc de Chevreuse, M. le Duc de Beauvilliers, Madame la Duchesse de Béthune, & plusieurs autres personnes distinguées par leur esprit & par leur mérite. Malgré ces liaisons, on continua de s'élever contr'elle; ce qui lui fit prendre le parti de confier tous ses écrits à M. Bossuet; & de les soumettre à son jugement. Cet habile Prélat, après un examen de plusieurs mois, qu'il fit avec M. de Noailles, M. de Fenelon, & M. Tronson, dressa trente articles qu'il crut suffisans pour mettre à couvert les saines maximes de la spiritualité & de la vie mystique. M. de Fenelon y en ajouta quatre autres; & ces trente-quatre articles furent signés à Issy par les quatre Examinateurs, après un sérieux examen. Madame Guyon se soumit à ces articles & les signa; mais tout cela ne calma pas l'orage. Elle fut enveloppée dans la Cause de M. de Fenelon, accusée de quié-

tisme,

tisme, & renfermée au Château de Vincennes; puis chez les Filles de S. Thomas à Vaugirard, & ensuite à la Bastille. Enfin, le Livre des *Maximes des Saints* ayant été condamné par le Saint Siége, & M. de Fenelon s'étant soumis, Madame Guyon sortit de la Bastille, & se retira à Blois, où elle mourut douze ans après, dans les sentimens de la piété la plus tendre le 9 Juin 1717, âgée de 69 ans. Outre les Ouvrages dont je vous ai parlé, on a d'elle, *l'ancien Testament avec des explications & des réflexions*: sa vie écrite par elle-même: les *Torrens spirituels* : des Lettres chrétiennes & spirituelles; des vers, & un grand nombre d'autres livres mystiques, écrits avec beaucoup de feu & d'imagination. Ses Ouvrages ne sont point de nature à pouvoir être cités, même par Extraits; & je doute que cette lecture pût vous être agréable.

Je vais vous parler ici, Madame, de quelques autres femmes qui ont vécu dans le même tems que Madame Guyon, mais qui ont fait moins de bruit dans le monde. Antoinette de Salvan, née à Alby, fut mariée à Antoine de Fontvielle, Seigneur de Saliez, Viguier d'Alby, dont elle resta veuve de bonne heure. Comme elle joignoit à beaucoup d'esprit, un grand goût pour les sciences, elle ne songea pas à se remarier, afin de s'y livrer avec plus de liberté. Elle tenoit chez elle des assemblées de gens d'esprits & de sçavans. On y discouroit sur toutes sortes de sciences & de littérature; & Madame de Saliez y brilloit par son esprit & son sçavoir. En 1689, l'Académie des *Ricovrati* de Padoue lui envoya des lettres d'Académicienne; & elle la remercia par une lettre qui mérite d'être rapportée.

Mad. de Saliez.

„ Les Lettres Patentes, que vous avez fait ex-
„ pédier en ma faveur, pour me donner une pla-
„ ce dans votre célebre Académie, étant en lan-
„ gue Italienne, il semble que les très-humbles
„ remercîmens que je vous fais, devroient être
„ aussi en Italien : mais outre que je n'en connois
„ pas assez toutes les délicatesses, & qu'il est in-
„ différent en quelle langue l'on parle à des per-
„ sonnes qui les possedent toutes ; quel moyen,
„ quand on a le bonheur d'être Sujette de Louis
„ le Grand, de préférer une autre langage à celui
„ qui regne dans ses Etats, & duquel il se sert
„ pour nous donner de si justes & de si douces loix.
„ Tandis que toutes les nations du monde, qui ai-
„ ment ses vertus, ou qui craignent sa puissance,
„ apprennent à parler comme nous, je ne puis
„ m'attacher qu'à une langue qui va devenir uni-
„ verselle, & que notre sçavante Académie fran-
„ çoise a mise à un si haut point de perfection,
„ qu'elle est plus sévere, plus modeste, & pres-
„ qu'aussi serrée & aussi féconde que la latine.
„ J'avoue, Messieurs, que mes écrits ne peuvent
„ pas vous prouver cette vérité ; née dans la Pro-
„ vince, & n'ayant point été à Paris corriger les
„ défauts de mon langage, comme l'on alloit au-
„ trefois corriger à Athênes ceux de la langue asia-
„ tique, je ne puis écrire avec la même justesse
„ que Mademoiselle de Scudéri & que Mesda-
„ mes des Houlieres, Dacier, & de Villedieu,
„ qui sont si dignes du rang que vous leur avez
„ donné parmi vous. La hauteur de leur esprit a été
„ secondée d'une situation heureuse au milieu de
„ Paris, & animée par la vue & par l'usage du
„ grand & du beau monde. Aussi ces Dames sont-
„ elles devenues autant de miracles de ce siecle ;

„ & leurs écrits étonneront bien plus la postérité,
„ que ceux des femmes sçavantes des siécles passés
„ ne nous étonnent. Je crois qu'il m'est permis
„ de vous dire, Messieurs, afin que vous ne vous
„ repentiez pas de l'honneur que vous m'avez fait,
„ que bien que mes écrits soient infiniment au-
„ dessous des leurs, ils ont souvent d'heureux suc-
„ cès; l'on y voit la nature toute pure, & ce carac-
„ tere aisé n'y déplaît point. Enfin, puisque mes
„ Ouvrages m'ont attiré votre estime, personne
„ n'est plus en droit de me la refuser. Vous tenez
„ dans le monde la place de ces fameux Grecs
„ qui décidoient du mérite des Auteurs, aussi-
„ bien que de celui des Héros; vous les surpassez
„ même par une droiture de cœur, qui vous fait
„ rendre justice à mon sexe, en me recevant dans
„ votre illustre Académie, & n'affectant point
„ une distinction que le Ciel & la Nature n'ont
„ jamais eu dessein de mettre entre les hommes
„ & nous; leur jalousie la fit naître, notre modes-
„ tie l'a soufferte; & sans que nous ayons troublé
„ le monde par nos plaintes, les hommes com-
„ mencent à se repentir de leurs usurpations; &
„ leur empire tirannique va tomber de lui-même.
„ Déjà l'Académie Royale d'Arles a suivi votre
„ exemple à notre égard; & plusieurs de nos
„ meilleurs Ecrivains ont traité à fond de l'éga-
„ lité des sexes, qui ne se conteste plus en France,
„ depuis que notre juste Monarque estime & ré-
„ compense le mérite de l'un & de l'autre sexe ».

Madame de Saliez avoit formé une société, à qui elle donna le titre de *Société des Chevaliers & des Chevalieres de la bonne foi*. Elle s'assembloit une fois la semaine; & l'Auteur en dressa les

Statuts en 1704. Le premier qui en marque le caractere, est exprimé ainsi :

Une amitié tendre & sincere,
Plus douce mille fois que l'amoureuse Loi,
Doit être le lien, l'aimable caractere
Des Chevaliers de bonne foi.

Madame Saliez forma aussi le projet d'une nouvelle secte de Philosophes, en faveur des Dames. „ La fin de cette secte, dit-elle dans une lettre „ à Madame la Marquise de Montpelliat, doit „ être de vivre commodément, & de déterminer „ toutes les personnes raisonnables, à secouer le „ joug des contraintes que l'erreur & la coutu- „ me ont établies dans le monde. Il faudra ensui- „ te faire des loix, selon lesquelles on devra vivre, „ & donner un nom à notre secte. C'est à vous, „ Madame, à le choisir. Je vous dirai seulement, „ que vous devez en trouver un propre à des per- „ sonnes, qui veulent établir les bonnes & solides „ maximes, qui font trouver le vice agréable, „ honête & commode ; & qui donne tant de peur „ aux sots, que jamais ils n'osent nous approcher : „ c'est pour se défaire d'eux, que des Philosophes „ ont pris autrefois, (quoique fort sages) les „ noms d'Humoristes & d'Insensés.

„ Pour les loix, c'est à vous aussi Madame, à „ les imposer ; mais pour votre soulagement, „ voyez si mes sentimens conviennent avec les „ vôtres ; & si cela est, je leur donnerai plus d'é- „ tendue.

„ Vous sçavez, Madame, qu'il y a deux sor- „ tes de beaux Esprits ; ceux qui le sont effective-

„ ment, & ceux qui croyent l'être & qui ne le sont
„ pas. Il faudra soigneusement examiner les es-
„ prits de ceux que l'on voudra recevoir, afin d'é-
„ viter le péril de s'y méprendre.

„ L'on fera un serment solemnel de donner
„ l'exclusion à cette sorte de gens, qui pour fai-
„ re les beaux Esprits, ne s'approchent jamais d'au-
„ cune femme sans lui dire des douceurs. L'on ba-
„ nira ceux qui parlent toujours ou de leur nais-
„ sance, ou de leur bravoure, qui croyent qu'une
„ visite est incivile, si elle n'est de quatre ou cinq
„ heures, & qui sont persuadés que pour être
„ bons Gentilhommes, il faut être dans la derniere
„ ignorance. Nous ne devons aussi jamais admet-
„ tre dans notre secte, ces sortes de beaux Esprits
„ que Dieu n'a mis au monde, que comme il y
„ envoye la guerre & la famine, pour en être les
„ fléaux ; ces esprits, qui ont des bornes si étroi-
„ tes, que l'on ne les voit jamais aller au-delà de
„ certaines manieres de parler, de deux ou trois
„ contes affectés, & de quelques comparaisons
„ qu'ils savent par cœur.

„ Il faut sans doute, Madame, exclure les fem-
„ mes qui auront les mêmes défauts dans leurs
„ manieres ; ne point recevoir ces prudes qui
„ croyent qu'une amitié tendre & délicate, est le
„ plus honteux des crimes ; ni celles qui affectent
„ une sévérité ridicule, qui leur fait condamner
„ un honnête enjouement qui est pourtant l'ame
„ de la conversation. Il ne faut avoir nul commer-
„ ce avec ces Dames, qui croyent que parce
„ qu'elles ne sont pas coquetes, il leur est permis
„ de gronder, de donner éternellement des le-
„ çons de modestie & de retenue, & qui ne pou-

„ vant souffrir qu'on rie, se déclarent contre tout
„ ce qui s'appelle divertissement.

„ Je serois aussi d'avis, que nous ne reçussions
„ point celles qui ne parlent jamais que d'une ju-
„ pe, ou d'une coëffure; celles qui ne peuvent
„ souffrir que les autres lisent des livres agréables,
„ & qui s'imaginent que pour être honnête fem-
„ me, il ne faut que savoir aller à l'Eglise, & lire
„ des livres de dévotion.

„ Je crois, Madame, qu'il est bon surtout de
„ bannir l'amour de notre société, de peur qu'il
„ ne trouble le repos que nous cherchons, & de
„ substituer à sa place l'amitié galante & enjouée.

„ Après avoir montré ce que nous devons re-
„ jetter, il me semble que la premiere loi de no-
„ tre siecle doit être de vivre avec beaucoup d'a-
„ mitié & de respect les uns pour les autres : je
„ ne parle pas de ce qu'on apelle respect parmi les
„ gens que nous voulons chasser, qui ne consiste
„ qu'en des cérémonies importunes & embarras-
„ santes; car ceux de notre secte doivent surtout
„ renoncer à cela; mais le respect que j'entens,
„ consistera à s'estimer beaucoup, à ne rien dire
„ jamais qui puisse déplaire, & à ne se point fami-
„ liariser.

„ Les qualités absolument nécessaires pour être
„ admis, sont l'esprit & la docilité. Cette docilité
„ demande deux choses, la premiere que l'on re-
„ çoive avec soumission & avec plaisir, tout ce qui
„ sera enseigné; & la seconde, qu'on quitte sans
„ peine & sans trop raisonner, les mauvaises ma-
„ ximes que l'on pourroit avoir prises dans des so-
„ ciétés différentes de la nôtre.

„ Il faut que l'esprit de ceux que nous voudrons

„ recevoir, soit capable de cette liberté si aimable, qui fait dire agréablement & librement ce „ qu'on pense; de cette raillerie belle & innocente, qui fait qu'on tourne les choses d'un biais „ tout-à-fait divertissant; de cette petite malice „ ingénieuse, qui fait qu'on surprend les personnes „ les plus spirituelles dans de certains endroits „ de leur conversation, qui les embarrassent un „ peu, & dont elles ne se tirent qu'après avoir donné beaucoup de plaisir.

„ Enfin, Madame, il faut que vos disciples „ ayent la conversation galante, & tout ce qui „ rend la société agréable & douce, sans que, „ pour quelque raison que ce soit, vous en receviez aucun, dont le visage & le discours soient „ armés d'une sévérité ridicule.

„ Il y doit avoir une fidélité entiere parmi „ ceux de notre Secte; c'est-à-dire, qu'on se parlera sincérement & tendrement, sans façon & „ sans grimace; qu'on verra souvent ceux qu'on aimera, & qu'on évitera ceux qu'on n'aimera pas; „ on travaillera de concert & sans cesse pour arracher les mauvaises maximes qui se sont glissées „ dans le monde; & l'on fera une guerre continuelle aux sots dont il sera permis de se divertir, quand par malheur on se rencontrera avec „ eux ».

Madame de Saliez a composé plusieurs Ouvrages en vers & en prose, qu'il suffit d'indiquer. Les premiers sont des paraphrases sur les Pseaumes; des devises pour le Roi, pour M. le Dauphin & pour Madame la Dauphine; un portrait de la même, en prose & en vers. Je n'en copierai qu'un seul morceau.

De tout tems on a disputé
En quoi précisément consiste la beauté :
Chaque Peuple a son goût ; les Nations diverses
Ont aussi divers sentimens ;
Les défauts & les agrémens,
Ne sont pas chez les Grecs ce qu'ils sont chez les Perses.
Il est pourtant certains appas,
Que l'Univers admire & ne dispute pas ;
Et ce présent des Dieux, ce charme incontestable,
Se voit dans l'objet que je peins.
Ma Princesse en tous lieux paroîtroit adorable,
Et le chef-d'œuvre de leurs mains.

Outre ces Poësies, Madame de Saliez a fait imprimer la *Comtesse d'Isembourg*, Princesse de Hohenzolern, Roman historique, qui a été traduit en plusieurs langues, entr'autres, en Allemand, & ensuite en Italien par la Princesse Capisati : elle a donné des réflexions chrétiennes ; des inscriptions tirées de l'Ecriture sainte pour les Arcs de triomphe dressés dans la Ville d'Albi le 22 Septembre 1700, dans la solemnité de la Translation des Reliques de Saint Clair Martyr, premier Evêque de cette Ville ; une relation de cette Translation en prose, avec quelques vers sur le même sujet. On la trouve dans le Mercure de Septembre 1700 ; une lettre sur l'Entrée de Monsieur Serroni, premier Archevêque d'Albi, à Albi 1679, dans le Mercure de cette année. Cette lettre ayant été critiquée, Madame de Saliez répondit par une Piece en vers ; une relation de l'Entrée de M. de Nesmond, Arche-

vêque de la même Ville, avec des vers sur le même sujet. Madame de Saliez dit dans cette Piece, qu'elle a fait aussi la relation de l'entrée de M. le Gouz de la Berchere. On trouve encore d'autres écrits de Madame de Saliez, dans les Mercures & dans d'autres Recueils de son tems. Elle a de plus composé un Roman historique, intitulé ; *les Princesses de Baviere, Isabelle & Marguerite* ; la premiere, fille du Duc Etienne, la seconde, fille d'Albert, Comte Palatin du Rhin, qui fut élu Empereur, lorsque Venceslas fut déposé ; toutes deux aimées par le Duc d'Orléans, frere du Roi Charles VI. Madame de Saliez est morte à Albi au mois de Juin de l'année 1730, dans un âge fort avancé.

Mademoiselle de Razilli, étoit d'une noble & ancienne famille de la Touraine. La Poësie faisoit son amusement ordinaire ; & l'on a imprimé un certain nombre de ses vers dans les Recueils de son tems. On y trouve beaucoup d'élégance & de naturel. Les deux Pieces les plus estimées sont un *Placet au Roi*, & des *Stances à Mr. le Duc de Noailles*. Le placet est précédé d'une Requête en prose ; dans laquelle elle expose au Roi la triste situation, où le peu de bien que sa famille lui avoit laissé, la réduisoit. M. de Noailles qui étoit son parent, se chargea de le présenter à Sa Majesté, qui lui accorda une pension de deux mille livres. Ce bienfait l'engagea à chanter plus d'une fois les Conquêtes de ce Prince. Il reste d'elle deux sonnets, l'un sur la résistance, l'autre sur la prise de Luxembourg. Mademoiselle de Razilli étoit en liaison avec la plûpart des beaux Esprits de son tems ; & elle est morte à Paris en 1704, âgée de 83 ans. On l'a nommée Calliope, parce qu'elle Mlle de Razilli.

n'a traité que des sujets héroïques. Pour vous donner une idée de son talent, je rapporterai son sonnet sur la prise de Luxembourg, parce qu'il a été fort vanté dans le tems.

Quel éclatant retour, quelle heureuse journée
Ramene triomphant l'invincible Louis !
L'Europe retentit de ses faits inouis
Et craint de succomber dessous sa destinée.
Luxembourg si long-tems à sa perte obstinée,
Vient de subir le joug de l'empire des Lis ;
Et Gênes, dans ses murs par le feu démolis,
Voit contre un tel courroux sa puissance bornée.
Rome ne vit jamais un plus pompeux retour :
Une double victoire embellit ce grand jour ;
Mais sur-tout le Vainqueur charme par sa présence :
Il plaît même aux vaincus qu'il a mis sous ses loix ;
Et les Peuples conquis disent tous d'une voix,
Que si l'on craint son bras, l'on aime sa clémence.

Mad. le Camus. Des amis de Madame le Camus de Melsons, femme du Conseiller d'Etat de ce nom, la menerent voir le beau portrait de Louis XIV par M. Mignard, & l'obligerent de faire elle-même en vers, le Portrait de sa Majesté, qu'elle leur envoya le lendemain. On le trouve dans plusieurs Recueils, ainsi que différentes autres Pieces de sa composition, qui lui ont fait un nom sur notre Parnasse. L'Epitaphe qu'elle composa pour M. le Duc de S. Agnan, & ses vers à Uranie, sont les seuls que je citerai.

Saint-Agnan finit une vie
Qui fut toujours d'honneurs & de plaisirs suivie ;
Mais laissons son éloge, il n'en a pas besoin :
Les filles de mémoire

Prendront pour lui le même soin,
Qu'il prit autrefois pour leur gloire.

A URANIE.

La probité, la vertu, le mérite,
La noblesse, l'honneur, l'esprit & la beauté,
Après avoir bien consulté
Pour faire une femme d'élite,
Joignirent avec eux & l'Amour & Venus,
Pour aller de concert en prier la nature.
Elle leur dit, vous êtes bien venus;
Nous ferons un chef-d'œuvre; & par les Dieux j'en jure.
Ainsi fut dit, ainsi fut fait.
Ils composerent donc ensemble
Cette femme qui vous ressemble;
Le Ciel y mit un esprit tout parfait;
L'Amour en la voyant parut fort en colere,
Et dit avec douleur;
Pourquoi lui donner l'air & les traits de ma mere
Sans qu'elle en ait aussi l'humeur?
Avec elle jamais je n'aurai rien à faire.
L'Honneur lui répondit, vous la verrez un jour,
Estimée en tous lieux & surtout à la Cour;
Sans vous, même elle sçaura plaire.
Par elle je pourrai triompher à mon tour;
Et je sçaurai vous faire taire.
L'Amour chagrin sortit avec fureur,
En cédant la place à l'honneur.
L'honneur resta près d'Uranie,
Et l'a toujours depuis fidellement servie.

Madame de Chevry, Religieuse de S. Pierre de Lyon, & fille d'un Président à la Chambre des Comptes de Paris, s'est fait connoître par un Poë- Mad. de Chevry.

me adressé à Louis XIV, sur ce qu'on ne peut lui donner un nom qui réponde à sa grandeur : tout ce que la fable a imaginé de plus grand, ce que l'histoire a jamais eu de plus parfait en Héros, est bien au-dessous de Louis le Grand dans cet éloge exagéré & hyperbolique. C'étoit le ton à la mode dans un siécle, où les Muses françoises avoient principalement consacré leurs talens à la flatterie.

Mlle de Puismirol. On a imprimé à Toulouse un Recueil de Poësies, composées par Mademoiselle Puismirol de Saint-Martin. Elles sont peu connues, & méritent peu de l'être.

Mlle Ricart. On a des vers adressées à la Reine d'Espagne, par Mademoiselle Ricart.

Mlle Ramiez. Mlle Ramiez, de la ville de Marseille, a traduit en François quelques Odes d'Horace.

Mlle de Sainte-Heleine. M. de Vertron qui connoissoit toutes les femmes célébres de son tems, & a recueilli plusieurs de leurs Ouvrages, donne les plus grands éloges à Madame la Comtesse de Sainte-Heleine, connue auparavant sous le nom de la charmante Mademoiselle de Longuevue. Sans faire mention d'aucun de ses Ecrits, il se contente de dire en général, qu'on ne pouvoit ni mieux parler ni mieux écrire.

Mlle Roland. Sans rien dire non plus de particulier des Ouvrages de Mademoiselle Roland, dont il vante fort la beauté, il lui adresse ces vers qui supposent qu'elle réunissoit plusieurs talens.

Par une douce voix, & par un teint de roses,
Enchanter tous les cœurs, gagner des prix en vers,
Sans peine & sans orgueil parler de toutes choses,
C'est être un ornement de ce vaste Univers.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

ELISABETH Sophie Cheron naquit à Paris en 1648, de Henri Cheron, Peintre en Email, de la Ville de Meaux, qui seconda la forte inclination que sa fille avoit pour le dessein. Son pere l'avoit élevée dans le Calvinisme; mais sa mere, Marie le Fevre, qui étoit Catholique, lui inspira ses sentimens; & Mademoiselle Cheron se convertit après une année de retraite dans la Communauté de Madame de Miramion, où elle fit abjuration entre les mains de M. de Poussé, Curé de S. Sulpice. Madlle Chéron. 1648.

Ses talens ne se bornerent pas à la connoissance du dessein; elle s'attacha à la Poësie; & elle fit imprimer une traduction en vers françois de plusieurs Pseaumes, que son frere, Louis Cheron, orna de figures gravées de sa main. Vous n'exigez pas de moi, Madame, que j'en rapporte des extraits; vous sçavez que depuis que le grand Rousseau a fait passer dans notre langue les richesses poëtiques de ces Cantiques sacrés, un Lecteur françois ne peut plus lire d'autre traduction que la sienne. Cependant, pour vous donner une idée du talent de notre Auteur pour la versification, & en même-tems, pour vous présenter un Ouvrage qui vous soit agréable, je vais copier ici un Poëme peu connu, qui valut à Mademoiselle Cheron une place dans l'Académie des *Ricovrati* de Padoue en 1699, sous le nom de la Muse *Erato*. Il est intitulé *les Cerises renversées*. On y trouve de la gaîté, de la facilité & du naturel.

CHANT PREMIER.

Je chante ce combat, où tout couvert de gloire,
Damon, près du Pont-Neuf, remporta la victoire;
Où son cœur généreux pour deux fois dix-huit sols,
Sçut d'un Peuple en fureur appaiser le courroux.
Muse qui du clocher de la Samaritaine,
Vis de loin ses exploits, viens animer ma veine;
Viens m'apprendre comment ce Héros indompté
Sçut mêler la prudence à la témérité:
Conte-moi le péril où se trouverent prises
Les Dames dont le char renversa les cerises;
Et dis-moi par quel art, Damon sçut ménager
La gloire du beau sexe, & vaincre le danger.
Le Soleil fatigué de parcourir le monde,
Précipitoit ses pas pour se plonger dans l'Onde;
Et déjà du Pont-Neuf les enroués Chanteurs,
Pour chercher à souper, quittoient leurs Auditeurs;
Lorsqu'en un char doré, deux Dames arrêtées,
D'une troupe insolente indignement traitées,
Porterent à Damon du spectacle surpris,
En lui tendant les mains, leurs regards & leurs cris.
Là, cent voix de fausset dans les airs confondues,
Leur crioient, payez-nous nos cerises perdues,
Que vos maudits chevaux, en voulant avancer,
Sur le pavé poudreux viennent de renverser.
Envain l'aimable Eglé, du désordre troublée,
De son char exhortoit la criarde assemblée;
Envain elle essaya contre ces furieux
L'art de persuader qu'elle a reçu des Dieux.
D'autre part la Discorde à la forte poitrine,
Prêtant des tons aigus à la troupe mutine,

Des Halles, du marché, par chemins différens,
De nouveaux bataillons épaississoient les rangs;
Damon voit le péril, entre au Champ de bataille,
Monte sur une borne : écoutez-moi, canaille,
Cria-t-il : on se tait. Chacun de tous côtés
Tient sur le harangueur ses regards arrêtés.
Tel on vit autrefois le Chantre de la Thrace,
Par ses divins accens suspendre sa disgrace,
Quand respirant le sang, le carnage & l'horreur,
Des femmes pour le perdre, accouroient en fureur;
Ou plutôt comme on voit sur les Mers orageuses,
Bruire & s'entre-pousser les vagues écumeuses,
L'eau se lancer en l'air, les Autans irrités
Exercer à l'envi leurs poumons agités;
Alors Neptune sort de ses grottes profondes,
Donne un coup de Trident, calme, applanit les Ondes;
Ainsi l'on voit Damon, en élevant sa voix,
Rendre muets d'un mot, cent gosiers à la fois.
Mutins, leur crioit-il, quelle brutale envie
Dans un combat douteux vous fait risquer la vie?
Aveugles, vous suivez un aveugle courroux :
Vous attaquez Eglé; quoi! la connoissez-vous!
Vous osez insulter son aimable cousine!
Pouvez-vous ignorer leur illustre origine?
Ah! si vous n'écoutez ni respect, ni raison,
Appréhendez du moins la mort ou la prison.
Le silence régnoit; & la troupe rétive,
A l'éloquent Damon se rendoit attentive,
Quand les rennes en main, le coupable Cocher
Profitant du sermon, commença de toucher.
La troupe, à cet aspect, reprenant sa furie,
Laisse-là le prêcheur qui se démene & crie.
Les Valets vainement occupent les chemins,

Pour former une digue à ce Peuple mutin.
Comme un torrent grossi par un nouvel orage,
Renverse arbres, rochers, qu'il trouve en son passage;
Tout de même l'on voit ce Peuple révolté,
De la gent bigarrée abbattre la fierté.
Mais c'est assez chanter, & pour reprendre haleine,
Allons rêver un peu sur les bords d'Hypocrene.

CHANT II.

Cependant la Discorde aux cheveux hérissés,
A grands coups de serpens hâtoit les moins pressés:
La crainte, la pâleur à ses ordres rendues,
Environnoient déjà les Dames éperdues;
Et pour fixer le char, en guise de crampons,
S'allongeoient mille bras à pattes de chapons.
Envain l'adroit Cocher, dégageant les portieres,
Fait claquer son fouet de diverses manieres;
Cent autres bras nerveux secondant les premiers,
En gagnant les devants, saisissent les Coursiers.
Telle on voit quelquefois sur la mer agitée,
Par deux vents opposés une nef arrêtée.
Les palefrois fougueux sous la main bondissans,
Rongeoient leurs freins dorés, d'écume blanchissans.
Champagne, l'Adonis des beautés subalternes,
Le Basque aux pieds légers, l'ornement des Tavernes,
Picard, la Fleur, & vingt que je ne nomme pas,
Dans ce combat fameux signalerent leurs bras.
Mais qui pourroit compter les cottes dégraffées,
Les collets déchirés, les têtes décoiffées,
Les claques, les soufflets, les coups de poings reçus,
Les coups de pieds donnés, bien plutôt qu'apperçus?
Alors on vit, dit-on, (n'importe qu'on le croie)
En l'air les mêmes Dieux qu'Homere vit dans Troie.

Là,

Là, s'avance Junon d'un pas grave & réglé,
Et d'abord prend parti pour la craintive Eglé :
Fuyez dans les Enfers, vaines terreurs, dit-elle ;
J'oppose à vos efforts ma présence immortelle.
D'autre part, la Discorde & le terrible Mars
Dans le parti contraire armoient de toutes parts ;
Quand Damon rebuté de perdre ses paroles,
Pour rendre le bon sens à tant de têtes folles ;
Il faut, je le vois bien, dit-il, joindre à la fois,
Pour mieux persuader, le geste avec la voix ;
Par ce bâton noueux, la raison mieux prouvée
Se fera respecter ; puis sa canne levée,
Il saute en bas, il court : la Déesse aux grands yeux,
Minerve, l'arrêtant ; quel transport furieux
T'agite en ce moment ! Ecoute, lui dit-elle ;
Voici le seul moyen de finir la querelle :
Ouvre ta bourse, cours ; & d'un pas diligent
Va-t-en trouver les Chefs ; offre leur de l'argent.
C'est ainsi qu'autrefois Priam quittant sa Ville,
Fut racheter Hector des mains du fier Achille.
Elle dit ; & Damon sans autre compliment,
Hausse la voix : parlons d'un accommodement :
C'est Minerve elle-même à présent qui m'inspire ;
Je paye le dommage, & que l'on se retire.
Pour la seconde fois les mutins confondus
Se taisent ; leurs esprits demeurent suspendus ;
A la tempête on voit succéder la bonace ;
Le silence banni vient reprendre sa place ;
Tel qui le poing levé répandoit la terreur,
Reste immobile & sent rallentir sa fureur ;
Tous étoient attentifs, quand un filou s'approche,
Et côtoyant Damon, met la main dans sa poche,
Tire la bourse, fuit, comme l'adroit chasseur,

Du jeune Lionceau diligent ravisseur,
Qui craignant le retour de la mere en furie,
Assure par sa fuite, & sa proie & sa vie.
Le Peuple de l'accord paroissant satisfait,
Veut voir joindre aussitôt la promesse à l'effet:
Tous entourent Damon; le captif équipage
Tout à coup délaissé, s'ouvre un libre passage;
Le prudent conducteur, du péril dégagé,
Touche les fiers coursiers, part sans prendre congé.

CHANT III.

Phœbus prêt à finir sa brillante carriere,
Lançoit obliquement quelques traits de lumiere;
Des nuages confus la vaste obscurité
De ses derniers rayons éteignoit la clarté.
Eglé fuyoit alors, du danger garantie,
Et laissoit à Damon achever la partie;
Pendant qu'autour de lui, mille bras avancés
Demandoient à la fois d'être récompensés:
Il fouille en son bourson, n'y trouve rien, se trouble;
Il cherche dans sa poche; encor moins, pas un double;
Il cherche en l'autre poche, & dedans & dehors:
Visite, tout confus, & veste & justaucorps,
Reitére vingt fois sa recherche frivole:
L'étonnement s'accroît, lui coupe la parole;
En cet état douteux il ne sait que choisir.
Fuir seroit le plus sûr, La peur le vient saisir;
Il demeure stupide en sa triste avanture.
La tourbe s'en émeut, parle bas, puis murmure,
Puis éléve la voix & redouble les cris.
Minerve accourt: Damon rappelle ses esprits,
Cherche à se dégager de la troupe profane,
Fait sur les plus hâtés pleuvoir des coups de canne;

Il se bat en retraite, & gagnant le terrein,
Minerve à reculons le conduit par la main;
Il attrape le Quai: là, réside un Libraire,
Des nouveautés du tems riche dépositaire;
On y voit chaque jour, sur les bords étalés,
De maint & maint Auteur les titres empoulés;
C'est-là que s'arrêtant, d'une guerriere audace,
Damon aux plus hardis fait déserter la place.
La Déesse l'anime en ce pressant besoin,
Guide ses coups, les pousse & de près & de loin:
Tel assailli de chiens, lassé, mis hors d'haleine,
Est un sanglier fier acculé contre un chêne,
Qui rappellant sa force en ce dernier combat,
A grands coups de défense atteint, déchire, abbat;
Ainsi combat Damon; quand la foule imprudente
Renverse, en se poussant, la boutique sçavante;
Deux cens volumes neufs, en un tas ramassés,
Du parapet dans l'eau se trouvent dispersés;
Vieux & nouveaux, tout tombe; & le triste Libraire
Voit voltiger en l'air son dernier exemplaire.
O fortune ennemie, où me vois-je réduit!
Jours malheureux, dit-il, plutôt funeste nuit!
O mes galans Auteurs abîmés dans la Seine,
Ecoutez mes regrets, venez finir ma peine!
Auteurs qui du bon sens renfermiez les trésors,
Qui sortant du Palais veniez parer nos bords,
Pourquoi précipités jusqu'aux plus creux de l'onde,
N'êtes-vous pas témoins de ma douleur profonde?
Quel magique pouvoir dans le siécle avenir,
De vos noms oubliés fera ressouvenir?
Ainsi se lamentoit le malheureux Libraire;
Telle on voit Philomele en un bois solitaire,
Faire entendre aux échos par ses douloureux cris

Qu'un cruel Laboureur a ravi ses petits.
Mercure en ce moment vers la voute étoilée,
Pour boire le nectar reprenoit sa volée ;
Quand l'oreille attentive à ses lugubres sons,
Il reconnoît la voix d'un de ses nourrissons :
Sa tendresse s'émeut : du Ciel, il envisage
Du malheureux Marchand, le désastreux naufrage ;
Il descend pour calmer l'excès de son ennui,
Et d'un vol suspendu plane au-dessus de lui.
Le Marchand l'apperçoit : favorable Mercure,
Equitable témoin de ma triste aventure,
Cria-t-il, tu me vois accablé de douleurs ;
Si jamais des Marchands tu fus le protecteur,
Sois aujourd'hui sensible au coup qui me désole.
Mercure gravement prend alors la parole.
Je sai quelle est ta perte ; & j'en ai du regret ;
Mais du sort ennemi c'est l'injuste décret :
Ces chefs-d'œuvres galants dont tu pleures l'absence ;
Périssent presque tous au point de leur naissance,
Avortons malheureux, dont le brillant destin,
Comme aux plus belles fleurs ne dure qu'un matin ;
Va donc, sans frapper l'air de tes plaintes funestes,
De tes Auteurs noyés pêcher les tristes restes ;
Descends : mais qu'apperçois-je ? ô prodige nouveau !
J'en revois quelques-uns qui reviennent sur l'eau ;
Le nombre en est petit ; vois-tu comme à la nage,
Un favorable vent les repousse au rivage ?
Le reste sous les flots demeure enseveli,
Et justement mérite un éternel oubli :
Mais ne t'afflige point d'une perte légere ;
Les bons sont échappés, j'y vais mettre l'enchere,
Et devant que la Lune ait montré son croissant,
Un seul pour le profit t'en vaudra plus de cent.

Minerve cependant du danger allarmée,
Pour dégager Damon, parle à la Renommée;
Il nous faut de l'argent, Damon en a promis,
Lui dit-elle; dépêche, avertis ses amis,
Qu'ils viennent promptement, si son péril les touche.
La Déesse aux cent voix met la trompette en bouche,
Fait retentir au loin les échos redoublés.
Parmi les Spectateurs de tous lieux assemblés,
Un ami de Damon l'entend, accourt, se presse
Des coudes & des poings écarte, fend la presse,
Prends courage, Damon, dit-il, je viens t'aider
Te faut-il de l'argent? Tu n'as qu'à demander.
Minerve alors s'approche & lui parle à l'oreille.
Il lui donne sa bourse : ô subite merveille!
Cette paix où les Dieux travailloient vainement,
La moitié d'un écu l'a faite en un moment.

Un autre Ouvrage de Mademoiselle Cheron, est une traduction de l'Ode latine de l'Abbé Boutard, contenant la description de Triannon. Cette fille célebre joignoit la musique à ses autres connoissances; & Louis XIV, pour récompenser tant de différens talens, lui accorda une pension de cinq cens livres.

Tous les gens de lettres étoient ses amis, & se rassembloient chez elle. M. de Piles a souvent admiré l'assemblage de ses rares qualités; il s'étoit retiré exprès dans sa maison, pour s'entretenir avec elle du bel art de la Peinture. Son esprit orné & naturellement enjoué se prêtoit volontiers à toutes sortes de conversations; elle sçavoit s'ajuster à la portée de chacun, faisant valoir le mérite des autres sans affecter de faire paroître le sien. Elle peignoit les portraits de ses amis, ou pour leur en

faire présent, ou pour les placer dans son cabinet? » j'ai, disoit-elle, en leur absence le plaisir de » m'entretenir avec eux ».

Mademoiselle Cheron peignoit également l'histoire & le portrait; & ses portraits même étoient toujours traités allégoriquement; c'est ce qu'on appelle portrait historié. Elle dessinoit beaucoup d'après l'antique, & surtout d'après les pierres gravées; talent que peu de personnes ont possédé comme elle. Le célebre le Brun lui procura un honneur singulier, en la faisant associer à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture. Ses Tableaux d'histoire sont une Fuite en Egypte; Cassandre interrogeant un Génie sur la destinée de Troye; Jesus-Christ au Tombeau; S. Thomas d'Aquin, & un grand portrait de M. de Perefixe, Archevêque de Paris, placé dans les Ecoles des Jacobins de Paris, rue S. Jacques; avec quantité de grands portraits historiés, répandus dans différentes maisons. Le seul qui nous reste de Mad. des Houlieres, est de la main de Mlle Chéron.

Cette fille sçavante se maria à l'âge de soixante ans, à M. le Hay, Ingénieur du Roi, qui n'étoit guères plus jeune qu'elle. Ce mariage philosophique n'avoit d'autre but, que d'avantager son mari, qu'elle estimoit depuis long-tems; le soin de ses biens, qui étoient assez considérables, y entroit pour quelque chose. On lui entendit dire en sortant de l'Eglise : » nous voilà donc mariés, » Monsieur; à la bonne heure : l'estime séparée » de l'amour ne nous en demande pas davantage; » & elle lui tint parole.

L'avanture du Poëme des Cerises étoit arrivée à M. le Hay son mari & à elle.

Elle mourut à Paris en 1711, âgée de soixante-trois ans, & fut enterrée à Saint Sulpice.

L'Abbé Bosquillon a fait ces quatre vers pour mettre au bas d'un portrait de Mademoiselle Cheron :

De deux talens exquis l'assemblage nouveau
Rendra toujours Chéron l'ornement de la France ;
Rien ne peut de sa plume égaler l'excellence,
Que les graces de son pinceau.

C'est ici le lieu, Madame, de vous parler de plusieurs femmes, contemporaines de Mademoiselle Chéron, & connues dans le dernier siécle, par quelques Ouvrages de Poësie. Je vous préviens qu'ils ont presque tous pour objet les louanges de Louis XIV, ou les éloges de quelque Prince ou Princesse de sa Cour. Le mérite de ces sortes d'écrits disparoît presque toujours avec les personnes respectables pour lesquelles ils sont faits. Vous seriez donc, Madame, médiocrement satisfaite de toutes ces petites Pieces ; & je pense qu'il suffira de vous les indiquer, & de vous en faire seulement connoître les Auteurs.

Louise Anastasie Serment, fille sçavante de Grenoble en Dauphiné, avoit beaucoup d'esprit, & possédoit les langues anciennes. Quinault la consultoit comme sa Muse choisie. Elle souffrit beaucoup d'un cancer qui lui faisoit désirer ardemment la mort. Elle la pressoit même par ses vers, de la délivrer des maux cruels qui la tourmentoient. Nous avons d'elle un sonnet sur la grossesse de Madame la Dauphine ; un Dialogue à la gloire de cette Prrincesse ; & quelques lettres sur des sujets de galanterie. Voici ce qu'elle dit dans une de ces lettres. » Je suis persuadée que si les » Belles sont cruelles, c'est pour des audacieux & Madlle Serment.

» des téméraires que leur insolence expose juste-
» ment à leur haine. Si elles sont insensibles, est-
» il quelqu'un sous le Ciel, dont l'orgueil soit as-
» sez grand pour pouvoir concevoir une espérance
» raisonnable de les rendre sensibles pour soi, &
» de toucher leurs cœurs? Elles sont impitoyables,
» il est vrai ; mais j'avoue avec vous, Monsieur,
» que ce n'est que pour ceux, que des tourmens
» imaginaires, ou des désirs un peu trop inso-
» lens en rendent indignes, & qui souhaitent
» d'elles une pitié qui les désespéreroit, s'ils la
» trouvoient commune, & s'ils les en croyoient
» capables pour d'autres que pour eux. De quelle
» injustice peut-on accuser ces sages beautés? Est-
» il quelque service assez grand pour exiger d'el-
» les quelque récompense? Les moindres effets
» de leur reconnoissance ne seroient-ils pas infi-
» niment au-dessus de tout ce qu'on peut méri-
» ter d'elles? En un mot, peuvent-elles donner
» moins qu'elles ne doivent? Ces Amans force-
» nés les accusent de fierté : mais cette fierté, bien
» loin d'être blâmable, est digne de louanges ; la
» connoissance qu'elles ont de leur mérite les
» rend justes & raisonnables, sans que l'amour
» propre y ait part ».

Mad. & Mlle Dourlens.

Madame Houlier Dourlens & Mademoiselle de Chance Dourlens sa fille, ont tenu un rang parmi les femmes qui ont célébré la famille Royale. La mere a fait une Anagramme qui, par sa singularité, mérite d'être rapportée, ainsi que le Dixain, qui en est comme l'explication.

ANAGRAMME

Louis, le Dauphin de France, l'Epoux de Marie-Anne-Chrétienne-Victoire, Princesse de Baviere.

On trouve dans ces paroles, celles qui suivent.

Journée concertée de Dieu : cher Himenée, va ; le bien du Peuple François naîtra de tes plaisirs.

DIXAIN.

Qu'on parlera de toi, glorieuse *Journée*,
Où l'on vit ces grands cœurs s'allier en ce lieu ;
Et qu'on jugera bien, qu'étant si fortunée
Chacun de tes momens fut *concerté de Dieu !*
Heureux donc mille fois ! heureux *cher Himenée* ;
Poursuis de ces Amans la douce destinée ;
Couronne leurs amours, contente leurs desirs ;
Va, ne crains rien ; le Ciel à leur gloire préside ;
Car *du Peuple François le bien* le plus solide,
Au rapport de leurs noms, *naîtra de tes plaisirs.*

Mademoiselle de Chance a fait pour le Roi, pour Madame la Dauphine, pour la Princesse de Conti, & pour d'autres personnes, des Sonnets, des Rondeaux, des Bouts-rimés que vous pouvez vous dispenser de lire.

Mademoiselle Bernard de Lyon prononça en 1694, en présence des Administrateurs de l'Hôpital de cette Ville, avec beaucoup de grace & de succès, le Panégyrique de Sainte Catherine. Mlle Bernard.

La Présidente de Bretonvilliers a composé une Comédie en proverbes, des Contes, des Poësies galantes & sérieuses, & des Devises. Elle étoit de l'Académie des *Ricovrati*, & y fut surnommée l'*Admirable*. Mad. de Bretonvilliers.

Mad. d'Armançai.

Madame d'Armançai, fille de M. Sabatier, Gentilhomme de Provence, a fait pour M. le Duc de Chartres, depuis Duc d'Orléans, Régent de France, une Piece de vers, où les quatre Saisons de l'année parlent à ce Prince. On lit encore dans le Mercure de Juillet de l'année 1684, une lettre en prose & en vers qu'elle adressa à Madame Royale.

Mad. de Plat-Buisson.

On trouve dans quelques Recueils, des vers de Madame de Plat-Buisson sur la naissance de M. le Duc de Bourgogne, pere du Roi. Mademoiselle de Scudéri a aussi inséré dans ses conversations, des Poësies de Madame de Plat-Buisson. Voici quatre vers qui ont été faits pour elle.

Peut-on avoir plus de mérite,
Plus de prudence & de conduite,
Plus de rime & plus de raison
Qu'en a l'illustre Plat-Buisson?

Madame de Roque-Montrousse.

Madame de Roque Montrousse, de Carpentras, a traduit en vers latins, un Dialogue sur les premieres Conquêtes de M. le Dauphin, une devise à la gloire du même Prince, & des vers sur la mort de Madame des Houlieres. Cette femme sçavante possédoit la Géométrie & les Belles-lettres, & principalement la Langue latine. Les Mercures du tems sont remplis de ses traductions d'Ouvrages françois en vers latins, & des Odes d'Horace en vers François.

Mad. Mazel.

Le Siége de *Mons*, fait par Louis XIV, a été célébré par Madame Mazel. Elle dit au Roi de modérer l'ardeur qui l'expose aux dangers; & elle finit par ces deux vers:

Ne vous suffit-il pas que votre ennemi tremble,
Sans faire trembler vos Sujets ?

M. de Vertron, grand Partisan du beau sexe, & grand Admirateur de Louis XIV, répondit à Madame Mazel par ce jeu de mots :

L'avis que vous donnez en vers
Au plus grand Roi de l'Univers,
Charme nos cœurs & nos oreilles ;
Et vous dites *Mons* & merveilles.

Mademoiselle d'Alerac, fille de M. le Marquis de la Charce, de l'illustre Maison de la Tour-d'Auvergne, a aussi célébré la prise de la Ville & de la Citadelle de Gand ; Mademoiselle Roland, la révocation de l'Edit de Nantes ; & Mademoiselle Sibut, les louanges de Madame la Dauphine. Cette derniere étoit de Lyon, & réussissoit dans les devises. Mademoiselle d'Alerac, dont je viens de parler, avoit une sœur aînée appellée Mademoiselle de la Charce, qui étoit aussi une fille de mérite. M. de Vertron a dit de ces deux sœurs illustres : Mlle de la Charce. Mlle Roland. Mlle Sibut.

Par la prudence & la valeur
La Charce surpasse Clélie.
Par l'esprit & par la douceur
D'Alerac surpasse Télie.

On trouve plusieurs lettres de Madame de Scudéri, Belle-sœur de la Demoiselle célebre de ce nom, imprimées parmi celles de M. le Comte de Bussy Rabutin. Mad. de Scudéri.

Madame la Comtesse de Saint Mayolle a tra- Saint-Mayolle.

duit de l'italien en françois, un livre intitulé la République de Naples.

Mad. de la Valiere. Nous avons de la célebre Madame de la Valiere, Religieuse Carmelite à Paris, des réflexions sur la Miséricorde de Dieu, que toutes les ames Chrétiennes doivent lire avec attention.

Mlle de S. André. Mademoiselle de Saint André a fait en vers la description de la Chapelle de Sceau, & l'Hyver de Versailles.

Mlle. Sauvage. Mademoiselle le Sauvage a souvent disputé le prix proposé par l'Académie des Jeux Floraux à Toulouse. C'est d'elle qu'on a dit :

On dit dans notre voisinage
Que vous avez un beau débit ;
Qu'avec votre enjouement vous êtes toujours sage ;
Que sans orgueil vous avez de l'esprit ,
Et qu'enfin vous n'avez que le nom de *Sauvage*.

Mad. de Comeige. Madame de Comeige a fait une Tragédie qui a pour titre *Mahomet*.

Mlle Castille. Il y a dans un des Mercures du dernier siécle, une traduction en vers de la neuvieme Ode d'Horace, *donec gratus eram*, par Mademoiselle Castille, née à Paris. Elle a aussi fait des vers sur la Comete de l'année 1680.

Mlle de Boissangers. Mademoiselle de Boissangers a eu un génie particulier pour la composition des Enigmes.

Mad. Dorieux. On a des réflexions sur les Pseaumes par Madame Dorieux, Religieuse.

Mlle de S. Quentin. Mademoiselle de Saint Quentin, fille d'un sçavant Avocat au Parlement, a donné au public un *Traité* qui a fait beaucoup de bruit dans le tems, *sur la possibilité de l'immortalité corporelle*, avec

une réponse aux objections qui lui ont été faites. Elle étoit très-versée dans la Philosophie de Descartes. M. de Vertron a dit :

Qui cherche en tout la vérité,
Qui raisonne si bien & des corps & des ames,
D'un commun jugement des hommes & des femmes,
Mérite l'immortalité.

Dans un Recueil intitulé le *Triomphe de la Violette*, par M. Robert Toussain, de Toulouse, on trouve des Piéces de Poësie, par Mademoiselle de Verdier, de la même Ville. Mlle. de Verdier.

La connoissance des Langues Latine & Italienne, étoit très-familiere à Mademoiselle Dupré. Elle étoit aussi très-versée dans la Philosophie de Descartes ; & écrivoit aussi bien en Vers qu'en Prose. Voici quatre Vers que lui adresse le galant M. de Vertron. Mlle Dupré.

Avec mille talens Dupré n'a point d'orgueil.
Son esprit est charmant ; sa science est profonde :
Et sa sagesse enfin lui fait voir d'un même œil
Ce qui fait le repos, ou le trouble du monde.

Mademoiselle Feuillet, niece du fameux Chanoine de S. Clou, de ce nom, a fait ou traduit en François plusieurs Ouvrages de piété. Mlle Feuillet.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

Mad. de Saint-Martin.

JE ne puis, Madame, vous rien dire de la naissance, de la vie, ni de la personne de Madame de Saint Martin. Tout ce que je sçais, c'est qu'elle a commencé un Roman qu'elle n'a pas fini, & dont il y a trois petites parties dédiées à Madame la Dauphine. Il s'agit de quelqu'avanture peu intéressante de la Cour de Louis XIV. Les Personnages sont Diane & son Amant Arsanide, Darsine, Olinde, Charmeli. Quant à la Reine de Lusitanie, qu'on appelle Daumalinde, il n'en est presque pas question ; seulement Diane, Darsine & Olinde s'intéressent à cette Princesse, parce qu'elles l'ont vue à la Cour. Un Cavalier vient, on ne sçait d'où, se présenter à ces femmes qui lui demandent des nouvelles de cette Reine : & à cette occasion, il en raconte l'histoire ; c'est-à-dire, comme elle naquit, comme elle fut élevée, comme elle fut mariée au Roi de Lusitanie ; du reste cette Princesse, qui sans doute auroit joué un grand rôle dans le Roman s'il eut été achevé, y est absolument négligée & mise à l'écart. Les autres personnes sont dans une maison de campagne ; elles y voient de belles Statues ; une entr'autres les frappe ; c'est celle d'une certaine Lindamire à qui Darsine a des obligations ; & voilà qu'on nous raconte les avantures de cette Lindamire & d'un certain Palmiris son Amant ; mais elles n'ont rien qui intéresse.

Il est ensuite parlé figurément de l'amour de Louis XIV pour la Niece du Cardinal Mazarin

qu'on appelle ici Marsinide pour Mancini, de même que le Duc d'Orléans y est nommé le Prince Loreni. Une autre histoire est celle d'Ardante & de Linxe, une troisieme d'Arsilonix & de Darsiné, qui ne sont point finies. Le dénouement est réservé pour les volumes qui sont à faire.

Cependant, Madame, pour que ma lecture ne vous soit pas absolument inutile, voici quelques pensées que j'ai recueillies.

» Il ne dépend pas de nous d'aimer qui l'on » veut; c'est au cœur qu'appartient le droit du » choix, dont il ne se départ jamais; & il est ja- » loux des loix que la raison lui voudroit imposer. » Pour montrer son pouvoir, il en fait souvent fai- » re de bisarres, où l'on connoît aisément qu'elle » n'a point de part.

On est frappé de la ressemblance de cette citation avec les vers d'une cantate de Rousseau, (Circé) qui fut faite long-tems après ce Roman;

> Ce n'est point par effort qu'on aime;
> L'Amour est jaloux de ses droits;
> Il ne dépend que de lui-même;
> On ne l'obtient que par son choix;
> Tout reconnoît sa loi suprême,
> Lui seul ne connoît point de Loi.

Autre pensée de Madame de Saint Martin: » C'est une qualité qui se trouve rarement aux » Princes, que la pitié; car comme les peines & » les traverses arrivent difficilement jusqu'à eux, » il est presqu'impossible qu'ils sentent en autrui » ce qu'ils n'ont point senti en leurs personnes, &

» qu'ils ſoient ſenſibles aux récits des ſouffrances qui leur ſont inconnues ».

» Les Amans cherchent à ſe flatter dans leurs paſſions. L'exemple de tant d'hommes qui ont été aimés, dont les premieres déclarations avoient été rejettées avec mépris, les encouragent & leur perſuadent qu'en amour, la meilleure maniere eſt celle de perſévérer, & que ſouvent l'habitude fait ce que l'inclination a refuſé de faire ».

Comme tout ce Roman conſiſte preſqu'en converſations & en récits de gens qui racontent des aventures, voici ce qu'un des principaux perſonnages, nommé Charmely, vient dire à la compagnie. Il la raſſure d'abord ſur ce qu'il a ſon habit teint de ſang en pluſieurs endroits. Ce ſang étoit celui d'une Belle qui l'avoit rendu témoin de ſon cruel déſeſpoir. » M'étant levé, dit-il, plus matin qu'à l'ordinaire, & ayant connu par le ſilence qui régnoit dans le Château, que tout le monde y jouiſſoit d'un paiſible repos, j'ai cru que je pouvois donner quelques heures à la promenade avant qu'il fit jour chez vous, Meſdames; j'ai monté à cheval & ſuis entré dans le Parc; j'ai ſuivi cette grande allée qui conduit dans la forêt, où charmé de ſa beauté & de l'air tempéré que l'on y reſpire, je m'y ſuis inſenſiblement oublié; & rempli de penſées qui m'occupoient entierement, je me ſuis laiſſé conduire au hazard. J'ai été retiré de ma rêverie par la vue d'un petit Temple ruſtique, à la porte duquel je me ſuis trouvé. J'ai deſcendu de cheval; & l'ayant attaché à un arbre, je ſuis entré dans ce ſaint lieu, où j'ai cru d'abord entendre une voix de

» de femme qui m'a semblé ne m'être pas incon-
» nue. Poussé de curiosité de sçavoir ce qu'elle
» pouvoit chercher si matin en ce lieu solitaire,
» je me suis approché doucement de l'endroit où
» je croyois l'entendre parler ; & m'étant mis
» derriere une grille dont la petitesse des ouver-
» tures empêchoit que l'on ne me vît, j'ai apper-
» çu une jeune personne magnifiquement vêtue,
» qui parloit d'action à cet Inconnu que nous
» rencontrâmes hier. Vous ne sçauriez, lui a dit
» cette Belle, vous justifier des chagrins que vous
» m'avez causés. Hélas ! que cette infidélité dont
» vous vous plaignez coûte cher à mon cœur ! Elle
» s'est arrêtée pour essuyer quelques larmes. L'in-
» connu m'en a paru touché ; & levant les yeux au
» Ciel : ô vous, s'est-il écrié, qui avez permis
» qu'elle me fût infidelle, que ne m'avez-vous
» fait un cœur qui la pût haïr : puis regardant
» cette Belle affligée dont ces dernieres paroles
» avoient paru redoubler la douleur : non, Ma-
» dame, je vous le dis avec peine, tous vos char-
» mes ne sçauroient effacer de mon cœur cette
» cruelle impression qui trouble mon repos. Est-
» il possible, Seigneur, a répondu cette belle per-
» sonne, que toute ma tendresse ne puisse arra-
» cher de votre cœur ce cruel souvenir ; &, s'il
» est ainsi, inutilement m'exposé-je au mépris
» que doit attirer sur moi l'action que je fais au-
» jourd'hui. Je dois mon sang à sa réparation ; je
» le sens qui s'irrite d'être encore dans mes vei-
» nes : après la foiblesse que j'ai eue de vous ai-
» mer, je le donnerai moins à votre ingratitude,
» qu'à la honte d'avoir laissé toucher mon cœur.
» A ces mots elle se leve, sort du Temple ; l'In-
» connu court après elle. Voulant voir ce que de-

» viendroit cette avanture, je me disposois à les » suivre lentement, quand j'ai été obligé de dou- » bler le pas, attiré par des cris que faisoit l'In- » connu qui étoit déjà à l'entrée du bois; j'ai » couru à l'endroit où je l'entendois, & où j'ai vu » un pitoyable spectacle : cette belle couchée au » pied d'un arbre, toute couverte de son sang, » l'Inconnu à genoux près d'elle, qui lui tiroit un » poignard du sein, en lui disant : Serasie, aimable » Sérasie, que ne perciez-vous le cœur de cet in- » grat, & que n'épargniez-vous une vie si belle ? » Hélas ! malheureux que je suis, devois-je en- » visager une plus grande félicité, que celle d'être » à la charmante Serasie? Indigne de voir le jour, » c'est toi qui lui as plongé le poignard dans le » sein; meurs, tigre, meurs : il se feroit percé » du même fer, si je ne m'étois opposé à son fu- » neste dessein. Au désespoir de voir l'obstacle » que j'y apportois, il m'a dit : cruel, que mon » mauvais sort a conduit en ces lieux, crois-tu » me faire vivre après ce que tu vois ? Il la faut » secourir, lui ai-je dit, & ne point s'abandon- » ner au désespoir comme vous faites. A ces » mots, je me suis approché d'elle pour lui ban- » der sa plaie, & lui ai mis dans la bouche d'une » essence dont j'avois heureusement une petite » fiole sur moi. Cette liqueur a rappellé ses es- » prits & lui a redonné des forces. L'Inconnu » étoit dans un état que je ne puis vous représen- » ter; il lui tenoit une de ses mains qu'il arrosoit » de ses larmes, lui disant les choses du monde » les plus tendres & les plus passionnées : elle m'a » paru peu sensible à ces marques d'amour; & le re- » gardant avec une fermeté qui m'a surpris, vos » larmes, lui a-t-elle dit, sont à contre-tems,

» Allez pleurer l'infidélité qui vous a été faite, & » me laissez jouir d'un repos que vous ne pouvez » plus troubler que par vos importuns empresse- » mens. En achevant ces mots, elle m'a tendu la » main pour lui aider à se relever; & appuyée sur » mon bras & sur celui de l'Inconnu dont elle pa- » roissoit recevoir cet office avec répugnance, elle » est arrivée au Temple, où elle a été reçue des » Vestales avec beaucoup de tendresse & de dou- » leur de la voir en cet état. Elle leur a dit le des- » sein qu'elle avoit de rentrer dans leur maison. » L'Inconnu m'a paru outré de la résolution qu'el- » le en avoit prise. Il a fait ce qu'il a pu pour la » lui faire changer; mais ses efforts ont été inu- » tiles. Elle m'a remercié en peu de mots des » soins que j'avois pris, m'a demandé de ne » point juger d'elle par ce que je venois de voir; » puis se tournant vers l'Inconnu, elle a dit: Je » n'aurois pas cru que l'on pût venir en si peu de » tems d'une forte passion à l'indifférence. Elle » est entrée dans la maison des Vestales en ache- » vant ces mots: je n'ai point voulu quitter ce » lieu que je n'aie sçu ce que les Chirurgiens » diroient de sa plaie. J'ai appris avec joie, qu'el- » le n'étoit point dangereuse; que le poignard » ayant rencontré une côte, n'avoit qu'entamé » la peau, & que son plus grand mal étoit le » sang qu'elle avoit perdu. Je voulois persuader » à l'Inconnu pour qui j'ai de l'estime, de quitter » ce lieu où il ne pouvoit la voir; je lui ai même » offert de le mener dans un Château qui en » étoit proche, d'où il pourroit en apprendre des » nouvelles à tous momens, étant persuadé, Ma- » dame, dit-il à Darsine, que vous l'auriez re- » çu avec ces airs gracieux qui charment tous

» ceux qui vous approchent. »

Vous vous doutez bien, Madame, que Charmely fut prié de faire ses efforts pour joindre l'Inconnu, & pour l'engager à venir au Château. En effet il le trouva le jour même, & n'omit aucune des raisons qui pouvoient le persuader. Voici la fin de leur conversation que je ne rapporte, que parceque c'est aussi la fin de la troisieme partie du Roman. » Ma douleur, dit l'Inconnu, est aussi vi-
» ve que le premier jour ; & le tems, loin de
» la diminuer, n'a servi qu'à me faire envisager
» la grandeur de ma perte, & à m'y rendre plus
» sensible. Mais, Seigneur, une affaire pressante
» qui me contraint de m'éloigner de vous, m'o-
» blige à différer le récit que j'ai dessein de vous
» faire. Il y va de la gloire de la belle personne
» que vous avez conduite ce matin chez les Ves-
» tales. Je serois indigne de votre estime, si je tar-
» dois à lui rendre l'office qu'elle attend de moi :
» permettez qu'en vous quittant, j'emporte l'es-
» pérance de vous revoir ; marquez-moi le jour,
» le lieu où je pourrai vous rencontrer, je m'y
» rendrai de quelque part du monde où je sois.

» Je m'étois flatté, Seigneur, interrompit Char-
» mely, de jouir plus long-tems de votre vue.
» J'avois même espéré vous pouvoir conduire
» dans un lieu où vous auriez trouvé de quoi
» charmer une partie de vos ennuis. Je me rends
» avec peine aux raisons qui vous obligent de
» vous éloigner, & de me différer le plaisir que
» vous m'aviez fait espérer : mais si l'affaire qui
» vous appelle ailleurs, peut être terminée dans
» huit jours, & que vous vouliez vous trouver à la
» même heure au lieu où nous sommes, je m'y
» rendrai. L'Inconnu le lui promit ; & ils ne se sé-

» parerent qu'après s'être donné de part & d'autre » des assurances d'estime & d'amitié ».

L'Auteur semble annoncer des détails intéressans ; & l'on est fâché que l'Ouvrage ne soit point achevé. Vous voyez, Madame, que ce n'est pas de nos jours seulement, qu'on laisse imparfaits des Romans commencés ; MM. de Marivaux & Crébillon ne sont pas les premiers à qui on ait fait de pareils reproches.

Si Madame de Saint Martin ne nous est connue que par son Roman, celle dont je vais vous parler, Madame, porte un nom qui a eu la plus grande célébrité. Catherine Descartes, Niéce du plus grand de nos Philosophes, & fille d'un Conseiller au Parlement de Bretagne, soutint dignement la mémoire de son oncle, par son esprit & son sçavoir. C'est à sa gloire que quelques-uns ont publié que l'esprit du grand Descartes étoit tombé en quenouille. Elle écrivoit bien en vers & en prose : il y a en particulier deux Piéces de Poësies que l'on vante fort, & qui, par cette raison, méritent d'avoir ici une place. L'une est la *relation de la mort de Descartes* en prose & en vers ; l'autre est intitulée, *l'Ombre de Descartes* à Mademoiselle de la Vigne, fille sçavante, dont je vous ai parlé avec les éloges qu'elle mérite. La premiere est l'ouvrage le plus considérable de Mademoiselle Descartes. Je crois, Madame, que vous y trouverez de l'esprit & de la délicatesse. La voici telle qu'elle est imprimée dans un Recueil de vers choisis, fait par le P. Bouhours.

Mlle Descartes.

» S'il vous prend envie de sçavoir pourquoi » je m'avise de faire mourir mon Oncle quarante ans après sa mort, j'ai à vous dire que » c'est la révocation de l'Edit de Nantes qui en

» est cause. Il a passé par cette ville un vieillard ;
» qui sçachant que j'étois niéce du Philosophe
» Descartes, m'embrassa de bon cœur, & me dit
» qu'il étoit à Stokolm quand mon Oncle mou-
» rut. C'est un Ministre qui alloit s'embarquer
» à Saint-Malo, pour l'Angleterre. Il me parla
» tant de cette mort, que je crois que c'est lui
» qui a fait la Relation que je vous envoie ;
» car je tiens de lui tout ce que j'y ai mis.

Christine jouïssoit d'une éclatante estime ;
Sa beauté, son esprit & son sçavoir sublime,
Des Sçavans de l'Europe étoient l'étonnement,
Et des Rois empressés le doux enchantement.
Les Langues d'Orient & mortes & vivantes,
Celles de l'Occident vulgaires & sçavantes,
Etoient dans sa mémoire avec ce qu'elles ont
De sçavant, de poli, de rare & de profond.
Mais quand sur la Physique elle fut parvenue,
Jusqu'où n'arriva point sa pénétrante vue?
Toutefois deux écueils dans cette vaste mer
Virent ce grand génie en péril d'abîmer.
L'aimant, dont les côtés aux deux pôles répondent,
Et qui l'esprit humain & la raison confondent ;
L'un semble aimer le fer, & l'autre le haïr :
Si l'un sçait l'attirer, l'autre le fait fuir :
La Mer, dont elle voit tantôt le sable aride,
Et tantôt inondé par l'élément liquide :
Ce réglé changement, écueil de la raison,
Indépendant des tems, des vents, de la saison,
De Christine épuisoit le merveilleux génie.
Tout ce qu'en tous les tems dit la Philosophie,
Aristote, Platon, Démocrite, Gassend,
Offrent à cette Reine un secours impuissant :

Elle en connoît le foible ; & sa recherche vaine
Augmente son ardeur & redouble sa peine.
Quel sort pour ce grand cœur, dans son espoir trompé,
Du désir de sçavoir sans relâche occupé !
Un jour l'esprit rempli de ce dépit funeste,
Elle crut voir paroître une femme modeste,
D'un air sombre & rêveur, & d'un teint décharné :
Puis elle entend ces mots : voi l'illustre René :
Seul entre les mortels il peut finir ta peine :
Conçu chez les Bretons, il naquit en Touraine ;
Aujourd'hui près d'Egmont & le jour & la nuit,
Il médite avec moi loin du monde & du bruit.
Entends-le ; c'est l'ami de la Philosophie.
Elle dit & s'envole ; & Christine ravie,
Avide de sçavoir, ne croit pas que jamais
Elle puisse assez-tôt le voir en son Palais.

Cependant enchanté du plaisir de l'étude,
Jouissant de lui-même & de la solitude,
Le sage en ce repos voudroit bien persister ;
Mais aux loix d'une Reine il ne peut résister.
Tu quittes pour jamais ta charmante retraite,
Grand homme ; ainsi le veut du Ciel la voix secrette.
Pour instruire une Reine il s'avance à grands pas,
Croit aller à la gloire & court à son trépas.
Il arrive ; & déja l'attentive Christine
Reçoit avidement sa solide doctrine ;
Ecoute avec transport le systême nouveau,
S'en sert heureusement de guide & de flambeau ;
Et pour avoir le tems de l'écouter encore,
Retranche son sommeil & devance l'aurore.
Enfin par des sentiers inconnus jusqu'alors,
Elle voit la nature & connoît ses ressorts.
On dit qu'en ce moment la nature étonnée,

Se sentant découvrir, en parut indignée.
Téméraire mortel, esprit audacieux,
Apprens qu'impunément on ne voit point les Dieux!
Telle que dans un bain belle & fiere Diane,
Vous parûtes aux yeux d'un trop hardi profane,
Quand cet heureux témoin de vos divins appas
Paya ce beau moment par un affreux trépas :
Telle aux yeux de René se voyant découverte,
La nature s'irrite & conjure sa perte ;
Et d'un torrent d'humeurs qu'elle porte au cerveau,
Accable ce grand homme & le met au tombeau.

» Si l'on ne veut pas recevoir une cause si » Poëtique de la mort de Monsieur Descartes, » en voici une autre meilleure pour la Prose, » & qui paroît plus vraisemblable. L'heure & le » lieu que la Reine lui avoit donné pour l'en- » tendre étoit à cinq heures du matin, dans sa » Bibliotheque : c'est-à-dire, en Suéde, dans » le fort de l'hiver, cinq ou six heures avant le » jour, tems tout ensemble fort honorable & » fort incommode pour le Philosophe né, com- » me il se disoit lui-même, dans les Jardins de » Touraine. Il y avoit un mois que cela conti- » nuoit, quand il se trouva saisi d'une inflam- » mation de poulmon, & d'une violente fievre, » qui occupoit le cerveau par intervalle. Il de- » meuroit chez Monsieur Chanut, alors Am- » bassadeur de France : ils s'appelloient freres ; » & il y avoit effectivement entr'eux une amitié » ancienne, sincére & fraternelle. M. Chanut » accourut à la chambre de son ami avec les » Medecins de la Reine. Ils ne désespérerent » pas de le guérir ; mais le malade jugea qu'il

» étoit frappé à la mort. Cette pensée ne l'é-
» tonna point ; au contraire il se disposa à ce
» grand passage avec un recueillement d'esprit
» fort paisible. Le matin il sentit de grandes
» douleurs ; mais pendant plus d'une heure il
» n'en interrompit pas son silence : à la fin on
» l'entendit soupirer & se plaindre. Quand cela
» eut duré quelque tems, M. Chanut qui avoit
» passé la nuit avec lui, jugea à propos de l'in-
» terrompre, pour détourner l'ame du malade
» de la pensée de ses douleurs ; il s'approcha de
» lui, & d'une voix basse & douce, lui dit ;

Quoi ! toujours des cris & des plaintes ?
Un peu de mal vous surprend-il ?
Et par un esprit trop subtil
Le prévenez-vous par vos craintes ?
N'en pouvez-vous souffrir les premiers atteintes ?
Et vous étonnez-vous à l'aspect du péril ?
N'oublions jamais, mon cher frere,
Que la douleur & la misere
Du corps mortel que nous avons,
Et de la terre où nous vivons,
Sont l'appanage nécessaire.
C'est un tribut que nous devons :
Rendons-le librement ; & suivons sans murmure
La conduite de la nature.
Elle est bonne, elle est sage ; & ses riches présens,
Comme ceux d'une bonne mere,
Se répandant sur tous, se font goûter long-tems ;
Et ses grands maux ne durent guere.

» Le malade parut alors plus tranquille ; il
» sembla qu'il eût oublié son mal ; & à peine

» M. Chanut eut fini son discours, qu'il lui
» répondit d'un air riant ;

J'ai du plaisir à vous entendre ;
Par vos discours je me sens affermi
Au parti que toujours j'ai résolu de prendre.
Je ne regarde pas d'un visage ennemi
Des maux dont tout l'excès ne me doit point surprendre,
Et ne m'étonne pas qu'il m'arrive à mon tour,
Ce qu'aux autres on voit arriver chaque jour.
Ce n'est que mon esprit que je prétends défendre
Des surprises de la douleur ;
Empêcher jusqu'à lui sa langueur de s'étendre ;
Contre-elle avant ce jour j'exerçai ma vigueur ;
A méditer la mort j'accoutumai mon cœur ;
Et la raison m'a fait comprendre
Que dans les maux les plus aigus,
Il est un art de prendre le dessus ;
Et si vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre.

» Cette portion de matiere subtile, ce feu » central qui échauffe sans luire, qui met en » mouvement le sang, les esprits & les hu- » meurs, & qui en fait un cercle continuel, » est à proprement parler le principe de la vie » des animaux ; pourvû que ce mouvement se » tienne dans un certain dégré limité : mais il » peut être retardé ou augmenté par tant d'ac- » cidens, ce qui suffit pour mettre la machine » en désordre, que ce n'est pas une merveille » que nous mourions ; c'en est plutôt une que » nous subsistions si long-tems. Si la matiere » subtile passant & repassant sans cesse au tra- » vers des corps les plus durs, en enleve à la fin

» quelque partie solide, à plus forte raison le
» fera t'elle dans le corps des animaux.

Ce qu'elle fait dans l'or, dans le fer, dans les arbres,
Dans les rochers & dans les marbres,
Ne souffrirai je pas qu'elle le fasse en moi :
Serai-je seul au monde exempt de cette loi ?
Non, non, laissons-la faire; elle connoît ses routes;
Soient pour moi ces douleurs les dernieres de toutes,
Ou qu'à d'autres encore ce corps soit réservé,
Gardons sur son débris notre esprit élevé.
Pour mes cris, ma douleur les tire de ma bouche,
Comme les sons du Luth qu'une adroite main touche.
Ce n'est pas moi qui crie; & mon corps seulement
Sans moi, sans mon aveu, se plaint de mon tourment.
Je rends graces à la nature,
Qui sans me donner lieu du plus léger murmure,
Usant sur moi de tous ses droits,
Pouvoit redoubler mille fois
Toutes les peines que j'endure.

» Mais, poursuivit-il, quoiqu'il soit de l'institution de Dieu, quand il unit notre ame à » une portion de matiere, qu'à l'occasion de certains mouvemens dans le corps, il naisse nécessairement dans notre esprit des sentimens » vifs que l'on appelle douleur; cependant il est » au pouvoir des hommes d'appliquer leurs ames » à de si hautes & de si admirables spéculations, » qu'elles la retirent presque entierement des » impressions que lui peut donner le corps; & telle » a été mon étude pendant toute ma vie ».

Même au milieu des maux dont ce corps est la proie,
Si j'ose l'avouer, je goûte quelque joie.

Je sens avec plaisir que mon ame à l'écart
Voit les maux de mon corps & n'y prend point de part;
Que la Philosophie en mon cœur cultivée
Jusques à ce haut point a mon ame élevée;
Qu'avant que de la mort je sente les efforts,
Mon esprit est déja séparé de mon corps.
Mais de tous les secours, secours le plus solide,
Au chemin des douleurs j'ai l'homme Dieu pour guide.
Je connois que Dieu même au tourment vint s'offrir;
Que pour nous il se fit un plaisir de mourir.
Et je murmurerai de ce peu que j'endure,
Moi fils de la poussiere & vile créature.
Non, j'atteste ce Dieu qui m'écoute aujourd'hui,
Que c'est avec plaisir que je marche après lui.
Qu'il redouble mes maux avec ma patience,
Afin que de plus près j'imite sa souffrance.
Qu'il livre cette chair aux maux les plus cruels,
Qu'elle souffre, s'il veut, des tourmens éternels;
Pourvu que sur mon ame il jette un œil propice,
Mon cœur avec plaisir lui fait ce sacrifice.

» En cet endroit M. Descartes sembla vou-
» loir se reposer, soit qu'il fut fatigué d'un si
» long enthousiasme, ou que ses douleurs l'em-
» pêchassent de continuer; & ce ne fut que
» quelques heures après, que voyant M. Chanut
» qui un peu éloigné de lui, ne pouvoit retenir
» ses larmes, il l'appella, & lui tendant la main,
» lui dit ».

Etes-vous étonné de voir mourir des hommes?
Mon frere, avez-vous donc oublié qui nous sommes?
Eh! que fais-je aujourd'hui qu'obéir à mon sort,
Et remplir mon destin qui me doit à la mort?

Consentez que je paie à cette heure derniere,
Ce que je dûs dès-lors que je vis la lumiere.
Payons de bonne grace : & n'est-ce pas assez,
Pour en être content, que dix lustres passez ?
Moins longs furent les jours du Vainqueur de l'Asie ;
L'homme Dieu vécut moins, la source de la vie :
Lui par qui tout subsiste, enfin lui qui vécut
Arbitre de son sort autant qu'il le voulut.
Ainsi par la vertu & non par la durée,
Notre vie ici bas doit être mesurée :
Eh ! j'aurois donc vécu bien inutilement,
Si je n'avois appris à mourir un moment !

M. CHANUT.

Vous me voyez saisi d'une extrême tristesse :
Je vois ce que je perds, & j'y pense sans cesse.
Mais me trouverez-vous raisonnable en ce point ?
Je me pleure moi-même & ne vous pleure point :
Votre carriere est belle ; elle est digne d'envie ;
Comme un grand Conquérant au sortir de la vie,
Vous laissez l'Univers rempli de votre nom :
Combien les Rois au monde auront moins de renom !
Vous ne mourrez pas tout : de l'oubli garantie,
Toujours vivra de vous une illustre partie.
Tant que l'homme voudra sa raison cultiver,
Vos écrits de la mort sçauront se préserver :
Mais c'est moi que je plains, seul, triste, inconsolable,
Comment réparerai-je une perte semblable ?

M. DESCARTES.

L'absence sera courte, & nous nous rejoindrons :
Au céleste séjour nous nous retrouverons.

Là dans son vrai Pays mon ame libre & pure,
Sans jetter désormais les yeux sur la nature,
Verra bientôt en Dieu qui lui donne la Loi,
Qui le doit emporter des anciens ou de moi.
Je vais voir décider la cause des atômes,
La matiere premiere & ses divers symptômes;
Les formes d'Aristote & tous ses accidens,
Mes tourbillons enfin & mes trois élémens.
Qui voit la vérité, voit d'une même vue
Des contraires erreurs la foule confondue;
Mais je perds la raison, mon ame en ce saint lieu,
Sans doute en voyant Dieu, ne pensera qu'à Dieu.

» A ces mots il se tut: & un très-dévot Re-» ligieux qui servoit d'Aumônier à M. l'Am-» bassadeur, s'étant approché, lui remontra que » quoiqu'il se fût confessé & qu'il eût reçu son » Créateur depuis deux jours, il étoit plus à » propos d'employer le peu de tems qui lui » restoit à vivre, à demander pardon à Dieu, » à craindre ses jugemens, & à espérer en sa » miséricorde, qu'à des discours Philosophi-» ques; le malade obéit tout-à-l'heure; il dit » le dernier adieu à M. Chanut en l'embrassant » avec tendresse: ensuite il dicta une lettre à » ses deux freres, Conseillers au Parlement de » Bretagne, où, entr'autres choses, il leur recom-» mande de pourvoir à la subsistance de sa nour-» rice, de laquelle il avoit toujours eu soin » pendant sa vie. Puis se retournant vers son » Confesseur, il passa cinq ou six heures qu'il » vécut encore, en de continuels actes de Piété » & de Religion ».

Dans le même Recueil du Pere Bouhours,

d'où j'ai tiré cette Relation, on trouve aussi, *l'ombre de Descartes à Mademoiselle de la Vigne*, que voici.

Merveille de nos jours, jeune & belle Héroïne,
Qui sous les doux appas d'une beauté divine,
Cachez tant de vertus, d'esprit & de sçavoir,
Ne vous étonnez pas qu'un mort vous vienne voir.
Si je pûs autrefois, pour une jeune Reine,
Dont je connoissois peu l'ame inégale & vaine,
Abandonner des lieux si fleuris & si verds,
Pour aller la chercher au pays des Hyvers:
Je devois bien pour vous quitter ces climats sombres,
Où loin de la lumiere errent les pâles ombres.
Quelque espace entre nous que mette le trépas,
Pour être auprès de vous que n'entreprend-t-on pas?
Je n'ai pû vous entendre estimer mes Ouvrages,
Et vous voir chaque jour en feuilleter les pages,
Sans sentir en mon cœur tout ce qu'on peut sentir
Dans le séjour glacé dont je viens de partir.
Depuis que de mes jours je vis couper la trame,
Aucun autre plaisir n'avoit touché mon ame:
J'apprenois, il est vrai, que plusieurs grands esprits
Lisoient avec estime & goûtoient mes écrits;
Mais je voyois toujours régner cette science,
Ou plutôt cette fiere & pénible ignorance,
Par qui d'un vain sçavoir flatté mal-à-propos,
Un esprit s'accoutume à se payer de mots.
Par-tout cette orgueilleuse avec son Aristote,
Des Sçavans de ce tems est encor la marotte:
Tout ce qu'on dit contre elle est une nouveauté,
Et sans autre examen doit être rejetté:
Comme si les erreurs où furent ces grands hommes,

Méritoient du respect dans le siecle où nous sommes ;
Et cessant d'être erreurs par leur antiquité,
Avoient enfin prescrit contre la vérité.
Mais je sens que ce tems va bientôt disparoître ;
Bientôt tous les Savans me vont avoir pour maître :
Tout suivra votre exemple, & par vous quelque jour
J'aurai de mon côté la Sorbonne & la Cour.
Ces grandes vérités qui parurent nouvelles,
Paroîtront désormais claires, solides, belles :
Tel Docteur qui sans vous n'auroit jamais cédé,
Dès que vous parlerez, sera persuadé.
Quand la vérité sort d'une bouche si belle,
Elle force bientôt l'esprit le plus rebelle ;
Et manqua-t-on jamais à la faire goûter,
Lorsqu'avec tant de grace on se fait écouter ?
De faux dogmes détruits & d'erreurs étouffées,
Vous allez m'ériger cent illustres trophées ;
Par vos illustres soins mes écrits à leur tour,
De tous les vrais Savans vont devenir l'amour.
J'apperçois nos deux noms toujours joints l'un à l'autre,
Porter chez nos neveux ma gloire avec la vôtre :
Et j'entends déjà dire en cent climats divers,
Descartes & la Vigne ont instruit l'Univers.
Car enfin je l'avoue, & veux bien vous le dire,
La sage Elisabeth, la gloire de l'Empire,
Dont l'esprit surpassa les merveilleux attraits,
(Les morts ne flattent pas) ne vous valut jamais.
Aussi j'attends de vous cet insigne miracle,
Qu'enfin la vérité ne trouve plus d'obstacle,
Et que malgré l'erreur & la prévention,
Tout l'Univers entier n'ait qu'une opinion.
Je sens pourtant troubler ces grandes espérances ;
Quand je vous vois cacher ces belles connoissances ;

A vos meilleurs amis en faire un grand secret;
Et quand vous en parlez, n'en parler qu'à regret.
Ah! loin de les cacher sous un cruel silence,
Croyez-moi, donnez-leur toute votre éloquence;
Et pensez qu'après tout elles méritent bien
Que pour les faire aimer on ne ménage rien.
S'il est vrai que pour moi vous avez de l'estime,
Pourquoi de la montrer vous faites-vous un crime?
Pensez-vous en m'aimant vous faire quelque tort?
Qui peut trouver mauvais que vous aimiez un mort?
Mais ce n'est pas assez de m'aimer en cachette;
Qu'un vivant soit content de cette ardeur secrette;
Comme parmi les morts la gloire est le seul bien,
Etre en secret aimé ne nous tient lieu de rien.
Ainsi dites partout que j'ai touché votre ame;
Et faites-vous honneur d'une si belle flamme.
Est-il rien qui me vaille? & voit-on, entre-nous,
Un Amant plus illustre & plus digne de vous?

RÉPONSE

De Mademoiselle de la Vigne à l'ombre de M. Descartes.

Quoi! vous m'apparoissez, ombre illustre & sçavante!
Que pour moi votre vue est douce & surprenante!
Et que j'ai de bonheur & de joie en ce jour,
De servir de prétexte à votre heureux retour!
Aux apparitions mon ame accoutumée,
Surprise de vous voir, n'en est point allarmée;
Et déjà le plaisir, par vos flatteurs discours,
S'en va de ma surprise interrompre le cours.
Si j'osois, grand génie, en croire vos paroles,

Ombre, si vos sermens n'étoient toujours frivoles,
Quel espoir flatteroit mon esprit & mon cœur !
Que je me promettrois de science & d'honneur !
Je verrois par mes soins la vieille erreur détruite,
L'école avec la Cour heureusement instruite ;
Et tout le monde enfin, par ma voix excité,
Dans vos doctes écrits chercher la vérité.
Envain me flattez-vous d'une telle promesse ;
J'y répondrai fort mal ; je connois ma foiblesse ;
Je n'ai d'un vieux Docteur ni l'air ni les façons ;
Et ne me sens point propre à donner des leçons.
Aux grandes vérités je puis céder sans peine ;
Mais de les débiter je ne suis pas si vaine :
Mon esprit par leur poids peut-être assujetti ;
Sans, pour les soutenir, qu'il forme aucun parti.
Le cœur me manqueroit s'il falloit l'entreprendre ;
Pour les bien établir, il faut mieux les entendre ;
Je laisse à nos Sçavans l'art de les étaller ;
Et je ne les apprends que pour n'en point parler.
Je sçai que la plus belle & plus forte éloquence
Bien souvent ne vaut pas un modeste silence ;
Que pour nous la Coutume a fait presque un devoir
De parler rarement & de ne rien sçavoir ;
Et que si quelque Dame a pris d'autres maximes,
Elle les doit cacher comme on cache les crimes.
Que ce soit un usage établi justement ;
Que ce soit du plus fort une loi seulement ;
Sans doute il est pour elle & plus sûr & plus sage
De vouloir se soumettre à ce fâcheux usage.
J'en excepte plus d'une en qui les justes Cieux
Ont joint heureusement tous leurs dons précieux ;
Que l'esprit ou le rang plus grand que l'ordinaire,
Dispense de ces loix qu'observe le vulgaire.

Notre siecle fécond produit de toutes parts
De sçavantes beautés qui n'ont point ces égards :
L'honneur de notre sexe & celui de l'Empire,
La sage Elisabeth que l'Univers admire,
S'est-elle assujettie à ces bizarres Loix ?
Eût-elle en les suivant mérité votre voix ?
Son nom déja fameux par sa naissance illustre,
De son rare sçavoir tiroit un nouveau lustre ;
Et son rare sçavoir augmentant son renom,
Tiroit beaucoup d'éclat de son auguste nom.
Ce n'est qu'à ce nom seul qu'on doit joindre le vôtre ;
On vous offenseroit de le joindre à tout autre :
Moi-même j'y consens ; car d'un homme aussi bien
Je ne puis, sans rougir, voir le nom joint au mien :
C'est une liberté qu'envain on autorise ;
Chez moi l'amour d'un mort n'est pas même permise ;
Toute pure qu'elle est, on pourroit la blâmer ;
Enfin on a toujours quelque honte d'aimer ;
Et les entêtemens les moins déraisonnables,
Bien-loin d'être approuvés ne sont pas excusables ;
Je vois votre mérite ; & sans prévention
Je m'en tiens sagement à l'admiration.
Pour porter votre nom au temple de mémoire,
J'en laisse à vos amis le plaisir & la gloire :
J'en connois quelques uns dignes de cet emploi,
Qui s'en font un honneur, qui s'en font une loi ;
Par eux bientôt la Cour, le Barreau, la Sorbonne
Croiront votre doctrine & la seule & la bonne ;
Par eux tous vos écrits, tous ces sçavans Traités
Seront lûs hautement sans être contestés :
Par eux mille succès dont le bonheur extrême
Passera votre espoir, passera vos vœux même,
Rendront également célébres parmi nous,

Votre profond ſçavoir, & leur amour pour vous.
Alors ſans faire bruit, ſans me faire de fête,
Je chanterai tout bas votre illuſtre conquête ;
Et je ſçaurai d'un zèle auſſi grand que diſcret
A ce noble triomphe applaudir en ſecret.

J'ai rapporté les ſeules Piéces de Mademoiſelle Deſcartes, qui méritent d'être connues ; à moins que nous n'y joignions encore le madrigal ſur une Fauvette qui revenoit tous les Printemps auprès des fenêtres de Mademoiſelle de Scudéry ; avec qui Mademoiſelle Deſcartes étoit liée d'amitié.

Voici quel eſt mon compliment
Pour la plus belle des Fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes.
Eh ! m'écriai-je alors avec étonnement,
N'en déplaiſe à mon Oncle, elle a du ſentiment.

Pluſieurs femmes contemporaines de Mademoiſelle Deſcartes, ont fait des Vers qui, ſans être aſſez bons pour devoir être cités, demandent néanmoins qu'on faſſe mention de leur Auteur, dans un ouvrage conſacré à la gloire de leur ſexe.

Mlle de Loynes. Mademoiſelle de Loynes, fille d'un Préſident à Mortier du Parlement de Metz, a compoſé un Sonnet imprimé, à la louange de Louis XIV, & un autre avec une deviſe pour M. le Duc de S. Agnan.

Mad. de Dalet. On connoît de Mad. la Comteſſe de Dalet, fille de M. le Comte de Buſſy, des vers qui ont pour titre : la *Calomnie confondue*, que voici.

La Calomnie un jour s'applaudissoit
D'avoir osé diffamer l'Innocence:
Comme le bruit par-tout s'en répandoit,
La Vérité prit part à cette offense:
A l'accusée elle promit vengeance,
Et la fit bientôt éclater.
Sans faire aucune violence,
Car pour chacun désabuser,
L'accusée ayant pris le parti du silence,
La Vérité n'eut qu'à parler.

Il y a des Poësies de Madame Dorquier dans le triomphe de l'Eglantine, par M. Dader, Toulousain. Mad. Dorquier.

La troisiéme Piéce en Vers du Recueil de l'Académie Françoise, fait en 1691, est de la composition de Mademoiselle Dufresnoy, qui est entrée depuis dans la Congrégation des filles de la Croix, à Paris. Mlle Dufresnoy.

Mademoiselle Flexelles, d'Amiens, réussissoit dans les Anagrammes, & Madame Favart, dans les Énigmes. Mlle Flexelles. Mad. Favart.

Mademoiselle de Fredine, de Pontoise, a inséré dans le Mercure des Vers galans, qu'elle a faits ou qu'elle a fait faire. Mlle de Fredine.

Je suis, &c.

LETTRE VII.

1650. Madame d'Aulnoy. ON n'a pas recueilli un grand nombre de particularités sur la vie de Madame la Comtesse d'Aulnoy; on sçait qu'elle étoit fille de M. le Jumel de Barneville, allié aux meilleures maisons de Normandie, & qui avoit été long-tems dans le service. Sa mere qui en secondes nôces avoit épousé *le Marquis de Gadaigne*, mourut à Madrid, où elle jouissoit d'une pension considérable qu'elle avoit obtenue du Roi *Charles II*, & que *Philippe V*. lui conserva le reste de sa vie.

Notre Auteur fut mariée avec *François de la Mothe, Comte d'Aulnoi*; & elle mourut à Paris au mois de Janvier 1705, agée de 55 ans, laissant quatre filles, parmi lesquelles Mad. de Hère s'est aussi distinguée par son esprit. On peut juger du mérite de cette Dame par le Madrigal suivant :

Dans la prose & les vers de l'aimable de Hère,
Je le dis comme je le voi ;
La fille est semblable à sa mere ;
On y voit tout l'esprit de l'illustre d'Aulnoy.

» On nous peint la Comtesse d'Aulnoy comme » une femme d'un caractere affable & prévenant ; » sa conversation étoit charmante ; tout le mon- » de recherchoit avec empressement sa société » pour jouir de son entretien ; rien n'échappoit » à sa pénétration ; & elle répondoit avec la plus » grande précision, sur quelque matiere qu'elle » fût interrogée. Elle avoit l'art de rendre intéres-

» sante la conversation la plus stérile, par ses ré-
» parties ingénieuses, & les remarques historiques
» qu'elle sçavoit placer à propos. Elle travailloit
» avec une facilité étonnante : le nombre de vo-
» lumes qui nous restent d'elle, en est une preu-
» ve certaine. Je commence par la *relation de son*
» *voyage en Espagne*; c'est le premier écrit qui
soit sorti de la plume de Madame d'Aulnoy.

Cette relation écrite avec beaucoup de naturel & d'enjouement, est contenue dans neuf lettres que l'Auteur adresse à sa cousine. Madame d'Aulnoy rapporte dans la premiere tout ce qui lui est arrivé depuis Bayonne jusqu'à S. Sébastien. Je ne la suivrai point dans tous les détails de ce récit; je ferai seulement mention de son avanture sur la riviere d'Andaye : elle est plaisante & bien contée. Pour passer cette riviere, l'Auteur entra dans un petit bateau : sa suite l'accompagnoit dans d'autres barques de même espece. » Nos pe- Voyage en Espagne.
» tits bateaux, dit Madame d'Aulnoy, étoient or-
» nés de plusieurs banderolles peintes & dorées ;
» ils étoient conduits par des filles d'une habileté
» & d'une gentillesse charmantes : il y en a trois à
» chacun, deux qui rament, & une qui tient le gou-
» vernail. »

» Ces filles sont grandes ; leur taille est fine ;
» le teint brun ; les dents admirables ; les cheveux
» noirs & lustrés comme du jais ; elles les nattent
» & les laissent tomber sur leurs épaules, avec
» quelques rubans qui les attachent : elles ont sur
» la tête une espece de petit voile de mousseline
» brodée de fleurs d'or & de soie, qui voltige &
» qui couvre la gorge ; elles portent des pendants
» d'oreilles d'or & de perles, & des colliers de co-
» rail ; elles ont des especes de just'au-corps com-

» me nos Bohémiennes, dont les manches sont
» fort serrées. Je vous assure qu'elles me char-
» mèrent : l'on me dit que ces filles au pied-marin
» nâgeoient comme des poissons, & qu'elles ne
» souffroient entr'elles ni hommes ni femmes ;
» c'est une espece de petite République où elles
» viennent de tous côtés ; & leurs parens les y en-
» voyent jeunes.

» Quand elles veulent se marier, elles vont à la
» Messe à Fontarabie ; c'est la Ville la plus proche
» du lieu qu'elles habitent : c'est-là que les jeunes
» gens se viennent choisir une femme à leur gré ;
» celui qui veut s'engager dans l'himenée, va chez
» les parents de sa Maîtresse leur déclarer ses sen-
» timens, régler tout avec eux ; & cela étant fait,
» l'on en donne avis à la fille ; si elle en est conten-
» te, elle se retire chez eux où les nôces se font.

» Je n'ai jamais vû un plus grand air de gaieté,
» que celui qui paroît sur leurs visages ; elles ont
» de petites maisonnettes qui sont le long du ri-
» vage ; & elles sont sous de vieilles filles, aux-
» quelles elles obéissent comme si elles étoient
» leurs meres ; elles nous contoient toutes ces par-
» ticularités en leur langage ; & nous les écou-
» tions avec plaisir, lorsque le diable qui ne dort
» point nous suscita noise.

» Mon Cuisinier, qui est Gascon, & de l'hu-
» meur vive des gens de ce pays-là, étoit dans un
» de nos bateaux, assis proche d'une jeune Bis-
» cayenne qui lui parut très-jolie ; il ne se conten-
» ta pas de le lui dire, il voulut lever son voile,
» & le voulut bien fort ; elle n'entendit point de
» raillerie ; & sans autre compliment, elle lui cassa
» la tête avec un aviron armé d'un croc, qui étoit
» à ses pieds. Quand elle eut fait cet exploit, la

» peur la prit ; elle se jetta promptement dans
» l'eau, quoiqu'il fit un froid extrême ; elle nâ-
» gea d'abord avec beaucoup de vîtesse ; mais com-
» me elle avoit tous ses habits, & qu'il y avoit
» loin jusqu'au rivage, les forces commencerent
» à lui manquer ; plusieurs filles qui étoient sur la
» Grève, entrerent vîte dans leurs bateaux pour
» la secourir : cependant celles qui étoient restées
» avec le Cuisinier, craignant la perte de leur com-
» pagne, se jetterent sur lui comme deux furies ;
» elles vouloient résolument le noyer ; & le petit
» bateau n'en alloit pas mieux ; car il pensa deux
» ou trois fois se renverser ; nous voyons du nôtre
» toute cette querelle ; & mes gens étoient bien
» empêchés à les séparer & à les appaiser.

» Je vous assure que l'indiscret gascon fut si
» cruellement battu, qu'il en étoit tout en sang.
» Enfin nous prîmes terre ; & nous étions à peine
» débarqués, que nous vîmes cette fille que l'on
» avoit sauvée bien à propos ; car elle commen-
» çoit à boire lorsqu'on la tira de l'eau : elle ve-
» noit à notre rencontre avec plus de cinquante
» autres, chacune ayant une rame sur l'épaule :
» elles marchoient sur deux longues files ; & il y
» en avoit trois à la tête, qui jouoient parfaite-
» ment bien du tambour de basque ; celle qui de-
» voit porter la parole s'avança ; & en nommant
» plusieurs fois, *Andria*, qui veut dire, Madame ;
» (c'est tout ce que j'ai retenu de sa harangue)
» elle me fit entendre que la peau de mon Cuisi-
» nier leur resteroit, ou que les habits de leur
» compagne seroient payés à proportion de ce
» qu'ils étoient gâtés. En achevant ces mots, les
» joueuses de tambours commencerent à les frap-
» per plus fort ; elles pousserent de hauts cris ; &

» ces belles Pyrates firent l'exercice de la rame, » en sautant & dansant avec beaucoup de dispo- » sition & de bonne grace.

» On distribua quelques Patagons à la troupe » maritime : à cette vûe, elles firent des cris en- » core plus grands & plus longs que ceux qu'elles » avoient déjà faits ; & elles me souhaiterent un » heureux voyage & un prompt retour ; chacune » dansant & chantant avec des tambours de bas- » que.

La seconde lettre contient la suite du voyage de Madame d'Aulnoy depuis S. Sébastien jusqu'à Victoria. Vous ne serez pas fâchée, Madame, de voir comment l'Auteur rend compte du spectacle de cette Ville, où Madame d'Aulnoy fut conduite presqu'en arrivant.

» Quand j'entrai dans la salle, il se fit un grand » cri de *mira*, *mira*, qui veut dire, regarde, re- » garde. La décoration du Théâtre n'étoit pas ma- » gnifique ; il étoit élevé sur des tretteaux & des » planches mal rangées, les fenêtres toutes ou- » vertes ; car on ne se sert point de flambeaux ; & » vous pouvez penser tout ce que cela dérobe à la » beauté du spectacle. On jouoit la vie de S. An- » toine ; & lorsque les Comédiens disoient quel- » que chose qui plaisoit, tout le monde crioit *vic-* » *tora*, *victora* ; j'ai appris que c'est la coutume » de ce pays-ci. J'y remarque que le diable n'é- » toit pas autrement vêtu que les autres, & qu'il » avoit seulement des bas couleur de feu, & une » paire de cornes pour se faire reconnoître. La Co- » médie n'étoit que de trois actes ; & elles sont » toutes ainsi. A la fin de chaque acte sérieux, » on en commençoit un autre de farce & de plai- » santeries, où paroissoit celui qu'ils nomment

» *El gracioso*, c'est-à-dire, le bouffon, qui parmi
» un grand nombre de choses assez fades, en dit
» quelquefois qui sont un peu moins mauvaises.
» Les autres actes étoient mêlés de danses au son
» des Harpes & des Guitarres. Les Comédiennes
» avoient des Castagnettes, & un petit chapeau
» sur la tête ; c'est la coutume, quand elles dan-
» sent : & lorsque c'est la sarabande, il ne sem-
» ble pas qu'elles marchent, tant elles coulent lé-
» gerement. Leur maniere est toute différente de
» la nôtre : elles donnent trop de mouvement
» à leurs bras, & passent souvent la main sur leur
» chapeau & sur leur visage, avec une certaine
» grace qui plaît assez. Elles jouent admirable-
» ment bien des Castagnettes.

» Au reste ne pensez pas, dit l'Auteur, que les
» Comédiens, pour être dans une petite Ville,
» soient fort différents de ceux de Madrid. L'on
» m'a dit que ceux du Roi sont un peu meilleurs ;
» mais enfin, les uns & les autres jouent ce que
» l'on appelle *las Comédias famosas*, je veux dire,
» les plus belles & les plus fameuses Comédies ; &
» en vérité la plûpart sont très-ridicules. Par
» exemple : quand S. Antoine disoit son *Confiteor*,
» ce qu'il faisoit assez souvent, tout le monde se
» mettoit à genoux, & se donnoit des *meâ culpâ*
» si rudes, qu'il y avoit de quoi s'enfoncer l'es-
» tomac.

» Les Espagnols, dit dans une autre lettre
» Madame d'Aulnoy, ont toujours passé pour
» être fiers & glorieux : cette gloire est mêlée de
» gravité ; & ils la poussent si loin, qu'on peut
» l'appeller un orgueil outré. Ils sont braves sans
» être téméraires ; on les acc[illegible]e n'être pas assez
» hardis. Ils sont coleres, [illegible]catifs sans faire

» paroître d'emportement, libéraux ſans oſten-
» tation, ſobres pour le manger, trop préſomp-
» tueux dans la proſpérité, trop rampant dans la
» mauvaiſe fortune. Ils adorent les femmes ; & ils
» ſont ſi prévenus en leur faveur, que l'eſprit n'a
» point aſſez de part au choix de leurs Maîtreſſes.
» Ils ſont patients avec excès ; opiniâtres, pareſ-
» ſeux, particuliers, philoſophes, du reſte gens
» d'honneur & tenant leur parole au péril de
» leur vie. Ils ont beaucoup d'eſprit & de viva-
» cité, comprennent facilement, s'expliquent
» de même & en peu de mots. Ils ſont pru-
» dens, jaloux ſans meſure, déſintéreſſés, peu
» économes, cachés, ſuperſtitieux, fort Catho-
» liques, du moins en apparence. Ils font bien
» des Vers & ſans peine. Ils ſeroient capables
» des plus belles ſciences, s'ils daignoient s'y ap-
» pliquer. Ils ont de la grandeur d'ame, de l'é-
» lévation d'eſprit, de la fermeté, un ſérieux
» naturel, & un reſpect pour les Dames, qui
» ne ſe rencontre point ailleurs. Leurs manieres
» ſont compoſées, pleines d'affectation ; ils
» ſont entêtés de leur propre mérite, & ne ren-
» dent preſque jamais juſtice à celui des autres.
» Leur bravoure conſiſte à ſe tenir vaillamment
» ſur la défenſive, ſans reculer & ſans craindre
» le danger ; mais ils n'aiment point à le chercher ;
» & ils ne s'y portent point naturellement ; ce
» qui vient de leur jugement, plutôt que de leur
» timidité. Ils connoiſſent le péril ; & ils l'évi-
» tent. Leur plus grand défaut, ſelon moi, c'eſt
» la paſſion de ſe venger, & les moyens qu'ils y
» emploient. Leurs maximes là-deſſus ſont ab-
» ſolument oppoſées au chriſtianiſme & à
» l'honneur ; lorſqu'ils ont reçu un affront, ils

» font assassiner celui qui le leur a fait. Ils ne se
» contentent pas de cela, car ils font assassiner
» aussi ceux qu'ils ont offensés, dans l'appréhen-
» sion d'être prévenus, sçachant bien que s'ils
» ne tuent, ils seront tués. Ils prétendent s'en
» justifier, quand ils disent que leur ennemi
» ayant pris le premier avantage, ils doivent
» s'assurer du second; que s'ils y manquoient, ils
» feroient tort à leur réputation; que l'on ne se
» bat point avec un homme qui vous a insulté;
» qu'il se faut mettre en état de l'en punir sans
» courre la moitié du danger. Il est vrai que l'im-
» punité autorise cette conduite : car le privi-
» lege des Eglises & des Couvents d'Espagne,
» est de donner une retraite assurée aux Crimi-
» nels; & tous, autant qu'ils le peuvent, ils com-
» mettent leurs mauvaises actions proche du
» sanctuaire, pour n'avoir guère de chemin à
» faire jusqu'à l'autel; on le voit souvent em-
» brassé par un scélérat le poignard encore à la
» main, tout sanglant du meurtre qu'il vient de
» commettre.

» A l'égard de leurs personnes, ils sont fort
» maigres, petits, la taille fine, la tête belle,
» les traits réguliers, les yeux beaux, les dents
» assez bien rangées, le teint jaune & bazané :
» ils veulent que l'on marche légerement; que
» l'on ait la jambe grosse & le pied petit, que
» l'on soit chaussé sans talon; que l'on ne mette
» point de poudre; qu'on se sépare les cheveux
» sur le côté de la tête, & qu'ils soient coupés
» tous droits & passés derriere les oreilles, avec
» un grand chapeau doublé de taffetas noir, une
» golille plus laide & plus incommode qu'une
» fraise, un habit toujours noir, une épée étran-

» gement longue, un manteau de frise noir par
» là-dessus, des chausses très-étroites, des manches
» pendantes, & un poignard. En vérité tout cela
» gâte à un tel point un homme, quelque bien-
» fait qu'il puisse être d'ailleurs, qu'il semble
» qu'ils affectent l'habillement le moins agréable
» de tous; & les yeux ne peuvent s'y accoutu-
» mer.

» Les Arragonois furent les premiers qui se-
» couerent le joug des Maures; & ne trouvant
» plus parmi eux aucuns Princes de la race des
» Rois Goths, ils convinrent d'en élire un, &
» jetterent les yeux sur un Seigneur du Pays
» appellé Garci-Ximenès : mais comme ils
» étoient les maîtres de lui imposer des Loix,
» & qu'il se trouvoit encore trop heureux de
» leur commander sous quelque condition qu'ils
» voulussent lui obéir, ces Peuples donnerent
» des bornes bien étroites à sa puissance.

» Ils convinrent entr'eux, qu'aussitôt que le
» Monarque dérogeroit à quelqu'une des Loix,
» il perdroit absolument son pouvoir, & qu'ils
» seroient en droit d'en choisir un autre, quand
» bien il seroit Payen : & pour l'empêcher de
» violer leurs priviléges, & les défendre contre
» lui au péril de la vie, ils établirent un Ma-
» gistrat souverain qu'ils nommèrent le *Justicia*,
» lequel devoit être commis pour veiller à la
» conduite du Roi, des Juges & du Peuple :
» mais la puissance d'un Souverain étant propre
» à intimider un simple particulier, ils voulurent
» pour affermir le Justicia dans ses fonctions,
» qu'il ne pût être condamné ni en sa personne
» ni en ses biens, que par une assemblée com-
» plette des Etats, qu'on nomme *Las Cortès*.

» Ils ajouterent encore que si le Roi opprimoit quelqu'un de ses Sujets, les grands & les notables du Royaume pourroient s'assembler, pour empêcher qu'on ne lui payât rien de ses Domaines, jusqu'à ce que l'innocent fût justifié, ou qu'il fût rentré dans son bien. Le Justicia devoit tenir la main à toutes ces choses; & pour faire sentir de bonne heure à Garci-Ximenès le pouvoir que cet homme avoit sur lui, ils l'éleverent sur une espece de Thrône; & voulurent que le Roi ayant la tête nue se mît à genoux devant lui, pour faire serment de garder entre ses mains leurs priviléges. Cette cérémonie achevée, ils le reconnurent pour leur Souverain, mais d'une maniere aussi bizarre que peu respectueuse : car au lieu de lui promettre fidélité & obéissance, ils lui dirent : *Nous qui valons autant que vous*, nous vous faisons notre Roi & Seigneur, à condition que vous garderez nos Priviléges & franchises, autrement nous ne vous reconnoissons point.

» Le Roi Dom Pedre, dans la suite du tems, étant parvenu à la Couronne, trouva que cette coutume étoit indigne de la grandeur Royale; & elle lui déplut à tel point, que par son autorité, par ses prieres, & par les offres qu'il fit d'accorder plusieurs beaux Privileges au Royaume, il obtint que celui-là seroit aboli dans l'assemblée des Etats; l'on en passa le consentement général, que l'on écrivit, & qui lui fut présenté. Aussitôt qu'il eut le parchemin, il tira son poignard & se perça la main, disant qu'il étoit bien juste qu'une Loi qui donnoit aux Sujets la liberté d'élire leur

» Souverain, s'efface avec le sang de Souverain.
» On voit encore aujourd'hui sa statue dans la
» Salle de la Députation de Sarragosse ; il tient
» le poignard d'une main, & le privilége de
» l'autre : les derniers Rois n'en ont pas été si
» Religieux observateurs que les premiers.

» Mais il y a une loi qui subsiste encore, &
» qui est fort singuliere ; c'est la Loi de la mani-
» festation : elle porte que si un Arragonnois a
» été mal jugé, en consignant cinq cens écus, il
» en peut faire sa plainte devant le Justicia, le-
» quel est obligé après une exacte perquisition,
» de faire punir celui qui n'a pas jugé équitable-
» ment ; & s'il y manque, l'oppressé a re-
» cours aux Etats du Royaume qui s'assem-
» blent & nomment neuf personnes de leur
» corps, c'est-à-dire, des Grands, des Ecclé-
» siastiques, de la petite Noblesse, & des Com-
» munautés : on en prend trois du premier corps,
» & deux de chacun des autres : mais il est à
» remarquer, qu'ils choisissent les plus igno-
» rans pour juger les plus habiles de la Robe,
» soit pour leur faire plus de honte de leur faute,
» ou comme ils le disent, que la justice doit être
» si claire, que les Paysans même, & ceux qui
» en sçavent le moins, puissent la connoître sans
» le secours de l'éloquence. On assure aussi que
» les Juges tremblent quand ils prononcent un
» Arrêt, craignant que ce n'en soit un contre
» eux-mêmes, pour la perte de leur vie ou de
» leurs biens, s'ils y commettent la moindre er-
» reur, soit par malice ou par inapplication.

» Cependant ce qui n'est pas moins singulier,
» c'est que la Justice demeure toujours Souve-
» raine ; & bien que l'on punisse rigoureusement
le

» le mauvais Juge de son mauvais Arrêt, il ne » laisse pas de subsister dans toute sa force, & » d'être exécuté. S'il s'agit donc de la mort d'un » malheureux, malgré son innocence reconnue, » on le fait mourir : mais les Juges sont exécutés » à ses yeux ; voilà une foible consolation. Si le » Juge accusé a bien fait sa charge, celui qui » s'en étoit plaint laisse les cinq cens écus : mais » dût-il perdre cent mille livres de rente par » l'Arrêt dont il se plaint, l'Arrêt demeure pour » bon ; & l'on ne condamne le Juge qu'à lui » payer aussi cinq cents écus ; le reste du bien du » Juge demeure confisqué au Roi ; ce qui est à mon » avis une autre injustice : car enfin l'on devroit » avant toutes choses, récompenser celui qui » perd par un méchant Arrêt.

» Ces mêmes Peuples ont la coutume de dis» tinguer par le supplice, le crime qu'on a com» mis ; par exemple, un Cavalier qui en a tué » un autre en duel (car il est défendu de s'y bat» tre) on lui tranche la tête par-devant ; & ce» lui qui a assassiné, on la lui tranche par der» riere ; c'est pour faire connoître celui qui s'est » conduit en galant homme ou en traître.

» Il y a en Espagne des Grands de classes dif» férentes ; & la maniere dont le Roi leur parle » en les faisant, les distingue. Les uns sont » ceux à qui il dit de se couvrir, sans y rien » ajouter. La grandeur n'est attachée qu'à leur » personne ; & n'est point conservée à leur » Maison.

» Les autres que le Roi qualifie du titre d'une » de leur Terre, comme par exemple : Duc ou » Marquis d'un tel lieu ; *couvrez-vous, pour vous* » *& pour les vôtres*, sont grands d'une maniere

» plus avantageuse que les premiers ; parce que
» la grandeur étant attachée à leur terre, passe
» à leur fils aîné ; & s'ils n'en ont point, à leur
» fille ou à leur héritier. Cela fait que dans une
» seule Maison, il peut y avoir plusieurs gran-
» desses ; & que l'on voit des héritieres qui en
» apportent jusqu'à six ou sept à leurs maris,
» lesquels sont grands à cause des terres de leurs
» femmes.

» Les derniers ne se couvrent qu'après avoir
» parlé au Roi ; & l'on fait la différence des uns
» aux autres, en disant, *ils sont grands à vie*
» *ou à race*. Il faut encore remarquer qu'il y en
» a que le Roi fait couvrir avant qu'ils lui par-
» lent ; & ils parlent & écoutent parler le Roi,
» toujours couverts. D'autres qui ne se couvrent
» qu'après lui avoir parlé, & qu'il leur a répon-
» du. Et les troisiémes, qui ne se couvrent qu'a-
» près s'être retirés d'auprès du Roi vers la mu-
» raille ; mais lorsqu'ils sont tous ensemble dans
» des fonctions publiques, ou à la Chapelle, il
» n'y a aucune différence entr'eux ; ils s'assoient
» & se couvrent devant lui ; & lorsqu'il leur
» écrit, il les traite comme s'ils étoient Princes ;
» on leur donne le titre d'Excellence. Ce n'est
» pas que quelques grands Seigneurs se conten-
» tent de les traiter de votre Seigneurie ; mais
» cela est moins honnête, & très-peu usité.
» Quand leurs femmes vont chez la Reine, elle les
» reçoit debout ; & au lieu d'être seulement
» assises sur le tapis de pied, on leur présente un
» carreau.

Dans sa sixiéme Lettre, Madame d'Aulnoy apprend à sa cousine, que d'Aranda elle se rendit à Bentrago. Elle raconte qu'elle ne fut pas

plutôt arrivée dans cette Ville, qu'on la conduisit au Château, où entr'autres choses curieuses qu'on lui fit voir, elle remarqua le portrait de la Princesse d'Eboli, dont le Roi Philippe II étoit fort amoureux. La description qu'elle fait de ce portrait, est on ne peut pas plus agréable:

» On me montra, dit l'Auteur, son portrait
» (celui de la Princesse d'Eboli) qui doit avoir
» été fait par un excellent Peintre; elle est re-
» présentée de toute sa grandeur, assise sous un
» Pavillon attaché à quelques branches d'arbres;
» il semble qu'elle se leve; car elle n'a sur elle
» qu'un linge fin, qui laisse voir une partie de
» son corps; si elle l'avoit aussi beau qu'il paroît
» dans son portrait, & si ses traits étoient aussi
» réguliers, on doit croire qu'elle étoit la plus
» charmante de toutes les femmes; ses yeux
» sont si vifs & si remplis d'esprit, qu'il semble
» qu'elle va vous parler: elle a la gorge, les
» bras, les pieds & les jambes nuds; ses che-
» veux tombent sur son sein; & de petits
» Amours qui paroissent dans tous les coins du
» tableau, s'empressent pour la servir; les uns
» tiennent son pied, & lui mettent un brode-
» quin; les autres passent des fleurs dans ses
» cheveux; il y en a qui soutiennent son mi-
» roir. On en voit plus loin qui lui aiguis-
» sent des fléches, pendant que les autres en em-
» plissent son carquois, & bandent son arc: un
» Faune la regarde au travers des branches;
» elle l'apperçoit; elle le montre à un petit
» Cupidon, qui est appuyé sur ses genoux, &
» qui pleure comme s'il en avoit peur, dont il sem-
» ble qu'elle sourit.

En laissant de côté plusieurs détails peu inté-

ressans, je passe à la description que l'Auteur fait de la Ville de Madrid. » Elle est située au » milieu de l'Espagne dans la nouvelle Castille: » il y a plus d'un siécle que les Rois d'Espagne » la choisirent pour y tenir leur Cour, à cause » de la pureté de l'air & de la bonté des eaux, » qui en effet sont si bonnes & si légeres, que » le Cardinal Infant étant en Flandres, n'en » vouloit point boire d'autres; & il en faisoit » apporter par mer dans des cruches de grès bien » bouchées. Les Espagnols prétendent que le » Fondateur de Madrid étoit un Prince nommé » Ogno Bianor, fils de Tiberino, Roi des La- » tins, & de Manto, qui étoit une Reine plus » célébre par la science de l'Astrologie qu'elle » possédoit merveilleusement, que par son rang. » L'on remarque que Madrid doit être au chœur » de l'Espagne, parce que la petite Ville de Pinto, » qui n'en est éloignée que de trois lieues, s'appel- » loit en latin *Punctum*, & qu'elle est au centre » de l'Espagne.

» La premiere chose que je remarquai, c'est » que la Ville n'est pas entourée de murailles, » ni de fossés; les portes, pour ainsi dire, se fer- » ment au loquet: j'en ai déjà vû plusieurs tou- » tes rompues; il n'y a aucun endroit qui pa- » roisse de défense, ni Château, ni rien enfin » que l'on ne puisse forcer à coups d'oranges & » de citrons; mais aussi il seroit assez inutile de » fortifier cette Ville; les montagnes qui l'en- » vironnent lui servent de défense; & j'ai passé » dans des endroits dans les montagnes, que l'on » peut fermer avec un quartier de roche, & empê- » cher avec cent hommes le passage à toute une » armée. Les rues sont longues & droites,

» d'une fort belle largeur ; mais il ne se peut
» rien de plus mal pavé ; quelque doucement
» que l'on aille, l'on est roué des cahos ; & il
» y-a des ruisseaux & des boues plus qu'en ville
» du monde ; les Chevaux en ont toujours jus-
» qu'aux sangles ; les carosses vont au milieu ;
» de sorte qu'il en rejaillit par-tout sur vous ; &
» l'on est perdu, à moins que de hausser les gla-
» ces : l'eau entre bien souvent dans les carosses
» par le bas des portieres qui ne sont point fer-
» mées.

» Il n'y a aucunes portes cocheres ; du moins
» sont-elles bien rares ; & les maisons où il y en a,
» ne laissent pas d'être sans cour. Les portes sont
» assez grandes ; & pour ce qui est des maisons,
» elles sont fort belles, spacieuses & commodes ;
» quoiqu'elles ne soient bâties que de terre & de
» brique. Le premier étage que l'on éleve appar-
» tient au Roi ; & il peut le louer ou le vendre ;
» à moins que le Propriétaire de la maison ne l'a-
» chete ; ce qu'il fait presque toujours ; & c'est un
» revenu très-considérable pour le Roi».

Le récit que fait Madame d'Aulnoy de ce qui se pratique pendant la semaine Sainte dans cette Capitale, est digne de curiosité.

» Personne, dit-elle, ne se dispense pendant
» la semaine sainte, d'aller en station, particuliè-
» rement depuis le Mercredi jusqu'au Vendredi.
» Il se passe ces trois jours-là des choses bien diffé-
» rentes entre les véritables Pénitents, les Amans,
» & les Hypocrites. Il y a des Dames, qui ne man-
» quent point d'aller, sous le prétexte de dévotion,
» en de certaines Eglises où elles sçavent depuis
» un an entier, que celui qu'elles aiment se trou-
» vera ; & bien qu'elles soient accompagnées d'un

» grand nombre de Duegnes ; comme la presse est
» toujours grande, l'amour leur donne tant d'a-
» dresse, qu'elles se dérobent en dépit des Argus,
» & vont dans une maison prochaine, qu'elles
» connoissent à quelqu'enseigne, & qui est louée
» exprès sans servir à personne que dans ce seul
» moment. Elles retournent ensuite à la même
» Eglise, où elles trouvent leurs femmes occupées
» à les chercher. Elles les querellent de leur peu
» de soin pour les suivre ; & le mari qui a gardé
» pendant toute l'année sa chere épouse, la perd
» dans le tems où elle lui devroit être le plus fide-
» le. La grande contrainte où elles vivent, leur ins-
» pire le désir de s'en affranchir ; & leur esprit
» soûtenu de beaucoup de tendresse, leur donne
» le moyen de l'exécuter.

» C'est une chose bien désagréable, que de voir
» les disciplinans. Le premier que je rencontrai,
» pensa me faire évanouir : je ne m'attendois
» point à ce beau spectacle, qui n'est capable que
» d'effrayer ; car enfin, figurez-vous un homme
» qui s'approche si près, qu'il vous couvre tout de
» son sang ; c'est-là un de leurs tours de galante-
» rie ; il y a des regles pour se donner la discipli-
» ne de bonne grace ; & des Maîtres en enseignent
» l'art, comme l'on montre à danser & à faire des
» armes. Ils ont une espece de jupe de batiste fort
» fine, qui descend jusques sur les souliers ; elle
» est plissée à petits plis, & si prodigieusement am-
» ple, qu'ils y employent jusqu'à cinquante aul-
» nes de toile. Ils portent sur la tête un bonnet
» trois fois plus haut qu'un pain de sucre, & fait
» de même ; il est couvert de toile de Hollande ;
» il tombe de ce bonnet un grand morceau de toi-
» le qui couvre tout le visage & le devant du corps ;

» il y a deux petits trous par lesquels ils voyent ;
» ils ont derriere leur camisole deux grands
» trous sur leurs épaules ; ils portent des gands
» & des souliers blancs, & beaucoup de rubans
» qui attachent les manches de la camisole, & qui
» pendent sans être noués. Ils en mettent aussi un
» à leur discipline ; c'est d'ordinaire leurs Maîtresses
» qui les honorent de cette faveur. Il faut pour
» s'attirer l'admiration publique, ne point gesti-
» culer du bras, mais seulement que ce soit du
» poignet & de la main ; que les coups se donnent
» sans précipitation ; & le sang qui sort ne doit
» point gâter leur habit. Ils se font des écorchu-
» res effroyables sur les épaules, d'où coulent
» deux ruisseaux de sang ; ils marchent à pas comp-
» tés dans les rues ; ils vont devant les fenêtres
» de leurs Maîtresses où ils se fustigent avec une
» merveilleuse patience. La dame regarde cette
» jolie scène au travers des jalousies de sa cham-
» bre ; & par quelque signe elle l'encourage à
» s'écorcher tout vif ; & elle lui fait comprendre
» le gré qu'elle lui sçait de cette sorte de galan-
» terie. Quand ils rencontrent une femme bien
» faite, ils se frappent d'une certaine maniere
» qui fait ruisseler le sang sur elle ; c'est-là une fort
» grande honnêteté ; & la dame reconnoissante
» les en remercie. Lorsqu'ils ont commencé de se
» donner la discipline, ils sont obligés pour la con-
» servation de leur santé, de la prendre tous les
» ans ; & s'ils y manquent, ils tombent malades.
» Ils ont aussi de petites aiguilles dans des épon-
» ges ; & ils s'en piquent les épaules & les côtés
» avec autant d'acharnement, que s'ils ne se fai-
» soient point de mal. Mais voici bien autre cho-
» se ; c'est que le soir, les personnes de la Cour

» vont aussi faire cette promenade ; ce sont d'or-
» dinaire de jeunes fous, qui font avertir tous
» leurs amis du dessein qu'ils ont : aussitôt on va
» les trouver bien armés. Le Marquis de Villa
» Hermosa en a été un cette année ; & le Duc de
» Vejar a été l'autre. Ce Duc sortit de sa maison
» sur les neuf heures du soir ; il avoit cent flam-
» beaux de cire blanche, que l'on portoit deux à
» deux devant lui : il étoit précédé de soixante de
» ses amis, & suivi de cent autres qui avoient
» tous leurs Pages & leurs Laquais ; cela faisoit
» une fort longue procession, L'on sçait quand il
» doit y avoir des gens de cette qualité ; toutes les
» Dames sont aux fenêtres avec des tapis sur les
» balcons, & des flambeaux attachés aux côtés,
» pour mieux voir, & pour mieux être vues. Le
» Chevalier de la discipline passe avec son escorte,
» & salue la bonne compagnie : mais ce qui fait
» souvent le fracas, c'est que l'autre disciplinant
» qui se piquant de bravoure & de bon air, passe par
» la même rue avec grand monde. Cela est arri-
» vé de cette maniere à ceux que je viens de
» vous nommer ; chacun d'eux voulut avoir le haut
» du pavé, & aucun ne le voulut céder. Les Va-
» lets qui tenoient les flambeaux, se les porterent
» au visage, & se grillerent la barbe & les cheveux ;
» les amis de l'un tirerent l'épée contre les amis
» de l'autre ; nos deux Héros qui n'avoient d'au-
» tres armes que cet instrument de pénitence,
» se chercherent ; & s'étant trouvés ils com-
» mencerent entr'eux un combat singulier. Après
» avoir usé leur discipline sur les oreilles l'un de
» l'autre, & couvert la terre des petits bouts de
» corde, dont elles étoient faites, ils s'entredon-
» nerent des coups de poings, comme au-

» roient pu faire des Crocheteurs ; cependant
» il n'y a pas toujours dequoi rire à cette mom-
» merie-là, car l'on s'y bat fort bien, l'on s'y bles-
» se, l'on s'y tue : & les anciennes inimitiés
» trouvent lieu de se renouveller & de se satis-
» faire. Enfin, le Duc de Vejar céda au Marquis
» de Villahermosa. L'on ramassa les disciplines
» rompues, que l'on accommoda comme on put.
» Le grand bonnet qui étoit tombé dans le ruis-
» seau, fut décroté & remis sur la tête du pénitent;
» l'on emporta les blessés chez eux. La Proces-
» sion recommença de marcher plus gravement
» que jamais, & parcourut la moitié de la Ville.

» Le Duc avoit bien envie le lendemain de
» prendre sa revanche ; mais le Roi lui envoya
» défendre, & au Marquis de sortir de leurs
» maisons. Pour revenir à ce que l'on fait dans ces
» occasions, vous sçaurez que lorsque ces grands
» serviteurs de Dieu sont de retour chez eux,
» il y a un repas magnifique, préparé de toutes
» sortes de viandes; & vous remarquerez que c'est
» un des derniers jours de la semaine sainte ;
» mais après une si bonne œuvre, ils croyent qu'il
» leur est permis de faire un peu de mal. D'abord
» le Pénitent se fait frotter fort long-tems les
» épaules avec des éponges trempées dans du sel
» & du vinaigre, de peur qu'il n'y reste du sang
» meurtri ; ensuite il se met à table avec ses amis,
» & reçoit d'eux les louanges & les applaudisse-
» mens qu'il croit avoir bien mérités : chacun lui
» dit à son tour, que de mémoire d'homme, on
» n'a pas vû prendre la discipline de si bonne gra-
» ce. On exagere toutes les actions qu'il a faites,
» & surtout le bonheur de la Dame, pour laquelle
» il a fait cette galanterie. La nuit entiere s'écoule

» en ces sortes de contes ; & quelquefois celui
» qui s'est si bien étrillé, en est tellement malade,
» que le jour de Pâques il ne peut aller à la Messe.

Tous les faits qu'on vient de rapporter paroissent si absurdes & si ridicules, qu'on seroit tenté de n'y ajouter aucune foi, si l'Auteur qui les raconte, n'avoit pris la précaution de les certifier. » Ne
» croyez pas au moins, continue-t-on, que je
» m'avise d'embellir l'Histoire pour vous réjouir ;
» tout cela est vrai à la lettre ; & je ne vous man-
» de rien que vous ne puissiez vérifier par toutes
» les personnes qui ont été à Madrid ».

Je suis, &c.



LETTRE IX.

IL eſt encore queſtion, Madame, des Eſpagnols dans un autre Ouvrage de Mad. d'Aulnoy, intitulé *Mémoires de la Cour d'Eſpagne* : vous y verrez ce qui s'eſt paſſé dans l'intérieur de celle de Charles II, au commencement du mariage de ce Prince avec la niéce de Louis XIV. Les tracaſſeries qui arrivent ordinairement ſous les Règnes foibles ; les petites intrigues que font naître le choc & la réaction de mille intérêts particuliers ; une inſtabilité perpétuelle à préſider au choix des Miniſtres ; une irréſolution conſtante dans les affaires ; une ſuite de fauſſes démarches dans la conduite du Prince & de ce qui l'entoure ; on y trouve, en un mot, le récit de toutes les anecdotes, auxquelles les gens oiſifs ſe livrent ordinairement dans la plûpart des converſations. Telle eſt, Madame, l'idée que je ne crains pas de vous donner, de ces Mémoires qui ſont écrits correctement : les faits que raconte Madame d'Aulnoy, ſe ſont paſſés ſous ſes yeux. Elle reprend la fin du Regne de Philippe IV, depuis ſon ſecond mariage avec Anne d'Autriche, fille de Ferdinand III ; & elle débute par le portrait de la Princeſſe qui étoit, dit-elle, » jeune, blanche & blonde. Son humeur étoit aſ-» ſez enjouée; elle avoit de l'agrément & de l'eſ-» prit.,, ; en quittant l'Archiduc pour aller en Eſpagne, comme ils s'aimoient beaucoup, ils pleuroient.. ,, Elle lui demanda ce qu'elle pourroit » faire à Madrid pour ſon ſervice ; vous pouvez,

Mémoires de la Cour d'Eſpagne.

„ lui dit-il, ma chere sœur, y faire une Infante
„ que vous me donnerez pour femme ; chose
„ d'autant plus singuliere, qu'ayant alors un
„ frere aîné, qui est mort Roi des Romains,
„ & qu'étant destiné à l'état ecclésiastique, il y
„ avoit peu d'apparence qu'il dût parvenir à
„ l'Empire, & épouser comme il est arrivé de-
„ puis, la fille ainée de la Reine sa sœur „.

On fit la Maison de cette Princesse ; & l'on choisit pour son Confesseur le Pere Nitard, Jésuite Allemand, qui partit avec elle, & qui fit dans la suite un rôle assez important en Espagne.
» Sa naissance étoit obscure ; & son esprit ser-
» vit seul à l'avancement de sa fortune. Il l'a-
» voit souple & complaisant.

» La Reine étant arrivée dans une Ville de
» l'obéissance du Roi d'Espagne, où l'on tra-
» vailloit fort bien en juppes, en camisoles &
» en bas de soye, on lui en offrit une grande
» quantité de différentes couleurs ; mais son
» Mayor-dome, qui gardoit exactement la
» gravité Espagnole, se fâcha de ce pré-
» sent ; il choisit tous les paquets de bas de
» soye, & les jettant au nez des députés de la
» Ville : *apprenez, leur dit-il, que les Reines*
» *d'Espagne n'ont point de jambes*, voulant dire
» qu'elles sont si élevées par leur rang, qu'elles
» n'ont point de pieds pour toucher la terre
» comme les autres femmes. Quoi qu'il en soit,
» la jeune Reine qui ne sçavoit pas encore toute
» la délicatesse de la langue Espagnole, expli-
» qua ceci à la lettre, & se mit à pleurer, di-
» sant, *qu'elle vouloit absolument retourner à*
» *Vienne, & que si elle eût sçu avant son départ,*
» *le dessein que l'on avoit de lui couper les jam-*

» *bes, elle auroit mieux aimé mourir, que de se*
» *mettre en chemin.* Il ne fut pas difficile de la
» rassurer; & elle continua sa route. Lorsqu'elle
» fut à Madrid, on raconta au Roi cette naïveté
» de la Reine; il la trouva si plaisante, qu'il
» sourit un peu. C'étoit la chose du monde la
» plus extraordinaire pour lui; car soit qu'il
» s'efforçât, ou que ce fût un effet de son tem-
» pérament, on a remarqué qu'il n'a pas ri
» trois fois en toute sa vie.

Lorsque Philippe se vit dangéreusement malade, il fit son testament, par lequel il nomma la Reine, Régente du Royaume, Tutrice du jeune Prince, qui n'étoit alors âgé que de quatre ans & demi. Il lui composa un conseil de six Ministres.

» La Reine ressentit vivement la perte qu'elle
» venoit de faire : mais elle y auroit encore été
» plus sensible, si elle s'étoit vûe dans l'obliga-
» tion où se trouvent toutes les Reines d'Espa-
» gne, d'entrer dans un Couvent, lorsqu'elles
» sont veuves, à moins que le Roi n'ordonne
» le contraire ayant sa mort. Elle ne fut pas non
» plus insensible à la douceur du Gouvernement.
» Le premier usage qu'elle fit de son autorité, de-
» vint utile au P. Nitard ». Elle lui fit avoir des
» Lettres de naturalité, & la charge d'Inquisi-
» teur Général. A peine ce Pere parut-il en faveur, que l'envie s'éleva contre lui; Don Juan, fils naturel du feu Roi, & de la fameuse Comédienne Maria Calderona, fut un de ceux qui témoigna le plus ouvertement son mécontentement.

La Reine souffroit beaucoup des railleries piquantes que Don Juan ne cessoit de faire à ce

Jésuite. » Une fois entr'autres, sur ce que les » Ministres demanderent à ce Prince, qui l'on » devoit envoyer contre le Roi de France ; je » conclus, dit-il, qu'on envoie le Pere Nitard : » c'est un Saint, auquel le Ciel ne refusera » rien. Le poste où nous le voyons est déjà une » preuve des miracles qu'il sçait faire. Le Con- » fesseur lui répliqua d'un air chagrin, qu'il » étoit d'une profession à devoir tout espérer » de la miséricorde de Dieu ; mais qu'il n'étoit » pas d'une profession à être Général d'Armée. » O mon Pere, repartit Dom Juan, nous vous » voyons faire tous les jours des choses plus » éloignées de votre profession » !

Le Pere Nitard fit courir dans le monde une espece d'Apologie, dans laquelle il accusoit Don Juan d'avoir voulu plusieurs fois le faire assassiner.

On vit alors en Espagne, ce qu'on a vu depuis en France, sous la minorité de Louis XIV, au sujet du Cardinal Mazarin. La Cour & la Ville se partagerent en deux factions : » Les Da- » mes du Palais entrerent même dans la que- » relle ; & pour marquer le parti qu'elles em- » brassoient, les unes se disoient *Austriennes*, & » les autres *Nitardines*.

La Reine vouloit absolument se conserver le Pere Nitard ; quant à lui il étoit fort embarrassé ; il craignoit l'assassinat ou le poison : il alla plusieurs fois se jetter aux pieds de la Reine, & la supplia les larmes aux yeux, de lui permettre de se retirer. Mais elle le rassuroit toujours, & lui défendoit de parler d'une séparation qui la désoloit. Le Prince de son côté remuoit tout & écrivoit par-tout, pour soulever les esprits

contre le Jésuite, & le forcer de se retirer. On craignoit de voir arriver les plus grands désordres.

La Reine enfin prit le parti de la douceur, & écrivit à Dom Juan une lettre obligeante, par laquelle elle l'engageoit à revenir à la Cour, & lui donna sa parole Royale pour la sureté de sa personne. Ce Prince eut quelque peine à s'y résoudre; enfin il se mit en marche : la Reine l'ayant appris, voulut lui donner quelques désagrémens sur la route; mais malgré ses ordres, Dom Juan reçut toutes sortes d'honneurs.

» Quand il approcha de Sarragosse, tous les » habitans allerent plus de deux lieues au devant » de lui; la foule étoit si grande, qu'à peine » pouvoit-il passer. Ils crioient tous d'une voix : *Vive le Roi & le Seigneur Don Juan; qu'il remporte toujours la victoire sur ses ennemis, & malheur au Jésuite qui le persécute.*

» Chacun lui jettoit des fleurs telles que la » saison pouvoit les fournir, & des eaux de senteur; les Dames plus parées qu'aux jours les » plus solemnels, formoient dans leurs carrosses une double haie sur son passage; l'air ne » retentissoit que des bénédictions & des louanges qu'on lui donnoit : en un mot la joie étoit » universelle dans cette grande Ville.

» La Reine & le Pere Confesseur qui en reçurent une fidelle relation, sentirent vivement, » l'une le mépris que l'on avoit fait de ses ordres, & l'autre la haine que le peuple avoit » témoigné en parlant de lui.

» Le bruit de la réception faite à Don Juan » se repandit à Madrid; & parmi plusieurs per- » sonnes qui en ressentirent de la joie, il y en

» eut beaucoup qui apprehenderent quelque
» désordre du retour de ce Prince.

» Pour essayer de prévenir les maux dont on
» se croyoit menacé ; les Régidors & les autres
» Magistrats de la Ville s'assemblerent. Ils en-
» voyerent quatre personnes de leur corps au
» Président de *Castille ; pour lui représenter les*
» *malheurs que pouvoit causer la venue de Don*
» *Juan avec des Troupes ; dans un tems où la*
» *Cour étoit si foible, & le Peuple si insolent & si*
» *disposé à la révolte ; qu'encore que le Prince*
» *fut rempli de bonne volonté, ils ne pourroient*
» *empêcher les suites fâcheuses que l'on avoit lieu*
» *de craindre.*

» Le Président se rendit chez la Reine ; le
» Conseil s'assembla ; & l'on fut d'avis de dé-
» pêcher un Courier à Dom Juan, avec ordre
» de Sa Majesté de renvoyer incessamment son
» escorte.

» Il reçut l'ordre, hâta sa marche, se fit sui-
» vre deux jours par le Courier ; & le troisié-
» siéme, il lui donna un reçu de l'ordre, & le
» renvoya sans réponse. Mais pendant qu'il tar-
» doit à revenir, on s'allarmoit à la Cour du
» succès de son voyage ; & l'inquiétude aug-
» menta dans le Palais quand on vit qu'il n'étoit
» chargé d'aucune lettre. Quelques Seigneurs
» allerent là-dessus trouver le Président, pour le
» prier de dire à la Reine qu'ils étoient dispo-
» sés à tout entreprendre pour son service. L'on
» assembla de la Cavalerie ; & l'on se préparoit
» à Madrid comme pour soutenir un siége,
» dont l'évenement paroissoit douteux, quoi-
» qu'il ne s'agît que d'un Prince escorté de 300
» Chevaux.

Cependant

Cependant on quitta les armes, sur le bruit que la Reine fit bientôt répandre; que Dom Juan avoit renvoyé son escorte; & en effet elle lui écrivit une lettre obligeante, pour l'y engager. Il répondit à la Reine avec fermeté : » qu'il ne » devoit pas s'exposer à la vengeance du Pere » Nitard, & qu'il demandoit positivement que » ce Jésuite sortît du Royaume; qu'après cela il » seroit celui de tous ses sujets le plus soumis à ses » ordres.

» C'étoit exiger une chose de la Reine, qu'elle » n'avoit aucune envie d'accorder : le Nonce ap- » pellé Borromée, le Conseil d'État & les » Grands travaillerent inutilement à l'y résou- » dre : cependant le Prince paroissoit si ferme dans » sa résolution, que tout le monde jugea que » le Confesseur seroit même heureux de se pou- » voir retirer en sureté. Il en demeura si per- » suadé lui-même, & il connut si bien le danger » où il étoit, qu'il redoubla ses instances auprès » de la Reine, pour qu'elle lui permît de par- » tir; elle ne lui répondit que par des larmes » & par des soupirs; de sorte qu'il aima mieux » exposer sa vie, que de lui déplaire en la quit- » tant.

» On apprit que le Prince venoit avec des » Troupes à Torigon-Dardos, qui n'est qu'à » quatre lieues de Madrid. L'inquiétude redou- » bla parmi ceux qui suivoient le parti de la » Reine; & elle s'en affligeoit plus que person- » ne. On l'entendit répéter plusieurs fois ces » paroles; *Mon Dieu! Mon Dieu! Ce bon Pere* » *sera le premier sacrifié.*

» Le Conseil du Gouvernement s'assembla; » on pria le Nonce de porter à Dom Juan, la

» lettre que le Pape lui écrivoit, pour le conju-
» rer d'avoir pour la Reine les sentimens de
« soumission qu'un sujet doit à sa Souveraine.

» Le Nonce alla le trouver ; il revint au mi-
» lieu de la nuit. Personne presque ne s'étoit
» couché dans cette grande Ville ; on attendoit
» son retour avec impatience : car on sçavoit le
» sujet de son voyage ; & le peuple alloit par
» troupes dans les rues, demandant déjà qui vive.
» Les nouvelles que le Nonce apporta ne plurent
» point à la Reine ; il dit qu'il avoit prié ins-
» tamment le Prince d'aller à Guadalajara, ou
» tout au moins d'accorder quelques jours de
» délai, pour prendre des mesures afin de le
» contenter ; mais qu'il lui avoit refusé l'un &
» l'autre ; & que si le Lundi suivant le Confesseur
» ne sortoit pas par la porte, il sortiroit par la
» fenêtre ; que Dom Juan entreroit dans Ma-
» drid pour faire cette exécution. On a sçu de-
» puis, que la négociation s'étoit passée d'une
» autre maniere ; que le Prince avoit consenti
» de laisser le Pere Nitard auprès de la Reine,
» pourvû qu'elle lui accordât de certains avan-
» tages qu'il souhaitoit ; mais que le Nonce, qui
» n'aimoit pas ce Pere, lui avoit joué la piéce
» toute complette, en ne déclarant point les fa-
» vorables dispositions de Dom Juan.

» Le Pere Nitard apprit ce qui se passoit ; il
» confessa la Reine le lendemain matin, & se
» jetta ensuite à ses pieds, la suppliant de ne le
» pas exposer aux outrages que lui pourroit
» faire un Prince irrité ; qu'il y alloit de sa vie,
» & qu'il ne voyoit aucun moyen de la garan-
» tir, qu'en cédant à la nécessité présente. La
» Reine lui répondit avec une grande abondan-

» ce de larmes, qu'elle ne pouvoit consentir à
» son éloignement ; qu'il ne s'inquiétât pas, &
» qu'elle mettroit ordre à tout.

» Il étoit bien persuadé qu'elle en avoit une
» entiere volonté ; mais son pouvoir n'y répon-
» doit pas ; néanmoins il l'assura que quand bien
» le peuple devroit le déchirer en pièces, il ne
» sortiroit de Madrid que par son ordre.

» Il se retira chez lui avec toute la crainte
» dont un homme menacé du dernier péril, peut
» être capable.

Le Lundi 25 Février 1669, la grande Cour du Palais se trouva pleine d'une foule de gens qui demandoient hautement le départ du Confesseur : ce désordre augmentoit à chaque instant dans la Ville ; beaucoup de monde pénétra même dans la chambre où les Ministres étoient assemblés, & se mit à crier : *qu'on nous délivre du Jésuite ; qu'on le fasse partir.* Enfin la Reine fut obligée de prendre sa résolution, & de signer le congé de son Confesseur.

Dès que l'ordre pour faire partir le Pere Nitard fut expédié, la Reine ne se faisant plus de violence pour se contraindre, & pour retenir ses larmes, en versa beaucoup, & se jetta sur son lit avec toute la douleur possible, disant de tems en tems ; *Hélas ! Hélas ! De quoi me sert d'être Reine & Régente ?*

Le pere s'étoit attendu à l'événement ; il ne prit que son habit & son Breviaire, & partit sans différer avec le Cardinal d'Arragon, escorté de tous les Officiers de l'Inquisition. Sa qualité d'Inquisiteur ne lui fut pas inutile pour le garantir de la fureur du peuple qui lui jetta même quelques pierres, & qui l'accabla de malédictions.

Dès qu'on n'eut plus à craindre le Confesseur, Dom-Juan vit chez lui toute la Cour à Consuegra : cependant sur la pressante sollicitation qu'on lui fit, il renvoya son escorte ; & il se passa entre la Reine & lui, une espece de Traité, par lequel on lui faisoit pleine satisfaction.

Peu de tems après la Reine lui écrivit qu'elle souhaiteroit qu'il allât en Arragon en qualité de Vice-Roi & de Vicaire Général des Royaumes qui en dépendent. Cette nouvelle fit le plus grand plaisir à Dom-Juan.

Depuis ce tems-là il ne fut plus question en Espagne du Pere Nitard. La Reine fit d'abord inutilement tous ses efforts pour lui faire avoir le chapeau de Cardinal : » Le Conseil ayant été » instruit de la prétention de ce pere, songea aux » moyens de l'empêcher d'y réussir ; & pour cet » effet on dépêcha un Courrier au Marquis de » S. Romain, pour proposer au Pape d'autres Su» jets dignes de la Pourpre. La Reine feignit d'y » consentir ; pendant que sous main elle lui re» nouvelloit ses ordres : mais l'Ambassadeur qui » n'étoit pas des amis des Jésuites, conduisit la » chose de maniere, que sa Sainteté donna l'ex» clusion au Pere Nitard, & l'obligea de se dé» pouiller de ses Charges.

» Le Général de son Ordre qu'il avoit négli» gé, & qui lui en vouloit beaucoup de mal, pro» fitant de ce revers de fortune, l'envoya aussi» tôt dans une de leurs maisons proche de Rome.

» Il s'y retira avec un esprit de modération » très-exemplaire ; & de tout son train il ne gar» da auprès de lui, que le frere Bustos son com» pagnon. Voilà bien des coups de foudre les uns » sur les autres : celui-ci parut si terrible à la Rei-

» ne, elle qui ne doutoit point du bon succès de
» sa négociation, qu'elle en tomba malade d'une
» fiévre tierce qui lui dura long-tems.

» Ne pouvant souffrir qu'un homme qui avoit
» tant de part à sa confiance & à son amitié, &
» qui avoit gouverné si absolument toute la Mo-
» narchie d'Espagne, demeurât exposé au caprice
» & au ressentiment de son Général, elle em-
» ploya tout le crédit qu'elle avoit à Rome, pour
» mettre le Pere Nitard dans un autre état». Mais
ce ne fut que sous Clément X qu'elle parvint, après lui avoir donné la qualité de son Ambassadeur extraordinaire auprès de sa Sainteté, à le faire nommer Cardinal.

Après le départ du Pere Nitard, la Reine commença à donner sa confiance à Dom-Fernand de Valenzuela. C'étoit un simple Gentilhomme du Royaume de Grenade, qui étoit parvenu à avoir accès auprès du Pere Nitard, & à s'attirer toute sa confiance. Le Pere lui donna entrée au Palais. Valenzuela s'attacha à Dona-Eugenia, l'une des Dames les plus aimées de la Reine, & parvint à l'épouser.

Après la disgrace du Confesseur, Valenzuela se trouva le seul que la Reine choisit pour Confident de ses chagrins & de sa haine contre Dom-Juan. » Un jour cette Princesse dit à Eugenia de
» lui amener son époux secrettement le soir pour
» qu'elle pût lui parler sans témoins».

Il ne se passa guères de nuits, sans que la Reine le fit venir. Sa femme l'y conduisoit, & demeuroit par bienséance. C'étoit dans ces entretiens secrets, qu'il rendoit compte de tout à la Reine; & l'on disoit communément à la Cour, qu'il y avoit un Esprit follet dans le Palais, qui avertissoit la Reine de toutes les nouvelles.

Bientôt Valenzuela se vit entouré d'envieux : la Reine pour le mettre à l'abri des événemens, résolut de faire promptement sa fortune. Dans cette vue elle le fit Marquis ; peu de tems après elle lui donna la Charge de grand Ecuyer ; enfin elle le créa Grand d'Espagne de premiere Classe.

Les murmures s'éleverent de tous côtés ; la surprise étoit au comble ; les Seigneurs qui se rencontroient, ne disoient autre chose sinon, *Valenzuela es grande, o tempora! o mores!* Enfin la Reine le déclara favori ; de sorte qu'il donnoit tous les ordres avec elle comme premier Ministre, ou pour mieux dire, comme Maître absolu. Alors on commença à cabaler pour faire revenir Dom-Juan. On fit courir des Pasquinades & des Satyres en prose & en vers contre la Reine & le Favori.

Le Roi commençoit à être des parties de plaisir, qui se faisoient dans les differentes maisons Royales. » Un jour ce jeune Prince voulant tirer » sur un Cerf, tira sur le Favori, & le blessa à la » cuisse. La Reine effrayée poussa un cri doulou- » reux, & se laissa tomber évanouie entre les bras » de ses femmes. Cet accident donna lieu à tout » le monde de prédire la chûte prochaine de Va- » lenzuela, dont cette aventure sembloit être un » présage. «

Les Méconteents travailloient sécrettement à ménager le retour de Dom-Juan : il se forma une si forte brigue, que malgré les soins de la Reine, il se rendit au Buen-Retiro sur les instances qu'on lui fit de la part du Roi. Quoique la Reine fit garder son fils à vue, ce jeune Prince trouva moyen de se dérober une nuit du Palais avec un seul Gentilhomme de la chambre ; & il alla à pied, caché

dans son manteau, jusqu'au *Retiro*, d'où il envoya sur le champ un ordre à sa mere, de ne point sortir du Palais.

Tout le monde courut saluer le Roi ; chacun lui offrit des présens considérables ; la joie fut universelle ; & le lendemain on fit des illuminations dans toutes les rues.

La Reine fut ensuite envoyée à Tolede, avec défense d'en sortir. Valenzuela prit congé d'elle avec toute la douleur imaginable, & se retira à l'Escurial.

Dom Juan ne fut pas long-tems sans le poursuivre jusques dans sa retraite : il obtint un ordre de le faire arrêter. Valenzuela eut recours au Prieur du Couvent des Jeronimites, qui touché de ses malheurs, le fit cacher dans une niche, que l'on garnit de matelats, derriere un panneau de menuiserie, dans la chambre d'un Religieux. On fit d'abord d'inutiles recherches ; mais au bout de quelques jours, le Marquis tomba si dangereusement malade dans son trou, qu'on fut obligé de lui amener le Chirurgien du Couvent, pour le saigner. Ce Chirurgien le trahit : on le fit enlever ; & on l'envoya aux Philippines, après l'avoir dégradé de tous ses honneurs, & lui avoir ôté toutes ses charges.

Tout le Royaume témoigna beaucoup de satisfaction de voir rentrer Dom Juan dans le Gouvernement : on en avoit conçu toutes les plus belles espérances : mais il eut le sort de presque tous les Ministres désirés. Lorsqu'on le vit de plus près, toutes les grandes idées qu'on avoit sur son compte, s'évanouirent.

Cependant le Roi qui avoit atteint ses quinze ans, étoit devenu éperdument amoureux de

Mademoiselle, niéce de Louis XIV, sur quelques portraits qu'il avoit vus d'elle, & sur le récit que plusieurs Seigneurs, qui avoient voyagé à la Cour de France, lui en avoient fait. La demande fut faite & acceptée.

Les intrigues contre Dom Juan continuoient toujours; il avoit trop de fermeté pour céder à ses ennemis; mais son crédit étoit devenu trop foible, pour leur résister. Sa santé s'altéra sensiblement; & il mourut au milieu des fêtes que l'on célébroit pour le prochain mariage du jeune Monarque.

A peine fut-il mort, que le Roi alla retrouver sa mere, & la ramena avec lui à Madrid, où cette Princesse ne parut plus occupée que du soin de se conserver les bonnes graces de son fils.

Cependant *Mademoiselle* s'avançoit vers les terres d'Espagne. Je ne vous ferai pas, Madame, la description des cérémonies observées dans cette marche, avant, pendant & après le mariage. Madame d'Aulnoy n'en oublie pas la plus petite circonstance. C'est à cette époque que commence le ton de Journal, qui regne dans toute la suite de ces Mémoires.

Le premier soin de ceux qui accompagnerent la jeune Reine dans son voyage, fut de jetter dans son esprit de l'ombrage contre la Reine mere; la Camarera Mayor, dont je vous ai parlé à l'occasion des Lettres de Madame de Villars, s'empara d'elle dès qu'elle fut entrée en Espagne. *Mademoiselle* sentit dès le premier jour, combien il est différent de se trouver avec des Espagnols ou des François. La Camarera qui avoit ses vues, s'acquitta de ses fonctions avec sévérité: c'étoit un espion auprès de la Princesse; & comme elle avoit été du parti de Dom Juan,

elle fut une de celles qui chercherent le plus à la prévenir contre la Reine mere, & à la persuader que cette belle-mere étoit son ennemie secrette. D'un autre côté les Partisans de la Reine mere la représentoient comme la meilleure amie que la jeune Reine pût se faire ; mais les premieres impressions prévalurent d'abord. Cependant la Camarera cherchant à s'établir dans l'esprit du Roi, en lui inspirant de la méfiance pour la jeune Reine, qu'elle traitoit comme un enfant, la jeune Princesse vaincue par les démonstrations d'amitié que lui faisoit sa belle-mere, se détermina à lui donner toute sa confiance. Les deux Reines se lierent d'intérêt & d'amitié ; & la jeune y gagna quelque liberté que la Reine mere lui fit procurer.

Madame d'Aulnoy rapporte un trait qui constate un usage d'Espagne assez singulier.

» Un des plus grands divertissemens de la
» Reine, étoit d'aller quelquefois à la chasse. Le
» Roi qui l'aimoit tendrement, & qui connois-
» soit son goût, lui fit amener de très-beaux
» chevaux d'Andalousie. Elle en choisit un fort
» fringuant & le monta : mais elle ne fut pas
» plutôt dessus, qu'il commença de se cabrer ; &
» il étoit prêt de se renverser, lorsqu'elle tomba.
» Son pied, par malheur, se trouva engagé dans
» l'étrier ; le cheval sentant cet embarras, ruoit
» furieusement & traînoit la Reine avec le der-
» nier péril de sa vie ; ce fut dans la Cour du
» Palais que cet accident arriva. Le Roi qui le
» voyoit de son balcon, se désespéroit ; & la
» Cour étoit toute remplie de personnes de qua-
» lité & de Gardes : mais l'on n'osoit se hasar-

» der d'aller secourir la Reine ; parce qu'il n'est
» point permis à un homme de la toucher, &
» principalement au pied, à moins que ce ne
» soit le premier de ses *Menins* qui lui met ses
» *chapins* ; ce sont des especes de sandales où
» les Dames font entrer leurs souliers ; & cela les
» hausse beaucoup. La Reine s'appuye aussi sur ses
» Menins quand elle se promene : mais ce sont
» des enfans qui étoient trop petits pour la tirer
» du péril où elle étoit. Enfin deux Cavaliers Es-
» pagnols, dont l'un se nommoit Louis de
» las Torres, & l'autre, Dom Juan de Soto-
» Mayor, se résolurent à tout ce qui pouvoit leur
» arriver de pire : l'un saisit la bride du cheval &
» l'arrêta ; & l'autre prit promptement le pied de
» la Reine, l'ôta de l'étrier, & se démit même
» le doigt en lui rendant ce service. Mais sans s'ar-
» rêter un moment, ils sortirent, coururent chez
» eux, & firent vîte seller des chevaux pour se dé-
» rober à la colere du Roi. Un jeune Seigneur de
» la Cour, qui étoit leur ami, s'approcha de
» la Reine, & lui dit respectueusement, que ceux
» qui venoient d'être assez heureux pour lui sauver
» la vie, avoient tout à craindre, si elle n'avoit
» la bonté de parler au Roi en leur faveur ;
» parce qu'il n'étoit pas permis de la toucher,
» & particuliérement au pied. Le Roi qui
» étoit promptement descendu pour voir en quel
» état elle étoit, témoigna une joie extrême
» qu'elle ne fut point blessée ; & il reçut très-bien
» la priere qu'elle lui fit pour ces généreux cou-
» pables. L'on envoya en diligence chez eux : ils
» montoient déjà à cheval pour se sauver : la
» Reine les honora d'un présent ; & depuis ce

» jour, elle eut une considération particuliere
» pour eux ».

Vous voyez, Madame, qu'on trouve dans ces Mémoires, des détails de mœurs & d'usage, qui peuvent intéresser ceux qui étudient les Nations jusques dans les bagatelles.

Je suis, &c.



LETTRE VIII.

Mémoires de la Cour d'Angleterre.

LES *Mémoires de la Cour d'Angleterre*; autre ouvrage de Madame d'Aulnoy, ne présentent que des aventures galantes & romanesques. On y voit des Courtisans volages, qui courent de belle en belle, sans s'arrêter à aucune, & font successivement le bonheur & le tourment de leurs Maîtresses.

Les principaux héros de ces Mémoires, sont le Duc de Monmouth, fils naturel du Roi d'Angleterre, Charles second; le Duc de Bouquinkam, le Comte d'Aran, leurs épouses, & une certaine Emilie, fille d'honneur de la Duchesse d'Yorck. Elle réunissoit aux charmes de la jeunesse & de la beauté, les agrémens de l'esprit le plus enjoué. Le Duc de Mont-mouth que le Roi son pere, pour le fixer, avoit marié depuis peu, ne put voir Emilie, sans ressentir pour elle la passion la plus vive. Il ne perdoit aucune occasion de se trouver avec elle & de l'entretenir; » mais elles étoient assez rares, parce que la Gou» vernante des filles, qui le connoissoit de longue » main pour être fort dangéreux, ne manquoit » pas de l'interrompre très-souvent.

» Un jour que cette exacte Surveillante se » trouva trop mal pour suivre Madame la Du» chesse d'Yorck, qui s'alloit promener sur la » Tamise, le Duc de Monmouth profita de ce tems, » pour parler à Emilie; & lorsque chacun se fut » placé, il s'approcha d'elle, & lui dit d'un air » à l'embarrasser: je ne sçaurois être content de

» ma destinée, Madame; vous ne voulez point
» m'aimer; & j'ai sçu que vous ne haïssez pas le
» Comte d'Aran. Milord, lui dit-elle, en rou-
» gissant, ceux qui se sont mêlés de vous appren-
» dre de mes nouvelles, vous en ont mal infor-
» mé: le Comte d'Aran ne songe pas à moi; je
» sçais qu'il a une Maîtresse qui mérite tout son
» attachement; & je dois même vous assurer que
» si j'étois capable de vouloir plus de bien à un
» homme qu'à un autre, vous auriez une grande
„ préférence dans mon cœur. Ce que vous me
„ dites, reprit le Duc, pourroit me consoler, si
„ je me contentois de ce qu'on appelle un com-
„ pliment: mais il me faut quelque chose de
„ plus solide, ou vous me ferez mourir. Eh!
„ que vous faut-il donc, continua-t'elle, d'une
„ maniere enjouée? Il me faut toute votre ten-
„ dresse, ajoûta-t'il d'un air très-sérieux. Trou-
„ vez-vous que ce soit trop, pour payer une paf-
„ sion aussi forte que la mienne? Oui, répon-
„ dit-elle en souriant, c'est trop: vous devriez
„ être honteux de m'en demander tant; & je le
„ serois beaucoup de vous accorder une priere si
„ indiscrete ».

Pendant que le Duc de Monmouth & Emilie s'entretenoient ensemble, le Comte d'Aran qui suivoit son Altesse dans une autre barque, ne pouvoit s'empêcher d'avoir sans cesse les yeux du côté où ils étoient. „ Ce Seigneur aimoit tendrement
„ Emilie; mais il cachoit sa passion, à cause des
„ liaisons particulieres qu'il avoit avec Miledi...
„ ..... Il ne sçavoit qu'imaginer pour interrom-
„ pre le Duc de Monmouth dans sa conversation
„ avec Emilie. Il avoit mené avec lui un chien que
„ toute la Cour connoissoit; il le prit, feignant

„ de le carresser ; le laissa tomber dans la Tamise ;
„ & fit aussitôt un grand bruit pour faire retirer
„ son chien de l'eau. Toutes les Dames s'inté-
„ resserent à sa conservation ; mais particuliére-
„ ment Milédi... qui étoit avec son Altesse, &
„ qui ne pouvoit regarder avec indifférence ce
„ que le Comte aimoit.

„ Quand un Marinier eût sauvé le chien ; elle
„ s'avança au bord de la barque : venez, dit-elle ;
„ au Comte, venez, Milord, vous réjouir avec
„ nous, de ce que votre fidèle Mélampe est sauvé ;
„ Madame la Duchesse vous en donne la permis-
„ sion. Le Comte qui n'attendoit que cela pour
„ entrer dans la barque de son Altesse, s'y rendit
„ avec empressement ; & après l'avoir salué res-
„ pectueusement, il se plaça près de Milédi....
„ Mais il ne sçut y demeurer long-tems.

Bientôt il s'approcha d'Emilie, à qui il fit des reproches du peu d'inquiétude qu'elle avoit témoignée pendant l'aventure qui venoit d'arriver à son chien. Le Duc de Monmouth, piqué de ce que le Comte d'Aran venoit l'interrompre, répondit à ces reproches, d'une maniere très-brusque. Emilie lui parla avec moins d'aigreur. „ Vous
„ me faites une querelle, lui dit-elle en souriant,
„ où il entre plus de caprice que de raison. C'est
„ encore quelque consolation, repliqua le Comte,
„ que vous démêliez mon dépit au travers de ma
„ modération, &.... » Il fut interrompu en cet endroit par Miledi.... qui impatienté de ne le point voir revenir auprès d'elle, l'appella, sous pretexte de lui montrer un bracelet de diamants qu'elle avoit acheté. Mais elle profita de cette occasion pour lui reprocher sa mauvaise foi & son indifférence. . . . .

Pendant que Miledi faisoit ses plaintes au Comte d'Aran, le Duc de Monmouth chagrinoit de son côté la jeune Emilie. „ Vous avez beau „ me déguiser, lui disoit-il, vos sentimens pour „ le Comte d'Aran ; il m'est très-facile de les pé- „ nétrer. Quand vous avez pû le regarder sans que „ je m'en apperçusse, vous l'avez fait avec empres- „ sement ; pensez-vous qu'il vous soit aisé de me „ tromper ? „ Emilie fit ce qu'elle pût, pour dissuader le Duc de Monmouth ; mais ses efforts furent inutiles.

La promenade sur l'eau étant finie, chacun se sépara. La Duchesse de Monmouth qui avoit été témoin de ce qui s'étoit passé entre Emilie & son mari, résolut d'aller se plaindre au Roi de la conduite du Duc de Monmouth. Comme en quittant son Altesse, elle ne trouva point ses gens & sa chaise, elle entra, en les attendant, dans le Parc qui sépare S. James de Withalt, seule, ses coëffes rabatues, & affectant, pour n'être point remarquée, de passer par les allées les plus sombres & les plus écartées : elle méditoit au clair de la lune, les plaintes qu'elle vouloit faire au Roi, lorsqu'elle fut apperçue par le Duc de Bouquinkam, qui croyant que c'étoit sa Maîtresse qu'il attendoit, s'avança vers elle avec beaucoup d'empressement. Comme il ne se cachoit point, il fut bientôt reconnu ; il ne reconnut pas aussi-bien la Duchesse de Monmouth qui étoit enveloppée dans ses coëffes, & qui eut soin de contrefaire sa voix le mieux qu'elle pût. A la faveur de ce déguisement, elle lui fit des reproches de son peu d'exactitude au rendez-vous qui lui avoit été donné. Le Duc persuadé que sa Maîtresse étoit fâchée, se jetta à ses genoux pour l'appaiser : mais l'éclat de rire qu'elle fit, lui

donna lieu de la reconnoître, & le tira de l'erreur où il étoit.

La Duchesse de Bouquinkam qui avoit suivi son mari, lorsqu'il étoit sorti, & qui regardoit ce qui se passoit à une distance assez éloignée pour voir sans entendre, crut être absolument certaine de l'infidélité de son époux : elle n'en voulut pas sçavoir davantage ; & sortant du buisson où elle se tenoit cachée, elle courut vers Withalt pour aller trouver le Roi.

Cette méprise fut bientôt suivie d'une autre. Le Duc de Monmouth étant sorti de chez Madame la Duchesse, reconnut sa femme dans le Parc; ne doutant point qu'elle ne s'y fût rendue pour se venger par une infidélité, de la scène qui s'étoit passée dans la barque de son Altesse, il s'empressa de suivre ses pas. Ayant vu qu'un homme venoit au-devant d'elle, il s'en approcha tout doucement pour écouter sa conversation : mais quelle fut sa surprise, lorsqu'il entendit qu'elle disoit en élevant le voix, gardez, Milord, vos conseils pour une autre que pour moi ; je suis résolue de me plaindre au Roi du procédé de Monsieur de Monmouth. Elle parloit ainsi au Duc de Bouquinkam que le Duc de Moumouth n'eut pas de peine à reconnoître à la maniere dont il tâchoit de détourner la Duchesse de ses desseins. Si ce discours calma d'un côté l'esprit du Duc de Monmouth, de l'autre il ne laissa pas de lui causer de l'inquiétude. » Le Roi lui » avoit recommandé d'ôter à sa femme tous les » sujets de chagrin, que ses galanteries ordinaires » pouvoient lui causer ; & il lui avoit promis de » s'observer si bien à cet égard, qu'il n'en entendroit jamais parler.

» Il pensa tout-d'un-coup que le meilleur re-
» mede

» mede étoit de prévenir sa Majesté ; & sans s'ar-
» rêter davantage à écouter la conversation de la
» Duchesse avec le Duc de Bouquinkam, il se ren-
» dit dans l'appartement du Roi d'où il vit sortir
» la Duchesse de Bouquinkam, les yeux fort rou-
» ges & fort humides.

Elle venoit de se plaindre au Roi de la conduite de son mari.

Lorsque Madame de Bouquinkam fut sortie, Sire, lui dit le Duc de Montmouth ; » je viens
» vous apprendre que j'ai rencontré tout à l'heu-
» re ma femme en rendez-vous nocturne avec
» un homme que je n'ai pû connoître ; & j'a-
» voüe à votre Majesté, que j'en aurois tiré rai-
» son sur l'heure, si mon respect pour vous ne
» l'avoit emporté sur mon juste ressentiment.
» Le Roi fut fort surpris : il rêva quelques mo-
» ments, & lui dit ensuite : ce que vous me
» dites, est-il bien vrai ? Elle n'aura pas la
» hardiesse d'en disconvenir elle-même ; ajouta
» le Duc, quand je lui dirai devant votre Ma-
» jesté, toutes les circonstances de la conversa-
» tion ».

La Duchesse de Montmouth s'étant présentée un instant après pour parler au Roi, ce Prince écouta ses plaintes : il lui fit ensuite quelques reproches sur ce dont le Duc de Montmouth venoit de l'accuser. Elle n'eut point de peine à se justifier, & à prouver que son mari étoit dans l'erreur. Le Roi découvrit par elle, que la Duchesse de Bouquinkam y étoit aussi. Il l'envoya chercher pour calmer ses inquiétudes : il envoya aussi chercher le Duc de Bouquinkam, par le Comte de ***, qui eut le malheur de trouver ce Seigneur aux pieds de sa femme. Toutes ces personnes

s'étant rendues chez le Roi, Sa Majesté leur dit qu'il ne falloit pas toujours s'en rapporter aux apparences, & leur conseilla de ne plus se laisser aller à la jalousie.

Il n'est question dans ces Mémoires que de pareilles tracasseries, dénuées de vraisemblance & d'intérêt, & dont il suffit de vous avoir donné une légere idée. Je passerai au meilleur Ouvrage de Madame d'Aulnoy, c'est-à-dire, aux *avantures d'Hippolite, Comte de Duglas.*

Hippolite Comte de Duglas. Cette Histoire est un vrai chef-d'œuvre en son genre ; il n'est pas possible de la lire sans être attendri jusqu'aux larmes ; tout y annonce l'amour de la vertu & l'horreur du vice. Malgré la passion réciproque d'Hippolite & de Julie, ils ne s'écartent point de leur devoir.

Avant que de parler de son Héros, Madame d'Aulnoy met au fait le lecteur de l'état ou étoit la Cour d'Angleterre sous Henri VIII. Elle raconte ensuite de quelle maniere Julie, Amante d'Hippolite, perdit son pere & sa mere à l'âge de deux ans, & fut confiée aux soins du Comte & de la Comtesse de Duglas. Lorsqu'on apporta cet enfant dans la chambre de Madame de Duglas, Hippolite y étoit : il avoit environ sept ans ; » c'étoit un des plus beaux enfans & des » plus spirituels qui fut au monde. Il parut char- » mé de Julie qu'il croyoit être sa sœur ; & Lu- » cile qui avoit quatre ans, ne lui étoit rien en » comparaison de cette cadette. Il ne pouvoit la » quitter ; & dans une enfance où la nature parle » toute seule, les inclinations de son cœur se » faisoient sentir si fortement, qu'Hippolite n'a- » voit des soins & des empressemens que pour » Julie ».

Madame d'Aulnoy fait le portrait de cette fille charmante, qui passoit en beauté, en graces & en esprit toutes les Héroïnes de Roman. Hippolite étoit dans son sexe aussi parfait que Julie dans le sien; ce qui donne lieu à un autre portrait que je supprime comme le premier; mais auquel votre imagination suppléra aisément. Lucile étoit aussi fort aimable; & ces trois jeunes personnes, se croyant toutes freres & sœurs,
» vivoient dans une union pleine de tendresse.
» Mais enfin Hippolite commença de devenir
» mélancolique; Julie de son côté étoit rêveu-
» se: ils vouloient toujours être ensemble: ils
» se cherchoient par-tout; & lorsqu'ils s'étoient
» trouvés, ils soupiroient tout bas, & se par-
» loient peu; ils passoient des heures entieres
» à se regarder d'une façon languissante; ils s'a-
» bandonnoient à cet innocent plaisir; & tout
» d'un coup y faisant réflexion, ils rougissoient,
» baissoient la vue, & tomboient dans une pro-
» fonde rêverie». La famille ouvrit enfin les yeux sur des sentimens différens de ceux, qu'elle crut qu'un frere doit avoir pour une sœur. Cette extrême amitié inquiétoit d'autant plus M. & Madame de Duglas, que leur dessein étoit d'unir Hippolite à la fille du Comte d'Argile; & qu'ils destinoient Julie au Comte de Bedfort leur parent. La Comtesse résolut de parler à Julie. Un matin elle alla pour cet effet dans la chambre de ses filles: mais quelle fut sa surprise, lorsqu'en y entrant, elle trouva Hippolite à genoux proche du lit de Julie, qui étoit encore couchée: elle saisit cette occasion pour faire des remontrances à ses filles, sur la maniere dont elles devoient se conduire avec leur frere. Qu'il regne, leur

dit-elle, entre votre frere & vous, beaucoup d'union; mais évitez une trop grande familiarité.

Julie passa une partie de la journée, enfermée dans son cabinet. Elle n'en sortit que parce qu'elle vit par sa fenêtre, arriver le Comte de Bedfort. Pour se soustraire à sa présence qui lui étoit fort désagréable, elle descendit dans le Jardin, où elle s'enfonça le plus avant qu'il lui fut possible. Retirée dans l'obscurité d'une grotte, elle venoit de s'y abandonner à de sérieuses réflexions, lorsque tout-à-coup elle entendit Hippolite qui s'écrioit : » Julie, ma chere Julie, puisque la passion » que j'ai pour vous ne m'est pas permise, puis-» que je commets un crime lorsque je vous » adore, & qu'il m'est plus aisé de cesser de » vivre, qu'il ne m'est aisé de cesser de vous » aimer ; je veux mourir & mourir innocent » d'un feu que je n'ai pu éteindre ». En achevant ces mots, il tira son épée, & la tourna contre son sein. Julie heureusement l'arrêta ; & après l'avoir détourné du dessein de se donner la mort, elle lui fit part de ses sentimens pour lui, & lui confia en même tems, qu'elle étoit déterminée à aller en France, pour y ensevelir dans un Couvent ses malheurs & son amour. Le lendemain, elle fit une pareille confidence à M. & à Mad de Duglas, qui parurent fort l'approuver. En les quittant elle alla trouver Hippolite, à qui elle apprit que son pere & sa mere consentoient à son projet de se faire Religieuse.

Cette belle personne étant montée, le cœur serré & les larmes aux yeux, dans la chambre de son frere qui étoit au lit, elle dit à son valet de chambre de se retirer ; & lorsqu'ils furent seuls, elle s'assit près de lui ; & le regardant d'un

air plein de tristesse : » Je viens enfin, mon cher » frere, lui dit-elle, je viens vous dire adieu » pour jamais. O quels funestes mots ! reprit- » elle, adieu pour jamais ! Cela est-il possible ? » Elle se tut en cet endroit, parce que ses san- » glots lui ôterent l'usage de la parole. Hippo- » lite croisant ses bras, & levant les yeux au » Ciel, lui répondit d'une voix basse & mal ar- » ticulée : ma chere Julie, c'est donc aujour- » d'hui que je vais vous perdre ? Ce moment si » redoutable pour moi est arrivé ! Je n'ose vous » détourner d'un dessein qui va faire tous les » malheurs de ma déplorable vie, & je veux » même, s'il est possible, essayer de vous cacher » l'état auquel vous me laissez, de crainte que » votre pitié ne triomphe de votre courage. » Il faut nous séparer, ma sœur, ajouta-t-il; les » destins l'ont ordonné. Ah ! Julie, Julie ! pour- » quoi suis-je votre frere ? En achevant ces » mots, il se tourna un peu pour cacher l'abon- » dance de ses larmes qui lui couvroient le vi- » sage; mais Julie l'obligeant de la regarder : » ne m'enviez point, lui dit-elle, mon cher » Hippolite, la seule consolation qui me reste; » laissez-moi voir toute votre douleur : elle ne » peut augmenter la mienne; mais je sens bien » qu'elle peut la soulager. Et vous, continua- » t-elle, sévere vertu, austere devoir, sensible » tendresse, qui remplissez mon cœur des sen- » timens qu'il faut que je désavoue, recevez le » sacrifice que je vous fais de toutes mes pas- » sions, de ma liberté; je vais m'enterrer pour » le reste de ma vie. Cela suffira-t-il encore pour » n'avoir plus rien à me reprocher ? Après avoir » fait ces tristes plaintes, elle se voulut lever,

» mais dans ce moment ses forces l'abandon-
» nerent ; elle devint pâle & froide ; & se lais-
» sant tomber sur un fauteuil, elle mit Hippo-
» lite dans un état pitoyable. Sa foiblesse ne
» dura pas long-tems ; elle revint à elle ; &
» regardant son frere qui étoit demi mort :
» adieu, cher Hippolite, lui dit-elle ; je vous
» ai trop aimé pour votre repos & pour le mien.
» Adieu, ma chere sœur, lui dit-il, en l'embras-
» sant & lui mouillant le visage de ses larmes,
» vous me laissez le plus malheureux & le plus
» affligé de tous les hommes ; je n'ai plus d'es-
» poir qu'en une prompte mort. Enfin Julie le
» quitta ; & passant dans sa chambre, elle se
» mit au lit ».

Elle fut pendant toute la nuit dans l'état le plus cruel. Le jour venu, elle se rendit dans le cabinet de la Comtesse qui l'y attendoit. Cette dame étoit avec le Comte de Duglas & un Ecclésiastique, lorsque Julie arriva. « Ma chere enfant, » lui dit-elle aussitôt, nous allons aujourd'hui vous » apprendre des choses qui vous surprendront » beaucoup » En effet, elle apprit à Julie qu'elle n'étoit point sa mere ; que son pere étoit le Comte de Warwick ; que le feu Roi ayant pris de nouvelles opinions sur la Religion, à cause de son amour pour Anne de Boulen, le Comte de Warwick, bon Catholique, & très-zélé, se trouva compris dans les malheurs d'un de ses proches parens du même nom, que le Roi fit mourir. Pour éviter une pareille destinée, il partit pour Venise, & mourut dans un combat contre des Corsaires. Madame de Warwick, accablée de cette perte, se vit bientôt à l'extrémité de sa vie. Dans cet état déplorable elle eut

de justes appréhensions que sa fille ne tombât au pouvoir de ses proches, & que par leur autorité, ils ne la fissent élever dans la nouvelle Religion qu'ils professoient. Dans cette pensée, elle rendit M. & Madame de Duglas dépositaires d'un gage si précieux.

Julie à ces discours ne put s'empêcher de ressentir une joie secrete. Quoiqu'on lui eut recommandé de ne parler à personne de ce qu'elle venoit d'apprendre, elle alla néanmoins, en sortant de chez sa mere, en faire part à Hippolite, avec qui elle convint que pour rompre son voyage, elle feindroit d'être malade le jour auquel il étoit fixé : mais auparavant elle crut nécessaire de mettre sa sœur dans ses intérêts, en lui apprenant son secret. Lucile parut très-reconnoissante des marques de confiance que lui donna Julie, & lui promit de faire ses efforts pour la servir. M. & Madame de Duglas n'eurent pas de peine à croire que Julie étoit malade; & comme on souhaitoit ardemment sa guérison, chacun contribuoit à la divertir. C'est ce qui donnoit beaucoup de liberté à Hippolite, & lui facilitoit les moyens de l'entretenir à toutes les heures du jour. M. & Madame de Duglas n'en avoient aucune peine, parce qu'ils étoient persuadés qu'elle n'attendoit que le retour de sa santé pour partir. Le Comte de Bedfort, de son côté, espéroit que, par de continuelles assiduités, il feroit prendre d'autres résolutions à cette belle fille ; mais elle le traitoit avec tant d'indifférence, qu'il n'osoit presque se flatter de pouvoir lui plaire. Cependant ses soins ne laisserent pas de faire de la peine à l'amoureux Hippolite : il ne put même s'empêcher de le témoigner à Julie. Celle-ci lui

en fit de vifs reproches ; & un jour qu'ils se promenoient ensemble, ils se trouverent près de la grotte où Hippolite auroit perdu la vie, si Julie ne la lui avoit conservée. Comme ils étoient fatigués de leurs promenades, ils y entrerent pour s'y reposer. La Comtesse qui s'y étoit rendue par une autre route, ayant apperçu ces enfants sans en être vue, se cacha pour les entendre. Les sentimens réciproques de tendresse qu'ils se donnerent, la promesse que fit Hippolite à Julie de s'opposer jusqu'à la mort à ce qu'elle passât en France malgré elle, pour y entrer dans un Couvent, aigrirent tellement Madame de Duglas, qu'elle ne prît pas la patience d'écouter jusqu'au bout la conversation des deux Amants. Elle sortit brusquement du lieu fatal où elle s'étoit cachée, & les regardant avec des yeux pleins de courroux, leur adressa les plaintes les plus dures, & les quitta sans attendre leur réponse. » Qui pourroit bien représenter l'état de » ces deux Amants, feroit assez comprendre » qu'il n'en a jamais été un plus douloureux : » cependant étant un peu revenus de leur étonnement, ils se jurerent de nouveau un amour éternel, & se séparerent.

M. & Mad. de Duglas résolurent dès-lors de faire voyager leur fils ; mais celui-ci ne fut pas plutôt instruit de ce dessein, qu'il monta à cheval, & se rendit à Londres auprès de son ami Suffex, » Servez-moi, lui dit-il, en arrivant : » mon pere & ma mere veulent que je parte après » demain avec M. de Bois-Dauphin, Ambassadeur » de France : je suis résolu de feindre que je » pars ; j'enverrai mes gens à votre maison de cam» pagne, si vous le trouvez bon ; & je me tien-

» drai caché chez vous, pour aller voir le plus
» souvent qu'il me sera possible ma Maîtresse ».
Le Comte de Sussex promit à Hippolite de faire, pour l'obliger, tout ce qu'il exigeoit de son amitié. Ce dernier ayant quitté son ami, courut promptement chez Julie, pour lui faire part du nouveau projet du Milord & de la Comtesse, & concerter avec Lucile les moyens d'entretenir quelquefois sa Maîtresse en secret. Lucile en effet lui en procura la facilité; mais le Comte de Bedfort, ayant voulu enlever Julie, Hippolite se battit avec lui, & le renversa d'un coup d'épée. Cet événement fâcheux donna plus que jamais au Comte de Duglas l'envie d'éloigner son fils. Il sçut qu'un vaisseau qui étoit à l'ancre, devoit faire voile dans peu pour Livourne; il résolut alors de le faire partir par cette voie.

» Le fatal moment de se séparer approchant,
» Julie tira de son sein une table de bracelet en-
» tourée de diamants, où elle avoit fait mettre
» de ses beaux cheveux passés en lacs d'amour. Il
» y avoit au-dessous de ce chiffre amoureux, deux
» cœurs percés d'une même fléche, & ces mots
» écrits autour: *ils sont unis pour jamais*. Gardez ce
» présent, lui dit-elle, mon cher Hippolite;
» vous pouvez seul en sçavoir le prix. Il parut trans-
» porté de joie en recevant une grace qu'il n'a-
» voit osé demander, baisa amoureusement cet
» aimable gage des bontés de sa Maîtresse, & la
» quitta pour aller s'embarquer ».

Il n'y avoit encore que cinq jours qu'Hippolite étoit parti, lorsque le vaisseau dans lequel il étoit, rencontra un navire Corsaire, avec lequel Hippolite se battit généreusement, & qui fut obligé de prendre la fuite. L'issue de ce combat fut d'autant

plus glorieuse pour Hippolite, qu'il eut le plaisir de voir se rendre à lui un très-brave homme, dans lequel il eut le bonheur plus grand encore, de retrouver le pere de sa Maîtresse, dont on avoit faussement annoncé la mort.

Si le jeune Hippolite ressentit beaucoup de joie en voyant le pere de sa Julie, le Comte de Warwick n'eut pas moins de satisfaction en apprenant que sa fille survivoit à sa mere, qui étoit une des personnes du monde les plus accomplies. En se félicitant mutuellement de cette heureuse rencontre, ils arriverent ensemble à Livourne. Leur premier soin fut d'écrire en Angleterre; & comme Hippolite avoit ordre de séjourner à Florence, c'est dans cette Ville qu'ils attendirent les réponses à toutes leurs lettres. Le Comte de Warwick en partit pour se rendre à Venise; & Hippolite ne se sépara de lui, qu'après lui avoir fait la confidence de son amour pour sa fille : le Comte l'approuva, & promit de le favoriser de tout son pouvoir.

Envain Hippolite avoit mandé à Julie des nouvelles de son pere; le Comte de Duglas avoit trouvé moyen d'intercepter toutes les lettres que son fils écrivoit à sa Maîtresse, à sa sœur, & à son ami le Comte de Suffex, ainsi que toutes les réponses que ceux-ci faisoient à Hippolite. A la place de ces lettres, il en faisoit écrire d'autres, où Hippolite étoit supposé leur apprendre, que dans un combat où il s'étoit trouvé sur la mer, il avoit été blessé à la main droite, & que cela l'obligeoit de se servir de celle d'un de ses amis.

» D'un autre côté M. de Duglas écrivit des
» lettres à Hippolite de la part de Julie, de sa
» sœur & de son ami, telles qu'il le jugea nécef-

» faire pour le bien persuader qu'elles venoient
» d'eux ; & comme ce n'étoit pas de leur main,
» pour lui ôter les soupçons qui auroient pû lui
» entrer dans l'esprit, il lui mandoit qu'ils étoient
» convenus tous trois ensemble, de déguiser leur
» caractere, afin que si par malheur leurs pa-
» quets venoient à se perdre, l'on ne pût connoî-
» tre de quelle part ils venoient. Maître absolu
» du commerce de Julie & de son Amant, le
» Comte de Duglas ne s'appliqua plus qu'à faire
» réussir les choses selon ses intentions ; peu-à-
» peu les lettres de part & d'autre devenoient
» plus froides ; les deux Amans en étoient déso-
» lés ».

Une année entiere s'étoit déja passée ; & le Milord de Duglas s'applaudissoit d'avoir si bien pris ses mesures, que jusques-là rien n'avoit été découvert ; mais la crainte qu'il eut, qu'à la fin quelque contre-tems ne détruisît tout-d'un-coup un Ouvrage qu'il avoit résolu de mener à sa fin, l'obligea, sans tarder davantage, d'aller trouver l'Envoyé de Florence, pour le conjurer de le servir dans un projet qu'il avoit imaginé. Ils composerent des lettres ensemble, l'une d'Hippolite, l'autre de l'Envoyé d'Angleterre, par lesquelles Hippolite demandoit à son pere son agrément, pour épouser Mademoiselle de Neri, fille de qualité, dont la maison étoit alliée avec plusieurs grandes & illustres familles d'Italie, & à laquelle, comme héritiere, on donnoit beaucoup de biens. On envoyoit le portrait dans le même paquet ; & comme il avoit été fait à plaisir, l'imagination du Peintre n'ayant pas été assujettie, il l'avoit fait si parfaitement beau, que l'on ne pouvoit le voir sans admiration.

Toutes choses ayant été bien concertées, l'Envoyé de Florence se rendit chez le Milord, & lui présenta le paquet de lettres dont ce dernier fit la lecture tout haut en présence de Julie, de Lucile & du Comte de Suffex. L'Amante d'Hippolite ne put entendre cette lecture sans être touchée de la plus vive douleur : mais quelques peines qu'elle ressentit en ce moment, elles ne furent rien au prix de celles que lui causa la vue du portrait supposé de sa rivale. Il lui parut si merveilleux, que le désespoir prit la place de sa douleur, & qu'elle fut quelque tems sans vouloir prendre la plus légere nourriture. Aux maux cruels que venoit d'essuyer Julie, s'en joignit bientôt un autre qui acheva de l'accabler : ce fut la nouvelle du mariage prétendu d'Hippolite avec Mademoiselle Neri. Elle prit alors la résolution de s'enfermer dans un Monastere, & d'y passer le reste de sa languissante vie ; mais un sentiment de gloire vint troubler ce dessein. »Quoi ! pour ce lâche Amant, » dit-elle à Lucile, j'abandonnerai le monde ; & » l'infidéle pourra croire que ce n'est que le regret » de l'avoir perdu, qui m'oblige à faire cette dé- » marche. Ah ! je n'en puis supporter la pensée. » Quoi qu'il m'en doive coûter, je veux qu'il » soit persuadé que je suis très-heureuse & con- » tente ; & puisque le Comte de Bedfort persé- » vere & qu'il souhaite toujours avec une égale » passion de m'épouser, je sacrifierai mon repos » à mon amour propre ». Ce projet déplut fort à sa chere Lucile : mais malgré les représentations de son amie qui fit tout ce qu'elle put pour l'en détourner, Julie ne laissa pas d'y persister ; & d'épouser le Comte de Bedfort.

M. de Duglas qui n'avoit plus de mesure à gar-

der, écrivit à Florence à l'Envoyé d'Angleterre, qu'il pouvoit à l'avenir laisser aller les lettres selon leur cours ordinaire; & peu de tems après Hippolite en reçut une du Comte de Suffex. Son étonnement fut extrême en voyant le commencement, où il ne comprenoit rien : son mariage, son inconstance, des reproches, tout cela lui paroissoit des chimeres; mais lorsqu'il en fut à l'endroit où le Comte lui disoit que Julie avoit épousé M. de Bedfort, il demeura comme un homme frappé de la foudre, & prit sur le champ la résolution de partir pour l'Angleterre. Arrivé à Marseille, il eut la consolation d'y recevoir des nouvelles du Comte de Warwick : Hippolite avoit eu soin de lui marquer le déplorable état où il étoit réduit par les terribles nouvelles du mariage de Julie; le Comte lui disoit qu'il alloit incessamment retourner à Londres pour arracher sa fille d'entre les bras du Comte de Bedfort; que ce mariage ne pouvoit subsister sans son aveu, & qu'il s'assurât qu'il épouseroit sa chere Julie. Flatté de cet espoir agréable, Hippolite arriva à Londres, incognito, & se transporta chez le Comte de Suffex qui n'ignora pas long-tems l'horrible trahison que l'on avoit faite à son ami : on lui apprit aussi la rencontre de M. de Warwick sur la mer. Hippolite l'interrogea sur le compte de Julie; où est-elle, lui dit-il; ne puis-je point la voir? Le Comte lui répondit que la jalousie de M. de Bedfort étoit trop grande, pour qu'il pût y parvenir; & qu'il lui seroit impossible de jouir de ce bonheur, à moins qu'il ne se déguisât en Porte-balle. Hippolite trouva l'expédient excellent; il se munit de rubans; de gants, d'éventails, prit des habits de Marchands, & se rendit chez le Comte de Bed-

ford qui étoit alors à la campagne; il y fut introduit sans peine; & rien ne peut exprimer la joie que ressentit Hippolite, en revoyant sa chere Julie. Après lui avoir montré plusieurs marchandises, il lui fit voir la table de bracelets qu'elle lui avoit donnée quand il prit congé d'elle pour aller en Italie; & la lui présentant sans trop déguiser sa voix: » Achetez, lui dit-il, Madame, achetez ce lac- » d'amour; vous n'en avez peut-être jamais vu un » si beau. Où avez-vous acheté ce bijoux, lui dit » Julie? Madame, répondit Hippolite en s'appro- » chant de sa Maîtresse, ces choses-là ne s'ache- » tent point: dans un certain tems de ma vie » qui faisoit toute ma félicité, j'adorois une » belle personne, & j'en étois souffert; ce tems » est passé, divine Julie, continue-t-il: elle m'a » soupçonné, elle m'a cru infidéle; je viens à ses » pieds lui protester que je ne l'ai jamais été. A » ces paroles si tendres & si touchantes, Julie ne » put méconnoître son cher Hippolite. Les mal- » heurs de cette Dame, lui dit-elle, augmente- » roient beaucoup, s'il est vrai que vous ne fus- » siez pas criminel à son égard: elle ne put en » dire davantage, tant elle étoit troublée de joie; » elle n'osoit même s'éclaircir, quelqu'envie » qu'elle eut de lui faire des reproches; mais il la » prévint: mon aimable Maîtresse, lui dit-il, en » la regardant amoureusement, les traîtres qui » m'ont supposé un mariage auquel je n'ai pas » pensé, ne l'ont fait que pour empoisonner les » restes de ma triste vie ». Il dit ensuite à Julie que si la fortune lui avoir été contraire pendant son voyage, elle n'avoit pas laissé de le favoriser dans la rencontre qu'il avoit faite sur la mer du Comte de Warwick. Il fut interrompu en cet en-

droit par l'arrivée du Comte de Bedfort, & d'une Tante de Julie, qui venoit la prier de se rendre chez elle aux nôces de sa fille. Julie ne put se dispenser d'accompagner sa parente dans sa Terre, fort voisine de celle du Comte de Bedfort. Elle se contenta de dire au Colporteur, de ne pas manquer de revenir : mais leurs yeux, par de tendres regards, se firent un adieu mutuel ; & il partit aussitôt que les Dames furent montées en carrosse.

C'est ici, Madame, que se termine la premiere partie de ce Roman; je réserve la seconde pour la lettre suivante.



LETTRE IX.

Suite du Roman d'Hippolite.

VOUS attendez, sans doute, Madame, avec impatience la suite des aventures du malheureux Hippolite: pendant son séjour à Florence, il s'étoit lié d'amitié avec un jeune Seigneur Italien, nommé Léandre, fils du Sénateur Alberti, chez qui il logeoit. Ce Léandre avoit suivi son ami en Angleterre, & s'étoit même déguisé avec lui en Porte-faix, pour aller chez la Comtesse de Bedfort. Il y vit Lucile, sœur d'Hippolite; & il en devint aussi amoureux, que son ami l'étoit de Julie. „ Il se représentoit, avec une joie inté„ rieure qui lui avoit été inconnue jusqu'alors, „ les graces de la charmante Lucile: l'image de „ cette aimable fille étoit si profondément gravée „ dans son cœur, qu'il croyoit encore contempler „ ses charmes: il ne put douter que ce ne fut de „ l'amour qu'il venoit de concevoir pour la sœur „ de son malheureux ami. Vous m'avez fait con„ noître, lui dit-il, les deux plus belles personnes „ du monde; & je crois qu'il est impossible que „ l'on puisse les voir sans admiration. J'ai regar„ dé Julie comme l'objet de votre amour; mais „ Lucile, la charmante Lucile est devenue celui „ du mien. Je suis ravi, répondit Hippolite à „ Léandre, que vous ayez trouvé quelque chose „ capable de vous attendrir; il ne tiendra pas à „ moi, que ma sœur ne vous inspire une violen„ te passion; mais que dites-vous de Julie? „

Comme ils continuoient leur conversation, en regagnant la maison où ils s'étoient déguisés en

en porte-balles. Une troupe d'Archers vint se saisir de leur personne, & les mena chez le Juge de paix. Celui-ci les regardant comme des voleurs, les fit conduire en prison; & après leur avoir fait essuyer toutes sortes de mauvais traitemens, il prit avec eux la route du Château du Comte de.... Ce Milord à l'occasion du mariage de sa fille où Julie étoit invitée, donnoit une fête brillante, où il devoit y avoir des Gladiateurs. Hippolite & Léandre furent choisis, pour jouer ce personnage. Mais à peine furent-ils arrivés dans l'Arêne, qu'au lieu de se battre l'un contre l'autre, ils franchirent d'un saut la barriere; & courant l'épée à la main contre le Juge de paix & ses Archers, ils leur arracherent courageusement leurs épées; & dans peu de moments, ils furent tout couverts de sang & blessés en plusieurs endroits.

» Les choses étoient en cet état, lorsque Julie » & Lucile, qui avoient refusé de voir le com- » bat, ayant entendu un bruit extraordinaire, » & les cris de plusieurs Dames qui étoient tou- » chées de pitié & de crainte, sortirent sur une » grande terrasse, sur laquelle étoient tous les » spectateurs. Elles reconnurent aussitôt leur » cher Hippolite & son généreux ami; & se » précipitant plutôt qu'elles ne descendirent, » elles coururent vers eux, comme des person- » nes qui ne croient pas qu'il y ait un plus » grand péril, que celui de perdre ce que l'on aime. » Hippolite tomba noyé dans un ruisseau de » sang, aux pieds de Julie : Léandre s'avança » vers lui pour le secourir, & tomba aussi de » lassitude & de foiblesse.

» Julie & Lucile à cette déplorable vue, ne

» se trouverent plus maîtresses de leur mortelle
» douleur. Julie toute appliquée à son Amant,
» dont elle avoit appuyé la tête sur ses genoux,
» le tenoit entre ses bras ; elle lui mouilloit le
» visage de ses larmes ; elle faisoit de tristes
» plaintes, & tâchoit avec sa main d'arrêter
» le sang qui sortoit d'une de ses blessures ; elle
» laissoit assez le loisir à Lucile de donner des
» soins à Léandre. Cette aimable personne pre-
» noit déjà un secret intérêt à la conservation
» de cet illustre étranger, qui avoit sans doute
» une autre source, que celle de la générosité.

» L'on porta les deux amis dans une même
» chambre ; l'on mit promptement le premier
» appareil à leurs blessures : elles étoient plus
» grandes que dangereuses ; & Julie fit réflexion,
» mais trop tard, que son époux auroit du cha-
» grin de l'extrême douleur qu'elle avoit témoi-
» gnée ». Elle ne se trompoit pas : le Comte de
Bedfort n'avoit pu voir sans jalousie, les soins
que sa femme avoit donnés à Hippolite. Il
voyoit aussi avec peine, que ces deux Amants
avoient de fréquents entretiens. Pour se venger
de Julie, il la fit partir pour la France au moment
qu'elle s'y attendoit le moins, & la conduisit
dans une Abbaye de filles que l'on nomme Sainte
Menoux, entre Moulins & Bourbon. Arrivé en
cette Abbaye, le Comte de Bedfort demanda
en particulier l'Abbesse, qu'il connoissoit beau-
coup ; il fit avec elle les conditions telles qu'il
voulut : celle-ci lui engagea sa parole, que sa
femme seroit gardée plus soigneusement qu'une
prisonniere d'Etat, & qu'elle n'écriroit à per-
sonne. C'étoit là tout ce qu'il souhaitoit. Il re-

mit Julie entre les mains de l'Abbesse ave une femme de chambre, & la quitta fort content de ce qu'il venoit de régler.

Si le Comte de Bedfort étoit satisfait, Hippolite incertain de ce qu'étoit devenue sa chere Julie, passoit ses jours dans les inquiétudes les plus affreuses. Il sçavoit cependant que son mari l'avoit menée en France ; mais il ignoroit le lieu où elle avoit été conduite. Il consulta Léandre & le Comte de Sussex sur ce qu'il étoit à propos de faire. » Ils convinrent de se séparer, d'aller » aux Ports de Mer où d'ordinaire on s'embar» que pour repasser en Angleterre ; & ils ré» solurent que le premier des trois qui rencon» treroit le Comte de Bedfort, lui feroit mettre » l'épée à la main, & vengeroit Julie des outra» ges qu'elle en avoit reçus. Ils demeurerent » aussi d'accord, qu'après avoir attendu un mois » dans le Port où ils alloient, ils reviendroient » à Londres, chez le Comte de Sussex. Celui» ci passa à Dieppe ; Hippolite prit la route de » Calais ; le Seigneur Léandre fut avec lui jus» qu'à Douvres.

» Il y avoit déjà trois semaines qu'Hippolite » attendoit avec une extrême impatience le » Comte de Bedfort, quand il le trouva sur le » soir, qui s'avançoit vers le Port : lorsqu'ils se » virent seuls & en liberté, ils ne perdirent pas » un moment à mettre l'épée à la main ; & cha» cun animé, l'un de son amour & de sa fureur, » & l'autre de sa jalousie & de son ressentiment, » ils commencerent un combat qui ne pouvoit » être terminé que par la fin de la vie de l'un ou » de l'autre, & peut-être même de tous les deux ». Hippolite avoit déja terrassé son adversaire ; &

celui-ci étoit sur le point de demander quartier, lorsque le Valet de Chambre du Comte de Bedfort voyant de loin dans quelle extrémité son maître étoit réduit, accourut & donna, par derriére, un coup d'épée à Hippolite, qui le fit tomber comme un homme mort. La blessure fut trouvée si dangéreuse, qu'on crût devoir écrire cette triste nouvelle au Comte de Duglas ; elle jetta la consternation dans la famille : le Milord, la Comtesse sa femme & Lucile partirent aussitôt pour venir chercher Hippolite. Le Comte de Sussex & le Seigneur Léandre revinrent à Londres presque dans le même tems. Ils apprirent le combat de leur ami, & les suites fâcheuses qu'il avoit eues ; ils résolurent aussitôt de l'aller trouver ; & ils partirent ensemble. Hippolite quoique très-malade, présenta Léandre à Milord de Duglas & à la Comtesse sa mere. Au bout de deux mois il commença à se rétablir ; & lorsqu'il fut en état de se lever, le mariage de Lucile & de Léandre, pour lequel il avoit fort sollicité son pere & sa mere depuis qu'ils étoient auprès de lui, se fit avec une égale satisfaction de la part des deux Amants.

Léandre partit avec son épouse pour la conduire à Florence. Hippolite, à qui les Chirurgiens avoient ordonné d'aller prendre les eaux de Bourbon, accompagna son ami jusqu'à Moulins. Que cette séparation fut tendre & douloureuse !

Après avoir quitté sa sœur & son ami, Hippolite se rendit à Bourbon. Un jour qu'il étoit allé se promener dans un endroit tranquille & solitaire, il ramassa un papier, dans lequel il

sentir qu'il y avoit quelque chose enveloppé : il y regarda; & voyant une boëte de chagrin, il l'ouvrit. » Mais o Dieu ! Quelle fut sa surpise, » & sa joie, d'y trouver le portrait de Julie, » de sa chere Julie ! car il crut que c'étoit le » sien ; mais c'étoit celui de feue Madame de » Warwick, qu'il avoit vû plusieurs fois à sa » Maîtresse » : comme il avoit les yeux attachés sur ce portrait, il apperçut un homme, qui s'approchant de lui, le pria de vouloir le lui rendre. » Faites-moi le plaisir auparavant, lui dit Hippo- » lite, de m'apprendre de qui vous le tenez. Mon- » sieur, lui répondit-il, je suis Peintre ; & je » vais souvent à une Abbaye qui n'est qu'à deux » lieues d'ici : on la nomme Sainte Menoux. » Madame l'Abbesse a un cabinet où elle veut » faire mettre des tableaux dans des cadres qui » sont déjà posés : elle me fit entrer pour les » voir, & pour m'expliquer ses intentions; elle » me demanda si je voulois m'arrêter quelque » tems, & qu'elle me feroit travailler. Il vint » dans ce cabinet une Dame dont l'accent me » parut étranger ; elle étoit admirablement » belle : elle me demanda si je pourrois racom- » moder la draperie d'un petit portrait, sur le- » quel elle avoit laissé tomber de l'eau. Aussi- » tôt elle se le fit apporter ; elle le tira d'une » boëte couverte de diamants, pour me le don- » ner ; je le mis dans celle-ci que j'avois sur » moi ; & je lui promis d'y travailler au plutôt : » c'est ce que j'ai fait ; je dois le lui reporter » aujourd'hui. Mais comme j'ai vendu des ou- » vrages à une personne de qualité que je suis » venu chercher à la promenade, j'ai apparem- » ment tiré cette boëte avec autre chose ; & je

» l'ai laissé tomber. Heureusement pour moi
» qu'elle est entre vos mains ».

Hippolite à ce récit ne put contenir sa joie. Il conjura le Peintre, avec promesse de le récompenser, de le mener à Sainte Menoux, & de l'y faire entrer avec lui. Je pourrai passer, lui dit Hippolite, pour votre éleve; je sçais assez bien dessiner pour n'être point embarrassé de mon personnage. Le Peintre consentit à tout ce qu'Hippolite voulut. Celui-ci prit un habit conforme au rôle qu'il alloit faire. Il entra dans le Couvent où il fut très-bien reçu de l'Abbesse; & à la faveur de ce déguisement, il eut le bonheur de voir sa chere Julie, de s'en faire reconnoître, & de l'entretenir très-souvent. » Qu'il seroit
» mal-aisé d'exprimer la satisfaction de ces deux
» Amants! Ils passoient leur vie dans ce beau
» désert avec plus de plaisir, qu'ils n'en auroient
» eu à la Cour, & dans les bonnes graces du
» plus grand des Rois. En effet c'est un des se-
» crets de l'amour, de guérir de l'ambition, &
» de mille autres passions, dont les ames sans
» tendresse sont tirannisées. Hippolite instruisoit
» Julie de tout ce qui s'étoit passé depuis son
» absence; elle lui apprenoit de son côté ce qui
» lui étoit arrivé. Ils rappelloient quelquefois
» le souvenir de leurs premiers feux & de leurs
» plaisirs, tantôt secrets, tantôt mutuels; ils fai-
» soient ensuite des projets pour l'avenir; ils
» essayoient de prendre des mesures sur les cho-
» ses qui paroissoient encore incertaines; &
» six mois qui s'écoulerent, leur parurent d'une
» très-courte durée.

» Sur ces entrefaites Hippolite apprit avec une
» joie inconcevable, que le Comte de Warwick

» étoit sur le point d'arriver à Londres. Toute
» sa famille l'y attendoit. Elle étoit enfin infor-
» mée qu'il n'avoit point été tué, & que Julie
» étoit sa fille. Mais ces bonnes nouvelles qu'Hip-
» polite avoit reçues, furent troublées par d'au-
» tres, qui arriverent presqu'en même tems.
» La Comtesse de Duglas lui écrivit que s'il
» vouloit voir son pere, il falloit qu'il se hatât
» de partir ; qu'il étoit à l'extrémité, & que
» personne ne croyoit qu'il en pût échapper. Ce
» fut alors que la nature & la raison firent taire
» l'Amour & la tendresse. Julie lui protesta qu'el-
» le vouloit absolument qu'il allât où son devoir
» l'appelloit ». Il obéit ; mais avant que de se
séparer de sa Maîtresse, il chargea Cardini, c'est le nom du Peintre, du soin de lui faire tenir les lettres de Julie, & de recevoir les siennes pour elle.

Il y avoit déjà bien du tems qu'Hippolite étoit parti de Sainte Menoux ; & cependant Julie ne recevoit aucunes de ses nouvelles. Ce silence lui causa une tristesse extrême. » Dans l'excès de
» sa douleur, elle écrivit au Comte de Sussex
» pour sçavoir s'il étoit arrivé à Londres, & si
» M. de Warwick y étoit déjà ; il lui fit réponse
» qu'il étoit extrêmement en peine de l'un &
» de l'autre, parce qu'aucun d'eux ne s'y étoit
» encore rendu ; que le Mylord de Duglas ve-
» noit de mourir, & qu'Hippolite étoit fort né-
» cessaire dans sa maison. Comme les choses
» que l'on appréhende davantage, sont celles que
» l'on croit le plus aisément, l'infortunée Julie
» ne douta point que son Amant n'eut péri sur
» la mer. Elle avoit pensé, quand ils se quitte-
» terent, que rien ne pouvoit augmenter son

» affliction : mais hélas! elle éprouva bien que tout
» son malheur n'étoit pas épuisé, & que son esprit
» étoit ingénieux à lui faire souffrir des maux
» toujours plus pressants ». Un jour qu'elle étoit dans le plus grand abbattement du monde, l'Abbesse l'étant venue voir, laissa tomber une lettre qu'elle avoit reçue le matin. L'Abbesse l'ayant ramassée, la présenta à Julie, qui en reconnut aussitôt le caractere, pour être celui du Comte de Bedfort. Elle l'ouvrit en tremblant; & elle y trouva ces mots. » Des raisons pressan-
» tes m'obligent, Madame, de partir au plutôt
» pour aller prendre Julie & la mettre dans un
» lieu plus caché qu'elle ne l'est chez vous. L'on
» m'a donné avis que son pere doit arriver dans
» peu à Londres, & qu'il est informé du séjour
» qu'elle a fait à Sainte Menoux ».

Julie demeura éperdue après la lecture de cette lettre; elle rêva quelque tems à ce qu'elle devoit faire; & il lui sembla qu'elle ne devoit plus différer à sortir d'un lieu, où elle ne pouvoit rester sans être exposée à toutes les violences de son époux. Elle se détermina tout d'un coup; & ayant trouvé un moyen pour s'évader de son Couvent, elle partit pour Florence, où elle fut reçue de Lucile avec toute la joie possible. Comme elle ne vouloit pas être reconnue, elle convint avec son amie, qu'elle la feroit passer pour une jeune veuve de ses parentes, qui étoit venue auprès d'elle pour y rester quelque tems.

Ce qui est assez singulier, c'est que dans le même tems qu'elle portoit le deuil pour la feinte mort de son époux, il le portoit de son côté pour elle. L'Abbesse qui, lorsque Julie fut partie de son Couvent, craignoit l'arrivée du Comte de

Bedfort, lui avoit écrit ſans différer que Julie ayant été ſurpriſe d'un mal très-prompt & très-violent, en étoit morte en très-peu de jours. Cette lettre eut tout le ſuccès que celle qui l'avoit écrite déſiroit : en effet le Comte de Bedfort ajouta foi à ce que l'Abbeſſe lui marquoit, & ne partit point pour Sainte Menoux. Bientôt tout le monde dans Londres ſçut cette mort : la Comteſſe de Duglas, le Comte de Suſſex, & le Comte de Warwick qui arriva peu-après ces funeſtes nouvelles, en furent ſenſiblement affligés.

Les choſes étoient dans cet état, lorſqu'Hippolite arriva à Londres : on ne peut exprimer quelle fut ſa douleur en apprenant dans un même moment la mort de ſon pere & celle de ſa Maîtreſſe. Il réſolut alors de quitter ſon pays, & de porter ſes malheurs dans quelque lieu où il pût trouver une mort glorieuſe ; il ne voulut plus voir que Meſſieurs de Warwick & de Suſſex avec leſquels il partit pour Malthe.

Outre les peines que Julie reſſentoit, en ne recevant point de leurs nouvelles, elle étoit encore en proie à de nouveaux déplaiſirs. Le Sénateur Alberti, chez lequel elle logeoit, en étoit devenu ſi paſſionnément amoureux, qu'il vouloit abſolument l'épouſer. Julie pour échapper à ſes pourſuites, avoit pris la réſolution de ſe mettre dans un Couvent ; mais le Sénateur ayant été inſtruit de ce deſſein, conçut celui de l'enlever. La nuit qu'il devoit exécuter ce projet, il fut prévenu par quatre hommes maſqués qui étant entrés par le jardin dans la chambre de Julie, s'en étoient emparés malgré les cris qu'elle eſſaya de pouſſer, & la réſiſtance qu'elle voulut faire. Ceux qui l'avoient enlevée, ne l'avoient pas encore conduite bien

loin, lorſque huit Cavaliers, à la tête deſquels étoit le Sénateur Alberti, arriverent & mirent le piſtolet à la main contre les raviſſeurs de Julie.

Celle-ci, pendant qu'ils commençoient un combat ſanglant, profita de la liberté où elle étoit de s'enfuir. Elle ſe refugia dans la Cabane d'un Berger, où après avoir demeuré pluſieurs jours, elle chargea ſon Hôte de faire tenir une lettre à Lucile. Elle l'informoit de ſa triſte aventure; & elle partit déguiſée en Pélerin. Elle prit le chemin de Boulogne, dans la réſolution de ſe rendre à Rome & de-là à Veniſe.

» Elle approchoit de Boulogne, lorſqu'elle ſe » trouva dans un bois délicieux par la quantité » d'Orangers & de Grenadiers dont il étoit rem- » pli. Le Soleil commençant à ſe retirer, elle ſe » trouva laſſe, & fut invitée au repos par le doux » murmure d'un ruiſſeau qui couloit doucement; » l'herbe verte & fraîche qui le bordoit lui ſembla » un lit aſſez commode en l'état où elle étoit; elle » ſe coucha ſur ce tapis de gazon; les racines d'un » arbre lui tinrent lieu de chevet; elle ôta le grand » chapeau qui lui ſervoit d'une eſpece de paraſol; » & ſon abbatement la conduiſit inſenſiblement » juſqu'à un profond ſommeil; mais deux choſes » la réveillerent en ſurſaut avec une grande dou- » leur & une extrême ſurpriſe; car elle ſe ſentit » percer la jambe d'une fléche; & elle entendit » auſſitôt un grand bruit de cors, de chiens & de » Veneurs. Elle pouſſa un cri plaintif; & elle eſ- » ſayoit d'arracher cette fléche qui la faiſoit beau- » coup ſouffrir, quand elle vit paroître trois Da- » mes à cheval ſi belles, de ſi bon air, & dont les » habits étoient ſi galans & ſi bien entendus, » que ſa douleur ſe fit moins reſſentir pour quel-

» que tems, par la satisfaction qu'elle eut à les re-
» garder. Il y en avoit une qui portoit un arc à sa
» ceinture, un carquois plein de fléches derriere
» ses épaules ; & l'on auroit pu la prendre pour
» Diane au milieu de ses Nymphes. Cette char-
» mante personne qui étoit la Marquise de. . . ,
» témoigna de l'inquiétude & du déplaisir en
» voyant la blessure du jeune Pelerin, elle comman-
» da aussi-tôt à un de ses Gentilhommes qui se
» trouva auprès d'elle, de faire bander sa plaie ; &
» de le faire monter dans la Calèche pour le con-
» duire au Château ». Pendant que le Gentilhom-
me conduisoit Julie, elle lui dit qu'elle se nom-
moit Silvio, & qu'elle alloit à Lorrette.

Quand la Marquise de . . . fut de retour, elle monta avec ses deux parentes dans la chambre du Pelerin. Elle resta peu avec lui ; mais elle remporta son idée si vivement dans son cœur, qu'elle ne put reposer toute la nuit ; & sous le prétexte de l'hospitalité, elle retourna plusieurs fois vers lui ; elle se hazarda même à lui rendre une visite nocturne. » Silvio étoit sur un lit dont les rideaux
» étoient relevés en festons ; ses cheveux tom-
» boient négligemment sur ses épaules ; il étoit
» dans un profond sommeil ; & son extrême
» beauté fit souvenir la Marquise de celle de l'a-
» mour, lorsque la curieuse Psiché voulut le
» voir. Ah ! Silvio, disoit-elle en le regardant
» amoureusement, qui peut te ressembler dans
» l'Univers ? Qui peut exprimer tes beautés ? Qui
» peut éviter tes coups ? Elle avaloit ainsi à longs
» traits le poison que tant de charmes faisoient
» glisser insensiblement dans son ame. Elle mit
» son portrait dans la poche de Silvio ; enfin vain-
» cue par la force de la passion, elle ne put s'em-

» pècher d'attacher sa bouche sur la sienne ; & le
» serrant entre ses bras, il sembloit qu'elle n'a-
» voit plus la force de se retirer. Mais ô Dieux !
» que devint-elle, quand elle se sentit frappée
» d'un coup de poignard, & qu'elle reconnut le
» Marquis de . . . . son époux, qui ne la quitta
» que pour punir Silvio. Ce mari tout furieux lui
» porta un coup du même poignard qu'il tenoit ;
» & lui perça le bras. Il alloit redoubler sans deux
» Gentilshommes qui traînerent aussi-tôt Silvio
» dans une Tour & l'enfermerent.

Silvio ne sortit de cette tour, que pour être conduit lié & garotté dans les Prisons de Boulogne. Pendant qu'il y gémissoit, le Marquis de **** qui poursuivoit criminellement le Pelerin & sa femme qu'on avoit enfermée dans le Château de Boulogne, ayant entendu dire qu'il y avoit plusieurs de ses Juges disposés à absoudre la Marquise & Silvio, présenta une Requête pour demander qu'ils ne fussent pas tous Italiens, & qu'on lui en donnât d'étrangers : sa demande lui fut accordée.

Le jour venu, on conduisit les prisonniers devant les Juges qui avoient été choisis par le Comte de Bentivoglio, Gouverneur de Boulogne. Alors le Marquis de **** prenant la parole : Voici, dit-il, en montrant le portrait que la Marquise avoit glissé dans la poche de Silvio, pendant qu'il dormoit : » voici un témoin qui mar-
» que une intelligence assez criminelle. Silvio
» qu'il faut actuellement appeller Julie, frappé
» du son de cette voix, leva les yeux, & les atta-
» cha sur son accusateur : elle devint pâle, trem-
» blante, & s'évanouit. Chacun s'assembla au-
» tour d'elle, mais particulierement un étran-

» ger qui étoit dans le nombre de ses Juges, &
» qui l'ayant reconnue, s'écria en l'embrassant
» avec des transports inexprimables : O Julie,
» adorable Julie ! Est-ce ici une illusion ou une
» vérité ? Est-il possible que je vous retrouve
» après vous avoir pleurée, & vous avoir cru
» dans le tombeau ! Chacun regarda ce Cavalier
» comme un insensé. Cependant il sembla que
» cette voix ranimât tous les esprits de Julie;
» elle ouvrit les yeux ; & le premier objet qui
» les frappa, ce fut son cher Hippolite d'un côté,
» & le Comte de Bedfort de l'autre. Au bruit
» qui s'étoit élevé, & au nom de Julie, que
» chacun répétoit, un autre des Juges accourut
» vers elle, voici votre chere fille, lui dit Hip-
» polite en s'adressant à lui : Seigneur c'est Ju-
» lie. Le Comte de Warwick prit sa fille entre
» ses bras, & pensa mourir de joie. Elle se jetta
» à ses pieds; elle arrosa ses mains de ses larmes,
» & lui témoigna & à son fidele Amant, des trans-
» ports d'amitié si véritables, que jamais rien
» n'a été si touchant ni plus tendre ».

Julie au comble de sa joie de retrouver son pere & son Amant, déclara devant tout le monde qui elle étoit ; elle ajouta que le Comte de Bedfort, qui étoit sa partie & le mari de la Marquise de **** étoit aussi le sien, & qu'il avoit par conséquent deux femmes. C'est ce qu'il ne put nier. Alors le pere de la Marquise & celui de Julie demanderent au Comte de Bentivoglio, qu'on l'arrêtât & qu'on lui fît son Procès suivant les Loix du Pays : il fut mis en prison ; mais quelque tems après ayant été attaqué d'une fievre très-violente, il mourut pénétré de ses justes déplaisirs & de ses malheurs. Julie alors

prit la route de Florence avec le Comte de Warwick & Hippolite. Ils se rendirent chez le Seigneur Léandre, qui étoit en grand deuil du Sénateur Alberti, & qui, ainsi que Lucile, les reçut avec des transports de joie inexprimables. Ces deux époux & le Comte de Warwick ne voulurent pas que le bonheur du fidele Hippolite & de l'admirable Julie fut différé davantage : leurs nôces se firent dans une maison de campagne de Léandre : après qu'elles eurent été célébrées, ils ne resterent pas long-tems en Italie. Ils se rendirent promptement à Londres, où ils trouverent le Comte de Sussex, marié avec la belle Marquise de Northampton ; & Hippolite prit le nom de Comte de Duglas, sous lequel il s'est fait connoître, pour un des plus polis & des plus braves hommes de son siécle.

Telle est, Madame, la fin de ce Roman ; vous pouvez à présent juger si cet ouvrage est digne des éloges que je lui ai donnés.

Je suis, &c.



LETTRE X.

MALGRÉ tous les évenemens qui sont de l'invention de Madame d'Aulnoy dans le *Comte de Warwick*, elle a eu soin de conserver le fond de l'histoire avec assés d'exactitude : de sorte qu'en lisant un Roman, on s'instruit en même tems, des révolutions qui ont eu lieu, depuis qu'Edouárd IV fut porté sur le Trône par le Comte de Warwick, jusqu'au tems où ce dernier perdit la vie. On y voit même un petit tableau de ce qui s'est passé en Angleterre, avant qu'Edouard fût couronné, & succédât à Henri VI. C'est par-là que Madame d'Aulnoy entre en matiere ; elle fait ensuite le portrait d'Edouard. Le Comte de Warwick.

» Ce Prince, dit-elle, étoit doué de toutes » les qualités qui rendent aimable. La grandeur » de sa naissance & la Couronne qu'il portoit, » lui attirerent moins le respect & l'amour de » ses Sujets, que sa bonne mine & ses grandes » qualités ; il avoit un esprit engageant, vif, » plein de douceur, le cœur tendre ; il étoit » galant ; & les différentes inclinations qu'il a » eues, lui peuvent attirer quelque reproche ; » mais tout au moins il n'aimoit que lorsqu'il » n'avoit point de guerre ; quand il s'agissoit de » combattre, il n'y avoit rien au-dessus de » lui ».

Le jeune Monarque s'étoit éloigné de Londres pour aller trouver l'Armée de Henri, dont la défaite lui assura le Sceptre. Aussitôt qu'il fut de retour, chacun s'empressa de lui témoigner

la joie qu'il ressentoit en le voyant. Il parut très sensible à ces preuves d'attachement & de satisfaction, & se servit des premiers instants de son repos, pour combler de graces & de bienfaits le Général Talbot, à qui il avoit des obligations infinies.

La faveur & le grand crédit de ce Général lui attiroient une Cour considérable : le Comte de Dévonshire, qui avoit alors des affaires importantes, rechercha son amitié : le Général ne la lui auroit peut-être pas accordée facilement ; (car c'étoit un homme peu praticable, qui ne faisoit consister sa politesse qu'à être fidéle serviteur du Roi & bon Soldat) s'il n'eût vu la Comtesse de Devonshire qu'il trouva si belle & si charmante ; qu'il demeura également frappé d'amour & de respect. Il fit part de ce sentiment au Comte de Warwick, qui est le Héros de ce Roman. Celui-ci étoit le fils de Richard de Neville, Grand Chancelier d'Angleterre ; & quoique fort jeune alors, il étoit déjà veuf. Personne à la Cour ne l'égaloit en mérite, en valeur & en générosité : qualités qui le rendoient très-cher à la Nation & à Edouard.

Ce Prince, avec lequel il avoit été élevé, & qui en avoit reçu les services les plus signalés, n'avoit point de favori qu'il aimât d'avantage. Tel étoit celui que le Général Talbot choisit pour en faire le confident de son amour. » Vous voyez » un malheureux, lui dit Talbot, qui ne sçait » pas les premiers principes d'un art où vous » excellez. Je viens vous prier de m'instruire de » la conduite que je dois tenir pour me faire » aimer ; car enfin vous le sçavez mieux qu'homme du monde ».

Tout

Tout ce que le Général avoit dit à Monsieur de Warwick, de la Comtesse de Devonshire, lui donna une extrême envie de la connoître : il n'eut pas de peine à trouver un prétexte pour aller chez-elle. Elle étoit dans une grotte qui termine son jardin, lorsqu'il s'y rendit. Quoique les exagérations & les transports de Talbot l'eussent fort prévenu, il ne laissa pas de goûter le plaisir de la surprise, & demeura si interdit en la voyant, qu'il ne put retrouver le premier mot de ce qu'il avoit envie de lui dire. Dès ce moment, le Comte de Warwick ne songea plus à servir l'amour de Talbot. Envain il apprit de la bouche du Roi, que ce Monarque étoit lui même amoureux de Mad. de Devonshire ; il préféra ses propres intérêts à ceux de son ami, & à ceux de son maître, qui lui avoit fait ainsi la confidence de ses sentimens pour cette femme : » Je » l'ai toujours présente à l'esprit, lui dit le Roi ; » & je n'aspire qu'à gagner ses bonnes graces » & à m'en faire aimer. Comme il est difficile » de l'entretenir, parce qu'elle est toujours en- » tourée, & que sa mere ne la quitte presque » jamais, j'ai mis dans mes intérêts une an- » cienne gouvernante de la Comtesse, nommée » Albine, qui a soin de m'instruire de tout ce » qui se passe, & qui doit me ménager une » occasion pour lui parler. C'est elle qui m'a ap- » pris la visite que vous lui avez rendue ; croyez- » moi, je ne veux ni Confident, ni Rival : » aimez ailleurs ; & ne voyez plus ma Comtesse.

» Je n'ai rien à sacrifier à votre Majesté, ré- » pliqua le Comte de Warwick : si la jeune » Comtesse m'avoit paru aussi belle qu'à vous, » Sire, je l'oublirois pour le reste de mes jours,

» m'en dût-il coûter la vie ; mais ce n'eſt pas
» ſur moi que la fatalité tombe ; c'eſt unique-
» ment ſur le Général Talbot : il aime Madame
» de Devonshire avec tant de paſſion, que s'il vous
» trouve dans ſon chemin, il ne réſiſtera pas à
» ſa douleur».

Après l'entretien du Roi & du Comte de Warwick, ils ſe ſéparerent : le Comte revint chez lui avec une ſombre triſteſſe ; tantôt voulant renoncer à ſon amour pour Madame de Devonshire, & tantôt embraſſant une réſolution contraire. Ce dernier parti fut celui auquel il céda. » N'ai-je pas, diſoit-il, remarqué dans les
» yeux de la Comteſſe quelque choſe de favorable?
» Il faut ſeulement perſuader au Roi, que ſi le
» Général Talbot l'a pour Rival, il mourra de
» douleur. Tâchons de gagner Albine par des pré-
» ſens plus conſidérables que ceux qu'elle a reçus,
» pour interrompre le commerce de lettres du Roi
» avec la Comteſſe, & en établir un moi-même».

De ſon côté, le Roi touché d'apprendre que le Général eût déja pris tant de paſſion, ſe raſſura cependant, lorſqu'il crut n'avoir plus Warwick pour ſon rival. Il fit même à ce dernier la confidence, qu'enfin Albine lui avoit ménagé un rendez-vous avec la Comteſſe. » J'irai proche
» d'une certaine petite fontaine qui donne vers
» le Jardin ; je ſerai très-bien déguiſé, &
» vous auſſi. Il faudra que vous alliez frapper à
» la grande porte, & que vous demandiez à par-
» ler à la gouvernante. Dès qu'elle ſera venue,
» vous lui direz : votre neveu vient de ſe battre ;
» il a tué ſon ennemi ; on le cherche ; il eſt ici
» près ; & il attend que vous le faſſiez entrer
» pour paſſer ſeulement la nuit en ſureté ; il

» s'embarquera avant le jour ; & je le conduirai en
» Hollande. Alors la vieille toute tremblante
» ira parler à la Comteſſe ; elle la priera de
» trouver bon que ſon neveu entre ; & ſi elle
» peut obtenir la clef de la petite porte, j'irai
» par un dégré dérobé dans l'appartement de
» Madame de Devonshire ».

Une pareille confidence de la part de ſon maître, fut un coup de poignard pour M. de Warwick. Il ſçut pourtant la faire tourner à ſon avantage.
» Dans cette confiance il courut chez lui, ſe dé-
» guiſa de ſon mieux ; & prit Berincourt : c'étoit
» un de ſes Gentilhommes qui étoit accoutumé
» aux galanteries nocturnes de ſon Maître. Il
» l'inſtruiſit en deux mots ; & ſe recommandant à
» ſa bonne fortune, il ſe rendit à la petite porte,
» & renvoya auſſitôt Berincour parler à Albine ».
Il eut le bonheur de jouer avec ſuccès ſon perſonnage, & d'être introduit dans la chambre de la Comteſſe. Mais bien loin de répondre à ſes tranſports ; elle lui dit que ſon devoir ne lui permettoit pas de l'écouter, & qu'elle lui conſeilloit de ne plus l'aimer : elle lui ajouta cependant, que s'il lui étoit permis de faire un choix entre le Roi & lui, ce ne ſeroit pas lui qui auroit ſujet de ſe plaindre. Le jour alloit les ſurprendre enſemble, lorſqu'Albine vint les avertir qu'il étoit tems de ſe ſéparer. Pendant que cette femme le conduiſoit, il lui promit tant de biens & de récompenſes, qu'elle s'engagea à n'être plus qu'à lui, & de dire au Roi de ſi bonnes raiſons de la froideur de ſa Maîtreſſe, qu'il ſongeroit à ſe guérir d'une paſſion plus incommode qu'agréable.

La ſatisfaction qu'éprouva Warwick en ce moment, fut bientôt troublée par la nouvelle qu'il

apprit peu de tems après : Henri avoit obtenu des Troupes de la Reine d'Ecosse ; & Marguerite sa femme, par le moyen de son pere René d'Anjou, Roi de Sicile, conduisoit elle-même deux mille hommes que le Roi de France lui avoit donnés. Le Comte eut ordre de partir pour s'opposer aux ennemis d'Edouard. Il sentit dans cette occasion, que le Dieu d'Amour étoit plus fort que celui de la Guerre : il fut obligé cependant d'obéir à ce dernier, & partit sans avoir la consolation de voir sa chere Comtesse : la lettre qu'elle lui écrivit, le dédommagea un peu de cette cruelle privation. Il n'eut pas plutôt livré bataille, que la victoire se rangea sous ses drapeaux : il mit en déroute l'armée du malheureux Henri & celle de Marguerite ; & pendant que ces deux infortunés cherchoient leur salut dans la fuite, il vint retrouver le sien auprès de Madame la Comtesse de Devonshire.

Les choses étoient en cet état, lorsque Edouard étant allé à la Chasse du côté d'Oxfort, se laissa de nouveau éblouir par les charmes d'Elisabeth Wodville, veuve d'un Gentilhomme nommé M. de Grey. Il prit dès-lors le dessein de l'attirer à sa Cour : mais elle ne consentit à y venir, qu'après qu'il lui eut promis de l'épouser. » Aussitôt qu'elle se fut rendue à Withalt, elle songea qu'il falloit mettre le Comte de Warwick dans ses intérêts : elle le conjura d'être de ses amis, & de vouloir lui donner quelques lumieres sur les personnes qu'elle devoit craindre.

» Le Comte ravi de cette commission, lui parla de la Comtesse de Devonshire, comme de celle pour qui le Roi avoit plus de penchant. Il lui demanda un secret inviolable, & lui promit de

» l'avertir de ce qui pourroit être contre ses in-
» térêts : de sorte qu'aussitôt que le Roi marquoit
» de tendres retours pour cette Comtesse, M. de
» Warwick le disoit ou l'écrivoit à Madame Grey.

Cependant M. de Devonshire, qui étoit instruit de ce que le Roi pensoit pour sa femme, forma le projet de l'emmener à la campagne. Le Comte de Warwick avoit appris par Albine, que sa Maîtresse devoit partir incessamment pour une Terre : quelques difficultés qu'il y eut à la voir, il résolut d'aller lui dire adieu. Dès-que la nuit fut arrivée, il se rendit à la petite porte du jardin du Comte de Devonshire, dont il avoit une clef. Cette clef s'étant cassée dans la serrure, il ne vit d'autre parti à prendre, que d'escalader les murs. Déja il avoit sauté dans le jardin, lorsqu'il fut apperçu par des domestiques qui le prenant pour un voleur, se mirent à crier de toutes leurs forces. Il se hâta de s'éloigner ; mais en fuyant il fut surpris par une Escouade de Guet : envain il voulut fléchir la Chef de cette troupe par des présens; celui-ci se montra inéxorable. Un instant après cette expédition, la brigade ayant entendu crier au meurtre, au secours, courut du côté où le bruit se faisoit entendre. Mais quel fut l'étonnement du Comte, lorsqu'on lui amena pour camarade, le Général Talbot. Celui-ci ne fit aucune difficulté de lui raconter son histoire : il lui dit que son amour pour Madame de Devonshire en étoit cause, & ajouta que ce qui venoit de lui arriver lui causoit une peine si cruelle, qu'il rejettoit pour jamais une passion qui lui avoit été si préjudiciable : en effet il cessa de s'en occuper davantage.

Le Roi fut bientôt informé de l'aventure ; il ne put s'empêcher alors de former des soupçons con-

tre le Comte de Warwick. Il fut même tout-à-fait convaincu qu'il aimoit la Comtesse de Devonshire, par ce qui se passa quelque-tems après entre lui & Madame Grey. Le Roi ayant fait entendre à cette Dame, qu'il croyoit qu'elle n'étoit point indifférente au Comte, elle lui montra, pour le détromper, des billets que lui avoit écrits le Comte de Warwick, & dans lesquels il l'instruisoit des sentiments du Roi pour Madame de Devonshire : elle dit ensuite à Edouard, que le Comte loin de l'aimer, aimoit cette Comtesse; qu'il étoit son rival, & qu'elle étoit le bouclier qu'il vouloit mettre entre le Roi & elle, pour le guérir par une passion naissante, d'une plus ancienne.

Le Roi à ce récit laissa éclater sa fureur; prit à Madame Grey les billets qu'elle lui avoit montrés & se retira.

Le lendemain Sa Majesté donna ordre au Comte de Pembroc, le plus cher de ses favoris après M. de Warwick, de se rendre au plutôt à Withalt. » Apprenez, lui dit ce Prince en le voyant, que le » meilleur de vos amis m'a trahi : le Comte de » Warwick n'a jamais mérité ma tendresse; je lui » ouvrois mon cœur; mes bontés étoient bien » mal employées : puisque vous êtes dans ses in» térêts, allez le trouver, & lui conseillez d'obte» nir le pardon de sa faute, par un aveu sincere de » son intrigue avec la jeune Comtesse de Devons» hire. C'est l'unique moyen de désarmer ma co» lère.

» Le Comte de Pembroc fut sur le champ chez » le Comte de Warwick. Il aimoit aussi la Com» tesse de Devonshire; M. de Warwick n'étoit » point instruit de la flamme de son ami. Ce der» nier eut besoin de toute sa générosité pour mé-

» nager les intérêts du Comte de Warwick; & » peut-être qu'il ne l'auroit pas fait, sans que la passion de son Maître pour la Comtesse ne pouvoit » pas lui faire moins de mal. Que n'auroit-il » donc pas eu à se reprocher, s'il avoit contribué » à augmenter une disgrace qui le touchoit sensiblement? Il prit là-dessus son parti, & sacrifia » l'amour à l'amitié, résolu de servir son rival, » tant qu'il seroit malheureux, & de rompre avec » lui dès-qu'il cesseroit de l'être ».

Le Roi avoit remis au Comte de Pembroc les billets du Comte de Warwick, pour qu'il les lui montrât. Le Comte de Warwick frémit en les voyant. Quelqu'instances que lui fit le Comte de Pembroc d'entrer avec lui dans un détail sans réserve au sujet de Madame la Comtesse de Devonshire, il ne put jamais en tirer que des réponses ambiguës.

Le Roi attendoit avec impatience le retour du Comte de Pembroc; il fut indigné en apprenant l'opiniâtreté de Warwick, & lui envoya dire de partir dans deux heures, & de se rendre à Carleon. Le Comte n'eut pas plutôt appris le lieu de son exil, qu'il sortit de Londres sans dire adieu à personne, & s'y rendit. Il n'y avoit pas long-tems que Berincour, Ecuyer de M. de Warwick, étoit arrivé à la Terre de Madame de Devonshire: le Comte de Warvick l'y avoit envoyé avec un Jardinier qui y alloit pour travailler aux jardins du Château. Berincour étoit parti en qualité d'un de ses garçons, & devoit, sous ce personnage, entretenir Mad. la Comtesse de Devonshire de la passion du Comte de Warwick. . . . .

L'Ecuyer trouva le moyen de parler à la Comtesse, de lui apprendre l'exil de son Maître, & de

lui rendre un paquet qui lui étoit destiné : les lettres qu'il renfermoit étoient si touchantes, que Madame de Devonshire fondit en larmes après les avoir lues;& que pressée par Albine que Berincour avoit soin d'entretenir de présens, elle se détermina à y faire une réponse où elle lui laissoit entrevoir qu'elle ne le haïssoit pas, & où cependant elle lui marquoit qu'elle préféroit son devoir à toutes choses.

Aussitôt qu'elle fut écrite, Albine s'empressa de la porter à Berincour, qui se disposa à partir le lendemain. Mais malheureusement le Comte de Devonshire, & le Chevalier d'Héréford son parent, surprirent cette réponse dans la poche de l'Ecuyer, après l'avoir endormi avec du jus de pavot. On remit à la place, une autre lettre écrite en caractere de femme, & conçue en ces mots.

Laissez-moi en repos; je ne veux jamais entendre parler de vous.

Berincour qui ne s'étoit apperçu de rien,partit comme il l'avoit résolu & se rendit promptement auprès de son maître, dont il étoit attendu avec impatience. Quelle fut sa surprise & son ressentiment, à la lecture d'un congé si dur ! Il en fut si choqué,qu'il écrivit au Comte de Pembroc, pour le prier de dire au Roi, qu'il étoit prêt de venir à ses pieds lui faire un aveu sincere de tout ce qu'il avoit voulu sçavoir de ses aventures, & qu'il promettoit à Sa Majesté de ne jamais aimer la Comtesse de Devonshire. Pendant ce tems-là cette même Comtesse étoit malade. Le Chevalier d'Héréford lui avoit montré la lettre qu'on avoit trouvée dans la poche de Berincour, en lui disant que le Comte de War-

wick ménageoit si peu ses faveurs, qu'il faisoit part à tout le monde des lettres qu'elle lui avoit écrites. Depuis ce moment elle avoit une fievre lente qui la retenoit au lit, & ne vouloit plus entendre parler de M. de Warwick.

Vous jugez bien, Madame, que le Comte ne tint pas au Roi la parole qu'il lui donnoit de ne plus voir cette Dame; vous concevez également que l'histoire de la lettre surprise dans la poche de Berincour, ne tarda pas à être éclaircie, & que les deux Amans se revirent, entrerent en explication, & se réconcilierent; c'est l'effet & la marche ordinaire des Romans. Mais il falloit se débarrasser du Comte de Devonshire. Celui-ci ayant formé le dessein de faire enfermer sa femme, elle en fut instruite & prévint ce projet par la fuite. Le Comte de Warwick apprit bientôt le lieu de sa retraite; & pour la soustraire aux recherches & aux violences de son mari, il lui proposa de la mener dans sa belle maison de Chelsey. » Elle ne consentit à y aller, qu'à condition qu'il ne la suivroit pas. Il lui promit » tout ce qu'elle voulut : & s'étant séparés après » un adieu très-touchant, la Comtesse tourna » du côté de Chelsey; le Comte revint à Londres; & ayant, quelque-tems après son arrivée, » rencontré le Comte de Devonshire au spectacle, il en reçut une insulte très-grave : car le » Comte de Devonshire s'étant avancé fierement » vers le Comte de Warwick, au moment que » le premier acte finissoit, il lui donna un coup » de son gant dans le visage. Monsieur de Warwick mit l'épée à la main; le Comte de » Devonshire y avoit déjà la sienne. Le Théâtre » alloit leur servir de champ de bataille, lors-

„ avantages qui lui reviendroient de cette al-
„ liance. Il ajouta que Marguerite d'Anjou dont
„ le courage ne cédoit point à sa mauvaise for-
„ tune, & qui pressoit sans cesse Louis XI de
„ lui donner des troupes, pour la conduire en
„ Angleterre, & l'aider à remettre Henri sur le
„ Trône, ne pourroit plus lui demander du se-
„ cours dès qu'il seroit son beau-frere. Enfin il
„ n'omit rien pour convaincre Edouard de la
„ nécessité de suivre ce dessein. Le Roi lui dit
„ alors que pour une négociation si importante,
„ il ne pouvoit jetter les yeux sur personne qui
„ sçût s'en acquitter mieux que lui, & qu'il
„ souhaitoit que sans s'arrêter à prendre un train
„ magnifique, il passât la mer en diligence. Le
„ Comte se voyant effectivement utile au service
„ de son maître, n'hésita pas à l'assurer de son
„ zéle, & aussitôt il fut se préparer à son voya-
„ ge „.

Avant de partir le Comte alla prendre congé de Madame de Devonshire : les adieux furent très-tendres. Le Roi qui n'avoit, pour ainsi dire, consenti au départ de M. de Warwick, que pour voir plus librement la Comtesse de Devonshire & tâcher de s'en faire aimer, fit ses efforts pour lui parler ; mais elle s'étoit si bien cachée, qu'il ne pût jamais la découvrir.

Cependant Madame Grey sçavoit les démarches & la conduite du Roi. S'étant persuadée que le Prince lui étoit infidele, & qu'il avoit en son pouvoir Madame de Devonshire, elle prit le parti de quitter la Cour. Le Roi instruit de son départ, sentit accroître sa passion pour cette femme. Il la pressa de revenir, & lui fit mille tendres reproches. Comme elle connoissoit la

foiblesse du Roi, & qu'elle en vouloit faire son mari, elle le mena au point d'abjurer la Comtesse de Devonshire, & tout ce qu'il avoit jamais aimé. Il ne lui refusa rien de ce qu'elle exigeoit de lui, déclara qu'il vouloit l'épouser, & l'épousa effectivement.

Le Comte de Warwick qui avoit négocié le mariage d'Edouard avec Louise de Savoye, fut indigné du rôle qu'on lui faisoit jouer ; & de retour en Angleterre, il leva une armée à dessein de déposer Edouard, & de remettre Henri sur le Trône.

Le Roi informé de ce projet, ordonna au Comte de Pembroc de ramasser en diligence tout ce qu'il pourroit de troupes, & d'aller au devant des rebelles. La bataille ayant été donnée, ce Seigneur, son frere & le Comte de Riviere furent fait prisonniers par l'Armée victorieuse du Comte de Warwick, qui les condamna à perdre la tête. Peu de tems après cette bataille, M. de Warwick qui s'étoit emparé de la personne d'Edouard, alla trouver la Comtesse de Devonshire & lui tint ce discours. „ Je viens mettre à vos pieds „ la Couronne d'Angleterre. Si vous voulez que „ je vous aide à monter sur le Trône, & si vous „ voulez m'y faire place, je vous devrai mille „ fois plus que vous ne me devrez. Henri est „ encore en prison dans la tour de Londres ; „ Edouard est à Medelan ; & moi, Madame, „ je suis plus prisonnier que ces deux Princes ; „ faites de sérieuses réflexions sur ce que je vous „ dis ; le tems presse ; & vous pouvez me rendre „ heureux, sans que personne au monde s'y „ oppose „. La Comtesse répondit à ce discours en ces termes. „ Ce n'est point l'éclat d'une Cou-

„ ronne qui pourroit m'éblouir ; je n'ai pas attendu que vous fussiez en état de m'en donner une; pour rendre justice à votre mérite. Je vous rends donc cette justice, Milord ; & je ne m'étendrai pas davantage sur ce Chapitre, ne voulant point vous découvrir jusqu'où va mon malheur, quand je me trouve forcée par le devoir & par la bienséance, de refuser un époux, qui peut faire la félicité de ma vie „.

Le Comte de Warwick fit encore de nouvelles tentatives auprès de la Comtesse, pour l'engager à souscrire à ce qu'il lui proposoit. Mais n'ayant pu y réussir, il tourna ses pas vers Londres, résolu de tirer Henri de la tour où Edouard l'avoit toujours tenu prisonnier, & d'opposer ce Roi à l'autre. Mais comme il étoit en chemin, il apprit qu'Edouard s'étoit échappé de sa prison. Depuis ce moment ce Prince & M. de Warwick eurent alternativement des avantages l'un sur l'autre. Mais une bataille fit tout-à-fait changer les choses de face. Edouard remporta une victoire complette, & eut l'avantage de se voir délivré du Comte de Warwick & du Marquis de Montaigu son frere, qui périrent dans le combat.

Ce qu'il fit après sa victoire présente quelque chose d'odieux. „ Il traînoit à sa suite le triste Henri & la Reine Marguerite, qui après la défaite du parti de Warwick, auquel elle venoit donner du secours, s'étoit avancée à la tête de celui des Lancastres, pour combattre Edouard, & avoit été vaincue. L'on menoit proche de leurs litieres un chariot, sur lequel on portoit les corps découverts du Comte de Warwick & de son frere. Edouard vouloit les faire voir à tout le monde, afin qu'on ne

„ se flattât plus de les trouver encore prêts à se
„ mettre à la tête d'un nouveau parti. Il prit la
„ route de Londres, avec cette espece de triom-
„ phe ; il y renferma Henri dans la tour ; & peu
„ de jours après le Duc de Glocestre, d'une main
„ trop téméraire, osa le tuer. A l'égard de la
„ Reine, le Roi de Sicile son pere paya cin-
„ quante mille écus pour sa rançon.

„ Edouard fit ensuite exposer dans l'E-
„ glise de S. Paul, les corps du Comte de
„ Warwick & de son frere. La Comtesse de
„ Devonshire étoit dans l'Eglise quand ils y ar-
„ riverent. On ne peut exprimer tout ce qu'elle
„ ressentit en les voyant. Elle avoit été aimée
„ du Comte & du Marquis avec une passion si
„ vive, si égale & si respectueuse, qu'ils ne lui
„ avoient jamais donné que des sujets de se
„ louer d'eux. Il n'étoit pas moins vrai qu'elle
„ ne connoissoit personne, dont le mérite fût
„ au-dessus de celui du Comte de Warwick. Il
„ possédoit dans un dégré sublime, l'esprit, la
„ valeur, & les qualités qui forment le plus par-
„ fait Cavalier de toute la terre ; jusqu'à ce
„ moment fatal, elle avoit été maîtresse de cacher
„ dans son cœur la tendresse infinie qu'elle res-
„ sentoit pour lui: mais alors toutes ces passions ar-
„ rêtées sous l'empire de la raison, agirent sur elle
„ avec tant de violence, qu'après avoir fait mille
„ cris & mille plaintes, elle se jetta sur le corps
„ froid & sanglant de son Amant. Elle y répan-
„ doit un torrent de larmes, quand elle perdit
„ tout d'un coup la vue & la voix. Elle ne pleura
„ plus. Ses yeux ouverts & sans mouvemens se
„ fixerent sur lui. Son tein de lys & de rose se
„ plomba & se couvrit d'une pâleur mortelle.

„ On voulut l'emporter ; elle serra encore plus
„ étroitement la main du Comte qu'elle tenoit
„ sur son cœur ; & poussant enfin un profond
„ soupir, elle mourut entre les bras de ses fem-
„ mes, avant qu'on eût pu l'arracher de ce lieu,
„ ni la secourir. Heureuse dans son infortune,
„ que sa douleur la mit hors d'état de survivre à
„ ce qu'elle aimoit ! Milord Stanley son frere de-
„ vint inconsolable. Il supplia le Roi de permettre
„ qu'elle fût renfermée dans le tombeau du
„ Comte de Warwick. Edouard trouva qu'il
„ étoit juste d'unir des cendres si précieuses. Il
„ ne put apprendre la déplorable fin d'une per-
„ sonne qu'il avoit si cherement aimée, sans en
„ être extrêmement touché „.

Ainsi finit l'histoire du Comte de Warwick. M. de la Harpe, jeune Poëte, dont les talents ne vous sont pas inconnus, a donné une Tragédie de ce nom, fort applaudie, où il s'écarte cependant à la fois, & du Roman & de l'Histoire.

Je suis, &c.



LETTRE

LETTRE XI.

VOULANT, Madame, vous faire connoître tous les Ouvrages de Madame d'Aulnoy, j'aurois peut-être dû commencer par les *Contes des Fées*, une des premieres productions de cet Auteur. Vous n'exigez pas, sans doute, que je vous parle de chacun de ces Contes en particulier ; il vous suffira, je pense, que j'en choisisse deux ou trois, & que je vous en donne le précis. Je prendrai dans le premier volume, *la Belle aux cheveux d'or ; Fortunée*, dans le second ; *& le Dauphin*, dans le quatriéme. Je vous préviens, Madame, que vous les trouverez bien au-dessous de l'idée que vous en avez pu concevoir dans votre enfance ; & que la lecture pourra vous en paroître bien insipide, si vous les comparez avec les jolis ouvrages de ce genre, qui ont paru depuis Madame d'Aulnoy. MM. Dufrény & Moncrif sont les premiers qui en aient annobli le stile ; vous sçavez avec quel succès la Féerie a été traitée depuis. Contes des Fées.

» Il y avoit, dit Madame d'Aulnoy, une fille » d'un Roi, qui étoit si belle, qu'il n'y avoit » rien de si beau dans le monde ; & à cause » qu'elle étoit si belle, on la nommoit *la Belle* » *aux cheveux d'or* ; car ses cheveux étoient plus » fins que de l'or, & blonds par merveille, tout » frisés, qui lui tomboient jusques sur les pieds. » Elle alloit toujours couverte de ses cheveux » bouclés, avec une couronne de fleurs sur la » tête, & des habits brodés de diamans & de La Belle aux cheveux d'or.

„ perles ; tant il y a, qu'on ne pouvoit la voir
„ sans l'aimer. Il y avoit un jeune Roi de ses
„ voisins, qui n'étoit point marié, & qui étoit
„ bien fait & bien riche : quand il eut appris
„ tout ce qu'on disoit de la Belle aux cheveux
„ d'or, bien qu'il ne l'eut point encore vue, il
„ se prit à l'aimer si fort, qu'il en perdoit le
„ boire & le manger ; & il se détermina à lui
„ envoyer un Ambassadeur pour la demander en
„ mariage „.

L'Ambassadeur arrive & annonce le sujet de son message. Sa négociation est sans succès. La Belle ne veut point se marier.

Cette nouvelle met la consternation dans l'ame du Roi qui se met à pleurer comme un enfant. Peu de tems après le retour de ce premier Ambassadeur, le Roi en fait partir un autre, nommé *Avenant* à cause de son esprit & de sa bonne grace.

„ Ce fut un Lundi matin qu'il prit congé du
„ Roi & de ses amis, pour aller à son Ambas-
„ sade tout seul, sans pompe & sans bruit. Il ne
„ faisoit que rêver aux moyens d'engager la
„ Belle aux cheveux d'or à épouser le Roi : il
„ avoit une écritoire dans sa poche ; & quand
„ il lui venoit quelque belle pensée à mettre
„ dans sa harangue, il descendoit de cheval, &
„ s'asseyoit sous des arbres pour écrire, afin de
„ ne rien oublier. Etant en route, il lui arrive
„ plusieurs avantures. Appercevant sur l'herbe
„ une carpe dorée qui bailloit & qui n'en pou-
„ voit plus, il lui rend la vie, en la remettant
„ doucement dans la riviere. Le jour suivant,
„ il voit un corbeau sur le point de devenir la
„ proie d'un Aigle. Prenant alors son arc & une

„ fléche, il décoche la fléche dans le corps de
„ l'Aigle, le perce de part en part, & le tue.

Peu de tems après il rencontra un hibou qui s'étoit laissé prendre dans de grands filets que des Oiseleurs lui avoient tendus ; il le dégage de ses liens,& lui accorde la liberté. Les bienfaits ne font pas toujours des ingrats : la Carpe, le Corbeau & le Hibou promettent à *Avenant*, de lui marquer leur reconnoissance. L'évenement prouvera qu'ils ne mentoient pas.

Après un voyage de quelques jours, *Avenant* se rend au Palais de la Belle aux cheveux d'or. Il n'y est pas plutôt arrivé, qu'il demande à lui parler. On vient annoncer à la belle, qu'Avenant Ambassadeur du Roi son plus proche voisin, marque beaucoup d'empressement à la voir.

Ce nom d'Avenant paroît d'un bon augure à la Princesse, & lui donne à croire que celui qui la porte,doit être joli, & plaire à tout le monde. La Belle met tout en œuvre pour recevoir Avenant. Elle prend ses plus beaux ajustemens ; orne ses blonds cheveux de guirlandes de fleurs, monte sur son Trône d'or, d'ivoire & d'ébeine, qui sentoit comme baume ; & commande à ses filles de jouer des instrumens,& de chanter tout doucement pour n'étourdir personne.

» L'on conduisit alors Avenant dans la Salle
» d'Audience:il demeura si transporté d'admira-
» tion, qu'il a dit depuis bien des fois, qu'il ne
» pouvoit presque parler ; néanmoins il prit cou-
» rage, & fit sa harangue à merveille : il pria la
» Princesse,qu'il n'eut pas le déplaisir de s'en re-
» tourner sans elle. Gentil Avenant, lui dit-elle,
» toutes les raisons que vous venez de me con-
» ter sont fort bonnes ; & je vous assure que je

» ferois bien aife de vous favorifer plus qu'un au-
» tre ; mais il faut que vous fçachiez qu'il y a un
» mois, que je fus me promener fur la riviere avec
» toutes mes Dames ; & comme l'on me fervit la
» collation, en ôtant mon gant, je tirai de mon
» doigt une bague qui tomba par malheur dans
» la riviere : j'ai fait ferment de n'écouter jamais
» aucune propofition de mariage, que l'Ambaf-
» fadeur qui me propofera un époux, ne me rap-
» porte ma bague. Voyez à préfent ce que vous
» avez à faire là-deffus.

Avenant demeure fort étonné de cette répon-fe, fait une profonde révérence, fe fépare de la Princeffe, fe retire chez lui & fe couche. Le jour fuccédant à la nuit, Cabriolle fon petit chien, le réveille, & l'engage à venir fe promener du côté de l'eau ; mais quelle eft fa furprife, quand Cabriolle lui fait appercevoir une carpe dorée. C'étoit celle à qui il avoit fauvé la vie : elle venoit lui rapporter la bague de la Belle aux cheveux d'or : Avenant fe baiffe, la prend dans la gueule de la carpe & la rapporte à fa Princeffe. La Belle aux cheveux d'or paroît fort fatisfaite d'avoir fa bague ; elle remercie mille fois Avenant ; mais elle exige de lui un nouveau fervice, fans lequel elle refufe de fe marier. Il faut, lui dit-elle, que vous alliez vous battre contre le Prince Galifron, & que vous m'apportiez fa tête. Galifron étoit un Géant d'une taille & d'une groffeur extraordinaire : Avenant néanmoins va l'attaquer ; déja il eft fur le point de fuccomber fous les coups de l'effroyable Galifron, lorfque le corbeau qu'il avoit empêché d'être la victime de l'Aigle, vient fe mettre fur la tête du Géant, & creve avec fon bec les yeux de ce terrible adverfaire. Par ce moyen Ave-

nant triomphe facilement de Galifron; il lui coupe la tête, & court l'offrir à la Belle aux cheveux d'or. Ce danger n'est pas le dernier auquel Avenant est exposé. La Belle veut encore qu'il trouve le moyen de lui apporter de l'eau de la Grotte ténébreuse, sans quoi elle ne veut point épouser son Maître.

» Il y a, dit-elle, proche d'ici une Grotte pro-
» fonde, qui a bien six lieues de tour; on trouve
» à l'entrée deux Dragons qui empêchent qu'on
» n'y entre; ils ont du feu dans la gueule & dans
» les yeux : puis, lorsqu'on est dans la Grotte, on
» trouve un grand trou dans lequel il faut descen-
» dre; il est plein de crapaux, de couleuvres, &
» de serpens. Au fond de ce trou, il y a une peti-
» te cave où coule la Fontaine de beauté & de san-
» té; c'est de cette eau que je veux absolument :
» tout ce qu'on y lave devient merveilleux : si l'on
» est belle on demeure toujours belle; si on est
» laide, on devient belle; si l'on est jeune, on res-
» te jeune; vous jugez bien, Avenant, que je ne
» quitterai pas mon Royaume sans en emporter ».

Avenant, après ce discours de la Princesse, reçoit une fiole qu'elle lui donne, & se dispose, malgré tous les périls dont il est menacé, à aller la remplir de l'eau de beauté. Déjà il va descendre dans la Grotte, lorsqu'il rencontre un Hibou dans le trou d'un vieux arbre, qui lui tient ce langage.
» C'est vous qui m'avez retiré du filet des Chas-
» seurs où j'étois pris : je vous ai promis de re-
» connoître le service que vous m'avez rendu;
» donnez-moi votre fiole, je sçais tous les che-
» mins de la Grotte ténébreuse; je vais vous
» chercher l'eau de beauté». En moins d'un quart
» d'heure, Avenant est servi au gré de ses désirs.

Bien tôt il apporte à la Belle l'eau qu'elle lui avoit demandée. La Princesse alors ne fait aucune difficulté pour partir. Avenant la conduit à la grande ville du Roi qui l'épouse avec beaucoup de Pompe & de magnificence.

Quelque tems après ce mariage, le pauvre Avenant pour récompense des services qu'il avoit rendus au Roi, est mis en prison dans une Tour, avec les fers aux pieds & aux mains. Des envieux, ayant persuadé à ce Prince que la Reine aimoit Avenant, & qu'il devoit concevoir de la jalousie contre lui, font la cause de sa disgrace. Heureusement ses peines sont bientôt terminées ; car le Roi s'étant servi pour se frotter le visage, à la place de l'eau de beauté, d'une eau qui faisoit mourir les Princes quand ils étoient criminels, il s'endormit & mourut. » A la mort de son mari » la Belle aux cheveux d'or se souvint des maux » qu'Avenant avoit soufferts à cause d'elle, & de » sa grande fidélité (car il avoit refusé la main & le Trône de la Princesse lorsqu'il fut envoyé auprès d'elle.) » Elle se rendit aussitôt à la Tour où elle » ôta elle-même les fers d'Avenant ; & lui met- » tant une Couronne d'or sur la tête, & le man- » teau Royal sur les épaules, elle lui dit : venez, » aimable Avenant ; je vous fais Roi, & vous » prends pour mon époux. Chacun fut ravi de » l'avoir pour Maître : il se fit la plus belle nôce » du monde ; & la Belle aux cheveux d'or vécut » long-tems avec le bel Avenant, tous deux heu- » reux & satisfaits ». Vous sentez, Madame, toute la morale qu'on peut tirer de ce conte enfantin.

Fortunée. Vous trouverez quelques détails agréables dans celui de *Fortunée*. Voici d'abord un morceau di-

gne de votre attention; c'est par-là que le conte commence. » Il étoit une fois un pauvre Labou-
» reur, qui se voyant sur le point de mourir, ne
» voulut laisser dans sa succession aucun sujet de
» dispute entre son fils & sa fille, qu'il aimoit ten-
» drement. Votre mere m'apporta, leur dit-il,
» pour toute dot, deux escabelles, & une pail-
» lasse; les voilà avec ma poule, un pot d'œillets,
» & un jonc d'argent, qui me fut donné par une
» grande Dame qui séjourna dans ma pauvre chau-
» miere : elle me dit en partant, mon bon hom-
» me, voilà un don que je vous fais; soyez soi-
» gneux de bien arroser les œillets, & de bien
» serrer la bague. Au reste votre fille sera d'une
» incomparable beauté; nommez-la Fortunée;
» donnez-lui la bague & les œillets pour la conso-
» ler de sa pauvreté; ainsi, ajouta le bon homme,
» ma chere Fortunée, tu auras l'un & l'autre; le
» reste sera pour ton frere ».

Quelque tems après ce partage fait entre les enfans, le pere meurt. Bedou, c'est le nom du fils, resté seul avec *Fortunée* sa sœur, ne cesse de lui causer toutes sortes de désagrémens : Fortunée ne se venge que par des larmes. Un soir qu'excédée des mauvais traitemens de son frere, elle étoit entrée dans sa chambre pour y pleurer plus tranquillement » elle la trouva toute parfumée; &
» ne doutant point que ce ne fût l'odeur de ses
» œillets, elle s'en approcha tristement, & leur
» dit : beaux œillets, dont la variété me fait une
» extrême plaisir à voir; vous qui fortifiez mon
» cœur affligé, par ce doux parfum que vous ré-
» pandez, ne craignez point que je vous laisse
» manquer d'eau, & que d'une main cruelle, je
» vous arrache de votre tige; j'aurai soin de vous,

» puisque vous êtes mon unique bien. En ache-
» vant ces mots, elle regarda s'ils avoient besoin
» d'être arrosés ; ils étoient fort secs. Elle prit sa
» cruche, & courut, au clair de la Lune, jusqu'à la
» fontaine qui étoit assez loin ; comme elle avoit
» marché vîte, elle s'assit au bord pour se repo-
» ser ».

A peine Fortunée est-elle au bord de la Fontaine, qu'elle y voit venir une Dame magnifiquement vêtue, & accompagnée d'un très-grand cortége : c'étoit une Reine. On sert à cette Princesse près de la fontaine un excellent souper : Fortunée est invitée d'en prendre sa part. » Mais aussi-
» tôt cette jeune personne s'avance ; & quelque
» timide qu'elle fût naturellement, elle ne laissa
» pas de faire une profonde révérence à la Reine,
» avec tant de grace, que ceux qui la virent en
» demeurerent étonnés ; elle prit le bas de sa ro-
» be, qu'elle baisa ; puis elle se tint de bout de-
» vant elle, baissant les yeux modestement ; ses
» joues s'étoient couvertes d'un incarnat qui re-
» levoit la blancheur de son teint ; & il étoit aisé
» de remarquer dans ses manieres, cet air de sim-
» plicité & de douceur qui charme dans les jeu-
» nes personnes ».

Lorsque Fortunée fut à table, la Reine lui donna milles marques d'amitié, & lui fit différentes questions. Elle lui demande entr'autres choses, ce qui l'amene si tard à la fontaine. Fortunée le lui apprend : en même-tems elle se baisse pour prendre sa cruche, & la montrer à la Reine ; mais quelle est sa surprise, lorsqu'à la place de cette cruche, elle trouve un vase d'or, tout couvert de gros diamans, & rempli d'une eau qui sentoit admirablement bon. La Reine en fait présent à Fortunée

en lui recommandant d'aller arroser ses œillets, & de se souvenir que la *Princesse des Bois* veut être de ses amies.

Fortunée pénétrée des bontés de la Reine, court vîte à sa petite chambre, pour aller lui chercher son pot d'œillets. Mais son frere pendant son absence s'en étoit emparé, & y avoit substitué un chou. Fortunée à la vue de ce chou, tombe dans la plus grande affliction. Elle retourne vers la Reine, lui raconte sa funeste aventure, & la prie de recevoir son jonc au lieu du pot d'œillets qu'elle lui avoit destiné. La Reine accepte le jonc, le met à son doigt, monte dans un Char de corail enrichi d'émeraudes, & disparoît.

Quoique Fortunée ne pût revenir de tout ce qui venoit de se passer, ce qui lui arriva depuis, l'étonna encore davantage. A peine est-elle de retour chez elle, que le chou que son frere avoit mis dans sa chambre, lui apprend que ses œillets sont dans la paillasse de Bedou. La poule de son frere lui parle aussi, & lui raconte qu'elle n'est point fille du Laboureur chez qui elle a été nourrie, mais qu'elle doit le jour à une Reine qui avoit déja eu six filles, avant que d'accoucher de Fortunée. J'étois Laboureuse, dit la Poule, & bonne nourrice, lorsque la Reine votre mere persécutée par son mari, & votre Beau-pere qui exigeoit d'elle qu'elle mît au monde un garçon, vint se réfugier dans cette maisonnette demi-morte de lassitude & de douleur. Elle vous remit entre mes mains, & mourut sans avoir le tems de nous ordonner ce que nous ferions de vous.

» Comme j'ai aimé toute ma vie à causer, je ne » pûs m'empêcher de dire cette aventure; de sorte » qu'un jour il vint ici une belle Dame, à laquelle

„ je contai tout ce que j'en ſçavois. Auſſitôt elle „ me toucha d'une baguette ; & je devins poule „ ſans pouvoir parler davantage. Cette même „ Dame qui m'avoit fait tant de mal, paſſant une „ ſeconde fois par ici, ordonna à mon mari de „ vous appeller Fortunée, & lui fit préſent d'un „ jonc d'argent, & d'un pot d'œillets ; mais com„ me elle étoit ici, il arriva vingt Gardes du „ Roi votre pere, qui vous cherchoient : elle „ dit quelques paroles, & les fit devenir des „ chous verts, du nombre deſquels eſt celui qui „ vous a parlé „.

„ La Princeſſe demeura bien ſurpriſe des mer„ veilles que la Poule venoit de lui raconter ; elle „ étoit toute pleine de bonté, & lui dit : vous me „ faites grande pitié, ma pauvre nourrice, d'être „ devenue poule ; je voudrois fort vous rendre vo„ tre premiere figure, ſi je le pouvois ; mais ne „ déſeſpérons de rien : il me ſemble que toutes les „ choſes que vous venez de m'apprendre, ne peu„ vent demeurer dans la même ſituation : je vais „ chercher mes œillets ; car je les aime unique„ ment „.

Préciſément Bedou étoit abſent : mais quelque favorable que parut cette occaſion, ce ne fut pas ſans peine que Fortunée en profita. Une troupe de gros rats & de ſouris qui gardoient les œillets, l'empêcha d'en approcher ; & elle ne les auroit jamais eus, ſi elle ne ſe fut aviſée de jetter ſur les rats quelques goutes de l'eau parfumée dont ſa cruche d'or étoit remplie ; & qui eut la vertu de diſſiper les ſouris.

Fortunée venoit d'entendre parler un chou & une poule ; l'œillet qu'elle avoit arroſé avec la même eau, lui adreſſa à ſon tour ces paroles : „ in-

„ comparable Fortunée, voici le jour heureux &
„ tant désiré de vous déclarer mes sentimens ; sçachez
„ que le pouvoir de votre beauté, est tel
„ qu'il peut rendre sensible jusqu'aux fleurs «. A
peine l'œillet avoit achevé ces mots, que Bedou
arriva : „ quand il vit que Fortunée étoit venue
„ chercher ses œillets, & qu'elle les avoit trouvés,
„ il la traîna jusqu'à la porte, & la mit dehors ;
„ elle eut à peine senti la fraîcheur de la terre,
„ qu'elle ouvrit ses beaux yeux ; elle apperçut auprès
„ d'elle *la Reine des Bois*, toujours charmante
„ & magnifique ; cette Reine vouloit
„ venger Fortunée de l'injustice & de la cruauté
„ de son frere ; celle-ci s'y opposa, & apprit
„ de nouveau qu'elle étoit Princesse „.

La Reine alloit continuer de l'instruire, sur ce qui la regardoit, lorsqu'elle fut interrompue par l'arrivée d'un jeune adolescent plus beau que le jour. „ Ha ! mon fils, mon aimable œillet,
„ lui dit la Reine en le voyant, le tems fatal
„ de votre enchantement vient de finir par le
„ secours de la belle Fortunée. Se tournant ensuite
„ du côté de la Bergere : charmante Princesse,
„ je sçais tout ce que la poule vous a raconté
„ : mais ce que vous ignorez, c'est que
„ les Zéphirs que j'avois chargés de mettre mon
„ fils à votre place, lorsque votre mere accoucha
„ de vous, le porterent dans un parterre de
„ fleurs : pendant qu'ils alloient chercher votre
„ mere qui étoit ma sœur, une Fée qui n'ignoroit
„ rien des choses les plus secretes, & avec
„ laquelle je suis brouillée depuis long-tems,
„ épia si bien le moment, qu'elle avoit prévû
„ dès la naissance de mon fils, qu'elle le
„ changea sur le champ en œillet ; & malgré ma

„ ſcience, je ne pus empêcher ce malheur. Dans
„ le chagrin où j'étois réduite, j'employai tout
„ mon art pour chercher quelque remede; & je
„ n'en trouvai point de plus aſſuré, que d'appor-
„ ter le Prince œillet dans le lieu où vous avez
„ été nourrie, devinant que lorſque vous auriez
„ arroſé les fleurs de l'eau délicieuſe que j'avois
„ dans un vaſe d'or, il parleroit, il vous aime-
„ roit, & qu'à l'avenir rien ne troubleroit votre
„ commun repos; j'avois même le jonc d'argent
„ qu'il falloit que je reçuſſe de votre main,
„ n'ignorant pas que ce ſeroit la marque à quoi
„ je reconoîtrois que l'heure approchoit où le
„ charme perdoit ſa force, malgré les rats &
„ les ſouris que notre ennemie devoit mettre en
„ campagne, pour vous empêcher de toucher
„ aux œillets : ainſi, ma chere Fortunée, ſi mon
„ fils vous épouſe avec ce jonc, votre félicité ſera
„ permanente; voyez à préſent, ſi ce Prince
„ vous paroît aſſez aimable pour le recevoir pour
„ époux „.

Fortunée qui ne connoiſſoit pas bien le cœur & le caractere du Prince, ne ſe décida pas ſur le champ : cependant comme œillet ſoupiroit ſans ceſſe auprès d'elle, & qu'il la conjuroit de prendre une réſolution en ſa faveur, elle conſentit à accepter ſa main. La Reine des Bois, ravie d'un ſi heureux mariage, ne négligea rien pour que tout y fût ſomptueux; cette fête continua pendant pluſieurs années; & le bonheur de ces tendres époux dura autant que leur vie. Avant ce mariage, les choux par un coup de baguette, redevinrent des hommes, la poule une femme; & Fortunée, malgré les mécontentemens qu'elle avoit eſſuyés de Bedou, s'intéreſſa pour lui, & obtint

de sa tante, qu'il devînt riche, & que sa chaumiere fût métamorphosée en un Palais meublé & plein d'argent.

Ce Conte ainsi que tous les autres, sont suivis de quelques vers, qui leur servent d'affabulation & non pas d'ornement; car il n'y en a pas un qui mérite de vous être présenté.

Il étoit une fois (car tel est le début insipide & monotone de tous ces Contes). » Il étoit une » fois un Roi & une Reine que le Ciel avoit » doués de plusieurs enfans; mais ils ne les ai- » moient qu'autant qu'ils les trouvoient beaux » & aimables. Ils avoient entr'autres un cadet » nommé Alidor, assez bien fait de sa personne, » quoiqu'il fût d'une laideur qui n'étoit pas sup- » portable. Ils lui disoient à tous moments de » s'éloigner d'eux; enfin ils lui répéterent si » souvent, qu'Alidor leur obéit & les quitta ». Le Dauphin.

Errant à l'aventure, & sans sçavoir de quel côté il tourneroit ses pas, il rencontra un jeune homme bien fait, bien monté, & qui avoit l'air d'un voyageur. Ce jeune homme étoit l'Ecuyer d'un Prince nommé le *Roi des Bois*. Alidor l'ayant interrogé sur les usages de la Cour du Prince qu'il servoit, & sur ce que l'on y voyoit de plus remarquable, celui-ci lui apprit entr'autres choses, qu'on y faisoit un accueil favorables à tous les étrangers, & que le Prince avoit la plus jolie & la plus aimable fille du monde. Le nom de cette Princesse étoit Livorette. Sur le récit de ses appas, Alidor ressentit pour elle une curiosité pleine d'un vif empressement. S'étant instruit du chemin qui conduisoit au Palais de son maître, il se sépare de l'Ecuyer, & parvient à être introduit dans le Château qui possédoit la

belle Livorette. L'idée qu'il avoit conçue de cette Princesse, quoique très-avantageuse, étoit encore au-dessous du mérite de la jeune personne : Alidor ne put la voir sans l'aimer. Livorette au contraire ne put voir Alidor sans le haïr. Sa figure étoit sans cesse pour elle un sujet de plaisanterie ; & dès qu'elle l'appercevoit, elle se mettoit à éclater de rire. Alidor sentit bien qu'il ne pourroit jamais réussir à plaire à Livorette ; il résolut donc de faire ses efforts pour l'oublier. Il se flatta qu'il pourroit se guérir en l'évitant : pour cet effet il prit le parti d'aller souvent à la campagne ; mais en quelqu'endroit qu'il allât, sa passion le suivoit par-tout.

» Le voisinage de la mer l'engagea d'aller » souvent à la pêche ; mais il avoit beau jetter » l'hameçon & les filets, il ne prenoit jamais » rien. Livorette à son retour se trouvoit pres- » que toujours à sa fenêtre ; & comme elle le » voyoit revenir tous les soirs, elle lui crioit » d'un petit air espiégle : hé bien, Alidor, m'ap- » portez-vous du bon poisson, pour mon sou- » per? Non, Madame, répondoit-il, en lui faisant » une profonde révérence ; & il passoit d'un air » chagrin. La belle Princesse le railloit : ô ! qu'il » est mal-à-droit, disoit-elle ; il ne peut pas seu- » lement attrapper une Sole !

» Que je suis malheureux, disoit alors Ali- » dor, de trouver une nouvelle peine préparée » dans l'amusement de la pêche ; je ne cherchois » qu'à éloigner de moi le souvenir de la Prin- » cesse ; il lui prend envie de manger du poisson » de ma pêche ; la fortune m'est si contraire, » qu'elle me refuse jusqu'à ce petit plaisir ».

Un jour pourtant qu'il s'étoit avancé fort loin

dans la mer, il eut le bonheur de prendre dans ses filets un Dauphin magnifique. Cette capture lui causa beaucoup de joie : il étoit bien déterminé à venir en faire part à Livorette, lorsque le Dauphin l'ayant conjuré de lui donner sa liberté, il la lui accorda. Un bienfait en attire presque toujours un autre. Le Dauphin ne fut pas plutôt rentré dans sa Patrie, qu'il se mit à caracoler sur la surface de l'eau. Puis s'adressant à Alidor, souhaitez-vous à présent quelques services de moi ; vous verrez ce que je ferai. Je demande lui répond Alidor, le meilleur poisson de la Mer. A peine a-t-il prononcé ces mots, que sa barque se trouve remplie d'une quantité prodigieuse de poissons de toute espece, qu'il fit porter par ses gens chez Livorette. Cette grace ne fut pas la seule qu'il obtint du Dauphin. Lui ayant déclaré tout ce qu'il sentoit pour la Princesse, & combien il étoit malheureux de ne point éprouver de retour de sa part ; le Dauphin lui avoit encore donné le pouvoir de se métamorphoser en Serin, & de redevenir Alidor quand il voudroit. Dès ce moment, le Prince prit la figure de cet oiseau, & vola rapidement sur la fenêtre de Livorette. Autant Alidor étoit mal venu de la Princesse, autant le Serin en fut accueilli favorablement. » Dès qu'elle l'apperçut, elle s'avança doucement, & allongeoit » la main pour le prendre, quand il s'éloigna » en voltigeant en l'air.

» J'arrive d'un des bouts de la terre, lui dit-il, » où votre beauté fait beaucoup de bruit : mais, » aimable Princesse, il ne feroit pas juste que je » vinsse exprès de si loin, pour être traité comme » un serin à la douzaine ; il faut que vous me

» promettiez de ne m'enfermer jamais, de me
» laisser aller & venir, & de ne me point donner
» d'autre prison que celle de vos beaux yeux ;
» Ah! s'écria Livorette, aimable petit oiseau, fais
» tes conditions, comme tu voudras ; je m'en-
» gage de ne manquer à aucune ; car il ne s'est
» jamais rien vu de si joli que toi : tu parles
» mieux qu'un Perroquet ; tu siffles à merveille ;
» je t'aime tant & tant, que je meurs d'envie de te
» tenir. Le serin s'abaissa, & vint sur la tête de
» Livorette, puis sur son doigt où il ne siffla pas
» seulement des airs ; il chanta encore des paro-
» les avec autant de propreté & de conduite, qu'au-
» roit pu faire le plus habile Musicien ».

Livorette, Maîtresse de ce serin merveilleux, auquel elle donna le nom de Biby, s'empressa de l'aller montrer à sa mere, & de lui vanter les prodiges de son oiseau. La Reine mouroit d'envie de l'entendre parler ; mais il ne parloit que pour la Princesse, & ne se piquoit point de complaisance pour les autres.

La nuit étant venue, Livorette entra dans son appartement avec le beau serin. Elle se mit à sa toilette ; il se plaça sur son miroir, prenant la liberté de lui béqueter quelquefois le bout de l'oreille, & quelquefois les mains ; elle étoit transportée de joie. Alidor étoit aussi au comble de la sienne. Une seule chose l'affligea : ce fut de ne point entrer dans la chambre où couchoit la Princesse, & d'être obligé de rester avec les Singes & les Perroquets de Livorette. Dès-qu'il apperçut le jour, il vola au bord de la mer, dans le dessein de parler à l'officieux Dauphin. » Je sçais, lui
» dit le poisson, ce que vous avez fait, & tout
» ce que vous me voulez : mais je vous declare
» que

» que vous n'entrerez point dans la chambre de
» Livorette qu'elle ne vous ait épousé, & que le
» Roi & la Reine n'y aient consenti : ensuite je
» vous regarderai comme son mari ». Le Prince
avoit tant d'égards pour le Dauphin, qu'il n'insista
sur rien. Il revint promptement au Palais, où la
Princesse le cherchoit en pleurant. Dès-qu'elle le
revit, il n'y eut point de caresses & d'amitiés
qu'elle ne lui fit : elle y mêla pourtant quelques
reproches, & le porta dans la chambre du Roi &
de la Reine qui étoient encore au lit. Aussitôt
qu'il y fut arrivé, tel que vous me voyez leur dit-
il, je suis Souverain d'un petit bois d'Orangers,
de Myrthes & de Chevre-feuilles, qui est l'endroit
le plus délicieux de toutes les Isles Canaries; &
je viens pour vous prier de me donner votre fille
en mariage. Volontiers, répondirent le Roi & la
Reine, en faisant de grands éclats de rire, pour-
vû que Livorette y consente. Ah! c'est de tout
mon cœur, répliqua Livorette d'un air innocent;
je n'ai jamais été si aise que je le suis, d'épouser
le Prince Biby. Ce mariage fait, le serin passa
dans l'appartement de la Reine le reste de la jour-
née, & y fit par cent jolis propos les délices de la
compagnie. La nuit étant venue, il se retira avec
Livorette qui vouloit encore le laisser dans la
chambre des animaux; mais il lui adressa des plain-
tes si touchantes, qu'elle lui permit d'entrer dans
la sienne, à condition qu'il resteroit toute la nuit
perché sur une Porcelaine où il se plaça, & qu'il
s'y tiendroit sans chanter & sans parler : le serin
lui promit tout ce qu'elle voulut. Sur la parole
qu'il lui donna d'être bien sage, Livorette se cou-
cha. A peine fut-elle au lit, qu'elle s'endormit d'un

profond sommeil. Biby alors oubliant la promesse qu'il venoit de faire à la Princesse, quitta la Porcelaine, & vint se mettre auprès de sa charmante épouse, si doucement qu'elle ne se réveilla point. Dès-que le jour parut, il reprit la figure d'un serin, & s'envola au bord de la mer, où devenant Alidor, il s'assit sur une petite Roche en attendant que le Dauphin l'apperçût : il s'occupoit du bonheur dont il venoit de s'enivrer ; mais quel fut son étonnement, lorsqu'il sentit que la roche sur laquelle il étoit assis, s'entr'ouvroit, & qu'il en vit sortir une vieille petite naine, toute déhanchée, qui s'appuyoit sur une béquille. C'étoit la Fée Grognette. Après lui avoir fait des reproches de ce qu'il étoit venu s'asseoir sur sa roche, & l'avoir menacé de lui faire souffrir toutes sortes de maux, elle s'enfonça dans sa Roche qui se referma ; & elle disparut.

Alidor s'étant plaint au Dauphin de la mauvaise humeur & de l'injustice de Grognette, celui-ci lui apprit que le caractere de cette Fée étoit d'être mécontente de tout ce qui pouvoit arriver d'heureux, & qu'il craignoit, comme elle avoit du pouvoir, qu'elle ne le contrequarrât dans le bien qu'il avoit résolu de lui faire.

» Voilà une étrange Grognette, répondit Alidor ; quel déplaisir lui ai-je fait ? Quoi ! vous » êtes homme, s'écria le Dauphin, & vous vous » étonnez de l'injustice des hommes ? En vérité » vous n'y pensez point ; c'est tout ce que vous » pourriez faire si vous étiez poisson ; encore ne » sommes-nous pas trop équitables dans notre » Empire salé ; & l'on voit tous les jours les plus » gros qui engloutissent les plus petits ; on ne de-

» voit pas le souffrir; car le moindre harang a son
» droit de citoyen acquis dans la mer, aussi-bien
» qu'une affreuse Baleine ».

Plusieurs mois s'étoient déja écoulés depuis que le Prince Biby avoit eu le bonheur de coucher avec Livorette, lorsqu'il fut question de la marier à un jeune & beau Prince, dont les Etats n'étoient pas fort éloignés. Mais Livorette ayant mis au monde le plus joli enfant qui eut jamais été, ce mariage fut rompu; & les Ambassadeurs qui étoient venus pour la conduire, se retirerent saisis du plus grand étonnement. Le Roi & la Reine ne furent pas moins surpris. D'où venoit cet enfant? Qui en étoit le pere? Personne ne pouvoit le dire; & la jeune Livorette en étoit aussi peu instruite que l'enfant même. Elle n'en fut pas moins renfermée dans une Tour horrible, où elle ne jouissoit pas de la lumiere du Soleil, & où elle perdit bientôt la plus grande partie de ses charmes. La captivité de Livorette causa une telle douleur à Alidor, que n'ayant pas la force de la supporter, il perdit peu-à-peu la tête, & devint tout-à-fait fol. Depuis cet événement le Dauphin ne paroissoit plus, & laissoit un champ libre à la Fée Grognette, pour faire toutes les malices qu'elle voudroit contre le Prince & la Princesse.

Pendant que celle-ci gémissoit dans les fers, son fils dont on avoit eu la cruauté de la séparer, devenoit grand: déja il avoit atteint l'âge de quatre ans, lorsque le Roi, voulant par son moyen, connoître quel étoit son pere, fit publier un jour, que tous les courtisans apportassent à son petit-fils un présent qui pût le réjouir. Chacun vint aussitôt, excepté Alidor, qui pendant ce tems-là, s'a-

musoit à courir les bois, en faisant à tout le monde la plus grande pitié. L'Ecuyer l'ayant averti qu'il étoit le seul qui n'avoit point apporté de présent à l'enfant, il vint aussi faire le sien. Mais quelle fut la surprise du Roi, lorsqu'il vit que l'enfant, qui n'avoit fait de caresses à aucun courtisan, se jetta au col d'Alidor, le baisa mille fois, & ne pouvoit plus se résoudre à s'en séparer. Alidor, de son côté, ne lui faisoit pas moins d'amitié malgré sa folie.

Le Roi alors ne doutant plus que ce ne fût Alidor qui étoit le pere de l'enfant, ordonna à deux Seigneurs d'aller prendre Livorette dans la Tour où elle languissoit depuis quatre ans; de la mettre dans un tonneau avec Alidor & le petit Prince; d'y ajouter un pot rempli de lait, une bouteille de vin, un pain, & de les jetter ainsi au fond de la mer. Les Seigneurs, malgré eux, furent obligés d'exécuter l'ordre barbare que le Prince leur avoit donné. Mais ces victimes infortunées de la fureur du Roi, ne resterent pas long-tems dans l'eau. Le bon Dauphin qui étoit l'ami d'Alidor, les transporta bientôt dans une Isle enchantée, dont il n'est pas possible d'imaginer la beauté & la magnificence. En les y transportant, il rendit à Alidor son esprit, & lui donna autant de charmes qu'il avoit auparavant de laideur. Il raconta en même-tems à Livorette l'aventure du Prince, & lui apprit quels étoient sa mere, ses Ayeuls & ses parens. Lorsque le Prince, la Princesse, & l'enfant furent rendus dans l'Isle dont le Dauphin les nomma Souverains, la premiere chose que fit Alidor, fut de se jetter aux pieds de Livorette; comme il étoit devenu charmant, & bien fait, elle eut de

la peine à le reconnoître. Il lui demanda tendrement pardon de sa métamorphose en Serin Biby; & s'en excusa d'une maniere respectueuse & passionnée. Livorette lui pardonna un mariage, auquel elle n'auroit peut-être pas consenti, s'il avoit pris d'autres moyens pour le faire réussir.

Dans ces avantures soutenues du merveilleux & des enchantemens des Fées, l'Amour, peint d'un coloris délicat, aboutit toujours au mariage. Il y a des surprises ménagées avec esprit, des portraits finement touchés, des descriptions riantes, de sages réflexions d'un tour noble, & des traits de morale assez heureusement annoncés, pour que l'impression n'en soit point affoiblie, quoiqu'ils se trouvent à côté des événemens les plus extraordinaires. Point d'images déshonnêtes, point de ces peintures trop libres, exposées dans certains ouvrages de Féerie, qui ont paru depuis Mad. d'Aulnoy. Quoique les Fées ne tiennent que de notre imagination leur existance & leurs charmes, cependant ces erreurs peuvent être la source d'un plaisir innocent; ainsi, au lieu de les combattre, notre intérêt nous engage à les accréditer, en écartant celles qui blesseroient directement le bon sens, & empêcheroient par conséquent une agréable illusion. La seule chose qu'il y auroit à craindre, est que cette habitude de se tourner vers des objets purement imaginaires, ne fit perdre à l'esprit le goût des vérités.

Je suis, &c.

LETTRE XII.

Le Prince de Carency. LE Prince de Carency, Héros de cette Histoire, étoit le dernier des fils de Jean de Bourbon, Comte de la Marche, parent de Charles VI, Roi de France.

Dans un voyage que le Comte de la Marche fit en Espagne pour les intérêts des deux Couronnes, il se lia d'amitié avec un Seigneur nommé Dom Juan de Velasco : les grandes charges que ce dernier occupoit, le crédit qu'il avoit à la Cour, lui gagnerent l'estime & la confiance du Comte. Il avoit une fille unique nommée Léonide. Le Comte la demanda à Dom Juan pour le Prince de Carency, son fils cadet. L'Espagnol flatté d'une alliance qui alloit unir sa Maison à celle de Bourbon, consentit avec joie à ce mariage : mais comme Léonide & le Prince étoient encore fort jeunes, on convint qu'elle resteroit en Espagne, jusqu'à ce qu'ils fussent tous deux d'âge à accomplir la promesse de leurs parens.

Le Comte de la Marche de retour en France, fit part de ses desseins à ses enfans ; & à sa mort, qui arriva peu de tems après, il recommanda au Prince de Carency, de regarder Dom Juan comme un second pere, & d'exécuter, sitôt qu'il le pourroit, la parole qu'il lui avoit donnée.

L'année d'après, l'Empereur Sigismond envoya demander en France du secours contre Bajazet, Empereur des Turcs : toute la Noblesse Françoise brûloit de s'aller signaler contre cet ennemi du nom Chrétien : le Comte de la Mar-

che en ayant obtenu la permiſſion, emmena avec lui ſon jeune frere.

Les armes de Sigiſmond ne furent pas heureuſes : ſon Armée fut battue ; le Comte de la Marche & le Prince de Carency furent faits priſonniers, & conduits à Nicopolis, où l'amour préparoit d'autres fers à ce dernier.

Un jour qu'il ſe promenoit ſur la platte-forme de la tour où on le gardoit, il vit tomber à ſes pieds une fléche. Il ne ſçut d'abord ſi quelqu'un en vouloit à ſa vie ; mais s'étant baiſſé pour la ramaſſer, il fut étonné d'y voir une lettre attachée. Il l'ouvrit avec précipitation ; elle contenoit les aſſurances de l'amour le plus tendre ; mais on lui défendoit en même temps, de chercher à connoître celle qui l'avoit écrite ; on exigeoit même de ſa diſcrétion, de ne point abuſer de ſa foibleſſe, & de partir de Nicopolis, ſans tenter de la voir ; on lui permettoit cependant d'y répondre par la même voie.

Le Prince fit à cette lettre, la réponſe la plus paſſionnée. » Vous m'allez, diſoit-il, rendre le plus malheureux des hommes, ſi vous » m'ôtez les moyens de vous marquer ma re- » connoiſſance, & de vous entretenir de ce que » je ſens pour vous. Pourriez-vous conſentir que » je m'éloignaſſe d'un lieu où vous êtes ? Ah ! » laiſſez-moi plutôt dans ma priſon ; je ſuis né » pour porter vos chaînes ; & vous ſerez au » moins informée de mon reſpect & de ma » paſſion ».

Il fut pluſieurs jours ſans recevoir de réponſe à cette lettre ; enfin un ſoir en rentrant dans ſa chambre, il vit ſur une petite table de cedre, un ſabre damaſquiné, dont la garde étoit enrichie

de pierreries, & une cassette garnie de plaques d'or. Il l'ouvrit avec précipitation ; & il y trouva avec une somme beaucoup plus considérable qu'il ne la falloit pour payer sa rançon, une lettre de son inconnue, qui lui ordonnoit de s'éloigner au plutôt d'un lieu, où sa tendresse pourroit lui devenir fatale. Il eut beaucoup de peine à exécuter ces ordres ; l'admiration & la reconnoissance jointes à l'amour le plus vif, le firent résister long-tems aux avis du Comte de la Marche son frere ; il céda enfin à ses prieres ; & après avoir payé leur rançon, ils retournerent ensemble à la Cour de France.

Cette premiere passion avoit fait une impression si profonde sur le cœur du jeune Prince, que les Comtes de la Marche & de Vendôme, ses freres, craignant qu'elle ne l'empêchât d'accomplir la parole que leur pere avoit donnée à Dom Juan de Velasco, le presserent d'écrire à ce Seigneur, pour le faire souvenir qu'il lui avoit destiné Léonide, & lui marquer qu'il attendoit ses ordres pour se rendre auprès de lui. Il se prêta à cette démarche ; mais Léonide étant encore trop jeune, son pere pria le Prince de vouloir bien différer de quelques années, qu'il lui conseilla d'employer à voyager.

Ravi de ce retardement, le Prince partit pour Gênes avec le Maréchal de Boucicault : mais ni la dissipation du voyage, ni les amusemens qu'on cherchoit à lui procurer dans cette Ville, ne purent lui faire oublier son inconnue.

Un soir qu'accablé de mélancolie il cherchoit la solitude, il s'éloigna insensiblement de la Ville, & se trouva le long des murs d'un grand Parc, terminé par un Pavillon. La nuit qui fut,

vint avec une pluie & un tonnere épouventable, l'obligerent à chercher un abri. » Il trouva, par
» bonheur, une petite porte; il entra dans le
» Parc; & par une longue allée il se rendit au
» Pavillon. Il faisoit extrêmement chaud; il y
» avoit un Sallon bas tout brillant d'or & de
» Peintures, dont les fenêtres étoient ouvertes;
» & quelques bougies allumées rendoient assez
» de lumiere, pour laisser voir sur un lit, une
» des plus belles personnes du monde. Elle pa-
» roissoit assoupie; elle tenoit un mouchoir dans
» sa main; son habit étoit de deuil; un voile
» couvroit une partie de sa gorge; & dans cet
» état elle inspiroit du respect & de l'a-
» mour ».

Le Prince s'arrêta quelque tems à considérer à travers les fenêtres; mais bientôt devenu plus hardi, il se hasarde d'entrer dans le Sallon. Il va se mettre à genoux auprès de cette belle personne, & considere attentivement ses charmes. Il n'étoit pas encore bien remis de la surprise qu'ils lui causoient, lorsqu'elle s'éveilla. A peine eut-elle jetté les yeux sur lui, qu'elle fut saisie de frayeur, & pensa s'évanouir. Ah! chere ombre, lui dit-elle, est-il possible qu'un si funeste naufrage nous ait séparés! Le Prince ne comprit d'abord rien à un discours si obscur; mais cette Belle lui ayant parlé des fureurs de Bajazet, de sa prison de Nicopolis, & de la somme qu'elle lui avoit envoyée pour payer sa rançon, il ne douta plus que ce ne fut sa belle Inconnue. » Il
» attacha sa bouche sur ses belles mains; il les
» baisa avec des transports qu'il n'avoit encore
» jamais ressentis. Ils versoient des larmes de
» tendresse; leurs discours n'avoient ni suite ni

» liaison ; leurs soupirs enflammés marquoient
» assez les mouvemens de leurs ames ; & la nuit
» s'avançoit, pendant qu'ils s'abandonnoient au
» plaisir de se voir ». Mais une des femmes de cette belle personne étant venue l'avertir que son pere étoit arrivé, elle quitta le Prince, après lui avoir donné son portrait.

Il sortit un moment après du Sallon, & s'éloigna de cette maison plein des idées les plus flatteuses, croyant avoir enfin retrouvé sa généreuse Inconnue. Mais il fut bientôt détrompé : dans une visite qu'il fit à Doria, noble Génois, il apprit que cette Belle étoit Olimpie sa fille ; qu'elle pleuroit la mort du Comte de la Vague, son Amant, qui avoit été comme lui prisonnier à Nicopolis, & dont elle avoit payé la rançon. La ressemblance parfaite qu'il avoit avec lui, avoit causé les transports de joie & d'amour qu'elle lui avoit témoignés. La douleur d'Olimpie, en apprenant que le Prince de Carency n'étoit point l'Amant qu'elle pleuroit, fut si vive, qu'elle tomba dans des convulsions horribles, qui firent craindre pour sa vie. Le Prince en effet reçut bientôt la nouvelle de sa mort.

Il quitta ces tristes lieux & retourna à Gênes, pour s'y livrer à sa douleur & à la solitude ; il n'y voyoit personne qu'un Espagnol nommé Dom Fernand de Benavidès, qui avoit gagné sa confiance & son amitié. Il faut vous faire connoître, Madame, ce Benavidès, qui doit jouer un grand rôle dans cette Histoire. Il étoit d'une des premieres Maisons d'Andalousie ; sa sœur, nommée Casilda, avoit toute la confiance de Léonide, & tâchoit de servir auprès d'elle son frere, qui en étoit violemment épris. Benavidès, de son côté,

faisoit tous ses efforts, pour détourner le Prince d'épouser Léonide ; il l'entretenoit continuellement de ses prétendus défauts : il écrivoit à sa sœur, & lui peignoit ceux du Prince. Il exagéroit son amour pour Olimpie Doria. L'adroite Casilda lisoit avec soin toutes ses lettres à Léonide, & l'accoutumoit insensiblement à regarder comme indifférent, un homme entierement occupé d'une autre passion.

Le Prince & Benavidès voyagerent long-tems ensemble ; ils se séparerent ensuite. Le Prince se rendit à Pampelune, où se devoient faire les nôces du Comte de la Marche son frere, avec Béatrix, Princesse de Navarre ; & Bénavidès retourna à Madrid. Il y trouva beaucoup de changement ; Velasco avoit été chargé par le Roi, qui venoit de mourir, de l'éducation de son fils : Casilda & Léonide étoient devenues filles d'honneur de la Reine.

Benavidès rendit compte à sa fœur, de la maniere dont il s'étoit conduit avec le Prince. Celle-ci l'instruisit de tout ce qu'elle avoit fait elle-même dans le même dessein ; & elle n'avoit que trop bien réussi. Pour achever d'éloigner ces deux Amans l'un de l'autre, voici, Madame, le stratagême dont ils se servirent. Ils firent faire le portrait de Léonide ; mais au lieu de la peindre ressemblante, ils lui donnerent un air si rude & si désagréable, que quoique les traits en fussent assez beaux, il n'étoit pas possible de le regarder sans concevoir une secrette aversion pour la personne que ce portrait représentoit. C'est aussi l'effet qu'il fit sur le Prince : dans un premier mouvement, il écrivit à Benavidès d'un stile très désobligeant pour Léonide.

Ravi de cette réponse, le traître convint avec Casilda, qu'elle la montreroit à la fille de Dom Juan, sans qu'il parut y avoir consenti.

Cette lettre produisit tout l'effet qu'il s'en étoit promis : Léonide désespérée alla se jetter aux pieds de sa mere, & la pria de ne point consentir à une union qui feroit le malheur de sa vie, & de lui permettre plutôt de se retirer dans un Couvent.

Madame de Velasco, touchée de ses larmes, l'embrassa plusieurs fois avec tendresse, & lui promit de se joindre à elle, pour engager Dom Juan à rompre cette union. Elles lui montrerent la lettre du Prince; mais il fut inflexible, & répondit d'un air sévere, que rien ne le feroit manquer à la parole qu'il avoit donnée au Comte de la Marche. Léonide confia sa douleur à Casilda ; & cette artificieuse fille, de concert avec son frere, sçut profiter de son désespoir, pour la déterminer à chercher une retraite dans une maison fort écartée, qu'il avoit au milieu d'une Forêt. Elle s'offrit à l'accompagner dans cette solitude : Léonide, trop jeune encore pour prévoir le danger d'une pareille démarche, la seule ressource qu'elle eut pour éviter un mariage auquel elle auroit préféré la mort, consentit à tout : le jour fut pris; & la nouvelle qu'elles reçurent de l'arrivée du Prince à Seville, qui de-là devoit se rendre à Madrid, acheva de les déterminer.

Bénavidès ne pouvant les conduire lui-même, dans la crainte qu'on ne le soupçonnât de cet enlevement, les fit accompagner par un de ses amis dont il avoit éprouvé la fidélité. Elles furent reçues dans son Château, par un vieux Con-

tierge, qui ne les connoissoit pas : elles s'y déguiserent sous les noms de Félicie & de Béatrix de Léon.

Bénavidès ne profita pas de sa perfidie ; car comme on découvrit la conspiration de quelques Seigneurs Espagnols, qui devoient livrer aux Maures plusieurs Villes, entr'autres Ekina, dont il étoit Gouverneur, il fut enveloppé dans l'accusation, & mis dans les fers.

Ce fut dans ces circonstances, que le Prince de Carency arriva à Madrid. Il fut témoin de la vive douleur où étoit plongés M. & Madame de Velasco, & partagea leur affliction. Il n'oublia rien pour tirer Bénavidès de sa prison ; & il faisoit assiduement sa cour à Dona-Léonore, favorite de la Reine, qui ayant un empire absolu sur cette Princesse, pouvoit le servir efficacement ; mais ses soins pour son perfide ami penserent lui couter la liberté & la vie.

Léonore qui voyoit tous les jours le Prince, se prit bientôt de goût pour lui. Sa passion même devint si violente, qu'elle ne put, un jour, s'empêcher de la lui déclarer. Le premier mouvement du Prince fut un mouvement de surprise & de mépris pour la vieille favorite. Il chercha envain à réparer sa faute ; elle s'en étoit trop bien apperçue ; ces sortes de crimes ne se pardonnent guères ; & d'ailleurs le Prince n'avoit point trop d'envie de mériter son pardon. Léonore le quitta en le menaçant de sa colere & de son indignation.

Il ne tarda pas à en ressentir les effets : cette méchante femme sçut bientôt persuader à la Reine, dont elle disposoit à son gré, qu'il trempoit dans la conspiration, & le fit mettre dans

tes, elle passa jusqu'à la chambre du Comte.
» Il étoit tombé dans une grande foiblesse. Ses
» yeux étoient fermés : il n'avoit plus de voix
» ni de pouls ; elle s'approcha de lui toute trou-
« blée. Elle souleva sa tête ; elle l'appuyoit con-
» tre son sein ; elle mouilloit son visage de ses
» larmes ; & dans ce triste moment, elle étoit
» bien plus à plaindre que celui qu'elle regret-
» toit. Il poussa enfin quelques soupirs ; il ou-
» vrit languissamment les yeux ; & les tournant
» sur les premiers objets qui s'offrirent, il pensa
» mourir de plaisir, en voyant sa chere Léonide
» si touchée & si près de lui ; il la regarda ten-
» drement ; & faisant effort pour parler, quoi !
» c'est vous, divine Félicie, lui dit-il ; c'est vous
» qui venez me secourir ; c'est vous qui venez
» me défendre contre la mort ! Ah ! Ne crai-
» gnez plus pour ma vie ; je ne pourrai la per-
» dre, tant que vous y prendrez quelqu'intérêt.
» Seigneur, lui dit-elle, souvenez-vous que
» votre vie m'est chere ; que j'en souhaite la
» conservation ; & que si vous sçaviez tout ce
» que vous m'avez fait souffrir, vous. . . . . .
Casilda qui survint interrompit leur conversa-
tion.

Le peu de paroles de Léonide firent un effet si merveilleux sur le Prince, qu'il recouvra la santé ; bientôt il fut en état de lui déclarer son amour : elle lui fit l'aveu du sien. Casilda qui aimoit le Prince, s'apperçut aisément de la préférence qu'il accordoit à son amie ; elle s'en expliqua avec lui. Incapable de dissimuler, il lui avoua sa passion. L'amour de Casilda se changea en fureur contre Léonide ; elle résolut de les séparer. Elle écrivit à Bénavidès, qui venoit de sortir

sortir de prison, ce qui se passoit ; & celui-ci ne consultant que son amour, chercha le moyen d'emmener Léonide à Maroc.

Lorsqu'il se fut assuré d'un Vaisseau, il se rendit chez lui ; & après une conférence secrette avec Casilda, qu'il instruisit de son dessein, il enleva Léonide un soir qu'elle se promenoit avec son amie, & prit avec elle la route de Porto-Reál.

Casilda, pour donner à son frere le tems de s'éloigner, n'avertit que le lendemain, le Prince du départ de Léonide ; mais elle lui déguisa l'enlevement ; elle lui fit croire que Léonide partoit volontairement avec Bénavidès qu'elle aimoit ; elle lui avoua son véritable nom & celui de Félicie ; & pour favoriser leur fuite, elle lui dit enfin qu'ils devoient s'épouser dans une Ville, dont le Gouverneur, disoit-elle, étoit oncle de Bénavidès.

Le Prince furieux contre ce traître, jura qu'il payeroit de sa vie son ingratitude ; & sans vouloir écouter Casilda qui lui offroit son cœur & sa main, il s'éloigna de ce lieu, dans l'espérance de rejoindre sa chere Léonide.

Bénavidès ne l'eut pas plutôt enlevée, qu'il s'éloigna du Parc avec elle, malgré ses cris & ses plaintes. Elle les recommença encore avec plus de vivacité, lorsque le jour lui eut fait connoître son ravisseur ; mais elles furent inutiles ; ils arriverent à Porto-Réal, où il la fit embarquer malgré elle pour Maroc : le passage étoit court mais difficile, à cause de la guerre qui subsistoit entre les Tunisiens, les Saletins & les Espagnols.

Léonide s'attacha dans le Vaisseau, à la fille du Capitaine, nommée Inès. Cette jeune per-

sonne faisoit tous ses efforts pour calmer ses chagrins, lorsque les Espagnols furent attaqués par deux Vaisseaux de Fez. Benavidès voyant sa proie lui échapper, fit des prodiges de valeur; mais enfin accablé par le nombre, il tomba au milieu des ennemis qu'il avoit immolés à sa fureur.

Le Commandant du Vaisseau qui venoit de se rendre maître de celui de Léonide, étoit le Prince Abelhamar, parent de Célime qui régnoit à Fez. Les charmes de Léonide firent sur lui l'impression la plus vive & la plus durable: il ne put la lui cacher. Lorsqu'elle fut entrée dans la chambre de pouppe, il s'assit auprès d'elle, & l'instruisit de son sort: si j'en étois le maître, lui dit-il, vous pourriez dans ce moment en ordonner; & je m'estimerois heureux de vous obéir. Il lui apprit qu'elle alloit devenir esclave de Célime; que cette Princesse elle-même l'avoit été long-tems de l'Empereur Bajazet en Misie; & que profitant de l'empire que l'amour de ce Prince lui donnoit sur son esprit, elle avoit placé sur le Trône de Fez, son pere, frere cadet de celui du Prince Abelhamar. Depuis la défaite & la prison de Bajazet, elle étoit venue chercher une retraite dans les Etats de son pere, qui lui avoit laissé sa Couronne.

Le Prince fit tout ce qu'il put, pour toucher le cœur de Léonide, qui avoit repris le nom de Félicie; mais il la trouva toujours insensible.

Ils arriverent enfin à Fez. Léonide fut présentée avec les autres femmes à la Reine. Célime lui marqua beaucoup de bonté; on lui donna l'habit, & on la fit passer dans l'appartement des esclaves. Elle y trouva Olympie Doria, que vous avez crue morte sans doute, sur la nouvelle

qui s'étoit répandue à Gênes; mais ce n'étoit qu'un faux bruit qu'elle avoit fait courir, pour se soustraire à un monde qui lui devenoit insupportable. Elle s'étoit renduë à Cagliari, où sa tante étoit Abbesse, pour s'y faire Religieuse; mais le jour qu'elle devoit faire ses vœux dans une Chapelle située sur le bord de la Mer, des Corsaires l'avoient enlevée, & l'avoient conduite à Fez. Elle venoit d'apprendre par un Marchand Génois, que son Amant n'étoit point mort; qu'il étoit à Gênes où il la pleuroit. Elle avoit prié la Reine de lui accorder sa liberté; & elle attendoit avec impatience le Comte qui devoit venir la chercher.

La triste Léonide envioit le bonheur d'Olimpie; elle ne confioit qu'à Inès son amour, & ses chagrins. Inès avoit comme elle ressenti les peines de l'amour; elle regrettoit l'absence de Dom Ramire son Amant, dont un sort cruel l'avoit séparée. Je ne vous parlerai point, Madame, de ses avantures avec cet Espagnol; le récit qu'elle en fait à Léonide est purement épisodique; il détourneroit votre attention de l'histoire de cette derniere, qui doit vous intéresser de plus en plus.

Léonide passoit ainsi sa vie dans le serrail, évitant avec soin toutes les occasions où le Prince eut pu l'entretenir de son amour: elle accompagnoit la Reine à la Mosquée; mais elle sçavoit si bien se couvrir de son manteau, qu'elle échappoit toujours aux regards du Prince.

Un jour qu'elle étoit chez la Reine, le Prince y vint; il se hasarda même de glisser sur Léonide, un billet qu'elle n'apperçut point, & qu'elle laissa tomber. La Reine qui le vit, le ramassa;

elle fut charmée de voir, par les termes dans lesquels il étoit conçu, que Léonide étoit insensible aux sentimens du Prince.

Le soir dans une promenade qu'elle fit avec ses femmes, dans les Jardins du Palais, elle prit cette belle fille en particulier, & n'oublia rien pour la confirmer dans ces sentimens d'indifférence. Elle eut lieu d'être satisfaite de ses réponses : Léonide entiérement occupée de son amour pour le Prince de Carency, qu'elle connoissoit sous le nom de Comte de la Vague, l'assura qu'Abelhamar ne feroit jamais aucun progrès sur son cœur.

Le Prince qui avoit entendu leur conversation, s'approcha d'elle sitôt que la Reine l'eut quittée : il lui fit une peinture vive & touchante de ses sentimens & de l'état de son cœur ; les protestations les plus tendres, les larmes, les menaces ; il employa tout pour la fléchir. Enfin dans les transports de son désespoir, il jura qu'il perdroit la vie, ou bien qu'il détrôneroit la Reine, & réduiroit son Palais en poudre, s'il ne possédoit Léonide.

Elle le quitta si effrayée de ses menaces, que la fievre la prit dans la nuit même. Le Prince s'enferma dans son Palais avec Muça son confident : ils formerent ensemble mille projets de vengeance ; enfin le Prince arrêta que Muça iroit à Tunis trouver le Sultan Ismaël, pour concerter avec lui tout ce qui pourroit servir sa rage & sa fureur.

Le Prince apprit le lendemain la maladie de Léonide ; cette nouvelle le jetta dans de si grandes inquiétudes, qu'oubliant tous les projets qu'il avoit formés la veille, il ne s'occupa que

les momens de la voir. Aucun danger ne l'effraya, pourvu qu'il pût, en s'y exposant, satisfaire sa passion. Il étoit beau, jeune & bien fait ; il se travestit en fille, & se fit présenter à la Reine, comme une esclave Espagnole, par un Capitaine qui lui étoit dévoué. Sa figure plut à Célime, qui ne le reconnut pas. Elle le choisit parmi les esclaves, qui lui furent présentées ; & l'envoya à l'appartement des femmes.

Le Prince se trouvoit ainsi continuellement avec celle qu'il adoroit ; il passoit les journées entieres avec elle ; il s'insinua même dans sa confiance, & apprit bientôt d'elle, qu'elle soupiroit pour un autre. Il tâchoit dans toutes ses conversations de la détacher de cet amour ; cela étoit même si marqué, que Léonide se plaignoit souvent de ses importunités.

Cependant le bruit s'étoit répandu dans la Ville qu'il étoit à Tunis, & qu'il s'occupoit avec Ismaël des moyens de détrôner Célime : tout s'armoit à Salé ; & dans le trouble, les esclaves avoient un peu plus de liberté.

Léonide en profitant, alla un jour avec Inès, Olimpie & Eugénia (c'étoit le nom qu'avoit pris le Prince) se promener vers une balustrade dorée qui terminoit les Jardins du côté de la Mer. Mais pendant leur promenade, le tems ayant changé tout-à-coup, il s'éleva un vent horrible, avec des éclats de tonnere, & une grêle épouventable, qui les obligea de se réfugier dans un cabinet, qui donnoit sur la Mer.

» Léonide s'approcha de la fenêtre avec Inès ; il » y avoit déjà long-tems qu'elles regardoient les » vagues irritées qui venoient se briser contre les

» rochers, & qui faisoient un bruit affreux, lorsqu'elles apperçurent un Vaisseau prêt à périr ; il sembloit qu'il fût devenu le jouet de la fortune & des vents ; il étoit demâté ; tous les cordages, les voiles & les antennes étoient rompus : c'étoit de tout point un objet digne de compassion. Ces belles filles s'intéressoient pour le salut des personnes qu'elles voyoient si exposées : elles faisoient des vœux en leur faveur, quand un tourbillon de vent jetta le Navire contre la côte, où il acheva de se briser. Elles virent que les uns étoient engloutis dans les flots, que les autres nageoient, & que plusieurs cherchoient à se sauver, avec quelques planches sur lesquelles ils se soutenoient. Il s'élevoit près de-là un rocher qui s'avançoit dans la Mer : quelques-uns de ceux qui venoient de faire naufrage, essayerent d'y arriver ; mais il n'y en eut qu'un assez heureux pour y parvenir.

» Quelques Pêcheurs allerent à lui quand la tempête fut appaisée, & l'apporterent sur le rivage assez près du Pavillon. Quel fut l'étonnement d'Olimpie & de Léonide, en reconnoissant le Comte de la Vague ! Vous vous rappellez, Madame, que c'est ainsi que s'appelloit l'Amant d'Olimpie, & qu'il avoit une ressemblance parfaite avec le Prince de Carency, que Léonide n'avoit connu que sous ce nom.

» Olimpie, qui n'étoit plus traitée en esclave, se fit ouvrir la porte du Jardin, & vola vers son cher Comte. A ses soins, à ses empressemens, Léonide reconnut aisément une Amante ; la joie du Comte en revoyant Olimpie, accrut

encore les soupçons ; mais bientôt il ne lui fut plus possible de douter de son malheur. La Reine instruite de l'arrivée du Comte, avoit ordonné qu'on le logeât jusqu'à son départ, dans un Pavillon du Palais : il passa pour s'y rendre dans l'allée où Léonide étoit restée avec Inès & Eugenia ; il leur fit une profonde révérence sans s'arrêter, & sans marquer ni joie ni chagrin d'avoir rencontré Léonide.

Elle se retira chez elle le désespoir dans le cœur ; elle prit le parti d'écrire au Comte ; Inès lui remit sa lettre ; il n'y pouvoit rien comprendre ; il l'assura cependant poliment, qu'il y feroit réponse ; l'impatiente Léonide sortit pour rejoindre Inès, & sçavoir le succès de sa démarche ; elles regagnoient ensemble le Palais, lorsqu'elles entendirent parler dans un cabinet de verdure. Elles reconnurent la voix du Comte & d'Olimpie ; leur conversation étoit si tendre, leurs discours si passionnés, que Léonide ne put douter de leur flamme & de son malheur. Elle tomba évanouie dans les bras d'Inès ; à ce bruit & aux cris de cette fille, le Comte & Olimpie allerent à elle ; retirez-vous s'écria Inès, votre présence lui deviendroit funeste ; mais allez au Palais & envoyez-nous du secours.

Un moment après toutes les Esclaves accoururent ; le Prince les devançoit ; il prit Léonide dans ses bras, lui baisa plusieurs fois les mains, & s'abandonna tellement à sa douleur, qu'il oublia son déguisement & son état. La maîtresse des Esclaves le reconnut ; elle en avertit la Reine, qui différa jusqu'au lendemain à prendre des résolutions contre lui.

Cependant Olimpie étoit dans les plus vives inquiétudes sur l'état de Léonide : les paroles d'Inès lui donnoient des soupçons ; elle résolut de s'éclaircir avec le Comte ; elle le conjura de lui avouer s'il avoit aimé Léonide. Il lui protesta avec un air si vrai & si sincere, qu'il la voyoit pour la premiere fois, que cet aveu la rassura. Elle crut pourtant devoir précipiter son départ ; le Comte consentit à partir dès le lendemain ; elle prit congé de la Reine & s'éloigna avec son Amant.

» Je n'ai donc plus d'espérance, s'écria Léo-
» nide ; je ne puis ni arrêter ni suivre cet ingrat.
» O ! Ciel, juste vengeur des parjures, prends
» mes intérêts ; punis ce perfide ; punis celle qui
» cause mes déplaisirs ! Que les flots irrités
» ouvrent des abîmes pour les engloutir ! Que
» j'apprenne les nouvelles de leur perte aussi-tôt
» que celle du départ ! Hélas ! continua-t-elle,
» suis-je capable de former des souhaits si con-
» traires à ma tendresse ? Non, qu'il vive même
» heureux ; je l'ai trop aimé pour le haïr » !

Cependant Célime avoit fait arrêter le Prince Abelhamar : il fut conduit dans une tour qui étoit dans l'enceinte du Palais. Le Conseil avoit déjà nommé des Commissaires ; mais son fidele Muça ne négligeoit rien pour sauver son maître. Il alla trouver le Roi de Tunis, & lui peignit son malheur dans des termes si touchans & si énergiques, qu'Ismaël lui promit son secours. En effet, on vint avertir la Reine, que tout le peuple étoit en armes ; Ismaël s'étoit en même-tems approché avec une puissante armée des murs de Salé. Un Héraut de ce Prince demanda

à entrer dans la Ville, & apporta à Célime une lettre conçue en ces termes : » Je viens secourir
» Abelhamar ; ce Prince est chéri du Ciel & de
» notre grand Prophête Mahomet ; il faut que
» tu le rendes. Considere, Reine trop inhumai-
» ne, que tu n'as ni armée, ni sujets, ni for-
» ces, ni munitions. Je suis informé de tout ce
» qui se passe dans ton Palais ; tu vois que je
» puis m'en rendre aisément le maître ; & je
» jure que je le réduirai en poudre, si tu ne me
» renvoies le Prince ; mais s'il vient me trouver
» ou des ôtages, je consens que tu partes avec
» tout ce que tu voudras choisir dans tes trésors
» & tes serviteurs. Ismaël, Sultan ».

La Reine fut obligée de céder ; elle fit équipper ses Vaisseaux ; & à l'entrée de la nuit, elle partit avec ses femmes, ses plus fideles serviteurs, & ce qu'elle put emporter de plus précieux pour se jetter dans les bras du Roi de Grenade.

A peine le Prince eut-il recouvré sa liberté, qu'après avoir remercié son Libérateur, il tourna ses pas vers le quartier des Esclaves de la Reine dont il ignoroit le départ ; quelle fut sa douleur en n'y trouvant plus Léonide ? Il envoya son confident au Roi de Tunis, pour le prier de lui donner quelques Vaisseaux, pour poursuivre la Reine qui avoit pris la route de Grenade. Il se tenoit sur la pouppe de son Vaisseau, & tâchoit de découvrir ceux de la Princesse. Il en apperçut un qui n'étoit pas éloigné ; c'étoit celui qui portoit le Comte de la Vague & Olympie, que le mauvais tems avoit retenus pendant quelque tems dans la rade. Le premier objet qui

frappa sa vûe, fut le Comte de la Vague : il lui envoya dire par Muça, que s'il vouloit épargner sa vie de ceux qui étoient avec lui, il n'avoit qu'à venir le trouver, & qu'il recevroit la punition de sa perfidie. Le Comte se fit conduire au Vaisseau d'Abelhamar ; sa Maîtresse instruite du danger qu'il couroit, se jetta dans une Chaloupe & l'y suivit pour le détourner de son dessein ; mais elle arriva trop tard : le Comte après s'être battu long-tems avec une égale adresse, venoit de recevoir le coup fatal. Il rendit les derniers soupirs entre les bras de son Amante, qui emporta son corps sur son Vaisseau ; & quittant la route de Gênes, elle prit celle de Cagliari, où elle alla s'enfermer dans le Couvent de sa tante, & pleura le reste de sa vie la perte irréparable qu'elle avoit faite.

Après avoir sacrifié à sa vengeance celui qu'il croyoit l'Amant de Léonide, le Prince se préparoit à l'enlever à Célime. Déjà ses Vaisseaux approchoient de ceux de la Reine ; déjà on se disposoit des deux côtés au combat, quand une tempête soudaine sépara les deux flottes, & força Abelhamar & Célime à ne songer qu'à leur salut.

Après avoir beaucoup souffert, la Reine fut jettée à Carthagène, dans les États du Roi de Grenade, dont elle implora la protection. Le Prince de Carenci étoit à cette Cour ; il avoit fait des recherches inutiles pour retrouver sa chère Léonide ; & dans son désespoir, il avoit pris le parti des Espagnols contre les Maures, dont, après des actions héroïques, il étoit devenu le Prisonnier. Le Roi de Grenade voulut que

ses fils allassent au-devant de Céliime. Ils y menerent le Prince de Carenci : le Roi qui l'aimoit beaucoup le laissoit libre, sur sa parole de ne point quitter l'Espagne sans son consentement. Il lui avoit fait présent d'un riche habit Maure ; & comme il ressembloit sous cet habit au brave Prince Assimir, qui avoit péri dans la guerre d'Espagne, il lui donnoit volontiers ce nom.

Lorsque la Reine arriva à Grenade, la foule devint si grande, que le Prince qui ne souffroit le grand monde qu'avec peine, se détourna, pour se livrer à ses réflexions. Il fut interrompu par un Etranger, qui lui demanda en assez mauvais Arabe, si la Reine de Fez étoit arrivée ? Quelle fut sa surprise & sa fureur en reconnoissant Bénavidès ! Il lui cria de se défendre : le combat ne fut pas long : le Prince porta à Bénavidès un coup mortel ; mais avant que de rendre les derniers soupirs, il apprit au Prince de Carenci qu'il étoit toujours aimé de Léonide.

Le Prince étoit blessé ; il se retira chez lui ; & le soir il envoya un Maure nommé Zuléma, pour rendre les derniers devoirs à Bénavidès ; il trouva auprès de son corps un Espagnol qui déploroit sa perte. Zuléma naturellement compatissant, lui offrit de le conduire à Grenade ; il sçut de lui, que Bénavidès étoit son maître, & qu'il s'appelloit Dom Sanche.

Le Prince l'ayant appris, ordonna qu'on le fît venir ; il espéroit qu'il sçauroit par lui des nouvelles de Félicie. On amena dans sa chambre Dom Sanche ou plutôt Casilda ; car c'étoit elle déguisée sous un habit d'homme. Le Prince étoit au lit à cause de sa blessure ; & les rideaux

en étoient formés ; mais il ne lui eût pas plutôt parlé de Félicie, & demandé où Benavidès l'avoit conduite après l'avoir enlevée, qu'elle le reconnut ; & afin de lui ôter toute espérance, elle lui dit qu'elle avoit été enlevée par des Pirates, & conduite au Serrail du Grand Seigneur.

Le Prince fut si accablée de cette nouvelle, que sa blessure s'étant ouverte, il tomba dans un affoiblissement qui fit craindre pour ses jours. Zuléma s'empressa de le secourir & de le rappeller à la vie. Mais le Prince ne fut pas plutôt revenu à lui, qu'il ne cessa de se plaindre de son sort. Casilda paroissoit fort affligée de l'état où elle le voyoit ; il le remarqua, & il la retint auprès de lui.

Cependant Célime ne doutoit point qu'Assimir ne fut le Prince de Carency, qu'elle avoit aimé à Nicopolis, lorsqu'elle étoit dans le Serrail de Bajazet, & à qui elle avoit fourni de quoi payer sa rançon : elle l'avoit reconnu aux mouvemens de son cœur ; mais elle craignoit que le Prince ne brûlât pour une autre ; elle résolut de s'en éclaircir.

Elle jetta les yeux sur Léonide ; elle lui confia son aventure de Nicopolis ; » il faut, lui dit-» elle, que tu écrives à Assimir ; que tu lui » donnes un rendez-vous sur la terrasse qui ré-» pond à mon appartement ; & que tu lui par-» les là des choses qui me concernent ». Léonide n'obéit qu'avec répugnance. Elle se retira & écrivit ces mots au Prince.

» Vous ne me connoissez point, Seigneur ; je » ne vous ai jamais vû ; & vous trouverez quel-

» que chose de singulier dans le desir que j'ai » de vous entretenir : si vous avez agréable de » vous rendre ce soir sur la terrasse qui répond » à l'appartement de la Reine de Fez ; je vous » en expliquerai les raisons. *Félicie* ».

La Sultane chargea un de ses pages de remettre le billet à Assimir. Il étoit avec Zuléma lorsqu'on lui annonça ce messager. A peine eut-il ouvert le billet, qu'il reconnut le caractere & le nom. On ne sçauroit peindre quelle fut sa surprise & sa joie. Il pria Zuléma de vouloir bien écrire pour lui. Voici ce qu'il lui dicta.

» La belle Félicie m'est moins inconnue qu'elle » ne pense : elle en conviendra lorsque j'aurai » le plaisir de la voir ; & malgré une assez gran- » de blessure que j'ai reçue, je serai ponctuel à » suivre ses ordres ».

Le Prince ne pouvoit comprendre comment Félicie étoit à Grenade ; il en doutoit encore ; mais Célime étant venue voir le Roi avec ses femmes, le Prince reconnut Léonide par la fenêtre de sa chambre. Elle le reconnut aussi : elle fut d'abord fort troublée ; mais s'étant remise de sa surprise, elle demanda si celui qu'elle voyoit, n'étoit pas Étranger ; on lui dit qu'il étoit Génois ; qu'il se nommoit le Comte de la Vague, & qu'il avoit été fait prisonnier en combattant contre les Maures. Elle ne concevoit rien à ce discours ; elle avoit vu dans le même tems le Comte à Salé ; la ressemblance parfaite du Comte & du Prince, caussoit son erreur.

L'amoureux Prince se trouva de bonne heure au rendez-vous, appuyé sur Gasilda, qu'il prenoit toujours pour un jeune Gentilhomme.

La Reine accourut dans le même instant: suivez-moi, dit-elle ; j'ai des choses trop importantes à vous dire, pour vous les cacher plus long-tems. Il entra avec elle dans son appartement. Sitôt qu'ils y furent assis, elle lui parla de son aventure de Misie ; de la généreuse inconnue qui avoit payée sa rançon, & lui promit de faire son possible, pour satisfaire l'empressement qu'il marquoit de la revoir : elle lui donna rendez-vous au lendemain à pareille heure.

Le moment fatal arriva trop tôt : la Reine avoit ordonné à Léonide de conduire le Prince dans une grotte, & de l'y entretenir jusqu'à ce qu'elle vint l'y joindre. Le Prince de retour au Palais, avoit appris à son cher Zuléma tout ce qui s'étoit passé entre lui & la Reine ; il sçut de lui qu'elle avoit été long-tems Esclave de Bajazet à Nicopolis, & qu'elle étoit surement l'Inconnue, dont elle lui avoit parlé. Cette nouvelle le jetta dans le plus grand embarras ; il avoua à Zuléma qu'il n'aimoit que Félicie, & qu'il ne pouvoit être heureux sans elle.

La jalouse Casilda avoit entendu tout leur entretien ; elle résolut, puisqu'elle ne pouvoit espérer de toucher le cœur du Prince, de se porter aux dernieres extrémités. Elle ne méditoit pas moins que la mort de sa rivale ; & elle trouva bientôt l'occasion qu'elle cherchoit.

Le Prince se rendit avec elle dans les Jardins de Célime : un miuet de cette Princesse le conduisit dans la grotte où étoit Léonide. » A peine » eut-elle parlé, que reconnoissant cette voix » charmante, il se jetta à ses pieds : Léonide, » lui dit-il, adorable Léonide, quel bonheur!

» Je vous retrouve enfin ; mais retrouverai-je » votre cœur tel qu'il étoit au Château de Bénavidès ? N'êtes-vous point changée pour un » homme qui vous adore » ? Elle demeura quelque tems sans répondre, & ne rompit le silence, que pour lui faire des reproches sur ce qui s'étoit passé à Salé. Le Prince fut d'abord fort surpris ; mais quand ils se furent expliqués, les transports de joie & d'amour succéderent aux reproches & aux soupçons. La Reine vint les interrompre dans ce moment. Léonide par respect, sortit de la grotte pour la laisser seule avec le Prince. C'étoit l'instant qu'attendoit Casilda. Elle avoit entendu tous leurs discours ; & transportée d'amour & de fureur, elle s'étoit préparée à la vengeance. Elle s'avança à grands pas ; & tirant un poignard qu'elle avoit à la ceinture, elle en porta plusieurs coups à Léonide. A ses cris le Prince s'élança hors de la grotte, & vengea sur Casilda la mort de sa Maîtresse.

En un instant toute la maison de la Reine accourut avec des flambeaux. La nouvelle de cet accident étoit parvenue jusqu'aux Palais des Princes, qui vinrent aussitôt. Zuléma s'approcha de Casilda qu'il prenoit pour un homme. « Méchant traître, lui dit-il, qu'as-tu fait ? je suis » Casilda, s'écria-t-elle ; elle étoit ma rivale ; » demande le reste à ton ami ». Ce furent ses dernieres paroles.

On arracha le Prince de ces lieux ; il étoit inconsolable. Le Roi vint le voir plusieurs fois, pour tâcher d'adoucir sa douleur. Il avoit appris son nom & sa naissance, & l'assura qu'il le rendoit maître de sa destinée.

On renvoya le corps de Léonide à ses parens. Abelhamar ayant appris sa mort, en demeura accablé comme d'un coup de foudre. Il abandonna le Trône & se retira dans un Château sur le bord de la Mer; ce qui donna occasion à Célime de retourner dans ses Etats, où elle fut conduite par un fils du Roi de Grenade qu'elle épousa. Inès retrouve aussi son cher Don Ramire; & des nœuds éternels assurent leur bonheur sans diminuer leur amour.

Pour le Prince, il revint en France. Sa douleur l'occupoit profondément. Ce qui affligeoit le plus ses parens, étoit l'aversion qu'il témoignoit pour le mariage. Il céda cependant à la fin à leurs instances & à la volonté du Roi. Il épousa Catherine d'Artois, Princesse aussi vertueuse que belle, avec laquelle il passa les jours les plus heureux.

Telle est, Madame, *l'Histoire du Prince de Carency*. Ses amours & ses malheurs vous ont sans doute intéressée; vous l'avez vu continuellement séparé de celle qui pouvoit seule le rendre heureux; ne la rejoindre enfin, que pour la voir périr de la maniere la plus cruelle. Vous voudriez sans doute, que l'Auteur ne vous eût pas forcée de partager vos larmes entr'elle & Olimpie; l'intérêt qu'elle inspire, nuit un peu à l'intéret principal. Vous aurez aussi trouvé quelques invraisemblances; telle est la ressemblance parfaite du Prince de Carency avec le Comte de la Vague, qui trompe deux fois deux Amantes intéressées à ne se point tromper. On voit quelquefois de ces jeux de la nature; mais ils sont si rares, qu'il ne faut en user qu'avec beaucoup de ménagement. On est aussi étonné,

étonné, que le Prince Abelhamar, déguisé en fille, n'ait point été reconnu par Célime & par ses femmes qui le voyoient tous les jours. Mais malgré ces défauts, je ne crains point d'assurer que ce Roman fait le plus grand plaisir. Il est écrit d'une maniere à intéresser vivement les lecteurs sensibles ; on ne peut reprocher au stile, que quelques négligences légéres.

Je puis, Madame, placer ici à la suite de Madame d'Aulnoy, quelques femmes qui ont été, ou ses parentes, ou ses amies, ou ses contemporaines.

Je vous ai parlé de sa fille, Madame de Héere, qui écrivoit agréablement en prose & en vers. Elle a composé pour l'amusement de sa société, plusieurs petits ouvrages, tels que *la Tulipe, Reine des fleurs*, & *les Qualités d'un bon cœur*. Elle les a adressés à Madame la Présidente de Bretonvilliers, qui lui a fait la réponse la plus spirituelle & la plus agréable. Madame de Héere.

Marie Bruneau, mariée à M. Desloges, Gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi Henri IV, étoit la tante de Madame d'Aulnoy. Elle est morte en Limousin en 1641, âgée de 70 ans; elle passoit pour avoir beaucoup d'esprit & d'érudition. Madame Desloges.

On connoit de Madame de Clapisson, femme d'un Contrôleur Général de l'Artillerie de France, un Sonnet sur *les Reclus du Mont-Valérien*. Mad. de Clapisson.

Mademoiselle Duhamel, fille d'un célébre Avocat au Parlement de Paris, sçavoit les Langues, & passoit pour très-habile dans la Philosophie de Descartes, qu'on appelloit alors *la Philosophie nouvelle*. Elle a fait en Prose *la Métamorphose d'Acante en Oranger*, que je n'ai trouvé imprimée nulle part, quoiqu'on en parlât avec élo- Mlle Duhamel.

ge dans le tems. L'Abbé Bosquillon a composé des vers à l'honneur de cette fille sçavante; & Ménage l'a placée parmi les femmes illustres, dans ses Œuvres mêlées & Italiennes.

Mlle le Vieux.

Je ne connois point les Ouvrages de Mlle le Vieux; je sçais seulement que M. Patru de l'Académie Françoise, a fait son éloge, & lui a adressé des Lettres sous le nom d'Olinde; qu'elle passoit pour avoir beaucoup d'esprit & de sçavoir, & que M. de Vertron a fait pour elle les vers suivans:

Dans tout ce qu'il lui plaît de dire,
Comme dans tout ce qu'elle écrit,
Un chacun l'estime & l'admire;
Et sa conduite enfin répond à son esprit.

Mlle Itier.

Mademoiselle Itier a fait des vers sur la prise d'Ath & de Barcelone; & l'on trouve son éloge dans le Mercure de son tems.

Mlle Liborel.

On dit aussi, dans divers écrits de même date, que Mademoiselle Liborel a composé plusieurs ouvrages galans.

Autres.

Les autres femmes dont on vante l'esprit & le sçavoir, mais dont on ne cite aucune production littéraire, sont Madame Beringhen, Abbesse de Farmoûtier, en Brie; Madame Brinon, Supérieure de Saint-Cyr; Madame de Bussy, Religieuse; Madame de Chaune, Abbesse de Saint-Pierre de Lyon; Madame de Chandiot, de Besançon; Madame la Maréchale de Clérambault; & Mademoiselle de Castelnault, petite-fille du Maréchal de France, de ce nom.

Je suis, &c.

LETTRE XIII.

LA fortune de Mademoiselle Charlotte Rose de Çaumont de la Force, ne répondoit point à l'éclat de sa naissance, si l'on en juge par les vers qu'elle adressoit à Madame de Maintenon: 1650. Mlle de la Force.

Ton sort est glorieux, & le mien est fatal.
Nos ayeux autrefois marchoient d'un pas égal:
Cependant entre nous que je vois de distance;
Et combien ton mérite y met de différence!

Mademoiselle de la Force avoit pris pour devise, un navire agité des flots, sans pilote, sans mats & sans voiles, avec ce mot: *Quò me fata vocant.*

Où m'appellent mes destinées.

Voici comment un Poëte du tems a rendu cette pensée, qui prouve bien que cette Demoiselle n'étoit point heureuse.

Je suis, depuis quelques années,
Le jouet des flots & des vents.
Dans l'attente d'un meilleur tems,
Je vogue au gré des destinées.

Mademoiselle de la Force, fille de François de Caumont, Marquis de Castelmoron, Maréchal de Camp, Gouverneur de Montbelliard & de Belfort, naquit en Guyenne dans le Château de Casenove, près de Bazas, vers l'an 1650, & est morte à Paris, âgée de 74 ans. Sa mere, qui se

nommoit Marguerite de Vicof, Dame de Casenove, étoit fille du Baron de Castelnau.

Histoire de Marguerite de Valois.

Après ce peu de mots sur la naissance de Mademoiselle de la Force, dont la vie n'offre aucun détail intéressant, je vais passer à ses Ouvrages. Un des plus considérables est l'*Histoire de Marguerite de Valois, Reine de Navarre*, en quatre parties. Le titre d'*Annales galantes de la Cour de François I.* auroit sans doute mieux convenu à ce Roman. En effet ce qui regarde la Reine de Navarre, n'en est que la plus petite partie ; le reste est un composé d'avantures amoureuses, qui se racontent à la Cour de ce Prince, dont Marguerite sa sœur, faisoit le principal ornement. Je vous ai déjà parlé de cette Reine ; j'ajouterai quelques traits à son histoire. Elle passoit avec raison pour la plus belle personne de son siécle ; vous jugez bien, Madame, qu'elle ne manquoit point d'adorateurs. Le Duc d'Alençon fut un des premiers à se déclarer ; Lautrec & Bonnivet sentirent aussi la puissance de ses charmes ; mais le Comte de Montpensier, qui fut depuis le Connétable de Bourbon, parut à la Princesse de Valois le plus aimable & le plus digne d'être aimé. Le même trait dont Marguerite fut atteinte, blessa le cœur du Connétable. Mais la Duchesse d'Angoulême, mere du Roi, traversa leurs desseins. Elle avoit pris pour le Connétable une passion violente ; voyant qu'il n'y répondoit pas, la haine prit dans son cœur la place de l'amour ; & elle fit au Prince tant de mauvais traitemens, qu'elle le força de se jetter dans l'Armée de Charles-Quint. Il gagna la bataille de Pavie, & fit le Roi prisonnier. Profitant de ses avantages, il demanda à François I sa sœur en mariage; on la lui promit : le Roi revint en Fran-

té; mais par les intrigues de la Duchesse d'Angoulême, on fit épouser la Princesse au Roi de Navarre.

Voilà, Madame, le fonds & le sujet principal du Roman de Mlle de la Force; je citerai quelques Episodes.

Dans une action où Bonnivet commandoit l'armée Françoise, ce Général ayant été blessé, & ses troupes mises en déroute, ne songea plus qu'à quitter le champ de bataille, & à chercher son salut dans la fuite. Il remit le Commandement à Bayard, qui lui dit que le mal étoit sans remede; mais qu'il alloit mourir & sauver les restes de l'armée. Il tint parole: ce Guerrier se couvrit d'une gloire immortelle, aussi-bien que Vandenesse son compagnon d'armes, qu'il avoit fait son Lieutenant. Bayard, percé de coups, se fit mettre au pied d'un arbre, le visage tourné du côté des ennemis. Le Connétable qui le trouva dans cet état, donna des larmes au malheur de ce grand homme. Episode.

» Mon cher Bayard, lui dit-il, comment vous
» vois-je! Faut-il que vous périssiez ainsi pour
» avoir obéi à Bonnivet, auquel vous étiez en tou-
» te maniere si digne de commander? Seigneur,
» lui répondit Bayard, je ne veux point de votre
» pitié: je meurs en homme de bien, en servant
» mon Roi & ma patrie. Mais vous, grand Prin-
» ce, que faites-vous? Vous avez les armes tour-
» nées contre ces généreux François qui vous ai-
» ment si tendrement! Ah! si la Cour vous avoit
» offensé, falloit-il pour cela les punir de ses cri-
» mes? » Il ajouta à ces paroles un discours si touchant, que le Prince avoua depuis, qu'en toute sa vie il n'avoit été ni si pénétré ni si pressé de ses remords. Il fit dresser en cet endroit une superbe Tente; & durant quatre ou cinq heures que

Bayard vécut encore, on lui rendit tous les soins qu'il auroit pu recevoir dans le sein de sa famille.

Voici un autre trait qui regarde François I. Ce Prince ayant été fait prisonnier à la bataille de Pavie, fut mené dans le camp ennemi où il reçut tous les honneurs dus à son rang. Comme il étoit à table, quelques Espagnols entrerent pour voir quelle contenance pouvoit tenir un vaincu de cette espece; peu-à peu la troupe grossit ; enfin toute l'armée s'y rendit, de façon que l'on fut obligé de lever les murailles de sa tente. Ils étoient venus d'abord comme des vainqueurs indiscrets, qu'une curiosité insolente peut-être attiroit ; mais ils changerent bientôt, quand ils virent ce généreux captif avec toute la majesté d'un grand Roi. Il leur fit à tous un accueil gracieux ; il parla peu, mais il parla bien, & loua quelques actions de valeur, dont il avoit été témoin. Les Espagnols furent étonnés de le voir ainsi maître de lui-même ; ils l'admirerent ; ils l'adorerent presque, & compa-rerent son courage avec la vie oisive de l'Empe-reur; ils alloient jusqu'à le souhaiter pour Maître. Un murmure agréable s'élevoit déja, & flattoit avec plaisir les oreilles de cet auguste prisonnier, quand les Chefs Espagnols firent retirer ces sol-dats.

L'aventure suivante est supposée se passer dans le serrail de Soliman. Le Prince Azan, fils de Cheredin, Roi d'Alger, en est le Héros principal. Aphrigia sa sœur avoit été prise par des Corsaires, & emmenée en France. Dragut, ce fameux Capitaine du Roi d'Alger, étoit Amant d'Aphrigia. Il vint à la Cour de François I, où il fut reçu avec honneur, retrouva sa Maîtresse, & quelque tems après, le Prince Azan lui-même, qui

s'étoit aussi rendu dans cette Cour. On prie Azan de faire le récit de ses aventures. Ce Prince raconte qu'ayant été jetté par une tempête avec Dragut dans l'Isle de Négrepont, il rencontra la femme & tout l'équipage d'un Bassa qui voyageoit. Cette femme étoit la Sultanne Eminé, sœur de Soliman. Azan lui parut aimable ; & elle lui proposa de s'habiller en fille, pour mieux tromper son mari. Azan prit son parti en jeune homme, & suivit Eminé ; mais la vue d'une belle esclave Arabe, nommée Amirases, qu'on lui avoit donnée pour compagne, lui fit bientôt oublier la femme du Bassa. Amirases étoit destinée, aussi-bien qu'Azan qui avoit pris le nom de Zeinabi, pour le serrail du Grand-Seigneur. Mais le Bassa ayant pris de l'amour pour Zeinabi, Amirases seule partit pour Constantinople. Azan prit la fuite pour suivre sa Maîtresse, aborda dans cette Capitale, & reprit les habits de fille qu'il avoit quittés en sortant de la maison du Bassa. A la faveur de ce déguisement, il se fit présenter au Grand-Seigneur par un Eunuque qu'il avoit dans ses intérêts ; & il fut mis dans le serrail au nombre des plus belles Odalisques. Azan retrouva sa chere Amirases ; mais le danger auquel il s'exposoit, devenoit de jour en jour plus terrible. Soliman distinguoit la nouvelle Odalisque de toutes les autres ; & quelqu'attachement qu'il eût pour Roxelane, Sultane-Reine, il n'étoit pas d'humeur à former long-tems d'inutiles desirs.

» Jusqu'ici, dit Azan, mon bonheur étoit
» bien grand ; je faisois aussi celui des autres ;
» Amirases & moi goûtions mille douceurs : le
» Sultan en vouloit aussi de moi ; ce n'étoit ni son
» compte ni le mien. Souvent en parlant avec lui

» je l'avois engagé à m'accorder irrévocablement
» la premiere chose que je lui demanderois; il
» me l'avoit promis, à condition que ce ne seroit
» rien contre Roxelane ni contre l'amour qu'il
» avoit pour moi; & je l'avois assuré que ce que
» je voulois, ne regardoit ni l'un ni l'autre; mais
» il n'étoit pas encore tems de m'expliquer.

» Un jour pressé de ses desirs, il me fit enten-
» dre qu'il vouloit les rendre satisfaits; j'étalai
» envain toute mon éloquence, & me retran-
» chai inutilement sur ma délicatesse: je lui re-
» fusai donc mes faveurs secrettes comme il me
» les avoit souvent demandées, par la considéra-
» tion qu'il avoit pour Roxelane; mais je crus re-
» connoître qu'il pourroit les obtenir à la maniere
» des Sultans: je ne me trompai pas; & je n'eus
» pas le tems de prendre mes résolutions avec
» mon fidele Hali qui étoit au désespoir, & qui
» me proposoit de nous sauver & d'emmener
» Amirases. Tout cela étoit aisé à faire; mais
» après être sortis du serrail, où nous cacher?
» Quel azile dans toute la Terre où la puissance
» du Grand-Seigneur ne nous seroit-elle pas al-
» lée chercher? Ce fut pour lors que je vis claire-
» ment l'extravagance de ce que nous avions fait;
» & la tendre Amirases étoit dans des frayeurs
» continuelles.

» L'impatience de Soliman agit enfin; & après
» le bruit & l'éclat qui le précédent, il vint à notre
» Oda, & me donna le fatal mouchoir; je le reçus
» comme une imbécille, accablée, éperdue: il
» fallut que Fatima, l'Intendante de notre cham-
» bre, qui étoit comblée de joie, me fit ma leçon;
» je baisai ce funeste gage de l'amour du Sultan;
» je me jettai à ses pieds, & fis toutes les sottises

» qui se pratiquent en cette occasion. Amirases » s'évanouit à l'action de Soliman. Zerides & » Araxai, deux belles Odalisques dont j'étois pas- » sionnément aimé, en penserent faire autant. » On regarda ces choses comme un effet d'am- » bition, de douleur & d'amour. Le Sultan So- » liman qui étoit venu en cérémonie, s'en retour- » na de même, affectant une grande gravité. Auf- » sitôt tout le monde m'entoura pour me féliciter; » je jettai un regard triste sur Hali que j'apperçus » plus mort que vif. Amirases se retira pour don- » ner un libre cours à ses larmes, croyant ma » mort assurée, & ne voulant pas me survivre. » Zerides & Araxai étoient au désespoir de me » perdre; le rang que j'allois tenir m'éloignoit » d'elles.

» Je pris un moment pour consoler la belle » Arabe; & je l'assurai que quoi qu'il arrivât, je la » verrois encore avant que de mourir : cependant » on me mit au bain; on me parfuma; on m'a- » justa. Pendant tous ces aprêts, j'étois furieuse- » ment agité; & je méditois incessamment sur » tout ce que j'avois à faire. Enfin l'heure arriva, » cette heure si redoutée : on me mena, victime d'a- » mour, à l'appartement du Grand-Seigneur : une » troupe d'Eunuques & de femmes me condui- » soient au son d'une musique tendre. Toute cette » troupe me quitta à la porte de la chambre du » Sultan qui étoit dans son lit, suivant la cou- » tume. Sa chambre brilloit de lumiere; on ne » sent point une odeur si agréable dans l'Arabie, » que celle qu'on y respiroit. Je croyois être ar- » mé de résolution & de courage : j'entrai & je » fus jusqu'à son lit avec assez d'assurance : elle » m'abandonna à l'exécution. Je mis en trem-

» blant la tête sous le rideau du pied du lit ; je
» tombai à genoux ; je pris les pieds du Sultan ;
» & je les serrai avec une émotion qu'il reconnut
» aisément. Aussi-tôt qu'il me vit, il se mit sur
» son séant, & me tendant la main, il me pria
» de me lever ; & comme ma frayeur redoubla,
» il se leva tout-à-fait, & approcha avec des
» transports qui méritoient un autre objet. Je
» me relevai, le voyant si près de moi ; & le re-
» poussant doucement, arrête Soliman, lui dis-
» je ; je te demande la vie ; conserve la moi ;
» c'est le don que je t'ai demandé. Hé quoi ! me
» répondit-il tout surpris, en veut-on à tes jours ?
» Qui sont ces téméraires ? Ecoute, lui dis-je,
» & punis mon audace, si tu as la force de le faire,
» & si l'amour ne trouve point de pardon dans
» un cœur tendre : ouvre les yeux, Seigneur ; je
» suis un Prince infortuné & non point une heu-
» reuse fille qui t'avoit sçu plaire, & qui a le
» malheur de ne pouvoir remplir tes desirs.

» Le Sultan fut fort étonné ; jamais surprise ne
» fut si grande : il recula quelques pas en s'é-
» criant ; mais comme il est très-bon, & que j'avois
» fait un effort extraordinaire, il vit tant de crain-
» te & tant de terreur sur mon visage, que je lui
» fis pitié : il se mit à rire ; ma jeunesse, ma peur,
» les charmes qu'il avoit aimés, tout le toucha.
» Eh ! qui es-tu donc, me dit-il enfin ; & comment
» avec un tel sexe, as-tu risqué ta vie, dans ce Pa-
» lais où nul homme n'entre que par ma volonté ?
» Je suis, lui répondis-je, Azan fils de Chére-
» din, le plus fidele de tes Sujets, & ton ami vé-
» ritable, malgré la distance qu'il y a du Ciel à
» la Terre. A ces paroles, son étonnement re-
» doubla encore : touché d'apprendre des choses

» si nouvelles, qui n'étoient jamais arrivées en
» ce lieu, & rempli de curiosité pour sçavoir mon
» aventure, il me commanda de ne lui en cacher
» aucune circonstance, & m'assura que le pardon
» de mon crime étoit attaché à la pure vérité.
» Après cela, il se remit au lit ; & je le satisfis en
» lui disant que m'étant habillé en fille pour une
» intrigue d'amour, quand la Sultane Eminé ar-
» riva à Negrepont, on me donna à elle, parce-
» qu'on me croyoit telle, & que Mustapha me
» vit & me destina à la gloire du serrail. Je par-
» lois ainsi, pour ne pas découvrir l'amour & les
» déportemens de la Princesse sa sœur ; & conti-
» nuant, je lui appris que j'avois vu Amirases,
» & que j'en étois devenu amoureux ; mais que
» Mustapha l'ayant fait partir, j'avois gagné un de
» ses Eunuques, avec lequel je m'étois sauvé, cou-
» rant comme un insensé après l'unique bien que
» j'aimois ; qu'étant arrivé à Constantinople, j'a-
» vois été rencontré par Hali que Mustapha en-
» voyoit au Visir pour lui dire ma perte, & que
» sçachant que l'Arabe étoit déja au serrail, je ne
» m'étois point opposé à Hali qui avoit voulu
» m'amener à Ibrahim ; & me voyant des habits
» d'homme il avoit cru que je les avois pris pour
» mieux déguiser mon sexe & me sauver. Enfin,
» Seigneur, continuai-je, tu vois jusqu'où s'é-
» tend l'aveuglement & la puissance de l'amour :
« je me suis précipité sans aucune considération
» de l'avenir, dans une perte assurée, si je n'a-
» vois affaire au plus humain des hommes, à la
» vive image de la Bonté céleste, enfin à l'ado-
» rable Soliman.

» L'Empereur me fit quantité de questions ; &
» se mettant tout-à-fait en sa bonne humeur, je

» voulus en profiter ; je lui parlai comme je de-
» vois de la vertu d'Amirases ; mais je le divertis
» extrêmement par les folies de Zerides & d'A-
» raxai ; je lui avouai librement mes foiblesses, &
» lui dis que l'amour que j'avois pour Amirases,
» ne m'auroit pas empêché de succomber près
» de tant de charmes, si j'avois été en lieu de le
» pouvoir faire avec sûreté ; mais que l'amour de
» la vie l'avoit emporté sur tout autre amour.
» Nous dîmes cent choses plaisantes ; & la viva-
» cité de notre conversation lui tint lieu des plai-
» sirs qu'il avoit espérés avoir avec une Maî-
» tresse : mais, me disoit-il, Zeinabi ou Azan,
» car je ne sais plus ce que vous êtes ; qui rem-
» plira la perte que j'ai faite ? Et où voulez-vous
» que je place tout l'amour que vous m'aviez
» donné ? Ah ! Seigneur, lui dis-je, choisis en-
» tre tant de beautés qui sont en ta puissance ;
» tiens-t'en à la plus parfaite ; n'abandonnes
» point la Sultane Reine. Je reviendrai toujours
» à elle, reprit le Sultan, quoiqu'il se peut bien
» faire que je la quitterai quelquefois. Roxe-
» lane posséde mon estime & mon cœur ; &
» c'est par son esprit plein de solidité & de lu-
» mieres, que je me soulage des soins & des
» peines que me cause la conduite de l'Em-
» pire ; mais pour de frivoles amusemens, je
» me sens tout disposé à les prendre.

» Après cela, notre conversation égayée nous
» mena si loin, que le jour paroissoit avant
» que le Sultan & moi songeassions à nous sé-
» parer : jamais il n'avoit tant demeuré avec pas
» une Favorite ; il me recommanda de m'obser-
» ver plus que jamais, & me dis fort sérieuse-
» ment qu'il y alloit de ma tête, à cacher soi-

» gneuſement mon ſexe, & par les loix invio-
» lables du Serrail, & par le reſpect qu'il avoit
» pour la Sultane Reine, dont l'auſtere vertu
» ſeroit terriblement offenſée, ſi elle ſavoit ja-
» mais qu'un homme avoit été renfermé dans
» le Serrail ; qu'il falloit donc que je tinſſe le
» rang de Favorite, juſqu'à ce qu'il y en eût
» élevé une autre ; & qu'après cela il feindroit
» de me marier à quelque Baſſa, & Amiraſes
» auſſi. Et pour achever la cérémonie, il prit le
» voile qu'on a accoutumé de mettre ſur le vi-
» ſage de ces heureuſes filles ; mais, ce ne fut
» pas ſans dire mille choſes agréables ; & quand
» je fus à la porte trouver la troupe ſatisfaite
» qui m'attendoit, le Sultan me rappella : nous
» faiſions de ſi grands éclats de rire, que toutes
» les perſonnes intéreſſées, jugeant par-là de ma
» faveur, ſe croyoient au comble de la fortune ;
» & Soliman appellant l'Odabachi : vous m'a-
» vez donné une vierge, lui dit-il, qui n'a pas
» ſa pareille au monde ; prenez ſoin de la con-
» ſerver. Je me retirai enſuite ; on me condui-
» ſit au bain, & de-là dans un appartement tout
» proche de l'Oda de Fatima. Après quelques
» conſidérations ſur tout ce qui m'étoit arrivé,
» je dormis à merveille une partie du jour ; &
» quand je m'éveillai, on obſerva auprès de moi
» toutes les façons qui ſont à l'uſage du Ser-
» rail; après quoi je commandai qu'on me fît venir
» les Odaliſques qui avoient été mes compagnes,
» comme l'Empereur l'avoit permis. Elles m'abor-
» derent avec un profond reſpect, & ſe proſter-
» nerent toutes à mes pieds ; j'eus quelque con-
» fuſion d'y voir Amiraſes ; je la relevai en l'em-
» braſſant, & les autres auſſi ; je l'avois fait

» avertir par Hali, de tout ce qui s'étoit passé
» entre Sa Hautesse & moi; & la tirant un peu à
» l'écart, le Ciel m'a conservé pour vous, belle
» Amirases, lui dis-je; Soliman m'a promis
» que vous serez mon épouse. Quel bonheur,
» me dit-elle, Seigneur! qu'il succéde agréa-
» blement aux dernieres peines que j'ai souf-
» fertes! Hélas! qui le pourroit exprimer, que
» ce cœur, qui en a ressenti toutes les hor-
» reurs les plus cruelles! Elle me fit une pein-
» ture vive & tendre de ses craintes & de ses
» frémissemens, tant que la nuit avoit duré; &
» je connus mieux que jamais, le caractere d'une
» personne que rien n'égale dans ses sentimens:
» j'en fus touché, & poussé d'un mouvement
» naturel que je devois contraindre auprès d'une
» vertu si parfaite; mais, ma belle Princesse,
» lui dis-je, en attendant les félicités que le
» Sultan me promet par votre possession char-
» mante, ne pouvez-vous pas, par quelque
» légere faveur, adoucir l'état cruel où je me
» trouve? Mon habit, le rang que je tiens,
» tout nous favorise. Vous préserve le Ciel, me
» répondit-elle, de me parler sérieusement; ne
» me confondez pas avec ces esclaves malheu-
» reuses, dont le Serrail est tout rempli; que
» l'horrible contagion qui y regne, n'aille pas
» jusqu'à porter des coups mortels à la passion
» que j'ai pour vous; & ne me montrez dans la
» vôtre, que ce qui vous peut rendre digne de
» moi: elle se recula en disant ces paroles avec
» un air fier que je ne lui avois vu de ma vie,
» & qui m'épouvanta; elle se mêla avec ses
» compagnes.

» J'ordonnai qu'on m'apportât toutes les

» pierreries & tous les préſens que le Grand-
» Seigneur m'avoit donnés ; je les diſtribuai ſur
» l'heure à ces belles Odaliſques, aux Eunu-
» ques & aux Cadums : une libéralité ſi peu or-
» dinaire, m'acquit tous les cœurs que je ſatiſ-
» faiſois par-là. Enſuite je congédiai ces belles
» filles ; & l'on me conduiſit en pompe chez
» l'Empereur, où étant ſeuls, notre gaieté nous
» aida à paſſer le tems que nous devions être
» enſemble, dans une joie où le Sultan fut tou-
» jours avec moi, tant que je demeurai dans le
» Serrail ».

J'interromps ici le Prince Azan, Madame ; parce que vous avez vu la partie la plus curieuſe de ſon récit. Un mot vous apprendra le reſte. Roxelane, Sultane-Reine, pénétra le ſecret de la fauſſe Odaliſque ; elle avoit fait pratiquer une ouverture dans la chambre du Grand-Seigneur ; & c'étoit de-là qu'elle avoit entendu la converſation de Soliman & du Prince. La jalouſie l'avoit pouſſée à cette curioſité. L'amour ſuccéda à cette paſſion ; & elle ne tarda pas à découvrir ſes nouveaux ſentimens à l'objet qui les faiſoit naître. Mais Azan qui craignoit plus de la part de cette femme que de toute autre, ſupplia le Grand-Seigneur de le faire ſortir du Serrail avec ſa chere Amiraſes. La choſe fut conduite ſecrettement ; & l'on crut que Soliman avoit marié les deux filles à quelque Baſſa.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIV.

VOICI, Madame un autre Ouvrage de Mlle. de la Force, où la fiction la plus ingénieuse est jointe à l'histoire la plus intéressante. Le Roman de Gustave-Vasa passe avec raison pour une des meilleures productions de ce genre.

Gustave-Vasa.

Stenon, Roi de Suéde, fils du célébre Suanthon, eut de Christine sa femme, une fille que l'Auteur appelle la Princesse de Sudermanie. La Duchesse de Griphysolme, femme du plus illustre Seigneur de ce Royaume, accoucha le même jour d'un fils, qui fut nommé Gustave Vasa, & l'année d'après d'une fille appellée Cécile. Ces trois enfans furent nourris & élevés ensemble. La Princesse de Sudermanie étoit un prodige de beauté; Cécile étoit charmante; & Gustave avoit le corps & l'esprit au-dessus de ce que l'imagination se peut figurer. Il donnoit tous ses soins & sa complaisance à la petite Princesse; & l'on remarquoit en elle pour le jeune Prince, une égale inclination; l'âge fortifia encore ces sentimens: Gustave avoit douze ans, quand le Duc de Griphysolme, plus touché que les autres des admirables qualités de son fils, en conçut de grandes espérances. Il l'envoya dans la Province Oetlande, où il avoit la plus grande partie de son bien, pour le faire élever avec un soin digne des idées qu'il se formoit.

Tandis que Vasa mettoit à profit l'éducation brillante qu'il recevoit, la Princesse de Sudermanie pleuroit secrettement son absence, & n'avoit

voit que Cécile pour Confidente de son amour. Ribergue, jeune Seigneur, qui avoit été élevé auprès des Princesses, ne put se défendre d'une forte passion pour l'Amante de Gustave; mais aussi respectueux que tendre, il mérita la confiance & l'estime de l'aimable fille de Stenon. Ribergue avoit beaucoup d'esprit, de probité, d'honneur, & l'intrépidité qui marque si bien le caractere des ames héroïques. Il étoit généreux en toute rencontre, fier dans les occasions où il falloit l'être. Il avoit la franchise & la liberté des anciens Cimbres.

Cependant Stenon ne fut pas long-tems paisible possesseur de sa Couronne. A peine avoit-il goûté une année entiere les douceurs de la Royauté, qu'il la voulut rendre trop absolue sur un peuple ardent à maintenir sa liberté. La Suéde se divisa en deux partis; l'un fut pour le Roi, & l'autre contre lui. Le Prince se disposa à combattre les Rebelles; & le Duc de Griphysolme manda son fils, espérant qu'il pourroit signaler dans cette occasion, cette grandeur de courage, dont il avoit donné tant de marques dans un âge peu avancé. L'armée du Roi fut victorieuse; mais Vasa fit des actions éclatantes; la défaite des vaincus leur mit le désespoir dans le cœur. Ils appellerent Christierne, Roi de Dannemarck, à leur secours. Ce Prince arriva avec une puissante flotte à la vue de Stokolm & fit ce Siége mémorable, dont toute la terre a tant parlé, & que Stenon a fait lever. Stenon au lieu de profiter de ses avantages, envoya offrir la paix à son ennemi, à des conditions aussi avantageuses pour Christierne, que si le Prince Danois eût lui-même été le Vainqueur. Ce Mo-

narque, qui ne s'attendoit pas à un traitement si favorable, accepta la paix & la ratifia comme l'on voulut. Stenon le reçut dans Stokolm, & lui donna toutes les marques de distinction dues à son rang.

Le Roi de Dannemarck étoit le plus bel homme qui fut dans le monde ; mais son ame exécrable étoit souillée de toutes sortes de vices. Il aimoit une femme appellée Sigisbrite, qui avoit beaucoup d'esprit ; du reste c'étoit un monstre, digne d'être aimée de Christierne. Cependant ce Prince si prévenu pour cette femme, conçut un autre amour, sans cesser d'aimer Sigisbrite. Les regards modestes de la jeune Princesse de Sudermanie, assujettirent ce Monarque. Dès qu'il la vit il l'aima ; & dès-lors il ne conçut que des desseins criminels ; il partit dans la résolution de les exécuter.

La haute réputation de valeur que s'étoit acquise le jeune Vasa dans le cours de la guerre, fortifierent encore l'amour qu'avoit pris pour lui la Princesse de Suéde. Ce jeune Héros fut reçu à la Cour avec un applaudissement général. Gustave étoit né sensible ; il connoissoit tout le mérite de la Princesse ; mais il n'avoit encore pour elle qu'une tendre amitié, & beaucoup de reconnoissance. Stenon qui n'avoit point d'enfant mâle, & qui aimoit Gustave comme son fils, résolut de lui donner en mariage la Princesse de Sudermanie : Vasa fit éclater ses transports devant la Princesse, les prenant lui-même pour des sentimens d'amour ; & la Princesse préoccupée par le sien, le crut, parce qu'elle le désiroit. Elle s'abandonna à toute l'innocence de ses désirs ; & les voyant si heureusement autorisés,

elle ne craignit point de les laisser voir à Gustave.

On apprit alors à la Cour de Suéde, que le Roi de Dannemark s'étoit mis en chemin pour Stokolm. Il venoit demander en personne la Princesse de Sudermanie pour le Prince de Dannemarck. La Princesse frémit à cette proposition ; & son malheur voulut qu'elle fut acceptée. Après bien des délibérations, le Conseil de Suéde conclut qu'il ne se falloit pas s'attirer sur les bras un si puissant ennemi que Christierne, & qu'on devoit lui accorder la Princesse. Le Roi de Dannemarck qui ne venoit que pour accomplir des desseins détestables, ne demandoit la fille du Roi pour son fils, que dans la pensée d'exécuter toutes les horreurs qu'il méditoit.

La Reine par une invention admirable, fit mettre dans la chambre de Christierne une Sarbacane, par où elle apprit ses horribles intentions. Elle sut qu'il vouloit donner la Princesse à son fils, & surprendre son innocence ; ou bien, s'il la trouvoit aussi vertueuse qu'il avoit lieu de le craindre, de se défaire de sa femme & de son fils, pour la faire entrer dans son lit & monter sur son Trône. Stenon épouvanté de tout ce qu'il vient d'apprendre, concerte les moyens de se défaire d'un si dangéreux hôte ; & pour colorer son refus, il fait naître des difficultés sur la jeunesse du Prince de Dannemarck, & dit qu'il gardera sa fille, jusqu'à ce que le Prince soit en âge de l'épouser. Christierne qui se doute bien que l'on ne cherche qu'à rompre avec lui, feint d'être content, & redouble ses caresses & ses honnêtetés pour la Famille Royale. La veille de son départ, il dit au Roi qu'il veut lui donner

un festin sur ses Vaisseaux, & le prie de lui envoyer les principaux Seigneurs de sa Cour, pour l'aider à faire les honneurs de la fête. Gustave & trois autres Suédois se rendirent sur la flotte du Roi de Dannemarck ; mais à peine y furent-ils entrés, que ce Prince les fit charger de chaînes. Stenon qui vint quelque tems après, & qui ne vit point les quatre Seigneurs, se douta de la trahison. Christierne s'avançant alors avec ses troupes, attaque les gens du Roi de Suéde ; mais les Danois sont repoussés ; & leur Roi met à la voile, emmenant avec lui les quatre Seigneurs dont il s'étoit rendu maître. Il les enferme dans la Forteresse de Coppenhague ; & peu de tems après il leve de nouvelles troupes, rentre dans la Suéde, défait Stenon qui périt en défendant sa Couronne, & se fait proclamer Roi en sa place. La Reine qui avoit prévu ces malheurs, s'étoit réfugiée en Pologne, & de-là en Moscovie, où elle mourut. Elle avoit confié les Princesses, au sage & fidele Ribergue, qui tint long-tems caché ce précieux dépôt, dans la Délécarlie. Christierne au désespoir de n'avoir pu trouver la Princesse de Sudermanie, établit sa nouvelle domination, & retourna dans son Royaume.

Eric, jeune Seigneur Danois, & Cousin de Gustave Vasa, pria le Roi de faire sortir son parent de prison, l'assurant qu'il en répondoit, & qu'il le représenteroit lorsqu'il en seroit besoin. Gustave n'obtint sa liberté, que pour prendre d'autres chaînes à la Cour de Dannemarck : deux Princesses, filles de Christierne, en faisoient l'ornement. Christine & Dorothée sembloient réunir en leurs personnes toutes les graces & toutes les vertus de leur sexe ; mais Christine l'emportoit

fur fa fœur; & Vafa fut tellement frappé d'admiration en la voyant, qu'il perdit entierement fa liberté. L'air noble & fier de Guftave lui avoit d'abord gagné le cœur du Roi de Danemarck; ce Prince en fit bientôt fon favori. Il fçut que Vafa foupiroit pour Chiftine; & loin de condamner fes fentimens, il lui promit de les favorifer, s'il vouloit l'aider à découvrir la retraite de la Princeffe de Sudermanie. Trop généreux pour s'engager dans une trahifon fi noire, Guftave fe contenta de dire au Roi, qu'il ne laifferoit échapper aucune occafion de faire fon devoir.

Cependant il n'étoit occupé que des moyens de plaire à fa Princeffe : il lui avoit fait l'aveu de fa flamme; & Chriftine le trouvoit digne d'elle: mais bientôt la fortune les fépara. Guftave étoit malade; le Roi l'alla vifiter plufieurs fois. Un jour qu'il entra dans fa chambre, & qu'il le trouva endormi, il vit fur fon lit une lettre ouverte; il la prit & reconnut avec furprife, qu'elle étoit de la Princeffe de Sudermanie. Dès ce moment il changa de conduite à l'égard de Vafa; il l'obferva de près; & Vafa comprit qu'il étoit tems de fonger à fe retirer. Il alla en Suede fuivi de fon cher Eric; & ils y eurent bientôt formé un parti confidérable. Un Seigneur Suédois nommé Péterfon, qui habitoit à l'extrêmité de la Délécarlie, lui fit dire de le venir joindre, & lui promit de le mettre à la tête des Peuples de cette Province.

Vafa dans l'impatience de finir fes grands desfeins, marchoit avec une extrême diligence vers le Château de Péterfon. » Un jour qu'il parcou-
» roit avec fon fidele Eric, une de ces grandes
» forêts, qui font fi communes dans la Délécar-
» lie, & dont l'afpect a, je ne fçais quelle beau-

» té terrible, ils se trouverent dans un endroit
» qui leur parut moins affreux que les autres.
» Vasa se coucha sur l'herbe près d'un rocher,
» tandis qu'Eric se promenoit tranquillement.
» Il admiroit ces hauts arbres, l'agrément sauvage
» de ces beaux déserts, & l'horrible solitude
» dans laquelle il se croyoit être, lorsque tour-
» nant dans une allée, il trouva à deux pas de lui
» une jeune fille si charmante, qu'elle lui fit bien-
» tôt oublier toutes les pensées qui l'occupoient,
» pour ne songer qu'à la merveille de cette ren-
» contre. La jeune fille qui l'avoit surpris par sa
» vue, ne fut pas moins étonnée de la sienne.
» Elle s'arrêta comme il s'étoit arrêté; & après
» les premiers momens qu'ils mirent à se con-
» sidérer, ils se regarderent avec quelque
» plaisir. Enfin Eric rompant le silence avec une
» espece de transport. Où suis-je? que vois-je,
» s'écria-t-il? Etes-vous la divinité de ces lieux?
» Habitez-vous la Terre? Descendez-vous du
» Ciel? Cette belle personne souriant avec mo-
» destie, je suis une simple fille; lui dit-elle; &
» toutes les apparences ne le montrent que trop:
» mais vous, qui devez-vous être? je n'ai rien
» vu de fait comme vous parmi nos Délécarliens.
» Ma surprise est extrême; & par quelle aventu-
» re vous trouvez-vous dans un pays que j'ai oüi
» dire qu'on nomme barbare dans le reste du
» monde? Ah! reprit Eric, puisqu'il a produit
» une personne comme vous toute merveilleuse,
» c'est le Paradis de l'Univers, Madame; & pas
» un lieu de la terre ne peut montrer rien d'égal
» à ce que je vois devant mes yeux. Seigneur,
» lui répondit-elle, d'un air agréable, on ne dit
» point des choses si galantes dans ces déserts;

» les grossiers habitans de ces bois ne nous ont
» jamais accoutumées à les entendre. Eh quoi!
» reprit Eric, le feu de vos yeux n'a-t-il pas
» éclairé leur esprit? & portant l'amour dans les
» cœurs, n'avez-vous pas répandu la politesse par-
» tout? De l'amour, Seigneur, s'écria-t-elle!
» on ne l'a jamais entendu nommer dans ces lieux.
» Venus & les Graces ne paroissent point dans
» des demeures si sauvages; les Hamadriades
» sont timides; elles s'enfuiroient à leur aspect,
» & se renfermeroient pour jamais sous leurs ru-
» des écorces. Mais, Seigneur, sans nous embar-
» rasser de choses fort subtiles, nous ne laissons
» pas de vivre heureux ici, parce que nous ne
» connoissons rien de meilleur que ce que nous
» avons. Cette jeune personne dit tout ceci avec
» une vivacité aisée & délicate; son langage étoit
» pur, son action noble; & il étoit impossible
» de penser qu'elle eut pris naissance dans ces
» épouvantables forêts: aussi Eric la regardoit-il
» avec un étonnement sans pareil; & il l'écou-
» toit avec une satisfaction extrême. Il courut vers
» le lieu où il avoit laissé Vasa, & l'amena promp-
» tement vers la belle inconnue avec des trans-
» ports de joie extraordinaires. Mais quelle fut
» sa surprise, lorsqu'il vit la jeune fille se précipi-
» ter dans les bras de Vasa qui l'appella sa fœur.
» C'étoit elle en effet. Elle présenta les deux Voya-
» geurs à la Princesse de Sudermanie, qu'elle
» avoit laissée à quelques pas de-là; & l'aimable
» fille de Stenon reçut Gustave avec les témoi-
» gnages de l'amour le plus tendre ».

Cécile & la Princesse prirent le chemin de leur demeure qui étoit celle de Peterson; & Gustave avec le secours de ce brave Seigneur, d'Eric, &

du fidele Ribergue, eut bientôt rassemblé une armée considérable. Toute la Suéde se souleva; les Danois furent chassés de toutes les Villes qu'ils occupoient; & Vasa ne voyant plus d'ennemis qui lui résistassent, envoya en Délécarlie où il avoit laissé la Princesse de Sudermanie, pour la prier de venir prendre possession de sa Couronne.

Son cœur étoit peu sensible à l'ambition; l'amour l'occupoit tout entier; l'idée de la Princesse de Dannemarck le suivoit partout; & il ne vouloit vivre que pour elle. Mais ayant reçu la nouvelle de la mort de la fille de Stenon, & les Etats du Royaume l'ayant proclamé Roi malgré sa résistance, il consentit enfin à régner. Il se flattoit d'obtenir le Princesse de Dannemarck; mais Christierne en avoit disposé en faveur du Duc de Milan. Eric fut le seul qui vit combler ses désirs par son mariage avec Cécile. Cette aimable sœur du Roi vivoit au milieu de la Cour dans la plus grande solitude. Elle ne sortoit jamais & ne fréquentoit que la femme & la fille d'un Seigneur Suédois nommé Laholm, dont la maison étoit voisine de la sienne. Le Roi étoit au désespoir d'une telle retraite; & il se trouvoit des momens où il haïssoit cette fille & cette femme de Laholm: il s'étonna même de cette grande simpathie d'humeur entre sa sœur & ces femmes; car il ne les avoit jamais vues à la Cour. Il s'imagina que Laholm devoit être jaloux; & il lui prit, sans sçavoir pourquoi, une forte envie de les voir. Il n'eut garde d'en faire la proposition à la Princesse sa sœur; il craignit d'allarmer cette paisible & solitaire société. Il se résolut donc de la contenter sans son secours, & à quelque prix que ce fut. Il s'adressa à une des filles de sa sœur, qui lui pro-

mit de l'attendre le lendemain à une petite porte de derriere, à l'heure qu'il lui marqua. Ils furent ponctuels à s'y trouver l'un & l'autre. Le Roi la suivit jusqu'à la porte de Cécile ; & il s'arrêta pour observer ces personnes avant que d'y entrer. On avoit ouvert de grandes fenêtres qui donnoient sur le jardin. Le Roi vit une femme qui travailloit auprès d'une petite table ; & cherchant sa sœur, il l'apperçut assise sur un carreau, & appuyée sur les genoux d'une personne qui étoit sur un lit de repos. Quelle fut sa surprise de reconnoître en cette personne l'infortunée Princesse de Sudermanie ? On ne peut dire l'émotion que cette vue porta à son cœur. » Jamais cette Prin-
» cesse n'avoit été si charmante ; sa beauté parut
» lumineuse à Gustave ; il crut qu'elle lui jettoit
» des éclats de feu de lumiere & d'amour ; ses
» yeux étoient étincellans ; son teint brillant des
» couleurs les plus belles. Cette beauté éblouis-
» sante fut dans cet instant une beauté touchan-
» te ; elle trouva le moment heureux, le foible
» de ce grand homme, & une entrée facile dans
» un cœur rebelle qui ne lui avoit que trop ré-
» sisté.

» Ce Prince dont il n'est pas aisé de représen-
» ter l'état, étoit demeuré à la place où il étoit
» comme un homme éperdu. Il doutoit si ce
» qu'il voyoit n'étoit point une illusion ; il ne
» sçavoit s'il étoit dans le séjour de la mort, ou
» si la mort lui apparoissoit sous une si belle fi-
» gure. Il entendit bientôt cette voix pleine de
» charmes, qui répondoit à sa sœur, dont elle
» avoit les doigts passés dans les siens ; je ne puis
» vivre plus long-tems de la sorte, disoit-elle ;
» Vasa ne me verra point ; je le sçais bien. Eh !

» que lui feroit ma vue : mais la sienne, ma chere
» sœur, porte des atteintes trop cruelles à mon
» cœur; souffrez que je me retire dans ce Mo-
» nastere. Non, s'écria le Roi, de l'endroit où il
» étoit, non vous n'y entrerez point. A cette voix
» que la Princesse reconnut promptement, elle
» se leva & partit comme un éclair fuyant dans
» ce fatal jardin, & se dérobant ainsi à la vue de
» Gustave. Ce Prince pria sa sœur de le mener
» vers la Princesse; ils y allerent & l'apperçurent
» de loin au clair de la Lune toute étendue dans
» une allée qui terminoit le jardin. A cette vue
» le Roi courut, tout transporté, où elle étoit & la
» trouvant évanouie, il la prit dans ses bras & la
» reporta dans la chambre de Cécile. Il étoit à
» genoux auprès de la belle Princesse, & lui te-
» noit une de ses mains sur laquelle il donnoit
» mille baisers tout de feu; enfin elle revint à for-
» ce de remedes; elle ouvrit ses beaux yeux & les
» arrêta sur le Roi d'une façon si languissante,
» que ses regards eussent seuls suffi à lui soumet-
» tre une ame qui n'avoit plus de résistance à lui
» faire. Le Roi parla; il parla en désordre; mais
» ce fut en homme amoureux; que faites-vous,
» Seigneur, lui dit la Princesse? Est-il tems de me
» déclarer des sentimens qui autrefois eussent
» fait mon bonheur & qui ne serviroient mainte-
» nant qu'à nous rendre malheureux l'un & l'au-
» tre; Hélas! dit-elle à Cécile, vous n'avez pas
» voulu me laisser prendre le parti que je voulois;
» nous ne nous serions point vus, & je serois tran-
» quille. Eh! Que vouliez-vous faire, s'écria-t-il?
» Non, je ne le souffrirai jamais: il n'y a plus de
» Monastere pour vous; mais, ma sœur, pour-
» quoi dire qu'elle étoit morte? Pourquoi me la

» persuader par vos feintes douleurs ? Je n'étois
» que trop affligée, reprit Cécile, de la résolu-
» tion que la Princesse prenoit de ne vous voir
» jamais & de se cacher pour toujours. Ribergue
» aussi, repartit ce Prince, Ribergue m'a trahi,
» & ma sœur & Eric & tout le monde ; mais
» grace au Ciel, la voilà ; il me rend cette divi-
» ne Princesse de Sudermanie ! Seigneur, reprit
» elle, je l'ai condamnée à ne paroître plus au
» jour cette infortunée Princesse. Nous avons se-
» mé le bruit de sa mort ; elle ne paroîtra jamais;
» quoi qu'il arrive, la fille de Stenon ne se don-
» nera pas ainsi en spectacle. Il fut donc arrêté
» que la Princesse de Sudermanie ne porteroit
» plus ce nom ; Gustave la fit monter sur le Trô-
» ne comme fille de Laholm ; & cette heureuse
» union fit long-tems les délices du plus grand
» Roi du monde ».

Il y a, Madame, dans l'Histoire de Gustave Vasa deux Episodes : le premier concerne Sigisbrite, cette fameuse Maîtresse du Roi de Dannemarck. Elle étoit née en Hollande de la lie du peuple ; & la beauté de Colombine, sa fille, causa son élévation. Le Roi la fit enlever avec sa mere sur les côtes de Dannemarck, où elles avoient fait naufrage ; mais Sigisbrite voulant se rendre Maîtresse absolue du cœur & de l'esprit de Christierne, fit empoisonner Colombine ; & le Dannemarck ne fut que trop long-tems la victime de ses fureurs. Episodes.

Le second Episode contient l'histoire des amours de Sigismond, Roi de Pologne. Ce Prince vit à la Cour du Roi son pere, une jeune fille parfaitement belle, nommée Radivil, & en de-

vint passionnément amoureux. Le Roi n'oublia rien pour détourner son fils de cet attachement : il le fit voyager pendant plusieurs années, & maria Radivil à un Seigneur Polonois. Sigismond fut toujours constant & tendre. Après la mort du Roi, Radivil ayant perdu son mari, ce Prince l'épousa, & la fit couronner Reine de Pologne.

Je suis, &c.



LETTRE XV.

CETTE lettre, Madame, est uniquement destinée à vous faire connoître *l'Histoire secrette de Bourgogne*, troisieme Roman de Mademoiselle de la Force. Histoire secrette de Bourgogne.

Charles, Duc de Bourgogne, dit le *Guerrier* ou le *Téméraire*, un des plus puissans Princes de son tems, étoit encore jeune & bienfait, quand il se maria pour la troisieme fois. Il n'avoit eu de sa seconde femme, Elisabeth de Bourbon, qu'une fille nommée Marie; il épousa ensuite Marguerite d'Yorc, sœur d'Edouard IV, Roi d'Angleterre. Elle entroit dans sa dix-septieme année, & n'avoit pas deux ans plus que la Princesse marie sa Belle-fille: comme cette derniere est la principale Héroïne du Roman, l'Auteur se plait à la peindre comme la personne la plus belle, la plus spirituelle, la plus parfaite de son siécle. Parmi ceux qui se présenterent pour l'épouser, on distinguoit le Duc de Berri, frere du Roi Louis XI, l'Archiduc Maximilien, fils de l'Empereur Fréderic, le Duc de Savoie, &c; mais aucun d'eux n'avoient pu parvenir à se faire aimer. Cette gloire étoit réservée au Comte d'Angoulême, cadet de la Maison d'Orléans, qui passoit pour le Prince le plus accompli de l'Europe. Il sçut plaire à la Princesse Marie; & il l'aima bientôt autant qu'il en étoit aimé. Mais quelle apparence qu'il pût l'emporter sur tant d'illustres rivaux, dont la plûpart avoient des Couronnes à offrir. Cependant le Duc de Bourgogne, flatté de la gloire de faire

un Souverain, jetta les yeux sur le Comte d'Angoulême. Il l'appella à sa Cour & lui promit sa fille en mariage. Mais il fit la même promesse au Duc de Savoie, & au fils de l'Empereur; de sorte que le Comte d'Angoulême ne pouvant raisonnablement compter sur la parole du Duc, s'en retourna en France. En arrivant à Loches, où étoit la Reine, il sçut que cette Princesse étoit à la promenade. Il trouva d'abord plusieurs Dames qui furent enchantées de le revoir. Il s'avança vers l'endroit où étoit la Reine; elle étoit appuyée sur une jeune fille d'une parfaite beauté. Le Prince courut se jetter aux pieds de sa Majesté; & la Reine en le relevant, l'embrassa avec beaucoup d'affection. L'arrivée du Comte d'Angoulême ayant fait grand bruit, toutes les personnes de la Cour s'empresserent autour de lui; & après avoir reçu les caresses de tous ses amis, il se retira fort tard à l'appartement qu'on lui avoit préparé.

Le lendemain on lui dit qu'une jeune personne qu'il ne connoissoit pas, avoit une forte envie de le voir. C'étoit une des filles de la Reine, appellée *Polignac*, à qui la vue du Comte d'Angoulême avoit inspiré l'amour le plus ardent.

Quelqu'agréable que fut pour le Comte le séjour de la Cour de France, il languissoit loin de la Princesse de Bourgogne, & n'avoit de consolation, que celle de recevoir de ses lettres & de lui en écrire qui exprimoient toute la tendresse de son cœur. Parmi les filles de la Reine avec qui il avoit été élevé, il y en avoit une qu'il avoit aimée plus particuliérement. On l'appelloit *Souveraine*, parce qu'étant toute petite, elle aimoit à commander à ses Compagnes. Son amour pour le Comte étoit né dans les jeux de l'enfance; il

s'étoit accru avec l'âge ; & l'absence n'avoit servi qu'à le fortifier. Elle ressentit une vive douleur de le retrouver moins tendre qu'il n'étoit avant son départ ; elle sçut bientôt son attachement pour la Princesse de Bourgogne ; & comprenant qu'elle feroit d'inutiles efforts pour rappeller son Amant, elle forma le dessein surprenant de le servir auprès de sa rivale. La maniere dont elle s'y prit fut encore plus extraordinaire : elle quitta secrettement la Cour de France & se rendit à celle de Bourgogne, déguisée en Cavalier. Elle parut si belle dans ce déguisement, qu'on l'eut prise pour l'amour même. Un jour que la Duchesse de Bourgogne & la Princesse sa Belle-fille prenoit le plaisir de la promenade, elle alla se placer dans un endroit solitaire du Parc, où elle apprit qu'elles devoient se rendre. Elle se coucha sur l'herbe ; & quand elle les apperçut de loin, elle se tourna de maniere, qu'elles ne pouvoient voir son visage, & se mit à chanter : elle avoit la voix charmante ; cette belle voix produisit l'effet qu'elle en espétoit. Les Princesses l'entendirent avec plaisir, & s'approcherent fort près d'elle ; elle continua son chant comme si elle eût été seule ; elle chantoit des airs & disoit des paroles, dont la nouveauté arrêta les deux Princesses. Ensuite se retournant de l'autre côté, elle feignit d'être étonnée, comme si elle n'eut pas sû que les Princesses étoient présentes ; elle fit même semblant de ne les pas connoître ; elle se leva promptement ; & les saluant d'un air aussi galant que respectueux : » ma solitude est plus heureuse que je ne croyois, » leur dit-elle ; puisqu'elle me montre deux si » belles personnes ». Les Princesses trouverent quelque plaisir à n'être point connues ; elles fu-

rent surprises à la vue de cet étranger ; elles crurent n'avoir jamais rien vu de si beau ; elles répondirent avec honnêteté ; & l'Inconnu eut des réparties si vives & si brillantes, qu'il échauffa insensiblement la conversation. Les Princesses toujours plus étonnées d'une pareille rencontre, le prierent de leur dire qui il étoit? *Souveraine* les satisfit en peu de mots, par une histoire faite à plaisir, où elle se donnoit le nom de *Floris*; & les Princesses charmées de plus en plus de sa bonne mine, l'inviterent à se fixer à la Cour du Duc de Bourgogne.

Elles prirent insensiblement beaucoup d'amitié pour lui. ; mais comme il vouloit quelque chose de plus ; il désiroit de gagner leur confiance, afin de pouvoir rendre plus de services au Comte d'Angoulême. Un jour que les deux Princesses lisoient des lettres en particulier, Floris, contre sa coutume s'approcha pour leur parler. La Princesse Marie, tenoit une lettre du Comte ; Floris fit un cri ; puis baissant la tête & affectant de la confusion, il demeura en cet état, jusqu'à ce que la Princesse un peu embarrassée, & qui vit bien qu'il avoit connu l'écriture du Comte d'Angoulême, lui demanda ce qu'il avoit : » Je vous demande pardon, lui dit-il, » Madame ; ma surprise a été plus grande » que ma discrétion ; la vue d'un caractere si » cher m'a causé une joie dont je n'ai pu d'a- » bord me rendre le maître ». La Princesse qui lui connoissoit de la discrétion, & qui avoit jugé avec la Duchesse, que ce jeune homme pourroit leur être nécessaire, se détermina à lui faire la confidence de ses engagemens avec le Prince. Floris en profita en faveur du Comte d'Angoulême.

lême. Il ôta insensiblement les scrupules de la Princesse, sur la résistance qu'elle devoit faire au Duc son pere; s'il lui prenoit fantaisie de vouloir la donner à un autre; & il fit tant, qu'elle promit de n'être jamais qu'à lui.

Le Comte d'Angoulême revint en ce tems-là à la Cour de Bourgogne. Il reconnut *Souveraine*, & sentit l'importance du service qu'elle lui rendoit. S'il ne put lui donner son amour, il ne lui refusa pas l'amitié la plus tendre & la confiance la plus parfaite. Le Duc de Bourgogne ne vit pas le jeune Floris, sans éprouver pour lui une secrette inclination. Il l'avoit sans cesse à ses côtés; & Floris devint bientôt son plus cher Favori. Mais une circonstance mit fin à cette aventure: le Comte de Campobache, jaloux de la faveur de Floris, gagna une fille de sa suite qui étoit aussi déguisée: il sut par son moyen, que Floris étoit une fille; & sa haine ne tarda pas à être remplacée par l'amour.

La conversation du Comte de Campobache avec la suivante, avoit été entendue; on la rendit à Floris, qui ne vit d'autre ressource que de se faire connoître pour ce qu'elle étoit. Le Duc de Bourgogne, qui ne fut point fâché de la métamorphose, assura *Souveraine* de sa protection; & les Princesses lui conserverent leur amitié & leur confiance.

Un soir que la Princesse Marie étoit fort triste du départ du Comte d'Angoulême, qui venoit de retourner à la Cour de France, une de ses femmes en la couchant, lui fit part, pour la divertir, d'une rencontre fort singuliere. Elle lui conta qu'un de ses freres revenant seul de la chasse, avoit trouvé dans la Forêt, une des

plus belles personnes qu'il eût jamais vûes, accompagnée de deux autres femmes; que l'ayant apperçu, elle s'étoit caché le visage, & avoit pris un autre chemin; que l'ayant suivie de loin, il l'avoit vu entrer dans une petite maison de Paysan, qui est au pied de la Forêt; que cette retraite qui cachoit une si belle personne, lui avoit donné beaucoup de curiosité; que le lendemain, sans faire semblant de rien, il y étoit allé avec deux de ses gens, au retour de la chasse, feignant d'avoir soif, & de vouloir se reposer; que d'abord on avoit fait difficulté de lui ouvrir la porte; mais que s'étant dit Capitaine des Chasses, on l'avoit enfin reçu; qu'il n'y avoit vû qu'un Domestique; mais qu'étant entré, il avoit été fort étonné de trouver dans cette chaumiere la propreté, jointe à une sorte de magnificence; qu'il n'avoit pu s'empêcher d'en demander la cause à ce Domestique; à quoi celui-ci avoit répondu sans hésiter, que sa Maîtresse étoit une Dame de Dijon, qui allant aux eaux, étoit tombée malade, & qu'on lui avoit fait accommoder ainsi cette cabane; que s'y trouvant bien, elle y resteroit jusqu'à sa parfaite guérison. Cette avanture parut singuliere à la Princesse, qui la conta le lendemain à la Duchesse sa belle mere; & il leur prit, sans savoir pourquoi, une forte envie d'aller voir elles-mêmes, ce qu'elles croyoient qu'on leur avoit exagéré: elles partirent donc pour la promenade, dès que la chaleur ne fut plus assez grande pour les incommoder; elles avoient à l'ordinaire leurs gardes à cheval, & leurs Dames; elles s'arrêterent à deux cens pas de l'endroit où on leur dit qu'étoit la maison; elles y allerent

suivies seulement de *Souveraine* & de deux autres Dames à pied, toutes cinq sans autre compagnie. Quand elles arriverent à la porte, on fut quelque tems sans leur ouvrir; enfin une petite Paysane y vint; les Princesses demanderent à entrer, & entrerent tout en le demandant. La petite fille étonnée leur représenta qu'on n'alloit pas ainsi dans cette maison; à moins, dit-elle, que vous ne soyez parentes de l'autre Dame; car vous êtes faites toutes comme elle. Elles répondirent qu'elles l'étoient effectivement, & lui en demanderent des nouvelles. Elle est sortie, dit la petite Paysane, avec deux femmes & deux hommes qui la suivent toujours: il y en a un qui est resté avec elle; l'autre est allé à la Ville chercher des provisions; & ma mere qui les sert, n'est pas ici: l'on m'a laissé toute seule comme vous voyez. La troupe curieuse rit de la naïveté de la petite fille, qui disoit plus qu'on ne lui demandoit. Les Princesses la prierent d'ouvrir les chambres; elle dit qu'on le lui avoit défendu; & alors *Souveraine* lui donna quelqu'argent; & comme elle regardoit fort les beaux rubans des Princesses, & qu'elle les touchoit, elles les défirent & en couvrirent la petite Paysane, qui ravie de joie, courut en sautant leur ouvrir toutes les portes. Elles trouverent d'abord trois petites chambres tapissées de toiles peintes; des pavillons de même couvroient des lits fort propres; mais la petite fille prenant une clef particuliere, leva la tapisserie, & ouvrit une chambre où tout ce que la magnificence peut désirer se trouvoit; l'emmeublement etoit d'une étoffe cramoisi & or, avec toute la suite qui convenoit à une parure si riche; une porte en-

tr'ouverte faisoit voir encore un cabinet qui répondoit à la beauté de la chambre : plusieurs instrumens qu'on y voyoit, laissoient imaginer que la personne qui l'habitoit, devoit s'en servir & aimoit la Musique : les Princesses & leurs filles parcoururent toute cette maison. La Duchesse repassa dans la chambre avec *Souveraine*, tandis que la Princesse étoit demeurée dans le cabinet à regarder des livres. Ayant mis par hasard la tête dans le lit qui n'étoit pas fait, elle apperçut un petit cordon qui passoit sous le chevet ; elle le tira ; & il fut suivi d'une boëte d'or. Ce fut un bonheur qu'elle n'appellât pas la Princesse ; car l'ouvrant brusquement, *Souveraine* & elle furent frappées d'étonnement, de voir dans cette fatale boëte, le portrait du Comte d'Angoulême. » La » Duchesse regarda Souveraine, & Souveraine la » regarda avec une surprise qu'elles ne pouvoient » exprimer. La prudence de la Duchesse ne l'a» bandonna point en cette rencontre : que vois» je, ma fille, dit-elle à *Souveraine* ? Ah ! que » voyons-nous, Madame, lui répliqua-t-elle ? » Bon Dieu, que diroit la Princesse ? Gardons» nous bien de parler, reprit la Duchesse : mais » il faut savoir ce que tout ceci veut dire ; & » refermant ce dangéreux portrait, elle le mit » dans sa poche ; elles résolurent de revenir » dans deux jours ; & la Duchesse dit que cette » aventure la touchoit d'une si grande curiosité, » qu'elle vouloit voir la personne qui habitoit » un si beau Palais, & sçavoir le motif d'une » chose si peu commune. Pour cet effet elles » s'en allerent, & recommanderent bien le se» cret à la petite fille. Elles ne parlerent que » de cette aventure ; le tems venu pour une se-

» conde visite, elles allerent à la petite maison ;
» & ce ne fut pas sans douleur qu'elles n'y trou-
» verent, ni personne, ni meubles ; elle étoit
» entierement abandonnée ; la Princesse en fut
» fâchée ; mais rien n'égaloit le dépit de la Du-
» chesse & de Souveraine »,

Pendant que ces choses se passoient à la Cour de Bourgogne, le Duc qui étoit allé faire le siége de Nanci, fut trahi par Campobache & tué par les ordres de ce perfide. Louis XI profita de cet évenement, pour se rendre maître de ses Etats ; les deux Princesses se retirerent à Gand. Le Comte d'Angoulême les y allá joindre. Son bonheur ne dépendoit plus que de la Princesse ; & il paroissoit certain. Mais le hasard parut renverser toutes ses espérances. » La Princesse vit un
» jour tomber de la poche du Comte, une lettre
» qu'elle ramassa ; elle crut y découvrir des mar-
» ques d'une passion violente de la part d'une
» femme pour le Prince ; & cette connoissance
» portant dans son esprit la défiance & la crainte,
» elle suivit avec la Duchesse, le Comte d'An-
» goulême jusqu'à un rendez-vous qui lui étoit
» marqué dans la lettre fatale. Les Princesses
» l'observerent qui parloit avec beaucoup d'ac-
» tion à une Dame. Un moment après, elles le
» virent se mettre à genoux aux pieds de cette
» femme, & lui baiser la main avec de grandes
» marques de reconnoissance. C'en fut assez
» pour faire regarder le Comte d'Angoulême
» comme un traître ; la Princesse lui ordonna
» de sortir de Gand, sans vouloir ni le voir, ni
» l'entendre ; & peu de tems après, elle épousa
» l'Archiduc Maximilien ».

Trois ou quatre ans s'écoulerent assez douce-

ment pour l'Archiducheſſe. Son mari l'aimoit ; elle s'occupoit de ſa petite famille ; & quand le ſouvenir du Comte d'Angoulême venoit quelquefois mettre obſtacle à ſon bonheur, elle rejettoit cette idée ; mais elle ſentoit toujours de la douleur & de la tendreſſe. » Un jour qu'elle » voyageoit dans les Villes du Pays-Bas, & qu'é- » tant à Bruges, elle alla dans un Couvent entendre » un célébre Prédicateur, *Souveraine* apperçut dans » la derniere place près de la grille, une Religieuſe » qui pleura toujours pendant le Sermon. Sitôt » qu'il fut achevé, l'office commença ; & com- » me chaque Religieuſe ſe leva & tenoit une » bougie à la main, celle dont nous avons parlé » étoit ſi troublée, & un ſi grand trremblement » la prit, qu'elle brûloit tout le voile qui lui ca- » choit le viſage, ſans s'en appercevoir ; le pe- » tit Prince & la petite Princeſſe, qui étoient » auprès de leur mere, rioient de ce qu'ils » voyoient ; & l'ayant montrée à l'Archiducheſſe, » elle cria qu'on éteignit le feu qui brûloit cette » fille, qui tout-à-coup tomba évanouie aux » pieds des Princeſſes. Le ſervice divin fut un » peu troublé par cet accident ; & l'Archidu- » cheſſe lui faiſant lever ſon voile qui l'étouffoit » encore, elle fut frappée par le charme d'une » des plus grandes beautés qu'elle eût jamais » vues. Les agrémens qu'elle apperçut en cette » perſonne, redoublerent ſa pitié. La Ducheſſe » rappella dans un moment des idées preſque » effacées, & la reconnut pour cette fatale per- » ſonne qui avoit cauſé tant de malheurs, par » l'infidélité du Comte d'Angoulême. *Souve-* » *raine* dont le naturel l'occupoit auprès de cette » Inconnue, pouſſa un grand cri en la recon-

» noissant. C'est *Polignac*, dit-elle, Madame,
» c'est *Polignac*. La Princesse eut besoin de toute
» sa vertu, pour ne succomber pas à une ren-
» contre si peu attendue; elle demeura sans mou-
» vement sur la chaise où elle étoit assise; &
» là ses pensées l'eussent trop embarrassée, si la
» Duchesse ne se fut approchée d'elle. Elles par-
» lerent bas quelque tems; après quoi elles se
» leverent; & l'Archiduchesse faisant approcher
» la Supérieure, elle lui dit qu'elle laissoit *Sou-*
» *veraine* dans sa Maison; qu'elle en eût soin,
» & qu'elle lui fît entretenir sa Religieuse;
» après quoi elle tira *Souveraine* à part, & lui
» commanda de sçavoir à fonds les aventures
» de Polignac & du Comte d'Angoulême, &
» pourquoi elle y avoit mis une si triste fin. *Sou-*
» *veraine* promit d'obéir & de ne la revoir que
» bien instruite; après quoi les Princesses s'en
» retournerent au Palais, résolues de séjourner
» dans cette Ville, jusqu'à ce que leur curiosité
» fût satisfaite. Le lendemain sur la fin du jour,
» elles virent paroître *Souveraine*; mais elles la
» virent si triste & si changée, que la Duchesse
» en frémit; & la Princesse en eut une espece
» de terreur qui pensa la faire mourir. Elle sen-
» tit une foiblesse extrême dans tout son corps;
» elle n'avoit plus que le mouvement des yeux;
» elle les attacha fixement sur Souveraine: par-
» lez, dit-elle; vous paroissez n'avoir à nous
» dire que des choses affreuses; il ne faut plus
» les ignorer, poursuivit la Princesse en soupi-
» rant. Je parlerai puisque vous le désirez, dit
» *Souveraine*; aussi bien est-il nécessaire que je
« parle, pour la justification du moins coupable
» & du plus malheureux de tous les hommes.

» Après ce triste préambule, *Souveraine* raconta
» comment Polignac avoit pris la plus violente
» passion pour le Comte d'Angoulême ; que ne
» pouvant vivre éloignée de lui, elle avoit passé
» en Bourgogne, & s'étoit logée dans cette ca-
» bane si magnifiquement meublée ; que depuis
» ayant trouvé le Comte à Gand, où elle s'étoit
» retirée, elle lui avoit écrit pour la venir trou-
» ver, & lui avoit dit que quoiqu'il ne l'aimât
» pas, elle vouloit travailler efficacement à son
» bonheur ; qu'elle épouseroit le Comte de Du-
» nois qui la recherchoit, & profiteroit de sa
» faveur auprès du Roi Louis XI, pour lui faire
» épouser la Princesse ; que le Comte pénétré
» de reconnoissance à ce discours, s'étoit jetté
» aux pieds de Polignac, pour la remercier ; &
» qu'il lui avoit baisé la main. *Souveraine* ajouta
» que Polignac ayant appris le mariage de la Prin-
» cesse avec l'Archiduc, s'étoit jettée dans un
» Couvent ».

Ce fatal éclaircissement qui détruisoit tous les soupçons qu'avoit eus la Princesse de Bourgogne, de l'infidélité du Comte d'Angoulême, lui causa le plus violent chagrin ; elle tomba dangéreusement malade, & mourut entre les bras de la Duchesse, qui fut inconsolable de sa perte.

Je suis, &c.

LETTRE XVI.

JE ne sais, Madame, si vous avez entendu parler d'un livre intitulé, *Mémoire Historique ou Anecdote galante & secrette de la Duchesse de Bar, sœur de Henri IV.* Cet Ouvrage est encore de Mademoiselle de la Force ; & pour vous mettre au fait de ce qu'il contient, je joins ici un morceau de la Préface de l'Auteur. Anecdote galante de la Duchesse de Bar.

» L'engagement mutuel de Catherine de » Bourbon, Princesse de Navarre, & sœur de » Henri IV, avec Charles de Bourbon, Comte » de Soissons, son cousin-germain, est du nom» bre des faits qui ont été omis, ou succinte» ment rapportés par les Historiens du regne de » Henri IV. Cependant il est certain que Sa » Majesté avoit une si forte crainte que cette » alliance ne s'accomplît, qu'elle négligea sou» vent la réduction de plusieurs Provinces, pour » travailler à la traverser ; & il est si extraordi» naire de voir deux Amans résister pendant dix » ans à tous les artifices dont on s'avisa pour » lasser leur constance, que j'ai cru faire plaisir » au Public de lui en faire une Histoire entiere » & complette ».

L'Auteur entre d'abord dans un détail curieux des différens intérêts qui partageoient la Cour de Henri de Valois, & s'attache à dépeindre les principaux personnages qui ont rapport à l'Histoire de ce tems-là. Il suffira dans cette Lettre, de vous faire connoître les deux Acteurs qui remplissent presque toujours la Scène dans ce Roman ;

je veux dire la sœur du Roi de Navarre, & le Comte de Soiſſons.

Henri III occupoit le Trône de France. Le Duc d'Anjou, ſon frere, venoit de mourir ; & cette mort approchoit de la Couronne, Henri de Bourbon, Roi de Navarre. Charles, Comte de Soiſſons, frere du Prince de Condé, élevé dans la Religion Romaine, étoit engagé dans le parti de la Cour. Il n'avoit que vingt-deux ans ; & il paſſoit pour un des Princes de ſon ſang le plus beau & le mieux fait ; mais comme il étoit d'une fierté & d'une ambition extrême, il ſouffroit impatiemment un égal ; il étoit emporté, bruſque & brouillon juſqu'à l'excès. Le Prince de Condé étoit ſur le point d'épouſer Mademoiſelle de la Tremouille ; & par ce mariage il engageoit le chef de cette illuſtre Maiſon dans ſes intérêts. Le Roi de Navarre & la Princeſſe Catherine ſa ſœur, devoient ſe rendre à Angers, où la cérémonie alloit ſe faire. Monſieur de Condé ſouhaita que ſon frere y aſſiſtât ; & le Comte ne put lui refuſer cette marque d'amitié.

Il y avoit quelques jours que le Roi de Navarre & ſa ſœur y étoient, lorſque M. de Soiſſons arriva. Le Comte ne connoiſſoit pas la Princeſſe ; il en avoit entendu parler comme d'une perſonne accomplie. En effet, Catherine joignoit les graces du corps à tous les agrémens de l'eſprit. Elle poſſédoit tout ce que l'illuſtre Marguerite de Valois, ſon ayeule, & la vertueuſe Jeanne d'Albret, ſa mere, ont eu de plus beau & de plus parfait. M. de Soiſſons ne put la voir ſans admiration ; & ce premier ſentiment fut bientôt ſuivi de l'amour le plus tendre.

Le Roi de Navarre ſouhaitoit avec ardeur la

réunion des Princes de sa Maison ; il s'étoit souvent donné des soins inutiles, pour y réussir dans l'espérance de se fortifier par-là contre les forces unies des Catholiques, & de faire parmi eux une puissante diversion, en séparant de leurs intérêts ceux des Princes du sang qui professoient la Religion Romaine. Il n'avoit point d'enfans de la Reine Marguerite son épouse ; & le désordre où vivoit cette Princesse, faisoit juger qu'elle n'en auroit jamais de ce Prince ; ensorte que Henri regardant sa sœur comme son unique héritiere, & celle dont il prétendoit tirer un neveu qui succédât à son rang, Monsieur de Soissons ne crut pas que le Roi de Navarre dût chercher ailleurs, ce qu'il trouvoit dans sa propre famille.

Cependant les plus grands obstacles dont le Comte vit traverser sa passion, ne vinrent point de la part de Catherine. Cette belle Princesse fut touchée des qualités de M. de Soissons ; elle le vit avec plaisir ; elle l'écouta sans peine ; elle l'aima bientôt sans effort. Le mérite du Comte de Soissons, sa naissance, son amour, tout parloit en sa faveur ; & il sembloit qu'elle ne dût plus résister, qu'autant que la bienséance & la modestie le demandoient.

Mais à peine commençoit-elle à gouter les douceurs d'aimer & d'être aimée, que tout parut se déclarer contr'elle. Messieurs de Guise, les plus zélés & les plus ambitieux du parti Catholique, craignant que le Comte de Soissons ne s'attachât trop au Roi de Navarre & aux Princes Huguenots, entreprirent de le rendre suspect aux réformés. Ils le représenterent comme un ambitieux, qui vouloit se ménager les

Princes du Sang, pour l'intérêt de son amour; tandis qu'il travailloit sous main à se faire déclarer le Chef de la Ligue. Ces raisons parurent vraisemblables aux Huguenots. Le Roi de Navarre, plus intéressé que tous les autres, alla trouver sa sœur, lui découvrit les projets du Comte, & lui conseilla d'oublier entiérement ce Prince. Catherine trouva effectivement si peu de régularité & tant d'artifice dans la conduite de M. de Soissons, qu'elle ne pût penser sans un juste courroux, que ce Prince eût voulu lui persuader qu'il l'aimoit, dans le temps qu'il se préparoit à trahir si hautement le parti où ses intérêts & sa Religion la retenoient.

Mais quelque dépit qu'eut la Princesse de Navarre contre un Amant dont elle croyoit avoir tant de sujets de se plaindre, il y avoit des momens où elle l'eût souhaité moins coupable; & elle ne se sentoit aucune disposition à le haïr. Le Comte de son côté, qui trouvoit dans la Princesse plus de froideur & de fierté, qu'elle n'en avoit témoigné jusqu'alors, s'imagina qu'on avoit pu le déservir auprès d'elle. Il gagna une de ses femmes, qui étoit sa confidente, & apprit par son moyen, combien il étoit suspect au parti des réformés. Il écrivit aussitôt à Catherine pour l'assurer de la droiture de ses intentions; & quelque tems après il quitta les Guises, & vint joindre le Roi de Navarre avec le Prince de Conti son frere. Cette démarche, en lui rendant le cœur de la Princesse, sembloit devoir engager le Roi de Navarre à le favoriser. Henri promit tout ce qu'on voulut; mais son dessein n'étoit pas de tenir sa parole. Le Comte & Catherine abusés par les promesses du Roi de Navarre, li-

vroient leurs cœurs aux plus flatteuses espérances. Ils touchoient au terme marqué pour leur union ; mais tantôt les embarras de la guerre, tantôt d'autres raisons spécieuses empêchoient Henri de consentir à ce mariage. L'humeur impérieuse du Comte lui déplaisoit ; il crut que l'ambition plutôt que l'amour, l'attachoit à sa sœur ; & ses soupçons fortifiés par les discours artificieux des Guises, le déterminerent à retirer sa parole. Cette résolution souffroit de grandes difficultés : l'habilité du Marquis de Rosni les leva toutes. Il feignit d'être mal avec son maître ; & ayant gagné la confiance du Comte de Soissons, il s'en servit pour le brouiller avec sa Maîtresse. Catherine & son Amant étoient en commerce de lettres ; le Marquis de Rosni recevoit celles de Catherine, & en supposoit d'autres moins tendres qu'il donnoit au Comte. Une Confidente de la Princesse de Navarre, que le Marquis avoit gagnée, faisoit la même chose pour les lettres du Comte ; de sorte qu'en peu de tems M. de Soissons & la Princesse cesserent de s'écrire.

Quelque secrette qu'eut été cette manœuvre, elle fut à la fin découverte ; & Catherine n'eut pas de peine a rendre à son Amant son estime & sa tendresse. Henri que la mort de Valois & ses victoires avoient appellé à la Couronne de France, s'opposa alors plus que jamais à leur bonheur : il résolut de marier Catherine, pour ôter toute espérance au Comte. Le Duc de Montpensier & le Duc de Guise se mirent sur les rangs ; mais Henri, par des raisons de Politique, donna la préférence au Duc de Bar, fils du Duc de Lorraine. Ce mariage fut presque aussitôt

conclu qu'arrêté. On fit épouser à Monsieur de Soissons, un des plus riches partis de France; mais ni le Comte, ni la Duchesse de Bar ne survécurent guères au malheur d'être séparés pour jamais l'un de l'autre. Madame de Bar mourut un an ou deux après son mariage; & sa mort fut bientôt suivie de celle de M. de Soissons.

Tel est, Madame, le fond de cette Histoire, que l'Auteur a ornée de quelques Anecdotes dont je vais vous faire part.

Le vieux Cardinal de Lorraine, oncle de celui qui a fait tant de bruit sous ce même nom, avoit toujours une bourse pendue à son cou, disant que celle qu'il avoit dans sa poche, étoit pour lui, & l'autre pour les pauvres. Un jour qu'il jouoit au Billard avec Henri II, un filou la lui coupa, & fit signe au Roi qui le voyoit, de n'en rien dire, comme si ce qu'il en faisoit n'étoit que pour le divertir. Le Roi qui crut la chose de bonne foi, avoit gardé le silence; mais étant sorti un moment après, avec le Cardinal, il parut quelques pauvres; & Sa Majesté pour redoubler son divertissement, ayant excité la charité du Prélat, le Cardinal s'apperçut du vol. Le Roi n'avoit pu s'empêcher de rire; mais après s'en être amusé quelques tems, il dit que c'en étoit assez, & qu'il alloit lui faire rendre sa bourse; mais celui qui l'avoit prise, avoit eu la précaution de se retirer; & le Roi en fut tellement surpris, qu'il ne s'en put remettre de tout le jour.

Voici quelques particularités sur la vie de Henri III. Ce qui commença de le perdre dans l'esprit des Parisiens, ce fut la faveur prodigieuse de quelques Seigneurs qui absorboient tous les

bienfaits de ce Prince. Le Duc de Guise ne pouvoit souffrir leur crédit; & le fameux Bussi d'Amboise prenoit un plaisir extrême à les braver. Ces différens caracteres entretenoient la Cour dans une perpétuelle dissention, & produisirent enfin la mort de Maugiron & de Quelus, qui furent tués en duel. Le premier resta sur la place. Quélus fut porté, percé de dix-neuf blessures, à l'Hôtel de Boissi, où il mourut au bout d'un mois. Pendant qu'il vécut, le Roi alloit le voir tous les jours & lui rendoit des soins si assidus, que Quélus sensiblement touché des bontés de Sa Majesté, ne prononça jamais en mourant que ces derniers mots : *Ah mon Roi, mon Roi!* Henri lui avoit promis cent mille écus en cas de guérison, pour lui donner un peu de courage, & cent mille francs aux Chirurgiens, s'ils pouvoient le tirer d'affaire ; mais tous ces soins n'ayant retardé sa mort que de quelques jours, le Roi en fut inconsolable. On dit qu'il le baisa mort, aussi bien que Maugiron ; & la modestie ne permet pas de rapporter les actions basses & criminelles qu'on accusa Henri d'avoir faites en cette occasion. Il leur fit couper à l'un & à l'autre les cheveux, qu'ils avoient d'un blond parfaitement beau, & les conserva précieusement ; & quelque tems après Saint-Megrin fut assassiné. Le Roi le fit inhumer auprès de ses deux chers Favoris, & leur éleva à tous trois un tombeau magnifique dans l'Eglise de Saint Paul, où ils furent enterrés. Cette conduite inspira un si grand mépris pour lui, & une haine si forte contre ses Mignons, que jamais le Peuple n'en a pu revenir. C'est ce qui enhardit aussi le Duc

de Guiſe à former peu-à-peu le parti qui mit tout l'Etat en combuſtion.

Le Roi depuis la mort de ſes mignons, s'étoit parfaitement reconcilié avec la jeune Reine; il lui rendoit les ſoins aſſidus d'un Amant, & paſſoit les matinées entieres auprès d'elle, à découper des portraits qu'il habilloit lui-même, & qu'il colloit contre les murs, ou à délibérer ſur les modes, avec autant de gravité, que s'il ſe fut agi du repos de la France. Il avoit fait environner ſon lit & ſa table de baluſtres dorés, prétendant introduire la méthode des Rois d'Orient, de demeurer cachés dans le fond de leurs Palais. L'après-midi, il alloit à la promenade en Caroſſe avec la Reine ſon épouſe; & il couroit ſouvent de maiſon en maiſon, où il enlevoit tout ce qu'il trouvoit de petits chiens; il les nourriſſoit lui-même, avec un ſoin extrême; & il portoit ſouvent un petit panier en écharpe, où il y en avoit toujours deux ou trois qu'il careſſoit de la main & de la voix. On dit qu'il y dépenſoit plus de cent mille écus par an, & qu'il ne lui en coutoit guères moins en Singes & en Perroquets. Il s'habilloit le plus ſouvent en femme; & il découvroit ſa gorge chargée de deux ou trois colliers de groſſes perles. On l'a vu courir la bague en Amazônne, & paroître dans les cercles habillé en fille, le viſage couvert de mouches, s'en faire conter par ſes Favoris, & répondre à leurs douceurs avec toutes les minauderies d'une Coquette. Il donna un repas à Monſieur, au Pleſſis-les-Tours, où les Dames vêtues de draps de ſoie verte en habillement d'homme, ſervirent à table. Il s'aviſa dans ce tems-là de porter dans les rues un bilboquet,

&

& d'en badiner comme les enfans. Ses dévotions étoient excessives ; il couroit à pied d'Eglise en Eglise pour gagner le Jubilé ; souvent il s'arrêtoit au coin des rues pour réciter des prieres au pied de certains oratoires qu'il y avoit fait mettre ; & c'est ce qui donna lieu à cette plaisanterie qu'on fit afficher au coin de quelques rues : *Henri par la grace de sa mere, Roi de France inutile, Roi de Pologne imaginaire, Concierge du Louvre, Marguillier de Saint Germain - l'Auxerrois, Gendre de Colas, Valet-de-Chambre de sa femme, Mercier du Palais, & Gardien des quatre Mendians de Paris.*

On fait l'histoire de la Confrairie des Pénitens de l'Annonciation, où ce Prince & ses Favoris s'étoient enrôlés. Les habits des Confreres de ce nouvel Ordre étoient extraordinairement bizarres : c'étoient de grands sacs qui prenant depuis la tête jusqu'aux pieds, n'avoient que deux trous pour laisser la vue libre.

Henri étant devenu amoureux de la femme d'un des plus riches Banquiers de Lyon, n'eut pas de peine à s'en faire aimer ; mais le mari s'étant apperçu du dessein du Roi, parut si peu traitable, qu'il fallut avoir recours à la ruse, pour lui apprendre à respecter les Têtes couronnées. Le Comte de Maulevrier, alors Confident de ce Prince, mit un Cordelier, Confesseur du jaloux, dans les intérêts du Roi ; & ce Pere ayant pris le mari du côté de la conscience, lui remontra que les principaux habitans de Lyon le soupçonnant d'hérésie, parce qu'il n'étoit pas de la nouvelle Confrairie des Pénitens, il étoit de la prudence de s'enrôler dans cette pieuse profession. Le pauvre homme se laissa leurer par cet artifice ; &

dès le Jeudi suivant, il prit un habit de Pénitent & assista dévotement à la Procession qui se fit extraordinairement ce jour-là. Il se chargea même de la Croix ; & pendant qu'il étoit à s'habiller, le Roi entra chez lui & obtint de sa femme toutes les faveurs qu'il désiroit. Mais par une mauvaise curiosité, Henri s'étant approché d'une croisée qui donnoit sur la rue, pour voir passer la Procession, le mari l'apperçut au travers des vitres, ensorte que feignant une foiblesse pour avoir un prétexte d'entrer chez lui, on fut obligé de s'arrêter pour changer de porte-croix. Il fallut ouvrir la porte du logis, & cacher le Roi & le Comte de Maulevrier, dans un comptoir, où ils étoient en grand danger, sans le Cordelier qui persuada au jaloux, qu'il étoit de son devoir de reporter l'habit & la Croix où il les avoit pris ; pendant le tems qu'il y employa, Henri sortit avec son Confident.

C'est par de semblables détails, que Mademoiselle de la Force a jetté quelque variété dans cette Histoire. La plupart y entrent naturellement ; & tous s'y font lire avec une sorte de plaisir ou d'intérêt. On peut dire néanmoins que l'Ouvrage, en général, est écrit avec assez de négligence.

Je suis, &c.

LETTRE XVI.

LE livre que j'ai actuellement entre les mains, & qui va faire, Madame, l'objet de cette Lettre, est d'un tout autre genre que les précédens. Mademoiselle de la Force a sçu le rendre amusant, par la légereté & les graces dont elle accompagne les bagatelles qui le composent. Il est intitulé, *les Fées, Conte des Contes*. Quelques-unes de ces Historiettes m'ont fait plaisir ; à l'égard des autres, je me contenterai de vous les indiquer. Les Fées, Conte des Contes.

Plus belle que Fée (c'est le titre du premier Conte) étoit une jeune Princesse d'une beauté prodigieuse. Ce nom donna de la jalousie aux Fées, qui prirent pour elle une telle aversion, que sa mort sembloit seule pouvoir les appaiser. Nabote leur Reine se chargea de la vengeance ; elle enleva Plus-belle-que-Fée, qu'elle transporta à sa Cour ; & elle ne songea plus qu'à se délivrer, elle & ses sœurs, d'une beauté qui faisoit honte à leurs charmes. Plus belle que Fées.

On la fit descendre par un grand escalier de marbre noir, qui avoit plus de mille marches ; elle crut aller aux abîmes de la terre, ou être menée aux Enfers. Enfin, elle entra dans un petit cabinet tout lambrissé d'Ebene, où on lui dit qu'elle coucheroit sur un peu de paille ; & on lui donna une once de pain, & une tasse d'eau pour son souper. Elle passa de-là dans une grande galerie dont les murailles étoient de marbre noir, & qui ne recevoit de clarté, que par cinq lampes de jais, dont la lueur sombre répandoit

dans ce lieu une nouvelle terreur. Ces murs étoient tapissés de toiles d'araignée, depuis le haut jusqu'en bas ; & telle étoit leur fatalité, que plus on en ôtoit, plus elles se multiplioient. Les deux Fées dirent à la Princesse, qu'il falloit que cette Galerie fut nettoyée au point du jour, ou bien qu'on lui feroit souffrir des supplices effroyables. Elles lui donnerent une échelle & un balai de jonc, lui ordonnerent de travailler, & la quitterent. Plus-belle-que-Fée soupira ; & ne sçachant point le sort de ces toiles d'araignée, quoique la galerie fut fort grande, elle se résolut avec courage d'obéir. Elle prit son balai, & monta légerement sur l'échelle. Mais, ô Dieu! quelle fut sa surprise, lorsque pensant nettoyer ce marbre, elle trouva que les toiles d'araignée ne faisoient qu'augmenter : elle se lassa au bout de quelque tems ; & voyant avec tristesse, qu'elle travailloit inutilement, elle jetta son balai, descendit ; & s'asseyant sur le dernier échelon de l'échelle, elle se mit à pleurer : ses sanglots se précipitoient si fort les uns sur les autres, qu'elle n'avoit plus la force de soutenir son beau corps, lorsque levant un peu la tête, ses yeux furent frappés d'une vive lumiere. Toute la galerie fut dans un instant éclairée ; & elle vit à genoux devant elle, un jeune garçon si beau & si agréable, qu'à l'habillement près, elle le prit pour l'Amour ; mais elle se souvint qu'on peignoit l'Amour tout nud ; & ce beau garçon avoit un habit tout couvert de pierreries. » Qui êtes-vous, lui dit-elle, toute étonnée ? » Etes-vous un Dieu ? Etes vous l'Amour ? Je » ne suis pas un Dieu, lui répondit-il ; mais » j'ai plus d'amour moi seul, qu'il n'y en a » dans le Ciel ni sur la Terre. Je suis Phraates,

» le fils de la Reine des Fées, qui vous aime
» & qui veut vous secourir ». Alors prenant le balai qu'elle avoit jetté, il toucha toutes ces toiles d'araignée, qui devinrent aussitôt un tissu d'or d'un travail merveilleux. Le feu des lampes demeura vif & lumineux; & Phraates donnant une clef d'or à la Princesse : » Vous trou-
» verez une serrure, lui dit-il, au grand quarré
» de votre cellule ; ouvrez-là tout doucement.
» Adieu, je me retire, de peur de me rendre
» suspect ; allez vous reposer ; vous trouverez
» tout ce qui vous est nécessaire ; & mettant
» un genoux à terre, il lui baisa respectueuse-
» ment la main ».

Plus-belle-que-Fée rentra dans la petite chambre ; & s'approchant du lambris, elle entendit une voix, la plus belle du monde, qui sembloit se plaindre avec douleur ; elle prêta attentivement l'oreille. » Mais que ferai-je, disoit cette voix ?
» On veut que je change les glands qui sont dans
» ce boisseau en des perles orientales ». Plus-belle-que-Fée moins surprise qu'elle ne l'auroit été deux heures auparavant, frappa deux ou trois petits coups contre la cloison, & dit assez haut : » si
» l'on donne des peines ici, il s'y fait en même
» tems des miracles ; espérez ; mais contez-moi,
» je vous prie, qui vous êtes. Il m'est plus doux
» de vous satisfaire, reprit l'autre personne, que
» de continuer mon emploi. Je suis fille de Roi;
» on m'appelle *Désirs*. On dit que je naquis char-
» mante ; les Fées n'assisterent point à ma naissan-
» ce ; vous sçavez qu'elles sont cruelles à ceux
» dont elles n'ont pas pris la protection en nais-
» sant. Un jeune Prince s'attacha uniquement à
» moi ; je le comblai d'espérance & de satisfac-

» tion. Nous allions nous unir pour toujours
» l'un à l'autre, quand les Fées, jalouses de ma
» beauté, m'enleverent un jour au milieu de ma
» gloire, & m'ont mise ici dans un vilain lieu.
» Elles m'ont dit qu'elles m'étoufferoient demain
» matin, si je n'ai pas exécuté un ordre ridicule
» qu'elles m'ont imposé.

Plus-belle-que-Fée apprit à son tour à la Princesse *Desirs* son nom & ses malheurs; & ayant trouvé une porte qu'elle ouvrit avec sa petite clef, elles se surprirent beaucoup l'une & l'autre par leur beauté merveilleuse. Après s'être fort embrassées, & s'être dit bien des choses obligeantes, Plus-belle-que-Fée se mit à rire, de voir que la Princesse Desirs frottoit continuellement ses glands avec une petite pierre blanche, comme on lui avoit ordonné. Elle lui conta la tâche qu'on lui avoit imposée à elle-même, & comme je ne sçais quoi de si aimable, l'avoit assistée miraculeusement. » Mais que peut-ce-être, lui dit la
» Princesse Desirs? Je crois que c'est un homme,
» reprit Plus-belle-que-Fée. Un homme, s'écria
» Desirs! Vous rougissez; vous l'aimez. Non pas
» encore, reprit-elle; mais il m'a dit qu'il m'ai-
» me; & s'il m'aime comme il le dit, il vous
» assistera. A peine eut-elle proféré ces paroles, que le boisseau frémit; & agitant ces glands, comme le chêne sur lequel ils avoient été cueillis auroit pu faire, ils se changerent tout-d'un-coup dans les plus belles perles en poire & de la premiere eau. Les deux Princesses furent très-contentes de cette métamorphose; & Plus-belle-que-Fée qui commençoit à s'accoutumer aux prodiges, prenant Desirs par la main, repassa dans sa chambre; & trouvant le quarré où étoit la serrure dont on lui

avoit parlé, elle l'ouvrit avec la clef d'or, & entra dans une chambre dont la magnificence la surprit. Il y avoit à un des bouts de cette chambre, une table couverte de tout ce qui pouvoit contenter la délicatesse du goût, & deux fontaines de liqueurs qui couloient dans des bassins de Porphire. Les jeunes Princesses s'assirent dans deux chaises d'ivoire enrichies d'Emeraudes; elles mangerent avec appétit; & quand elles eurent soupé, la table disparut; & il s'éleva à la place où elle étoit, un bain délicieux où elles se mirent toutes deux. A six pas de-là on voyoit une superbe toilette. Un lit d'une richesse extraordinaire terminoit cette merveilleuse chambre. La Princesse Desirs admiroit la fortune de sa compagne; & se tournant vers elle. » Votre Amant est galant lui dit-elle; il peut » beaucoup; & il veut tout pouvoir pour vous ». Une pendule sonnant minuit, leur fit entendre à chaque heure le nom de Phraates. Plus-belle-que-Fée rougit, & se jetta dans son lit; elle crut prendre un repos qui fut troublé par l'image de Phraates.

Vous en avez assez vu, Madame, pour sçavoir que tout est miraculeux dans ces fables; & cela doit être ainsi. Un Auteur qui prend en main la baguette des Fées, ne doit point épargner les prodiges. Mademoiselle de la Force n'en est point avare, comme vous voyez. Elle fait commander à Plus-belle-que-Fée, d'aller chercher sur le Mont-Avantureux un vase plein d'eau-de-vie immortelle, & à Desirs d'écrire sur le sable de façon que les lettres ne s'effacent jamais. Les belles Princesses viennent encore heureusement à bout de cette aventure & de plusieurs autres aussi bizarres, par le secours du même Phraates. Une ancienne

Reine des Fées paroît sur la scene ; elle confond l'orgueil de Nabote, & comble les vœux des Princesses en leur faisant épouser leurs Amans. Voici quelque chose du deuxieme Conte.

Persinette. *Persinette*, ainsi appellée parce que sa mere étant grosse d'elle, aimoit passionnément le persil, naquit avec une beauté si touchante, qu'une Fée la demanda à ses parens qui la lui accorderent: La Fée qui vouloit en faire une merveille en toute sorte de sciences, prit seule le soin de son éducation. Elle éleva une Tour qui n'avoit d'autre ouverture qu'une fenêtre tout au haut. Ce fut dans cette demeure inaccessible, que la Fée renferma la jeune fille.

C'étoit une des grandes beautés de Persinette, que ses cheveux qui avoient trente aulnes de long sans l'incommoder ; ils étoient blonds, tressés avec des rubans de toutes couleurs ; & quand elle entendoit la voix de la Fée, elle les détachoit, les mettoit en bas;& la Fée montoit. Un jour un jeune Prince s'étant égaré à la chasse, vit arriver la Fée au pied de cette Tour, & entendit qu'elle disoit : » Persinette, descendez vos che» veux, que je monte ». Au même instant il remarqua que cette belle personne défaisoit les longues tresses de ses cheveux, & que la Fée montoit. Il fut très-surpris d'une maniere de rendre visite si peu ordinaire. Le lendemain quand il crut que l'heure où la Fée avoit accoutumé d'entrer dans la Tour étoit passée, il s'approcha sous la fenêtre, & contrefit si bien sa voix, que Persinette accourut & détacha ses beaux cheveux. Le Prince y monta ; & quand il fut au haut, il sauta dans la chambre ; & se mettant aux pieds de Persinette, il lui embrassa les genoux avec une ar-

deur qui pouvoit la perſuader : elle s'effraya d'abord ; elle cria ; un moment après elle trembla ; & rien ne fut capable de la raſſurer, que quand elle ſentit dans ſon cœur autant d'amour qu'elle en avoit mis dans celui du Prince. Il lui dit les plus belles choſes du monde, à quoi elle ne répondit que par un trouble qui donna de l'eſpérance à ſon Amant. Enfin devenu plus hardi, il lui propoſa de l'épouſer à l'heure-même ; elle y conſentit, ſans ſçavoir preſque ce qu'elle faiſoit ; & elle acheva toute la cérémonie.

La Fée ne s'apperçut de l'amour du Prince, que par la groſſeſſe de Perſinette. Déſeſpérée de voir ſes projets évanouis, elle réſolut de ſe venger. Elle tranſporta Perſinette dans un déſert affreux, où elle mit au monde deux enfans. Le Prince qui étoit revenu au pied de la Tour, fut frappé d'aveuglement. Il marcha long-tems à tâtons, & ſi long-tems qu'il arriva dans le déſert de Perſinette. La Fée ſe laiſſa attendrir à la vue de ces infortunés & de leurs enfans ; elle tranſporta toute cette petite famille dans le Palais du Roi, pere du Prince. Les deux époux vécurent heureux dans le ſein des plaiſirs.

Le troiſieme Conte a pour titre *l'Enchanteur.* Un Roi donne une de ſes niéces en mariage à un autre Roi. La premiere nuit des nôces un fameux Enchanteur met dans le lit des jeunes mariés, une belle eſclave que le Roi prend pour ſa femme ; & lui, couche avec la nouvelle Reine. Le jeune époux n'eut aucun ſoupçon : ſa femme devint groſſe & accoucha d'un fils dont il ſe crut le pere. Ce fils étant devenu grand, & s'étant ſignalé par mille exploits fameux, apprit de l'Enchanteur, que celui qu'il croyoit être ſon pere, ne

L'Enchanteur.

l'étoit pas ; & il sçut comment les choses s'étoient passées. La Reine qu'on accusoit, fut, par les conseils du Prince son fils, enfermée dans une Tour, où l'Enchanteur alloit la consoler. Carados, (c'est le nom du fils de la Reine) entra dans la Tour ; un serpent le saisit au bras & y demeura attaché. On ne pouvoit lui faire lâcher prise, que lorsqu'une Pucelle, aussi fidele que belle, voudroit souffrir pour le Prince. L'Amante de Carados se présenta ; le serpent quitta le bras du Prince, & sauta sur la belle qu'il saisit au sein. Il fallut en couper l'extrémité ; & les deux Amans furent guéris.

Je passerai plus rapidement encore sur les Contes suivans, intitulés *Tourbillon*, *Verd & bleu*, *le Pays des délices*, & *la Puissance d'amour*.

Tourbillon. Une Reine d'Arménie, fameuse Enchanteresse, étoit Belle-mere d'une Princesse appellée Pretintin. Cette Reine connut par ses livres, que si elle faisoit mourir sa Belle-fille avant le terme de quatre années, rien ne troubleroit à l'avenir son bonheur. Les quatre ans étoient près d'être écoulés. La Reine d'Arménie charge Arrogant son favori, d'emmener Pretintin & de la noyer. Mais lorsque Arrogant est arrivé sur le bord de la mer, il s'éleve un grand Tourbillon qui fait disparoître Pretintin. Tourbillon étoit fils de Zéphir, volage comme son pere. Il se déclara d'abord l'Amant de Pretintin ; mais bientôt il se contenta d'être son ami & son protecteur. La Reine d'Arménie se remet en possession de la Princesse ; elle l'expose aux plus grands dangers ; mais Tourbillon est toujours prompt à la secourir. Son pouvoir l'emporte sur celui de la Magicienne. Il parvient à l'endormir ; & pendant son sommeil, qui

doit durer plusieurs siécles, il marie la jeune Pretintin à un Prince qui en étoit amoureux.

Une Reine accouche d'une fille qu'on nomme la Princesse Bleu, parce qu'elle a les yeux bleus; la destinée de cet enfant est qu'elle ne peut être heureuse, que lorsqu'elle s'unira à quelqu'un d'aimable, mais qui lui sera entierement opposé. Par le pouvoir des Fées, la Princesse fut enfermée dans un nuage; & elle faisoit sa demeure dans l'air. Sa beauté étoit incomparable, & faisoit l'objet des vœux des plus grands Princes. Vers le tems de la naissance de Bleu, mourut un jeune Monarque adoré de tout l'Univers, qui s'appelloit Printems. Sa femme accoucha, peu de tems après, d'un fils qui fut nommé le Prince Verd. Bleu rencontra un jour ce jeune Prince qui lui parut fort aimable. Leurs cœurs furent bientôt d'accord; & malgré les persécutions d'un Enchanteur qui vouloit la Princesse Bleu pour son fils, elle épousa le Prince Verd & remplit ainsi sa destinée; le nom de son Amant ayant de l'opposition avec le sien. Verd & bleu.

Un Prince nommé Miracle, à cause de sa beauté, avoit été exposé sur un Fleuve au moment de sa naissance. Des Pêcheurs le recueillirent; & ayant été élevé parmi eux, il fit son métier de la pêche. Un jour il lia connoissance avec une Huitre, & en reçut une excellente éducation. Elle lui dit de s'embarquer, & de chercher un pays appellé *le Pays des délices*; qu'il y trouveroit une Souveraine nommée Faveur; que c'étoit là l'épouse qui lui étoit destinée, & qu'il régneroit dans ce pays charmant. Miracle fit tout ce que l'Huitre lui avoit ordonné; & il eut le succès le plus heureux. Le Pays des délices.

La Puissance d'Amour.

Lantine étoit une belle Princesse, fille du Roi de l'Arabie heureuse. Panpan étoit fils d'un Magicien de la même Contrée. Tous deux s'aimerent du moment qu'ils se virent; mais la Fée Absolue, Fée puissante & malicieuse, favorisoit le Seigneur du Roc Affreux, & lui destinoit Lantine. Panpan eut un plus puissant protecteur: un petit Vieillard lui apparut un jour; & s'étant fait connoître à lui pour l'Amour, il lui promit de le rendre heureux. Envain le Seigneur du Roc-Affreux, & la Fée Absolue épuiserent toutes les ressources de la Magie pour traverser Panpan dans ses projets; l'Amour, le plus grand des sorciers, rendit leurs efforts inutiles, & fit le bonheur des jeunes Amans.

La bonne femme.

Une bonne femme vivoit seule à la campagne, & avoit pour tout bien une cabane & un petit troupeau. Un jour ses moutons prirent la fuite & disparurent à ses yeux. Comme elle revenoit toute désolée, elle apperçut courir vers elle trois petits enfans plus beaux que le jour. Ils lui firent mille caresses en l'appellant leur mere; & la bonne femme voyant que personne ne venoit chercher ces enfans, reprit avec eux le chemin de sa cabane. Elle crut que le Ciel lui rendoit ce petit troupeau, en la place de celui qu'elle avoit perdu. Il étoit composé de deux filles qui n'avoient que deux ou trois ans, & d'un petit garçon qui en avoit cinq. Ils avoient chacun de petits cordons pendus au cou, auxquels étoient attachés de petits bijoux. L'un étoit une Cerise d'or, émaillée d'incarnat; & l'on y avoit gravé tout autour ce mot, *Lirette*. L'autre étoit une Azerolle, où il y avoit écrit *Mirtis*. Et le petit garçon avoit une amande d'un bel émail verd, où il y avoit autour *Finfin*. La bonne fem-

me comprit bien que c'étoient leurs noms. Ils croissoient à vue d'œil ; & ils passoient leur vie dans une grande innocence : ils aimoient la bonne femme ; & ils s'aimoient infiniment tous trois. Finfin avoit une inclination marquée pour Lirette ; il l'aimoit mieux que Mirtis ; il ne trouvoit de plaisir qu'à la voir & à lui parler. La bonne femme qui les croyoit frere & sœurs s'inquiétoit de cette passion naissante.

Lirette avoit déja douze ans, Mirtis treize, & Finfin quinze ; quand un soir après soupé, ils étoient tous assis au-devant de la maisonnette avec la bonne femme qui les instruisoit de cent choses agréables. Le jeune Finfin voyant Lirette qui se jouoit avec le bijou qu'elle avoit au cou, demanda à sa mere, à quoi il étoit bon ? Elle lui répondit qu'elle les avoit trouvés en ayant chacun un lorsqu'ils étoient tombés entre ses mains. Et alors Lirette dit : » si le mien vouloit faire ce que je » dirois, je serois bien aise. Eh ! que voudriez-» vous, demanda Finfin ? Vous l'allez voir, dit-» elle ; &, prenant le bout de son cordon : pe-» tite cerise, continua-t'elle, je voudrois avoir » une belle maison de roses. En même tems ils » entendirent un petit bruit derriere eux. Mirtis » se tourna la premiere, & fit un grand cri. Elle » avoit raison de le faire ; car en la place de la » maisonnette de la bonne femme, il y en parut » une plus charmante que l'on eut pu voir. Elle » n'étoit pas élevée ; le toît en étoit tout de ro-» ses ; ils y entrerent, & y trouverent des appar-» temens agréables, meublés avec magnificence. » N'y a t-il qu'à souhaiter, dit Mirtis ? Et pre-» nant son cordon : petite Azerolle, poursuivit-

» elle, donnez-nous un jardin plus beau que le
» nôtre. A peine eut-elle achevé de parler, qu'il
» s'en présenta un devant leurs yeux d'une beau-
» té extraordinaire, où tout ce qui se peut ima-
» giner pour contenter tous les sens, se trouvoit
» dans la derniere perfection. Ces jeunes enfans
» se mirent d'abord à courir dans les belles al-
» lées, dans les Parterres & au bord des Fontai-
» nes. Souhaitez quelque chose, mon frere, lui
» dit Lirette. Eh bien, dit Finfin, Amande,
» petite Amande, je voudrois qu'il s'élevât près
» d'ici une grande Forêt où le fils du Roi vint
» chasser, & qu'il devînt amoureux de Mirtis.
» Que vous ai-je fait, lui répondit cette belle
» fille ? Je ne veux point sortir de la vie innocen-
» te que nous menons. Vous avez raison, mon
» enfant, lui dit la bonne femme ; & je recon-
» nois votre sagesse à des sentimens si réglés ;
» aussi-bien on dit que ce Roi est un cruel, un
» usurpateur, qui a fait mourir le véritable Roi
» & toute sa famille ; peut-être que le fils ne sera
» pas meilleur que le pere. Cependant la bonne
» femme étoit toute étonnée des souhaits étran-
» ges de ces miraculeux enfans ; elle ne sçavoit
» que penser ».

Il est tems de finir, Madame ; & pour ne vous point laisser ignorer la destinée de ce petit troupeau, vous sçaurez que le fils du Roi vit un jour Mirtis dans la Forêt ; qu'il en devint amoureux, & la suivit dans la maison des Roses. Le Roi qui sçut où il étoit, fit enlever toute cette petite famille, dans le dessein de la faire périr. Mais avec l'assistance d'une Fée nommée Madame *Tutu*, ils furent affranchis de la tyrannie de ce barbare.

Tutu apprit alors que Lirette & Mirtis étoient filles du véritable Roi que l'Usurpateur avoit fait mourir, & que Finfin étoit fils de ce dernier & frere du Prince. Toutes ces jeunes personnes furent mariées au gré de leurs désirs; & Finfin monta sur le Trône avec l'aimable Lirette.

Je vous ai parlé, Madame, d'une Epitre de Mlle de la Force à Madame de Maintenon; & j'en ai même déjà cité quelques vers. Il y a dans cette piéce d'autres endroits plus dignes encore de vous être présentés. Tel est d'abord celui où l'Auteur nous rappelle les malheurs de son illustre Héroïne.

Epître à Madame de Maintenon

J'admire, j'applaudis aux ordres du destin
Qui seul te conduisit par un si beau chemin;
Car enfin de ce sort, maintenant si propice,
Tu n'as que trop senti l'ordinaire injustice;
Et même il t'en souvient, sa barbare rigueur
Te sembloit en naissant destiner au malheur.
Dans cet âge innocent le Ciel fut ta défense;
Il arma de secours ta précieuse enfance;
Au berceau même, égale au fils de Jupiter,
Comme lui tu trouvas des monstres à dompter.
Aux plus hautes vertus tes ayeux t'animerent;
Minerve t'instruisit; les Graces te formerent;
Le revers qui frappa ton illustre Maison,
Ne put, en l'ébranlant, étonner ta raison.
De ce triste climat tu passas dans un autre;
Un nouveau monde vit la merveille du nôtre;
Mais un sort si cruel devoit bientôt changer;
Pouvois-tu respirer sous un Ciel étranger?
Tu revis ton Pays; & bien qu'en ta Patrie,
Le sort n'eût point encore épuisé sa furie,

Ton cœur de tant de maux n'étoit point abbatu,
Et dans chaque action marquoit une vertu.
C'est par de tels malheurs supportés sans foiblesse,
Que les ordres du Ciel, l'éternelle Sagesse,
Eprouvant chaque jour ta constance & ton cœur,
Préparoit en secret ta future grandeur:
Ainsi contre le sort remportant la victoire,
Tu passas tout d'un coup au comble de la gloire.

L'établissement de Saint-Cyr est un autre morceau que vous ne lirez pas avec moins de satisfaction.

Un Temple magnifique élevé par tes soins,
De la tendre innocence éloigne les besoins;
Noble & riche dessein d'une ame généreuse,
Durable monument d'une gloire pieuse,
Illustre ambition d'un cœur comme le tien,
Et des siécles futurs éternel entretien!
Sexe trop malheureux, filles, dont l'indigence
Corrompt souvent les cœurs, & séduit l'innocence;
Ne craignez plus le sort contre vous déclaré;
Maintenon vous assure un azile sacré.
Vous qui veillez sans cesse au soin de vos familles,
Meres, ne tremblez plus au destin de vos filles;
Et méritant les biens qui leur sont réservés,
Bénissez l'Héroïne à qui vous les devez.

Madame de Saliez, qui a fait le sujet d'une de mes précédentes Lettres, a aussi adressé une Epitre à Madame de Maintenon. Je ne vous en ai point parlé, parce qu'elle ne présente que des flatteries pour Louis XIV, dépourvues d'ailleurs des graces de la Poësie.

Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE XVII.

SANS m'astraindre à suivre l'ordre chronologique des Ouvrages de Madame de Saintonge ; vous me permettrez, Madame, de commencer par celui qui vous fera d'abord connoître la famille de cet Auteur, & particuliérement Madame Gillot sa mere, qui s'est aussi fait un nom dans les fastes de la Littérature françoise, comme vous le verrez dans le cours de cette lettre. 1658. Madame de Saint-Onge.

S'il est vrai, comme le dit Madame de Saint-Onge, & comme il n'y a aucun lieu d'en douter, si, dis-je, c'est véritablement d'après un manuscrit trouvé dans les papiers de son Grand-pere, qu'elle a composé *l'Histoire secrette de Dom Antoine de Portugal* ; s'il est vrai, comme elle dit encore, que son grand-pere, frere de Scipion de Vasconcellos, ait eu part aux malheurs de Dom Antoine, & à la confidence des Princes ses fils, on ne peut nier que cet Ouvrage, qui porte en effet partout le caractere de la vérité, ne soit un présent très-précieux, que Madame de Saint-Onge a fait à la Littérature & à l'Histoire. Histoire de Dom Antoine de Portugal.

L'Infant Dom Louis, Connétable de Portugal, second fils d'Emmanuel, avoit eu dans sa jeunesse une Maîtresse fort aimable, nommée *Violante*, que sa passion lui fit épouser secrettement. Elle lui donna un fils qui fut nommé Dom-Antoine ; & peu de tems après l'avoir mis au monde, elle alla, par délicatesse, finir ses jours dans un Couvent. Dom Louis tint son mariage caché ; mais il fit élever l'enfant avec beaucoup de soin, &

comme son fils naturel, de crainte que s'il le faisoit connoître pour ce qu'il étoit, il ne causât un jour quelques troubles dans l'Etat; & pour plus grande précaution, il le fit entrer dans l'ordre ecclésiastique. Le Roi Dom-Juan, frere de Dom-Louis, à qui ce Prince le recommanda, le combla de bienfaits. Dom-Louis mourut & déclara par son testament son mariage de conscience. Apparemment qu'on ne jugea pas à propos de le rendre public; car les Portugais demeurerent persuadés que Dom-Antoine n'étoit que fils naturel de Dom Louis. Après la mort du Roi Jean, Sébastien son petit fils & son successeur, eut pour Antoine la même amitié qu'avoit eue son grand-pere. Il voulut qu'il l'accompagnât dans toutes ses expéditions, & notamment dans celle d'Afrique, où ce jeune Monarque périt avec la fleur de sa Noblesse. Dom-Antoine fut fait prisonnier; mais, ayant trouvé moyen de s'échapper, il apprit en rentrant en Portugal, que le Cardinal Henri son oncle, avoit été placé sur le Trône. Il se rendit à sa Cour & en fut reçu assez froidement, parce que, depuis quelques tems, il s'étoit fait relever de ses vœux par le Pape Grégoire XIII. Henri craignoit que l'ambition n'inspirât à ce Prince le dessein de lui disputer la Couronne.

Cependant Philippe II, Roi d'Espagne, se disposoit à faire valoir ses droits sur le Portugal. Il feignit de reconnoître Henri; mais espérant tout de la vieillesse & des infirmités de ce Prince, il le fit solliciter par son Confesseur, qu'il avoit mis dans ses intérêts, de le nommer son successeur. En même-tems il répandit des sommes d'argent considérables dans le Royaume, & s'y fit un grand nombre de Partisans. Le Cardinal Roi n'eut pas

le tems de régler ce qui concernoit sa succession. Il avoit nommé cinq Gouverneurs pour administrer le Royaume en cas que la mort le prévînt. On croit que Philippe trouva le moyen de l'empêcher de languir. Quoi qu'il en soit, Henri mourut après un regne de dix-sept mois, dans le Palais d'Almerin où les cinq Gouverneurs, nommés Protecteurs du Royaume, se rendirent aussitôt. Trois d'entr'eux étoient vendus à Philippe. Ils envoyerent à Sanctaran, où les Etats étoient assemblés, pour les engager à ne point précipiter l'élection d'un Roi, jusqu'à ce que les Prétendans eussent représenté leurs droits. Leur dessein étoit de donner au Roi d'Espagne le tems de faire entrer des troupes en Portugal. Le Clergé & la plus grande partie de la Noblesse étoient dans des dispositions aussi favorables pour ce Prince. Il n'y avoit que le tiers Etat, qui ne se laissoit point éblouir par ses belles paroles.

Philippe donna le Commandement de son armée au Duc d'Albe, qu'il fit revenir d'un exil auquel il l'avoit condamné à son retour des Pays-bas, & le chargea de la conquête du Portugal. Une partie des Portugais qui avoit en horreur la domination d'Espagne, élut Dom-Antoine Protecteur du Royaume. Ce Prince gagna si bien l'affection d'un bon nombre de Gentilshommes, qu'ils lui ouvrirent un chemin pour monter au Trône. Ils s'assemblerent à la fin de Juin de l'année 1580, dans la plaine de Sanctaran, le proclamerent Roi, le firent monter à cheval & l'accompagnerent jusqu'à la Ville à pied & découvert. Ce Prince alla dans cet équipage, descendre à la grande Eglise, ensuite à l'Hôtel-de-Ville, où il fut confirmé Roi de Portugal par un acte qui fut si-

gné de toutes les personnes de considération qui le suivoient. Après un commencement si heureux, Dom-Antoine se prépara pour aller à Lisbonne; mais il y arriva si mal accompagné, qu'il causa moins de crainte que de mépris à ceux qui n'étoient point dans son parti. Il y en eut cependant beaucoup qui s'empresserent de lui marquer leur zèle. Un Docteur, nommé Manuel de Fonseca, fit un discours fort éloquent à la louange de ce Prince; & le peuple, qui se laisse charmer par la nouveauté, donna des marques éclatantes de sa joie, en criant dans tous les quartiers, vive le Roi. Après toutes les cérémonies qui s'observent en pareille rencontre, Dom Antoine envoya des Courriers par toutes les Villes pour les obliger à le reconnoître. Setuval se rendit à lui: les trois Etats y étoient assemblés; & les cinq Gouverneurs n'auroient pas manqué de résister à ce Prince, s'ils avoient été soutenus; mais ils n'étoient pas les plus forts: ils prirent la fuite avec les Ambassadeurs d'Espagne. Cascais & S. Julien suivirent l'exemple de Setuval; mais les Portugais soutinrent mal le zèle qu'ils avoient d'abord fait paroître pour Dom-Antoine. Le commencement & la fin de son regne se toucherent de si près, qu'il n'eut pas le tems de s'appercevoir qu'il étoit Roi. Il assembla tout ce qu'il put trouver de troupes, & marcha contre le Duc d'Albe. Plusieurs Villes importantes du Royaume s'étoient rendues d'elles-mêmes à ce Général Espagnol. Le courage de Dom-Antoine n'en fut point ébranlé. Il prit la résolution de périr ou de se conserver la Couronne; mais il éprouva bientôt l'inconstance de la plûpart de ses Sujets. Il ne put jamais faire entrer les Grands de Portugal dans son parti. L'Espagne

avoir pris les devants, & par de belles promesses en avoit engagé plusieurs dans ses intérêts; les autres attendoient à se déclarer avec la fortune. Cela joint au peu de fermeté des Portugais, fit que le Duc d'Albe arrêta bientôt les progrès de Dom-Antoine. Il se rendit maître d'abord de la Ville de Cascais & du Château de S. Jean, par la trahison du Gouverneur. Lisbonne songeoit à ouvrir ses portes. Dom-Antoine pour encourager les habitans, sortit avec une poignée de soldats & présenta la bataille au Duc d'Albe, près du Fort d'Alcantara. Malgré ses efforts, il fut vaincu & blessé dangéreusement. Dans ce méchant état il rentre à Lisbonne; & voyant qu'il n'y avoit que des Moines aux portes pour les défendre, il fit ouvrir les Prisons & ayant mis en liberté un grand nombre de malheureux, il sortit de cette Ville l'ame pleine de rage de se voir contraint de l'abandonner à son ennemi. Ce Prince s'en alla à S. Antoine de Quiesta, à cinq lieues de Lisbonne, se fit panser de sa blessure; & de-là il se rendit à Sanctaran. Il rallia le reste de ses troupes, se mit à leur tête, marcha droit à Aveïro; & voyant qu'on lui en refusoit l'entrée, il l'attaque, la prend d'assaut & l'abandonne au pillage. Après cet exploit, il prit encore Porto, & se fortifia dans cette Ville. Mais le Duc d'Albe qui avoit pris Lisbonne & toutes les Villes d'alentour, envoya Sanchès d'Avila, avec un corps d'armée pour assiéger Antoine qui se défendit vigoureusement, jusqu'à ce que trahi par les habitans, il fut obligé de prendre la fuite avec précipitation. Il gagna un Port de Mer nommé Viana, dans le dessein de s'embarquer pour passer en France; mais il ne le put pas, & fut réduit à la cruelle nécessité de se

retirer dans les montagnes, d'où il envoya en France pour représenter au Roi très-Chrétien & à la Reine Catherine de Médicis, sa malheureuse situation. On fit aussitôt partir de France un vaisseau; mais le Duc d'Albe avoit donné de si bons ordres, qu'il ne put profiter de ce secours. Ce Prince demeura caché en Portugal tout le reste de l'année 1580, jusqu'au sixieme de Janvier de la suivante.

Scipion Gomès de Vasconcellos, Gouverneur des Terceres, ne contribuoit pas peu à soutenir ses espérances; car il s'étoit déclaré pour lui, sans vouloir écouter les propositions que le Roi d'Espagne lui avoit fait faire. D'un autre côté, le Duc d'Albe qui croyoit qu'on ne pouvoit assurer ses conquêtes sans répandre beaucoup de sang, fit trancher la tête à tous ceux qui avoient pris le parti de Dom-Antoine; & pour achever ce grand ouvrage, il mit la tête de ce Prince à prix, & promit quatre-vingt mille écus à qui la lui apporteroit. Antoine ne put tenir contre ce dernier trait d'une politique si cruelle; il commença à craindre pour sa vie; ce qui le fit résoudre à se sauver en France. La chose étoit difficile; cependant par l'adresse d'un Cordelier, il en trouva le moyen, & s'embarqua sur un vaisseau Flamand qui le rendit au Port de Calais. Il n'étoit accompagné que de huit ou dix personnes. De-là il passa en Angleterre, pour engager la Reine Elisabeth dans ses intérêts; & lorsqu'il fut assuré de sa protection, il retourna en France où il fut très-bien reçu du Roi & de la Reine mere.

Philippe cependant s'étoit fait couronner à Lisbonne Roi de Portugal; mais il ne jouissoit pas tranquillement de sa conquête; il sçavoit que pour

la rendre entiere, il y falloit joindre les Isles Terceres. Il auroit bien voulu n'être pas obligé d'en venir à la force ouverte avec Scipion de Figueredo, dont il connoissoit la valeur & la prudence. Il n'oublia rien pour le gagner; mais toujours sans succès. Résolu alors de ne le plus ménager, il s'empara de tous ses biens, & fit partir des troupes pour l'aller combattre; elles furent vaincues; & Philippe remit cette expédition à l'année suivante. Un homme moins intrépide que Scipion, auroit plutôt pensé à faire une capitulation avantageuse, qu'à se défendre; mais rien ne pouvoit ébranler son courage : il imagina une ruse qui lui réussit. Il fit venir une grande quantité de bœufs des montagnes; &, le jour du combat, ayant fait attacher à leurs cornes des mêches allumées, il les fit marcher au milieu du petit nombre de troupes qui lui restoit. Comme on avoit fait le détail de ses forces aux Espagnols, ils ne s'attendoient pas d'avoir un grand nombre d'ennemis en tête; mais étant trompés par les apparences, ils furent épouvantés, & combattirent avec si peu d'ordre, que Scipion n'auroit eu besoin que d'une valeur commune pour les vaincre. Le carnage fut si grand, qu'il ne resta que deux soldats des ennemis, que l'on trouva cachés dans le creux de deux saules. On les fit tirer au sort; celui qui eut le billet heureux, alla publier en Portugal cette fâcheuse nouvelle.

Ce qui suit, Madame, est dénué de vrai-semblance, & contredit par tous les Historiens Espagnols & Portugais. N'accusons cependant point Madame de Saint-Onge, qui ne parle que d'après les Mémoires de son grand-pere, Dom Gomès, frere de Scipion de Vasconcellos de Figueredo.

Dom Antoine croyant qu'il ne donneroit pas peu d'affaires à Philippe, s'il conservoit ses Isles, ne pouvoit se lasser de louer le courage de Scipion. Il avoit une si forte passion de le voir, qu'il eut l'imprudence de lui écrire, de le venir trouver, pour se réjouir avec lui de sa victoire, & de laisser le soin de son Gouvernement à Manuel de Silve qu'il lui envoyoit. Voilà, continue Madame de Saint-Onge, ce qui fit croire à ceux qui ne jugent des choses que par les apparences, que Dom Antoine se défioit de lui. Pour prouver le contraire, elle rapporte un fragment d'une lettre de Dom Antoine au Pape Grégoire XIII, dans laquelle ce Prince parle avec éloge de Scipion; mais il ne dit rien du motif qu'il a eu de le faire revenir des Terceres.

Quoi qu'il en soit, Scipion vint en France avec Dom Gomès son frere. Leurs sollicitations auprès de la Reine Catherine hâterent le secours que cette Princesse avoit promis à Dom Antoine. Le rendez vous de l'armée navale étoit à Belle-Isle en Bretagne. Strozzi, Colonel de l'Infanterie françoise, en étoit Amiral, & le Comte de Brissac son Lieutenant. Dom Antoine, accompagné de Scipion, de Dom Gomès & de tous ceux de sa maison, arriva à Belle-Isle le 12 Juin de l'an 1582, avec un plein pouvoir du Roi sur toute l'armée. Elle étoit composée de trente galeres, de vingt pataches & de cinq gros vaisseaux. Il mit à la voile, s'approcha de l'Isle de S. Michel, & prit terre, malgré la résistance de quelques Espagnols. Le Roi d'Espagne qui craignoit pour la flotte des Indes, avoit fait partir, pour l'escorter, le Marquis de Sainte Croix avec une armée navale de quarante voiles, sans compter un renfort de vaisseaux qui

venoient de Sevile. Ils partirent le 25 de Juillet. Dom Antoine tint conseil, où il fut résolu qu'il demeureroit à terre pour s'assurer des places; que l'Amiral Strozzi se remettroit en mer avec ceux qui devoient combattre sous lui. L'Amiral n'eut pas plutôt commencé le combat, que la plus grande partie des vaisseaux qui le suivoient, prirent le large. Le Marquis de Sainte Croix le voyant abandonné des siens, l'investit; il se défendit long-tems, mais avec des forces trop inégales pour ne pas succomber. Brissac son Lieutenant fut d'abord tué, lui blessé & fait prisonnier. Il n'y a point de genre de mort que les Espagnols n'inventassent, pour faire souffrir ceux qui tomberent en leur pouvoir; & la cruauté du Marquis de Sainte Croix alla si loin, qu'il fit jetter dans la mer l'Amiral Strozzi avant qu'il fût expiré.

Après cette défaite, Dom Antoine revint en France où la haine du Roi d'Espagne lui fit trouver mille dangers. Plusieurs assassins attenterent sur ses jours. Les troubles de la ligue survinrent alors; & Dom Antoine, invité par la Reine Elisabeth de passer en Angleterre, ne tarda pas à s'y rendre. La joie que lui causa la réception galante & magnifique que lui fit cette Princesse, fut balancée par la nouvelle de la perte des Terceres, que Manuel de Silve avoit mal défendues. Au bout d'un an de délais & de promesses, Elisabeth accorda douze mille hommes au Prince de Portugal, qui le conduisirent dans son Royaume, & presqu'aux portes de Lisbonne. Mais les craintes & les défiances des Généraux Anglois les empêcherent de marcher droit à cette Capitale. Ils demeurerent à Casçais, d'où les maladies contagieuses les contraignirent de remettre à la voile.

Dom Antoine retourna en France : comme il sollicitoit de nouveaux secours auprès du Roi Henri IV, il tomba malade & mourut le 26 Août de l'an 1595, âgé de soixante-quatre ans. Il fit Scipion l'Exécuteur de son testament. Son cœur fut porté à l'*Ave Maria*, son corps au Couvent des Grands Cordeliers de Paris. Il laissoit deux fils, Emmanuël & Dom Christophe. Le premier épousa la fille de Guillaume de Nassau, Prince d'Orange, & vécut assez tranquillement en Hollande. Dom Christophe se donna des mouvemens en France pour susciter des ennemis au Roi d'Espagne ; mais ce fut inutilement. Scipion mourut près de Lagni. Son frere Dom Gomès s'attacha au Prince Dom Christophe. A l'âge de soixante ans, il s'avisa de se marier avec une fille qui n'en avoit pas encore vingt-quatre. Il eut d'elle trois enfans, dont il ne lui resta qu'une fille. Il la fit élever avec beaucoup de soin, afin de réparer en quelque sorte ce qui lui manquoit du côté de la fortune. Vasconcellos fut le nom qu'il lui donna : comme il avoit perdu l'espérance de retourner en Portugal, & de recouvrer les grands biens qu'il y avoit laissés, il avoit sçu mettre des bornes à son ambition ; lorsque la révolution qui mit sur le Trône Dom Juan Duc de Bragance, pensa la réveiller. Il fit solliciter son appel auprès du nouveau Roi ; mais ses liaisons avec Dom Louis, fils d'Emmanuel, le rendirent suspect à la Cour de Portugal. Il se fixa pour toujours en France, où il vécut des bienfaits du Roi, jusqu'à l'âge de 82 ans.

Mad. Gillot, mere de Mad. de Saint-Onge.

Sa fille, Mademoiselle Genevieve Gomès de Vasconcellos, épousa Pierre Gillot, Sieur de Beaucour, & se fit connoître par divers Ouvrages, & entr'autres, par *l'Arioste moderne*, qui est

moins une traduction, qu'un abrégé du poëme de *Roland le furieux*. Les autres écrits attribués à Madame Gillot, sont des Romans intitulés le *Galant Nouvelliste*, *les Egaremens des passions*, *les Caprices de l'amour*, *le Courrier d'amour*, *les Mémoires de Raversant*, & le *Mari jaloux*. Je n'entrerai dans aucun détail au sujet de tous ces Romans, dont plusieurs ont été imprimés sous des noms différens de celui de Madame Gillot; & M. de Vertron est le seul qui les lui attribue tous.

Du mariage de cette femme avec M. Gillot de Beaucour, est née une fille, à qui elle donna une excellente éducation, & qu'elle éleva dans l'étude des Belles-Lettres. Elle fut nommée Geneviéve, comme sa mere; & elle épousa M. de Saint-Onge, Avocat au Parlement de Paris, homme de mérite & d'érudition. C'est-elle, Madame, qui fait le sujet de cette lettre, & dont les Ecrits ne se bornent pas à l'histoire dont je viens de vous rendre compte: Madame de Saint-Onge a aussi travaillé pour le Théâtre; & nous avons d'elle des Comédies & des Opéra qui lui ont fait une certaine réputation. Je commence par le *Ballet des Saisons*. Imaginez-vous, Madame, des Dryades, des Sylvains, des Satyres, des Moissonneurs, des Bergers, des Vendangeurs, qui chantent quelques couplets en l'honneur de Bacchus & de l'Amour. Ajoutez à ces divers personnages, ceux de Zéphir, de Flore, d'Apollon & de quelques autres Divinités; & vous aurez à peu-près l'idée du Ballet des Saisons, dont je ne citerai que ces huit vers que l'Auteur met dans la bouche de la Déesse Flore. Ballet des Saisons



Je me flattois vainement,
De trouver dans ces lieux Zéphire;
Peut-être ce volage Amant
Pour un autre que moi soupire:

Il va cacher ses nouvelles ardeurs,
Dans ces agréables retraites;
L'inconstant a plus d'amourettes
Que je ne fais naître de fleurs.

L'intrigue des Concerts, Comédie.

Après ce Ballet, viennent deux Comédies intitulées l'*Intrigue des Concerts*, & *Griselde ou la Princesse de Saluces*, qui n'ont point été représentées. L'*Intrigue des Concerts* est en un acte; les vers en sont médiocres, & le sujet peu intéressant. Mademoiselle *des Coulisses*, jolie chanteuse, est aimée de Belargent, Financier. M. de la *Richardiere*, riche Banquier, & beau-pere de Belargent, devient amoureux de Mlle des Coulisses; & ces deux hommes ont pour rival le Poëte Picotin. On juge aisément pour lequel des trois la Chanteuse se détermine. La Richardiere est vieux, Picotin gueux & impertinent, Belargent jeune & riche. Ce dernier, sûr du cœur de sa Maîtresse, congédie le Poëte à coups de bâton.

C'étoit le mauvais ton du siécle de Mlle de Saint-Onge, & peut-être encore un peu celui du nôtre, de n'introduire sur la scène un Poëte, un homme de Lettres, que pour l'avilir; sans songer que ces sortes d'ignominies retombent sur la profession même, dont on veut cependant se faire honneur.

Belargent trompe son beau-pere avec le secours

de Lumignon son valet, qui se déguise en femme, sous le nom d'une certaine Isabelle, que le vieillard avoit aimée dans sa jeunesse, & qui lui fait accroire que Mademoiselle des Coulisses est le fruit de cette galanterie. Enfin toutes ces intrigues se passent dans la maison d'un Bourgeois nommé Brouillardo, homme entêté de la Musique, & qui, pour se donner un ton dans le monde, rassemble chez lui des Chanteuses, des Musiciens, des Poëtes. Les personnes qui vont à ces Concerts de Brouillardo, lui font croire que c'est la Musique qui les attire; mais la Demoiselle des Coulisses & quelques autres filles aimables, sont les seuls objets des visites qu'on lui rend. Cette piéce est foible, & n'offre aucuns détails piquans.

L'autre Comédie intitulée *Griselde, ou la Princesse de Saluces*, est en cinq actes. La premiere Scene qui est assez bien exécutée, va vous mettre au fait du sujet principal.

Griselde; Comédie.

GRISELDE, à Isabelle.

Je l'avoue, il est vrai, j'aime la solitude;
Elle cache mon trouble & mon inquiétude;
Je ne suis point sensible aux grandeurs de la Cour;
Je fuis également le grand monde & le jour;
Je vous parle, Madame, avec pleine franchise;
De l'état où je suis vous serez moins surprise,
Lorsque vous apprendrez l'excès de mes malheurs.

ISABELLE.

Que je ressens d'ennui de voir couler vos pleurs,
Madame! je voudrois qu'il fût en ma puissance
De calmer de vos maux l'extrême violence.

Ma tendresse pour vous augmente à tous momens ;
Jugez en par mes soins & mes empressemens.

GRISELDE.

Vous flattez ma douleur ; votre amitié m'est chere ;
Mais, Princesse, mon sort est de cesser de plaire ;
De votre Oncle autrefois je possédois le cœur ;
Il ne me fait plus voir que mépris, que rigueur ;
Le fidele recit de ma triste aventure
Vous fera concevoir les peines que j'endure ;
Quand je vis ce Héros pour la premiere fois,
Il s'étoit, en chassant, égaré dans les Bois :
Que de troubles secrets mon ame fut émue,
Dans le fatal instant qu'il s'offrit à ma vue !
Je voulus l'éviter ; mais, hélas ! par malheur,
La douceur de sa voix dissipa ma frayeur ;
Arrêtez, me dit-il, trop aimable Bergere ;
La Chasse m'a conduit dans ce bois solitaire ;
Je n'en sçaurois, sans vous, démêler les détours ;
Votre Prince a besoin de ce petit secours ;
Demeurez un moment ; c'est lui qui vous en presse :
Je reviens ; & d'abord pour lui je m'intéresse ;
Et lui servant de guide au fond de la Forêt,
Je lui montre un chemin qui mene à son Palais.
L'Amour qui me prépare une peine cruelle,
Lui trace de ce Bois une route fidelle ;
Il lui marque si bien jusqu'aux moindres détours,
Que ce Prince amoureux y revient tous les jours.
Que ses feux en ce tems avoient de violence !
L'Amour sçut réparer la cruelle distance,
Que le bizarre sort avoit mise entre nous :
Enfin j'eus le plaisir de le voir mon époux.

Ce plaisir enchanteur, hélas! ne dura guère;
La Princesse eut regret de n'être plus Bergere;
L'himen, en m'élevant au faîte des grandeurs,
M'ôta de mon Amant les plus vives ardeurs.
Ciel! quel supplice affreux, de cesser d'être aimée,
Lorsqu'à cette douceur on est accoutumée!
J'avois de notre Hymen une fille pour gage;
Elle seroit, Madame, à présent de votre âge;
Ce Prince en me l'ôtant, fit voir sa dureté:
Vous n'avez point, dit-il, cette noble fierté,
Ni ces beaux sentimens qu'il faut, avec adresse,
Faire entrer dans le cœur d'une jeune Princesse;
Non, celle que de vous l'Himen m'a fait avoir,
Ne connoîtroit jamais son rang ni son devoir,
Si je vous la laissois; & je veux qu'à Florence,
La Duchesse ma sœur éleve son enfance:
Ah! Seigneur, est-il tems de donner des leçons
Aux enfans qui n'ont vu qu'à peine deux saisons,
M'écriai-je, en laissant couler de tristes larmes!
Mais pour lui ma douleur n'eut que de foibles armes;
Il me fit arracher cet enfant de mes bras;
Et quelques jours après on m'apprit son trépas;
Un si cruel malheur m'ôta toute espérance.

J'ajouterai, Madame, pour l'intelligence de la Piéce, que cette Isabelle étoit crue fille de la Princesse de Florence, sœur du Prince de Saluces. Ce Prince né jaloux & bizarre, s'imagine que Griselde n'aime en lui que sa grandeur; il veut la répudier. Les charmes d'Isabelle ont séduit son ame; mais comme il la trouve indifférente à son amour, il exige de Griselde, par une bizarrerie singuliere, qu'elle lui gagne le cœur de sa nouvelle Amante. Griselde fait son

possible pour persuader sa rivale en faveur du Prince de Saluces ; mais Isabelle, dont le cœur s'est déjà déclaré pour Féderic, parent de ce Prince, console Griselde, & lui jure qu'elle n'aimera jamais celui qui est son véritable époux. Le Prince presse Isabelle ; il veut qu'elle lui donne sa main. Féderic propose à son Amante de s'échapper avec lui ; elle y consent ; le Prince découvre le projet. Féderic est arrêté ; Isabelle est sur le point d'être conduite à l'Autel ; lorsqu'un Envoyé de la Princesse de Florence vient apprendre au Prince qu'Isabelle est sa fille.

UN OFFICIER, & les Acteurs de la Scène précédente.

L'OFFICIER.

Avec plaisir je reviens dans ces lieux,
Seigneur.

LE PRINCE.

Je vous regarde ; & si j'en crois mes yeux,
Ma fille chez ma sœur par vos soins fut menée ;
Et vous me retracez sa triste destinée.

GRISELDE.

Hélas !

L'OFFICIER.

Ce souvenir réveille vos douleurs.
Mais bientôt ce billet fera cesser vos pleurs.

LE PRINCE, *lit.*

» Ma fille ne vit plus, & la vôtre respire.
» Voyez ce qu'en mourant vient de laisser Elvire.

» A qui j'avois donné le soin de nos enfans ;
» C'est tout ce que je puis vous dire,
» Dans le trouble que je ressens.

LA DUCHESSE DE FLORENCE.

» La mort nous enleva notre jeune Princesse,
» Deux jours après que votre niece
» Fut apportée en ce Palais ;
» Et pour vous épargner de funestes regrets,
» Je vous cachai la mort d'une fille si chere.
» Je vous donnai celle de votre frere ;
» Et lorsqu'il croit quelle a perdu le jour,
» Sous le nom d'Isabelle, il la tient à sa Cour :
» Je meurs ; pardonnez-moi ce dangéreux mystere.

ELVIRE.

LE PRINCE.

Dans quel abîme affreux me jettoit mon erreur !
Ah ! ma fille !

ISABELLE.

Ah ! mon pere !

GRISELDE.

O surprenant bonheur !

ISABELLE.

Que de plaisirs, Madame, après tant de tristesse !

GRISELDE.

Je vous retrouve enfin, ô, ma chere Princesse !
O Ciel, ô juste Ciel ! que mon sort seroit doux,
Si je pouvois aussi retrouver mon époux !

Mais, hélas !

LE PRINCE.

Dissipez pour jamais vos allarmes,
Griselde; jouissez d'un destin plein de charmes;
Mon cœur se rend à vous pour ne changer jamais;
D'un mutuel amour goûtons tous les attraits.
Je reconnois enfin, qu'un astre favorable
M'a fait trouver en vous une femme adorable,
Une femme fidèle, ô trésor précieux !
Merveille de nos jours ! rare présent des Dieux !
Après vous avoir mise aux plus rudes épreuves,
De toutes vos vertus, je n'ai que trop de preuves.
Et toi, cher Fédéric, pour changer ton destin,
De ma fille aujourd'hui tu recevras la main.
De tes exploits guerriers elle est la récompense :
Je veux que ton bonheur passe ton espérance.

FÉDÉRIC.

Ah ! Seigneur ! pour un bien si charmant & si doux,
Tout mon sang pourra-t-il m'acquitter envers vous ?

LE PRINCE.

Montrons à mes sujets cette jeune Princesse;
Allons porter la joie où regnoit la tristesse.

Balade. Madame de Saint-Onge a fait plusieurs Idilles pour différentes Fêtes, qui dans le tems ont été bien reçues, mais qui ne le seroient pas également aujourd'hui. Voici une Ballade qui mérite d'être distinguée d'une foule de petites piéces que je passe sous silence.

Quand un Amant fidele & tendre
Nous sert & s'attache à nos pas,

Pour quoi chercher à se défendre ?
Qu'on est sotte de n'aimer pas !

✤

Mais quand on voit un infidele ;
Qu'on peut aisément enflammer ,
Qui voltige de belle en belle ,
Ah ! que l'on est sotte d'aimer !

✤

Quand on peut former une chaîne
Sans chagrin & sans embarras ,
Quand l'amour n'a rien qui nous gêne
Qu'on est sotte de n'aimer pas !

✤

Mais pour peu que l'on ait à craindre ;
Qu'on puisse cesser de charmer ,
Ou qu'un Berger n'ait l'art de feindre ;
Ah ! que l'on est sotte d'aimer !

✤

Au tems de l'aimable jeunesse ,
Où l'on brille de mille appas ,
Lorsqu'à nous plaire tout s'empresse ;
Qu'on est sotte de n'aimer pas !

✤

Quand un Amant , sans la constance ;
Croit avoir droit de nous charmer ;
S'il faut payer ses soins d'avance ,
Ah ! que l'on est sotte d'aimer !

ENVOI.

L'Amour paroît le doux partage
Des Bergeres dans le bel âge ;
Aux jeunes cœurs il dit tout bas ;
Qu'on est sotte de n'aimer pas !

Mais nous tient-il sous son empire ?
Il se plaît à nous allarmer ;
Et malgré tout ce qu'on peut dire,
Ah ! que l'on est sotte d'aimer !

J'ajouterai ici un Madrigal, la seule piéce, après cette Ballade, qui mérite d'être citée ; & je passerai ensuite aux Opéra.

MADRIGAL.

Sur un bel enfant qui n'avoit qu'un œil, & dont la mere qui étoit très-belle, avoit aussi le même défaut.

Madrigal. Tu ne viens, bel enfant, que de paroître au jour ;
Tu ne sais pas encor le prix de la lumiere ;
Fais présent de ton œil à ta charmante mere ;
Elle sera Vénus, & tu seras l'Amour.

Circé ; Opéra. Les jeux & les plaisirs ouvrent le Prologue de la Tragédie de Circé. Epouvantés des horreurs de la guerre, ils se réfugient sur les bords de la Seine ; la Nymphe de ce fleuve les rassure, & leur apprend qu'elle doit la tranquillité dont elle jouit, au vainqueur de la terre. Les Driades de

sa suite, de concert avec elle, célébrent les louanges de ce Héros.

Ulisse, retenu dans le Palais de Circé, fille du Soleil, veuve du Roi des Sarmates, & grande Magicienne, est sans cesse sollicité par ses compagnons de presser son départ. Mais l'un d'eux, nommé Elphenor, craignant de se voir séparé d'Asterie, Nymphe de la Déesse, qu'il aime, & dont il n'est pas aimé, trahit ses compagnons, & révele le secret à Circé. Cette Déesse irritée, malgré les prieres de son Amant, transforme les Grecs en plusieurs sortes de Monstres, à la réserve d'Ephenor. Un Jardin délicieux & une troupe d'Amants fortunés qui chantent leurs plaisirs, succédent à cette triste métamorphose. Cependant Asterie occupée de sa passion pour Polite, Prince Grec, de la suite d'Ulisse, se rend dans le Temple de l'Amour, & ouvre son cœur devant ce Dieu. Dans ce moment Ephenor vient lui parler de sa tendresse, & n'est point écouté. Ce Prince qui soupçonnoit déjà un rival, est transporté de fureur, lorsqu'il apprend que Circé, fléchie par les larmes d'Ulisse, venoit de rendre à ses compagnons leur état naturel. Ceux-ci font hommage à l'Amour, comme à l'auteur de leur délivrance. Ce Dieu assis sur un nuage éclatant, reçoit leurs vœux, & leur promet un heureux sort; mais ce qu'il dit à Circé offre deux sens, dont le véritable doit lui présager son malheur. Ulisse n'est pas plus heureux: forcé de marquer de l'ardeur, quand il n'a que de l'indifférence, il ne pense qu'à sa chere Eolie, fille du Dieu des vents, & Reine de Lipare. Elle arrive dans une solitude, entraînée par son amour; mais voyant quelle est dans

l'Isle de Circé, elle implore le secours des Aquilons, pour la dérober à un lieu si funeste. Minerve lui promet son secours ; & dans l'instant elle lui fait voir son Amant endormi dans un lieu rempli de rochers & d'arbres qui conservent encore quelques figures d'hommes ; ce sont autant d'Amans malheureux que Circé à métamorphosés, lorsqu'elle à cessé de les aimer. Des songes funestes & des songes agréables voltigent à l'entour de ce Héros ; tout le détermine à quitter Circé. Plein de cette idée, il se réveille : quelle est sa joie, lorsqu'il reconnoît Eolie ? Elphenor désespéré des rigueurs d'Asterie, dévoile à Circé l'amour d'Ulisse pour Eolie. La Déesse pour le recompenser, lui promet la main d'Asterie ; mais cette Nymphe ne le regarde qu'avec horreur, & l'oblige à se donner la mort. Circé évoque ses manes, pour l'instruire de l'infidélité de son Amant, & lui fait élever un tombeau par quatre Démons ; l'ombre d'Elphenor paroit pour lui apprendre qu'elle est celle qui est sa rivale. Circé furieuse, implore le secours des Enfers. La fureur & les Eumenides poursuivent Ulisse, tandis que des démons transformés en Nymphes, arrêtent par leurs charmes la jeune Eolie. Mercure descend du Ciel, & lui donne une fleur merveilleuse, avec laquelle elle rompt tous les enchantemens. Le Grec s'embarque; Asterie suit son Amant ; & Circé se livre à toute sa rage.

Dieux cruels, injustes Dieux,
Devez vous employer votre pouvoir suprême,
Pour m'empêcher d'arrêter en ces lieux
Un volage que j'aime.

Est-ce pour les perfides cœurs,
que vous réservez vos faveurs ?
Je ne me connois plus moi-même :
Ulisse m'abandonne & me manque de foi ;
Jusques dans les Enfers, tout est changé pour moi.
Demeure, ingrat, ne crains pas ma vengeance ;
Mon cœur encor plus tendre qu'irrité,
Trouve ton infidélité,
Moins cruelle que ton absence.

Traître, rien n'arrête tes pas ;
Du moins si la pitié ne te rameine pas,
Reviens, pour jouir de ma peine.
Que la cruauté te ramene ;
Viens me voir succomber à ma vive douleur :
Le spectacle est charmant pour ton perfide cœur.
Puisqu'Ulisse à changé, que tout change en ces lieux ;
Que le Ciel en courous s'arme contre la terre !
Que tous les Elémens se déclarent la guerre !
Servez, arbres, rochers, mes transports furieux.

Aussitôt le tonnere éclate ; les rochers se renversent, & comblent le Port ; il paroît à leur place des gouffres qui vomissent des flammes. Mais à quoi sert toute cette colere ?

Tes transports ne feront pas
Ce que tes attraits n'ont pu faire.

Dit Rousseau, dans son admirabla Cantate de Circé.

Le Prologue de la Tragédie lirique de Didon, est entre Mars & la Renommée, qui publient *Didon à Opéra.*

la gloire de Louis le Grand. Vénus interrompt ce concert martial, & se plaint que la gloire dérobe tout à l'amour. Ils se réunissent enfin, pour procurer des fêtes & des jeux au Héros, qui est également chéri de Vénus & de Mars.

Didon & son amant encore enflammés des premiers feux d'une nouvelle passion, sont prêts de les consacrer au Temple de l'Hymen; mais l'arrivée d'Iarbe, Roi de Gétulie, retarde la cérémonie nuptiale. Ce Prince implore le secours de Jupiter contre son rival. Le Dieu paroît sur un nuage la foudre à la main, & ordonne aux Divinités des Bois de calmer, par leurs chants, la douleur de son fils. Iarbe rencontre Enée & veut le percer; mais un nuage le dérobe à sa fureur; & Vénus lui dit :

> Arrête, Vénus te l'ordonne.
> Si tu n'a pas le secret de charmer,
> Contre mon fils faut-il s'armer ?
> Ce n'est point aux rivaux à qui l'on doit s'en prendre,
> Quand on n'est pas aimé d'une ingrate beauté :
> Pour la toucher, on doit tout entreprendre,
> Employer la constance & la fidélité :
> Les soins, les soupirs & les larmes
> Sont les armes,
> Dont il faut se servir pour devenir heureux ;
> Les soins, les soupirs & les larmes
> Sont les armes,
> Qui vous font triompher dans l'empire amoureux.

Didon, pour s'instruire de la fidélité de son Amant, se rend dans la grotte d'une Magicienne. Les Furies & les Démons lui annoncent son malheur, & ajoutent :

Dans nos gouffres affreux,
Parmi les feux,
Les tourmens effroyables,
Nous sommes moins misérables
Qu'un cœur dans l'empire amoureux.
Dans les Enfers sans cesse on nous tourmente;
C'est un horrible séjour;
Mais notre chaîne est encor moins pésante,
Que la chaîne de l'amour.

De petits amours couronnés de fleurs prennent la place de la cohorte infernale, & dansent autour de la malheureuse Didon. Elle apprend bientôt le dessein d'Enée. Elle a recours à ses pleurs & à ses charmes. Enée trop sensible, jure de ne point la quitter: les plaisirs recommencent; tout se livre à la joie; mais elle est bientôt interrompue par un grand bruit de tonnere; le Ciel se couvre de nuages épais; Didon se sauve avec toute sa Cour; mais Enée est arrêté par Mercure, qui lui ordonne de quitter Carthage à l'instant. L'Amour balance long-tems dans son cœur l'ordre des Dieux; mais enfin ces derniers l'emportent. Didon se livre à toute sa douleur; elle ordonne un sacrifice pour brûler toutes les dépouilles de son infidele. Mais l'ombre de son époux Sichée paroît, & lui ordonne d'en être la victime. Aussitôt elle se perce d'un poignard, en disant:

Perçons au moins son image,
Puisqu'elle est encor dans mon cœur.

Madame Saint-Onge a pris dans Virgile les

LETTRE XVIII.

1651. Madame Dacier.

VOUS vous rappellez, Madame, la dispute qui s'éleva il y a quelque tems entre M. D..., & Madame ***, sur la capacité & le savoir des personnes de votre sexe. Le premier prétendoit que les femmes ne sont faites que pour l'agrément & le plaisir de la société, & nullement pour travailler à son instruction. Quelque solidité qu'il donnât à ses raisons, je ne pus approuver son obstination à ne vouloir pas au moins adoucir son systême en faveur des exemples nombreux qu'apportoit Madame *** pour le combattre. J'avoue que la plupart des Ouvrages d'esprit, dont on est redevable aux femmes auteurs, sont plus agréables que solides ; on ne peut pourtant leur refuser le mérite de l'invention, de l'ordre, du choix, & de la justesse dans les réflexions. Que dis-je ? Le savoir même, l'étendue des connoissances, ne sont pas plus étrangers à votre sexe, que les graces qui en sont l'appanage. Vous n'avez pas à nous vanter seulement les Scudéri, les Sévigné, les la Fayette, les d'Aulnoy, les Villedieu, les des Houlieres, &c. Les Œuvres de Madame Dacier sont une preuve que le sexe le plus foible n'est pas toujours le moins éclairé; & ses écrits peuvent entrer en parallele avec ceux des plus grands hommes. En mettant sous vos yeux tout ce qui peut avoir rapport à la vie de cette femme savante, vous en serez plus disposée à lire ce que je vous ferai connoître de ses Ouvrages.

Anne le Fevre, fille de Tanneguy le Fevre, Professeur en Belles-Lettres, à l'Académie de Saumur, & de Marie Olivier, naquit dans la même Ville sur la fin de l'année 1651. M. le Fevre avoit alors un ami particulier, fort savant en Astronomie, & qui étoit fort entêté de l'Astrologie judiciaire. Il avoit tiré plusieurs horoscopes, où le hasard l'avoit fait réussir assez souvent. Le jour même qu'Anne le Fevre vint au monde, le pere dit à cet ami, qu'il devroit bien tracer la figure de cet enfant, & lui donna l'heure précise de sa naissance. L'Astrologue alla chez lui; & après avoir bien travaillé à cette figure, il apporta le papier à M. le Fevre, lui disant qu'il l'avoit trompé, & qu'il n'avoit pas bien marqué l'heure; car, disoit-il, je vois dans cette naissance une fortune & un éclat qui ne peuvent convenir à une fille. Anne le Fevre s'est toujours servie depuis de cette aventure, pour faire voir le frivole de cet art qui avoit trouvé de si grandes choses dans l'horoscope d'une fille qui n'avoit aucune fortune, & qui menoit la vie d'une recluse. Mais d'autres au contraire ont voulu faire valoir cette prédiction, & s'en servir pour établir & autoriser cet art, en rapportant ces grandes promesses de fortune & d'éclat à la haute réputation que cette fille s'est acquise; son pere ne pensoit nullement à l'élever dans les Lettres; mais le hasard ou plutôt la Providence en décida autrement. M. le Fevre avoit un fils qu'il éleva avec grand soin: pendant qu'il lui faisoit des leçons, Anne le Fevre, qui avoit alors onze ans, étoit présente & travailloit en tapisserie. Il arriva un jour que le jeune écolier répondant mal aux questions de son pere, sa sœur, sans quitter son travail, lui

Vie de Mad. Dacier.

ſuggéroit ce qu'il devoit répondre ; le pere l'entendit ; & ravi de cette découverte, il résolut d'étendre ſes ſoins ſur elle-même, & de l'appliquer aux Lettres. Elle fut très-fâchée d'avoir tant parlé ; car dès ce moment elle fut aſſujettie à des leçons réglées ; mais elle fit en peu de tems de ſi grands progrès, que ſon pere charmé d'un ſi excellent naturel, s'appliqua entiérement à l'inſtruire. De ſon écoliere, elle devint ſon conſeil ; de ſorte qu'il ne faiſoit rien ſans le lui communiquer. Elle prenoit ſouvent la liberté de diſputer avec lui. Une de leurs plus célebres conteſtations fut ſur Quint-Curce de M. de Vaugelas. Son pere le lui faiſoit lire devant lui, & étoit charmé de cette traduction qui en effet a de grandes beautés pour le tems où elle fut faite ; mais elle oſoit y trouver de grandes négligences pour le ſtyle, des fautes même de langage, & des endroits mal traduits & mal rendus ; & ſouvent il étoit forcé d'en convenir. Le dépit de s'être trompé ne faiſoit qu'augmenter en lui la joie de voir dans une perſonne ſi jeune un ſentiment ſi fin & un goût ſi exquis.

Dans ce tems-là, M. le Fevre avoit un autre diſciple, qu'il faut, Madame, commencer à vous faire connoître, parce qu'il doit être beaucoup queſtion de lui dans la vie de Mlle. le Fevre. Ce diſciple étoit le jeune Dacier, né à Caſtres dans le haut Languedoc, & dont le pere qui faiſoit profeſſion de la Religion Proteſtante, voulut donner à ſon fils une ſemblable éducation. Il l'envoya à Saumur, pour le faire étudier les Humanités ſous le fameux M. le Fevre. Le jeune Dacier qui avoit du goût & de l'inclination pour les Lettres, répondit parfaitement aux leçons que lui donna

le ſavant Profeſſeur. M. le Fevre fut ſi content de ſon application & de ſes progrès, qu'ayant renvoyé plus d'un an avant ſa mort, tous les Eleves qu'il avoit dans ſa maiſon, M. Dacier fut le ſeul qu'il retint. Celui-ci ne put voir le mérite naiſſant de Mlle. le Fevre, ſans en être épris; elle ne le fut pas moins de celui de ſon condiſciple; & ce fut dès-lors que ſe formerent ces ſentimens réciproques d'eſtime & de tendreſſe, que près de quarante années de mariage n'ont pu affoiblir.

Dès que la jeune Mlle. le Fevre ſçut aſſez de latin pour lire Phedre & Térence, ſon pere qui ne négligeoit rien pour en faire un ſavante comme lui, l'appliqua à l'étude du Grec. Cette langue eut pour elle tant de charmes, qu'en peu de tems elle fut en état de lire Anacréon, Callimaque, Homere, & les tragiques Grecs. Elle marquoit dans ſes lectures un ſentiment ſi vif de toutes les beautés de ces excellens originaux, que ſon pere en étoit enchanté, & que le plaiſir de l'inſtruire adouciſſoit toutes les peines de ſa profeſſion. Pour la diſtraire de ſes études ſérieuſes, il lui apprit l'Italien; elle lut avec lui pluſieurs Poëtes de cette nation; & elle démêloit parfaitement dans le Taſſe, la différence qu'il y a entre ce Poëte, & les ouvrages de Virgile & d'Homere.

En 1672, le Prince Palatin engagea M. le Fevre à venir à Heydelberg, pour faire fleurir l'Univerſité de cette Ville & en augmenter l'éclat; il lui fit des offres très-avantageuſes & très-glorieuſes, que M. le Fevre accepta; mais ce dernier fut ſurpris d'une fievre violente qui l'emporta l'onziéme jour.

Sa fille vint à Paris l'année suivante ; sa réputation l'y avoit déjà devancée. Elle s'appliqua à travailler alors sur Callimaque. Elle en fit voir quelques cahiers à M. Huet, sous-Précepteur de Monseigneur le Dauphin, depuis Evêque d'Avranches, & à plusieurs Savans de la Cour. M. le Duc de Montausier (1) lui fit proposer de travailler à quelques Auteurs Latins, pour l'usage de ce jeune Prince. Elle rejetta d'abord cette proposition qu'elle trouvoit au-dessus de ses forces ; mais M. de Montausier ne se rebuta point ; il lui fit l'honneur de la venir voir ; & charmé de la conversation qu'il eut avec elle, il ne la quitta que lorsqu'il l'eut disposée à se charger d'un travail, dont il lui faisoit attendre de grands avantages.

En 1674, elle fit imprimer le Florus, avec des Commentaires Latins. Florus fut bientôt suivi d'Eutrope.

La renommée porta le nom de Mademoiselle le Fevre par toute l'Europe. La Reine de Suede, Christine, lui fit faire des complimens par M. le Comte de Conigsmark. Mademoiselle le Fevre pour témoigner à la Reine sa reconnoissance, écrivit à Sa Majesté une lettre Latine, & lui envoya son Florus. La Reine reçut ce présent avec bonté, & daigna l'en remercier par une lettre très-honorable. Quelque tems après elle lui fit encore l'honneur de lui écrire pour la presser de se convertir, & pour l'attirer auprès d'elle avec des offres avantageuses.

(1) Gouverneur de M. le Dauphin.

Elle publia en 1680, le *Dictys Cretensis* & le *Dares Phrygius*, avec des Commentaires Latins très-sçavans, où elle démasqua admirablement ces Auteurs.

En 1681, elle donna l'*Aurelius Victor*. Pour se délasser de ses travaux d'autant plus pénibles, qu'il falloit y faire des tables de tous les mots; (travail qui lui étoit insupportable, & qu'elle comparoit à celui qu'on fait aux carrieres & aux mines), elle publia la même année une traduction d'Anacréon en François, avec des remarques. Cet ouvrage eut le plus grand succès. On trouva dans cette traduction tant de naïveté, une si noble simplicité, & un si heureux génie pour la langue, qu'on attendit beaucoup d'elle dans ce genre d'écrire. M. Despréaux dit qu'elle devoit faire tomber la plume des mains à tous ceux qui entreprendroient de traduire ce Poëte en vers; & la suite a justifié long-tems cet éloge. La traduction d'Anacréon fut suivie en 1683, de celle de trois Comédies de Plaute, avec des remarques, & un examen selon les regles du Théâtre. Peu de tems après, c'est-à-dire, en 1684, Madame Dacier fut reçue à l'Académie des *Ricovrati* de Padoue.

Elle avoit déjà déclaré à M. de Montausier & à M. Bossuet, Evêque de Meaux, le dessein qu'elle avoit de se faire Catholique; mais comme M. Dacier son mari n'étoit point encore convaincu, & qu'il vouloit s'éclaircir davantage, ils partirent au commencement de l'année 1684, pour aller en Languedoc y méditer dans la retraite, sur le parti qu'il devoit prendre. Leurs amis n'oublierent rien pour empêcher ce voyage; & M. de Charleval, cet homme

me si célébre par la délicatesse de son esprit; croyant que c'étoit le mauvais état de leurs affaires qui les forçoit à cette résolution, vint leur apporter dix mille livres en or, les conjurant de les accepter. Ils le refuserent en lui donnant toutes les marques de reconnoissance que méritoit cette générosité. Madame Dacier avoit commencé à faire imprimer deux Comédies d'Aristophane qu'elle avoit traduites en François avec des remarques; elles furent achevées d'imprimer en son absence.

Dès qu'ils furent arrivés à Castres, leur unique application fut la lecture de l'Ecriture-Sainte & des Peres. Dieu bénit les soins qu'ils prirent de s'instruire; ils firent leur abjuration en 1685, & travaillerent utilement à la conversion de plusieurs personnes que leur exemple avoit touchées.

L'année suivante ils revinrent à Paris, & furent présentés au Roi, par M. de Montausier & par M. de Meaux. Sa Majesté les reçut avec bonté, & leur dit les choses les plus honorables & les plus flatteuses.

Dès ce tems-là, Madame Dacier commençoit à travailler sur Térence, n'étant pas contente de celui de Port-Royal. Quand son dessein fut connu, elle se trouva exposée à une espece de persécution de la part de ses amis, qui firent tous leurs efforts pour la détourner de cette entreprise. Ils lui représenterent que le Térence de Port Royal avoit eu tant de succès, que quand même le sien seroit meilleur, le préjugé fondé sur la réputation de ceux qui avoient travaillé à cette traduction, seroit contr'elle, & qu'elle auroit le déplaisir d'échouer dans son des-

sein. Ces oppositions bien-loin de la rebuter, enflammerent encore plus son courage; elle se donna des peines incroyables pour vaincre ce préjugé. Elle se levoit à cinq heures du matin pendant un hiver fort rude, & traduisit quatre Comédies ; mais quelques mois après, quand elle les relut, & qu'elle les compara à l'original, elle trouva que son grand travail lui avoit nui ; que son Ouvrage *sentoit la lampe* à la lueur de laquelle il avoit été fait, & qu'elle étoit fort éloignée d'avoir attrapé la naïveté, les graces & la noble simplicité de son Auteur. Affligée de ce mauvais succès, & dégoûtée de sa traduction, elle eut le courage de la jetter au feu, & de la recommencer. Comme elle s'y prit avec plus de modération, elle réussit beaucoup mieux, & mit enfin cet ouvrage dans une si grande perfection, qu'il fut admiré de ceux même qui lui avoient été le plus opposés : il ne fut plus question du Térence de Port-Royal. Une chose bien singuliere & bien honorable pour elle, c'est qu'ayant pris la liberté de changer des Scènes & des Actes, ses conjectures se trouverent ensuite confirmées par un excellent Manuscrit de la Bibliothéque du Roi. Ce Terence parut en 1688.

L'année suivante, M. de Harlay, premier Président du Parlement, homme comparable aux plus grands personnages de Rome & d'Athène, prêta sa maison de Menilmontant à Monsieur & à Madame Dacier qu'il honoroit de sa bienveillance & de sa confiance ; & il alloit deux fois par semaine souper avec eux. Ce fut-là qu'ils entreprirent la traduction des réflexions de l'Empereur Marc-Antonin, avec des remarques. Ils y ajouterent la vie de cet Empereur ; & ils dédié-

rent ce livre à cet illuſtre Magiſtrat, comme un fruit qui lui appartenoit. A tous les voyages que M. de Harlay faiſoit à ſa Maiſon, ils lui liſoient ce qu'ils en avoient traduit, & il étoit charmé de la lecture de ces maximes. Elles parurent imprimées en 1691.

Un an après, M. Dacier perdit ſon pere; & Madame Dacier alla ſeule à Caſtres pour y régler leurs affaires domeſtiques. A ſon retour, elle jugea que l'Ouvrage le plus important pour elle & le plus néceſſaire, étoit de s'appliquer à continuer l'éducation qu'elle avoit déjà commencé de donner à ſon fils & à ſa fille. Ces enfans répondirent ſi bien à ſes ſoins, que le fils à dix ans qu'il avoit quand il mourut, étoit plus avancé qu'on ne l'eſt ordinairement à vingt. On en jugera par ce ſeul trait : ſa mere lui avoit fait lire Hérodote ; & comme il avoit une paſſion extrême pour les Lettres, & une avidité inſatiable pour la lecture, il lui avoit dérobé un Polybe qu'il liſoit en ſecret. Ce vol fut découvert ; & comme on lui demandoit ce qu'il penſoit de ces deux Hiſtoriens, il répondit: *Hérodote eſt un grand enchanteur ; mais Polybe eſt un homme d'un grand ſens.*

Cet enfant mourut en 1694. Sa mere ſupporta cette perte avec ſa conſtance ordinaire ; ſon unique conſolation fut de continuer à élever ſa fille, qui quelques années après ſe fit Religieuſe à l'Abbaye de Long-Champ.

Madame Dacier eut une autre fille qu'elle éleva avec le même ſoin, & qui réunit en elle tous les talens & toutes les vertus qui pouvoient orner & perfectionner une perſonne de ſon ſexe. Elle mourut à l'âge de dix-huit ans ; ſa mere

immortalisa sa douleur & le mérite de sa fille dans sa préface de l'Iliade, où elle lui a élevé un tombeau plus durable que le bronze & l'airain. L'éloge qu'elle en a fait, a été regardé comme un chef-d'œuvre qui n'est inférieur à rien de tout ce que les anciens & les modernes ont fait dans ce genre. Voici comme s'exprime cette mere inconsolable.

» Après avoir fini cette Préface, je me pré-
» parois à reprendre l'Odyssée, & à la mettre
» en état de suivre l'Iliade de près; mais frappée
» d'un coup funeste qui m'accable, je ne puis
» rien promettre de moi; je n'ai plus de force
» que pour me plaindre. Qu'il soit permis à une
» mere affligée de se livrer ici un moment à sa
» douleur. Je sais bien que je ne dois pas exiger
» qu'on ait pour moi la même complaisance
» qu'on a eue pour de grands hommes, anciens
» & modernes, qui dans la même situation où
» je me trouve, se sont plaints de leur malheur;
» mais j'espere que l'humanité seule portera le
» public à ne pas refuser à ma foiblesse ce qu'on
» a accordé à leur mérite; jamais on ne s'est
» plaint dans une plus juste occasion. Il nous
» restoit une fille très-aimable, qui étoit toute
» notre consolation, qui avoit parfaitement ré-
» pondu à nos soins & rempli nos vœux, qui
» étoit ornée de toutes les vertus, & qui par la
» vivacité, l'étendue & la solidité de son esprit,
» & par les talens les plus agréables, rendoit
» délicieux tous les momens de notre vie; la
» mort vient de nous la ravir. Dieu n'a pas vou-
» lu continuer jusqu'à la fin de nos jours une
» félicité si grande. J'ai perdu une amie & une
» compagne fidelle; nous n'avions jamais été

» séparées un seul moment depuis son enfance.
» Quelles lectures ! Quels entretiens ! Quels
» amusemens ! Elle entroit dans toutes mes oc-
» cupations ; elle me déterminoit souvent dans
» mes doutes ; souvent même elle m'éclairoit
» par des traits qu'un sentiment vif & délicat
» laissoit échapper. Tout cela s'est évanoui com-
» me un songe : à ce commerce si plein de char-
» mes, succédent la solitude & l'horreur. Tout
» se convertit pour nous en amertume ; les Let-
» tres même accoutumées à calmer les plus gran-
» des afflictions, ne font qu'augmenter la nôtre
» par les cruels souvenirs qu'elles réveillent en
» nous. Il ne m'est donc pas possible de me re-
» mettre si promptement à un ouvrage qui m'est
» devenu *si* triste : il faut attendre qu'il ait plû à
» Dieu de me donner la force de surmonter ma
» douleur, & de m'accoutumer à une privation
» si cruelle ».

M. Dacier avoit entrepris la traduction de Plutarque ; le premier volume parut en 1694. Madame Dacier voulut partager ce travail avec lui, & elle fit deux vies. Mais cet Ouvrage ayant été interrompu par d'autres écrits, dont Monsieur Dacier se trouva chargé, elle se fit d'autres occupations. Comme elle souhaitoit depuis long-tems de donner un Homere avec des remarques pour faire sentir les beautés de ce grand Poëte, elle commença à y travailler, & laissa à M. Dacier l'honneur d'achever seul le Plutarque, si le public le demandoit.

Elle sentoit si vivement les beautés sublimes qui brillent dans le Poëte Grec, qu'elle étoit souvent découragée, voyant qu'il ne lui étoit pas possible de faire passer dans sa prose le nombre,

l'harmonie, la force & les charmes de l'original. Toujours mécontente, elle retouchoit incessamment les plus beaux morceaux. Il y en a plusieurs qu'elle traduisit de six ou sept manieres ; & elle mettoit souvent à la marge de ces endroits, *je n'y suis pas encore.* Enfin elle acheva l'Iliade, qui parut en 1711.

Cet Ouvrage, qui devoit mettre Homere à couvert de toute censure, ne toucha point M. de la Motte ; il publia de son côté l'Iliade en vers, avec une Préface, où ce grand Poëte est fort maltraité. Le nouveau Censeur y fait revivre avec des tours plus ingénieux, les mauvaises critiques, que des Auteurs décriés avoient mises en avant sans aucun succès. Une partie de sa critique tomba sur Madame Dacier qui se vit par-là obligée de défendre Homere, & de se défendre elle-même contre les attaques de son adversaire. En 1714, elle donna au Public son Traité des causes de la corruption du goût, où elle découvrit les sources des faux jugemens que les Critiques modernes ont portés du Prince des Poëtes. Cet écrit fut reçu avec un applaudissement général ; & un des meilleurs Juges sur ces matieres, lui donna cet éloge, que c'étoit un excellent Traité de Rhétorique & de Poësie.

Cette réponse fut suivie de celle qu'elle fit au P. Hardouin, en qui elle admiroit une étendue infinie de connoissances, mais dont elle ne pouvoit admettre la maniere d'expliquer les fictions d'Homere. Dans cette réponse elle tâche de développer, d'une maniere fort simple, les beautés du Poëte, & la vérité qu'Homere a cachée sous ses fictions.

Monsieur de la Motte qui vit que si le Traité de Madame Dacier demeuroit sans réponse, tout le parti moderne, qui s'étoit élevé contre Homere, étoit perdu, y répondit. Madame Dacier combattit cette réponse avec beaucoup de force; mais M. de Valincourt, Secrétaire Général de la Marine, non moins respectable pour ses vertus, qu'estimable par son grand savoir, lui ayant donné à souper avec M. de la Motte, la gaieté de la table & la politesse de cet ennemi d'Homere la désarmerent, & elle supprima son Ouvrage.

Elle entreprit ensuite l'Odissée qui parut en 1716, & qui fut jugée la digne sœur de l'Iliade. Madame Dacier ayant lû la Préface de M. Pope, savant Anglois, qui a traduit Homere en vers, fut choquée des faux éloges que cet Auteur donne au Poëte Grec; & elle crut qu'il étoit encore plus important de faire voir la fausseté de ces éloges, qu'il ne l'avoit été de réfuter les critiques. C'est ce qu'elle fit dans une petite réponse qu'elle ajouta à la nouvelle édition de l'Iliade; & c'est son dernier ouvrage.

Elle souhaitoit de donner la traduction de Virgile, comme elle avoit fait celle d'Homere; & on la lui demandoit de toutes parts. Elle avoit déja assemblé beaucoup de matériaux; mais pendant les deux dernieres années de sa vie, elle étoit si accablée d'infirmités, qu'elle n'a pu accomplir son desir.

Les talens de son esprit étoient inférieurs aux qualités de son cœur; on n'a jamais vu dans une femme plus de courage, de fermeté, de bonté, d'égalité d'ame, de piété, de sagesse & de modestie. Elle avoit surtout une charité ardente pour les pauvres; elle s'est souvent mise à l'étroit

pour les secourir ; & M. Dacier lui ayant représenté un jour qu'elle devoit se modérer & avoir égard à l'état de leur fortune, elle lui dit ces mots si remarquables : » Ce n'est pas les biens » que nous avons qui nous feront vivre ; ce sont » les charités que nous ferons ; elles nous ren- » dront amis de Dieu ; & elles contribueront à » effacer nos péchés ».

Sa modestie étoit si grande, que jamais elle ne parloit de science, & ne faisoit jamais paroître dans ses conversations, l'avantage qu'elle pouvoit avoir de ce côté-là sur la plûpart de ceux avec qui elle s'entretenoit. Ses amis même les plus intimes avoient de la peine à la faire parler sur ces sortes de matieres. Elle se proportionnoit toujours à la portée de ceux qu'elle voyoit ; & jamais elle ne s'élevoit au-dessus du commun. Ceux qui ne la connoissoient point, ne pouvoient découvrir en elle qu'une femme ordinaire, qui ne savoit que garder les bienséances de son sexe. On peut rapporter ici une chose assez singuliere : Les Savans du Nord qui voyagent, ont grand soin de visiter dans tous les Pays, les personnes qui se sont distinguées dans les Lettres, & portent avec eux un livre, où ils les prient de mettre leur nom avec une sentence. Un sçavant Allemand vint voir Madame Dacier, & lui présenta un livre pour y mettre son nom & une sentence. Elle vit dans ce livre les noms des plus Savans hommes de l'Europe ; elle en fut effrayée, & dit qu'elle rougiroit de mettre le sien parmi tant de gens illustres. L'Allemand ne se rebuta pas ; plus elle se défendoit, plus il la pressoit. Il revint plusieurs fois à la charge. Enfin, vaincue par ses

importunités, elle prit la plume & mit son nom avec ce mot de Sophocle :

Le silence est l'ornement des femmes.

L'Etranger surpris de ce trait qui marquoit si parfaitement son caractere, demeura dans l'admiration. Dans les derniers troubles qui ont affligé l'Eglise, on a souvent voulu l'obliger à parler, & à dire son sentiment : elle répondoit toujours que ce n'étoit nullement aux femmes de se mêler de si grandes affaires ; qu'elles devoient se contenter de gémir, & de prier Dieu qu'il éclairât ceux qui devoient appaiser ces troubles par leurs décisions.

Des gens pieux qui avoient meilleure opinion d'elle qu'elle n'en avoit elle-même, ont souvent fait des tentatives pour l'obliger à travailler sur quelques livres de l'Ecriture-sainte, & d'en donner une traduction avec des remarques. Elle a toujours rejetté bien-loin cette proposition ; & pour toute réponse, elle disoit qu'une femme devoit lire l'Ecriture-Sainte, la bien méditer, régler sur elle tous ses devoirs, & garder le silence que S. Paul lui impose.

Elle mourut le Samedi, dix-septiéme d'Août 1720, après avoir donné pendant toute sa maladie, qui fut très-douloureuse, & en recevant ses Sacremens, les marques les plus édifiantes d'une piété solide & éclairée, & d'une foi vive. Elle ordonna qu'on l'enterrât simplement & sans tenture. Elle craignoit que ces ornemens funêbres, dont on tapisse les Eglises, ne fussent des enseignes de la vanité ; & elle disoit qu'un

fidele qui meurt dans la grace de Jesus-Christ, étoit un sujet de triomphe pour l'Eglise, & que l'Eglise, si elle en étoit assurée, ne devoit pas se revêtir de deuil les jours de son triomphe. Elle fut inhumée dans l'Eglise de Saint Germain-l'Auxerrois.

Voilà, Madame, les principaux traits de la vie de Madame Dacier, que j'ai cru pouvoir emprunter du Journal de Trévoux & des autres Ecrits Périodiques du tems, source où les Ecrivains qui viennent après eux, ne doivent point rougir de puiser. On trouve aussi dans les Poësies de M. l'Abbé Fraguier, un fort beau Poëme, fait à l'honneur de notre illustre Sçavante. M. de la Motte, en prononçant l'éloge funébre de son mari à l'Académie Françoise, dit que Mad. Dacier, qui étoit présentement sur le Parnasse, voyoit clairement qui d'elle ou de lui s'étoit trompé, dans leurs sentimens au sujet d'Homere. Baillet la met au rang des plus illustres Critiques, & la regarde comme la seule femme qui se soit appliquée à une science aussi épineuse.

Je suis, &c.



LETTRE XIX.

Ouvrage de Madame Dacier.

APRÈS vous avoir entretenue, Madame, des principaux traits de la vie de Madame Dacier, je vais essayer, dans cette lettre & dans les suivantes, de vous faire connoître ses Ouvrages. Ils consistent presque tous en traductions; mais comme il seroit trop long de m'étendre sur chacune en particulier, & qu'il suffit de donner quelques exemples de son stile, je me contenterai de choisir mes citations dans Homere & dans Anacréon; ces deux Poëtes fourniront abondamment à votre curiosité. A l'égard des autres Auteurs, quelque matiere d'éloge que nous puissions en tirer en faveur de Madame Dacier, je me dispenserai d'entrer dans aucun détail : j'aurai soin seulement d'indiquer les sujets qu'ils ont traités. Je parlerai ensuite de la réponse de Madame Dacier à M. de la Motte, intitulée *des Causes de la corruption du goût*; & c'est par-là que je finirai mes observations. Pour les rendre plus agréables, je ne m'attacherai qu'aux morceaux qui me paroîtront les plus curieux. Au reste vous trouverez partout le stile élégant de notre Auteur. S'il y a dans ses écrits quelqu'expressions peu usitées, il ne faut les imputer qu'à son siecle, qui conservoit peut-être encore quelques restes de l'ancienne barbarie de langage.

Vous n'exigez pas, Madame, que je mette un ordre scrupuleux & chronologique dans l'exposition des Ouvrages de Madame Dacier; sa traduction d'Homere est le livre que j'ai actuellement

entre les mains ; c'est par-là que je vais commencer.

Madame Dacier nous apprend que ce grand Poëte, dont l'histoire est aussi peu connue que ses Ouvrages sont célébres, naquit, selon le témoignage d'Hérodote, à Smyrne, Ville de Lydie. Un certain Ménalippe, habitant de Magnesie, alla s'établir à Cumes, où il épousa la fille d'un Citoyen de cette Ville, nommé Homyres, & en eût une fille appellée Critheïs. Le pere & la mere étant morts, cette jeune fille resta sous la tutelle de Cléanax, ami de son pere, qui n'eut pas grand soin de sa pupille ; elle devint grosse ; & le tuteur, qui n'avoit pas prévenu le mal, voulut le couvrir ; il envoya Critheïs à Smyrne. Etant près de son terme, elle alla un jour à une fête que cette Ville célébroit sur les rives du fleuve Mélès : les douleurs la surprirent ; elle accoucha d'Homere, qu'elle nomma *Melesigene*, parce qu'il étoit né sur les bords de ce fleuve. Comme elle n'avoit point de bien, elle fut obligée de gagner sa vie à filer. Il y avoit alors à Smyrne un homme appellé Phemius, qui enseignoit les Belles-lettres & la Musique ; ayant vu souvent Critheïs, qui logeoit dans son voisinage, & charmé de sa bonne conduite, il la prit chez lui, & l'employa à filer les laines qu'il recevoit de ses disciples pour le prix de ses soins. Elle se gouverna avec tant de sagesse & de modestie, que Phémius l'épousa, & adopta son fils, dans lequel il voyoit un génie merveilleux & un heureux naturel. Vie d'Homere.

Après la mort de Phémius & de Critheïs, Homere succéda aux biens & à l'Ecole de son Beaupere ; & il fut l'admiration de Smyrne & des Etrangers qui y venoient de tous côtés, parce

qu'elle étoit déjà une Ville très-commerçante.

Un Maître de Vaisseau, appellé Mentés, homme d'esprit, & ami de la poësie, s'attacha à lui, & lui proposa de quitter son école, & de le suivre dans ses voyages. Homere, qui méditoit son poëme de l'Iliade, & qui pensa que rien ne lui étoit plus nécessaire que de voir les lieux dont il seroit obligé de parler, profita de cette occasion. Il s'embarqua avec Mentés; & dans ses différentes courses, il ne manqua pas de recueillir avec soin tout ce qui lui parut digne d'attention. Il parcourut l'Egypte, l'Afrique & l'Espagne, la mer extérieure, c'est-à-dire l'Océan, & la mer intérieure, ou la Méditerrannée. Il apprit en Egypte beaucoup de particularités sur le voyage de Pâris, lorsqu'il s'en retourna à Troye avec Hélene.

En revenant d'Espagne, il aborda à Ithaque, où il fut fort incommodé d'une fluxion sur les yeux. Mentés, pressé d'aller faire un tour à Leucade, sa patrie, laissa Homere chez un des principaux d'Ithaque, nommé Mentor, à qui il le recommanda, & qui en eut tous les soins possibles. Ce fut là qu'Homere apprit bien des choses d'Ulysse, dont il profita dans la composition de son Odyssée.

Mentés, à son retour à Ithaque, trouva Homere guéri. Ils se rembarquerent; & après avoir employé beaucoup de tems à visiter les côtes du Péloponnèse, & les Isles adjacentes, ils arriverent à Colophone, où Homere fut attaqué de nouveau de sa fluxion avec tant de violence, qu'il en perdit la vue. Ce malheur le fit résoudre à retourner à Smyrne, où il finit son Iliade.

Il alla ensuite à Cumes, où il fut reçu avec

une extrême joie. Le grand goût qu'on témoigna pour sa poësie, l'encouragea à demander qu'on lui assignât son entretien sur le trésor public; & comme il sentoit bien ses forces, il assura que si on lui accordoit cet honneur, il rendroit Cumes la plus célebre de toutes les Villes. On lui conseilla de faire lui-même sa demande au Sénat. Il y est introduit; il présente sa requête : un seul Magistrat, qui sans doute n'aimoit pas la poësie, s'y opposa, représentant que si on vouloit nourrir tous les aveugles, ils en seroient accablés : cet avis fit revenir les autres, & l'emporta. Homere fit quelques vers pour se plaindre de son infortune; mais il s'en plaignit avec plus de douceur que ne font nos poëtes modernes. Comme Homere, ils gemissent sur leur pauvreté, mais avec moins de modération. Ce mot des Magistrats de Cumes fit perdre à notre Poëte le nom de *Molesigene* qu'il avoit porté jusqu'alors; il ne fut plus appellé qu'*Homere*, c'est-à-dire *l'aveugle* dans le langage des Cuméens. Il alloit de Ville-en-Ville, récitant ses poëmes; & telle étoit la coutume des premiers Poëtes. S'étant fixé à Chio, il y établit une Ecole, où il déclamoit publiquement ses ouvrages. Il y gagna quelque bien, se maria & eut deux filles dont l'une mourut jeune, & l'autre fut mariée à un homme de Chio.

Ses amis trouvant que l'Ionie étoit pour lui un Théâtre trop étroit, lui conseillerent d'aller en Grece, où il jouiroit plus glorieusement de sa réputation. Il partit donc de Chio, & aborda à Samos où il passa l'hiver. De Samos il alla à Io, une des Isles Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes : mais il tomba malade dans cette Isle & y mourut.

Préface de l'Iliade.

La Préface que Mad. Dacier a mise à la tête de l'Iliade, est une dissertation très-sçavante & très-curieuse. Elle y prend avec ardeur la défense d'Homere contre les reproches de Platon. » Homere » assure, dit ce Philosophe, que Dieu est la cause » des maux ; & il met, par cette raison, aux deux » côtés de son Trône deux tonneaux, l'un, rempli » de maux & l'autre de biens. C'est ignorer la na- » ture de Dieu, répond Mad. Dacier, que de nier » que ce soit lui-même qui envoye aux hommes, » les biens & les maux. Dieu ne dit-il pas dans » le Deutéronome : *j'assemblerai sur eux tous les* » *maux ; & je rassasierai mes fleches de leur sang :* » & dans le Prophête Amos, *est-il dans la Ville* » *quelque mal que le Seigneur n'ait pas envoyé?* » Et dans Michée, *le mal descend de Dieu sur* » *Jérusalem.*

» Et pour la fiction de ces deux tonneaux » qu'Homere place aux deux côtés du Trône de » Jupiter dans le dernier livre de l'Iliade, bien » loin de pouvoir être blâmée, elle paroît au con- » traire digne d'admiration ; car c'est la même » image que David donne de Dieu au Pseaume » 74. *Le Seigneur tient en sa main une coupe de vin* » *pur, qu'il mêle & tempere, & qu'il verse de l'u-* » *ne dans l'autre, pour la faire boire aux Pé-* » *cheurs*, &c. De-là sont nées ces expressions si » ordinaires dans l'Ecriture-Sainte, *boire le vin de* » *la colere de Dieu : le vin pur qui est mêlé dans la* » *coupe de sa colere* «.

C'est avec cette force & cette solidité de raisonnement, que notre Auteur réfute les autres objections du plus sage des Philosophes. Lorsque Madame Dacier combat pour Homere, elle s'arme de hardiesse & de courage ; les obstacles l'irritent ;

tent; elle presse avec la derniere vivacité ses Adversaires; mais s'agit-il d'elle-même, elle n'employe d'autres armes que la modestie pour se défendre.

» Avec toute l'application que j'ai apportée à
» bien entendre ce grand Poëte, je suis bien per-
» suadée, dit-elle, que je n'ai pas laissé d'y faire
» des fautes. Les bonnes choses se font avec beau-
» coup de travail & de peine; & les fautes se
» commettent très facilement. Mais comme on
» est fort accoutumé à imputer à Homere les fau-
» tes & les bassesses de ses Traducteurs, j'aver-
» tis au moins qu'on ne lui attribue pas celles qui
» pourront m'être échappées. Je déclare qu'Ho-
» mere en est innocent, & qu'elles doivent être
» toutes mises sur mon compte ».

Cette modestie fait d'autant plus d'honneur à Madame Dacier, que personne n'a peut-être mieux entendu qu'elle, les Poëmes d'Homere, & ne les a mieux rendus. Quoique vous ne soyez pas dans le cas, Madame, de comparer le texte avec la traduction, vous ne laisserez pas de comprendre, par les morceaux que je vais citer ici, de quelles graces, & de quelles richesses d'expression Madame Dacier avoit besoin, pour rendre dans notre langue un Ouvrage si parfait. En voici le début.

» Déesse, chantez la colere du fils de Pélée; Iliade d'Homere.
» cette colere pernicieuse, qui causa tant de mal-
» heurs aux Grecs, & qui précipita dans le som-
» bre Royaume de Pluton, les ames généreuses
» de tant de Héros, & livra leurs corps en proie
» aux chiens & aux vautours, depuis le jour fa-
» tal qu'une querelle d'éclat eut divisé le fils
» d'Atrée & le divin Achille: ainsi les décrets de

» Jupiter s'accomplissoient. Quel Dieu les jetta
» dans ces dissentions ? Le fils de Jupiter & de
» Latone, irrité contre le Roi qui avoit désho-
» noré Chrysés son sacrificateur, envoya sur l'ar-
» mée une affreuse maladie qui emportoit les
» peuples ». Le Poëte raconte comment Chrysés
étant arrivé au camp des Grecs pour demander sa
fille au Roi Agamennon, & en ayant été honteuse-
ment refusé, ce vieillard implora la vengeance du
Dieu dont il portoit les bandelettes sacrées.

Sa priére n'étoit pas achevée, qu'Appollon l'e-
xauça. » Il descend des sommets de l'Olympe,
» le cœur plein de colere, avec son arc & son car-
» quois : les fleches agitées par le vol rapide de ce
» Dieu irrité, retentissoient sur ses épaules ; &
» couvert d'un nuage, il marchoit semblable à
» la nuit. Il s'assit loin des vaisseaux, & tira ses
» fleches qui fendirent les airs avec un sifflement
» épouvantable. Il ne frappa d'abord que les mu-
» lets & les chiens ; mais bientôt après les Grecs
» furent-eux-mêmes la proie de ses fleches mor-
» telles ; & l'on ne voyoit partout que monceaux
» de morts sur des buchers qui brûloient sans
» cesse. Pendant neuf jours, les traits du Dieu
» volerent dans toute l'armée ; & le dixieme
» jour, Achille inspiré par la Déesse Junon qui
» protégeoit les Grecs, & qui étoit touchée
» de les voir si malheureusement périr, convo-
» qua une assemblée ».

Achille demande dans cette Assemblée des Grecs, qu'on appaise la colere d'Apollon, & qu'on rende la belle Chriseïs au Sacrificateur de ce Dieu. Le fils d'Atrée s'emporte contre Achille. Celui-ci n'écoutant que sa colere, tire son épée pour en frapper Agamemnon ; mais Minerve l'arrête.

Son ressentiment s'exhale alors en injures & en menaces ; & il se retire dans sa tente, résolu de ne plus faire la guerre. Agamemnon trompé par un songe que lui envoye Jupiter, range les Grecs en bataille & les mene à l'ennemi.

» Ils marchoient, dit le Poëte, dans un pro-
» fond silence, résolus de se soutenir les uns les
» autres, & de combattre sans lâcher le pied.
» Comme le vent du midi couvre quelque fois les
» sommets des montagnes d'un brouillard peu
» agréable aux bergers, & plus utile aux voleurs
» que la nuit même ; car alors la meilleure vue
» ne peut s'étendre plus loin qu'un jet de pierre ;
» de même la marche des deux armées fit lever
» des tourbillons de poussiere qui les empêchoient
» de se voir. Ils eurent bientôt traversé la plaine ;
» & lorsqu'ils furent en présence & sur le point
» de donner, Pâris semblable à un Dieu, s'a-
» vança à la tête des Troyens, couvert d'une peau
» de Léopard & armé d'un arc & d'une épée ; il
» tenoit dans ses mains deux javelots garnis d'a-
» cier ; & avec une contenance fiere & menaçan-
» te, il défioit les plus braves des Grecs ».

A la vue du Ravisseur de sa femme, Ménélas s'avance pour se battre contre Pâris qui d'abord n'ose l'attendre ; mais encouragé par son frere Hector & par Vénus, il accepte le combat. On en fait les conditions: Hélene doit-être le prix du vainqueur. Pâris vaincu est sommé de tenir sa parole ; mais Jupiter pour prolonger la guerre, excite les Troyens à rompre le Traité. Les deux armées en viennent aux mains. Le morceau suivant est d'une grande beauté.

» Cependant le terrible Hector, & le redou-
» table Dieu des combats chargent les Grecs avec

» tant de furie, qu'ils ne peuvent soutenir leur
» choc. Ils ne tournent pourtant pas le dos pour
» regagner leurs retranchemens; aussi ne sont-ils
» pas fermes; car ils voyent Mars à la tête des
» Troyens; mais ils se battent en retraite.
» Par quel Capitaine le Dieu de la Guerre &
» le valeureux fils de Priam commencerent-ils
» le carnage? Et qui fût le dernier qui tomba
» sous leurs coups? Le divin Teuthras, le Belli-
» queux Oreste, le généreux Trechus d'Etholie,
» Enomaus, Helenus fils d'Enops, Oresbius qui
» portoit toujours un casque bizarrement orné, &
» qui habitoit dans la Ville de Hylé en Beotie
» sur le Lac Céphisis, pays abondant & fertile,
» où il étoit fort appliqué à cultiver ses terres &
» à les augmenter ».

Tous ces braves Guerriers furent tués à cette attaque; mais lorsque Junon se fut apperçue de l'horrible carnage qu'on faisoit des Grecs dans cette vigoureuse action, aussitôt elle s'adresse à Minerve & lui tient ce discours: » indomptable
» fille de Jupiter, qu'est-ce que nous voyons? La
» promesse que nous avons faite à Ménélas, qu'a-
» près avoir saccagé la superbe Troye, il retour-
» neroit victorieux en Grece, sera donc vaine &
» n'aura nul effet, si nous souffrons ainsi que
» Mars exerce impunément sa rage au milieu des
» bataillons & des escadrons des Grecs. Réveil-
» lons-nous enfin; & descendons dans la bataille
» pour les soutenir, car on vient de les enfoncer.
» Elle dit: & Minerve obéit à ses ordres. Auf-
» sitôt la vénérable fille du grand Saturne va pré-
» parer elle-même ses chevaux dont les crins mis
» en tresses, étoient attachés avec des anneaux
» d'or. La belle Hébé pour seconder son impa-

» tience, met à son char, dont l'essieu est de fer ;
» des roues de cuivre, qui ont huit rayons, &
» dont les jantes sont d'un or admirable & incor-
» ruptible : ces jantes sont entourées d'une ban-
» de de cuivre bien travaillée & merveilleuse à
» voir : les moyeux parfaitement arrondis des
» deux côtés, sont d'argent massif : le derriere
» du char est relevé en demi cercle, & finit par
» devant par un autre demi cercle ; & il est sus-
» pendu avec des courroies d'or & d'argent : le
» timon est tout d'argent : au bout de ce timon
» la Déesse lie un joug d'or, d'où pendent des
» courroies aussi d'or, & d'un travail admira-
» ble. Ce char étant préparé, Junon, qui ne
» respiroit que la guerre & que les allarmes ;
» attelle elle-même ses fiers chevaux.

» Cependant la fille du grand Jupiter, la guer-
» riere Minerve, va prendre ses armes. D'abord
» elle détache son voile, ce voile qu'elle s'étoit
» fait elle-même de ses belles-mains ; il étoit
» d'une extrême finesse, & d'un ouvrage admi-
» rablement diversifié : cette Déesse en défait
» l'agraffe ; & le voile tombe à ses pieds dans
» la chambre de son pere ; elle endosse la cui-
» rasse de ce Dieu, & s'arme pour les combats,
» sources de soupirs & de larmes : elle couvre
» ses épaules de l'Egide, de cette Egide terrible
» d'où pendent cent houpes d'or, & autour de
» laquelle on voit la terreur, la déroute, la dis-
» corde, la fureur, les attaques, les poursuites,
» le carnage & la mort : elle avoit au milieu la
» tête de la Gorgone, cette tête énorme & for-
» midable, dont on ne sauroit soutenir la vue,
» prodige étonnant du pere des immortels. La
» Déesse met ensuite sur sa tête un grand cas-

» que d'or, ombragé de quatre panaches; il au-
» roit été suffisant pour couvrir les nombreux ba-
» taillons d'une armée que cent grosses Villes
» auroient mise sur pied. Elle monte ensuite
» auprès de Junon, dans ce char qui jette de
» tous côtés un éclat de feu, & prend une pique
» d'une pésanteur & d'une grandeur étonnante,
» d'une force à toute épreuve, & dont elle se
» sert pour renverser les Bataillons & les Esca-
» drons entiers des plus fiers Héros, lorsqu'ils
» ont attiré sa colere.

» Junon anime ses chevaux & les pousse à
» toute bride. En même-tems les portes du
» Ciel s'ouvrent d'elles-mêmes avec un mugis-
» sement horrible; ces portes dont le soin est
» commis aux heures, qui depuis le commence-
» ment des tems veillent à la garde du haut
» Olympe & du brillant Palais de Jupiter, &
» qui, lorsqu'il faut ouvrir ou fermer ces portes
» d'éternelle durée, écartent ou rapprochent
» sans peine le nuage épais qui leur sert de
» barriere. Les fougueux coursiers passent ra-
» pidement; & dans un moment ces Déesses
» arrivent près de Jupiter, qu'elles trouvent assis
» seul, loin des autres Dieux, sur le plus haut des
» sommets de l'Olympe. Alors Junon arrêtant ses
» chevaux, parle en ces termes à ce Dieu: grand
» Jupiter, pere des immortels, n'êtes-vous
» point irrité des ravages que fait le Dieu de
» la guerre, & du nombre infini de Grecs qu'il
» a immolés à sa fureur, sans nulle raison &
» contre toute sorte de justice: j'en suis dans
» une douleur que je ne puis exprimer; & ce
» qui l'augmente encore, c'est de voir Venus &
» le fils de Latone rire de mon dépit, & jouir

» tranquillement du plaisir d'avoir lâché contre
» les Grecs ce furieux, cet insensé, qui ne re-
» connoît d'autre droit que la force. Grand
» Dieu, que nous regardons comme notre pere,
» attirerois-je votre courroux, si allant à la ren-
» contre de ce Dieu trop impitoyable, je le
» blessois, & l'obligeois à se retirer ?

» Le maître du Tonnerre prenant la parole :
» allez Déesse, lui dit-il, donnez ce soin à la
» belliqueuse Minerve, qui est accoutumée à le
» vaincre, & qui souvent le livre en proie à de
» cruelles douleurs.

» Il dit : & à l'instant, Junon dans l'impa-
» tience d'exécuter cet ordre, pousse ses chevaux :
» ces généreux coursiers volent rapidement en-
» tre le Ciel & la terre. Autant qu'un homme
» assis au rivage de la Mer, sur un Cap élevé,
» voit d'espace dans les airs, en jettant sa vue
» pendant un tems serein sur l'immense éten-
» due de la plaine azurée, autant en franchissent
» d'un saut les fougueux coursiers des immor-
» tels. . . . . . Minerve s'approche du fils de
» Tidée. . . . . . Elle prend d'une main
» Sthenelus pour le faire descendre du char.
» Sthenelus saute à terre dans le moment, & la
» Déesse qui ne respire que la vengeance, se
» met à sa place auprès de Diomede. L'essieu
» gémit sous le poids, car il porte une Déesse
» terrible & un des plus grands guerriers. Mi-
» nerve prend les guides & pousse d'abord ses
» chevaux contre Mars, qui cependant tue le
» grand Periphas, fils d'Ochesius, & le plus vail-
» lant comme le plus fort des Etoliens; le cruel
» Dieu de la guerre lui ôta la vie. La Déesse
» pour se cacher aux yeux de ce Dieu, mit le

» casque de Pluton. Mars n'eut pas plutôt vû
» Dioméde, que laissant Périphas où il l'avoit
» tué, il marche contre lui. Lorsqu'ils se furent
» joints, Mars le premier allonge à Diomede
» un grand coup de pique, par-dessus le joug &
» les rennes de ses chevaux, avec une furieuse
» impatience de lui ôter la vie; mais la Déesse
» prend cette pique avec la main, l'éloigne du
» char, & rend le coup inutile. En même tems
» le fils de Tidée lui porte à son tour un grand
» coup de sa pique; Minerve la conduit & la
» fait entrer bien avant au-dessous des côtes. La
» pique perçant la lame, dont il étoit ceint au
» défaut de la cuirasse, lui fait une cruelle bles-
» sure, & déchire son beau corps. Mars la tire,
» & en la tirant, il jette un cri épouvantable,
» & tel que celui d'une Armée qui marche pour
» charger l'ennemi.

» A ce cri les Grecs & les Troyens sont saisis
» de frayeur, tant la voix du Dieu des combats
» fut terrible. Tel qu'on voit quelquefois pen-
» dant un vent de midi, qu'excitent les brû-
» lantes ardeurs de la Canicule, un nuage obs-
» cur s'élever vers le Ciel, tel parut à Diomede
» le redoutable Mars s'élevant vers l'Olympe
» au milieu d'un tourbillon de poussiere ».

Les Livres suivans contiennent la description de plusieurs combats singuliers, entr'autres de celui d'Ajax contre Hector: après avoir donné mille preuves de leur valeur, ils sont séparés par deux Héraults. Le lendemain le combat entre les Grecs & les Troyens recommence avec un nouvel acharnement. Jupiter donne l'avantage aux Troyens; Hector à leur tête pousse les Grecs jusques sur leurs Vaisseaux. Ceux-ci

réduits aux dernieres extrémités, vont prier Achille de les secourir. Achille s'opiniâtre à ne pas combattre. Le péril augmente. Il se fait de part & d'autre des prodiges de valeur. Les Grecs désespérés, sont sur le point de s'embarquer, & d'abandonner le siége. Envain la belle Junon a-t-elle trompé la vigilance de Jupiter par ses charmes & par ses caresses, & par ce moyen ranimé le courage abbatu des Grecs. Le maître des Dieux rend aux Troyens l'avantage qu'ils avoient perdu. Les Grecs sont réduits à défendre leurs vaisseaux. Patrocle, intime ami d'Achille, obtient de lui de se revêtir de ses armes; il repousse les Troyens; mais Hector le combat & le tue. Cette mort fait oublier à Achille son ressentiment. Il court venger son ami. Les Dieux veulent courir les risques de cette fameuse journée.

» Ils se partagent tous, dit Homere, & descen-
» dent ainsi de l'Olympe. Junon, Pallas, Nep-
» tune, Mercure pere des Arts & de l'utilité, &
» Vulcain se rangent du côté des Grecs. Mars,
» Apollon, Diane, Latone, Xanthe & Venus,
» mere des jeux & des ris, embrassent le parti des
» Troyens.

» Pendant que les Dieux étoient encore loin
» des deux armées, les Grecs marchoient fiére-
» ment comme assurés de la victoire; parce
» qu'Achille paroissoit à leur tête, après s'être
» long-tems éloigné des combats; & les Troyens
» étoient saisis d'épouvante voyant le fils de Pélée
» tout resplendissant de ses armes & pareil à
» l'homicide Mars. Mais dès que les Dieux fu-
» rent à la tête des troupes, alors les deux ba-
» tailles poussées d'une même ardeur, commen-
» cerent à se choquer. Pallas vole tantôt le long

» des retranchemens, & tantôt sur le rivage, & » anime les Phalanges grecques par ses cris; » & du côté opposé, Mars, semblable à un » tourbillon, parcourt tantôt les remparts de » Troye, & tantôt les rives du Simois & la » colline; & d'une voix terrible, il exhorte les » Troyens à soutenir l'ennemi. Ainsi les immor» tels animant les troupes des deux partis, enga» gent la bataille, & se mêlent eux-mêmes dans » le combat.

» Cependant le souverain maître des Dieux » & des hommes tonne du haut du Ciel; & Nep» tune élevant ses flots ébranle la terre & les » sommets des montagnes. Les cîmes du » Mont Ida tremblent jusques dans leurs fon» demens; Troye, le champ de Bataille, & les » Vaisseaux sont agités par des secousses vio» lentes. Le Roi des Enfers, épouvanté au fond » de son Palais, s'élance de son Trône, & s'écrie » de toute sa force, dans la frayeur où il est, » que Neptune d'un coup de son trident n'en» trouvre la terre qui couvre les ombres, & que » cet affreux séjour, demeure éternelle des té» nébres & de la mort, abhorré des hommes & » craint même des Dieux, ne reçoive pour la » premiere fois la lumiere & ne paroisse à dé» couvert; si grand est le bruit que font ces » Dieux qui marchent les uns contre les au» tres ».

Voici comment Boileau a rendu en vers cette pensée.

Pluton sort de son Trône; il pâlit; il s'écrie;
Il a peur que ce Dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son Trident ne fasse entrer le jour;....

Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Stix la rive désolée;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux,
Abhorré des mortels & craint même des Dieux.

Cette traduction fait tort au même endroit de celle de Madame Dacier, qui est bien éloigné de cette perfection.

» Tel qu'un horrible embrâsement qui exerce sa fureur dans les vallons & dans les creux d'une montagne couverte de bois; en un moment toute la vaste Forêt est en proie aux flammes que les vents impétueux portent de tous côtés; tel Achille, pareil au Dieu des combats, fait un horrible ravage dans les rangs des Troyens. Un nombre infini de braves guerriers tombent sous l'effort de son bras; & des ruisseaux de sang inondent le champ de Bataille. Et tels qu'on voit dans une aire spacieuse des bœufs grands & forts, fouler la moisson, & faire sauter partout les grains hors des épics, tels on voit les chevaux d'Achille fouler aux pieds les armes & les morts, & faire jaillir le sang de dessous leurs pieds & de dessous les roues. Le char en est souillé; le Héros lui-même en est couvert; & insatiable de gloire & de vengeance, il se plaît au milieu de ce carnage & de cette horreur. Rien ne résiste aux efforts du vaillant fils de Pelée. Le Xanthe & le Simois réunissent en vain toutes leurs eaux pour le perdre; ils sont contraints de céder. Achille joint enfin Hector qu'il cherchoit seul parmi tous les Troyens ». Voici comme Homere décrit la fin du combat de ces jeux guerriers.

» Hector dit ; & tirant un large cimeterre
» qu'il avoit à son côté, & ramassant toutes ses
» forces, il fond sur Achille tête baissée, comme
» un Aigle fond du haut de la nuë sur un Liévre
» ou sur un tendre Agneau. Achille vole en
» même tems contre Hector ; une implacable fu-
» reur s'empare de son courage ; il se couvre
» de son large bouclier ; quatre pannaches d'or,
» dont Vulcain avoit ombragé son casque,
» flottent sur sa tête terrible ; & tel qu'est le feu
» de l'étoile du soir qui brille la nuit au milieu
» des autres astres, tel est l'éclat du fer étincel-
» lant dont sa main est armée, & dont il va frap-
» per son ennemi. Il le mesure des yeux pour
» chercher où il pourra enfoncer sa pique ; car il
» voit tout son corps couvert des belles armes
» qu'il a enlevées au fils de Mœnerius. Enfin
» entre la cuirasse & le casque, il apperçoit tout
» découvert un endroit de la gorge au-dessus de
» la clavicule ; & c'est par-là que l'ame s'envole
» avec plus de rapidité. Achille le frappe à cet
» endroit, & lui perce le cou d'outre en outre.
» Le fer mortel ne lui coupa pourtant pas le
» gosier ; ce malheureux Prince en rendant les
» derniers soupirs, peut encore adresser ses
» prieres à Achille, qui le voyant tomber & se
» glorifiant de sa victoire, lui dit : Hector, après
» avoir tué Patrocle, tu croyois être en sûreté
» & n'avoit rien à craindre ; tu ne daignois pas
» seulement penser à moi. Insensé, Patrocle
» avoit sur mes Vaisseaux un vengeur qui ne de-
» voit pas laisser sa mort impunie ; le voilà ven-
» gé ; & pendant que les Grecs lui feront des fu-
» nérailles magnifiques, ta pompe funêbre sera
» faite sur ce rivage, par les chiens & par les
» Vautours ».

Homere consacre le reste de son Iliade à décrire les funérailles de Patrocle, & les jeux qu'Achile fait célébrer en son honneur. Il finit par la demande que Priam va faire à Achille du corps d'Hector. Le fils de Pélée se laisse fléchir enfin : Priam retourne à Troye, où il fait rendre à son fils les honneurs funèbres.

Tel est en abrégé, Madame, le plan & la conduite de l'Iliade. Les différens morceaux que j'ai rapportés pour relever cette légere ébauche, vous auront fait connoître tout-à-la-fois & le plus parfait de tous les Poëmes, & une des meilleures traductions qui en aient été faites.

Je suis, &c.



LETTRE XX.

Préface de l'Odissée d'Homere.

MON dessein n'étoit pas, Madame, d'observer pour l'Odyssée la même méthode que j'ai suivie à l'égard de l'Iliade. Je craignois même de m'être un peu plus étendu, que ne le demandoit une simple traduction; mais puisque vous me paroissez satisfaite de ma derniere lettre, que vous me prescrivez vous-même la matiere de celle-ci, je vais tâcher de vous faire connoître l'Odyssée.

» Dans ce poëme, dit Madame Dacier, pour » nous représenter ce que peuvent la vertu & la » sagesse, Homere nous propose fort utilement » l'exmple d'Ulysse, qui, après avoir saccagé » Troye, fut porté dans plusieurs pays, & s'instruisit des mœurs de plusieurs peuples; qui pen- » dant qu'il travailloit à retourner chez lui & à y » ramener ses compagnons, souffrit sur la mer » des maux sans nombre, & ne pût jamais être » submergé par les flots de l'adversité. En un mot, » l'Odyssée représente les maux que l'absence » d'Ulysse cause dans sa maison, & les remedes » que ce Héros, de retour, y apporte par sa pru- » dence ».

Madame Dacier divise sa Préface en quatre parties. Elle explique dans la premiere, la nature, l'origine & le but du Poëme Épique. Du penchant naturel des hommes à l'imitation & à la musique naquit la poësie. » Ce n'étoit d'abord que des » Hymnes & des Cantiques pour remercier » Dieu de quelque bienfait. Ces actions de gra- » ces étoient accompagnées de festins & de ban-

» quets dont la joie & insensiblement la licence
» se communiquerent à la poësie; de sorte qu'elle
» fut bientôt entierement corrompue, & que l'on
» n'y remarqua plus aucune trace de religion.
» Pour corriger un si grand désordre & ramener
» les hommes à la vertu, les Poëtes voyant d'un
» côté que l'homme est naturellement enclin à
» l'imitation, & de l'autre qu'il aime éperdue-
» ment le plaisir, profiterent de ce penchant &
» travaillerent à les amuser & à les corriger in-
» sensiblement par des instructions cachées sous
» un appas agréable. C'est ce qui fit inventer les
» fables, qui sont presque toujours plus propres
» à corriger les mœurs, que les traités de morale
» les plus suivis. Homere trouva cet usage des
» fables généralement établi; & il s'en servit ad-
» mirablement pour former sur ce modèle le
» plan de ses deux poëmes qui ne sont que des
» fables plus étendues, & auxquelles il a joint ce
» merveilleux & cet extraordinaire, dont Stra-
» bon parle, & qui augmente infiniment le plai-
» sir ». Notre Auteur fait voir ensuite que le but du Poëme Epique est l'utilité & l'instruction. Dans les trois autres parties, Madame Dacier justifie Homere des reproches que lui fait Platon, qui prétend que cetre imitation ou fable qui constitue les Poëmes de l'Iliade & de l'Odyssée, est vicieuse & nuisible. Elle le défend contre Longin qui veut que l'Odyssée porte des marques de la vieillesse d'Homere & de l'affoiblissement de son esprit; enfin elle rapporte les jugemens que les plus grands Maîtres ont portés de l'Odyssée, & fait voir qu'ils l'ont même préférée à l'Iliade. Ces différens Chefs forment une dissertation fort sçavante, qui, comme on l'a dit ailleurs, peut

passer pour un excellent Traité de Rhétorique & de Poësie. L'Examen que j'en pourrois faire, Madame, me meneroit trop loin, & ne me laisseroit point assez d'espace dans cette lettre, pour le Poëme que vous désirez de connoître.

L'Odissée d'Homere. L'Odyssée étant plus particulierement que l'Iliade, destinée à instruire & à donner des leçons de morale, son début doit être aussi moins pompeux & plus tranquille. C'est ce qu'Homere a sagement observé dans cette invocation qui commence son poëme :

» Muse, contez-moi les aventures de cet homme prudent, qui après avoir ruiné la Ville sacrée de Troye, fut errant plusieurs années en divers pays, visita les Villes de différens peuples, & s'instruisit de leurs coutumes & de leurs mœurs. Il souffrit des peines infinies sur la mer pendant qu'il travailloit à sauver sa vie, & à procurer à ses compagnons un heureux retour. Mais tous ses soins furent inutiles ; ces malheureux périrent tous par leur folie. Les insensés ! ils eurent l'impiété de se nourrir des troupeaux de bœufs qui étoient consacrés au Soleil ; & ce Dieu irrité les punit de ce sacrilege. Déesse, fille de Jupiter, daignez nous apprendre aussi, une partie des aventures de ce Héros.

Le Poëte continue : il jette d'abord ses lecteurs au milieu de sa matiere, & commence son action le plus près qu'il peut de sa fin ; trouvant ensuite par son art le secret de rappeller les choses les plus considérables qui ont précédé, il fait une narration suivie, où il n'y a aucun vuide, & où la curiosité du lecteur est toujours excitée par le désir & par l'espérance d'apprendre les incidens que le Poëte n'a pas expliqués....

Tous

» Tous ceux, dit-il, qui avoient évité la mort
» devant les remparts de Troye, étoient arrivés
» dans leurs maisons, délivrés des périls de la
» mer & de la guerre : Ulysse étoit le seul privé de
» ce plaisir : malgré l'impatience qu'il avoit de
» revoir sa femme & ses Etats, il étoit retenu
» dans les Grottes profondes de la Déesse Calyp-
» so, qui désiroit passionnément de l'avoir pour
» mari. Mais après plusieurs années révolues,
» quand celle que les Dieux avoient marquée
» pour son retour à Ithaque fut arrivée, ce Prin-
» ce se trouva encore exposé à de nouveaux tra-
» vaux, quoiqu'il fut au milieu de ses amis. Enfin
» les Dieux eurent pitié de ses peines. Neptune
» seul persévérant dans sa colere, le poursuivit
» toujours en implacable ennemi, jusqu'à ce qu'il
» fut de retour dans sa patrie.

Ici commence la scene, mais avec plus d'éclat & de majesté qu'on ne semble devoir l'attendre d'un début si simple. Les Dieux assemblés dans le Palais de Jupiter tiennent conseil en l'absence de Neptune qui n'aimoit point Ulysse, & cherchent entr'eux les moyens de le faire sortir de l'Ile d'Ogygie, où Calypso le retenoit depuis sept ans. Sans attendre la décision de l'Assemblée, Minerve qui chérit particulierement Ulysse & son fils Télémaque, prend le parti d'aller à Ithaque pour engager ce dernier à s'informer de son pere ; & pour le couvrir de gloire par les voyages que cette recherche doit lui couter.

» La Déesse attache à ses beaux pieds ses Ta-
» lonnieres immortelles & toutes d'or, avec les-
» quelles, plus légere que les vents, elle traverse
» les murs & la vaste étendue de la terre. Elle
» prend sa pique armée d'un airain étincelant,

» cette pique forte & pesante,dont elle renverse
» les escadrons des plus fiers Héros,quand ils ont
» attiré sa colere. Elle s'élance du haut des som-
» mets de l'Olympe,& arrive à Ithaque à la porte
» du Palais d'Ulysse ».

Minerve,sous la figure d'un Etranger, donne à Télémaque de sages conseils, & le fait résoudre à aller chercher son pere. Le jeune Prince s'embarque, arrive à Pilos, où Nestor le reçoit favorablement. Il lui donne son fils Pisistrate pour l'accompagner à Lacédémone chez Ménélas qui apprend à Télémaque que son pere est retenu malgré lui dans l'Isle d'Ogygie par la Déesse Calypso. Cependant les désordres continuent à Ithaque de la part des poursuivans de Pénéloppe. Ces Princes instruits du départ de Télémaque, cherchent les moyens de le faire périr à son retour. Jupiter, à la priere de Minerve, envoye Mercure à Calypso pour lui ordonner de laisser partir Ulysse.

» Mercure obéit : il prend sa verge d'or avec la-
» quelle il plonge les hommes dans le sommeil
» & les en retire quand il lui plaît ; & la tenant
» à la main il prend son vol, traverse la Pierie ;
» & fondant du haut des airs, il vole sur les flots,
» semblable à un oiseau marin qui chassant aux
» poissons,vole légerement sur la surface des on-
» des qu'il bat de ses aîles : tel Mercure vole sur
» la cîme des flots. Quand il fut parvenu à cette
» Isle, qui est fort éloignée, il quitte la mer ; &
» prenant la terre, il marche sur le rivage jusqu'à
» ce qu'il soit arrivé à la Grotte où la belle Nym-
» phe habitoit. Il la trouva dans cette Grotte ; à
» l'entrée il y avoit de grands brâsiers magnifi-
» ques,d'où s'exhaloit une odeur de cédre & d'au-
» tres bois odoriférans, qui parfumoient toute

» l'Ile. Devant elle, étoit un beau métier, où elle
» travailloit à un Ouvrage incomparable avec une
» navette d'or; & en travaillant elle chantoit des
» airs divins avec une voix merveilleuſe. La Grot-
» te étoit ombragée d'une forêt d'aunes, de peu-
» pliers & de cyprès où mille oiſeaux de mer
» avoient leur retraite; & elle étoit environnée
» d'une vigne chargée de raiſins. Quatre fontai-
» nes rouloient leurs flots d'argent de quatre dif-
» férens côtés, & formoient quatre grands ca-
» naux autour de prairies émaillées de toutes ſor-
» tes de fleurs; les Immortels mêmes n'auroient
» pû voir un ſi beau lieu ſans l'admirer & ſans
» ſentir dans leur cœur une ſecrette joie».

Contrainte par les ordres de Jupiter, Calypſo laiſſe partir Ulyſſe qui s'embarque ſur un radeau. Neptune l'apperçoit & excite une violente tempête pour le ſubmerger; mais Minerve trouve le moyen d'arracher Ulyſſe des bras de la mort, & le fait aborder à l'Ile des Phéaciens. Accablé de laſſitude, ce Prince ſe livre aux douceurs du ſommeil ſur les bords d'un fleuve. Minerve qui ne l'abandonne jamais, va inſpirer à Nauſicaa, fille du Roi des Phéaciens, d'aller laver ſes robes dans le fleuve.

» Tout étant prêt, dit le Poëte, Nauſicaa mon-
» te ſur le char avec ſes femmes, prend les ren-
» nes & pouſſe les mulets qui rempliſſent l'air de
» leurs henniſſemens. Dès qu'elle fut arrivée au
» fleuve où étoient les lavoirs, toujours pleins
» d'une eau plus claire que le cryſtal, les Nym-
» phes détellerent les mulets & les lâcherent dans
» les beaux herbages, dont les bords du fleuve
» étoient revêtus; & tirant les habits du char,
» elles les porterent à braſſées dans l'eau, & ſe mi-

» rent à les laver & à les nettoyer avec une sorte
» d'émulation, & se défiant les unes les autres.
» Quand ils furent bien lavés, ces Nymphes les
» étendirent sur le rivage de la mer, que les ondes
» avoient rempli de petits cailloux. Elles se bai-
» gnerent & se parfumerent; & en attendant que
» le Soleil eut séché leurs habits, elles se mirent
» à table pour dîner. Le repas fini, elles quittent
» toutes leur voile, & commencent à jouer tou-
» tes ensemble à la Paume : Nausicaa se met en-
» suite à chanter. Telle qu'on voit Diane parcou-
» rir les sommets des montagnes du vaste Taigete
» ou du sombre Eurymanthe, & se divertir à
» chasser le sanglier ou le cerf, suivie de ses Nym-
» phes, filles de Jupiter, qui habitent toujours les
» campagnes; la joie remplit le cœur de Latone;
» car quoique sa fille soit au milieu de tant de
» Nymphes, toutes d'une beauté parfaite & d'une
» taille divine, elle les surpasse toutes en beauté,
» en majesté & en belle taille; & on la reconnoît
» aisément pour leur Reine; telle Nausicaa pa-
» roît au-dessus de toutes ses femmes.

» Quand elle fut en état de s'en retourner au
» Palais de son pere, & qu'elle se préparoit à fai-
» re atteler les mulets, après avoir plié les robes,
» alors Minerve songea à faire qu'Ulysse se ré-
» veillât & qu'il vît la Princesse, afin qu'elle le
» menât à la Ville des Phéaciens. Nausicaa pre-
» nant donc une balle, voulut la pousser à une de
» ses femmes; mais elle la manqua & la balle al-
» la tomber dans le fleuve; en même tems elles
» jettent toutes de grands cris. Ulysse s'éveilla à
» ce bruit; & se mettant en son séant, il dit en
» lui-même, en quel pays suis-je venu? Ceux
» qui l'habitent sont-ce des hommes sauvages,

» cruels & injustes, ou des hommes touchés des
» Dieux & qui respectent l'hospitalité ? Des voix
» de jeunes filles viennent de frapper mes oreil-
» les ; sont-ce des Nymphes des Montagnes,
» des Fleuves, ou des Etangs, ou seroient-ce
» des hommes que j'aurois entendus ? Il faut
» que je le voie & que je m'éclaircisse.

» En même tems il se glisse dans le plus épais
» du buisson ; & rompant des branches pour
» couvrir sa nudité sous les feuilles, il sort de
» son fort comme un lion qui se confiant en sa
» force, après avoir souffert les vents & la pluie,
» court les Montagnes ; le feu sort de ses yeux;
» & il cherche à se jetter sur un troupeau de
» Bœufs ou de Moutons, ou à déchirer quelque
» Cerf ; la faim qui le presse est si forte, qu'il
» ne balance point à s'enfermer même dans la
» Bergerie pour se rassasier. Tel Ulysse sort pour
» aborder ces jeunes Nymphes, quoique nud ;
» car il est forcé par la nécessité.

» Dès qu'il se montre défiguré comme il est
» par l'écume de la Mer, il leur paroit si épou-
» vantable, qu'elles prennent toutes la fuite
» pour aller se cacher l'une d'un côté, l'autre
» d'un autre, derriere des rochers dont le ri-
» vage est bordé. La seule fille d'Acinoüs attend
» sans s'étonner ; car la Déesse Minerve bannit
» de son ame la frayeur, & lui inspira la fer-
» meté & le courage. Elle demeure donc sans
» s'ébranler ; & Ulysse délibéra en son cœur
» s'il iroit embrasser les genoux de cette belle
» Nymphe, ou s'il se contenteroit de lui adres-
» ser la parole de loin, & de la prier dans les
» termes les plus touchans, de lui donner des ha-
» bits & de lui enseigner la Ville la plus pro-

» chaine. Après avoir combattu quelque tems ;
» il crut qu'il étoit mieux de lui adresser ses
» prieres sans l'approcher, de peur que s'il al-
» loit embrasser ses genoux, la Nymphe prenant
» cela pour un manque de respect, n'en fut of-
» fensée ».

Nausicaa attendrie par les prieres d'Ulysse, lui fait donner des habits, & servir un repas frugal ; elle s'en retourne ensuite à la Ville où elle lui conseille de la suivre à quelque distance. Le Roi des Phèaciens & toute sa Cour s'empressent de rendre à Ulysse les devoirs de l'hospitalité. On célebre des jeux & des danses. Ulysse qui entend chanter la guerre de Troye, s'attendrit au récit de ses malheurs. On remarque sa tristesse; on lui demande qui il est; on le prie de raconter ses aventures. Ulysse reprend son histoire depuis son départ de Troye, il décrit son combat contre les Ciconiens dont il avoit saccagé la Ville. Forcé de se rembarquer avec une perte considérable de ses compagnons, il aborde aux terres des Ciclopes. C'étoit des hommes d'une taille & d'une grosseur prodigieuse. Un des plus terribles, nommé Polipheme, vivoit à l'écart dans un endroit retiré de l'Isle, où il paissoit de nombreux troupeaux. Ulysse pénetre avec plusieurs de ses Compagnons, dans la caverne du Ciclope. Ce monstre revenant le soir à son logis, apperçoit les Grecs que sa vue remplissoit d'effroi. Il en empoigne deux qu'il froisse contre un rocher, & qu'il dévore encore tout sanglans. Le lendemain il en mange encore deux autres.

» Quand il fut rassasié, dit Ulysse, il ouvrit la
» porte de l'antre, fit sortir ses troupeaux, sortit

» avec eux & referma la porte sur nous avec cette
» énorme roche, aussi facilement qu'on ferme
» un carquois avec son couvercle ; & faisant
» retentir toute la campagne du son effroyable
» de son chalumeau, il mena ses troupeaux vers
» la Montagne. Je demeurai donc enfermé dans
» cet antre, méditant sur les moyens de me
» venger, si Minerve vouloit m'accorder la
» gloire de punir ce monstre. Plusieurs pensées
» me passerent dans la tête ; mais enfin voici le
» parti qui me parut le meilleur. Dans la ca-
» verne il y avoit une grande massue de bois
» d'Olivier, encore vert, que le Cyclope avoit
» coupée pour la porter quand elle seroit séche ;
» à la voir, elle nous parut comme le mât d'un
» Vaisseau de charge à vingt rames, qui affronte
» toutes sortes de Mers ; elle étoit aussi haute
» & aussi grosse. J'en coupai moi-même environ
» la longueur de quatre coudées, & la donnant
» à mes compagnons, je leur ordonnai de la
» dégrossir. Ils la raboterent & l'amenuiserent ;
» & moi la retirant de leurs mains je l'aiguisai
» par le bout ; j'en fis aussitôt durcir la pointe
» dans le feu, & je la cachai dans du fumier
» dont il y avoit grande quantité dans cette ca-
» verne. Ensuite je fis tirer tous mes compa-
» gnons au sort, afin que la fortune choisit ceux
» qui devoient avoir la résolution de m'aider à
» enfoncer ce pieu dans l'œil du Ciclope, quand
» il seroit enseveli dans un profond sommeil.
» Mes Compagnons tirerent, & heureusement
» le sort tomba sur les quatre que j'aurois moi-
» même choisis à cause de leur intrépidité & de
» leur audace. Je me mis volontairement à leur

» tête pour conduire cette entreprise si périlleuse.

» Sur le soir le Ciclope revint des paturages » à la tête de ses troupeaux; il les fait tous entrer; & contre sa coutume il ne laissa aucune » bête à la porte, soit qu'il craignît quelque » surprise, ou que Dieu l'ordonnât ainsi pour » nous sauver du plus grand de tous les dangers. » Après qu'il eut bouché sa porte avec cet horrible rocher, il s'assit & se met à traire ses » brebis & ses chevres, à son ordinaire, leur » donna à chacune leurs petits; & quand tout » fut fait, il prit encore deux de mes Compagnons, dont il fit son souper. Dans ce moment je m'approchai de ce monstre, & lui » présentant d'un vin que j'avois apporté, je lui » dis: Cyclope, tenez, buvez de ce vin, vous » avez assez mangé de chair humaine; vous verrez quelle est cette boisson, dont j'avois une » bonne provision dans mon Vaisseau; le peu » que j'en ai sauvé, je l'ai apporté avec moi » pour vous faire des libations comme à un » Dieu, si touché de compassion, vous avez la » bonté de me renvoyer dans ma Patrie. Mais » vous vous êtes porté à des excès de cruauté » indignes de vous. Eh! qui pensez-vous désormais qui voudra venir dans votre Isle, quand » on saura avec quelle inhumanité vous traitez » les étrangers.

» Il prit la coupe de mes mains sans me répondre & but. Il trouva cette boisson si délicieuse, qu'il m'en demanda encore. Donne-moi un second coup de ce vin sans l'épargner, » me dit-il, & dis moi tout présentement ton

» nom, afin que je te faſſe un préſent d'hoſpita-
» lité dont tu ſois content. Cette terre fournit
» aux Ciclopes d'excellent vin, que les pluies de
» Jupiter nourriſſent; mais il n'approche pas de
» celui-ci; ce vin que tu me donnes, ce n'eſt
» pas du vin, c'eſt la mere-goutte du nectar &
» de l'embroſie même des Dieux. Je lui en pré-
» ſentai une troiſiéme; & il eut l'imprudence
» de la boire. Quand je vis que le vin commen-
» çoit à faire ſon effet & à lui porter à la tête,
» je lui dis avec beaucoup de douceur, Cyclo-
» pe, vous me demandez mon nom; il eſt aſſez
» connu dans le monde; je vais vous l'appren-
» dre puiſque vous l'ignorez; & vous me ferez
» le préſent que vous m'avez promis. Je m'ap-
» pelle *Perſonne*; mon pere & ma mere me
» nommerent ainſi; & tous mes compagnons me
» connoiſſent par ce nom.

» Oh bien, puiſque tu t'appelles Perſonne,
» me répond ce Monſtre avec une cruauté inouie,
» Perſonne ſera le dernier que je mangerai; je
» ne le mangerai qu'après tous ſes compagnons;
» voilà le préſent que je te prépare.

» En finiſſant ces mots il tombe à la renver-
» ſe; ſon énorme cou replie ſur ſon épaule. Le
» ſommeil qui dompte tous les animaux, s'em-
» pare de lui. Le vin lui ſort de la gorge avec
» des morceaux de la chair de mes compagnons
» qu'il a dévorés. Alors tirant le pieu que j'a-
» vois caché ſous le fumier, je le mis dans la
» cendre vive pour le faire chauffer; & m'adreſ-
» ſant à mes Compagnons, je leur dis tout ce
» que je crus le plus capable de fortifier leur cou-
» rage, afin qu'aucun d'eux ne fût ſaiſi de frayeur,
» & ne reculât dans le moment de l'exécution.

» Bientôt le pieu fut si chaux, que quoiqu'en-
» core vert, il alloit s'enflammer, & il étoit
» déjà tout rouge. Je le tire donc du feu, mes
» Compagnons tout prêts autour de moi. Alors
» Dieu m'inspira une audace surnaturelle. Mes
» Compagnons prenant le pieu qui étoit pointu
» par le bout, l'appuient sur l'œil du Cyclope,
» & moi m'élevant par-dessus, je le faisois
» tourner. Comme quand un Charpentier perce
» avec un virebrequin une planche de bois pour
» l'employer à la construction d'un Vaisseau; il
» appuie l'instrument par-dessus, & ses gar-
» çons au-dessous le font tourner avec sa cour-
» roye qui va & qui vient des deux côtés, & le
» virebrequin tourne sans cesse; de même nous
» faisions tourner ce pieu dans l'œil de ce mons-
» tre. Le sang rejaillit autour du pieu tout ar-
» dent. La vapeur qui s'éleve de sa prunelle, lui
» brûle les paupieres & les sourcils; & les ra-
» cines de son œil embrâsées par l'ardeur du
» feu, jettent un sifflement horrible. Comme
» lorsqu'un Forgeron, après avoir fait rougir à
» sa forge le fer d'une hache ou d'une scie, le
» jette tout brûlant dans l'eau froide pour le
» durcir; car c'est ce qui fait la bonté de sa trempe;
» ce fer excite un sifflement qui fait retentir la
» forge; l'œil du Cyclope siffla de même par
» l'ardeur du pieu.

» Le Cyclope s'éveillant, jette des cris épou-
» vantables, dont toute la montagne retentit.
» Saisis de frayeur nous nous éloignons; il tire
» de son œil ce pieu tout dégoutant de son sang,
» le jette loin de lui, & appelle à son secours
» les Cyclopes qui habitoient tout autour dans
» les antres des montagnes voisines. Ces Cyclo-

» pes entendant sa voix, arrivent en foule de
» tous côtés, & environnant l'antre, ils lui de-
» mandent la cause de sa douleur : Polipheme,
» que vous est-il arrivé ? Qu'est-ce qui vous
» oblige à nous réveiller au milieu de la nuit,
» & à nous appeller à votre aide ? Quelqu'un
» emmene-t-il vos troupeaux ? Quelqu'un atten-
» te t-il à votre vie à force ouverte ou par ruse ?
» Le terrible Polipheme répond du fond de
» son antre, hélas, mes amis, Personne. Plus
» il leur dit ce nom, plus ils sont trompés par
» cette équivoque. Puisque ce n'est personne qui
» vous a mis en cet état, lui disent-ils, que
» pouvons-nous faire ? Pouvons-nous vous déli-
» vrer des maux qu'il plaît à Jupiter de vous en-
» voyer ? Ayez donc recours à votre pere Nep-
» tune, & lui adressez vos vœux pour le prier
» de vous secourir «.

» Après lui avoir donné cette belle consola-
» tion, ils se retirent. Je ne pus m'empêcher de
» rire de l'erreur où ce nom si heureusement
» trouvé les avoit jettés.

Il falloit user de stratagême pour sortir de la grotte dont le Cyclope occupoit l'entrée, tâtant avec les mains les béliers & les brebis qui en sortoient. Ulysse attacha ses Compagnons sous le ventre des béliers, il se mit lui-même sous le plus grand & sortit après tous les autres.

» Le belier sous lequel j'étois, dit Ulysse,
» sortit le dernier, chargé d'une toison fort
» épaisse, & de moi qui étois fort agité & fort
» inquiet. Le terrible Polypheme le tâte avec
» ses mains, & lui parle en ces termes : mon
» cher bélier, pourquoi sors-tu aujourd'hui le
» dernier de mon antre ? Avant ce jour ce n'é-

» tois pas ta coûtume de sortir après mes Mou-
» tons; & tous les matins tu marchois le pre-
» mier à la tête du troupeau. Tu étois toujours
» le premier dans les vertes prairies, toujours le
» premier dans les eaux des fleuves, & tous les
» soirs tu revenois le premier dans ma caverne.
» Aujourd'hui tu sors le dernier. Qu'est-ce qui
» peut causer ce changement ? Est-ce la douleur
» de voir que tu n'es plus conduit par l'œil de
» ton maître ? Un méchant, nommé Personne,
» assisté de ses Compagnons aussi scélérats que
» lui, m'a rendu aveugle, après avoir lié mes
» forces par le vin. Ah ! je ne crois pas qu'il lui
» fut possible d'éviter la mort, si tu avois de la
» connoissance & que tu pusses parler & me dire
» où se cache ce malheureux pour se dérober à
» ma fureur; bientôt écrasé contre cette roche,
» il rempliroit ma caverne de son sang & de sa
» cervelle dispersée de tous côtés; & alors mon
» cœur sentiroit quelque soulagement dans les
» maux affreux que m'a fait ce misérable, ce scé-
» lérat de Personne. En finissant ces mots, il laisse
» passer son bélier «.

Echappé de ce danger, Ulysse retombe bientôt dans un autre. Arrivé chez les Lestrigons, Peuple Antropophage, il perd onze Vaisseaux, de douze qu'il avoit. La plupart de ses Compagnons sont la proie de cette Nation barbare qui en fait d'horribles festins. Ulysse avec le seul Vaisseau qui lui reste, arrive à l'Isle d'Eæa, demeure de la Déesse Circé. Voici comme le Roi d'Ithaque raconte le nouveau malheur que ses Compagnons éprouverent dans cette Isle.

» Dans le fond d'une vallée ils trouverent le

» Palais de Circé qui étoit bâti de belles pierres » de taille, & environné de bois. On voyoit à » l'entrée des Loups & des Lions qu'elle avoit » apprivoisés par ses funestes drogues. Ils ne se » jetterent point sur mes gens; au contraire ils » se leverent pour les flatter en remuant la » queue. Comme des chiens domestiques caref- » sent leur maître qui sort de table; car il leur » apporte toujours quelque douceur; de même » ces Lions & ces Loups caressoient mes Com- » pagnons, qui ne laissoient pas d'être effrayés » de leur taille énorme. Ils s'arrêterent sur la » porte de la Déesse; & ils entendirent qu'elle » chantoit d'une voix admirable, en travaillant » à un ouvrage de tapisserie, ouvrage immortel, » d'une finesse, d'une beauté & d'un éclat qui » ne se trouvent qu'aux ouvrages des Déesses.

» Le brave Politès, qui étoit le plus prudent » de la troupe, & qui m'étoit le plus cher, prit » la parole & dit : mes amis, j'entends quelque » personne, qui en travaillant à quelque ouvra- » ge, chante merveilleusement; c'est une fem- » me, ou plutôt une Déesse; ne craignons point » de lui parler.

» En même-tems ils se mettent à lui parler. » Elle se leve de son siége, ouvre ses portes écla- » tantes & les convie d'entrer. Ils entrent par » un excès d'imprudence. Euriloque seul, soup- » çonnant quelque embuche, demeura dehors.

» La Déesse fait d'abord asseoir ces malheu- » reux sur de beaux siéges, & leur sert un breu- » vage composé de fromage, de farine & de » miel détrempés dans du vin de Pramne, & » où elle avoit mêlé des drogues enchantées, » pour leur faire oublier leur Patrie. Dès qu'ils

» extrémité par la chaleur & la sécheresse de l'air
» qui leur ôte la vie. Les poursuivans entassés de
» même les uns sur les autres, rendent les der-
» niers soupirs ».

Ulysse après cette sanglante exécution, se fait reconnoître par Pénélope & par ses sujets. Une émeute qui s'éleve d'abord en faveur des Poursuivans, est bientôt appaisée ; & ce Prince rentre en possession de ses biens & de sa Couronne.

Je suis, &c.



LETTRE XXI.

Puisque la traduction de Madame Dacier vous a mise en état de connoître les Poëmes d'Homere, & de juger des ouvrages de ce Poëte, il est à propos, Madame, de vous instruire présentement du fameux différend qui s'éleva entre cette femme sçavante & M. de la Motte, au sujet de l'Auteur de l'Iliade. Jamais dispute littéraire ne fit tant de bruit; chaque chef avoit ses partisans; & l'un & l'autre ne manquoient d'ailleurs ni d'esprit ni d'érudition pour soutenir sa cause. Lorsque Madame Dacier eut fait paroître sa traduction de l'Iliade, M. de la Motte, l'un des beaux esprits de son siècle, voulut connoître Homere sur cette traduction, parce qu'il ignoroit la langue grecque. Le fruit de cette lecture fut un discours sur l'Iliade, qu'il donna au Public avec une traduction, ou plutôt une imitation de ce Poëme en vers François. Dans le premier de ces deux ouvrages, M. de la Motte veut démontrer qu'il y a une infinité de défauts dans Homere, & que sans s'arrêter aux opinions reçues & approuvées, on peut & l'on doit faire usage de sa raison pour juger des écrits des anciens, comme de ceux des modernes. D'après ce principe, il blâme les Dieux d'Homere; il n'approuve point toujours les caracteres de ses Héros; il condamne plusieurs de ses comparaisons & de ses maximes; enfin il n'a garde de le trouver en tout aussi admirable, aussi parfait que le disent les partisans du Poëte Grec.

Dans son imitation de l'Iliade, M. de la Motte veut donner des preuves sensibles de ce qu'il avance dans son discours ; en conséquence il rectifie ce qu'il trouve de défectueux dans l'original ; il change, il transpose, il ajoute, il retranche à son gré ; & le tout au désavantage de l'Auteur qu'il s'est proposé de traduire ou d'imiter.

Causes de la corrupt. du Goût.

Madame Dacier ne put lire ces écrits sans indignation ; elle prit hautement le parti d'Homere, & fit contre M. de la Motte un livre intitulé *des Causes de la corruption du Goût*, dans lequel elle examine & réfute le discours & le Poëme de son adversaire. C'est, à proprement parler, son unique but ; car elle dit peu de chose du goût & des causes de sa corruption ; & tout ce qu'elle avance, attaque directement les Ouvrages de l'Auteur François. Vous voyez, Madame, quel est le sujet & le fond de cette querelle. Le Discours de M. de la Motte ouvre une vaste carriere à l'érudition de Madame Dacier ; elle a à défendre un Poëte dont elle entend la langue, contre un homme qui ne s'en doute pas ; la nouvelle Iliade prête encore un nouveau lustre à sa cause, en ce que ce Poëme est infiniment au-dessous de son modèle, & que parconséquent il prouve mal ce qui est avancé dans le discours. Mais on ne peut excuser Madame Dacier de le traiter avec une aigreur & une dureté trop opposées à la douceur propre de son sexe : mais pourquoi prévenir votre jugement, Madame ? L'exposition de quelques morceaux choisis dans le livre de Madame Dacier, vous mettra au fait de la dispute.

« *Homere*, dit M. de la Motte, *choisit des cir*

» *constances basses quand il faut de la grandeur ;*
» *de rebutantes quand il est question de graces, &*
» *de lentes quand le sujet demande de la vivacité.*
» Des trois exemples que cite M. de la Motte, je choisis le second. *Homere*, dit-il, *descend, jusqu'à dire en beaux termes, si l'on veut, mais toujours bien clairement, que Junon se décrassa tout le corps avant que de le parfumer. Idée qui ternit mal-à-propos une image d'ailleurs toute gracieuse.* Est-ce un Poëte qui parle, répond Mad. Dacier! Combien de fois lui a-t on dit que rien n'avilit tant la diction, que les termes bas; & que le moyen de l'annoblir, ce sont les beaux termes, les termes nobles ? Homere a exprimé cette circonstance en beaux termes, cela ne suffit-il pas ? Et cette image si riante d'ailleurs, deviendra-t-elle sale, parce que M. de la Motte l'explique par le mot de *décrasser* qui la flétrit ? C'est ainsi que nos méchants Critiques ont toujours défiguré Homere, en substituant des termes bas & rampans, au lieu des termes nobles & relevés que ce Poëte emploie. Ce Censeur qui s'est souvent déclaré rival d'Anacréon, est bien éloigné de sa politesse & de sa galanterie, quand il écrit à sa Maîtresse, *je voudrois être fontaine afin de servir à laver votre beau corps, & essence afin de vous parfumer.*

» Ce Critique entreprend de parler des comparaisons : *on reproche*, dit-il, *quelque bassesse à Homere : par exemple la comparaison d'Ajax assiégé par une foule de combattans, & qui se retire à regret du champ de bataille, à un Ane que des enfans chassent d'un Pré à coups de pierres, & qui mange encore l'herbe en se retirant.* Voilà déjà la comparaison très-mal exposée, & entié-

» rement défigurée par ce pré & par cette herbe,
» qu'il plaît à M. de la Motte de faire manger à
» l'Âne. Homere ne parle nullement d'un pré; il
» parle d'une piece de bled; il ne dit point que
» l'âne mange encore l'herbe en se retirant, mais
» qu'il abbat une infinité d'épics à droite & à gau-
» che, & qu'il fait un affreux dégat dans cette
» moisson. Que M. de la Motte n'entende ni le
» grec, ni le latin, cela est pardonnable; mais il
» devoit au moins entendre le françois. Je me
» flatte que cette image étoit assez bien rendue
» dans ma traduction. Mais c'est la coutume de
» ces rares critiques; ils ont grand soin de désho-
» norer les passages qu'ils citent, en les traduisant
» bassement & plattement. Cela fait pourtant
» grand tort au génie poëtique de M. de la Motte.
» Un grand Poëte comme lui, ne devoit-il pas
» sentir combien cette image de moisson & d'é-
» pics convient à des troupes, & combien celle de
» pré & d'herbe leur convient peu en cette occa-
» sion? Nous sommes heureux que ce Censeur ait
» sauté ce livre: cette comparaison auroit bien
» souffert entre ses mains. Continuons.

» *C'est surtout le choix de l'âne*, dit-il, *que les*
» *critiques ont attaqué. Je ne crois pas qu'ils ayent*
» *raison; car l'idée de bassesse que nous attachons*
» *à l'âne, est arbitraire; & on pouvoit l'estimer auf-*
» *si raisonnablement en Grece, que nous le mépri-*
» *sons ici. Malgré cette justification, la comparai-*
» *son me blesse encore un peu par les enfans, & la*
» *gourmandise opiniâtre de l'âne; car en tout tems*
» *& en tout pays, ces images ne répondent pas assez*
» *noblement à la valeur obstinée d'Ajax & à la fu-*
» *reur de ses ennemis.* Comment une critique si
» fausse a-t'elle pû tomber dans l'esprit d'un hom-

» me tensé? Il n'y a rien de plus beau, ni de plus
» noble que cette image. En effet qu'y a-t'il de
» plus noble, que de faire entendre que ces com-
» battans, dont Ajax est environné, ne sont au-
» près de lui que comme des enfans qui veulent
» chasser l'âne de la piece de bled; qu'il se rit
» de tous leurs efforts; qu'il ne s'en hâte pas da-
» vantage, & qu'il ne fait pas un seul pas sans
» faire un ravage affreux dans tous leurs rangs? Il
» est bien question là de la gourmandise de l'âne.
» Il ne s'agit que de son obstination, de sa force,
» & de sa patience ».

Venons aux maximes. *Toutes celles de l'Iliade ne sont pas de la même beauté*, dit M. de la Motte : *il y en a de triviales, comme celle-ci :* les hommes n'ont pas tant de vigueur à jeun, qu'après avoir mangé, &c. *Les sentences triviales rebutent, parce qu'elles n'apprennent rien; & l'on ne veut pas perdre de tems à ce qui ne vaut pas la peine d'être dit.*
» Je ne sçais, répond Madame Dacier, de quel
» endroit ce Censeur a tiré cette prétendue sen-
» tence; car pour obliger les lecteurs à le croire sur
» sa parole, il ne cite point les livres d'où il tire
» ce qu'il dit. Cela n'empêchera pas que je n'as-
» sure que c'est encore ici une critique très-fausse.
» Premierement, ce qu'il appelle sentence ne l'est
» point; car toute vérité n'est pas sentence : *les*
» *hommes n'ont pas tant de force à jeun que quand*
» *ils ont mangé*, est une vérité commune : com-
» me quand on dit; *un convalescent n'a pas*
» *tant de force, que quand il est en pleine santé.* Ap-
» pellera-t'on cela une sentence? En second lieu,
» que ce mot soit dans Homere, il ne sçauroit être
» appellé trivial, s'il est dit à propos & à des sol-
» dats qui se préparent à combattre avant que d'a-

» voir mangé ; & il est au contraire plein de sens.
» C'est ainsi que tous les Généraux ont toujours
» parlé à leurs troupes : C'est ainsi que dans le
» X I X livre, Ulysse dit à Achille, qui veut qu'on
» marche tout-à-l'heure pour combattre sans
» avoir pris de nourriture : *Divin fils de Pélée,*
» *quelqu'impatience que vous ayez d'aller au com-*
» *bat, ne menez pas vos troupes à jeun attaquer*
» *l'ennemi : car l'affaire ne sera pas sitôt décidée,*
» *&c. C'est pourquoi ordonnez aux Grecs d'aller re-*
» *paître : le pain & le vin sont la force & le courage*
» *du soldat. Il est impossible qu'un homme, qui n'a*
» *pas mangé, combatte toute une journée; car si son*
» *courage ne le quitte pas, ses forces l'abandonnent.*
» Voilà comme parle un homme sensé ; & cela
» bien loin d'être trivial, est très-nécessaire, &
» vaut bien la peine d'être dit. M. de la Motte ne
» trouve pas de ces choses triviales dans nos Ro-
» mans ; c'est-là qu'il a formé son goût ; & c'est
» de-là que lui vient cette grande délicatesse. »

Ce peu de remarques, Madame, suffit, je pense, pour vous faire juger du Discours de M. de la Motte, & de la maniere dont Madame Dacier y répond. Passons à présent à la nouvelle Iliade, c'est-à-dire, citons-en aussi quelques morceaux : en voici le début :

Muse, raconte moi la colere d'Achille,
Pour les Grecs, pour lui-même, en malheurs si fertile,
Et qui le retenant dans un cruel repos,
Fit aux Champs Phrigiens périr tant de Héros.
Tel fut de Jupiter le décret homicide,
Depuis qu'aux cœurs d'Achille & du puissant Atride,
La Discorde insolente eut versé son poison,
Et dans ces cœurs aigris eut éteint la raison ;

Atride les conduit, garant de leur fortune,
On le prendroit pour Mars, Jupiter ou Neptune.

» Je ne voudrois que ce seul endroit, dit Mada-
» me Dacier, pour faire juger de l'élévation du gé-
» nie du Poëte françois & de son grand goût pour
» la poësie. Homere fait ici une image : *le Roi*
» *Agamemnon*, dit-il, *brilloit au milieu des com-*
» *battans avec une fierté incomparable. Il avoit la*
» *tête & les yeux de Jupiter quand il lance la fou-*
» *dre, la taille de Mars & la force de Neptune.*
» De sorte qu'il rassemble en deux vers, tout ce
» qui forme un grand Roi ; & il releve la Majesté
» d'Agamemnon en lui donnant ce que les trois
» plus puissants Dieux ont de plus majestueux &
» de plus marqué. Au lieu de cette idée vérita-
» blement sublime, M. de la Motte nous donne
» deux vers très-plats, & se contente de dire très-
» froidement, que ce Prince seroit pris pour un de
» ces trois Dieux.

» Le plus bel éloge qui ait jamais été donné à
» la beauté, c'est celui que les vieillards qui s'assem-
» blent dans Troye, donnent à Hélene dès qu'elle
» s'offre à leurs yeux. Cet endroit est admirable
» dans Homere ; je l'avois assez bien expliqué
» dans mes remarques, pour le faire sentir, &
» pour empêcher M. de la Motte de s'y tromper.
» Les vieillards sont frappés de la beauté d'Hé-
» lene dès qu'ils la voyent ; car ils ont des yeux :
» mais les glaces de la vieillesse les ayant délivrés
» de la tyrannie de l'amour, cette impression ne
» doit être que passagere & momentanée ; & la sa-
» gesse doit dans le moment reprendre le dessus,
» & faire revenir de la surprise. C'est ce qu'Ho-
» mere a merveilleusement observé. *Ils n'eurent*

» *pas plutôt apperçu Hélene*, dit-il, *que frappés*
» *d'admiration, ils se dirent les uns aux autres, faut-*
» *il s'étonner que les Grecs & les Troyens souffrent*
» *tant de maux, & depuis si long-tems pour une*
» *beauté si parfaite? Elle ressemble véritablement*
» *aux Déesses immortelles. Cependant, quelque*
„ *belle qu'elle soit, qu'elle s'en retourne sur ses*
„ *vaisseaux, & qu'elle ne cause pas notre ruine &*
„ *celle de nos enfans après nous.*
„ S'il avoit poussé plus loin l'admiration, il auroit
„ péché contre la nature & contre la vraisemblan-
„ ce. M. de la Motte qui corrige Homere, suit
„ d'autres leçons; pour sept vers de ce Poëte, il
„ nous en donne douze, & quels vers „!

A peine les Vieillards apperçoivent Helene;
Admirant, malgré l'age, une si belle Reine,
Tant d'appas, dirent-il, l'éclat de ces beaux yeux,
Donneroient de l'envie aux épouses des Dieux;
Si la Grece pour elle a pu prendre les armes,
Si pour la conserver nous bravons tant d'allarmes,
Elle excuse à la fois le Grec & le Troyen.
Qui peut la regarder ne s'étonne de rien!
Cependant, s'il le faut, rendons à sa Patrie,
Rendons à son Epoux cette épouse chérie.

Je passe les remarques que fait Madame Dacier sur chacun de ces vers. „ On croiroit, dit-
„ elle, que M. de la Motte auroit épuisé tout le ri-
„ dicule; non, il a encore des ressources; & il
„ finit ce bel endroit par ces deux beaux vers.

Sans faire contre nous qu'excitent tant d'appas,
Murmurer nos neveux qui ne la verront pas.

„ C'est-là le comble. Voilà ces pauvres vieil-
„ lards, qui excités par tant d'appas, impres-

„ sion bien longue, ne consentent à rendre Hé-
„ lene, s'il le faut, que pour se mettre à couvert
„ des murmures de leurs neveux, qui privés de
„ la vue de cette belle Princesse, ne les excuse-
„ seroient pas. Car s'ils pouvoient la voir, ces
„ vieillards pourroient bien opiner à ne pas la
„ rendre, parce qu'ils seroient sûrs d'être justi-
„ fiés. Est-ce ainsi que doivent parler des vieil-
„ lards accablés de maux, & qui en prévoient de
„ plus grands encore ? & ne doivent-ils pas plu-
„ tôt dire comme dans Homere, *qu'elle s'en re-*
„ *tourne, & qu'elle ne cause pas notre ruine & celle*
„ *de nos enfans après nous.*

„ Quand Agamemnon se retire blessé, voici
„ la belle chose qu'il dit à ses troupes :

Je mourrai trop content, si ma mort vous anime :
J'ai fait ce qu'exigeoient & ma gloire & mon rang;
Suivez, pour triompher, la trace de mon sang.

N'est-ce pas une grande idée, *suivez la trace de mon sang pour triompher?* „ Mais comme Aga-
„ memnon va se retirer, il y aura bientôt plus de
„ traces de sang du côté des vaisseaux, que du côté
„ des ennemis. Je suis étonnée qu'un homme
„ qui se vante de corriger & d'embellir Homere,
„ nous donne une pareille poësie.

Et dans le XIV livre, Homere dit en parlant
„ d'Hector : *Cependant l'intrépide Hector range*
„ *ses bataillons. Le Dieu de la mer & ce Prince*
„ *marchant fierement l'un contre l'autre, vont en-*
„ *gager un sanglant combat. Neptune pour donner*
„ *la victoire aux Grecs, & Hector pour couvrir de*
„ *gloire les Troyens. La mer irritée, pour servir*
„ *son Roi, inondant ses rivages, se répand autour*

„ *des tentes, & des vaisseaux. Les deux armées se choquent avec de grands cris. Ni les flots de la mer les plus agités par les violents souffles de Borée, ne se brisent avec tant de bruit contre le rivage, ni le plus terrible embrâsement qui s'éleve dans le fond d'une vallée, qui ravage une forêt, ne répand au loin un son si éclatant & si affreux, ni enfin les vents les plus mutinés & les plus furieux ne battent avec un mugissement si horrible la cîme des arbres qui résistent à leurs efforts.*
„ Voilà une poësie magnifique qui se fait sentir ;
„ & voici comme M. de la Motte nous l'a rendue :

Les deux Camps sont mêlés ; & dans le choc fatal,
Le mortel & le Dieu font un carnage égal.
Moindre est le bruit des flots que l'orage souleve ;
Du tonnere sortant du nuage qu'il créve ;
Des rapides torrents tombant du haut des Monts,
Et des vents opposés luttant dans les vallons.

C'en est assez, Madame, de ces morceaux pour vous faire connoître l'un & l'autre adversaire. Je joins ici un parallele ingénieux, par un Auteur qui ne voulut point être connu :

Madame Dacier a l'avantage de l'érudition : elle „ cite grand nombre d'Auteurs de différens siécles „ qui ont admiré Homere. M. de la Motte se donne l'avantage de la raison : il prétend qu'elle „ seule doit décider une chose où il s'agit d'esprit & de goût. Madame Dacier ne veut pas „ qu'on examine après que tant de grands hommes ont décidé en faveur d'Homere ; & s'il „ s'agissoit de religion, elle auroit sur M. de la „ Motte l'avantage que les Catholiques ont sur les

„ Novateurs. M. de la Motte croit qu'il est con-
„ tre le bon sens d'admirer sur la foi d'autrui, des
„ choses qu'on ne trouve pas admirables.

„ Madame Dacier en écrivant avec beaucoup
„ de vivacité contre M. de la Motte, a perdu une
„ partie des avantages que lui donnoit, sur son ad-
„ versaire, la connoissance qu'elle a de la langue
„ grecque. M. de la Motte par sa modération, a
„ pris sur Madame Dacier les avantages qu'il per-
„ doit faute de sçavoir le grec.

„ Le discours de Madame Dacier est plus sim-
„ ple & plus naturel ; celui de M. de la
„ Motte est plus étudié & plus travaillé ; l'un est
„ chargé de citations, l'autre est rempli de réfle-
„ xions. Madame Dacier semble n'avoir défendu
„ Homere, que parce qu'elle sçait le grec : M. de
„ la Motte semble n'attaquer Homere, que parce-
„ qu'il ne sçait pas la langue que ce Poëte parloit.
„ Le grand nombre même de ceux qui ne sçavent
„ pas le grec, se déclare pour Madame Dacier ; il
„ n'y a qu'un petit nombre de personnes, dont plu-
„ sieurs ne sçavent pas le grec, qui prenne le parti
„ de M. de la Motte. Il est également surprenant
„ qu'une dame prenne le parti d'Homere, &
„ qu'un Académicien entreprenne de l'attaquer.

„ Madame Dacier gagne moins en défendant
„ Homere, que M. de la Motte ne perd en l'atta-
„ quant. L'aigreur qui paroît dans le discours de
„ Madame Dacier, fait craindre qu'elle n'ait pas
„ bien soutenu une bonne cause. La politesse
„ de celui de M. de la Motte fait souhaiter qu'il
„ eût à soutenir une meilleure cause.

„ Madame Dacier s'est élevée au-dessus de son
„ sexe ; & en défendant Homere, elle a plus fait
„ qu'on ne doit attendre d'une dame qui n'est

„ point obligée d'avoir une si grande connoissance
„ des Belles-lettres, ni de sçavoir le grec : M. de
„ la Motte, en attaquant Homere, a fait tort à
„ la réputation qu'il a, d'être un des plus grands
„ hommes de Lettres du Royaume.

„ Homere n'est point admirable en tout ; &
„ Mad. Dacier auroit mieux fait de l'abandonner
„ en quelques endroits qu'elle prétend justifier.
„ Homere n'est point si méprisable que M. de la
„ Motte semble l'insinuer ; & il l'auroit attaqué
„ avec plus d'avantage, s'il l'avoit plus estimé.

„ La critique que M. de la Motte a faite du
„ poëme d'Homere, n'empêchera pas qu'on ne le
„ lise & qu'on ne l'estime : la réponse de Mada-
„ me Dacier au discours de M. de la Motte, en
„ donne une idée fort désavantageuse ; mais après
„ l'avoir lu, quoiqu'on ne l'approuve pas en tout,
„ on ne laisse pas d'y trouver de fort belles choses.
„ Il ne faut donc ni juger de l'Iliade d'Homere
„ par ce qu'en dit M. de la Motte, ni juger du dis-
„ cours de M. de la Motte par ce qu'en dit Mada-
„ me Dacier.

„ Madame Dacier est aussi satisfaite de l'Iliade
„ d'Homere, qu'elle l'est peu du discours de M.
„ de la Motte : celui-ci n'est satisfait ni de l'Iliade
„ d'Homere, ni du discours de Madame Dacier.
„ M. de la Motte a aussi bien fait le caractere,
„ d'Homere, que s'il l'avoit lu en grec ; Madame
„ Dacier a donc bien traduit ce Poëte, puisque
„ c'est dans la traduction, que M. de la Motte a
„ sçu remarquer ce qui fait son véritable caractere.
„ M. de la Motte engage adroitement ses lecteurs
„ à blâmer Homere : Madame Dacier, par des
„ exemples de la Sainte Ecriture, qu'elle cite, ca-
„ nonise tout ce qu'a dit Homere. M. de la Motte

„ agit avec plus d'art, & Madame Dacier avec
„ plus d'autorité. La prévention est égale des deux
„ côtés : l'un s'aveugle sur les défauts d'Homere,
„ & l'autre sur ses beautés. M. de la Motte ne
„ donne point assez à la langue grecque qu'il n'entend point, pour relever la langue françoise qu'il
„ parle si bien : Madame Dacier donne un peu
„ trop d'avantage à la langue grecque, qu'elle
„ entend, sur la langue françoise, qu'elle parle bien.

„ La langue grecque a plus de force & plus d'a-
„ bondance que la langue françoise; c'est la langue
„ d'une nation polie, qui avoit du goût pour tout,
„ pour les arts, pour les sciences, pour les plaisirs.
„ La langue latine a quelque chose de mâle & de
„ ferme; c'est la langue d'un peuple destiné à com-
„ mander à toute la terre.

„ La langue françoise est aussi douce, aussi nom-
„ breuse, aussi harmonieuse & même plus natu-
„ relle que la grecque; elle est plus réguliere que
„ la latine; elle n'en a ni le faste ni la sécheresse.
„ C'est la langue d'une nation qui sçait faire goû-
„ ter ses manieres par les autres peuples; & ils
„ voudroient tous parler françois, s'ils avoient
„ le choix d'une langue.

„ Le public ne perd rien au démêlé de M. de la
„ Motte avec Madame Dacier. D'un côté il ap-
„ prend à ne point rejetter des sentimens univer-
„ sellement reçus pendant plusieurs siécles, par
„ des personnes d'un grand mérite; & de l'autre
„ à ne point recevoir sans examen, les préjugés les
„ plus anciens & les plus autorisés. On voit en-
„ core par ce démêlé où conduisent les préjugés,
„ quand on s'y laisse aller. Madame Dacier, par
„ exemple, excuse certains endroits d'Homere
„ par des choses semblables qui se trouvent dans

„ l'écriture, comme si l'écriture qui les rapporte, „ les donnoit pour des choses qui puissent faire un „ bel effet dans un poëme. M. de la Motte parle „ de la langue françoise par comparaison à la langue grecque qu'il n'entend pas, comme si l'on „ pouvoit comparer deux choses dont il y en a une „ qu'on ne connoît pas. Il est choqué de certaines métaphores & de certaines comparaisons „ propres de la langue greque, comme si elles „ avoient fait naître dans l'esprit des Grecs, les „ mêmes idées qu'elles font naître dans le nôtre.

„ Après tout, M. de la Motte, par sa modération, méritoit que Madame Dacier le traitât „ plus doucement. Madame Dacier par ses expressions trop fortes, semble avoir donné droit „ à M. de la Motte de lui dire des choses désobligeantes, s'il pouvoit être permis de manquer de „ respect aux dames, quelque chose qu'elles fassent. On voit par ce parallele, qu'on peut, sans „ ignorer le grec, estimer M. de la Motte autant „ qu'il le mérite, & n'être pas toujours du sentiment de Madame Dacier, quoiqu'on sçache le „ grec „.

Madame Dacier a fait encore un autre Traité pour la défense d'Homere contre le P. Hardouin Jésuite. Ce Traité étant comme une suite du premier, en ce que l'objet est le même, je dois en dire ici quelque chose. Il a pour titre *Homere défendu contre l'Apologie du P. Hardouin*. Quoique cet Adversaire soutienne une cause beaucoup plus singuliere & plus ridicule que celle de M. de la Motte, Madame Dacier le traite néanmoins avec plus d'égards & de politesse. L'Apologiste, homme très-sçavant, avoit un penchant naturel pour les opinions les plus chimériques; & il les dé-

Défense d'Homere contre le P. Hardouin.

fendoit avec esprit, mais presque jamais avec raison. Il a voulu démontrer, par exemple, que les Œuvres d'Homere, de Virgile, d'Horace & autres, étoient le fruit de l'ignorance de quelques Moines du XIV siecle; mais on peut dire qu'il a trouvé autant d'adversaires, qu'il y a eu depuis lui de gens sensés & éclairés. Revenons à son Apologie d'Homere. Il prétend d'abord que personne jusqu'à lui, n'a connu le dessein d'Homere dans l'Iliade. *Ce dessein*, dit-il, *c'est la destruction entiere de la maison de Priam, maison criminelle & maudite ou abandonnée des Dieux, &c. C'est le transport de la couronne dans la branche collatérale, & dans la personne d'Enée, lequel en restoit seul, & qui étoit un Prince pieux, brave & chéri des Dieux.* L'Apologiste fonde ce sentiment sur ce qu'Homere fait dire à Neptune à la fin du XX livre de l'Iliade, *& c'est Enée qui doit régner sur les Troyens, & après lui toute sa postérité jusqu'à la fin des siecles.* C'est de-là que le P. Hardouin tire le sujet du poëme. Je ne rapporterai point ici, Madame, la réponse de Mad. Dacier. Rappellez-vous seulement le premier vers de l'Iliade: *je chante la colere du fils de Pélée*; & vous ne douterez nullement du dessein du Poëte.

La seconde prétention du P. Hardouin, c'est que les Dieux d'Homere n'ont pas été bien entendus. *Les Dieux d'Homere*, dit-il, *ne sont rien moins que ce que l'on en pense ordinairement; il faut faire voir par l'usage constant d'Homere, que ces Dieux ne sont pas des substances animées ou intellectuelles, non plus que la nature ou le destin d'où ils sortent selon lui. Dans toute l'Iliade il ne paroit pas le moindre vestige d'esprit, soit d'un esprit infini, antérieur d'une éternité de siecles à tout*

l'Univers, & sa cause efficiente extrinseque qui est le vrai Dieu, soit des esprits que nous appellons Anges ou Démons. Les Divinités de l'Iliade ne sont presque que les vertus ou les bonnes qualités que la nature donne aux hommes, & principalement aux Héros; comme la beauté, la noblesse, la force, la grandeur d'ame, la fidélité conjugale, la politesse, l'affabilité, l'esprit guerrier, la prudence ou l'industrie, l'amour du gain, les arts mêmes, comme la musique & la navigation.

Croiriez-vous, Madame, qu'une pareille opinion eut besoin d'être réfutée? Madame Dacier le fait cependant & avec beaucoup de soin. Prenons au hazard une ou deux de ses réponses. Voici un endroit d'Homere, que le P. Hardouin habille d'une façon fort comique : Vulcain se doutant de l'infidélité de sa femme, fit semblant de partir pour Lemnos; son départ n'échappa pas au Dieu Mars, que son amour tenoit fort éveillé : il ne le vit pas plutôt parti, qu'il se rendit chez ce Dieu, dans l'impatience de voir sa belle Cythérée: il entra dans sa chambre, lui prit la main, & lui parla en ces termes : *Belle Déesse, profitons d'un tems si favorable; les momens sont précieux aux Amans:* le Grec dit franchement, *allons dormir ensemble. Vulcain n'est point ici; il vient de partir pour Lemnos : Venus, aussi amoureuse que lui, consentit à sa passion; ils se coucherent; & Mars jouit des faveurs de la Déesse & déshonora la couche de son mari.* Voici l'explication de l'Apologiste : *Mars, c'est-à-dire, l'esprit guerrier, & Venus, c'est la Ville de Troye qui soutenoit les amours de Pâris. Ils résolurent de se joindre dans la maison de Vulcain & de souiller sa couche, c'est-à-dire, de se servir des armes qu'on gardoit dans l'Arsenal.* Qui s'en feroit

toit douté? *Vulcain fit des chaînes pour les lier; c'est-à-dire, que les Troyens furent tellement resserrés dans leur Ville, qu'ils ne purent faire aucune sortie. Vulcain crie alors que Venus n'étoit pas une honnête femme; c'est-à-dire, que les Troyens avoient tort de prendre les armes pour un sujet si peu honnête. Mercure dit à Apollon, qu'il voudroit être à la place de Mars, & être surpris couché avec Venus. C'est le corps des Marchands Troyens, qui dit aux soldats Arbalétriers, qu'il fera les frais de cette guerre.* L'auroit-on jamais deviné?

Cette fiction si poëtique, où Homere dit *qu'Apollon touché de compassion pour Hector, même après sa mort, éloignoit de son corps tout ce qui pouvoit le corrompre, & le couvroit tout entier de son Egide d'or, pour empêcher qu'Achille, en le traînant tant de fois autour de ce tombeau, ne le mît en pieces.* Que croit-on que cela signifie? *C'est pour dire que les Troyens, bons Arbalétriers, donnerent de l'or, afin qu'on mît le corps d'Hector dans son bouclier, de peur qu'il ne se déchirât quand on le traîneroit.* N'est-ce pas là une jolie invention?

Comme les autres interprétations sont dans le goût des précédentes, il seroit inutile d'en rapporter un plus grand nombre. Vous sentez, Madame, quel monstre c'est que le Poëme grec dans les mains de l'Apologiste. Mais il y a déja du tems que je vous entretiens de ce sujet; l'abondance & l'intérêt de la matiere me serviront d'excuse auprès de vous, surtout si j'ai contribué par mon travail, à vous procurer quelqu'instruction, ou même quelqu'amusement.

Je suis, &c.

LETTRE XXII.

Vous me remerciez, Madame, de vous avoir fait connoître Homere, & les disputes que ses ouvrages ont occasionnées. Vous désirez que je vous parle actuellement d'un autre Poëte de la Gréce, que Madame Dacier a également traduit dans notre langue; c'est-à-dire, du galant Anacréon.

Traduction d'Anacréon.

Cet aimable voluptueux naquit à Théos en Yonie, d'une famille distinguée, cinq cens ans avant Jesus-Christ. Polycrate, Tyran de Samos, conçut tant d'estime pour ce Poëte, qu'il l'avoit sans cesse à ses côtés, l'admettoit à ses conseils, & surtout dans ses plaisirs. Le nom d'Anacréon devint fameux dans toute la Grèce; & plusieurs Princes s'empresserent de l'attirer à leur Cour. On voit par ses Ouvrages, qu'il étoit homme de grande dépense, & qu'il vivoit magnifiquement. Il ne nous reste de lui, que des Odes pour ses Maîtresses, & des chansons à boire; mais il fit encore des Elégies & des Hymnes. Son goût pour le plaisir n'empêcha pas qu'il ne parvint à une heureuse vieillesse: quelques Auteurs ont écrit qu'il mourut d'un pepin de raisin qui s'arrêta dans sa gorge, & l'étouffa à l'âge de quatre-vingt cinq ans.

Mad. Dacier a traduit en prose les Ouvrages de ce Poëte, d'un stile si naturel, qu'elle semble avoir rendu les graces naïves de l'original. Je le répete: Boileau disoit qu'elle devoit faire tomber la plume des mains de ceux qui entreprendroient

dans la suite de traduire en vers les Poësies d'Anacréon. Je commence par la seconde piéce.

» La nature ayant donné les cornes aux Tau» reaux ; aux Chevaux, les pieds infatigables ; » aux Liévres, la vîtesse ; aux Lions, le courage ; » aux Poissons, les nageoires ; les aîles aux Oi» seaux ; & aux hommes, la prudence ; elle » n'eut plus rien dont elle pût faire présent » aux femmes. Que leur donna-t-elle donc ? La » beauté, qui leur tient lieu de dards & de bou» cliers ; car il n'y a rien qui puisse résister à une » Belle ».

L'Ode suivante, traduite par l'inimitable la Fontaine, a été ainsi rendue par Madame Dacier.

» Il y a quelque tems que sur le minuit, lors» que l'Ourse tourne déjà sous la main de » Bootes, & que tous les hommes fatigués du » travail du jour, sont plongés dans un profond » sommeil, l'Amour heurta à ma porte. Qui » est-là, m'écriai-je, & qui vient interrompre » mon sommeil ? Ouvre, dit-il ; n'appréhende » point ; tu verras un petit enfant qui est tout » mouillé, & qui s'est perdu dans l'obscurité de » la nuit. Cela me fit pitié ; j'allume donc ma » lampe ; j'ouvre, & je vois à la vérité un petit » enfant qui avoit un arc, des aîles & un car» quois. Je le fais asseoir près du feu ; je lui » échauffe ses petites mains entre les miennes ; » & je lui essuie ses cheveux. Il ne fut pas plutôt » échauffé, que se levant : allons, voyons, me » dit-il, si la pluie n'auroit point un peu gâté la » corde de cet arc. Il le tend en même tems, & » me blesse au milieu du cœur. Après cela il se » met à sauter en riant de toute sa force, & me » dit : mon hôte réjouis-toi avec moi ; mon arc

» n'a point de mal ; mais ton cœur en tient ».

LA FONTAINE dit:

Mon arc est en bon état ;
Mais ton cœur est bien malade.

Mad. Dacier dit de la neuviéme Ode, qu'il ne semble pas qu'elle ait été composée par un homme ; mais que les Muses mêmes & les Graces y ont travaillé de concert. Pour en bien comprendre le sujet, il faut se rappeller l'usage que les anciens faisoient des Pigeons, pour faire passer promptement des nouvelles d'un lieu à un autre. On dit que cette coutume est encore employée par quelques Peuples de l'Asie.

» Aimable Colombe, d'où viens-tu ? Où as-tu
» pris toutes les essences qui coulent de tes
» aîles ? Quelle commission as-tu à faire ?

LA COLOMBE.

» Anacréon m'envoie chez le jeune Bathylle
» qui régne aujourd'hui sur tous les cœurs. Vé-
» nus m'a donnée à ce Poëte, pour avoir une pe-
» tite Hymne de sa façon ; je suis donc présente-
» ment à son service, & voilà des lettres que je
» porte de sa part. Il me promet de me mettre
» en liberté au premier jour ; mais pour moi,
» quand même il m'y mettroit, je ne laisserois
» pas pourtant de demeurer chez lui & de le ser-
» vir. Car quel plaisir aurois-je d'aller sur les
» montagnes & dans les plaines, de m'aller per-
» cher sur les arbres, & de ne me nourrir que
» de je ne sais quelles graines sauvages ? Au

» lieu qu'à préfent je mange du pain que je
» prends dans la main même d'Anacréon, qui
» me donne à boire de fon vin dans fa coupe.
» Quand j'en ai bu, je danfe; & après cela je le
» couvre de mes aîles; & fitôt que le fommeil
» me prend, je vais fort bien dormir fur fon luth.
» Voilà tout; adieu; mon camarade; tu m'as ren-
» du plus babillarde qu'une Corneille ».

L'Ode vingtiéme peut aller immédiatement après la précédente. Elle porte le caractere & les graces du même pinceau.

A SA MAITRESSE.

» La fille de Tantale fut autrefois changée
» en rocher fur les montagnes de Phrygie. La
» fille de Pandion fut métamorphofée en Hy-
» rondelle. Mais moi je voudrois devenir mi-
» roir, afin que vous me regardaffiez fouvent;
» je voudrois être habit, afin de vous toucher
» toujours; fontaine, afin de fervir à laver votre
» beau corps; effence afin de vous parfumer.
» Que ne fuis-je l'écharpe qui foutient votre
» belle gorge, ou fil de perles, pour être autour
» de votre cou; ou enfin l'un de vos fouliers,
» pour être au moins foulé de vos pieds ».

L'Amour piqué par une Abeille, eft un fujet fort connu. Plufieurs de nos Poëtes l'ont traité; mais ce n'eft que d'après Anacréon, qui en eft l'inventeur.

» Un jour Cupidon, n'ayant pas pris garde à
» une Abeille qui dormoit dans des rofes, fut
» piqué à un doigt. Auffitôt il fe mit à pleurer;
» & courant de toute fa force à la belle Cythé-
» rée, je fuis perdu, ma mere, s'écria-t-il, je

» suis perdu, je me meurs : un petit serpent
» aîlé, que les Laboureurs nomment Abeille, vient
» de me piquer. Cette Déesse lui répondit : si
» l'aiguillon d'une Abeille te fait tant de mal,
» combien penses-tu, mon fils, que souffrent
» ceux que tu blesses de tes flèches » ?

Le Poëte Théocrite a imité cette Ode si heureusement, que Madame Dacier n'a pas hésité à la traduire. La voici.

» Un jour une méchante Abeille piqua l'A-
» mour comme il voloit le miel de ses ruches.
» Ce petit Dieu sentit d'abord une fort grande
» douleur ; il en souffla dans ses mains, frappa
» du pied & se mit à courir. Il ne fut pas plu-
» tôt près de sa mere, que lui montrant ses
» doigts, il se plaignit à elle de ce que l'A-
» beille n'étant qu'un si petit animal, faisoit
» néanmoins de si grandes blessures. Mais Vé-
» nus après avoir ri de toute sa force, lui dit : &
» toi, mon fils, ne ressembles-tu pas aux Abeil-
» les ? Car, quelque petit que tu sois, quelles
» blessures ne fais tu pas » ?

Aux Odes galantes d'Anacréon j'en joins deux autres du même Poëte, sur les plaisirs de la table. L'Amour & le vin étant presque les seuls sujets qu'il ait traités, il faut rapporter des exemples de l'un & de l'autre :

» Bacchus n'est pas plutôt entré dans ma tête,
» que tous mes chagrins sont assoupis, & que
» m'imaginant avoir toutes les richesses de Cré-
» sus, je ne demande qu'à chanter. Etendu par
» terre & couronné de fleurs, il n'y a rien dans
» tout l'univers, que je ne méprise ; fasse la guerre
» qui voudra ; pour moi je veux passer le tems à
» boire. Hola, garçon ; donne-moi la coupe ; car

» il vaut mieux que l'on me voie étendu yvre ;
» que mort ».

Sur les plaisirs de la vie.

» A quoi bon voulez-vous m'enseigner les re-
» gles & les argumens des Rheteurs ? Qu'ai-je
» affaire de tant de discours qui ne sont bons à
» rien ? Enseignez-moi plutôt à boire de cette
» excellente liqueur de Bacchus ; enseignez-moi
» plutôt à folâtrer avec la charmante mere de Cu-
» pidon. Puisque j'ai une couronne sur mes che-
» veux blancs, garçon, verse du vin jusqu'à ce
» que tu m'ayes endormi. Tu m'enseveliras dans
» peu de tems ; & tu sais que les morts n'ont plus
» de desirs ».

Sapho avoit fait l'admiration de toute la Grece, avant qu'Anacréon courût la même carriere. Elle naquit à Mytilene, Ville Capitale de l'Isle de Lesbos, six cens ans avant Jesus-Christ. Elle avoit composé neuf livres d'Odes, plusieurs livres d'Epigrammes, des Elégies, des Epithalames & beaucoup d'autres Poësies. Elle inventa même deux sortes de vers qui ont été appellés Eoliques & Saphiques. Il n'y avoit rien de si achevé ni de si tendre que ses Poësies ; aussi a-t-on dit qu'Ovide en a tiré ce qu'il a de plus touchant. Mais de tous les Ouvrages qu'elle a faits, il ne reste qu'une *Hymne à Vénus*, que Denis d'Halicarnasse nous a conservée, & une Ode pour une de ses Amantes, que nous devons à Longin.

Traduction des Œuvres de Sapho.

Le mérite de cette fille & sa réputation lui attirerent des envieux ; & elle fut en butte aux traits de la médisance. Mais on ne peut révoquer en doute son amour pour Phaon qui ne l'aimoit point. Ce jeune homme s'étant retiré en Sicile

pour ne la plus voir, elle l'y suivit & fit les plus beaux vers du monde, pour gagner le cœur de son Amant; mais tout fut inutile; sa présence & ses vers ne servirent qu'à augmenter les froideurs de Phaon. Elle fut si sensible à ce mépris, qu'étant partie pour l'Acarnanie, & se trouvant au promontoire de Leucade, elle se précipita dans la Mer. Son Hymne à Vénus, traduite par Madame Dacier, vous fera juger, Madame, combien c'est avec raison, que l'on regrette ses autres Poësies.

» Grande & immortelle Vénus, qui avez des » Temples dans tous les lieux du monde, fille » de Jupiter, qui prenez tant de plaisir à tromper » les Amans, je vous prie de n'accabler point mon » cœur de peines & d'ennuis. Mais si jamais vous » m'avez été favorable, venez aujourd'hui à mon » secours; & daignez écouter mes prieres, comme » autrefois, lorsque vous voulutes bien quitter » la demeure de votre pere pour venir ici. Vous » étiez montée sur un char que de légers passe- » reaux tiroient avec rapidité par le milieu de » l'air. Ils s'en retournerent sitôt qu'ils vous eu- » rent amenée; & alors, charmante Déesse, » vous voulutes bien me demander avec un vi- » sage riant, quel étoit le sujet de mes plaintes, » & pourquoi je vous avois invoquée. Vous me » demandâtes aussi, ce que mon cœur souhaitoit » avec le plus de passion, & quel jeune homme » je désirois d'engager & de mettre dans mes fi- » lets. Qui est celui, me dites vous, qui est celui » qui te méprise, Sapho? Ah! s'il te fuit main- » tenant, dans peu il ne pourra vivre loin de » toi; & s'il refuse tes présens, le tems viendra » qu'il t'en fera à son tour. S'il a de l'indifférence,

» au premier jour il brûlera d'amour, & se sou» mettra à tes loix. Aujourd'hui, donc, grande » Déesse, venez encore, je vous prie, me se» courir, & me tirer des cruelles incertitudes » qui me dévorent. Faites que tous les désirs de » mon cœur soient accomplis; & veuillez m'ac» corder votre protection ».

Voici de quelle maniere Madame Dacier a traduit le second ouvrage qui nous reste des Poësies que Sapho adresse à son Amant.

» Celui qui est toujours près de vous, & qui » a le bonheur de vous entendre parler & de vous » voir rire d'une maniere si agréable, est assuré» ment aussi heureux que les Dieux. C'est ce ris » & ce parler qui mettent le trouble dans mon » cœur; car sitôt que je vous vois, la parole me » manque; je deviens immobile; & un feu sub» til se glisse dans mes veines; mes yeux se cou» vrent d'épais nuages; je n'entends qu'un bruit » confus; une sueur froide coule de tout mon » corps; je tremble, je deviens pâle, je suis » sans poulx & sans mouvement; enfin il semble » que je n'ai plus qu'un moment à vivre ».

Longin, qui nous a conservé cette Ode, s'en est servi pour faire voir que le choix, l'amas & la liaison des circonstances qui se trouvent dans toutes sortes de sujets, contribuent infiniment à rendre le discours sublime. En effet, Sapho, pour marquer la violence de son amour, choisit si bien les accidens qui arrivent véritablement dans cette passion, que de toutes les choses qu'elle rassemble, l'ame, le corps, l'ouie, la voix, la vue, la couleur, elle en fait comme autant de personnes différentes qui vont expirer. Elle paroit en même tems saisie de passions tou-

Cette comparaison suffit, Madame, pour vous donner une idée de ces deux Poëtes. Je finis en vous avertissant que Madame Dacier n'a traduit que deux où trois Comédies de Plaute, autant à peu près d'Aristophane; pour Térence elle l'a transmis en entier dans notre langue; & cette traduction ne le cede point à toutes les autres pour l'exactitude & la noble simplicité qui en font le principal mérite.

Me permettrez-vous, Madame, de placer à la suite de Madame Dacier, deux autres femmes, bien différentes pour le genre d'écrire, dans lequel elles se sont amusées, plutôt qu'exercées. L'une est Madame la Présidente Dreuillet, & l'autre Madame la Présidente Ferrant. La premiere, née à Toulouse en 1656, étoit fille de Montlaur, qui a laissé quelques Poësies latines manuscrites. Mademoiselle Elisabeth de Montlaur épousa M. Dreuillet, Président aux Enquêtes du Parlement de Toulouse. Comme elle étoit d'une jolie figure, & que sa conversation étoit agréable, sa maison devint le rendez-vous des personnes les plus distinguées. Madame Dreuillet ayant perdu son mari, vint à Paris, où elle se fit connoître par la vivacité & l'agrément de son esprit. Elle fut introduite dans les meilleures Sociétés, & entr'autres dans celle de Mad. la Duchesse du Maine qui lui donna un Appartement dans son Hôtel, & un à Sceaux près de Paris, où elle est morte dans un âge avancé, en 1730. Elle conserva jusqu'à la fin de sa vie, la vivacité & l'enjouement de son esprit, & composoit de jolis vers, dont très-peu ont été imprimés. Je crois que vous trouverez la Piéce suivante agréable & délicate: elle a été faite pour

Madame Dreuillet.

le mariage de Mademoiselle de B. . . avec M. de Bon-Repos, Ambaſſadeur en Suiſſe.

EPITHALAME.

Viens avec nous à la nôce d'Iris,
Diſoit Hymen à ſon mutin de frere;
Sois eſcorté des graces & des ris;
J'aurai les jeux; car je ſçai que Cypris
Les enverra de l'Iſle de Cithere,
Porter à Bonrepos ſa ceinture ordinaire,
Ce n'eſt qu'en prêt : de joïaux de tel prix,
Pas ne vaudroit pour nul bien ſe défaire.
Viens, tendre Amour, viens dans ces lieux chéris;
Ton gracieux ſecours me ſera néceſſaire,
Pour embellir les nœuds par qui ſe verra pris
Le gentil couple à qui je cherche à plaire.
Eſt-ce à moi qu'on s'adreſſe, a dit l'Amour ſurpris ?
Me croyez vous ſi débonnaire,
D'être en ſecond dans un pareil myſtere ?
Ces nœuds par vous formés, les avois entrepris;
Je voulois les ſerrer, j'en faiſois mon affaire;
Ja par mes ſoins l'époux étoit épris :
Et que ſçait-on ? ſi l'on m'eût laiſſé faire,
Peut-être que l'épouſe, oubliant ſes mépris,
De mon empire enfin eût été tributaire.
Répondez, eſt-ce, téméraire,
Agir en Dieu de jugement,
D'oſer, après tel tour, m'appeller à votre aide ?
Trop bien ſçavez que naturellement
Je ne vous aime nullement;
Miracle c'eſt qu'en ce pas je vous céde;
Souventes fois je vous précede :
Mais après vous je marche rarement,

Parce qu'à vos desirs dans ce jour tout succéde,
Vous faites l'entendu ; prenez garde ; autrement
Je vous forcerai sûrement
A rentrer dans vôtre coquille.
Dans mes yeux irrités ma colere pétille ;
Cependant sans effroi vous voyez mon courroux ;
Fier de l'appui d'une famille,
Qui fit toujours différence entre nous ;
Bien l'a senti mon cœur jaloux ;
Jamais la mere ni la fille
N'ont voulu se livrer qu'à vous.
Sur leurs cœurs vainement j'ai redoublé mes coups ;
Tandis que l'on me gronde, & que l'on me houspille,
A vous sont consacrés les égards les plus doux :
Ah ! ç'en est trop : allez vers vos époux,
Messer Himen, je vous les abandonne.
Ainsi dit Cupidon à s'envoler tout prêt.
Mais que ne fait point l'intérêt ?
Il est cause qu'Amour réfléchit & raisonne.
Si je m'en vais, dit-il, je comprends bien que c'est
Humilier ma vanité Gascone ;
Mon rival seul triomphera ;
De moi chacun se moquera ;
Je n'aurai nulle part aux honneurs de la fête
Qu'à célébrer dans ces lieux on s'apprête.
Ne quittons point l'Himen ; renfermons notre ennui ;
Dissimulons nos plaintes légitimes ;
Tenons-nous si proche de lui,
Que l'on puisse douter qui de nous est celui
A qui l'on offre les victimes
Du sacrifice d'aujourd'hui.

J'ajouterai à cette piéce de Madame Dreuillet,

l'extrait d'un petit conte en prose, inséré dans un Recueil intitulé *Nouveaux Contes des Fées Allégoriques*. Celui dont la Présidente Dreuillet est Auteur, a pour titre *le Phénix*. C'est le Portrait d'un jeune Amant tendre & fidele, appellé le Prince discret, que les tourmens & les épreuves les plus délicates ne peuvent forcer à trahir un secret important à la tranquillité de la Princesse Constance dont il est aimé. Une mauvaise Fée le métamorphose en Phénix ; vous en devinez la raison. Pendant qu'il est oiseau, la Princesse échappée de sa prison, va chercher dans le monde le Prince discret ; mais au portrait qu'elle en fait, personne ne peut lui en donner des nouvelles.

Je ne m'étends pas davantage, parce que ces traits suffisent pour vous faire sentir la finesse de l'allégorie. Mais je ne puis m'empêcher de transcrire la description du Pays de la Princesse Espérance ; en donnant un agréable exercice à l'esprit, elle instruit plus promptement, que la froide analyse d'un pointilleux Moraliste. » Ce Pays étoit tout » parsemé de fleurs, une verdure charmante y » régnoit toujours ; tous les objets y étoient » agréables ; & les peuples qui l'habitoient » n'ayant point de demeures sûres, ils avoient » des tentes de gaze verte, en broderie d'or, » qu'ils transportoient tantôt d'un côté, tantôt » de l'autre : ces tentes formoient de grandes » vues qui avoient chacune leur perspective dif- » férente ; mais Discret remarqua avec surprise, » qu'au lieu que nos perspectives nous représen- » tent de loin les objets fort petits, & fort grands » de près ; là au contraire ils paroissoient grands » de loin, & étoient presque imperceptibles de

» près. . . Il demanda à la Princeſſe Eſpérance,
» s'il y avoit loin de chez elle au Royaume des
» plaiſirs? & elle lui répondit, qu'elle n'en étoit
» ſéparée que par un très-petit eſpace, qu'on
» étoit quelquefois fort long-tems à traverſer,
» parce que les voitures qu'elle donnoit, étoient
» différentes. Qu'elle avoit des Chars attelés de
» cerfs pour ſes amis, d'autres de tortues pour
» ceux qu'elle n'aimoit pas, d'autres encore tirés
» par des Taupes, qui n'ayant point d'yeux,
» faiſoient prendre des chemins ſi détournés,
» qu'on n'y arrivoit jamais &c. ». Il y a dans ce petit Conte, de l'invention, de la délicateſſe, de l'eſprit & du goût, avec un ſtile vif, nombreux & coulant.

Madame Ferrant.

Je ne connois de Madame la Préſidente Ferrant, femme d'un très-grand mérite, que les lettres tendres & touchantes qu'elle écrivoit au Baron de Breteuil, & que celui-ci fit imprimer contre toutes les regles de l'honnêteté. Quoi qu'il en ſoit, elle font partie d'un Recueil intitulé: *Hiſtoire des Amours de Cléante & de Béliſe*, avec *le Recueil de ſes Lettres*. Cléante eſt le Baron de Breteuil; & Beliſe eſt Madame Ferrant, qui étant fille, ſe nommoit *Belliſani*. Elle eſt morte au Cherche-midi, vers l'an 1740, âgée d'environ quatre-vingt ans.

Je ſuis, &c.



LETTRE XXIII.

LEs grands modèles de poësie, que Mademoiselle Catherine Bernard, née à Rouen en 1661, de parents protestans, a trouvé dans sa famille, lui ont inspiré le désir de les imiter. Parente de MM. Corneille & Fontenelle, elle s'est cru comme obligée de se faire aussi un nom dans l'Empire Littéraire; & pour y parvenir, elle a écrit en prose des Romans agréables; & en vers, des Ouvrages de Théâtre & d'autres poësies. Après avoir abjuré la Religion protestante, elle vint à Paris, où elle s'acquit de la réputation par quantité de jolies pieces fugitives. Elle remporta même des prix à différentes Académies; & c'est ce qui acheva de lui donner une sorte de célébrité. On prétend que M. de Fontenelle, que les liens de l'amitié, plus encore que ceux de la parenté, attachoient à Mademoiselle Bernard, contribua par ses conseils & ses secours, au succès de ses Ouvrages. Quoi qu'il en soit, des personnes de distinction desirerent de la connoître; & plusieurs se firent un plaisir de l'avoir pour amie. L'Académie des *Ricovrati* de Padoue la reçut parmi ses Membres. Madame de Pont-Chartrain lui fit une pension; Mademoiselle Bernard en eut aussi une du Roi, de six cens livres, qu'elle a conservée jusqu'à sa mort, arrivée en 1712. Il y avoit déjà quelque tems, que, par les conseils de Madame de Pont-Chartrain, elle avoit renoncé de travailler pour le Théâtre.

1661. Mlle Bernard.

L'intérêt que prenoit M. de Fontenelle aux ou-

vrages de sa parente & de son amie, pourroit faire croire qu'il y avoit une grande part. Jugez-en Madame, par la lettre qu'il écrivoit à une personne, à qui il envoyoit le Roman d'Eléonor d'Yvrée, dont Mademoiselle Bernard passoit pour être l'Auteur.

Lettre de M. de Fontenelle, sur Eléonor d'Yvrée.

» C'est, dit M. de Fontenelle un petit sujet peu „ chargé d'intrigues, mais où les sentimens sont „ traités avec toute la finesse possible. Or, sans „ prétendre ravaler le mérite qu'il y a à bien „ nouer une intrigue, & à disposer les événemens „ de sorte qu'il en résulte certains effets surprenans, je vous avoue que je suis beaucoup plus „ touché de voir régner dans un Roman, une certaine science du cœur, telle qu'elle est, par „ exemple, dans la *Princesse de Cleves*. Le merveilleux des incidens me frappe une fois ou „ deux, & puis me rebute; au lieu que les Peintures fideles de la nature, & surtout celles de „ certains mouvemens du cœur, presqu'imperceptibles à cause de leur délicatesse, ont un „ droit de plaire, qu'elles ne perdent jamais. On „ ne sent, dans les aventures, que l'effort de l'imagination de l'Auteur; & dans les choses de „ passion, ce n'est que la nature seule qui se fait „ sentir, quoiqu'il en ait coûté à l'Auteur un effort d'esprit que je crois plus grand. Vous trouverez dans *Eleonor d'Yvrée* beaucoup de beautés de cette derniere espece, & des beautés fort „ touchantes. Eléonor, le Duc de Misnie & Matilde y sont dans une situation douloureuse, „ qui vous remplit le cœur d'une compassion fort „ tendre, & presqu'égale pour ces trois personnes, „ parce qu'aucune des trois n'a tort, & n'a fait que „ ce qu'elle a dû faire. Le stile du livre est précis:

„ les paroles y sont épargnées ; & le sens ne l'est
„ pas. Un seul trait vous porte dans l'esprit une
„ idée vive, qui, entre les mains d'un Auteur
„ médiocre, auroit fourni à beaucoup de phrases ;
„ si cependant un Auteur médiocre étoit capable
„ d'attraper une pareille idée. Les conversations
„ sont bien éloignées d'avoir de la langueur ;
„ elles ne consistent que dans ces sortes de traits
„ qui vous mettent d'abord, pour ainsi dire,
„ dans le vif de la chose, & rassemblent en fort
„ peu d'espace, tout ce qui étoit fait pour aller au
„ cœur. Enfin, on voit bien que la personne qui
„ a fait ce Roman, a plus songé à faire un bon ou-
„ vrage qu'un livre ; car comme on se propose
„ d'ordinaire pour un livre, une certaine étendue
„ & même un certain volume, on n'a pas accou-
„ tumé d'être plus avare de paroles que de pen-
„ sées. Je ne vous en dirai pas davantage, Mada-
„ me, ajoute M. de Fontenelle ; aussi-bien vous
„ ne croirez de tout ceci, que ce que votre cœur
„ en sentira ; mais, pour cette fois, j'espere bien
„ être d'accord avec lui „.

C'est ainsi que s'exprime l'ami de Mademoiselle Bernard. Vous verrez, Madame, qu'il ne dit rien de trop, par le précis que je vais vous donner de l'Ouvrage.

Le Marquis d'Yvrée fut un des Seigneurs de la Cour de l'Empereur Henri II, qui tenterent, à la faveur des troubles, de se rendre indépendans. Il poussa plus loin que les autres sa révolte, & se fit même proclamer Roi d'Italie ; mais vaincu par son Souverain dans trois batailles, il se trouva bientôt sans ressource, & fut obligé de s'exiler volontairement. Il choisit sa retraite dans un Monastere de Besançon : sa femme accablée par tant de Eléonor d'Yvrée.

malheurs, tomba malade; & se sentant près de sa fin, elle confia son fils au Comte de Retelois, & la jeune Eléonor, âgée de quatre ans, à la Duchesse de Misnie, & à la Comtesse de Tuscanelle, ses amies particulieres. Comme on avoit de grandes raisons de cacher ces enfans, on fit courir le bruit qu'ils étoient morts : on dit même à Eléonor qu'elle n'avoit plus de frere. Cette jeune personne demeura presque toujours chez la Comtesse de Tuscanelle, dont la fille, appellée *Matilde*, étoit à peu-près de même âge. Comme elles étoient toutes deux parfaitement aimables, elles s'attacherent l'une à l'autre de cette amitié de l'enfance, qui ayant plus d'innocence & plus de sincérité, a aussi plus de durée.

La Duchesse de Misnie étant restée veuve de bonne heure, n'étoit occupée que de l'éducation de son fils, qu'elle avoit mis auprès de l'Empereur; de sorte qu'elle étoit souvent à la Cour; mais elle ne laissoit pas de demeurer quelquefois dans une maison de campagne qu'elle possédoit, assez près de celle de la Comtesse de Tuscanelle. Ces deux femmes se voyoient souvent. Le jeune Duc de Misnie vit aussi Eléonor chez sa mere & chez la Comtesse; & il remarqua qu'elle seroit d'une admirable beauté. Quoiqu'il la crut d'une naissance beaucoup inférieure à la sienne, & qu'il eut cinq ou six années plus qu'elle, il lui marquoit les mêmes égards, que si elle eût été dans un âge plus avancé, & qu'il l'eût connue pour la fille du Marquis d'Yvrée. Eléonor qui n'avoit pas des yeux indifférens pour le Duc, se fit un sujet de chagrin de penser, qu'il croyoit peut-être lui faire honneur en lui rendant quelques soins; & elle pria Matilde, à qui elle avoit dé-

trouvert le secret de sa naissance, de l'apprendre aussi au Duc. Cette découverte est bientôt suivie d'une déclaration d'amour; Eléonor y répond avec la sensibilité d'un jeune cœur qui aime de bonne foi, & qui se livre aux premieres impressions de sa tendresse. Matilde étoit admise à leurs entretiens; elle vit la différence de leur état & du sien; elle conçut le plaisir qu'il y avoit d'être aimée; & enfin elle commença à s'ennuyer de sa triste existence. Il lui sembloit qu'elle n'auroit pas voulu ôter le Duc de Misnie à Eléonor; mais elle souhaitoit de trouver un Amant comme lui: elle crut même que s'il ne lui ressembloit pas, il ne réussiroit pas à lui plaire. Ce sentiment ne lui donna d'abord qu'un peu de mélancolie; mais lorsqu'elle vint à en connoître la nature, elle en eut une vraie douleur.

L'inclination du Duc de Misnie pour la fille du Marquis d'Yvrée, causa de l'inquiétude à la Duchesse: son fils pouvoit prétendre aux premiers partis de la Cour. Elle résolut de séparer ces deux Amans; & pour cela elle emmena Eléonor en Misnie, où elle fut obligée d'aller passer une année. Le Duc partit quelque tems après, à la suite de l'Empereur qui alloit au secours du Pape Silvestre II, que les Grecs avoient attaqué. Lorsqu'il fut en Italie, il obtint aisément de ce Prince, la permission d'aller voir sa mere. Il trouva Eléonor plus belle & plus tendre qu'avant son voyage. Ils prirent des mesures pour s'écrire, & goutoient tout le charme d'un commerce si doux, lorsqu'il arriva du changement dans la fortune d'Eléonor.

Le Comte de Retelois, qui avoit pris le fils du Marquis d'Yvrée sous sa protection, demeura veuf avec une seule fille, qu'il fit épouser au jeune Mar-

quis ; & pour resserrer davantage les nœuds de l'amitié qui l'attachoient à son pere, il résolut d'épouser Eléonor, quoiqu'il ne la connût que par son portrait. Ce mariage fut regardé comme une nouvelle grace de son ami pour le Marquis d'Yvrée, qui ne balança pas à donner son consentement. L'âge du Comte de Retelois ne lui permettant pas d'entreprendre un long voyage, il chargea le jeune d'Yvrée de faire consentir Eléonor à partager sa fortune, & de l'amener à Retel. Le jeune homme partit, sous le nom de Baron d'Hilmont, & se rendit chez la Duchesse de Misnie, qui ne fut point fâchée de sçavoir qu'il venoit chercher Eléonor. Quelles nouvelles pour cette aimable fille ! Elle ne fut point maîtresse de son premier mouvement ; elle marqua sa surprise & même sa douleur. Lorsqu'elle fut seule, elle s'abandonna au plus violent désespoir, fit sçavoir à son Amant l'extrémité où elle se trouvoit réduite. Elle ne lui écrivit que pour rompre l'engagement de cœur où ils étoient ensemble, pour renoncer à tous les plaisirs de la vie, enfin pour lui dire le dernier adieu, & le prier de ne lui plus donner des marques de sa tendresse ; mais elle ne put s'empêcher de le conjurer en même-tems, de ne l'oublier jamais. Elle écrivit aussi à Matilde ; mais la Duchesse de Misnie eut soin de faire intercepter toutes ces lettres.

Le Baron d'Hilmont & Eléonor partirent ensemble. Le Duc de Misnie étant retourné chez sa mere, fut saisi d'étonnement, auquel succéda la rage, quand on l'eut instruit des circonstances de ce départ. » Eléonor, lui dit la Duchesse, épouse » un homme qui l'aime tendrement, & dont la for- » tune est avantageuse pour elle. Elle ajouta qu'E-

léonor l'avoit engagée à lui en faire un secret. Le dessein que la Duchesse de Misnie avoit de marier son fils avec Mathilde, étoit la véritable cause de toutes ses précautions.

Matilde avoit des manières tendres & flatteuses : Eléonor & le Duc l'avoient comme associée à leur passion ; & il n'avoit qu'un pas à faire pour l'aimer : d'abord il l'a cherchoit pour se plaindre ; ensuite, il la chercha pour se consoler. Elle avoit beaucoup de complaisance & de douceur ; elle prenoit part à ses maux ; il en avoit de la reconnoissance ; quoiqu'il parlât toujours d'Eléonor, il en parloit avec Matilde ; & , il se trouva, pour ainsi dire, dans une seconde passion , sans être sorti de la premiere.

La Duchesse de Misnie revint à Bamberg où étoit la Cour. Elle marqua à la Comtesse de Tuscanelle , l'envie qu'elle avoit de s'attacher encore plus particuliérement à elle, par le mariage de son fils avec Matilde. Ces deux partis étoient convenables ; la Comtesse approuva ce dessein ; & elle le communiqua au Comte son mari, que l'Empereur avoit envoyé en Italie. Il consentit avec plaisir à ce mariage ; de sorte qu'il fut bientôt arrêté. Le Duc de Misnie n'y avoit point de répugnance , quoiqu'il n'eut pas autant d'empressement, que s'il eut oublié Eléonor : il fut engagé avec Matilde ; & l'on n'attendoit plus que le retour du Comte , pour célébrer cet Hymen.

Ce fut alors que l'Empereur & le Roi Robert eurent à Mouzon , cette fameuse Conférence , dont l'histoire a tant parlé. Ces deux Monarques se trouverent ensemble avec une Cour composée de la meilleure partie des Princes leurs Sujets , & d'un grand nombre de Dames de France &

d'Allemagne, qui eurent la curiosité de voir les deux plus grands Princes du monde dans toute leur magnificence. La Comtesse de Tuscanelle & sa fille firent ce voyage. Le Duc de Misnie y suivit l'Empereur. Le Comte de Retelois n'avoit point encore épousé Eléonor; une langueur fâcheuse avoit succédé à une maladie qu'elle avoit eue en arrivant à Retel; elle en avoit de la joie, parce que son mariage en devoit être retardé. Quoiqu'elle y fût résolue, c'étoit comme une chose inévitable qu'elle reculoit autant qu'il étoit possible. Le Comte de Retelois ne vouloit pas lui marquer un empressement de l'épouser, qui lui auroit paru tyrannique plutôt qu'amoureux: il ne s'appliquoit qu'à lui plaire; & n'étant pas d'un âge à s'en faire aimer, il tâchoit au moins de la mériter par son respect & par ses soins.

Le Roi de France passa par Retel avec la Princesse Adélaïde, sa fille, & toute sa Cour. Le Comte de Retelois le fit entrer dans les raisons de son mariage avec Eléonor, & dans celles qu'il avoit de ne la pas laisser connoître pour ce qu'elle étoit; de sorte que ce Prince voulut bien aider lui-même au déguisement. Il alla lui faire visite, aussi-bien qu'à la sœur du Comte. Eléonor fut trouvée très-aimable, malgré son abbatement & sa pâleur. Les Dames qui avoient accompagné le Roi & la Princesse, ne la regarderent pas indifféremment. Celles qui n'avoient plus de prétentions, la louerent avec excès; & celles à qui sa beauté donnoit de la jalousie, en firent l'éloge en ne la louant pas.

Mouzon étoit si peu éloigné, qu'on ne craignit point de lui proposer d'en faire le voyage. Elle accepta, non pas comme un divertissement, mais

comme une chose indifférente. Cependant elle songea que le Duc de Misnie pourroit être avec l'Empereur ; cette pensée lui donna quelque joie ; mais ce n'étoit pas une joie pure, comme elle l'auroit été autrefois.

Le Roi & l'Empereur, avec toute leur Cour étoient logés dans le même Château ; de sorte qu'Eléonor alla trouver la Comtesse de Tuscanelle, peu de tems après que l'on y fut arrivé. Elle passa dans la chambre de Matilde, qui ne fut point tout-à-fait contente de l'empressement qu'elle lui marquoit. Quoiqu'elle la crut infidele au Duc de Misnie, la pensée, qu'il pourroit la voir chez elle, la chagrina ; & elle la reçut avec une espece de froideur, dont Eléonor ne s'apperçut point, parce qu'elle étoit trop remplie de sa tendresse. Matilde se plaignit de sa fuite & de son oubli. Eléonor croyoit avoir des plaintes à faire de ce qu'elle n'avoit pas répondu à ses lettres ; mais elles s'éclaircirent. Eléonor lui dit la vérité de tout ce qui lui étoit arrivé. » Quoi ! vous n'êtes » point mariée, s'écria Matilde, avec tant de » chaleur, qu'Eléonor lui en demanda la cause ? » Ne vous en informez pas davantage, lui dit » Matilde ; je n'ai pas la force de vous l'avouer. » Ne me laissez point dans l'incertitude où je suis, » lui dit Eléonor avec beaucoup d'émotion ; vous » me faites envisager mille malheurs ; je crains » d'avoir perdu votre amitié ; je n'ose vous dire » tout ce que je crains. Non, ce n'est point mon » amitié que vous avez perdue, reprit Matilde ; » mais je puis vous avoir causé des maux plus sen- » sibles. Achevez, lui dit Eléonor : quand vous » m'auriez fait haïr du Duc de Misnie, & qu'il » vous aimeroit, vous ne me donneriez pas une

» plus grande inquiétude. Matilde ne lui répon-
» dit rien; & elles garderent là-dessus un pro-
» fond silence, qui fut suivi d'un torrent de lar-
» mes qu'elles verserent l'une & l'autre. Il est
» donc vrai, reprit Eléonor, que le Duc de Mis-
» nie m'oublie, & que c'est pour vous. Ne me re-
» prochez rien, lui dit Matilde. Vous m'avez enga-
» gée à l'aimer; & je vous ai sacrifié mes sentimens
» tant que j'ai cru que vous l'aimiez. Je vous y ai
» engagée : moi ! reprit Eléonor ? Oui, conti-
» nua Matilde ; vous me faisiez incessamment
» remarquer son mérite; & pouvoit-on l'admirer
» tranquillement ? Eh! que ne m'avertissiez-vous
» de vos sentimens ! lui dit Eléonor. Je vous fai-
» sois part de tous les miens; & vous gardiez tous
» les vôtres ! Hélas ! lui dit Matilde, je ne les con-
» noissois pas. J'aimois déja le Duc de Misnie, &
» je croyois seulement le trouver aimable. Je
» m'imaginois que tous les mouvemens de mon
» cœur n'étoient que de l'estime; & ce qui m'em-
» pêchoit le plus de soupçonner que je l'aimois,
» c'est que je vous aimois aussi. Je n'avois point
» pour vous des sentimens de rivale ; je vous ai-
» mois, vous & votre Amant, ensemble. J'ai eu
» lieu de penser que vous l'abandonniez pour le
» Baron d'Hilmont : il l'a pensé comme moi.
» Ainsi, lui dit tristement Eléonor, votre passion
» est à présent mutuelle. Il croit m'aimer, re-
» prit Matilde; mais il ne le croira pas long-tems.
» Hélas ! ajouta-t'elle en regardant Eléonor,
» qui avoit le visage couvert de larmes, ce n'est
» point à vous à pleurer. Quand il vous croyoit
» infidelle, peut-être avoit-il plus de plaisir à vous
» regretter avec moi, qu'avec une autre; mais,
» s'il vous retrouve, il me souffrira bien moins

» qu'une personne indifférente. Il connoît ma
» tendresse ; il alloit m'épouser : &, s'il se voit
» dans la nécessité d'être ingrat, à quel point je
» prévois qu'il le sera !

» On vint avertir que le Duc de Misnie entroit.
» Ah ! je suis perdue s'il vous voit, dit-elle à Eléo-
» nor. Ne demeurez point ici, je vous en conju-
» re ; donnez-moi cette marque d'amitié. Je ne
» sçais ce que je vous demande ; mais faites-
» le pour l'amour de moi : je ne puis être témoin
» d'un éclaircissement que vous ne différerez pas
» long-tems. Eléonor étoit dans le premier mou-
» vement de son dépit, qui l'auroit obligée à
» fuir le Duc de Misnie, quand on ne l'en auroit
» pas priée. Elle sortit ; mais elle le rencontra. Le
» Duc fut surpris de la voir. Il avoit perdu l'espé-
» rance de la trouver jamais ; & il se porta natu-
» rellement à la regarder avec les mêmes yeux
» qu'il avoit toujours eus pour elle. Mais il se re-
» procha cette foiblesse : le chagrin qu'il conser-
» voit contre Eléonor, en augmenta ; & il passa
» comme s'il eut craint de se trop arrêter. Etant
» entré chez Matilde dans un désordre extraordi-
» naire, il lui demanda avec précipitation, par
» quelle rencontre Eléonor étoit chez elle. Voilà
» un grand empressement, lui dit-elle ; je croyois
» que vous l'aviez oubliée. Elle m'est si indiffé-
» rente, répliqua-t'il, que je puis vous en parler
» naturellement. Qui est-ce qui l'amene ici ? C'est
» la seule curiosité, reprit froidement Matilde.
» Mais qui a-t'elle épousé, lui dit-il ? Est-elle seu-
» le à Mouzon ? Si j'avois cru, répliqua Matil-
» de, que vous m'eussiez tant demandé de ses
» nouvelles, je m'en serois plus exactement in-
» formée. N'a-t'elle point marqué quelque honte

» de son procédé avec moi, continua-t'il? Ne lui » en avez-vous point parlé ? Vous ferez bien de » lui aller reprocher son infidélité vous-même, » lui répondit-elle brusquement : je ne vous ser» virois jamais à votre gré. Je ne vois point que » vous ayez sujet de vous chagriner contre moi, » lui dit le Duc de Misnie ; mais je vous respecte » trop, pour vous aigrir davantage. Il se retira, » en achevant ces paroles ; & il ne songea qu'à ap» prendre des nouvelles d'Eléonor. Quand Ma» tilde ne le vit plus, elle se jetta sur son lit, » avec tout le transport d'une personne qui n'a » plus de ressource. Je l'ai vu pour la derniere » fois, s'écria-t'elle ; il verra Eléonor. Là-dessus » elle pleuroit avec violence, &, pour ainsi dire, » avec fureur ».

Le Duc de Misnie n'ignora pas long-tems la destinée d'Eléonor. Le bruit de son mariage se répandit, & encore plus le bruit de sa beauté. Il voulut lui rendre visite ; il arriva lorsque tout le monde fut sorti, & que même la sœur du Comte de Retelois étoit allée chez la Princesse Adélaïde. D'abord Eléonor crut qu'elle devoit prendre quelque prétexte pour ne le recevoir pas. Son devoir & son dépit s'opposoient à cette entrevue ; mais l'amour vainquit le dépit & trompa le devoir. Elle pensa qu'il ne falloit point porter au Comte de Retelois un cœur irrité contre un Amant, & qu'elle seroit plus tranquille quand elle auroit reproché au Duc de Misnie sa légéreté. Ce Duc entra dans sa chambre d'un air si timide, qu'il sembloit faire réparation de sa faute. Eléonor voulut lui marquer plus de froideur qu'elle n'en avoit en ce moment ; mais il retrouvoit malgré elle dans ses yeux une langueur toute passionnée ; & cette

langueur suffisoit presque seule, pour le convaincre qu'elle étoit innocente. Il se jetta à ses pieds sans pouvoir prononcer une seule parole. Il n'en falloit pas tant pour obliger Eléonor à lui parler avec quelque douceur. Après l'avoir fait relever, elle lui apprit que le Baron d'Hilmont étoit son frere, & lui conta tout ce qui lui étoit arrivé. Il vit que la Duchesse sa mere s'étoit servie d'artifices auprès de lui ; & il songea avec douleur aux promesses qu'il avoit faites à Matilde ». Pouviez-vous pen-
» ser que j'eusse changé, lui dit Eléonor ; & de-
» viez-vous prendre un nouvel engagement ? Ah !
» vous ne sçauriez croire que j'aie aimé une autre
» que vous, reprit le Duc de Misnie, d'un air qui
» ne pouvoit laisser aucun doute. Hélas ! je n'ai
» que trop de penchant à croire tout ce que vous
» voulez, lui répondit Eléonor. Qu'il vous est aisé
» de vous justifier ! Ils s'éclaircirent sur toutes les
» choses qui leur avoient fait de la peine. Eléonor
» fut peu réservée à le satisfaire sur le passé, par
» ce qu'elle avoit à le désespérer pour l'avenir.
» En effet, quelque tendre qu'elle lui parut, elle
» ne lui donna pas même la moindre espérance,
» & lui représenta l'impossibilité qu'il y avoit de
» pouvoir être jamais l'un à l'autre ».

Le lendemain elle alla voir Matilde ; & elle la trouva si accablée de tristesse, qu'elle n'osa d'abord lui parler du Duc de Misnie ; mais une rivale qu'on abandonne est infaillible dans ses conjectures. » Eh bien, lui dit Matilde, vous avez
» vu le Duc de Misnie, & vous vous êtes justi-
» fiée auprès de lui ? Ne me ménagez point,
» ajouta-t'elle, voyant qu'Eléonor balançoit à le
» lui avouer : vous feriez plus pour moi de me dés-
» espérer & de m'ôter la vie, que d'avoir ces foi-

» bles égards. La pitié étoit à ne me point causer
» ces maux : elle n'est point à me les cacher. Je
» vous demande pardon ; vous voyez mes égare-
» mens ; mais vous avez plus de sujet de vous
» en applaudir que de vous en plaindre. Eléonor
» fut si vivement touchée de compassion, que
» l'amitié qu'elle avoit pour Matilde lui aida en-
» core à soutenir un projet, pour lequel elle avoit
» besoin de plus d'un secours. Le Duc de Mis-
» nie étant entré sur ces entrefaites, la présence
» de son Amant ébranla d'abord sa résolution,
» & elle ne put cacher son trouble ; mais elle fit
» un nouvel effort pour se vaincre ; & elle eut la
» force d'achever ce qu'elle avoit commencé.
» Vous allez épouser mon amie, dit-elle, au
» Duc ; il n'y manquoit que mon consentement ;
» la raison veut que je le donne. Le Duc étoit si
» interdit, qu'il demeura comme immobile. Vous
» sçavez bien que ce n'est rien faire, que de cé-
» der un Amant dont on est aimée, dit Matil-
» de à Eléonor ; mais que pourriez-vous faire
» aussi ? On ne m'aime pas. Ils garderent là-
» dessus tous trois un profond silence ; puis enfin
» Eléonor reprit la parole, comme étant en
» quelque façon maîtresse de la destinée de ces
» deux personnes, malgré l'engagement où elles
» étoient ensemble. Elle regarda son Amant d'un
» air qui sembloit le remercier de l'attachement
» qu'il avoit pour elle, & en même-tems l'en
» plaindre. Ses yeux se grossirent de larmes ; &
» elle faisoit assez juger que sa tendresse n'étoit
» pas moins forte que sa vertu. Vous n'ignorez
» pas mes sentimens pour le Duc de Misnie,
» dit-elle à Matilde ; & vous pouvez croire qu'il
» m'en coûte beaucoup pour vous le céder, quoi-

» qu'il semble que je ne puisse plus être à lui ; » mais enfin je vous dois cet effort. J'épouserai » le Comte de Retelois ; & c'est tout ce que je » puis faire en votre faveur ». Matilde ne put soutenir toutes les agitations de cette journée sans quelque augmentation à la fievre qu'elle avoit déjà ; de sorte qu'Eléonor s'en alla peu de tems après que le Duc de Misnie fut sorti. Ces deux amies sentirent que leur confidence se rallentissoit ; elles avoient chacune leurs maux à pleurer ; & ils n'étoient point de nature à être pleurés ensemble.

Le Duc de Misnie ne douta plus qu'Eléonor ne fût perdue pour lui. Il l'accusa d'ingratitude ; il s'abandonna à la douleur & à la rage. Cet Amant ne songeoit plus à retourner chez Matilde ; il n'avoit rien à lui dire. Cependant son changement & son absence étoient des maux difficiles à supporter pour elle ; & sa fievre augmenta considérablement. Le Roi de France & l'Empereur quitterent Mouzon. Le Duc de Misnie qui ne pouvoit se résoudre à abandonner Eléonor, obtint, sur quelque prétexte, de partir avant ce Prince ; mais il demeura caché dans Mouzon. Sa prétendue fuite mit Matilde dans un état déplorable ; & sa maladie devint très-dangéreuse. Eléonor fit connoître au Comte de Retelois, qu'elle ne pouvoit se résoudre à laisser son amie dans cette situation ; & malgré l'impatience où il étoit d'achever son mariage, il lui laissa la liberté de demeurer à Mouzon aussi long-tems qu'elle le voudroit. Eléonor alla passer la nuit auprès de Matilde ; ce tems étoit propre à la confiance. Matilde qui la voyoit extrêmement touchée, ne put s'empêcher de lui marquer ses senti-

mens. Eléonor l'assuroit qu'elle retourneroit à Retel, sitôt qu'elle la sauroit hors de péril ; mais les promesses ne suffisoient plus pour calmer l'esprit de Matilde. » Vous n'en ferez rien, lui dit-» elle. Pourquoi le Duc de Misnie ne vous épou-» seroit-il pas, puisque je vais mourir ? Qu'il se » réjouira de ma mort ! Elle m'afflige, toute » malheureuse que je suis : aussi sera-t-elle le plus » grand de tous mes maux ; puisqu'elle servira » à la seule chose que j'aie appréhendé toute ma » vie. Vos larmes me forcent à ce dernier épan-» chement de cœur, ajouta-t-elle. J'avois résolu » de ne vous faire plus de confidences ; les mien-» nes vous ont toujours été fâcheuses. Consolez-» vous-en ; je ne vous en ferai pas davantage. » Vous allez être délivrée d'une amie importune ; » vous allez être vengée d'une rivale ; vous allez » avoir votre Amant ; & quand je serai morte, » vous ne songerez pas que j'aie été au monde. »

Ces paroles pénétrerent vivement Eléonor ; il se fit une révolution subite dans son esprit ; elle se sentit le courage d'exécuter ce qu'elle avoit projetté ; enfin l'amitié & la reconnoissance acheverent de la déterminer. Elle embrassoit Matilde, sans prononcer un seul mot, tant ce qui se passoit en son ame l'occupoit ; enfin elle rompit le silence ; » ne vous inquietez plus, lui dit-» elle ; c'en est fait ; je pars de Mouzon ; & je » vais épouser le Comte de Retelois ; vous en » sçaurez bientôt des nouvelles ; je suis au dé-» sespoir de vous quitter en l'état où vous êtes ; » mais ma présence aigrit vos douleurs. Adieu » pour jamais ; je me prive de vous ; ce n'est pas » le plus petit sacrifice que je vous fasse ».

Eléonor embrassa Matilde, & reprit dès le lendemain

lendemain la route de Retel. Le Duc de Misnie sçut bientôt son départ. Il ne tarda guère à la suivre ; & il apprit peu de tems après qu'il fut à Retel, que le jour du mariage étoit arrêté. La conjoncture pressoit ; il jugea qu'Eléonor refuseroit de le voir, s'il le lui faisoit demander ; & qu'il ne la feroit pas changer de résolution quand il la verroit. Cependant il voulut lui parler, entraîné par son désespoir, plutôt que par aucune espérance. Ayant fait épier le temps qu'Eléonor seroit seule, il le trouva plus aisément qu'il ne l'avoit prévu. Le mariage du Comte de Retelois se devoit célébrer dans une de ses maisons de campagne, qui n'étoit qu'à une lieue de la Ville ; & Eléonor y alla le jour précédent, pour jouir de sa douleur avec quelque liberté, au moins ce dernier jour.

Le Duc de Misnie s'étant déguisé pour être moins remarqué, marchoit sur ses pas. Elle se fit descendre dans une grande allée qui aboutissoit au Château, & qui étoit coupée par quantité de petites routes, dans lesquelles elle s'enfonça. Ses femmes demeurerent dans la grande allée ; & le Duc de Misnie se glissa, par un autre côté, jusqu'à l'endroit où étoit Eléonor. Elle rêvoit profondément ; ses larmes couloient sans qu'elle le sentit ; son Amant la regardoit & goûtoit une douceur propre à le désespérer. Enfin il se jetta à ses pieds. Sa vue la surprit, quoiqu'elle eut presque espéré de le revoir encore. » Que » faites-vous, lui dit-elle d'une voix foible ? Je » viens mourir à vos pieds, lui dit le Duc, » puisque vous voulez ma mort. Ne me repro» chez rien, lui répondit-elle. Matilde m'a con» trainte de faire ce que je lui promettois de-

» puis trop long-tems. Mon devoir avoit besoin
» de ce secours, que je n'aurai plus, reprit-elle en
» le regardant ; & ma foiblesse m'accompagne-
» ra toujours. Ne me voyez donc jamais. Je me
» permets encore aujourd'hui le plaisir de vous
» avouer tout le pouvoir que vous avez sur moi ;
» mais je vais épouser le Comte de Retelois,
» pour me justifier & pour me punir. Si Matilde
» est vivante, allez l'épouser, en lui portant la
» nouvelle de mon mariage. Je n'ai pas la force
» de vous en prier plus long-tems, ni de vous
» voir, sans m'exposer à rompre encore mon
» projet. En disant cela, elle le quitta brusque-
» ment. Et vous avez bien la force de me fuir
» & de me désespérer, lui dit-il, en se levant
» avec transport pour la suivre, & en l'obligeant
» de s'arrêter ! Mais, continua-t-il, je ne suis plus
» en état de ménager rien : je vais me jetter aux
» pieds du Comte de Retelois : je vais lui ap-
» prendre tous mes malheurs ; peut-être aura-t-il
» moins de dureté que vous n'en avez. Ah !
» Ciel ! Que voulez-vous faire, reprit-elle ? Ne
» suis-je point assez malheureuse par l'attache-
» ment que j'ai pour vous, sans avoir encore à
» craindre votre emportement ? Eh ! s'il m'étoit
» possible de n'être point à un autre, ne sçavez-
» vous point que je n'y aurois pas été ? Jamais
» on n'a eu plus d'inclination que j'en ai eue
» pour vous. Le devoir, l'amitié, la nécessité,
» m'arrachent à vous, & me jettent dans un au-
» tre engagement ; mais ils ne m'en consoleront
» pas ; & vous m'occuperez sans cesse. Après cette
» assurance, vous pouvez avertir le Comte de
» Retelois que je vous aime : je serai contrainte
» de vous désavouer ; & je ne l'en épouserai pas

» moins ; mais vous aurez le plaisir de lui ôter
» peut-être l'estime qu'il a pour moi ; & vous
» m'ôterez aussi la douceur que j'aurois eue
» d'être contente de ce que j'aimois, en le re-
» grettant toute ma vie. Là-dessus elle se retira ;
» & elle le laissa appuyé contre un arbre, où il
» demeura long-tems. Il ne voyoit aucun reme-
» de à ses maux ; se croire aimé d'Eléonor &
» avoir de la considération pour elle, n'en étoient
» pas les moindres ».

Il passa la nuit à faire des projets pour empêcher le mariage d'Eléonor ; mais ces projets ne se pouvoient exécuter malgré elle ; il en voyoit l'extravagance aussitôt qu'il les envisageoit. Les nôces se firent le lendemain ; & cet Amant voulant s'assurer de tout son malheur & voir encore Eléonor, alla se montrer à ses yeux pendant qu'on célébroit la cérémonie de son mariage. Il lui jetta un regard qui exprimoit toute sa rage & toute sa tendresse. Elle tourna les yeux sur lui d'une maniere languissante & passionnée, & sembla vouloir le dédommager, par ses regards, de tout ce qu'elle lui faisoit perdre. Enfin elle les en détourna parce qu'elle le vit pâlir. En effet il s'évanouit ; mais on n'y fit pas d'attention, parce que les habits qu'il avoit pris pour se déguiser, empêchoient de penser qu'il fût un homme considérable ; & on se contenta de le secourir. Eléonor de son côté, sentit défaillir ses forces ; elle fut contrainte de s'appuyer sur ceux qui étoient auprès d'elle ; mais la cérémonie étoit achevée ; on crut que c'étoit une suite de son indisposition. Le Duc de Misnie retourna à Mouzon ; il étoit dans un transport si violent, qu'il ne ménagea rien. Il alla trouver Matilde : la

Comteſſe de Tuſcanelle n'étoit pas chez elle dans le moment qu'il y arriva; & Matilde donna ordre qu'on le laiſſât entrer ». Eh bien, lui dit-» il, êtes-vous contente? Eléonor a épouſé le » Comte de Retelois; vous voilà vengée; vous » m'avez cauſé la fureur où je ſuis; jouiſſez-en » ſi vous pouvez; haïſſez-moi, pour me déli-» vrer de votre tendreſſe, qui m'a été ſi fatale, » que je ne ſçaurois plus vous en ſçavoir de gré. » Je ne perdrois point la conſidération qu'on » vous doit, ſi je n'avois tout perdu, juſqu'à ma » raiſon. Adieu pour jamais, ajouta-t-il; nous » nous ſommes fait de trop grandes injures » l'un à l'autre,pour nous pouvoir ſouffrir ».

Le Duc de Miſnie ſe retira en achevant ces paroles, qui furent un coup de foudre pour Matilde. Elle demeura dans un profond ſilence; elle jettoit des regards funeſtes, qui n'avoient aucun objet déterminé. Sa mere la trouva dans le mortel accablement où la fuite du Comte de Miſnie l'avoit miſe : elle n'avoit ni la force de pleurer, ni celle de ſe plaindre; mais elle en avoit aſſez pour ſentir tous ſes malheurs. Elle paſſa le jour, ſans donner preſque aucune marque de vie; & ſur le ſoir, ſa fievre qui étoit un peu diminuée, par la tréve que le départ d'Eléonor avoit donnée à ſes inquiétudes, augmenta ſi conſidérablement, qu'on jugea qu'il étoit impoſſible qu'elle y réſiſtât. Son imagination lui repréſentoit ſans ceſſe le Duc de Miſnie préſent & irrité; elle l'accabloit d'injures; elle lui demandoit pardon; ſon pere & ſa mere étoient à ſes côtés fondant en larmes; elle ne connoiſſoit ni l'un ni l'autre; tout lui paroiſſoit le Duc de Miſnie. Après quatre jours la fievre la quitta, parce que ſon corps étoit en-

tierement affoibli. Elle conjura le Comte & la Comtesse de Tuscanelle de ne point pleurer une mort qui étoit le seul remede d'une passion malheureuse, & de la pardonner au Duc de Misnie en sa faveur. Elle les pria encore de parler quelquefois d'elle avec lui, s'il se pouvoit, & de lui dire qu'avant de mourir, elle avoit cessé de le haïr. Ils ne lui répondoient que par des pleurs & par des cris. Enfin elle les obligea de la laisser seule ; & elle mourut dès la nuit, avec moins de chagrin qu'elle n'avoit vécu. Le Duc de Misnie étoit parti précipitamment de Mouzon, pour fuir Matilde ; il retournoit en Allemagne, pour s'éloigner des lieux où étoit la Comtesse de Retelois. Il y apprit cette mort sans y être sensible. Il portoit dans le cœur, une douleur dont rien ne le pouvoit distraire. La Comtesse de Retelois pleura autant son amie, que si elle n'avoit pas été sa rivale ; & elle vécut avec le Comte comme une personne dont la vertu étoit parfaite, quoiqu'elle fut toujours malheureuse par la passion qu'elle avoit dans le cœur,

Je n'ajouterai rien, Madame, à l'éloge que fait de ce Roman M. de Fontenelle, sinon qu'il est probable qu'il a aidé Mademoiselle Bernard. La différence qui se trouve entre Eléonor d'Yvrée & le *Comte d'Amboise*, dont je vais vous rendre compte, pourroit encore en être une preuve.

Je suis, &c.

LETTRE XXIV.

Le Comte d'Amboise.

LA Comtesse de Roye étant veuve, s'étoit retirée à deux lieues de Paris, dans une maison de campagne, où elle ne recevoit de visites que de quelques amis particuliers. Elle étoit mere d'une fille parfaitement belle qui n'avoit point encore paru dans le monde. Voulant la marier avant que de la mener à la Cour, elle choisit le Comte d'Amboise entre tous ceux qu'on lui proposa. Ce mariage également avantageux pour lui & pour Mademoiselle de Roye, fut arrêté avant même qu'ils se fussent vus; mais comme elle étoit dans une grande réputation de beauté, M. d'Amboise se fit un plaisir de penser qu'elle seroit à lui; & l'on peut dire que le desir & l'espérance formoient déjà dans son cœur un commencement de passion, avant qu'il en eut vû l'objet.

Quoique Mademoiselle de Roye dût avoir pris cette espece d'indolence, que la solitude donne ordinairement; la vivacité de son esprit lui faisoit saisir aisément les premieres impressions qui lui étoient données; & ce qu'elle entendoit dire à sa mere, de la bonne mine, de l'esprit & de la générosité du Comte, la remplissoit d'une estime qui la disposoit à quelque chose de plus. Le jour qu'il devoit lui faire sa premiere visite, elle s'étoit parée avec plus de soin qu'à l'ordinaire; & elle étoit d'une beauté à charmer tous ceux qui la voyoient. C'étoit un de ces agréables jours d'Eté, qui invitent à se pro-

mener. Le Soleil qui n'avoit point paru, laissoit une fraîcheur délicieuse ; Mademoiselle de Roye se promenoit dans une des avenues de la maison, avec deux Dames, amies de sa mere, qui étoient venues dîner avec elles. Comme il étoit d'assez bonne heure pour n'attendre pas encore le Comte d'Amboise, & que Madame de Roye étoit occupée de quelques affaires, elle fut bien-aise que la promenade les amusât pendant le tems qu'elle seroit obligée d'y donner. Elles avoient déjà atteint le bout d'une allée, où étoit un cabinet ouvert de tous côtés, & dans lequel elles alloient entrer pour s'asseoir, lorsqu'elles apperçurent un Cavalier qui mettant pied à terre, laissa ses gens derriere lui, & s'avança vers elles. A mesure qu'il s'approchoit, elle remarquoit sa taille & son air, qui lui parurent dignes de toute l'attention qu'elle leur donnoit. Elle ne douta point que ce ne fût M. d'Amboise, il venoit au jour marqué; son empressement ne pouvoit lui déplaire. La bonne mine de celui qu'elle voyoit, répondoit à l'idée qu'elle s'étoit faite du Comte. Les Dames qui étoient avec elle, ne le connoissoient point, par ce qu'elles n'étoient pas de la Cour. Elles avoient appris qu'on l'attendoit ce jour-là; elles crurent aussi que c'étoit lui; & elles lui donnerent des louanges qui aiderent encore à la prévénir en sa faveur. Mademoiselle de Roye trouva son devoir bien doux ; elle se hâta, peut-être un peu trop de le suivre. C'étoit M. d'Amboise qui lui devoit inspirer cette joie que donne la premiere rencontre de ce qui doit plaire ; & c'étoit pour le Marquis de Sansac qu'elle la sentoit. Le hazard l'avoit conduit en ce lieu ; il venoit de chez une de ses parentes ; & s'étant trouvé proche de

la maison de Madame de Roye, comme il avoit entendu parler de la beauté de sa fille, il prit l'occasion de leur faire une visite. Il s'approcha de ces Dames ; & quoiqu'il n'en connût aucune, il leur dit tout ce que la politesse & la galanterie lui inspirerent en cette rencontre : mais il distingua d'abord Mademoiselle de Roye des autres. Elle trouva je ne sçais quoi d'agréable dans cette avanture qui lui donna envie de la faire durer ; & elle proposa à la compagnie d'aller s'asseoir dans le cabinet. Il y avoit près d'une heure qu'ils y étoient entrés, lorsqu'une grosse pluye les y retint. Personne n'en fut fâché ; la conversation étoit si brillante, qu'il ne leur étoit pas possible de songer au tems qu'ils y demeuroient. M. de Sansac avoit un agrément infini dans sa personne, & dans tout ce qu'il disoit ; & sa vivacité naturelle étoit encore augmentée par ce qu'il y avoit de piquant dans cette rencontre.

Mademoiselle de Roye étoit charmée de le trouver si digne de lui plaire ; leurs yeux se rencontrerent plus d'une fois d'une maniere qui la fit rougir, & qui lui fit ensuite éviter ceux de Monsieur de Sansac. En effet, bien qu'elle crut qu'il étoit le Comte d'Amboise, & qu'elle devoit l'épouser, elle sentoit sans le démêler, je ne sçais quoi d'indépendant de son devoir. Elle eut tout le loisir de s'abandonner à une erreur qui lui devoit être si fatale dans la suite : car l'orage ne cessoit point ; & ils ne pouvoient sortir du cabinet. Enfin Monsieur d'Amboise arriva ; & comme il vit des Dames dans le cabinet, il y entra, pensant que c'étoit Madame & Mademoiselle de Roye. Il n'y trouva point cette Comtesse qu'il avoit vue à la Cour ; mais il reconnut aussitôt sa fille au portrait qu'on lui en

avoit fait, & sur les mêmes apparences qui l'avoient déjà fait reconnoître au Marquis de Sansac; de sorte qu'il lui adressa ses complimens. Cependant comme il pouvoit se tromper, & que la présence de tant de personnes le retenoit, il ne lui dit rien qui marquât précisément qu'il étoit celui qu'elles attendoient. Il ne méritoit pas moins que le Marquis de Sansac, d'occuper cette compagnie. Une taille agréable, & au-dessus de la médiocre; un air noble, je ne sçais quoi de fin & de passionné, le rendoient très-capable de plaire. Ces Dames lui rendirent toute la justice qui lui étoit due; mais Mademoiselle de Roye fut fâchée d'être déjà contrainte de douter qui des deux étoit son Amant. Elles les regarda l'un & l'autre comme pour leur demander lequel elle étoit obligée d'aimer; mais c'étoit avec une certaine différence, qui sembloit marquer qu'elle eût bien voulu que c'eût été Monsieur de Sansac.

La plus âgée de ces Dames qui voyoit l'embarras de cette jeune personne, jugea qu'il falloit le faire cesser. Comme les femmes de Mademoiselle de Roye avoient été contraintes de se retirer dans le cabinet, à cause de la pluye, elle envoya l'une d'elles demander le nom de M. d'Amboise à ses gens; & l'ayant sçu, elle le fit connoître à Mademoiselle de Roye. Cette jeune personne ne put s'empêcher de le regarder avec plus de froideur, que naturellement elle ne devoit en avoir. La vivacité de la conversation avoit animé son visage & augmentoit encore sa beauté. Monsieur d'Amboise la considéroit avec l'intérêt d'un homme à qui elle étoit destinée; mais la maniere dont elle le reçut, ne lui permit pas de goûter ce charme qu'excite dans le cœur la naissance d'un

ne passion ; & l'amour lui refusa jusqu'à son premier plaisir.

Le Comte d'Amboise & Sansac sortirent de chez Madame de Roye avec des sentimens bien différens. A la vérité, ils étoient tous deux passionnément amoureux ; mais Sansac avoit tout lieu de se flatter que son amour ne déplaisoit pas, tandis que le Comte d'Amboise n'avoit remarqué que de l'indifférence & de la froideur. Mademoiselle de Roye voyoit, avec une douleur extrême, que le tems fixé pour son mariage approchoit. Le Comte d'Amboise n'avoit pu la toucher ; & elle regardoit comme le plus grand malheur qui pût lui arriver, d'épouser un homme qu'elle n'aimoit pas. Les soins respectueux du Comte, ses empressemens, sa tendresse lui sembloient à charge ; elle sentoit son injustice ; mais elle ne pouvoit qu'estimer & plaindre celui qu'on lui destinoit.

M. d'Amboise, né généreux, ne put voir sans un chagrin violent, qu'il alloit faire le malheur de la personne du monde qu'il aimoit le plus. Cent fois son amour condamna sa pitié : enfin par un effort aussi rare qu'extraordinaire, il alla trouver Mademoiselle de Roye ; lui dit qu'il sçavoit bien qu'il n'avoit pû toucher son cœur ; mais que comme il l'aimoit passionnément, il ne vouloit pas qu'elle pût lui reprocher un jour un mariage, qui ne pouvoit que la rendre malheureuse. Là-dessus il la quitte le cœur pénétré de douleur & d'amour, & écrit à Madame de Roye pour lui rendre sa parole & lui dire qu'il renonce à l'honneur de son alliance. Madame de Roye fut fort affligée de cette nouvelle ; mais le Marquis de Sansac en eut une joie inconcevable ; il parut un des plus ardens à faire sa cour à Mademoiselle de Roye. Le

Vicomte de Tavanes & le Comte de Sancerre se mirent aussi sur les rangs. Madame de Roye que des raisons de politique & d'ambition faisoient agir, préféra le Vicomte; elle en parla à sa fille comme d'une chose conclue, & lui dit de ne penser point à d'autre engagement.

Lorsque Mademoiselle de Roye vit qu'elle n'avoit évité d'épouser le Comte d'Amboise, que pour être au Vicomte de Tavanes, elle fut inconsolable. Sa personne lui avoit déplu; & son dessein le lui rendoit toujours odieux. Elle pensoit que la parfaite estime qu'elle avoit pour le Comte d'Amboise, lui pouvoit tenir lieu d'amour, & qu'il lui auroit été plus supportable d'être à lui, puisqu'elle ne croyoit plus épouser Sansac, que d'être au Vicomte de Tavanes: enfin, le mal passé ne lui paroissoit plus un mal; & elle ne donnoit ce nom qu'au présent.

Madame de Roye voulant faire connoître à M. d'Amboise, qu'il n'avoit point perdu sa confiance; ne lui fit pas un secret du mariage de Monsieur de Tavanes avec sa fille; & elle lui en parla comme d'une chose qui seroit bientôt conclue. Mais que ne produisit point cette nouvelle dans l'esprit de M. d'Amboise? Mademoiselle de Roye alloit épouser un homme qu'il savoit bien qu'elle n'aimoit pas; la pensée de la perdre sans retour, & de la voir posséder par un mari qui l'avoit si peu méritée, excitoit en même tems son désespoir & son indignation. Il demanda à Madame de Roye la permission de voir sa fille; & il alla la trouver dans son appartement. Elle étoit dans un état si triste, qu'il n'avoit pas besoin de son amour pour en être sensiblement touché. Son visage étoit couvert de

larmes qui ne diminuoient point sa beauté.
» Vous êtes témoin de ma douleur, lui dit-elle,
» sentant qu'elle ne pouvoit cacher ses pleurs ;
» & vous saurez bientôt ce qui l'a causée. Je ne
» le sais peut-être déjà que trop, lui dit-il, Ma-
» demoiselle ; & j'ose dire que je sens plus en-
» core les maux que vous éprouvez, que je n'ai
» jamais senti tous ceux que vous m'avez faits.
» Que votre honnêteté m'est cruelle, lui dit
» Mademoiselle de Roye, que son chagrin fai-
» soit parler ! Cachez-la moi par pitié, afin que
» je connoisse moins le prix de ce que j'ai per-
» du. Que me dites-vous, Mademoiselle, lui
» dit-il ? Je n'ai point acquis assez d'indifféren-
» ce, pour pouvoir entendre tranquillement ces
» paroles de votre bouche. Je ne cherche point
» à vous flatter, lui dit-elle ; mais il est vrai que
» je me repentirai toute ma vie du procédé que
» j'ai eu avec vous, & que je me trouverai très-
» malheureuse d'épouser le Vicomte de Tavanes.
» Ah ! Mademoiselle, lui dit le Comte d'Am-
» boise, je ne saurois me plaindre de ma dis-
» grace, puisqu'elle m'attire des paroles si obli-
» geantes. Est-il possible que vous me puissiez
» préférer à quelqu'un ? Je ne l'aurois jamais
» su, si vous ne m'aviez forcé de renoncer à
» vous ; mais quelques obstacles que j'aie mis
» à mon bonheur, peut-être il ne me seroit pas
» impossible de les vaincre si vous y consentiez.
» Vous auriez mon consentement avec bien de
» la facilité, s'il y faisoit quelque chose, lui dit
» Mademoiselle de Roye, qui ne voyoit encore
» que le supplice d'épouser Tavanes. M. d'Am-
» boise fut si transporté de la joie que lui don
» noient ces paroles, qu'il ne vit rien de ce qu

» pouvoit la troubler. Les ſoupçons qu'il avoit
» eus de Sanſac s'effacerent de ſon eſprit; il trou-
» va qu'il les avoit pris ſur des fondemens lé-
» gers. Madame de Roye lui avoit parlé du ma-
» riage de Tavanes, comme d'une choſe avancée,
» mais non pas conclue abſolument. Il lui fit
» parler par le Prince de Condé; & en peu de
» tems l'affaire fut au point qu'il l'avoit deſiré.
» Tout ſe diſpoſoit pour ſon mariage. Ma-
» demoiſelle de Roye avoit beaucoup d'égards
» pour lui; mais quand elle étoit ſeule, elle en
» dédommageoit Sanſac par un torrent de lar-
» mes. Elle ſe regardoit elle-même comme la
» cauſe de ſes malheurs. Jamais elle ne s'étoit vû
» ſi prête d'entrer dans un engagement contre
» lequel tout ſon cœur ſe révoltoit. Elle ne put
» ſoutenir ces diverſes agitations, & elle tomba
» malade. Quel déſeſpoir pour M. d'Amboiſe!
» Il ne pouvoit douter que ſa maladie ne fût
» l'effet du chagrin qu'elle avoit de l'épouſer.
» Il ſe ſentoit néanmoins entraîné à la voir tous
« les jours; & il la voyoit pleine d'honnêteté
» pour lui. Malgré les maux qu'elle lui cauſoit,
» il l'eſtimoit davantage; & il ne l'aimoit pas
» moins; au contraire l'admiration & la pitié ſe
» joignant à ſes autres ſentimens, rendoient ſa
» paſſion plus forte, mais en même tems plus
» capable de raiſon. Le moyen de contraindre
» une perſonne qui ſe contraignoit elle-même,
» pour l'amour de lui? Il vit qu'il devoit ſe dé-
» gager une ſeconde fois; mais en rendant Ma-
» demoiſelle de Roye à elle, il la mettoit entre les
» mains de ſon rival. Cette penſée le faiſoit trem-
» bler; & il ne réſolvoit rien. Cependant la ma-
» ladie de Mademoiſelle de Roye augmentoit.

» Il sentit alors qu'il l'aimoit assez pour ne la
» disputer pas davantage, aux dépens de sa vie.
» Il vit qu'il falloit la céder à son rival ; qu'elle
» ne pouvoit être que malheureuse avec un au-
» tre ; il crut qu'il étoit capable de cet effort.
» Il se flatta même qu'une action extraordinaire
» produiroit peut-être un effet extraordinaire ;
» & que s'il ne ramenoit pas Mademoiselle de
» Roye vers lui, en faisant pour elle une chose
» dont un autre ne pouvoit être capable, il ren-
» droit du moins tous les autres hommes in-
» dignes d'en être aimés. Il alla voir Mademoi-
» selle de Roye le lendemain. Il remarqua qu'elle
» pleuroit, quoiqu'elle essayât de cacher ses lar-
» mes, & de montrer un visage ouvert & tran-
» quille. Il est difficile de se représenter l'état
» où il se trouva. L'effort qu'on se faisoit pour
» lui le portoit à celui qu'il se devoit faire : l'a-
» mour, la pitié, le désespoir formoient mille
» combats dans son ame. Il demeura long tems
» sans parler ; mais enfin regardant Mademoi-
» selle de Roye avec des yeux baignés de larmes,
» Mademoiselle, lui dit-il, vous avez eu jus-
» qu'ici plus de force que moi. Je tremble de
» mon projet ; mais peut-être je l'exécuterai.
» Vous me donnez l'exemple de mourir, s'il le
» faut en se contraignant. Eh bien, ç'en est fait,
» il faut m'arracher à moi-même ; ne me cachez
» point vos sentimens pour Sansac. Je veux tout
» entreprendre pour lui faire obtenir un bon-
» heur, dont vous le jugez plus digne que moi ;
» aussi bien puis-je être plus malheureux que je
» le suis ? Je vous plairai du moins, en vous don-
» nant à mon rival. Il remarquoit pendant ce
» discours une impression de joie sur le visage

» de Mademoiselle de Roye, qu'il ne lui avoit
» jamais vue. Il se désespéroit de ce qu'il alloit
» faire, sans néanmoins s'en repentir. Il est des
» momens où l'on semble agir par une force su-
» périeure ; ce qu'il faisoit tenoit plus du Héros
» que de l'Amant, & le rendoit digne en même
» tems de pitié & d'envie. Je pars, lui dit-il,
» Mademoiselle, pour un dessein qui ne s'ache-
» vera pas s'il se retarde ; & toute la grace que
» je vous demande, c'est de n'oublier point en me
» voyant, que je suis le plus malheureux de tous
» les hommes, pour l'amour de vous. Made-
» moiselle de Roye ne put résister à ces divers
» mouvemens ; la surprise, la crainte, la honte,
» agitoient son cœur. Sa fievre en un instant re-
» doubla si considérablement, qu'on jugea que
» sa vie alloit être dans un très-grand danger. Il
» n'en falloit pas tant pour déterminer M.
» d'Amboise. Il courut à l'appartement de Ma-
» dame de Roye ; il lui apprit le péril où étoit
» sa fille, & la passion qu'elle avoit dans le cœur;
» il la conjura de n'avoir plus d'égards pour lui,
» & de ne songer qu'à Mademoiselle de Roye.
» Cette mere aimoit véritablement sa fille. La
» maladie de cette jeune personne la mettoit
» dans une cruelle inquiétude ; & tout ce qui
» pouvoit contribuer à sa guérison lui paroissoit
» agréable. Elle marqua à M. d'Amboise combien
» elle étoit touchée de sa générosité, & lui donna
» des louanges auxquelles il étoit peu sensible.
» Il vit qu'il réussissoit trop aisément dans ce qu'il
» entreprenoit. Il quitta Madame de Roye ; & il
» alla se renfermer chez lui, où il s'abandonna
» à tout ce que le désespoir a de plus affreux ».
Mademoiselle de Roye guérit enfin de sa

maladie ; Sanſac reprit de nouvelles eſpérances. Le Comte de Sanſac ſon pere s'oppoſoit ſeul à ſon mariage ; mais les plus grands obſtacles & les moins prévus furent formés par les intrigues de Madame de Tournon. Cette femme aimoit le Marquis de Sanſac, & voyoit avec chagrin ſa paſſion pour Mademoiſelle de Roye. Elle réſolut de la traverſer de tout ſon pouvoir. Elle s'étudia d'abord à gagner la confiance des deux Amans, afin de les déſunir plus ſurement. Elle engagea le Comte de Sancerre à s'attacher à Mademoiſelle de Roye ; & gagnant une des femmes de ſon amie, elle fit mettre dans ſa chambre, un jour qu'elle en venoit de ſortir, une lettre pleine de tendreſſe de la part de Sancerre. Elle fit enſorte que Sanſac allât dans ce moment chez Mademoiſelle de Roye. La femme qui étoit gagnée, eut ſoin de le faire entrer dans l'appartement de ſa Maîtreſſe, en l'aſſurant qu'elle ne tarderoit pas à revenir. Sanſac jetta les yeux ſur la fatale lettre qui étoit expoſée ſur une table ; il en eut un violent dépit. Mademoiſelle de Roye ne revenoit point ; il ſort l'eſprit rempli de la lecture de la lettre ; il trouve Mademoiſelle de Roye chez Madame de Tournon avec Sancerre, qu'elle traitoit à ſon ordinaire fort civilement. Sanſac outré de la voir d'une humeur ſi gaie, après la lettre qu'il croyoit qu'elle avoit reçue, ceſſa de la voir tout d'un coup. Madame de Tournon, d'un autre côté, fit entendre à Mademoiſelle de Roye, que Sanſac étoit amoureux d'elle, & qu'elle l'aimoit depuis long-tems.

Je ne finirois pas, Madame, ſi je rapportois les différentes ſortes de ruſes dont ſe ſervit Madame

dame

dame de Tournon, pour rendre Sansac & Mademoiselle de Roye irréconciliables, & pour les empêcher sur-tout d'en venir aux éclaircissemens. Les choses furent poussées si avant, que Sansac voulant étouffer son amour, se retira en Touraine dont il étoit Gouverneur. Mademoiselle de Roye, qui croyoit n'avoir pas peu de raisons de se plaindre de Sansac, rappella le Comte d'Amboise, & l'épousa avec une apparence de satisfaction. Ce n'étoit dans le fond que le dépit qui l'avoit fait agir; elle vouloit se venger de Sansac; & elle étoit elle-même la victime de sa vengeance. Monsieur d'Amboise s'apperçut le premier des sentimens secrets de sa femme; mais il étoit trop tard; & il ne dépendoit plus de sa générosité d'apporter du remede au mal qui la dévoroit. Il tomba bientôt dans une mélancolie qui fut suivie d'une maladie mortelle.

Sansac apprit presque au même tems le mariage & la mort de Monsieur d'Amboise. Il revint à Paris,& vit Madame d'Amboise. Les premiers éclaircissemens qu'eurent ces deux personnes, leur apprirent qu'ils s'étoient toujours aimés, & leur découvrirent les artifices de Madame de Tournon. Madame d'Amboise n'eut point de peine de rendre à Sansac tout son amour; mais son Amant n'eut pas le bonheur d'en profiter: il fut tué peu de tems après devant Chartres, en faisant une sortie sur les Huguenots.

» Peut-être, dit Mademoiselle Bernard,
» se plaindra-t-on de ce que je ne récompense
» pas la vertu du Comte d'Amboise; mais je

» veux punir sa passion ; & j'ai déjà déclaré
» dans la Préface d'Eléonor d'Ivrée, que mon
» dessein étoit de ne faire voir que des Amans
» malheureux, pour combattre, autant qu'il
» m'est possible, le penchant qu'on a pour l'A-
» mour ».

Je suis, &c.



LETTRE XXV.

VOUS trouverez, Madame, dans *Inès de Cordoue, Nouvelle Espagnole*, par Mademoiselle Bernard ; la même légereté de stile, la même délicatesse de sentimens, la même adresse dans le développement des passions, le même intérêt dans les situations, que dans le Roman d'Eléonor d'Yvrée. Transportez-vous en esprit à la Cour de Philippe II, Roi d'Espagne. Ce Prince venoit d'épouser Elisabeth de France, qui avoit été destinée à l'Infant Dom Carlos ; il renvoya dans leur pays les Filles d'honneur de la Reine, & mit auprès d'elle des Espagnoles chargées d'éclairer toutes ses démarches. Entre celles qu'Elisabeth considéroit le plus, Inès de Cordoue & Léonor de Silva tenoient le premier rang. La Reine, qui étoit françoise, avoit conservé le goût de la conversation. Les après-dinées elle se retiroit dans son cabinet avec ses femmes, & leur proposoit d'imaginer des Contes galans, dont les avantures fussent toujours contre la vraisemblance, & les sentimens toujours naturels : on tira au sort à qui parleroit la premiere ; & le hazard tomba sur Inès. Le Marquis de Lerme supplia Dom Carlos de souffrir qu'il le suivît chez la Reine, pour entendre cette charmante personne, le jour qu'elle devoit conter son histoire ; ce Prince le lui permit. Léonor se flatta que c'étoit elle-même qu'il venoit voir ; mais sitôt qu'il eût apperçu la belle Inès, il détrompa Léonor, dont le seul bonheur avoit été d'être trompée. Je passe sous silence, Mme, le récit d'Inès ainsi que

Inès de Cordoue.

celui de Léonor ; ils sont l'un & l'autre peu essentiels à l'action principale ; & il est plus à propos de vous intéresser pour Inès elle-même, que pour ce qu'elle raconte.

Léonor irritée de la préférence que Lerme donnoit à Inès ; résolut de s'en venger, en l'empêchant de lui parler. Sitôt qu'il commençoit à l'entretenir, elle s'approchoit d'eux, & les interrompoit. La passion de Lerme augmentoit, par l'obstacle qu'il trouvoit à la déclarer ; & quoique Inès en dût la premiere impression à ses charmes, au moins devoit-elle une partie de cette ardeur aux importunités de sa rivale. Le hazard favorisa les deux Amans. Il se donna une fête à quelques lieues de Madrid. Inès & Léonor étoit dans le même carosse. Au passage d'une petite riviere, les chevaux s'étant un peu détournés de l'endroit où tout le monde passoit, Inès qui fut épouvantée, sauta dans la riviere, & se mit dans un danger plus grand que celui qu'elle vouloit éviter. Lerme se trouva fort à propos pour la secourir, & la fit transporter dans une maison voisine. D'un autre côté, Dom Louis, Pere d'Inès, avoit pris soin de Léonor, en arrêtant les chevaux qui s'étoient emportés fort loin. La reconnoissance de Léonor avoit été égale au danger qu'elle avoit couru. Son trouble avoit augmenté sa beauté ; & Dom Louis n'y avoit pas été insensible. Léonor, concevant l'espérance de se venger d'Inès & de Lerme ; si elle le rendoit amoureux, employa tout ce qu'elle avoit d'artifice dans l'esprit. Le Marquis de Lerme avoit obtenu du pere d'Inès son consentement pour l'épouser ; mais sitôt que Léonor en eut appris la nouvelle, elle tourna l'esprit de Dom Louis avec tant d'art, qu'il délibéra long-tems sur ce mariage,

quoiqu'il l'eût approuvé. Le retardement parut de mauvais augure à ces Amans; cependant ils se parloient chez la Reine; ils avoient du moins le soulagement de s'affliger ensemble. Léonor qui faisoit son unique occupation de les tourmenter, dit un jour à Dom Louis, qu'elle ne l'épouseroit qu'à condition qu'il déclareroit ouvertement aux Lermes, que leur alliance ne lui étoit plus agréable, & qu'il engageroit Inès au Baron de Silva son frere. Dom Louis étoit trop amoureux, pour rejetter cette proposition; il défendit à sa fille de parler désormais au Marquis, & lui commanda de regarder le Baron, comme un homme destiné à être son époux.

Jamais douleur ne fut pareille à celle d'Inès; elle alla se jetter aux pieds de la Reine; & ses larmes obtinrent un délai de quelques mois. Dans cet intervalle le Marquis de Lerme se battit avec le Baron de Silva. Celui-ci quitta l'Espagne; & le Marquis alla servir en Flandres sous le Duc d'Albe. De retour à Madrid, il y trouva de tristes changemens. La Princesse d'Eboli ne pouvant plus souffrir l'indifférence de Dom Carlos, commença à le haïr cruellement, & inspira le même sentiment à son mari. Ils concerterent de le perdre. Philippe II, qui étoit d'un naturel violent & impitoyable, condamna son fils à la mort, & fit empoisonner la Reine. Lerme fut chargé de porter cette affreuse nouvelle en France; & toutes les filles d'honneur furent congédiées. Inès revint à sa maison de son pere qui la traita en fille désobéissante; il lui donna sa chambre pour prison; & elle ne voyoit personne à qui elle pût confier sa douleur. Mais c'étoit fortifier sa passion, que de lui ôter tout sujet de distraction. Elle y pensoit sans

cesse ; & jamais elle n'avoit tant aimé le Marquis de Lerme, que depuis qu'elle n'entendoit plus parler de lui.

» Dom Louis toujours amoureux, & toujours » pressé par sa Maîtresse, songea à lui ôter tout su- » jet d'inquiétude. Inès ne pouvoit épouser de » long-tems le Baron de Silva ; il lui choisit un » autre époux ; & pour cet effet, il jetta les yeux » sur le Comte de Medina de Las Torres, arri- » vé depuis peu à la Cour, & qui étoit déjà d'un » âge avancé. Il connoissoit Lerme depuis la der- » niere guerre ; mais ayant presque toujours été » hors de Madrid, il ignoroit sa passion pour » Inès. Le Marquis ne put demeurer ferme dans » son devoir, en apprenant qu'elle alloit être per- » due pour lui. Sa raison l'abandonna : il partit » de France ; mit toutes ses affaires entre les » mains d'un homme en qui il se confioit, &, » sans considérer qu'il faisoit un crime d'état, il » n'écouta que son amour. La diligence qu'il fit » dans son voyage, fut ce qui l'empêcha d'arriver » assez-tôt. La fatigue & le chagrin le firent tom- » ber malade ; & la nouvelle de son départ le dé- » vança de quelques jours. Philippe II étoit trop » sévere, pour pardonner une faute de cette natu- » re ; & joignant la colere à sa dureté naturelle, » il le fit arrêter proche de Madrid, & lui fit faire » son procès par le Conseil d'État. Dom Louis de » Cordoue en étoit le Chef ; Las Torres tenoit » le second rang ; & leur autorité avec leur crédit » les rendoit maîtres de sa destinée. Sa mort ou » une prison perpétuelle étoient les peines qu'on » lui pouvoit imposer. La mort étoit proportion- » née à la sévérité du maître, & devoit effrayer » ceux qui auroient été capables de manquer à leur

» devoir. La prison perpétuelle étoit proportion-
» née au crime. Ainsi ces deux partis étoient en
» quelque façon au choix des Juges. Dom Louis
» fit sçavoir à sa fille, qu'elle avoit un moyen de
» sauver la vie de Lerme, dont il n'étoit l'ennemi
» que par ce qu'elle l'aimoit; que si elle se résol-
» voit à épouser le Comte de Las Torres, ils se
» joindroient pour adoucir l'arrêt qui se devoit
» rendre contre Lerme. Inès n'étoit point à l'é-
» preuve de telles menaces : sa résistance fut à
» bout; elle dit à son pere, que puisqu'il avoit con-
» tribué lui-même à faire naître son inclination
» pour Lerme, elle lui avouoit que la seule vue
» de le tirer du péril pouvoit la déterminer; &
» qu'ainsi, pour épouser Las Torres, elle at-
» tendroit que la vie de Lerme fût en sûreté.

» Léonor ne haïssoit pas assez Lerme, pour
» vouloir sa mort. Sa longue prison qui étoit la
» seule grace qu'on lui pût faire, la mettoit hors
» d'état de songer à un mariage avec lui; de sor-
» te qu'elle donna parole à Dom Louis, de l'épou-
» ser le même jour qu'Inès épouseroit Las Tor-
» res. Le Conseil se tint : quelques Juges opine-
» rent à la mort; mais par le moyen de Dom
» Louis & de Las Torres, la pluralité des voix
» n'alla qu'à la prison perpétuelle. Dom Louis
» épousa Léonor & Inès épousa le Comte de Las
» Torres, dont le cœur n'ayant jamais connu l'a-
» mour, s'engagea par le mariage. Comme il
» n'avoit eu que de foibles désirs; ils augmente-
» rent par son bonheur.

» Lorsqu'Inès eut épousé le Comte de Las
» Torres, & qu'elle se vit hors d'état de pouvoir
» jamais être à Lerme, ni même de penser à lui
» sans scrupule, elle fut surprise de s'être jettée

» elle-même dans cet abîme. La différence de ses
» malheurs présens & de ses malheurs passés lui
» parut très-grande ; tout importunoit son esprit,
» & lui sembloit un nouvel obstacle à ses senti-
» mens : elle se trouvoit même contrainte en
» quelque sorte, par Elvire, une des filles qui la
» servoit & qui étoit tout à elle. Sa douleur avoit
» honte de paroître aux yeux d'autrui avec tant de
» transport & tant de violence. Cependant vain-
» cue par les prieres d'Elvire, à qui elle n'avoit ja-
» mais découvert ses sentimens, & qui ne pouvoit
» soutenir la vue de ses larmes, enfin pressée par
» son inclination de parler de Lerme, elle la lui
» avoua, en s'excusant d'une maniere qui faisoit
» appercevoir, qu'elle n'étoit pas tout-à fait ex-
» cusable.

» Le Marquis de Lerme avoit été amené à
» Madrid. Il y etoit prisonnier ; on le gardoit
» avec la derniere rigueur ; on ne le laissoit parler
» à personne ni recevoir aucune lettre ; de sorte
» qu'il ignoroit absolument la destinée d'Inès. La
» Comtesse de Las Torres de son côté étoit mor-
» tellement affligée des peines qu'il souffroit
» pour elle ; ses yeux étoient toujours baignés de
» pleurs. Elvire avec qui elle s'étoit accoutumée à
» s'entretenir de sa passion, cherchoit tout ce qui
» la pouvoit consoler ; & bientôt il se présenta des
» occasions de la servir. Le frere d'Elvire fut nom-
» mé pour garder Lerme, en l'absence du Lieute-
» nant du Château où il étoit enfermé. Cepen-
» dant elle ne commença point par dire cette nou-
» velle à la Comtesse ; mais elle lui représenta que
» Lerme étoit digne qu'on lui donnât quelque
» soulagement par des lettres, s'assurant que rien
» n'étoit impossible, pourvû que la volonté ne

» manquât pas. Ces discours étonnerent d'abord la
» vertu de la Comtesse. Elle les rejetta même com-
» me chimériques ; ensuite elle s'accoutuma à les
» souffrir comme tels. Les malheurs où Lerme
» étoit réduit pour l'avoir aimée, demandoient
» qu'elle les adoucît & par pitié & par justice, quand
» même l'amour n'y auroit pas eu de part. Peu-à-
» peu elle parvint à n'être plus embarrassée que de
» la difficulté de réussir. Alors Elvire lui apprit que
» son frere étoit en pouvoir de lui rendre service.
» Ce fut encore un nouvel obstacle pour Inès, que
» la facilité de manquer à son devoir ; mais si le
» projet lui avoit plû étant impossible, il lui plut
» enfin étant aisé. Elle voulut écrire à Lerme ;
» mais par où commencer ? Comment lui dire,
» au milieu de tout ce qu'il souffroit, qu'elle n'a-
» voit pu éviter d'être à un autre ? Les lettres suf-
» fisoient-elles pour l'excuser dans une telle con-
» jonćture ? Que dira-t'il, ma chere Elvire, s'é-
» crioit-elle, de ce que je n'aurai pu lui garder mes
» promesses ? Il me croira foible & légere, mal-
» gré ce que je lui écrirai ; & puis-je trouver des
» termes raisonnables, pour accorder mon maria-
» ge avec mes sentimens » !

Je ne puis m'empêcher, Madame, de vous faire remarquer la finesse de l'Auteur, dans les progrès presqu'imperceptibles, & rapides cependant, qu'il fait faire à son Héroïne. Le Théâtre même a peu de scènes si bien filées.

Elvire voyant par l'embarras de sa maîtresse, qu'elle avoit plus d'envie de voir Lerme, que de lui écrire, ne chercha qu'à la favoriser. La Comtesse après être convenue avec elle même, qu'une lettre mettroit Lerme dans un plus cruel état, que celui dont elle le vouloit tirer, résolut de le voir, s'il se

pouvoit, dans la prison : il méritoit cette faveur, autant par ses malheurs, que par les sentimens qu'elle avoit pour lui ; il avoit des lettres d'elle, qu'elle se dit qu'il étoit de son devoir de lui redemander. Enfin elle sçut trouver des raisons de vertu, dans ce que l'amour seul lui faisoit entreprendre. Elvire fit consentir son frere à tout ce qu'elle lui demanda, parce qu'il trouvoit peu de risque pour lui, à laisser voir Lerme à des femmes qui étoient engagées par elles-mêmes à garder le secret, & parce qu'on eut soin de le gagner par des présens considérables. Elvire apprit le succès de sa négociation à la Comtesse, qui, se voyant en pouvoir d'apprendre à Lerme qu'elle étoit mariée, ne regarda ce moment qu'avec terreur. » Voici le dernier jour qu'il m'aimera, s'é» cria-t-elle ; je vais lui ôter toute espérance ; » & cependant je ne puis souffrir la moindre di» minution à sa tendresse ; c'est bien assez que » mon devoir me fasse combattre la mienne ». Elle envoya Elvire avec une lettre qui le préparoit à la voir & qui ne lui apprenoit point son mariage ; mais il étoit arrivé des changemens à la fortune de Lerme.

» Le Prince Dom Juan, qui n'étoit appliqué » qu'aux moyens de le servir, avoit laissé passer » les premiers transports de Philippe II ; & pour » agir plus surement, il avoit été quelque tems » sans agir ; il avoit même feint d'oublier son » ami & d'entrer dans la colere du Roi, afin » d'avoir plus de facilité à la lui faire perdre ; » & la conjoncture arriva. Dom Juan fit naître » au Roi l'envie d'entretenir lui-même ce Pri» sonnier, sur ce qu'il avoit commencé de né» gocier en France : insensiblement il vint à

» l'excuser sur la violence des passions, qui mé-
» ritoit de faire pardonner les fautes dans un
» homme qui en fait pour la premiere fois. On
» n'avoit pas ignoré la passion de Lerme pour
» Inès; & il n'étoit pas douteux que l'Amour
» n'eût fait tout son crime : ainsi on lui porta
» sa grace ; & on le délivra dans le tems qu'il
» l'espéroit le moins. Elvire en ce moment,
» venoit de la part de la Comtesse. Le premier
» soin de Lerme avoit été de demander si Inès
» n'étoit point mariée; en quel lieu elle étoit ;
» enfin si elle l'aimoit encore ? Elvire qui savoit
» que sa Maîtresse se réservoit de lui apprendre
» elle-même une nouvelle si cruelle ; qu'elle ne
» lui pouvoit être annoncée que par une per-
» sonne chere, lui dit qu'il avoit lieu d'être
» content de l'Amour; & enfin, comme il la
» pressoit sur le mariage d'Inès, & que c'étoit
» avouer que de ne pas répondre, elle lui dit
» qu'Inès pouvoit être encore à lui. Cette parole
» l'ayant rassuré, il ne songea plus qu'à la voir.
» Comme la Comtesse de Las Torres étoit ré-
» solue de lui parler dans le jour, Elvire deman-
» da à Lerme s'il pouvoit la suivre dans le lieu
» qu'elle lui marquoit, & qui n'étoit pas loin
» de-là. Lerme l'ayant assuré que son unique
» soin étoit de voir Inès, il envoya supplier le
» Prince Dom Juan, qui lui avoit fait dire qu'il
» le meneroit aux pieds de Philippe II, l'après-
» dînée, de vouloir bien lui donner aussi ce ma-
» tin, pour être plus en état de se présenter de-
» vant lui. Il se laissa conduire par Elvire dans
» un appartement dont elle disposoit, parce que
» les Maîtres étoient absens. Un de ses Domes-
» tiques, pour qui jamais il n'avoit eu rien de

» secret, du consentement même d'Inès, eut
» ordre de remarquer le lieu & de l'y venir trou-
» ver à l'heure qui lui seroit prescrite par Dom
» Juan.

» Lorsqu'Elvire se fut assurée du Marquis de
» Lerme, & qu'elle eut dit à la Comtesse de
» Las Torres qu'il l'attendoit, & qu'elle étoit
» Maîtresse de l'aller trouver, tous ses combats
» redoublerent; & sur le point de partir, elle
» vit qu'elle n'étoit pas encore résolue. Cette
» démarche lui parut terrible; & un pressenti-
» ment de disgrace, joint à la timidité que don-
» nent l'amour & la vertu, la retarderent si
» long-tems, que le Comte de Las Torres revint
» chez lui avant qu'elle fût sortie. Il lui dit qu'il
» alloit ce jour-là donner quelques ordres de
» la part du Roi, à celui qui avoit la conduite des
» Bâtimens de l'Escurial. Cette Maison est à
» sept lieues de Madrid; ainsi il l'assura qu'il
» ne reviendroit que le lendemain; & il la laissa
» Maîtresse de donner au Marquis de Lerme
» plus de tems qu'elle n'avoit cru pouvoir lui en
» donner. Les scrupules revinrent en foule dans
» l'esprit de la Comtesse; mais elle se sentit
» entraînée avant que de les avoir vaincus, &
» avant que d'être bien déterminée à partir;
» elle partit cachée sous les habits d'Elvire; &
» elle s'achemina, seule & tremblante, vers le
» lieu où étoit le Marquis de Lerme. Elvire de-
» meura dans la chambre de sa Maîtresse, afin
» de dire au Comte, s'il revenoit par quelque
» raison imprévue, que la Comtesse étoit en-
» dormie dans son Cabinet. Heureusement la
» Comtesse n'avoit été connue de personne, &

» elle arrivoit en la maison marquée. Mais elle
» avoit été retenue si long-tems, qu'il étoit
» l'heure où Lerme devoit aller au Palais, &
» qu'elle trouva celui qui le venoit avertir que
» le Prince Dom Juan l'attendoit pour le pré-
» senter au Roi. La Comtesse voyant le tort
» qu'elle avoit eu par ses retardemens, voulut
» le réparer en obligeant Lerme de partir promp-
» tement. Elle pouvoit disposer du reste de la
» journée ; comment dire à Lerme en un mot
» qu'elle étoit mariée à Las Torres ? Comment
» se priver elle-même du plaisir de s'en plaindre
» & de l'en consoler, puisqu'elle lui devoit par-
» ler pour la derniere fois ? Elle lui dit de par-
» tir ; & voyant qu'il étoit effrayé de la proposi-
» tion ; qu'il persistoit à demeurer, & qu'il l'as-
» suroit qu'auprès de lui, rien ne pouvoit se me-
» surer avec le plaisir de la voir, & que même
» il avoit renvoyé celui qui l'étoit venu cher-
» cher de la part de Dom Juan, elle lui dit que
» s'il partoit à l'instant, elle l'attendroit dans ce
» lieu. Il résista encore ; & il ne pouvoit se ré-
» soudre à l'abandonner. Enfin charmée de cette
» tendresse, elle craignit qu'il ne retombât dans
» quelque inconvénient, & que Dom Juan ne
» se lassât de l'attendre ; & elle lui protesta que
» s'il n'alloit à l'heure même chez le Roi, elle
» sortiroit de cette maison pour ne le revoir ja-
» mais. Il la conjura de lui dire au moins quel-
» que mot qui le consolât : elle lui dit, quoi-
» qu'avec timidité, qu'elle faisoit un assez grand
» pas pour être dispensée de l'assurer de ses sen-
» timens. Elvire lui avoit fait entendre qu'Inès
» n'étoit point mariée : il étoit en repos là-des-

» dessus ; & il alla chez le Roi avec quelque sorte
» de satisfaction ; mais ils trouverent d'abord un
» obstacle qui pensa rompre toutes leurs mesures.
» La Comtesse de Las Torres, qui vouloit de-
» meurer une partie du jour dans cet apparte-
» ment, trouva que les portes ne s'y fermoient
» en dedans, que par un secret qui lui étoit in-
» connu, & qui n'étoit sçu que du Maître de la
» maison. La chose est assez ordinaire parmi les
» Espagnols, que la jalousie oblige à prendre des
» précautions extrêmes contre leurs femmes :
» elle balança si elle devoit demeurer ; mais ses
» malheurs ne devoient pas être bornés là, &
» l'on court au-devant de son destin : elle n'avoit
» pas le loisir de faire une mûre délibération :
» cette occasion perdue ne se pouvoit retrouver ;
» le plus grand pas étoit fait ; de sorte que, dé-
» terminée par son cœur, elle dit au Marquis de
» prendre la clef de l'appartement, & de se pres-
» ser de revenir. Il n'étoit pas nécessaire qu'elle
» le lui ordonnât ; & il vola pour ainsi dire, chez
» le Roi, afin d'en être plutôt de retour

» Cependant la Comtesse demeura dans un
» état qui ne se peut exprimer. Dès qu'elle ne
» vit plus le Marquis, & qu'elle put faire des ré-
» flexions, elle pensa une partie de ce qu'elle
» avoit déjà pensé avant que de venir ; mais il
» étoit différent d'y songer quand les pas étoient
» à faire, ou quand ils étoient faits. Elle pan-
» choit déjà vers le repentir. Les momens lui
» paroissoient d'une longueur insupportable ; elle
» craignoit alors que Lerme ne fût pas maître
» de son retour, comme leurs desirs & une con-
» jonctùre pressante le leur avoient persuadé ;
» enfin, elle craignit que l'absence n'eut rallenti

» la passion de Lerme, & qu'il n'eût plus le même
» empressement, quoiqu'elle eut été convaincue
» du contraire par ses yeux ; les Amans malheu-
» reux ne le feroient pas assez, s'ils n'avoient
» que des maux véritables. Son imagination
» n'oublia rien de tout ce qui la pouvoit déses-
» pérer.

» Dom Juan présenta Lerme au Roi, qui
» après lui avoir pardonné, ne laissa pas de le
» recevoir avec un visage severe. Lerme croyoit
» sortir promptement ; mais le Roi lui dit qu'il
» le retenoit pour toute la journée, & qu'il vou-
» loit l'entretenir à fond sur les affaires de
» France. Passez dans mon Cabinet, lui dit-il,
» avec un sourire grave ; je ne crois pas qu'en
» sortant de prison, il vous soit bien dur d'être
» enfermé une après-dînée avec moi. Lerme
» frémit de cet ordre : la mort lui auroit été
» moins cruelle ; il ne sçavoit comment se tirer
» de ce pas. La Comtesse lui avoit dit de revenir
» promptement ; & elle ne pouvoit sortir du
» lieu où elle étoit, sans qu'il lui en ouvrît la
» porte. Résister à Philippe II. & se faire arrê-
» ter n'étoit pas un moyen de l'en tirer ; les pré-
» textes étoient impossibles à trouver dans le
» trouble où il étoit, & n'auroient pas été reçus ;
» la vérité ne se pouvoit dire sans indiscrétion ;
» tout le monde connoissoit la personne dont il
» étoit amoureux. En cette extrémité, il regarda
» de toutes parts, si Dom Juan étoit parti, &
» ne le voyant plus, ni aucun de ses amis, hors
» le Comte de Las Torres, qui étoit retourné
» chez le Roi avant que d'aller à l'Escurial, il
» s'adressa à lui : il l'embrassa, tandis que le Roi
» avoit la tête tournée ; il lui mit la clef entre

» les mains, & le conjura par tout ce qu'il avoit
» de plus cher, de passer par la maison qu'il lui
» désigna, d'ouvrir seulement la porte de l'ap-
» partement dont il lui donnoit la clef, & de
» ne point s'informer du reste.

» Lerme ignoroit jusqu'au nom de celui qu'I-
» nès avoit craint d'épouser ; elle ne lui avoit
» point nommé, lorsqu'elle lui avoit écrit, parce
» qu'elle étoit résolue de se mettre dans un cou-
» vent. Le Comte de Las Torres l'assura qu'il
» lui rendroit cet office comme il le désiroit.
» Ces sortes de services se rendent quelquefois
» en Espagne avec assez de fidélité : il étoit plus
» propre qu'un autre à cet emploi ; & le peu de
» vivacité de son esprit lui ôtoit la curiosité des
» intrigues amoureuses : il étoit le seul homme
» de la Cour, que Lerme croyoit qui n'eût pas
» vu Inès, parce qu'il n'étoit pas en Espagne,
» lorsqu'elle étoit chez la Reine. Enfin Lerme
» ne laissant pas de prévoir des suites très-fâcheu-
» ses pour son amour, à informer sa Maîtresse
» des raisons qui l'obligeoient à tenir ce procédé
» bizarre, fut néanmoins en quelque sorte de
» repos, d'avoir trouvé, dans ce besoin si pres-
» sant, un moyen de la mettre en liberté.

Je suis, &c.

LETTRE

LETTRE XXIV.

» LA Comtesse que les remords & la crainte » tourmentoient également, s'étoit mise à une » jalousie, & regardoit impatiemment si Ler- » me ne revenoit point. Elle apperçut de loin » son mari ; cette vue la fit pâlir ; mais com- » bien sa frayeur redoubla-t-elle, quand elle le » vit s'arrêter & entrer dans la maison où elle » étoit ? Que ne pensa-t-elle point alors ? Quel » état approche de celui où elle se trouva ! Ce- » pendant un sentiment naturel la forçant à éviter » sa colere, elle chercha de tous côtés ; & elle » vit une petite porte qu'elle poussa rudement,& » qui se trouvant mal fermée, s'ouvrit. Elle la re- » ferma après elle; & elle entra dans un autre ap- » partement, qui étoit celui du Maître de la mai- » son. Elle n'y trouva qu'une femme qu'elle con- » jura de lui sauver la vie, & de la faire sortir de » ce lieu. Cette femme touchée de l'état où elle » voyoit une si belle personne, la conduisit dans » une petite rue, où demeuroit la mere d'Elvire » chez qui elle alla.

Suite d'Inès de Cordoue.

» Le Comte de Las Torres avoit fait réflexion » sur le désordre du Marquis & sur la maniere » pressante dont il l'étoit venu prier d'ouvrir cette » porte. Toutes les difficultés qu'il avoit trouvées » à son mariage avec Inès, ne lui avoient pas per- » mis d'ignorer la passion qu'ils avoient eue l'un » pour l'autre ; & il craignit qu'elle n'eut part à » cette aventure. Néanmoins le Marquis ne le

» devoit pas choisir pour un tel emploi ; de sorte
» que cette circonstance pouvoit le rassurer : mais
» il le craignit, quoiqu'il ne le crût pas. Lerme
» l'avoit prié de pousser la discrétion jusqu'à n'a-
» voir point de curiosité ; tout lui faisoit ombra-
» ge, parce qu'il avoit une passion extrême pour
» sa femme : mais enfin on peut croire qu'en cette
» occasion l'instinct de la vérité l'emporta sur des
» apparences qui y étoient peut-être contraires.
» Il entra dans l'appartement dont Lerme lui avoit
» donné la clef, sans démêler quel sentiment le
» faisoit agir : il visita toute cette maison ; & n'y
» trouvant point la Comtesse, il alla chez lui
» pour voir si elle y étoit.

» Le Marquis de Lerme avoit satisfait le Roi
» dans toutes les questions qu'il lui avoit faites ; &
» vers la fin du jour, étant dégagé d'avec lui, il
» courut au lieu où il avoit laissé Inès, pour sçavoir
» si elle en étoit sortie, & si par un bonheur qu'il
» n'osoit espérer, elle n'auroit point laissé quel-
» qu'adresse du lieu où elle étoit allée ; mais il ne
» trouva rien qui lui en pût donner le moindre in-
» dice. Cette aventure l'affligea beaucoup ; il ne
» sçavoit ce qu'Inès penseroit de lui. Il alloit chez
» le Comte de Las Torres, pour sçavoir de lui s'il
» avoit exécuté ce qu'il lui avoit promis ; mais
» tout y étoit dans un désordre extrême. Ce Com-
» te revenu chez lui pour calmer ses soupçons,
» avoit demandé sa femme. Elvire lui avoit ré-
» pondu qu'elle dormoit dans son cabinet ; mais
» il ne s'étoit pas contenté de cette réponse, il en
» avoit voulu avoir la clef ; de sorte qu'Elvire fei-
» gnant de l'aller prendre, sortit pour avertir sa
» Maîtresse de ce qui se passoit ; mais elle ne la

» trouva plus; & après l'avoir cherchée dans tous
» les lieux où il lui sembloit le plus vraisembla-
» ble qu'elle pût être, elle rencontra le Marquis
» de Lerme, qui alloit chez Las Torres. Elle ap-
» prit à cet Amant le désordre où tout étoit chez
» le Comte ; parce qu'il n'avoit pas trouvé sa
» femme, & lui fit connoître par-là, tout ce qu'elle
» ne croyoit pas qu'il ignorât encore du mariage
» d'Inès. Il ne fut plus maître de son désespoir ;
» il comprit ce qu'il avoit fait ; & il découvroit
» tant de malheurs à la fois, que ne pouvant sou-
» tenir toutes ces pensées, il tira son épée, & se
» la passa au travers du corps avant qu'Elvire con-
» nût son dessein. Elle appella des gens à son se-
» cours : on le porta chez son pere, où sa plaie,
» contre son intention, ne fut pas trouvée mor-
» telle.

» Elvire cependant ne trouvant point sa Maî-
» tresse, & n'osant retourner chez le Comte de Las
» Torres, alla chez sa mere, où elle la rencontra.
» Elle lui apprit les tristes nouvelles de la fureur
» de son mari, & du désespoir de Lerme. Inès de-
» meura dans un accablement qui la rendit com-
» me insensible à ses malheurs : ils étoient trop
» grands pour être sentis. Néanmoins elle ne pou-
» voit demeurer long-tems dans cet état; il falloit
» songer à une retraite plus cachée. Après bien
» des incertitudes, elle se détermina à suivre la
» fortune de cette veuve, mere d'Elvire, qui n'é-
» toit pas sans quelque bien. Elle avoit dessein de
» passer le reste de ses jours à une maison de cam-
» pagne, qu'elle avoit proche de Seville; elle y of-
» frit une retraite à la Comtesse de Las Torres, qui
» l'accepta sans balancer, & partit cette nuit-là

» même, avec Elvire. Elle arriva ſans obſtacle
» dans une maiſon ſeule au bord d'une forêt, &
» réſolut d'y finir ſes jours.

» Cependant le Comte de Las Torres, après
» avoir exhalé les premiers tranſports de ſa fu-
» reur, avoit inutilement fait chercher ſa femme
» par toutes les maiſons de Madrid & aux lieux
» d'alentour. Le tems l'auroit peut-être à la fin
» guéri de ſa paſſion, ſi une aventure ne l'eût
» forcé de ſe ſouvenir d'Inès. Elle ſe promenoit
» un ſoir avec Elvire dans leur petit parc, entouré
» d'une haie vive, quand elles y virent entrer, par
» une breche, un homme à cheval, dont l'air étoit
» d'une perſonne de qualité. La Comteſſe de
» Las Torres crut même remarquer en lui des
» traits qu'elle connoiſſoit. Comme elle n'avoit
» point ſon voile, elle détourna la tête; & Elvire
» alla au-devant de lui: il lui demanda pardon de
» ſon entrepriſe; & lui dit qu'ayant été attaqué
» par des voleurs, dont il avoit tué l'un d'un coup
» de piſtolet, il fuyoit devant le reſte de la troupe;
» que ſur le point de tomber entre leurs mains,
» il avoit découvert la brêche par où il étoit entré
» dans ce lieu: il lui demanda la permiſſion de
» ſortir par l'autte côté; & les voleurs l'ayant vu
» diſparoître & remarquant des maiſons, crai-
» gnirent de s'être engagés trop avant, & retour-
» nerent ſur leurs pas. La Comteſſe de Las Tor-
» res s'étoit retirée dans la maiſon, de peur d'être
» reconnue par cet homme, qu'elle craignit qui
» ne fût le Baron de Silva. Elvire lui ayant don-
» né le moyen de ſortir, la vint retrouver; elles
» raiſonnerent enſemble ſur le malheur des ren-
» contres imprévues, qui rendent les précautions
» inutiles; & elles penſerent au péril qu'il y au-

» roit pour la Comteſſe de Las Torres, à être re-
» connue ».

Elles ne ſe trompoient point dans leurs conjectures : c'étoit le Baron lui-même, à qui le Roi avoit enfin permis de revenir à la Cour. Il ne fut pas plutôt à Madrid, qu'il alla trouver le Comte de Las Torres ; & lui enſeigna le lieu où étoit la Comteſſe. Ce mari partit ſur-le-champ, & entra plein de fureur dans la maiſon d'Elvire. Il étoit ſeul ; & le Baron de Silva l'avoit quitté à la porte. Il demanda la Comteſſe de Las Torres ; & ſur ce qu'un domeſtique qui ne la connoiſſoit pas ſous ce nom, lui dit qu'apparemment il prenoit cette maiſon pour une autre, il entra ſans l'écouter ; & ouvrant une porte avec violence, il vint l'épée à la main dans la chambre où elle étoit. Cette Comteſſe que ſes malheurs avoient détachée de la vie, le reçut avec aſſez de fermeté ; mais la ſurpriſe de voir ſon mari dans ce lieu, & quelque ſorte d'agitation inſéparable de l'idée de la mort, même quand on la mépriſe, jettoient un feu dans ſes yeux, & coloroient ſon teint d'une maniere avantageuſe à ſa beauté. Le Comte de Las Torres laiſſa tomber ſon épée. » Ah ! ſi vous me croyez coupable,
» lui dit-elle en la ramaſſant & en la lui rendant,
» pourquoi m'épargnez-vous ? En l'état où je ſuis
» réduite, il y a moins de cruauté à m'ôter la vie,
» qu'à me la conſerver ». Elle ne put retenir ſes pleurs en diſant ces paroles. Le Comte de Las Torres n'avoit pas la force de lui répondre : il la regardoit d'une maniere à lui faire juger qu'il voyoit ſeulement qu'elle étoit belle. Puis enfin, ſans lever les yeux de deſſus ſon viſage : » Qui ne
» vous croiroit innocente, Madame, lui dit-il ?
» Pour moi je ne ſçais ſi vous me trompez ; mais

» je ne le puis penser; & je ne vous veux plus de » mal ». Là-dessus ils jetterent un torrent de larmes. La Comtesse de Las Torres apprit à son mari tout ce qui lui étoit arrivé, sans lui déguiser rien. Il lui marquoit tant de tendresse, que, malgré le sentiment de ses propres malheurs, elle ne lui pouvoit refuser sa compassion : il lui dit tout ce qui s'étoit passé depuis qu'elle étoit partie de Madrid.

Comme Léonor & le Baron de Silva l'avoient sollicité à la vengeance, & qu'il étoit dans un de ces momens d'épanchement de cœur, où l'on ne sçauroit rien cacher, il la pria de revenir à Madrid, & lui dit que, puisqu'il étoit sûr de sa vertu, il falloit la faire connoître à tout le monde ; mais elle ne cherchoit point à se rétablir dans l'opinion des hommes ; il étoit plus sûr de la mépriser comme elle faisoit. D'ailleurs elle appréhendoit pour la tranquillité de son cœur ; il lui paroissoit dangereux d'être à portée de voir le Marquis; & quand elle ne l'auroit pas rencontré, la seule pensée qu'à tous momens il étoit possible qu'elle le rencontrât, auroit suffi pour la troubler. Elle supplia donc son mari de la laisser jouir de cette paix, qu'une longue suite de disgraces & de réflexions lui avoit acquise ; & ses prieres, autant que ses raisons, le firent consentir qu'elle demeurât à la campagne. Le Roi lui avoit donné un emploi assez important, qui l'obligeoit de retourner en Flandres; & il engagea seulement la Comtesse de Las Torres à changer de lieu, & à s'établir près de Madrid, dans une de ses Terres, où elle devoit être d'une maniere plus convenable à sa qualité. Elle accepta le parti. Elvire l'y accompagna, du consentement de son mari, qui ne put refuser cette consolation à

une femme, dont malgré lui, il reconnoissoit la vertu.

Les malheurs d'Inès ne sont pas encore à leur fin, Madame. L'Amour vint la troubler dans sa solitude. Elle y vit le Marquis de Lerme déguisé. Les plaies de son cœur se rouvrirent aussitôt. La Duchesse de Féria avoit sa Maison de campagne proche de celle de la Comtesse. Elle y demeuroit presque toujours; & la curiosité l'avoit obligée à venir voir la Comtesse sur le bruit de son aventure. Celle-ci lui rendoit ses visites; & comme elles n'avoient point d'autre voisinage, elles se voyoient souvent. Dans ces circonstances le Duc de Lerme rendit un service important à la Duchesse de Féria; la reconnoissance obligea cette Dame de le voir. Le Duc voulant unir sa famille à la sienne, lui demanda sa fille Casilde en mariage, pour le Marquis de Lerme son fils, qui fut charmé d'avoir une occasion de voir, chez la Duchesse de Féria, sa chere Comtesse. Celle-ci craignant, avec raison, qu'on ne soupçonnât sa vertu, si le Marquis refusoit cet établissement, résolut de l'y déterminer elle-même; de plus, la Duchesse de Féria l'en avoit adroitement priée. Elle fit un dernier effort; & dans une conversation qu'elle eut avec le Marquis, elle n'oublia rien pour l'engager à épouser Casilde. » Je regarderai, lui dit-elle, ce mariage
» comme un effet du pouvoir que j'ai sur vous.
» Je sçais, qu'il vous faut plus de passion pour
» m'obéir dans cette occasion, que pour demeu-
» rer à moi. Mais enfin, je vous fuirai, tant que
» vous ne serez pas engagé; je vous le jure, &
» je ne viendrai plus ici. Quelque mal que me
» fasse votre absence, votre présence m'en fe-

» roit encore davantage : faites croire à tout le
» monde que vous êtes détaché de moi : faites-
» le moi croire, s'il se peut, à moi-même. Ainsi,
» Madame, interrompit-il, si par un excès d'a-
» mour qui n'eut jamais d'exemple, je puis vous
» obéir, vous me verrez d'un œil indifférent :
» être regardé seulement comme le mari de Ca-
» silde, sera la récompense de m'être sacrifié à
» vos volontés ». Là-dessus, il échappa à la Comtesse de Las Torres des choses flatteuses, qui firent disparoître l'horreur de la proposition aux yeux de son Amant ; il n'en vit plus que le prix.

Huit jours après, la Comtesse de Las Torres voyant que ce mariage n'étoit pas conclu, sortit de chez la Duchesse lorsque le Marquis entra. Il sentit dès-lors, que la rigueur de la Comtesse le forceroit d'obéir. Il ne pouvoit vivre sans la voir; & il ne pouvoit soutenir les soupçons qu'on avoit contre une vertu si parfaite. Il alla dire au Duc de Lerme, qu'il étoit prêt d'épouser Casilde. Cependant il se reprochoit l'injustice qu'il faisoit à cette jeune personne de l'épouser, quoiqu'il eût une autre inclination ; mais la Comtesse le lui commandoit, & son amour lui faisoit vaincre ses scrupules. Le Duc de Lerme fut bien-aise que son fils se portât à ce mariage ; il profita de cette disposition ; & le lendemain il en apprit la nouvelle à la Duchesse, dont l'empressement à le conclure, répondit aux souhaits de ce Duc. Sitôt qu'il fut réglé, la Duchesse de Féria alla chez la Comtesse de Las Torres, pour lui en faire part, & lui apprit que la cérémonie se célébroit le lendemain.

Le jour du mariage la Comtesse de Las Torres

reçut la nouvelle que son mari étoit mort en Flandres. Elle en fut affligée ; cependant elle se voyoit libre ; mais c'étoit dans le tems qu'elle avoit forcé Lerme de se marier. Il est vrai qu'il n'étoit pas encore marié, & qu'il ne le devoit être que ce jour-là ; mais elle trouvoit de la difficulté à lui faire manquer de parole à la Duchesse. Après tout, elle auroit bien souhaité que Lerme eût connu son état, sans qu'elle contribuât à le lui faire connoître. La mort de Las Torres n'étoit pas encore publique. La Comtesse envoya dire à la Duchesse de Féria, qu'elle ne pouvoit la voir le lendemain, à cause de la mort de son mari : c'étoit un moyen infaillible de donner de ses nouvelles au Marquis; mais la Duchesse qui reçut le messager, ne trouva pas à propos de l'en avertir. La tendresse qu'il avoit pour la Comtesse de Las Torres, pouvoit à ce coup imprévu, l'emporter sur ses promesses ; & la Duchesse de Féria ne voulut pas commettre ses desseins aux caprices d'un Amant. Elle crut même, que la Comtesse lui feroit parler ou lui feroit écrire ; elle le fit obséder, & donna des ordres précis, pour empêcher que rien n'allât jusqu'à lui. Quand la Comtesse sçut que la Duchesse seule avoit reçu les nouvelles, elle craignit que le Marquis ne les apprît trop tard ; & se disant, après les premiers mouvemens de pudeur, qu'elle étoit libre, & que toute sa vie elle seroit responsable à Lerme & à elle-même de sa timidité, elle fit appeller Elvire pour prendre ses conseils. On lui dit que cette fille étoit allée chez la Duchesse de Féria: elle se flatta que Lerme seroit instruit par-là de ce qui la regardoit. Enfin voyant qu'Elvire tardoit trop à revenir, elle se leva plusieurs fois du lieu où elle étoit ; & quoiqu'elle sçût que cette agitation

Non que je sois certain de ce que j'apperçois ;
Milon, je ne le sais pas tant que je le crois :
Je le sens ; & toujours une secrette haine
Marque à mon cœur l'objet préféré par la Reine.
Il me semble, en un mot, que Gélon est aimé :

Il dit ensuite à la Princesse Nérée :

. . . . Croyez-en mes fureurs ;
Un Amant malheureux connoît tous ses malheurs.
J'ai surpris mille fois cette Amante attentive
Aux charmes du vainqueur qui la tenoit captive ;
J'ai vu, malgré ses soins, ses yeux se déclarer,
Sa bouche l'applaudir, & son cœur soupirer.

LA PRINCESSE.

Eh ! d'où vient donc, Seigneur, que par vous découverte,
Cette flamme à mes yeux ne s'est jamais offerte ?

SOSTRATE.

Ah ! vous étiez aimée ; & votre amant & vous
N'étiez jamais remplis que d'un bonheur si doux ;
Vous ne connoissiez point d'autres feux que les vôtres ;
Votre amour mutuel vous cachoit tous les autres ;
Contente de son cœur, vous n'alliez point chercher,
Si quelqu'un en secret vouloit vous l'arracher.
Il faut des yeux jaloux pour voir une rivale.
Moi qui suis éclairé d'une flamme fatale,
Moi qui poursuis un cœur, & ne puis l'acquérir,
J'en ai cherché la cause, & l'ai sçu découvrir.
Vos intérêts ici, Madame, sont les miens ;
Arrêtez un Captif qui rompra vos liens.
La Couronne est un bien qui fait un infidelle.
La Reine va l'offrir ; courez au-devant d'elle ;

Je n'épargnerai rien, pour servir votre amour;
Mais prenez quelques soins, Madame, à votre tour.

La seconde Tragédie de Mademoiselle Bernard, sans être bonne, l'emporte néanmoins sur la premiere; par ce que le sujet prêtoit davantage à son Auteur, & lui fournissoit des situations & des pensées, dont celui de Laodamie étoit peu susceptible. Malgré cela, je le répete, la Tragédie de Brutus n'est tout au plus qu'un Ouvrage médiocre. Le personnage de Brutus, qui devroit être le dominant de la Piece, n'en est que le troisieme, à l'exception d'une scène dans le quatrieme acte, & de deux dans le cinquieme. Le rôle de l'Ambassadeur de Tarquin & celui de la Sœur de Valerius sont absolument inutiles. On pourroit même y joindre le personnage de Tiberius, un des fils de Brutus. Des scènes perdues entre Aquilie & Titus, & une versification foible & souvent prosaïque : voilà quelques-uns des défauts de cette Tragédie, qui passe pour avoir eu le mérite d'engager M. de Voltaire à donner ce sujet au public, & de lui avoir été d'un grand secours. Brutus, Tragédie.

Je ne sçais, Madame, pourquoi ce bruit s'est répandu; ni ce qui avoit pu porter un mauvais plaisant à insérer dans une parodie injuste & indécente, que M. de Voltaire avoit dérobé plusieurs vers de la Tragédie de Mademoiselle Bernard; ce critique n'avoit assurément pas vu l'ancien *Brutus*; ou, ce qui est plus vraisemblable, il n'est pas ami de la vérité. Le nouveau Brutus, qui est aujourd'hui entre les mains de tout le monde, fait assez connoître la fausseté de cette ridicule accusation. On peut dire, sans craindre de passer pour un Censeur trop rigoureux, qu'il y a très-

peu de Tragédies plus mal construites, & écrites d'un stile plus foible, plus languissant, que celle de Mademoiselle Bernard. Comment M. de Voltaire auroit-il daigné lui dérober des vers ! Il n'y a, dans toute la Piéce, que ces deux-ci ; dont il paroisse avoir adopté la pensée.

BRUTUS.

. . . N'acheve pas; dans l'horreur qui m'accable,
Laisse encore douter à mon esprit confus,
S'il me demeure un fils, ou si je n'en ai plus.

TITUS.

Non, vous n'en avez point. . . .

Et dans la nouvelle Piéce, Brutus dit :

De deux fils que j'aimois, les Dieux m'avoient fait pere :
J'ai perdu l'un ; que dis-je ! Ah ! malheureux Titus?

TITUS répond.

Non, vous n'en avez plus.

M. de Voltaire auroit peut-être bien fait, de ne point ressembler en cet endroit à Mademoiselle Bernard ; peut-être aussi cela n'est-il arrivé que par hazard, ou par inadvertance ; d'autant plus que cette pensée est fort peu de chose. A l'égard des plans de ces deux Tragédies, il faut convenir qu'ils sont totalement dissemblables. L'amour que M. de Voltaire donne à Titus pour la fille de Tarquin, & qui fait tout le nœud de sa Piéce, n'a aucun rapport à l'intrigue de celle de Mlle Bernard, qui ne consiste que dans la jalousie de deux femmes ; c'est une espece de partie quarrée,

qui ne produit aucun intérêt, & qui n'a rien de noble: vous croyez lire une intrigue de Roman.

Il y a, dit-on, un Ambassadeur dans l'une & dans l'autre Piéce; cela est vrai. Mais les choses que dit l'Ambassadeur de la nouvelle, ressemblent-elles à celles que dit l'Ambassadeur de l'ancienne? Dans le Brutus moderne, Arons, Ambassadeur de Porsenna, parle ainsi au Sénat assemblé.

ARONS.

Consuls, & vous, Sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce Conseil sacré de sages ennemis!
De voir tous ces Héros, dont l'équité sévere
N'eut, jusques aujourd'hui, qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus,
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus!
Loin des cris de ce Peuple indocile & barbare,
Que la fureur conduit, réunit & sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace, qui craint, regne & sert en un jour;
Dont l'audace. . . .

BRUTUS.

Arrêtez; sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les Citoyens de Rome.
La gloire du Sénat est de représenter
Ce Peuple vertueux, que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous, quittez la flatterie;
Ce poison qu'on prépare à la Cour d'Etrurie,
N'est point encor connu dans le Sénat Romain.
Poursuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain,
Que touché des malheurs où cet état s'expose,
Comme un de ses enfans, j'embrasse ici sa cause.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous;
C'est envain que Titus en détourne les coups;
Je vois, avec regret, sa valeur & son zéle
N'assurer aux Romains qu'une chûte plus belle.
Sa victoire affoiblit vos remparts désolés;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah! ne refusez plus une paix nécessaire.
Si du Peuple Romain le Sénat est le pere,
Porsenna l'est des Rois que vous persécutez:
Mais vous, du nom Romain vengeurs si redoutez,
Vous, des droits des mortels, éclairés Interprêtes,
Vous, qui jugez les Rois, regardez où vous êtes:
Voici ce Capitole, & ces mêmes Autels,
Où jadis attestant tous les Dieux immortels,
J'ai vû chacun de vous, brûlant d'un autre zéle,
A Tarquin votre Roi jurer d'être fidéle.
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains!
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints!
Qui du front de Tarquin ravit le Diadême?
Qui peut de vos sermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,
Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,

Serment

Serment d'obéissance, & non point d'esclavage.
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vû dans ces lieux,
Le Sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet Autel auguste,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juste.
De son Peuple & de lui tel étoit le lien :
Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien ;
Et dès qu'aux loix de Rome il ose être infidéle,
Rome n'est plus sujette ; & lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah ! Quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse ;
Quel homme est sans erreur, & quel Roi sans foiblesse ?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?
Vous, nés tous ses Sujets, vous faits pour obéir.
Un fils ne s'arme point contre un coupable pere ;
Il détourne les yeux, le plaint, & le revere ;
Les droits des Souverains sont-ils moins précieux ?
Nous sommes leurs enfans ; leurs juges sont les Dieux.
Si le Ciel quelquefois les donne en sa colere,
N'allez pas mériter un présent plus sévere,
Trahir toutes les Loix, en voulant les venger,
Et renverser l'Etat, au lieu de le changer.
Instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin sera plus juste & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir par un accord heureux,
Des Peuples & des Rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique,
Sous l'ombrage sacré du pouvoir Monarchique.

Quelle différence de cette scène, & de celle où

l'Envoyé de Tarquin parle ainsi dans l'ancien Brutus!

OCTAVIUS.

. . . . Consuls, quelle est ma joie,
De parler devant vous pour le Roi qui m'envoie,
Et non devant un Peuple aveugle, audacieux,
D'un crime tout récent encore furieux,
Qui ne prévoyant rien, sans crainte s'abandonne
Au frivole plaisir qu'un changement lui donne!
Rome vient d'attenter sur les droits les plus saints
Qu'ait jamais consacré le respect des humains.
Méconnoissant des Rois la Majesté suprême,
Elle foule à ses pieds & Sceptre & Diadême;
Et quel autre forfait plus grand, plus odieux
Peut jamais attirer tous les foudres des Dieux.
Mais il n'est pas besoin que les Dieux qu'on offense,
Fassent par leur tonnerre éclater leur vengeance:
Ce forfait avec lui porte son châtiment.
Les Romains sont en proie à leur aveuglement;
Ils ne consultent plus les Loix ni la Justice;
Un caprice détruit ce qu'a fait un caprice.
Le Peuple, en ne suivant que sa légereté,
Se flatte d'exercer la fausse liberté.
Et par cette licence impunément soufferte,
Triomphe de pouvoir travailler à sa perte.

Vous paroît-il, Madame, que dans ce commencement, M. de Voltaire ait rien emprunté de Mademoiselle Bernard. L'idée d'un Ambassadeur de la part de Porsenna, au lieu d'Octavius Envoyé de Tarquin, est tout ce qui peut y avoir de commun dans les deux Piéces. Quand un critique censu-

re cette ressemblance, c'est comme s'il disoit : dès qu'un sujet tragique a été une fois traité, quelque mal qu'il ait été mis en œuvre, je ne veux plus qu'on y revienne. Il est clair qu'une Tragédie de Brutus exige nécessairement un homme dans les intérêts de Tarquin, & qui ménage la conspiration en sa faveur : de plus le fait de l'Envoyé est une circontitance de l'histoire. Ce n'est donc que par ignorance, ou par malignité, qu'on a prétendu rabaisser le nouveau Brutus par cette foible ressemblance.

On attribue à Mademoiselle Bernard différentes Piéces de Vers, parmi lesquelles j'ai fait un choix que je vous envoie. L'une est la Fable si connue de *l'Imagination & du Bonheur*, que M. de Voltaire dit appartenir à M. de la Parisiere, Evêque de Nîmes, Successeur de M. Fléchier. Comme elle se trouve partout imprimée sous le nom de Mademoiselle Bernard, je crois, Madame, être autorisé à l'insérer ici dans son article.

L'Imagination & le Bonheur, Fable.

L'Imagination Amante du Bonheur,
Sans cesse le desire & sans cesse l'appelle :
Mais sur elle il exerce une extrême rigueur,
Et fait pour ses desirs, il est peu fait pour elle.
Dans sa tendre jeunesse elle alla le chercher
Jusques dans l'amoureux Empire ;
Mais lorsque du bonheur elle crut approcher,
Le soupçon, le jaloux martyre,
La délicatesse encor pire,
Soudain à ses transports le vinrent arracher.
Dans un âge plus mûr, du même objet charmée,
Au Palais de l'ambition

Elle crut satisfaire encor sa passion ;
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
Fantôme du bonheur, & pure illusion.
Enfin dans le Pays qu'habite la richesse,
Séjour agréable & charmant,
Elle va demander son fugitif Amant ;
Elle y vit l'abondance ; elle y vit la mollesse,
Avec le plaisir enchanteur ;
Il n'y manquoit que le bonheur.
La voilà donc encor qui cherche & se promene.
Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart,
Un sentier peu battu qu'on découvroit à peine.
Une Beauté simple & sans art,
Du lieu presque désert étoit la Souveraine ;
C'étoit la Piété. Là, notre Amante en pleurs,
Lui raconta son aventure :
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs ;
Vous verrez le bonheur ; c'est moi qui vous l'assure,
Lui dit la fille sainte ; il faut, pour l'attirer,
Demeurer avec moi, s'il se peut, sans l'attendre,
Sans le chercher, au moins, sans trop le desirer :
Il arrive aussitôt qu'on cesse d'y prétendre,
Ou que, dans sa recherche, on sait se modérer.
L'imagination à l'avis sût se rendre :
Le bonheur vint sans différer.

La Requête en Vers adressée à Louis XIV, par Mademoiselle Bernard, pour se faire payer de sa pension, mérite encore de trouver place dans cet article.

Sire, deux cens écus sont ils si nécessaires
Au bonheur de l'Etat, au bien de vos affaires,
Que sans ma pension vous ne puissiez dompter

Les foibles Alliés, & du Rhin, & du Tage?
A vos armes, Grand Roi, s'ils pouvoient résister;
Si pour vaincre l'effort de leur injuste rage,
Il falloit ces deux cens écus,
Je ne les demanderois plus.
Ne pouvant aux combats, pour vous, perdre la vie,
Je voudrois me creuser un illustre tombeau:
Et, souffrans une mort d'un genre tout nouveau,
Mourir de faim pour la Patrie.
Sire, sans ce secours, tout suivra votre Loi;
Et vous pouvez en croire Apollon sur sa foi.
Le sort n'a point, pour vous, démenti ses Oracles.
Ah! puisqu'il vous promet miracles sur miracles,
Faites-moi vivre, & voir tout ce que je prévoi.

Je finis l'article de Mademoiselle Bernard, par ces deux Madrigaux qui portent son nom dans la plûpart des Recueils.

Vous n'écrivez que pour écrire;
Pour vous c'est un amusement;
Moi qui vous aime tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

AUTRE.

Quand le sage Damon dit que d'un trait mortel
L'Amour blesse les cœurs, sans qu'ils osent se plaindre,
Que c'est un Dieu traitre & cruel,
L'Amour pour moi n'est point à craindre.
Mais quand le jeune Atys me vient dire à son tour:
Ce Dieu n'est qu'un enfant, doux, caressant, aimable,
Plus beau mille fois que le jour:
Que je le trouve redoutable!

Je suis, &c.

LETTRE XXVII.

Madame de Murat.

SANS pouvoir marquer précisément le tems où est née Madame la Comtesse de Murat, je sçais qu'elle étoit contemporaine de Mademoiselle Bernard, & que c'est à peu-près ici la place qu'elle doit occuper dans l'Histoire Littéraire des Femmes Françoises. Elle a composé elle-même les Mémoires de sa vie ; & c'est d'après elle, que je vais, Madame, vous faire connoître Madame de Murat.

» Ce n'est point, dit-elle, pour me justifier, » que j'entreprends d'écrire mon Histoire ; il y » a long-tems que Dieu m'a fait la grace de re- » garder les bruits injurieux qu'on a répandus » de moi dans le monde, comme une punition » de ma vanité : & à cet égard je me soumets à » la conduite de sa Providence ; trop heureuse » de me sentir innocente de tout ce que la ca- » lomnie m'a imputé ; mais malheureuse en » même tems, d'avoir perdu le mérite de mon » innocence, par les scandales auxquels je n'ai » que trop donné occasion.

» Je suis d'une naissance illustre, tant du côté » de mon Pere, que de celui de ma mere. Le » premier de mes malheurs fut de naître trop » tôt. Ma Mere avoit à peine seize ans, quand elle » accoucha de moi ; & comme elle en passa dix » sans avoir d'autre enfant, on me regarda comme » l'héritiere de ma Maison. Ma mere étoit trop » jeune, pour voir croître auprès d'elle une fille » qui auroit si bien marqué son âge : on me fit

» élever chez une Grand-mere qui eut pour moi
» cet amour aveugle, que des personnes avancées
» en âge ont quelquefois pour des enfans en qui
» elles espèrent voir revivre leur famille & leur
» nom. Elle ne s'appliqua qu'à m'inspirer sur
» mon mérite & sur ma naissance, toute la vani-
» té qu'elle en avoit elle-même ; & la premiere
» chose que j'appris, fut que j'étois belle & desti-
» née à prétendre aux rangs les plus élevés. On
» m'entretenoit dans cette vanité ; & j'avois déjà
» onze ans, lorsque ma mere accoucha d'un gar-
» çon. A peine fut-il né, que ma Grand-mere lui
» prodigua tout l'amour qu'elle avoit eu pour moi.
» On cessa de flatter ma beauté, & de me faire es-
» pérer de grands établissemens ; mon frere m'en-
» leva tous ces avantages. On essaya de m'inspi-
» rer le goût du Couvent ; & l'on me fit enfin con-
» noître que c'étoit le parti qu'on me destinoit ».

En effet, Madame, la jeune Henriette Julie de Castelnau, (c'étoit le nom de fille de Madame de Murat) fut mise dans un Couvent où on l'éleva, comme c'est la coutume dans ces sortes de maisons, pour le monde & pour la vanité.

» La lecture des Romans, continue naïvement
» la Comtesse, me fit faire réflexion sur des cho-
» ses que je n'avois, jusques-là, comprises que con-
» fusément : j'appris en les lisant, qu'il y avoit
» une passion qui donnoit aux femmes un empi-
» re absolu sur les hommes ; & je sentis avec joie,
» que je pouvois aussi-bien qu'une autre, préten-
» dre à cet empire, & que peut-être même j'avois
» eu occasion de l'exercer.

» En effet je me souviens que dans le tems
» que j'étois auprès de ma Grand'mere, il y avoit
» un homme de qualité qui m'aimoit, & qui m'ap-

» pelloit d'ordinaire sa petite Reine. Je rappellai
» dans ma mémoire tout l'attachement qu'il m'a-
» voit marqué ; & je ne doutai point que cet at-
» tachement ne fût un effet de la passion que je
» voyois si bien exprimée dans les Romans : j'eus
» regret de l'avoir ignorée si long-tems, & de
» n'avoir pas mieux profité de l'empire que je
» croyois avoir eu sur cet Amant. Comme c'étoit
» un homme de qualité, & qui me paroissoit
» avoir plus de mérite que tous ceux que je con-
» noissois alors, il me sembla plus digne de me
» donner ses soins. Je résolus de l'engager à me
» venir voir, pour avoir lieu de jouir de la gloire
» de soumettre un homme à mes loix. J'étois trop
» jeune pour avoir, en faisant cette démarche,
» un autre motif que la vanité : je n'en connois-
» sois en effet point d'autre ; & je ne croyois pas
» que l'amour fût autre chose que cet empire
» dont j'étois flattée.

» Le parti que je pris pour engager le Marquis
» de Blossac (car c'est ainsi qu'il s'appelloit alors)
» à me venir chercher, fut de lui écrire ; & sans
» sçavoir ce que je faisois, je copiai dans les Ro-
» mans, tout ce qui me parut de plus engageant
» pour exprimer que je souhaitois beaucoup de le
» voir ; c'est-à-dire, que je fis une lettre très-pas-
» sionnée & très-tendre, sans rien sentir de ce
» que j'exprimois, & sans deviner qu'il y eût du
» mal à écrire de la sorte «.

Cette lettre fut envoyée au Marquis de Blossac qui se rendit au Couvent. La vue de sa jeune Amante lui inspira beaucoup d'amour ; mais ayant cessé de recevoir de ses lettres, parce que cette intelligence avoit été découverte par les Religieu-

tes, il pensa qu'il s'étoit trop engagé avec un enfant, & laissa-là cette aventure. Cependant les parens de Julie apprirent ce qui s'étoit passé au Couvent, & la regarderent comme une fille perdue de réputation. La mere qui ne l'aimoit pas, voulut qu'elle se fit Religieuse ; mais cette vocation n'étant pas du goût de la jeune personne, son pere qui avoit des vues d'établissement, lui proposa de la faire enlever par un homme qu'il lui destinoit ; ajoutant qu'il n'avoit recours à cet expédient, que dans la crainte que sa femme ne s'opposât à ce mariage. La chose fut approuvée & exécutée. Le pere, sous prétexte de courir après le ravisseur, conduisit lui-même sa fille en Province, & lui fit épouser un homme de robe, qui venoit d'acheter une Terre qu'il fit ériger en Marquisat. Cet époux, dit Mad. de Murat, » étoit un homme na-
» turellement fort débauché, & qui préféroit le
» vin & la bonne chere à tous les autres plaisirs. Il
» s'enyvroit souvent ; & dans cet état il me disoit
» mille choses désobligeantes. Quelqu'un lui ap-
» prit qu'ayant à peine douze ans, j'avois écrit à
» Blossac des lettres de galanterie, qui avoient fait
» beaucoup de bruit ; il s'imagina qu'ayant mar-
» qué de si bonne heure du penchant à l'amour,
» je le conservois toujours ; & voyant d'ailleurs,
» par les reproches qu'il se faisoit à lui-même,
» de la maniere dont il en usoit avec moi, que je
» n'avois pas sujet de l'aimer, il se mit dans l'es-
» prit, qu'il falloit que j'eusse quelqu'inclination.
» Il ne tarda gueres à sçavoir de qui il devoit
» être jaloux. Blossac arriva dans la Province,
» accompagné de quelques-uns de ses amis : il me
» vint voir avec eux. J'étois seule dans le Châ-

» teau : je ne puis exprimer de quel mouvement
» je me sentis agitée, quand je vis un homme qui
» m'avoit été si chere. Il me parut de son côté auf-
» si embarrassé que je l'étois. Après les premiers
» complimens, ses amis louerent la situation &
» la beauté du Château, & demanderent à voir les
» appartemens. Blossac s'écarta d'eux adroite-
» ment; & ayant trouvé moyen de me parler en
» particulier, il m'apprit dans les termes du mon-
» de les plus touchans, qu'il m'avoit toujours ai-
» mée, & que je ne pouvois sans injustice, lui ôter
» le cœur que je lui avois donné autrefois. J'eus la
» force de le conjurer de ne plus penser à moi,
» ou du moins de ne me revenir jamais voir; &
» je n'oubliai pas de lui défendre de m'écrire;
» par ce que je lui avouai que je craignois que
» mon mari ne jugeât pas avantageusement du
» commerce que nous aurions ensemble. Pendant
» que nous nous entretenions, mon mari arriva;
» & il ne tint qu'à lui de s'appercevoir que nous
» avions, Blossac & moi, les larmes aux yeux. Je
» crois qu'il remarqua bien le désordre où nous
» étions; mais il dissimula, & fit assez bien le res-
» te du jour les honneurs de chez lui : après que
» notre compagnie nous eut quittés, mon mari
» cessa de se contraindre, & commença à me re-
» procher ce que j'avois fait pour Blossac autrefois;
» & m'accusant ensuite d'être ce que je n'étois
» pas, il me jura qu'il ne seroit point la duppe
» de mes galanteries, & que je ne sortirois jamais
» du Château ».

Les mauvais traitemens de ce mari forcerent la Comtesse de prendre la fuite; mais un Gentilhomme dont elle étoit aimée, ayant profité de la cir-

constance pour l'enlever, on crut dans le monde, qu'elle avoit quitté son époux pour suivre un Amant. Cependant dès qu'elle se vit libre, elle vint à Paris, où la médisance envenima encore tout ce qu'on avoit publié à son désavantage. Comme elle se trouvoit dans le besoin, par la dureté de sa mere & les mauvais procédés de son mari, on lui donna pour Amants tous ceux qui voulurent lui rendre quelque service & l'aider à poursuivre sa séparation. Le fils d'un Magistrat qui s'étoit chargé de ses intérêts, fut le seul qui fit une véritable impression sur son cœur. Ce jeune homme, à qui elle donne le nom de Saint-Albe, ne témoignoit son amour que par son respect & ses services. Néanmoins le Magistrat lui-même, qui aimoit la Comtesse, crut s'appercevoir qu'il avoit un rival dans son fils; il le fit enfermer. Mais la Comtesse qui l'aimoit, & qui le voyoit malheureux pour l'amour d'elle, s'employa pour lui faire avoir sa liberté & l'obtint. Cette démarche parut encore justifier les mauvais bruits qui s'étoient répandus à son sujet. Quelque tems après Saint-Albe s'étant battu avec le Marquis de Montalzac qui avoit mal parlé de la Comtesse, on ne ménagea plus sa réputation.

» Saint-Albe, continue l'Auteur des Mé» moires, étoit à peine guéri, quand son pere » mourut. Heureusement pour son fils, il mourut » si subitement, qu'il n'eut pas le tems de signer » un testament par lequel il le déshéritoit. Le » premier usage que fit Saint-Albe de sa succes» sion, fut de me l'offrir. Il m'écrivit que j'étois » maîtresse de tout son bien, & qu'il me prioit de » souffrir qu'il m'en fît la donnation pour une rai» son particuliere. On vouloit le marier; & com-

» me il lui étoit impossible d'y consentir, il croyoit
» se débarrasser de cette importunité, en faisant
» voir qu'il avoit disposé de son bien, & qu'il de-
» venoit par-là un assez mauvais parti.

» Quoique cette proposition me parut extra-
» vagante, je n'étois point insensible à la généro-
» sité qui en étoit le principe; mais j'admirois en
» même-tems le malheur que j'avois, d'être ai-
» mée d'un homme, qui plus il étoit capable de
» faire des actions héroïques, plus il commettoit
» ma réputation; & quel déchaînement ne de-
» vois-je pas craindre de sa famille, si l'on venoit
» à soupçonner le dessein qu'il me proposoit?
» Cet écueil étoit d'autant plus à craindre, que je
» me sentois plus agréablement flattée; car je
» connus alors, qu'il ne me seroit plus possible de
» ne point aimer un homme, qui me donnoit
» tous les jours de nouveaux sujets de l'estimer.

» Ce que Saint-Albe faisoit de son côté, m'ap-
» prit ce que je devois faire du mien: je résolus
» non-seulement de refuser ses offres, mais en-
» core de l'obliger à se marier; je lui mandai qu'il
» me perdroit, en faisant ce qu'il méditoit; mais
» que s'il vouloit que je l'aimasse toute ma vie,
» il falloit qu'il fît ce que sa famille souhaitoit,
» & que je l'en conjurois par le soin qu'il devoit
» avoir de ma réputation. Ma réponse lui causa
» beaucoup de chagrin; il en tomba malade; il
» m'écrivit encore plusieurs lettres pour essayer
» de me faire consentir à la donnation; je la refu-
» sai constamment; & je lui écrivis de nouveau
» qu'il songeât à se marier, s'il ne vouloit me per-
» dre entiérement; & en effet on voit bien que
» je n'aurois pu éviter les persécutions de sa fa-
» mille, si l'on avoit connu ses desseins».

Saint-Albe obéit enfin avec la plus grande répugnance; il épousa une femme riche, qu'il ne put jamais aimer; & cette indifférence ne manqua pas d'être interprétée au désavantage de la Comtesse. Au bout de quelques années, celle-ci perdit son mari, & recouvra sa liberté. Elle fut fâchée alors d'avoir contraint Saint-Albe à se marier; mais le hazard favorisa leurs désirs : la femme de Saint-Albe mourut de la petite vérole. Comme il n'y avoit point d'enfans de ce mariage, Saint-Albe fut obligé de rendre les grands biens que sa femme lui avoit apportés. Il n'osoit se flatter que la Comtesse, qui étoit devenue très-riche par la mort de son frere & de sa mere, pensât à l'épouser. Déjà dans son désespoir, il avoit résolu de se retirer en Hollande; mais la Comtesse se souvint de ce qu'il avoit fait pour elle; & comme elle l'aimoit véritablement, elle lui fit annoncer par Madame de Chatillon, son amie, le dessein où elle étoit de s'unir à lui.

» Il seroit difficile, continue Madame de Murat, » d'exprimer le plaisir que sentit Saint-Albe en » ce moment. Il embrassoit les genoux de Madame de Chatillon, en la conjurant de lui apprendre si ce qu'elle disoit étoit sincere. Madame de Chatillon lui répondit, que pour lui » faire voir qu'elle ne le trompoit point, elle alloit me faire venir. Elle m'envoya chercher » aussitôt; je me rendis chez elle, fort impatiente de sçavoir ce qui s'étoit passé entr'eux. Saint-Albe étoit encore à ses genoux quand j'entrai. » Venez, dit-elle, Madame; car je ne sçais plus » où j'en suis; & je crains, si vous n'y mettez ordre promptement, que Monsieur de Saint-Albe » n'expire à mes pieds. Je ne sçavois ce que Mada-

» me de Chatillon lui avoit dit ; & le voyant en
» cet état, j'eus peur qu'elle ne l'eût mis au dés-
» espoir, en lui faisant entendre que je voulois
» épouser le Duc. . . . . . Ah ! Madame, lui
» dis-je dans cette pensée, que vous êtes cruelle
» de faire de la peine à Saint-Albe ! Que vous a
» t'elle appris qui vous afflige si fort, dis-je à Saint-
» Albe, en lui adressant la parole ? Il se tourna
» de mon côté, & m'embrassant les genoux : Non,
» Madame, s'écria-t'il, je ne puis croire ce que
» j'ai entendu ; mon bonheur est si inconcevable,
» que j'en suis étonné. Je craignis alors que Ma-
» dame de Châtillon ne lui en eût trop dit ; & je
» lui demandai en rougissant, quel étoit ce bon-
» heur dont il étoit si saisi. Hélas ! Madame, ré-
» partit-il, je ne puis l'exprimer ; tout ce que je
» sens, c'est que je vous adore ; je voudrois que
» vous pussiez lire dans mon cœur : je vois bien,
» repris-je, que Madame de Chatillon m'a trahie,
» & qu'il est inutile de feindre plus long-tems.
» Levez-vous, Saint Albe, & écoutez-moi : je vous
» aime ; & tout ce que vous avez fait pour moi de-
» puis douze ans, m'a persuadé que vous méri-
» tiez que je vous aimasse. Je n'ai jamais cru que
» le ciel disposeroit les choses de sorte, que je pus-
» se vous témoigner l'impression que vos manie-
» res ont faite sur mon cœur ; je puis même vous
» dire que quoique nous soyons, vous & moi, en
» état de nous unir pour toujours, j'aurois de la
» peine à m'y résoudre, sans le malheur qui vous
» a privé de vos biens ; mais vous avez besoin de
» moi ; & je ne veux pas qu'un autre ait l'avanta-
» ge de vous être utile. Vous m'avez secourue
» dans un tems où ma fortune étoit malheureuse ;
» & il est juste que je vous rende ce que vous avez

» fait pour moi. Je vous épouse; mais je compte
» assez sur votre amitié & sur votre délicatesse,
» pour croire que vous ne ferez que ce qui
» pourra s'accorder avec ma gloire. Il faut, avant
» que de nous marier, rompre l'affaire du Duc
» D*** & tâcher d'établir mon fils. Je vous de-
» mande donc, que personne ne sache le dessein
» que je vous découvre, & même que vous me
» voyez rarement, jusqu'à ce que j'aie préparé
» toutes choses pour notre mariage; j'espere
» qu'il se fera bientôt & que vous continuerez à
» avoir une conduite qui me fera de plus en
» plus approuver la promesse que je vous fais de
» n'être jamais qu'à vous. Ah! Madame, ç'en
» est trop, reprit Saint-Albe; vous verrez que je
» suis incapable de changer; le tems ne sauroit
» diminuer la vivacité de mes sentimens: Dieu
» m'est témoin, que si vous eussiez épousé le Duc
» D*** je n'aurois pas cessé de vous aimer; mon
» parti étoit pris; je devois passer en Hollande,
» non pour m'épargner le chagrin de vous voir
» à un autre, mais pour vous cacher une mau-
» vaise fortune qui auroit sollicité votre géné-
» rosité ».

Ce mariage si désiré fut enfin conclu. On ne vit jamais d'union plus belle, si on en croit notre Auteur: Il se trouva cependant un homme qui entreprit de la troubler. Amant de la Comtesse, & ennemi de Saint-Albe, il contrefit des lettres d'impostures, & fit tant par ses artifices, que Saint-Albe désespéré s'éloigna de sa femme: mais la vérité fut découverte; le calme succéda à l'orage; & la mort seule put séparer deux personnes qui s'aimoient si tendrement. Saint-Albe étoit dans la fleur de son âge, & au milieu de

ses plus belles espérances. » Je n'ai été occupée
» depuis ce tems-là, dit Madame de Murat,
» que du regret d'avoir perdu un époux si cher
» & si digne de ma douleur : on me doit par-
» donner le détail que je vais faire de cette triste
» séparation. Elle est toujours présente à mon
» esprit ; & peut être que le portrait que j'ai fait
» de Saint-Albe dans ces Mémoires, quoiqu'in-
» finiment au-dessous de ce qu'il étoit, donnera
» la curiosité d'apprendre comment il finît sa
» vie.

» Saint-Albe avoit donné à la bataille D***
» toutes les marques de prudence & de valeur
» qu'on pouvoit attendre d'un Officier de sa
» réputation. S'étant un peu trop avancé pour re-
» connoître les ennemis, il reçut un coup de
» mousquet au travers du corps, qui ne parut
» pas d'abord aussi dangéreux qu'il l'étoit. Dès
» qu'il fut blessé, il m'écrivit que sa blessure étoit
» légere, & qu'il me prioit de n'en être point
» allarmée. Je l'aimois trop pour n'en pas avoir
» une extrême inquiétude ; je partis sur le champ
» pour me rendre à . . . où on l'avoit trans-
» porté. Il fut deux ou trois jours dans un état
» qui faisoit espérer qu'il n'en mourroit pas ;
» mais tout d'un coup il se fit un si grand chan-
» gement, qu'on commença à craindre pour sa
» vie : la fiévre redoubla ; & l'on ne douta point
» qu'il n'eût un abscès formé dans la poitrine ;
» il connut le premier que les remedes étoient
» inutiles, & qu'il alloit mourir. Dès qu'il se
» sentit dans cet état, il me fit approcher de son
» lit ; & ayant fait éloigner tout le monde, il
» me parla en ces termes : ne vous flattez plus,
» ma chere femme, de l'espérance de ma gué-
» rison ;

» rison ; quelque chose qu'on puisse vous dire, je
» me sens ; & je vois qu'il faut nous séparer : c'en
» est fait, il faut que je quitte une vie qui ne
» m'a été agréable, qu'autant qu'elle m'a donné
» occasion de vous servir & de vous plaire. J'ai
» vécu heureux, parce que vous m'avez aimé ;
» & c'est même au dessein de me rendre moins
» indigne de vous, que je dois le peu de répu-
» tation que je me suis acquise. J'ai tâché de
» vivre en honnête homme, & de faire mon de-
» voir ; parce que j'avois l'honneur d'être votre
» époux ; & j'aurois moins valu si vous ne m'a-
» viez aimé. Adieu, ma chere femme, ajouta-
» t-il en m'embrassant, adieu pour la derniere
» fois.

» Pendant que Saint-Albe me tint ce dis-
» cours, j'étois dans un état à faire pitié. Je
» mouillois ses mains de mes larmes ; je poussois
» des soupirs & des sanglots ; & je ne sais le-
» quel de nous deux étoit le plus à plaindre dans
» ce moment. On me mit au lit ; je ne revins
» à moi que deux ou trois heures après ; je vou-
» lus retourner auprès de lui ; mais on m'en em-
» pêcha ; & je ne fus libre, qu'après qu'il eut
» rendu les derniers soupirs. Chacun étoit occu-
» pé de sa douleur ; tous les domestiques fon-
» doient en larmes ; les Soldats entroient en
» foule pour le voir & lui baiser la main. Les
» Officiers se retiroient dans un profond silen-
» ce, & n'avoient pas la force de s'opposer à
» mon passage. J'entrai dans la chambre où il
» venoit d'expirer ; je le vis sans vie. O Dieu !
» quel spectacle ! Je ne sais comment je ne
» mourus point de douleur ; je suspendis le
» cours de mes pleurs, pour lui rendre les der-

» niers devoirs ; & je signalai mon amour par la
» magnificence de ses obséques ».

L'air & le ton romanesques que Madame la Comtesse de Murat a répandu sur l'histoire de sa vie, m'engage à placer ici ce que je trouve sans énigme & sans voile, dans quelques Auteurs comtemporains. Elle étoit fille du Marquis de Castelnau, Gouverneur de Brest, & Mestre de Camp d'un Régiment d'Infanterie, qui mourut, dit-on, d'une blessure qu'il reçut près d'Utrech. Du côté de sa mere, Mad. de Murat étoit petite-fille du Comte de Daugnon, Maréchal de France. Elle épousa le Comte de Murat, Colonel d'Infanterie, & Brigadier des Armées du Roi. La vivacité de son esprit, & son goût pour le plaisir, donnerent occasion aux mauvais bruits qui se répandirent. Après la mort de son mari qui vécut assez bien avec elle, le Roi l'exila à Auch. On ignore la cause de cette disgrace ; peut-être s'étoit-elle mélée de quelque intrigue qui avoit déplu à ce Monarque ; & c'est apparament ce que l'abbé Lenglet veut faire entendre en disant d'elle, dans sa Bibliotheque des Romans, quelle étoit connue *dans le monde galant & remuant*. Quoiqu'il en soit, elle demeura dans son exil jusqu'à la mort du feu Roi. M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, lui donna sa liberté. Mais elle en profita peu, car elle mourut l'année suivante, n'ayant pas cinquante ans. Le style de quelques-uns de ses Ouvrages tient beaucoup de son caractere. Il est léger, vif, spirituel & enjoué. Madame de Murat badine plutôt qu'elle ne travaille.

Je suis, &c.

LETTRE XXVIII.

LE Livre intitulé *les Effets de la Jalousie*, renferme un évenement fort extraordinaire, & qui sert à prouver beaucoup mieux que tous les raisonnemens, combien une femme est à plaindre d'avoir un mari jaloux. Madame la Comtesse de Murat avoit passé par cette cruelle épreuve. Le malheur de la Comtesse de Château-Briant, qu'elle expose dans cet Ouvrage, est revêtu de toutes les circonstances capables d'intéresser & d'attendrir. Je passerai sous silence tout ce que Madame de Murat nous apprend de l'état de la Cour de François I, pour vous dire, Madame, en peu de mots, que Françoise de Foix, sœur du Vicomte de Lautrec, en faisoit un des plus beaux ornemens. Le Comte de Château-Briant, qui vouloit se retirer de la Cour, songea à se choisir une compagne aimable, avec qui il pût passer ses jours dans la retraite. Il demanda à Messieurs de Lautrec, leur sœur en mariage, & l'obtint facilement à cause de sa naissance & de ses grands biens. On ne put voir à la Cour sans murmurer, que Monsieur de Château-Briant se disposoit à emmener sa nouvelle épouse dans le fond de la Bretagne. La bienséance fit retarder son départ de quelques jours, jusqu'à ce que le Roi eût fait son entrée à Paris, pour la cérémonie de son sacre. Les François qui, long-tems avant ce regne, étoient déjà en réputation de surpasser en magnificence & en galanterie, toutes les autres nations, n'oublierent rien de ce

Les Effets de la Jalousie.

qui pouvoit contribuer à rendre cette pompe digne de la curiosité & de l'admiration des spectateurs.

Comme le Roi étoit l'homme le plus beau & le mieux fait de sa Cour, il attira aussi plus particulierement sur lui les regards de tout le monde. Sa riche parure & son ajustement extraordinaire joignoient à ses agrémens naturels, un éclat dont on demeuroit ébloui. Madame de Château-Briant, qui d'un balcon où elle étoit avec quantité de Dames, le regardoit passer, sentoit sur son visage, en le voyant, une rougeur qui marquoit l'agitation de son ame. Elle le suivoit de l'œil avec une attention incroyable; & quand il eut disparu à sa vue, elle fut longtems plongée dans une profonde rêverie, dont elle goûtoit le plaisir avec d'autant plus de liberté, qu'elle ignoroit combien il étoit dangéreux. Mais ce qui acheva de la perdre, ce fut quand, dans les jours suivans où se firent les Tournois, elle vit ce Prince rompre une lance, & courre la bague avec une grace & une adresse qui surpassoient celles de tous les autres Chevaliers. Cependant à peine cette cérémonie fut-elle achevée, que son mari l'avertit de se disposer pour leur voyage. Il vit bien qu'il la mortifioit; mais il ne s'apperçut pas de sa passion, qu'elle ne connoissoit point encore elle-même.

Pendant le voyage, la mélancolie de la Comtesse fut extrême; elle redoubla encore dans la solitude; & son mari qui l'attribuoit au chagrin d'avoir quitté sa famille, n'oublioit rien pour la dissiper. Parmi les divers Tableaux qui ornoient la Chambre de la Comtesse, le portrait de François I. étoit vis-à-vis de la porte; en sorte

qu'en entrant, c'étoit le premier objet qui s'offroit à la vue. Elle le détacha de cet endroit, pour y mettre à la place celui de son mari. Quand elle eut celui du Roi dans les mains, elle le considéra attentivement : elle en regardoit jusqu'au moindre trait : elle le mettoit dans différens jours, pour voir les différentes manieres dont il paroîtroit à ses yeux : elle y trouvoit toujours les mêmes graces, & des charmes auxquels il lui étoit impossible de résister. Elle se sentoit attendrir de plus en plus : elle ne pouvoit s'empêcher de soupirer & de laisser couler des larmes. Elle fut même si touchée & si pénétrée de cet objet, qu'elle tomba évanouie. Une de ses femmes étant entrée au bruit qu'elle avoit entendu, & la voyant sans sentiment, s'écria que sa Maitresse étoit morte. Monsieur de Château-Briant accourut aussitôt ; il la prit dans ses bras, & la fit revenir ; mais lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle les détourna de lui, comme de honte. Il lui demanda quel étoit son mal ; & elle ne lui répondit que par des soupirs. Il apperçut alors auprès d'elle, le portrait du Roi ; & c'en fut assez pour lui faire soupçonner une partie de la vérité. Toutefois comme la jalousie est ingénieuse à se tourmenter elle-même, il voulut s'assurer davantage d'une chose qu'il auroit dû souhaiter d'ignorer toute sa vie. Il devint également cruel à Madame de Château-Briant & à lui-même. Il affectoit en toutes sortes de rencontres, de lui parler du Roi, & de le louer devant elle. Il observoit alors tous les mouvemens de ses yeux & de son visage ; & remarquoit souvent que, quelque effort qu'elle fit pour se contraindre, sa rougeur la trahissoit, & faisoit voir le plaisir secret

qu'elle sentoit, en entendant parler de ce Prince.

Cependant un Procès considérable ayant appellé Monsieur de Château-Briant à la Cour, il ne put jamais se résoudre à mener sa femme avec lui; & par une bizarrerie sans exemple, il lui fit promettre de ne point quitter la Province, quelques instances qu'il lui fit de le venir joindre. Il fit faire un anneau de deux piéces, dont il lui en donna une, & l'avertit de ne venir à la Cour, que lorsqu'elle recevroit dans une lettre, l'autre partie de la bague. L'arrivée de Monsieur de Château-Briant dans la Capitale surprit les Courtisans qui ne voyoient point sa femme avec lui. On soupçonna qu'il étoit jaloux; on l'engagea d'écrire à Château-Briant; mais comme il n'envoyoit point la partie de la bague, la Comtesse refusoit toujours de quitter sa retraite. Un Domestique du Comte, qui étoit son Confident, se laissa gagner par l'espoir d'une récompense. Il découvrit le secret de la bague, & trouva moyen de confier pour quelque tems, la partie qu'avoit le Comte. On en fit faire une toute semblable qu'on mit dans une lettre qu'on fit écrire à Monsieur de Château-Briant; & quelques jours après, la Comtesse arriva à la Cour, au grand étonnement de son mari. Il courut transporté dans un Cabinet, ouvrit une cassette, y chercha la moitié de bague, l'y trouva, & l'apporta à sa femme. Mais dans quel étonnement nouveau ne tomba-t-il point, quand elle lui en fit voir deux autres moitiés semblables? Il demeura long-tems immobile, ne sachant que penser, & levant souvent les yeux au Ciel. Puis d'un ton de désespoir: c'en est fait, s'écria-t-il, je suis perdu! Adieu, Madame; je vous défends expressément de me

ſuivre. En parlant de la ſorte, il diſparut comme un éclair, monta à cheval, & s'en retourna à Château-Briant, y renfermer ſes chagrins.

Meſſieurs de Lautrec ne jugerent pas à propos, que leur ſœur courut après un époux auſſi bizarre. Elle reſta donc à la Cour, & vit le Roi, qui, touché de ſes charmes, n'y fut pas inſenſible. Ce Prince mit tout en uſage pour la conſoler des rigueurs de ſon mari. L'amour plus que tout autre conſidération, fit céder la Comteſſe. Elle reçut les vœux du Monarque, & lui prodigua ſa tendreſſe. Cependant la Conquête du Milanois ayant appellé le Roi en Italie, la Comteſſe retourna à Château-Briant, s'expoſer aux jalouſes fureurs de ſon mari : la mort & une mort cruelle fut le fruit de ſon repentir. Après avoir langui quelque tems dans la douleur & dans les larmes ; après s'être vu arracher d'entre les bras une fille chérie, que cette ſéparation conduiſit au tombeau, elle devint enfin la victime de la jalouſie de Monſieur de Château-Briant. Je vais expoſer à vos yeux, Madame, l'image de cette triſte cataſtrophe.

François I. qui avoit été fait Priſonnier à la journée de Pavie, par les Généraux de l'Empereur, fut enfin remis en liberté après une longue & rigoureuſe priſon. Le Comte de Château-Briant appréhenda que ce Prince ne fît revenir ſa femme à la Cour ; & ce fut encore ce qui l'empêcha de ſuſpendre les coups qu'il deſtinoit à la malheureuſe Comteſſe. La Gouvernante de ſa fille, qui vit bien qu'il ſe préparoit à quelque choſe de violent, courut l'en avertir ; mais elle lui répondit ſans s'émouvoir, qu'elle y étoit toute préparée ; que depuis la mort de ſa fille, la vie lui

étoit importune, & que son mari en la lui ôtant, l'obligeroit plus qu'il ne pensoit, puisqu'il la délivreroit de tant de miseres. Il entra dans sa chambre avec des yeux enflammés de fureur, accompagné de six hommes masqués.

Quand Madame de Château-Briant le vit, elle lui dit, en le regardant d'un air tendre & plein de langueur, qu'elle n'ignoroit point dans quel dessein il venoit; qu'elle n'en murmuroit pas, & qu'elle méritoit une punition plus rigoureuse: mais que comme le Ciel se réservoit le châtiment de nos crimes, elle le prioit de pardonner cette vengeance au Comte, & qu'elle souhaitoit qu'il n'en portât point la peine dans le tems ni dans l'éternité. A peine avoit-elle cessé de parler, que le Comte fit signe à ces hommes masqués d'exécuter promptement ce qu'il leur avoit ordonné. Quatre de ces cruels se saisirent de Mad. de Château-Briant, tandis que les deux autres lui ouvrirent les veines des bras & des jambes. Son mari prenoit un plaisir barbare à voir couler ce beau sang qui sortoit à gros bouillons, & baignoit toute la chambre. Il ne voulut point quitter qu'il ne la vit hors d'état d'en revenir. A mesure que ses forces diminuoient, on voyoit sur son visage les graces mourantes jetter un dernier éclat, & ses yeux s'obscurcir insensiblement. Enfin ses esprits se retirant peu-à-peu, elle expira appuyée sur la Gouvernante de Mademoiselle de Château-Briant, qui mêloit ses larmes au sang de sa Maitresse.

Les Lutins de Kernosi.

Pour dissiper les idées sombres que cette Histoire auroit pu vous donner, Madame, je vais vous entretenir d'un sujet moins lugubre.

La Vicomtesse de Kernosi passoit presque toute

l'année dans son Château, qu'elle estimoit comme le plus charmant séjour de toute la Bretagne. C'est un Fief noble, dont ses ancêtres ont successivement porté le nom ; où elle-même a été élevée dès sa plus tendre jeunesse, & dont la situation avantageuse offre, de tous côtés, quelque chose de singulier & d'agréable à la vue. Ses deux niéces, toutes deux jeunes & aimables, demeuroient dans ce lieu avec elle, & trouvoient bien triste de passer leurs beaux jours dans une demeure si solitaire, si éloignée du commerce du monde ; distante de dix lieues de la Ville la plus prochaine, & d'un quart de lieue du Village.

Ce Château est un bâtiment à l'antique, qui conserve pourtant un air de grandeur. D'abord on y voit des portes de fer, de grosses Tours, des fossés profonds, des ponts-levis à demi rompus, ensuite de grandes galeries sans aucun ornement, des salles & des chambres spacieuses dont les fenêtres sont si étroites, que le jour n'y peut entrer qu'imparfaitement. L'herbe croît en Eté sur les Terrasses, aussi haute qu'en plaine campagne ; enfin ce Château est précisément sur le modele de ceux où l'on dit qu'il revient des esprits. C'étoit aussi l'opinion commune de ce pays-là ; on en contoit depuis plus de cent ans des choses merveilleuses : Mesdemoiselles de Kernosi sçavoient dès leur enfance, toutes les histoires des lutins de ce Château ; leurs Gouvernantes leur en avoient mille fois fait le récit ; mais quoiqu'elles eussent presque toujours démeuré dans ce lieu, elles n'avoient jamais rien vu ni entendu, qui leur pût persuader qu'il y eût quelque vérité à cette croyance vulgaire. Un soir que la vieille Vicomtesse s'é-

toit couchée de fort bonne heure, Mesdemoiselles de Kernosi se retirerent dans leur chambre; elles s'assirent auprès du feu, ne voulant pas sitôt se mettre au lit. Après quelques momens de conversations, Mademoiselle de Kernosi se leva tout-à-coup de dessus son fauteuil en faisant un grand cri. Qu'avez-vous, ma sœur, dit Mademoiselle de Saint-Urbain, étonnée de son action? Voyez, voyez, reprit Kernosi toute effrayée : Saint-Urbain regarda, & vit une lettre attachée à une petite chaîne d'argent qui descendoit par la cheminée; & on la tenoit à une distance assez élevée, pour empêcher que le feu ne prît au papier. Quoi! dit Saint-Urbain, c'est un billet qui vous effraye si fort! j'ai cru que vous aviez des visions épouvantables. Voyons, continua-t'elle, en prenant les pincettes pour pouvoir attraper le billet sans se brûler; voyons promptement ce que cela signifie. En même-tems elle prit le papier avec les pincettes & l'ouvrit dans le moment même, malgré Kernosi qui mouroit de peur. L'écriture de l'esprit est fort lisible, dit Saint-Urbain en regardant ce billet : voyons un peu ce qu'il nous veut dire: elle le lut; & elle y trouva ces paroles :

» Vous êtes toutes deux trop-aimables, pour demeurer toujours seules dans un lieu aussi solitaire » que celui-ci; on ne peut vous avoir vues & n'avoir » pas le cœur sensible à vos beautés & à vos ennuis; » chargez-nous du soin de vos plaisirs; & l'on fera » de son mieux pour vous réjouir; on y parviendroit » sans doute, si des cœurs tendres & fideles vous » paroissoient dignes de votre attention ».

Les Lutins du Château.

Qu'est ce que tout ceci, dit Mademoiselle de

Kernosi qui avoit eu le tems de se rassurer un peu? Je ne sçais, répondit Saint-Urbain; mais on nous promet des plaisirs & des Amans fideles; je suis d'avis que nous acceptions ce marché.

Comme il n'est pas possible, Madame, dans un court abrégé, de ménager votre surprise par l'attente des événemens, vous sçaurez d'abord, que le Comte & le Chevalier de Livri, qui étoient amoureux de Mesdemoiselles de Kernosi, étoient les lutins du Château : ils tinrent exactement leur promesse : on vit arriver, le jour suivant, une troupe de Comédiens qui furent présentés à la Vicomtesse, comme pour lui donner une fête galante. Mesdemoiselles de Kernosi apprirent de leurs amans, que le Baron de Tadillac, leur parent, qui connoissoit le caractere romanesque de la Vicomtesse, s'étoit mis dans la tête de s'en faire aimer, & de se procurer, par ce moyen, un établissement avantageux. C'étoit lui qui avoit fait venir les Comédiens; & il avoit promis au Comte & au Chevalier, si son projet réussissoit, de faire tous ses efforts, pour leur faire épouser les deux sœurs. Vous jugez bien, Madame, que le Château de Kernosi changea de face en peu de tems. Les plaisirs y vinrent fixer leur séjour; & la Vicomtesse enyvrée d'amour & de vanité, se crut encore au siecle des Amadis & des Galaor.

Au milieu des fêtes que le Baron prodiguoit à son Héroïne, on vint annoncer Monsieur de Fatville, Conseiller au Parlement de Rennes. Quel homme, dit Mademoiselle de Kernosi! Qu'il va bien nous faire sentir le malheur de n'oser, à la campagne, faire dire que l'on n'est pas chez soi. Bon, dit Saint-Urbain, il ne nous ennuyera point tant; à la vérité c'est un fat; il en

faut au moins un pour servir de risée à la compagnie. Madame la Vicomtesse qui vouloit étaler sa prudence aux yeux du Baron, fit une réprimande à Saint-Urbain de cette plaisanterie ; elle auroit duré long-tems, si le Conseiller ne fût entré. Il avoit un habit rouge galonné en argent, une grande épée pendue à un large ceinturon, mis par dessus le juste-au-corps, un chapeau bordé d'or avec une vieille plume jaune, une perruque blonde fort longue & si pleine de poudre, qu'il la semoit sur son habit & aux environs. Il fit, en entrant, dix ou douze révérences sans se reposer, toutes aussi profondes les unes que les autres ; puis s'approchant de la Vicomtesse, » il y a trop bonne com-
» pagnie chez vous, Madame, lui dit-il avec un
» air décontenancé, pour n'avoir pas envie de
» l'augmenter. La Vicomtesse lui répondit ce
» compliment ordinaire, qu'il lui faisoit bien de
» l'honneur. J'ai bien fait courir ma chaise de
» poste, où il y a de bons ressorts, dit Monsieur
» de Fatville, pour arriver plutôt ici ; car j'étois
» dans une impatience extrême de voir l'incom-
» parable Mademoiselle de Saint-Urbain ; il s'ap-
» procha d'elle & se mit en devoir de lui baiser
» la main. Je vous suis très-obligée, dit Saint-
» Urbain en retirant promptement sa main, de
» m'avoir sacrifié les ressorts de votre chaise de
» poste : oh ! ils ne seront point gâtés, reprit Fat-
» ville ; mes laquais m'en ont assuré. Je ne sçau-
» rois m'empêcher, continua-t'il en se regardant
» dans un grand miroir, de vous exprimer la joie
» que j'ai d'être vêtu cavaliérement ; aussi je ne
» porte jamais mon habit noir, que les matins.
» Ma foi cela est fort prudent à vous, dit le Ba-
» ron ; car celui-là vous sied à merveilles. Fatville

» remercia le Baron par trois grandes révérences;
» & heureusement pour la compagnie, qu'il en-
» nuyoit extrêmement, on vint avertir que la Co-
» médie commenceroit dès qu'il plairoit aux Da-
» mes de l'ordonner. Vous avez donc ici la Co-
» médie, dit Fatville : pour moi, je l'ai vue qua-
» tre fois à Paris; mais je ne l'aime point, si je ne
» suis sur le théâtre. Vive les gens de bon goût,
» reprit Saint-Urbain; vous serez assurément sur
» le théâtre, M. de Fatville; vous ne sçauriez
» être mieux placé & pour vous & pour nous. «

On passa dans la salle; on trouva les lustres allumés, & les violons qui jouoient l'ouverture. Le Baron & le Chevalier camperent Fatville sur le théâtre; ils eurent même la malice de ne lui point faire donner de siége; & il eut la sottise de n'en oser demander, parce qu'ils lui dirent que les gens de bel air ne s'asseyoient jamais aux spectacles. Comme ce Monsieur de Fatville venoit demander en mariage Mademoiselle de Saint-Urbain, Messieurs de Livri & le Baron de Tadillac imaginerent de lui faire quitter la partie en lui faisant peur des Lutins. Ils s'habillerent d'une façon bizarre, entrerent dans sa chambre au milieu de la nuit, & y firent cent folies qui penserent faire mourir de peur le Conseiller.

Le reste de ce Roman, Madame, contient la description de plusieurs Fêtes exécutées par les soins du Baron, pour plaire à sa Princesse; mais pour abréger, je vous dirai que les Lutins vinrent à bout de leur entreprise. Monsieur de Fatville déserta le Château; le Baron épousa la Vicomtesse; le Comte & le Chevalier furent heureux. Tous ces faits & les circonstances qui en dépendent sont écrits avec beaucoup de

légereté, d'agrément & de goût. Cependant ce petit Roman n'a pas été fort recherché, par le peu que promet le titre. Il ne laisse pas de plaire, par la diversité amusante des événemens, & la singularité des caracteres.

Je joins ici quelques pensées qui vous feront voir que Madame de Murat n'a pas l'esprit moins solide qu'agréable.

» Lorsqu'on donne le moindre fondement à » la médisance, elle se croit autorisée à publier » tout ce que la malignité ose inventer.

» Les femmes sont capables de tout quand on » ne les ménage point. Il n'y a pas d'Amant » qu'une femme ne doive craindre, puisqu'un » honnête homme peut être dangéreux.

» Le mystere est toujours la premiere chose » que nous inspire une véritable passion.

» Il y a des gens qui ne sont déchainés con» tre une femme, que parce qu'ils ne peuvent » s'empêcher de l'aimer : ils se vengent sur elle » du peu de mérite qui les rend méprisables à » ses yeux ; & je ne crois pas qu'il y ait d'en» nemis plus dangéreux pour la réputation des » femmes, que les Amans qui ne peuvent se » faire aimer ».

Je suis, &c.



LETTRE XXIX.

JE crois, Madame, que les nouveaux Contes des Fées de Madame de Murat, ne vous plairont pas moins que les Lutins de Kernosi. Le premier intitulé *le Parfait Amour*, commence de cette sorte : » Dans un de ces agréables Pays » qui sont dépendans de l'Empire des Fées, ré» gnoit la redoutable Danamo ; elle étoit savante » dans son art, cruelle dans ses actions, & glo» rieuse de l'honneur d'être descendue de la cé» lebre Calypso, dont les charmes eurent la » gloire & le pouvoir, en arrêtant le fameux » Ulysse, de triompher de la prudence des Vain» queurs de Troye. Nouveaux Contes des Fées.

» Elle étoit grande, avoit l'air farouche ; » & sa fierté s'étoit soumise avec beaucoup de » peine aux dures loix de l'Himen. L'amour n'a» voit jamais pu parvenir jusqu'à son cœur ; mais » le dessein d'unir un Royaume florissant à celui » dont elle étoit Reine, & à un autre qu'elle » avoit usurpée, lui avoit fait épouser un vieux » Roi de ses voisins ».

Il mourut peu d'années après son mariage ; & il en demeura à la Fée une fille qui fut nommée Azire. Elle étoit d'une laideur extraordinaire ; mais elle ne paroissoit point telle aux yeux de Danamo ; elle la trouvoit charmante, peut-être à cause qu'elle lui ressembloit parfaitement. Elle devoit être Reine de trois Royaumes ; cet avantage efface bien des défauts. Elle fut demandée par tous les Princes les plus puissans des

contrées voisines. Cet empressement joint à l'aveugle amitié de Danamo, acheva de rendre sa vanité insupportable ; elle étoit désirée avec ardeur ; donc elle étoit digne de l'être.

C'étoit ainsi que la Fée & la Princesse raisonnoient entr'elles, & jouissoient du plaisir de se tromper. Cependant Danamo ne songeoit qu'à rendre le bonheur de la Princesse aussi parfait qu'elle l'en trouvoit digne ; elle élevoit dans son Palais un jeune Prince, fils de son frere. Il s'appelloit Parcin Parcinet ; il avoit l'air noble, la taille fine, une grande quantité de cheveux blonds admirables ; l'Amour pouvoit être jaloux de sa beauté & même de son pouvoir ; car ce Dieu n'a jamais eu de flèches aux pointes dorées, si sûres de triompher des cœurs sans résistance, que l'étoient les beaux yeux de Parcin Parcinet. Il faisoit bien tout ce qu'il vouloit faire ; il dansoit parfaitement ; il chantoit de même ; & il gagnoit tous les prix des Tournois, dès qu'il prenoit la peine de les disputer. Ce jeune Prince faisoit les délices de la Cour ; & Danamo qui avoit ses desseins, ne s'étoit point opposée aux respects & à l'admiration qu'on avoit pour lui.

Le Roi, pere de Parcin Parcinet, étoit frere de la Fée ; elle lui déclara la guerre, sans même en chercher de raisons. Ce Roi combattit vaillamment à la tête de ses troupes ; mais que peut une Armée contre le pouvoir d'une Fée aussi savante que Danamo ? Elle ne laissa balancer la victoire qu'autant qu'il falloit, pour que son malheureux frere pérît en cette occasion : dès qu'il fut mort, d'un coup de baguette, elle dissipa ses ennemis, & se rendit Maitresse du Royaume. Parcin Parcinet étoit encore au berceau ; on l'apporta

à

à Danamo ; on auroit entrepris envain de le cacher à une Fée : il avoit déjà ces graces séduisantes, qui gagnent les cœurs. Danamo le caressa ; & peu de jours après, elle l'emmena avec elle dans son Royaume.

Ce Prince avoit dix-huit ans, quand la Fée voulant enfin exécuter ses desseins formés depuis tant d'années, résolut d'unir Parcin Parcinet à la Princesse sa fille.

Il n'est pas besoin de vous dire, Madame, quelle fut la joie d'Azire à cette nouvelle, & le désespoir du jeune Prince. Il suivit Danamo qui le conduisit chez Azire, comme devant être dans peu son époux. Toute la Cour vint le féliciter de son prétendu bonheur.

Quelle situation pour un jeune Prince occupé d'une vive douleur ! La nuit lui parut avoir retardé son retour mille fois plus long-tems qu'à l'ordinaire. L'impatient Parcin Parcinet la pressoit par ses souhaits ; elle vint enfin ; il sortit avec précipitation de ce lieu où il avoit tant souffert ; il rentra dans son appartement ; & après avoir écarté tout le monde, il ouvrit une porte qui donnoit dans les Jardins du Palais ; il les traversa, suivi seulement d'un jeune Esclave. Une belle riviere, mais de peu d'étendue, passoit au bout de ces Jardins, & séparoit du magnifique Palais de la Fée, un petit Château flanqué de quatre tours & entouré d'un fossé assez profond, que remplissoit cette même riviere ; c'étoit dans ce lieu fatal, que voloient sans cesse les vœux & les desirs de Parcin Parcinet.

Quelle merveille y étoit renfermée ! Danamo y faisoit garder soigneusement ce trésor ; c'étoit une jeune Princesse, fille de sa sœur. Elle

l'avoit confiée en mourant aux soins de la Fée ; sa beauté, digne de l'admiration de tout le monde, parut trop dangereuse à Danamo, pour laisser voir Azire auprès d'elle. Quelquefois on permettoit à la charmante Irolite, c'est ainsi qu'elle se nommoit, de venir au Palais voir la Fée & la Princesse sa fille ; mais jamais on ne l'avoit laissée paroître en public ; ses charmes naissans étoient inconnus, mais non pas ignorés de tout le monde.

Le jeune Parcin Parcinet brûloit depuis longtems de la plus forte passion pour cette belle Princesse. Il avoit trouvé le chemin de son cœur ; & toutes les nuits il s'échappoit à travers les Jardins, pour aller voir la charmante Irolite. La Gouvernante de cette Princesse, nommée Mana, favorisoit nos jeunes Amans. Quel coup de foudre pour cette belle recluse, lorsque Parcin Parcinet lui apprit que Danamo vouloit lui faire épouser Azire. Il est vrai qu'il lui jura en même tems, qu'il mourroit plutôt mille fois que de consentir à ce triste hymenée. Cette assurance arrêta les pleurs d'Irolite, mais ne calma point ses craintes. Parcin Parcinet eut recours à une Fée de ses amies, appellée *Favorable*.

Celle-ci lui envoya une petite bague mêlée de quatre métaux différens, d'or, d'argent, d'airain & de fer ; cette bague pouvoit le garantir quatre fois des persécutions de la cruelle Danamo ; & Favorable assuroit le Prince, que la mauvaise Fée ne commanderoit qu'on le poursuivît, que le nombre de fois que la bague avoit le pouvoir de le sauver.

L'Amour fit faire à Parcin Parcinet un vœu inutile, qui fut cause de ses malheurs. Irolite

étoit venue au Palais de Danamo, pour assister aux noces d'Azire. Le Prince souhaita de parler en particulier à sa Maîtresse. Le pouvoir de la bague fit éclipser tout le monde; il se trouva seul avec Irolite; mais il reconnut son imprudence, & se hâta de souhaiter d'être avec cette Princesse loin du Palais de Danamo. Trois fois ils furent poursuivis & prêts de tomber entre les mains de la méchante Fée; trois fois aussi le charme de la bague les fit échapper. Mais elle se trouva sans force à la quatriéme; & Danamo se rendit maîtresse de nos Amans. Elle les fit enfermer séparément, & les condamna à mourir de langueur chacun dans leur prison. C'en étoit fait de Parcin Parcinet & de la belle Irolite, lorsque Favorable vint à leur secours. Elle les affranchit du pouvoir de Danamo, les unit par les liens de l'Hymenée, & rendit au jeune Prince le Royaume de ses peres, que la méchante Fée avoit usurpé.

Je ne dirai qu'un mot d'*Anguillette*, qui est un autre Conte de Madame la Comtesse de Murat.

On sait que les Fées étoient sujettes, quelques jours de l'année, à prendre des figures d'animaux, qui les exposoient souvent à la cruauté des hommes. Une d'entr'elles fut transformée en Anguille, & s'appelloit pour cette raison Anguillette. Elle fut prise par des Pêcheurs, & destinée à la table du Roi de ce Pays. La plus jeune des filles de ce Roi se promenoit au bord de la Riviere, au moment que les Pêcheurs tirerent Anguillette de leurs filets. La beauté extraordinaire de ce Poisson charma les yeux de la Princesse; elle le demanda aux Pêcheurs; & touchée d'un mou- Anguillette

vement de compassion, elle courut le relâcher dans la Riviere. Anguillette reprenant sa forme naturelle, se fit voir aussitôt à Plousine, c'étoit le nom de la Princesse, & lui promit de la combler de bienfaits. Plousine eut à choisir d'une beauté touchante, d'un grand esprit, ou des richesses infinies. Elle demanda beaucoup d'esprit, l'obtint, & eut encore la beauté & les richesses pour récompense d'avoir bien choisi. Elle eût été heureuse, si elle eût su borner là ses désirs. Mais sentant dans son cœur un vuide qu'elle ne pouvoit comprendre, elle eut recours à la Fée qui la satisfit avec peine, & lui donna de l'amour.

Cette belle Princesse, qui jusqu'alors n'avoit fait qu'en inspirer, en ressentit bientôt pour un jeune Prince nommé Atimir, qui étoit venu passer quelque tems à la Cour. Elle l'aima d'abord passionnément, & en fut aimée de même. Le mariage fut arrêté, & le jour fixé pour les noces. Atimir parut plus rêveur & plus mélancolique; il s'apperçut qu'il n'aimoit plus Plousine, & que son cœur venoit de s'engager à Clerie son aînée, qui étoit moins belle. La crainte d'épouser Plousine lui fit prendre sur le champ son parti. Il quitta secrettement la Cour, & emmena Clerie hors du Royaume. Hebé, car c'étoit le nom qu'on avoit donné à Plousine, à cause de sa grande beauté, Hébé, dis-je, pensa se désespérer à la nouvelle du départ d'Atimir. Anguillette vint à son secours: elle la fit embarquer sur un Vaisseau, & la fit aborder à l'Isle paisible, où le Roi de cette contrée, Prince jeune & aimable, la reçut avec les témoignagnes de l'amour le plus grand. Hébé fut sensible à cet amour; & la Fée Anguillette unit leur destinée par

un mariage qui ne fut pas long tems heureux. Hébé voulut aller voir le Roi & la Reine à qui elle devoit le jour ; le Prince son époux l'y accompagna. Atimir étoit arrivé depuis peu dans cette Cour avec Clerie son épouse. Son inconstance naturelle le fit brûler d'une nouvelle flamme pour la belle Hébé, qui ne fut pas plus sage que le Prince. Le Roi de l'Isle Paisible remarqua cette intelligence fatale à son repos ; il chercha son rival, le combattit ; & tous les deux tomberent percés de leurs épées. Mais Atimir étoit blessé mortellement ; il expira en prononçant le nom d'Hébé. Cette Princesse infortunée parut dans ce moment ; elle vit l'affreux désastre que sa passion avoit causé ; & se saisissant de l'épée d'Atimir, elle s'en perça le sein. Anguillette métamorphosa ces deux Amans en deux arbres d'une beauté parfaite, qu'elle nomma *Charmes*, & transporta le Roi de l'Isle Paisible dans son Royaume, après l'avoir guéri de ses blessures.

Le Palais de la Vengeance.

Il fut autrefois un Roi & une Reine d'Islande, qui après vingt ans de mariage, eurent une fille dont la naissance leur donna d'autant plus de joie, qu'ils désespéroient depuis long-tems d'avoir des enfans qui succédassent un jour à leur Royaume. La jeune Princesse fut nommée Imis : ses charmes naissans promirent dès son enfance, toutes les merveilles que l'on vit briller en elle dans un âge plus avancé. Rien n'auroit été digne d'elle dans tout l'Univers, si l'Amour qui crut être de son honneur de pouvoir assujettir un jour à son empire une si merveilleuse personne, n'eût pris soin de faire naître dans cette même Cour un Prince aussi charmant, que la Princesse Imis étoit aimable. Il s'appelloit Philax ; & il étoit

fils d'un frere du Roi d'Islande ; il avoit deux ans plus que la Princesse ; & ils furent élevés ensemble avec toutes les libertés que donne l'enfance & la proximité du sang. Les premiers mouvemens de leurs cœurs furent donnés à l'admiration & à la tendresse. Ils ne pouvoient rien voir de si beau qu'eux-mêmes ; aussi ne trouvoient-ils rien ailleurs qui pût les détourner d'une passion qu'ils sentoient l'un & l'autre, même sans savoir encore comment on la devoit nommer.

Le Roi & la Reine voyoient naître cet amour avec plaisir ; ils aimoient le jeune Philax ; il étoit Prince de leur Sang ; & jamais enfant n'avoit donné de si belles espérances. Tout sembloit d'accord avec l'amour, pour rendre un jour Philax le plus heureux de tous les hommes. La Princesse avoit environ douze ans, quand la Reine, qui l'aimoit avec une tendresse infinie, voulut consulter, sur sa destinée, la Fée de la Montagne, dont la science prodigieuse faisoit alors grand bruit. Elle partit pour l'aller trouver. Elle mena Imis avec elle, qui dans la douleur de quitter Philax, s'étonna mille & mille fois, que l'on pût songer à l'avenir, quand le présent étoit agréable. Philax demeura auprès du Roi ; & tous les plaisirs de la Cour ne le consolerent point de l'absence de la Princesse.

La Fée de la Montagne, reçut la Reine avec beaucoup d'amitié, & lui remit des tablettes de feuilles de Palmier, qu'elle lui dit de n'ouvrir qu'en présence du Roi son mari. Elle embrassa Imis ; & la regardant avec l'admiration qu'elle méritoit : » Puisqu'il ne m'est pas possible, dit» elle, belle Princesse, de changer en ta faveur » l'ordre des destinées, du moins je tâcherai de

» te faire éviter les malheurs qu'elles te prépa-
» rent. Après ces mots elle cueillit elle-même
» une touffe de Muguet ; & s'adressant à la jeune
» Imis, portez toujours ces fleurs que je vous
» donne, lui dit-elle; elles ne se flétriront jamais ;
» & tant que vous les aurez sur vous, elles vous
» garantiront de tous les maux dont le destin
» vous menace. Elle attacha ensuite le bouquet
» sur la coëffure d'Imis ; & les fleurs obéissant
» aux intentions de la Fée, dès qu'elles furent
» sur la tête de la Princesse, s'ajusterent d'elles-
» mêmes, & formerent une espece d'aigrette,
» dont la blancheur sembloit ne servir qu'à faire
» voir que rien ne pouvoit effacer celle du teint
» de la belle Imis ». La Reine partit après avoir encore remercié mille fois la Fée, & revint en Islande, où toute la Cour attendoit avec impatience le retour de la Princesse. La Reine rendit compte au Roi de son voyage, & lui donna les tablettes de la Fée. Le Prince les ouvrit, & y trouva ces paroles écrites en lettres d'or :

Le destin pour Imis, sous un espoir flatteur,
Cache une peine rigoureuse :
Elle deviendra malheureuse
Par le long cours de son bonheur.

Le Roi & la Reine furent fort affligés de cet oracle, & chercherent vainement à le pouvoir expliquer ; ils n'en dirent rien à la Princesse, pour ne lui pas donner une inutile douleur.

Un jour qu'Imis se promenoit seule dans un labirinthe de Mirthes, elle vit paroître en l'air un petit homme monté sur un Hanneton. N'ayez
» point peur, belle Imis, lui dit-il ; vous n'avez

» point d'Amant plus soumis que moi ; & quoi-
» que ce soit aujourd'hui la premiere fois que je
» parois devant vous, il y a long-tems que je vous
» aime & que je vous vois tous les jours. Que
» vous m'étonnez, lui dit la Princesse ! Quoi vous
» me voyez tous les jours, & vous savez ce que
» je pense ! Si cela est, vous avez dû voir qu'il
» est inutile d'avoir de l'amour pour moi. Philax
» à qui j'ai donné mon cœur, est trop aimable,
» pour pouvoir cesser d'en être le maître ; & quoi-
» que je ne sois pas contente de lui, je ne l'ai
» jamais tant aimé : mais dites-moi qui vous
» êtes, & où vous m'avez vue ? Je suis Pagan
» l'Enchanteur, lui dit-il ; & mon pouvoir s'é
» tend sur tout le monde, hors sur vous. Je vou
» vis dans les Jardins de la Fée de la Montagne
» Depuis ce moment, j'ai senti que rien ne pou
» voit me rendre heureux, que l'espérance d'êtr
» aimé de vous. Pensez à moi, belle Imis, s'i
» vous est possible ; & permettez-moi de vou
» faire souvenir quelquefois de mon amou
» Après ces mots il disparut ; & la Princesse r
» tourna au Palais, où la vue de Philax qu'el
» retrouva, dissipa la peur qu'elle avoit eue ».

Le lendemain de l'aventure du labirinthe, Princesse en s'éveillant, vit voler dans sa cha bre douze petites Nymphes assises sur des mo ches à miel, qui portoient dans leurs mains petites corbeilles d'or. Elles s'approcherent lit d'Imis, la saluerent, & puis allerent me les corbeilles sur une table de marbre blanc, parut au milieu de la chambre. Dès qu'elles fu posées, elles devinrent d'une grandeur ordina Les Nymphes, après avoir quitté leurs corbeil saluerent encore Imis ; & une dentr'elles s

prochant de ſon lit, plus près que les autres, laiſſa tomber deſſus quelque choſe ; puis elles s'envolerent. La Princeſſe, malgré l'étonnement que lui donnoit un ſpectacle ſi nouveau, prit ce que la Nymphe avoit jetté auprès d'elle ; c'étoit une émeraude d'une beauté merveilleuſe. Elle s'ouvrit dès que la Princeſſe y toucha : elle trouva qu'elle renfermoit une feuille de roſe, ſur laquelle elle lut ces vers.

Que l'Univers apprenne avec étonnement,
Du pouvoir de vos yeux les effets incroyables ;
Vous me rendez, en vous aimant,
Les tourmens même déſirables.

La Princeſſe ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe ; elle raconta ſon aventure à Philax, & lui donna l'émeraude & la feuille de roſe. Un jour que Philax étoit à la chaſſe, il laiſſa tomber l'émeraude qui ſe changea auſſitôt en un char traîné par des Moutons aîlés. Philax ſe ſentit enlever par une force ſupérieure, & diſparut avec le char & les monſtres. La conſternation fut générale à la Cour, lorſqu'on ſut que le Prince ne ſe trouvoit point. Imis tomba évanouie ; & une de ſes femmes ayant par malheur détaché l'aigrette de muguet de ſa coëffure, elle diſparut à l'inſtant ; & en revenant de ſon évanouiſſement, elle ſe trouva dans une chambre de corail, environnée de belles Nymphes qui eſſayerent de la conſoler. Imis n'étoit ſenſible qu'à l'abſence de ſon Amant ; & les richeſſes que Pagan étaloit à ſes yeux, ne faiſoient ſur ſon eſprit aucune impreſſion.

Cependant le malheureux Philax avoit été

conduit par les monſtres aîlés dans une Forêt dont Pagan étoit le maître ; elle s'appelloit la Forêt triſte. Dès que Philax y fut arrivé, le chariot d'émeraude & les monſtres diſparurent; le Prince parcourut quelques routes de la Forêt, & y vécut des fruits ſauvages qu'il y trouva. Il y avoit environ un an qu'il l'habitoit, lorſqu'une nuit il entendit des voix plaintives, dont il ne put diſtinguer les paroles. Il marcha vers l'endroit de la Forêt, d'où il crut que pouvoient venir les voix. Il s'aſſit auprès d'un Cyprès ; & à peine y eut-il été un moment, qu'il entendit les mêmes voix qu'il avoit ouies la nuit précédente. Il en fut moins ſurpris, que de s'appercevoir que c'étoient ces arbres mêmes qui ſe plaignoient, comme des hommes auroient pu faire. Le Prince ſe leva, mit l'épée à la main, & frappa ſur le Cyprès qui étoit le plus près de lui : il alloit redoubler ſes coups, quand l'arbre lui cria : » Arrête, ar- » rête : n'outrage point un Prince malheureux, » & qui n'eſt plus en état de ſe défendre ». Philax s'arrêta, & s'accoutumant à cette ſurprenante aventure, demanda au Cyprès, par quelles merveilles il étoit homme & arbre tout enſemble? Je veux bien te l'apprendre, lui dit le Cyprès.

Comme ſon réçit nous meneroit trop loin, il ſuffira de vous dire qu'une Nymphe appellée Céoré, changea en arbres une foule d'Amans qu'elle s'étoit attachés par un enchantement de glaces de miroirs, où ceux qui la voyoient devenoient amoureux d'elle. Ces glaces, qu'un des Amans briſa de dépit, fit voir Céoré telle qu'elle étoit, c'eſt-à-dire, fort laide ; & cette Fée, pour ſe venger, changea en arbres tous ceux qui avoient ſoupiré pour elle.

Philax alloit répondre au Cyprès, lorsqu'il se sentit transporté dans un magnifique Jardin, où une Nymphe fort belle lui dit qu'elle lui feroit voir Imis. Le Prince transporté de joie, se jetta aux pieds de la Nymphe & lui baisa la main. Dans ce moment, l'Enchanteur parut dans les airs avec Imis, à qui il fit voir son Amant aux genoux de la Nymphe, en l'assurant qu'il étoit infidelle. Imis fut à la vérité persuadée de l'inconstance de Philax; mais son cœur ne put devenir sensible pour son rival; elle s'abandonna à sa douleur; & Pagan honteux d'avoir épuisé envain toutes les ressources de son art, s'avisa d'une vengeance qui lui réussit. Il fit enfermer Imis avec son Amant dans un superbe Palais; & on dit qu'avec le tems ils s'ennuyerent autant de leur bonheur, qu'ils avoient été fâchés des obstacles qui s'oppofoient à leur union.

Le voyage de Campagne.

Rien n'est plus simplement imaginé, que le *voyage de Campagne*, autre Ouvrage de Madame de Murat, que l'on a mal-à propos inséré dans les Œuvres de Madame Durand. Plusieurs personnes se trouvent ensemble dans une maison de campagne. Comme on ne sçait que faire pour passer le tems, on raconte des histoires : c'est là ressource ordinaire de ceux qui ne jouent pas; & à la campagne on s'attache à ce qu'on peut, pour vaincre l'ennui. Ce sont ces histoires qu'on est supposé raconter à Madame de Murat, qui composent ce Recueil. Il y est souvent fait mention des esprits & des revenans; & comme je sçais que vous n'y croyez pas, je vais en rapporter une ou deux, sans craindre de vous effrayer.

M. de B*** avoit été l'ami de M. de M.... & devint l'Amant de sa femme. Ils ne cesserent cependant

pas de se voir; mais M. de M . . . pria son épouse, en mourant, de ne point se marier avec son rival. Celle-ci ne promit rien; ses larmes la suffoquoient; & son dessein n'étoit pas de prendre des engagemens. Son mari mourut donc sans être sûr de son fait; & M. de B *** qui n'étoit point haï, consola bientôt l'aimable veuve : ils se promirent de s'épouser au bout de l'an, & goûterent pendant cette année les premiers charmes de l'Hymen. Quand le tems de leur union fut arrivé, ils résolurent de se marier sans bruit, & sans autres témoins que leur amour & quelques domestiques. L'heure de la célébration fut marquée à minuit; & ces Amans au coin de leur feu, attendoient le moment de leur union, lorsqu'une fille de Madame de M . . . qui n'avoit que sept ans, s'écria: ah! voilà mon Papa! Madame de M . . . tourna la tête, & le vit effectivement. L'Amant vit la même chose: il se leva, mit l'épée à la main, & s'avança sur le Phantôme. Il l'interrogea; l'esprit demeura muet, & se glissa fort subtilement derriere un rideau de fenêtre. B *** y courut, leva le rideau, & n'y trouva plus rien. Il pressa vainement Madame de M. . . de le rendre heureux, malgré l'apparition. Elle mouroit de peur; les dernieres paroles de son époux la frapperent dans ce moment d'une telle sorte, que sans expliquer son intention, elle retarda son mariage, quoiqu'on les attendît à l'Eglise. Ce ne fut qu'avec le tems, qu'elle se détermina à cette union qui n'a pas laissé que d'être heureuse. Des gens moins amoureux auroient sottement obéi à l'esprit.

Mademoiselle de C *** raconta qu'un de ses amis partant pour l'armée, l'assura que s'il perdoit la vie cette campagne, il lui apparoîtroit en

blanc, supposé que le Ciel lui fît miséricorde, ou dans un feu, s'il étoit damné. Mademoiselle de C * * * accepta la proposition : il se passa plusieurs mois, pendant lesquels elle reçut trop souvent des nouvelles de son ami, pour redouter rien de funeste. Mais un jour qu'elle lisoit, appuyée sur une petite table, elle vit une main sans corps, qui posoit une boëte d'or sur cette table : la main disparut. Celle de Mademoiselle de C *** prit, en tremblant, la boëte fatale. Elle l'ouvrit, & trouva qu'elle renfermoit un cœur, tel que celui d'un cadavre qu'on vient d'ouvrir. L'horreur d'une pareille vision lui fit détourner la vue d'un autre côté : elle entendit en même tems du bruit dans la cheminée, comme si le feu y eut été ; & elle en vit descendre un feu sombre & bleuâtre, qui consumoit un corps qu'elle ne connut que trop pour celui de son ami : la douleur & l'appréhension la firent évanouir. Une de ses femmes qui étoit à l'autre bout de sa chambre, & qui n'avoit rien vû, accourut pour la secourir, & la fit revenir en peu de momens : elle ordonna des prieres sans nombre, quoiqu'elle les crût inutiles par l'espece de l'apparition. Elle sçut, dès le jour même, que cet homme avoit reçu un coup mortel à un siége, dont il étoit mort peu de jours après ; & la boëte & le cœur qui lui sont demeurés, ne peuvent laisser douter de la réalité de cette aventure.

De peur, Madame, que vous n'ajoutiez foi à ces histoires, écoutez la suivante ; elle pourra vous rassurer. Comminge voyageoit dans le Berry, & prenoit souvent des chemins de traverse : il arriva un soir dans une mauvaise Hôtellerie, où il étoit connu, & où lon auroit voulu le bien recevoir ; mais les lieux s'y opposoient ; & le peu de loge-

LETTRE XXX.

Le Comte de Dunois.

EN vous rendant compte des Ouvrages de Madame de Ville-Dieu, je crois, Madame, vous avoir parlé d'un Roman intitulé *Mademoiselle d'Alençon.* Je n'en dis qu'un mot alors; parce qu'en effet, quoiqu'il se trouve dans le Recueil de ses Œuvres, ce Roman n'est pas de Madame de Ville-Dieu; il est de Madame de Murat; & c'est ici le lieu de vous entretenir de cette production, sous son véritable titre, *le Comte de Dunois.*

Vous avez vu que le vieux Maréchal de Gié, & le jeune Comte de Dunois, digne fils de ce fameux Dunois, à qui la France devoit son salut, étoient également amoureux de Mademoiselle d'Alençon, fille du Duc de ce nom, & la préférence qu'elle donnoit au jeune Comte, sur son vieux rival. Celui-ci chercha une confidente qui eut les mêmes intérêts que lui, de traverser l'amour du Comte de Dunois, & choisit pour cela Madame de Cominge, dont il connoissoit l'esprit fin & hardi, n'ignorant pas d'ailleurs son inclination pour le Comte. Après lui avoir avoué son amour pour Mademoiselle d'Alençon, il tira adroitement de sa bouche l'aveu de sa passion pour M. de Dunois; & ils résolurent que Madame de Cominge, qui avoit son logement à la Cour, redoubleroit son assiduité auprès de Mademoiselle d'Alençon, & qu'elle tâcheroit de s'insinuer dans l'esprit de cette Princesse, par

toutes

toutes les complaisances qui lui pourroient acquérir son amitié.

Le Maréchal ne pouvoit guère espérer d'épouser Mademoiselle d'Alençon ; mais il voulut du moins l'enlever à son rival, en conseillant au Duc son pere, de la marier avec un Prince Etranger. Dans ces circonstances le Roi apprit que les Napolitains s'étoient remis sous l'obéissance du Roi d'Arragon. Le Roi forma aussitôt la résolution d'aller en Italie punir des rebelles. Le Maréchal le fortifia dans ce dessein, & lui fit voir qu'il lui étoit important de s'assurer des Milanois, en faisant avec eux une alliance, qui les tirât de la ligue dans laquelle ils étoient entrés avec l'Empereur Maximilien, avec Ferdinand, Roi d'Espagne, & les Princes d'Italie ; le Maréchal ajouta que le seul moyen de rompre cette confédération, étoit d'unir Mademoiselle d'Alençon avec le jeune Duc de Milan, ou tout au moins d'accorder les choses, jusqu'à ce que ce jeune Prince fût en âge d'être marié. Le Roi approuva cette pensée, & lui ordonna d'aller dans ce moment trouver le Duc d'Alençon. M. de Gié fit comprendre à S. M. qu'il falloit tenir cette négociation secrette ; & lui apprenant l'amour du Comte de Dunois pour Mademoiselle d'Alençon, il lui dit que ce Prince pourroit peut-être, par quelque voie indirecte, détourner cette alliance, & jetta, par ce discours, de la défiance dans l'esprit du Monarque. Il alla de ce pas trouver le Duc d'Alençon & la Duchesse son épouse, auxquels il proposa le mariage de leur fille avec le Duc de Milan : & comme ils lui objecterent la trop grande jeunesse du Duc, le Maréchal leur donna le même expédient qu'il avoit donné

au Roi, de signer les articles, & de ne terminer ce mariage, que dans quelques années. Ce traité paroissant avantageux au Duc & à la Duchesse, ils consentirent que le Maréchal entrât dans cette négociation ; mais il prit avec eux la même précaution qu'avec le Roi, en leur recommandant le secret. Après cela, il écrivit à Sforce, oncle & Tuteur du Duc de Milan. Pendant qu'il y travailloit, la Reine alla voir Madame d'Alençon, pour savoir ses sentimens & ceux du Duc son mari, sur le mariage de M. le Comte de Dunois avec la Princesse leur fille. Elle sut tirer adroitement de la Duchesse, tout le secret de la négociation, & l'engagea sans peine à ne point favoriser un mariage, qui la priveroit pour toujours de sa fille.

La Reine entretint ce jour-là Mademoiselle d'Alençon en particulier ; & lui parla si avantageusement de son Amant, que cette Princesse acheva de se confirmer dans le dessein d'abandonner son cœur à cette innocente affection. De son côté, le Maréchal alla trouver le Duc d'Alençon, & lui dit qu'il étoit à propos d'avertir la Princesse sa fille, de vivre un peu plus froidement avec le Comte de Dunois. Le Duc fit appeller Mademoiselle d'Alençon en présence de sa mere, lui défendit absolument d'avoir aucun entretien particulier avec le Comte, & lui ordonna de se contenter d'être civilement avec lui.

La Princesse ayant su de la Reine le projet du Maréchal pour son mariage de Milan, s'en plaignit à Madame de Cominge, qu'elle croyoit être sa Maitresse. Celle-ci, après plusieurs discours pour l'en désabuser, lui demanda si elle

n'avoit jamais soupçonné le Maréchal d'être amoureux d'elle ? La Princesse lui ayant dit qu'elle ne s'étoit pas donné la peine d'y penser ; Madame de Cominge prit soin de lui faire remarquer l'application avec laquelle le vieux Maréchal la regardoit ; la propreté qu'il affectoit toutes les fois qu'il la visitoit, & mille autres observations, qui firent souvenir Mademoiselle d'Alençon, que ce que lui disoit Madame de Cominge, n'étoit pas sans apparence ; mais il lui passoit alors bien d'autres pensées dans l'esprit. La défense qu'on lui avoit faite de voir le Comte de Dunois, lui causoit une si mortelle douleur, qu'elle ne put la renfermer en elle-même. Madame de Cominge ne lui étoit pas suspecte ; & cette adroite personne avoit toujours paru si fort attachée aux intérêts de la Princesse, qu'elle lui confia le secret de son cœur, l'amour qu'elle avoit pour le Comte de Dunois, la crainte que son mariage avec le Duc de Milan ne se conclût, & l'ordre qu'elle venoit de recevoir de ne plus parler au Comte ; mais elle l'entretint du déplaisir qu'elle en avoit, avec des paroles si tendres, que Madame de Cominge en pensa mourir de dépit. Elle sçut néanmoins si bien feindre, que Mademoiselle d'Alençon crut ne pouvoir mieux faire, que de se confier à cette femme, qui s'offrit à faciliter un commerce de lettres entre la Princesse & le Comte. Mademoiselle d'Alençon crut qu'il importoit extrêmement, que le Comte fût instruit de la défense que le Duc lui avoit faite, & prit l'occasion que lui offroit Mad. de Cominge, pour lui faire tenir un billet. Mad. de Cominge montra cet écrit au Maréchal qui vit aussi la réponse du Comte, par laquelle il demandoit

à la Princesse un entretien secret. Madame de Cominge persuada à la Princesse de le lui accorder. Mademoiselle d'Alençon eut d'abord beaucoup de peine à s'y résoudre : elle alléguoit de si prudentes raisons à sa perfide confidente, qu'elle pensa de ne l'en plus solliciter. Mais enfin l'amour l'emporta sur la réflexion. L'heure & le lieu furent marqués pour le lendemain, à l'entrée de la nuit, dans le Parc, avec Madame de Cominge & ses femmes seulement. Le Maréchal en fut averti le premier, & se prépara pour y faire son personnage d'incommode & de persécuteur. Le Comte attendit aussi ce moment avec beaucoup d'impatience ; mais Madame de Cominge lui donna le change, en lui disant que Mademoiselle d'Alençon n'avoit point trouvé de lieu plus commode que son appartement, qui n'étoit pas fort éloigné de celui de la Princesse.

L'heure du rendez-vous approchant, Madame de Cominge lui écrivit un billet, par lequel elle s'excusoit de ne la pouvoir accompagner à la promenade, sur quelque prétexte indispensable. La Princesse pensa vingt fois manquer à l'assignation: ce fut alors qu'elle en vit les suites, & qu'elle craignit que cette entrevue, toute innocente qu'elle étoit, ne fût expliquée à son désavantage. D'un autre côté le desir de le voir la pressoit violemment : elle appréhendoit avec raison quelque changement qui l'en éloignât, sans le pouvoir entretenir. Après mille réflexions tumultueuses, elle se détermina à faire ce que son cœur lui inspiroit. Elle descendit dans le Parc peu après la nuit ; mais ce ne fut qu'en tremblant. La confusion de ses sentimens ne lui faisoit rien présager d'heureux de cette démarche : elle avoit déjà fait quelques tours d'une allée couverte, qu'elle

avoit choisie, parce qu'elle lui avoit paru plus retirée, & parconséquent plus sure, lorsqu'elle apperçut un homme à la foible lueur de la Lune, qui traversoit une palissade. Cet homme s'approchant d'elle dans une posture soumise, elle s'avança vers lui. » Par le péril où je m'expose, » lui dit-elle, en l'abordant, jugez de mon estime & de mon affection ; car enfin après les » cruelles défenses que j'ai reçues de vous parler, quelle confusion ne recevrois-je point, si » l'on venoit à découvrir que j'eusse eu un entretien avec le Comte de Dunois ; & surtout s'il » étoit su du Maréchal? Pourquoi, Mademoiselle, » interrompit le Maréchal (car c'étoit lui-même) » pourquoi vous est-il redoutable ce Maréchal » malheureux, qui ne peut vous être suspect, » sans devenir en même tems l'objet de votre » haine ? On peut aisément juger quelle fut la » surprise de la Princesse, lorsqu'elle entendit » cette voix. Elle n'en soupçonna pourtant que » son malheur ; mais quelle fut sa crainte, lorsqu'elle vint à s'imaginer que le Comte pouvoit arriver, & que la trouvant en ce lieu & » à cette heure avec le Maréchal, il pouvoit » douter un moment de sa sincérité ; ou que » cherchant à le quereller, il ne se prévalût de » cette rencontre ! Mille monstres se présenterent alors à son imagination, qui la jetterent » dans des transes mortelles. Le Maréchal s'en » apperçut à son silence & à quelques pas qu'elle » fit pour s'enfuir ; mais il la retint respectueusement par sa robe. Je vois bien, lui dit-il, » Mademoiselle, que ce contre-tems vous déplaît, & que pour un moment heureux auquel » vous vous êtes attendue, vous en allez passer

& passa dans un cabinet où elle attendit jusqu'à ce qu'on la vint avertir qu'il s'étoit retiré. Rieux s'acquitta de sa commission. Madame de Cominge parut surprise en lisant le billet de la Princesse ; mais comme elle attendoit le Maréchal, elle congédia Rieux avec assez de précipitation, en lui disant qu'elle iroit le lendemain au lever de la Princesse, pour l'instruire de ce qu'elle vouloit savoir. Rieux porta à sa Maîtresse cette réponse indécise, qui apparemment ne la satisfit pas trop ; & comme elle lui demanda pourquoi elle avoit demeuré si long-tems pour si peu de chose, Rieux lui répondit ingénuement, que le Comte de Dunois ayant passé tout le soir chez Madame de Cominge, elle avoit attendu qu'il fût parti. Ces paroles augmenterent l'embarras dans lequel se trouvoit alors la Princesse. La jalousie s'empara de son esprit,& y fit ses effets accoutumés. Il y eut des momens où il lui vint bien quelque idée de la vérité ; mais le soupçon demeura le maître,& mit tant de désordre & de confusion dans ses pensées, qu'elle eut besoin de toute sa raison pour n'y pas succomber. Cependant ce n'étoit que le commencement de sa peine ; car au milieu de ces fâcheuses réflexions, le Duc son pere entra dans sa chambre ; & comme il ne lui étoit pas ordinaire de la venir visiter à pareille heure, elle en fut surprise. Ce pere févere ne la laissa pas long-tems dans l'erreur au sujet de sa venue ; il la prévint,par des reproches outrageans, de sa conduite, lui peignant la promenade du Parc avec toutes les couleurs qui la pouvoient noircir. Envain la Princesse voulut se justifier par l'approbation que la Reine avoit donnée à son estime pour le Comte de Dunois. Il ne la voulut

pas écouter; & son emportement lui pensa faire commettre les dernieres violences contre sa fille. Il lui défendit, en la quittant, de sortir que par ses ordres. Il ordonna même à un Ecuyer qui l'avoit suivi, d'observer ses démarches, & d'empêcher qu'aucune de ses femmes ne sortît de son appartement.

Tandis que la Princesse raisonnoit en elle-même sur son malheur, le Comte de Dunois n'étoit pas plus tranquille. Il étoit allé chez Madame de Cominge, & n'y trouvant point la Princesse, il avoit espéré qu'elle ne tarderoit pas à arriver. Dans les premiers momens il sçut bon gré à son impatience, de l'y avoir conduit le premier. Mais ayant passé quelque tems sans autre inquiétude que celle qui vient d'attendre ce qu'on aime, il commença de trouver les heures bien longues. Madame de Cominge qui s'en apperçut, feignit d'en être fâchée; elle fit appeller une de ses femmes pour lui ordonner d'aller sçavoir où Mademoiselle d'Alençon passoit la soirée. Cette femme, après avoir assez tardé pour faire croire qu'elle s'étoit acquittée de sa commission, dit à sa Maîtresse, que la Princesse après s'être promenée longtems dans le Parc avec le Maréchal de Gié, étoit allée chez elle. Madame de Cominge, par un souris affecté, excita dans le cœur du Comte inquiet, le désir de sçavoir ce qu'elle vouloit dire. » Mon Dieu! lui dit-elle, je crains de vous don» ner du chagrin; dispensez-moi de vous dire ce » que je pense; car outre que je me pourrois trom» per, il est infaillible que je vous causerois du » déplaisir. Je connois par moi-même que les » ames délicates ne trouvent point de petites fau» tes en amour. Ces paroles obligerent le Comte

» à presser cette femme de s'expliquer un
» plus clairement. Mais après bien de faux n
» teres, elle lui dit qu'elle ne croyoit pas qu
» Princesse résistât fortement à la volonté du I
» son pere, & que dans la derniere conversat
» qu'elle avoit eue avec elle, elle lui avoit f
» connoître qu'elle se résoudroit sans beauco
» de peine à un mariage étranger. Peut-être,
» dit-elle, qu'au moment que votre impatien
» vous donne tant d'inquiétudes, peut être di
» je... Mais non, ce n'est pas à moi à raisor
» ner si juste sur cette conjecture; & puisque vo
» tre cœur ne vous en avertit pas, ma précautio
» seroit inutile. De grace, Madame, reprit l
» Comte, n'achevez pas d'accabler un malheureux
» en le laissant dans l'incertitude du sujet de son
» infortune. Quoi! lui dit Madame de Cominge,
» vous trouvez de l'embarras à démêler ce qui
» peut avoir empêché Mademoiselle d'Alençon
» de se trouver ici ? Vous apprenez qu'au mo-
» ment qu'elle y doit être, elle entretient paisi-
» blement le Maréchal de Gié, & ne se souvient
» plus que vous l'attendez chez moi. Il me sem-
» ble, continua cette artificieuse femme, qu'ayant
» autant d'esprit & d'amour que vous en avez;
» vous devriez être plus éclairé. L'estime & l'a-
» mour que j'ai pour la Princesse, repartit le Com-
» te, la défendent si bien dans mon cœur, que je
» n'ai garde de la soupçonner d'une foiblesse si
» contraire à l'opinion que j'ai conçue de sa sin-
» cérité. Cependant, interrompit Madame de
» Cominge, la Princesse sçait que le Maréchal
» est amoureux d'elle, qu'il traite son mariage
» avec le Duc de Milan; elle lui donne un tems
» qu'elle vous avoit destiné; vous l'aimez; vous

» croyez en être aimé; conciliez, si vous pouvez,
» toutes ces choses; & voyez si vos soupçons se-
» roient injustes. L'amour du Maréchal pour Ma-
» demoiselle d'Alençon, reprit le Comte, ne me
» causera jamais de jalousie; rien ne m'inquiete
» de ce côté-là; & tant que je n'aurai que son
» mérite & sa passion à surmonter, je n'aurai pas
» sujet de me plaindre... Vous êtes bien ingé-
» nieux à vous tromper, reprit Madame de Co-
» minge; & vous sçavez peu discerner les divers
» sentimens que vous faites naître dans les cœurs.
» Considérez mieux... Vous êtes vous-même,
» interrompit le Comte, qui commençoit à soup-
» çonner Madame de Cominge, vous êtes trop
» ingénieuse à ruiner le peu de repos qui me reste,
» pour n'en croire ni vos artifices ni ma crédu-
» lité. Trouvez bon que je vous laisse, pour cher-
» cher à m'éclaircir mieux ».

Le Comte de Dunois dans une conversation qu'il eut avec la Reine, la persuada de faire agir son autorité, pour sçavoir de la bouche de Madame de Cominge, des vérités qu'il ne démêloit qu'imparfaitement, & dont la certitude importoit trop à son repos, pour ne pas chercher à s'en éclaircir. La Reine lui demanda quel intérêt Madame de Cominge pouvoit avoir à troubler sa passion pour Mademoiselle d'Alençon. Ce Prince se trouva fort embarrassé; il eût bien voulu que la Reine eût sçu les sentimens que cette Dame avoit pour lui; mais il auroit été fort aise, que ce n'eut pas été de sa bouche qu'elle l'eût appris. Toutes fois, ne pouvant faire autrement, il dit tant de choses ambiguës à la Reine, qu'enfin elle entendit ce qu'il n'osoit dire. Elle lui promit de parler dès ce jour-là à Madame de Cominge. Le soir la Rei-

ne l'ayant fait appeller, cette femme eu de la peine à soutenir la hardiesse qui lui étoit si naturelle. Lorsque sa Majesté se vit seule avec elle, elle la regarda d'un air plein de Majesté ; » je m'é» tonne, lui dit-elle, Madame de Comin» ge, qu'après vous avoir fait connoître tant de » fois, que je souhaitois le mariage du Comte de » Dunois & de Mademoiselle d'Alençon; je m'é» tonne, dis-je, que vous ayez pris tant de soin » de le traverser ; car enfin il est inutile que vous » preniez le parti de me nier une chose que je » sçais de certitude. Aussi n'est-ce pas pour m'en » instruire que je vous ai fait appeller ; mais pour » savoir de vous la raison qui vous peut obliger » de vous mettre dans les intérêts du Maréchal » de Gié contre ceux du Comte de Dunois, sa» chant bien que cette conduite étoit opposée à » mes intentions. La Reine voyant que Mada» me de Cominge ne lui répondoit pas, & que » sa hardiesse commençoit à se démentir, par la » confusion qui paroissoit sur son visage : votre » silence ne suffit pas, continua la Reine, pour » l'aveu de votre faute ; j'en demande une décla» ration sincere, si vous en voulez obtenir le par» don ; mais je vous déclare en même-tems, que » si vous ne vous déterminez à ce que je vous de» mande, je trouverai sans doute des voies pour » me faire obéir. Au reste, si la confession de » votre faute vous coûte à faire, la peine que » vous y aurez, me la fera excuser ; j'en aurai de » la compassion ; & je plaindrai ce qui mériteroit » d'être puni ; mais, encore une fois, il faut ré« parer votre artifice par une sincérité si ingénue, » qu'elle me persuade de votre repentir ».

Madame de Cominge voyant que la Reine

vouloit être obéie, se jetta à ses pieds, versa des larmes, & parut si troublée, que S. M. eut la bonté de remettre son esprit dans une assiette plus tranquille, en lui promettant de lui pardonner. Après cela, elle raconta exactement ce qui s'étoit passé entre le Maréchal & elle, les motifs qui l'avoient portée à se mettre dans ses intérêts, la vérité de l'assignation du Parc, & généralement tout le secret de cette intrigue. » Mais, lui dit » finement la Reine, comment voulez-vous que » je vous croye & que je m'en rapporte à votre » bonne foi, si dans ce procédé, vous en avez si » souvent manqué? Il vous reste encore un moyen » de vous rétablir dans mon esprit : c'est qu'après » avoir tout fait contre le Comte de Dunois, je » veux que vous fassiez tout pour lui. Ce qui fut » un artifice criminel par le passé, deviendra une » adresse louable quand vous agirez par mes or- » dres & pour la justice. Je veux donc que vous » tâchiez de découvrir en quel état est l'affaire de » Milan, & que vous fassiez tout ce que vous pour- » rez pour en ruiner le succès ». Madame de Cominge ne craignoit rien tant que d'être éloignée de la Cour, & n'aimoit rien tant qu'à trahir ceux qui se fioient en elle. Elle se résolut sans peine à tromper le Maréchal à son tour, & à se remettre dans les intérêts du Comte de Dunois. Elle ne démentit point son caractere de fourbe; & sa perfidie ne fit que changer d'objet.

La fin du Roman est la même que dans Mlle d'Alençon, dont je ne vous avois donné qu'une simple esquisse, en vous rendant compte des œuvres de Madame de Villedieu. Tout l'odieux de cette intrigue retombe sur un vieillard esclave de l'amour, & sur une femme artificieuse, que la même passion fait agir de concert avec le Maréchal.

Histoires sublimes.

Les autres Ouvrages de Madame la Comtesse de Murat sont quatre Contes de Fées, recueillis en un volume, sous le titre d'*Histoires sublimes & allégoriques*. Pour ne pas vous priver tout-à-fait de cette sorte de lecture, & en même tems, pour ne pas vous en rassasier, je choisirai de ces quatre Contes, celui qui est intitulé *le Sauvage*. Les trois autres, c'est-à-dire, *le Roi Porc*, *l'Isle de la magnificence*, & *le Turbot* sont écrits dans le même goût; & je ne choisis le *Sauvage*, que par ce qu'il est le plus court, & que des Ouvrages de cette nature méritent peu qu'on s'y arrête long-tems. Aussi n'en rapporterai-je que la substance, pour en donner une légere idée.

Un ancien Roi des Isles Terceres, sur la côte de Portugal, nommé Richardin, avoit épousé une Princesse appellée Corianthe, fille du Roi des Cataractes du Nil. Un an après ce mariage, Corianthe mit au monde une Princesse laide comme la bête. Cela ne lui fit pas plaisir ni au Roi non plus; car il étoit persuadé qu'une belle fille coûte moins à marier qu'une laide: elle fut nommée *Disgrace*. Une année après, la Reine fut mere d'une autre fille, pour le moins aussi laide que la premiere; autre chagrin; mais il fallut prendre patience; on la nomma *Douleur*. Au bout de neuf mois, Corianthe accoucha d'une Princesse plus horrible que les autres: le Roi dans la violence de son chagrin, la nomma *Désespoir*. Le voilà donc pere des trois plus effroyables Créatures de son Royaume. Il dit à la Reine qu'il falloit en demeurer là, & qu'il n'avoit pas envie de peupler la Terre de monstres. Les Princesses avoient aussi peu d'esprit que de beauté. Que faire de telle marchandise? Le pauvre Richardin étoit bien embarrassé: il s'avisa de publier à

son de trompe & d'afficher partout son Royaume, que si quelques Princes, Chevaliers, Barons ou Gentilshommes vouloient épouser ses filles, il leur donneroit en mariage à chacun, une de ses Isles avec le titre de Roi.

On vit arriver à la Cour trois Chevaliers aussi disgraciés de la nature, que les trois Princesses. L'un étoit bossu, & se nommoit *Magotin ;* l'autre étoit borgne & boiteux, & son nom étoit *Gambille ;* pour le troisieme, il n'avoit qu'un bras & une jambe, on l'appelloit *Trotte-mal.* Ces figures défigurées augmenterent le chagrin du pauvre pere ; mais il ne pouvoit faire mieux : ces Chevaliers avoient beaucoup d'esprit ; & ils avoient fait de belles actions ; il se résolut à marier ses trois filles ; & après s'être défait de ses trois Isles en leur faveur, il se retira dans une maison de campagne avec un revenu médiocre. Il vivoit en repos & sans ambition, lorsqu'il oublia qu'il ne vouloit plus avoir d'enfans ; il arriva, je ne sçais comment, que Corianthe se trouva grosse, & mit au jour une Princesse qui n'avoit jamais eu sa pareille en beauté. Plus elle croissoit, plus ses charmes recevoient d'augmentation ; mais son esprit étoit encore au-dessus. Richardin & Corianthe auroient bien souhaité de marier *Constantine* ; c'étoit le nom de la belle Princesse ; mais il ne se trouvoit personne qui la demandât : heureusement une Fée prit soin de la pourvoir. Constantine fut amenée à la Cour du Roi de Sicile. Ce Prince eut une guerre cruelle à soutenir avec des Sauvages, ou plutôt avec des monstres hideux, moitié hommes, moitié chevres. Un jour que le Roi s'étoit écarté de sa troupe, le Chef de ces monstres se jetta sur la croupe de son cheval. Le Prince faisoit ce qu'il pouvoit pour se dé-

barrasser, lorsqu'il entendit ce monstre qui lui dit : Prince, ne crains rien; je ne te ferai point de mal, pourvu que tu me promettes de faire ce que je te dirai. Le Roi surpris d'entendre parler cette espece d'animal, lui répondit : si tu ne me demandes rien d'impossible, je te promets de l'exécuter : je te demande seulement, répondit-il, que tu m'emmenes avec toi dans ton Palais & que tu me mettes en un lieu où je ne sois vu que de toi; & après que j'y aurai été quelque tems, je te dirai des choses qui ne te seront pas désagréables. Je le veux bien, dit le Roi, qui prit aussitôt son chemin vers la Ville. Ce que le monstre devoit apprendre au Roi de Sicile, c'étoit le mariage de ce Prince avec Constantine, & celui de la Princesse sa sœur, avec le monstre même. Cette figure affreuse cachoit un Prince digne d'elle. C'étoit le Roi des Isles Aimantines, que la colere d'une injuste Fée, qui s'en vouloit faire aimer malgré lui, tenoit sous cette forme depuis plusieurs années, & qui ne devoit la perdre que par le mariage de la Princesse Constantine avec le Roi de Sicile. On fit la cérémonie de ces doubles noces; le Roi Richardin, la Reine Corianthe, leurs filles & leurs gendres y assisterent. Les Fées n'obligent jamais à demi; & si les sœurs de Constantine n'étoient pas si belles qu'elle, elles le devinrent assez, par les bontés & la puissance de la Fée bienfaictrice, pour servir d'ornement à cette Fête; la nature aidée de la même puissance, rendit les Rois leurs époux participans de leur changement.

Je suis, &c.

Fin du Tome second.



